« Ces romans vont tout balayer sur leur passage
comme le firent ceux de Tolkien dans les années 60. »
Marion Zimmer Bradley,
auteur des *Dames du Lac*.

TERRY GOODKIND

L'EMPIRE DES VAINCUS

L'ÉPÉE DE VÉRITÉ

TOME VIII

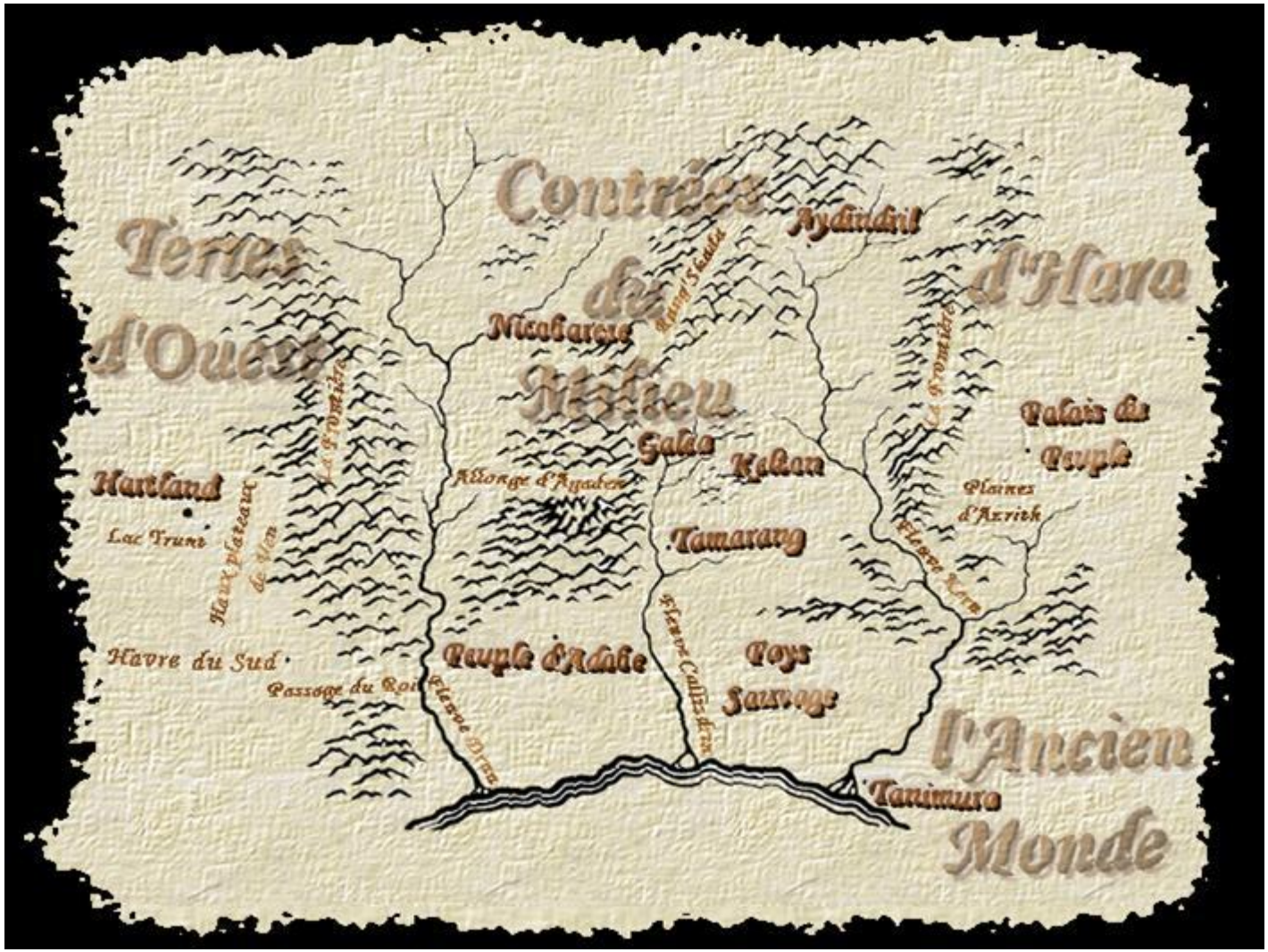
Terry Goodkind

L'Empire des Vaincus

L'Épée de Vérité – livre huit

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne


Contrées
Terres
d'Ouest
Nicolarcus
Aydindril
d'Hora
Mord'Sith
Palais du
Peuple
Galea
Kolaan
Tamarang
Plaines
d'Azrith
Hartland
Lac Tyrn
Havre du Sud
Peuple d'Adale
Pays
Sauvage
l'Ancien
Tanimura
Monde

Chapitre 1

— Tu savais qu'ils étaient là, n'est-ce pas ? souffla Kahlan en se penchant en avant.

Dans le ciel à demi obscur, elle distinguait encore les silhouettes de trois coureurs à plumes à pointe noire qui venaient de prendre leur envol. Les oiseaux commençaient leur chasse nocturne. Voilà pourquoi Richard s'était arrêté, sondant le ciel pendant que les autres attendaient dans un silence angoissé.

— Oui, répondit le Sourcier. (Il tendit un bras derrière son épaule sans prendre la peine de tourner la tête.) Il y en a deux autres par là…

Kahlan plissa en vain les yeux pour mieux voir entre les rochers obscurs.

Saisissant le pommeau de son épée entre le pouce et l'index, Richard souleva l'arme pour s'assurer qu'elle coulissait bien dans son fourreau. Alors qu'il laissait retomber la lame, un dernier rayon de soleil vint jouer sur sa cape dorée.

À la lumière du crépuscule, la puissante silhouette du Sourcier évoquait irrésistiblement celle d'un fantôme composé d'ombre et de mystère.

Deux nouveaux oiseaux géants passèrent au-dessus de l'Inquisitrice et de son compagnon. Le plus grand, les ailes déployées au maximum, lâcha un cri perçant et décrivit un cercle au-dessus des voyageurs immobiles. Puis il reprit son vol vers l'ouest, à la suite de ses camarades.

Cette nuit, les prédateurs feraient un festin.

Kahlan supposa que Richard, tout en regardant les oiseaux, pensait au demi-frère dont il avait ignoré l'existence jusqu'à très récemment. Cet homme gisait désormais sous un rocher, à un jour de cheval vers l'ouest, dans un endroit tellement brûlé par le soleil que fort peu de gens osaient s'y aventurer. Et parmi ces rares téméraires, moins encore en revenaient pour raconter ce qu'ils avaient vu.

La chaleur, pourtant, n'avait pas été le pire dans cette aventure…

Au-delà de la Fournaise du Gardien, la lueur agonisante du jour venait se briser sur une chaîne de montagnes aux pics si noirs qu'ils semblaient avoir été carbonisés par les flammes éternelles du royaume des morts. Aussi sombres que ces monts et au moins aussi implacables et dangereux, les cinq oiseaux de proie paraissaient s'être lancés à la poursuite de la lumière fuyante du soleil.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jennsen.

Debout à côté de son frère, la jeune femme ne cachait pas sa stupéfaction.

— Des coureurs à plumes à pointe noire…, répondit Richard.

Un nom que Jennsen n'avait jamais entendu…

— J'ai souvent vu des faucons ou des éperviers, dit-elle, mais j'ignorais que certains rapaces chassaient la nuit. À part les hiboux, bien entendu, et ces oiseaux-là n'en sont pas.

Sans quitter les coureurs des yeux, Richard s'accroupit, collecta quelques petits cailloux sur le sol et les secoua doucement dans son poing à demi fermé.

— Je n'avais jamais vu ces animaux avant de venir ici, dit-il. D'après ce qu'on dit, ils sont apparus il y a un an ou deux. La chronologie varie selon la personne qui raconte l'histoire… Mais tout le monde est d'accord pour affirmer que c'est très récent.

— Un an ou deux…, répéta Jennsen, pensive.

Bien qu'elle n'en eût aucune envie, Kahlan se remémora les sinistres histoires qu'ils avaient entendues. Des rumeurs, des murmures terrifiés…

Richard laissa retomber les cailloux sur le sol rocheux.

— Ces oiseaux sont de la famille des faucons, je crois…

Jennsen se pencha pour caresser la tête de Betty, sa chèvre, qui se pressait tendrement contre ses jupes.

— Ce ne sont pas des faucons… Ils sont beaucoup trop gros…

Les deux chevreaux de Betty, des jumeaux blancs comme la neige, se blottissaient contre le ventre rond de leur mère. D'habitude, quand ils n'étaient pas occupés à dormir ou à téter, ils gambadaient inlassablement…

— Ces oiseaux sont plus gros que des éperviers et même que des aigles dorés. Aucun rapace n'atteint une taille pareille.

Quittant enfin les coureurs des yeux, Richard se pencha à son tour pour cajoler les chevreaux effrayés. L'un des deux, avide de réconfort, leva les yeux, sortit timidement sa petite langue rose et, non sans hésiter, posa un minuscule sabot noir dans la paume tendue du Sourcier.

Du pouce, Richard caressa la patte couverte de poils blancs du petit animal.

Attendri par le manège du chevreau, il sourit et tourna la tête vers sa demi-sœur.

— Tu préfères ne pas en croire tes yeux, si je comprends bien ?

Jennsen lissa doucement les oreilles tombantes de Betty.

— J'ai tous les poils de la nuque hérissés, après avoir aperçu ces monstres… Difficile de nier la réalité, quand on a ce genre de réaction…

Richard posa les mains sur ses genoux et scruta un moment l'horizon menaçant.

— Les coureurs ont un corps couvert de plumes soyeuses, une tête ronde et de longues ailes pointues. Exactement comme tous les faucons que j'ai vus. En général, leur queue se déploie quand ils prennent de l'altitude, mais elle se replie dès qu'ils volent en ligne droite.

Jennsen approuva du chef comme si cette description lui disait quelque chose.

Pour Kahlan, tous les oiseaux se ressemblaient. Mais ceux-là, avec leur bréchet rayé de rouge et leurs plumes pourpres à la pointe noire, se détachaient de l'ordinaire, même à ses yeux.

— Ils sont rapides, puissants et très agressifs, ajouta Richard. J'en ai vu un rattraper sans peine un faucon de la prairie et le saisir entre ses serres en plein vol.

Jennsen sembla stupéfiée par ce récit.

Ayant grandi dans les immenses forêts de Terre d'Ouest – adulte, il était même devenu guide forestier –, Richard en savait long sur la flore et la faune. Cette culture très particulière paraissait exotique aux yeux de Kahlan, née et élevée dans un somptueux palais des Contrées du Milieu. Cela dit, elle aimait que son mari lui fasse partager son savoir et lui communique sa passion de la nature.

Bien entendu, Richard était désormais beaucoup plus qu'un simple guide. Quand elle repensait à leur rencontre, dans la forêt de Terre d'Ouest, Kahlan aurait juré qu'une éternité s'était écoulée depuis. En réalité, cet événement remontait à un tout petit peu plus de deux ans et demi…

Aujourd'hui, ils étaient très loin des forêts de Richard et du merveilleux palais de Kahlan. S'ils avaient pu choisir, ils auraient opté sans hésiter pour la terre natale du Sourcier ou pour celle de l'Inquisitrice Et à défaut, pour n'importe quel endroit, à part celui où ils étaient ! Mais au moins, ils y voyageaient ensemble…

Après tout ce que Richard et elle avaient enduré – les périls, les angoisses, la tristesse de perdre des alliés et des amis –, Kahlan savourait chaque minute passée en compagnie de son bien-aimé, même au milieu d'un territoire hostile.

En plus de se découvrir un nouveau demi-frère, le Sourcier avait appris l'existence de sa demi-sœur Jennsen.

Comme Richard, la jeune femme avait grandi dans les bois et elle se réjouissait que son frère et elle aient un point commun si déterminant. Fascinée par le passé du Sourcier, elle ne cachait pas non plus son intérêt émerveillé pour la jeunesse et les années de formation de Kahlan, entre les murs du Palais des Inquisitrices, au cœur de la lointaine et mystérieuse cité d'Aydindril.

Si Jennsen n'avait pas la même mère que Richard, tous deux avaient été engendrés par Darken Rahl, un tyran au cœur de pierre. Plus jeune que son frère – vingt ans à peine passés –, la jeune femme avait de magnifiques cheveux roux et des yeux bleu azur. Comme tous les enfants de Darken Rahl, elle arborait des traits d'une beauté proche de la perfection. Mais chez elle, la cruauté liée à la lignée Rahl était gommée par l'héritage maternel – sans même parler de son caractère doux et avenant, si bien adapté à sa délicieuse féminité.

Au fond, il en allait de même pour Richard. Si son regard de prédateur attestait de son lien avec Darken Rahl, son comportement et sa manière de poser sur le monde ses magnifiques yeux gris n'appartenaient qu'à lui.

— J'ai vu des faucons déchiqueter de petits animaux, dit Jennsen, et je déteste penser qu'il existe des rapaces si gros. Surtout quand ils volent par cinq…

Betty semblait tout à fait d'accord avec cette analyse.

— Cette nuit, nous monterons la garde à tour de rôle, annonça Kahlan, apaisant les angoisses sous-jacentes de Jennsen.

Même s'il n'y avait pas eu d'autres raisons de prendre cette précaution, la menace représentée par les rapaces aurait suffi…

Dans un silence irréel, des ondes de chaleur montaient des rochers qui entouraient les six voyageurs. Pour sortir de la vallée puis traverser la plaine qui l'entourait, ils avaient dû avancer à un bon rythme, mais aucun d'eux ne s'en était plaint. En revanche, la chaleur avait flanqué une terrible migraine à Kahlan. Si fatiguée qu'elle fût, l'Inquisitrice savait que Richard, lui, était au bord de l'épuisement. Ces derniers temps, il avait très peu dormi, et cela se voyait dans ses yeux, même s'il parvenait à donner le change pour le reste du groupe.

Soudain, la jeune femme comprit pourquoi elle avait les nerfs à fleur de peau. Le silence la rendait folle ! Pas de cris de coyote, de hurlements de loup, de battements d'ailes de chauve-souris. Pas davantage d'échos de l'activité furtive des ratons laveurs ou des campagnols. Pour tout dire, on n'entendait même pas bourdonner les insectes…

D'habitude, un tel silence indiquait l'imminence d'un danger. Ici, cela signifiait simplement qu'il n'y avait pas l'ombre d'une créature vivante à des lieues à la ronde. Seuls les fous s'aventuraient dans ce coin perdu du monde. Comme ils n'étaient pas si nombreux que ça, la nuit y était aussi silencieuse que le firmament étoilé.

Malgré la chaleur, Kahlan frissonnait comme si elle était transie de froid. Un effet de ce silence de mort…

Elle jeta un dernier coup d'œil aux cinq monstres ailés, à peine visibles à l'horizon occidental. Ces oiseaux non plus ne s'attarderaient pas en un lieu auquel ils n'appartenaient pas.

— Croiser des créatures si menaçantes est angoissant, dit Jennsen, surtout quand on ignorait jusqu'à leur existence. (Elle se passa une main sur le front pour essuyer la sueur et continua :) J'ai entendu dire que c'est un mauvais présage, au début d'un voyage, quand un oiseau de proie vous survole comme ça…

Après avoir tenu sa langue un long moment, Cara céda à son naturel et lança :

— Qu'on me laisse approcher de ces oiseaux, et je les plumerai comme de vulgaires poules ! (La Mord-Sith secoua la tête, faisant osciller sa tresse blonde – un attribut de sa profession.) On verra ce qu'ils valent, à ce moment-là !

Cara arborait une expression sinistre chaque fois qu'elle levait les yeux vers les oiseaux. Vêtue d'un grand manteau bleu foncé, la Mord-Sith était encore plus impressionnante qu'à l'accoutumée.

Lorsqu'il avait récupéré la couronne de D'Hara – la plus grande surprise de sa vie –, le Sourcier avait découvert que Cara et toutes ses collègues faisaient partie de l'héritage. Par moments, ce n'était pas vraiment un cadeau…

Richard rendit le petit chevreau à sa mère, se redressa et passa les pouces dans sa ceinture où étaient accrochées des sacoches et des bourses. Les serre-poignets couverts d'énigmatiques runes qu'il portait en permanence reflétèrent brièvement la lumière mourante du jour.

— Jadis, un faucon a volé en cercle autour de moi au début d'un voyage, annonça-t-il.

— Et qu'est-il arrivé ? demanda Jennsen, pleine d'espoir.

À coup sûr, son frère allait réduire en miettes la vieille superstition.

— Eh bien, j'ai fini par épouser Kahlan, répondit Richard avec un grand sourire.

Cara croisa les bras, l'air têtue.

— Ça prouve seulement que le mauvais présage était pour la Mère Inquisitrice et pas pour vous, seigneur Rahl !

Sans cesser de sourire, Richard passa un bras autour de la taille de sa femme, qui se serra tendrement contre lui. Leur mariage était la chose la plus extraordinaire et la plus inattendue qui lui fût arrivée. Normalement, l'amour était interdit aux Inquisitrices. Grâce à Richard, elle avait pu en rêver… et réaliser ce rêve…

La jeune femme frissonna de nouveau. D'angoisse, cette fois… En combien d'occasions avait-elle cru que Richard était mort ou perdu à jamais ? Des mois entiers, elle s'était languie de lui, prête à donner tout ce qui était cher à ses yeux pour être avec lui ou simplement savoir qu'il allait bien.

Regardant Richard et Kahlan, Jennsen constata avec soulagement que les deux jeunes gens ne s'offusquaient pas de la remarque acide de Cara. Pour une observatrice extérieure, surtout une D'Harane, il semblait impossible qu'une Mord-Sith ose se moquer ainsi de son seigneur. Mais bien des choses avaient changé dans l'ancien royaume de Darken Rahl…

Et si les Mord-Sith continuaient de protéger le seigneur Rahl au péril de leur vie, ce n'était plus une obligation, mais un choix. Par son irrévérence, et si paradoxal que ce fût, Cara rendait un vibrant hommage à l'homme qui lui avait rendu son libre arbitre.

Sans que nul ne les y force, les Mord-Sith avaient décidé d'être les gardes du corps de Richard. Pour être franc, le Sourcier lui-même n'avait pas eu son mot à dire. Très sûres d'elles-mêmes, les femmes en cuir rouge se fichaient comme d'une guigne des ordres de leur maître, sauf quand ils leur semblaient vraiment importants. Mais l'essentiel, à leurs yeux, restait la sécurité du seigneur Rahl, une préoccupation qui avait la priorité sur toutes les autres.

Avec le temps, Cara était devenue pour Richard et Kahlan une amie et un membre de la famille.

Une famille qui venait de s'étendre, ces derniers jours…

Jennsen n'en revenait pas d'avoir été si bien accueillie. Toute sa vie, elle s'était cachée en crevant de peur que son père, le seigneur Rahl, la découvre et la fasse tuer comme tous ses autres rejetons dépourvus du don…

Richard leva un bras pour indiquer à Tom et à Friedrich, restés en arrière avec le chariot et les chevaux, que le petit groupe camperait ici.

Tom agita une main en guise de réponse et commença de détacher son attelage.

Incapable d'apercevoir plus longtemps les cinq coureurs dans le ciel obscur, Jennsen se tourna vers Richard :

— Si j'ai bien compris ce que tu as dit, ces monstres ont des plumes à pointe noire…

Sans laisser au Sourcier le loisir de répondre, Cara lâcha d'une voix sinistre :

— On croirait que la mort elle-même suinte de leurs plumes, comme si le Gardien en personne les utilisait pour rédiger ses sentences de mort.

La Mord-Sith détestait sentir la présence de ces oiseaux à proximité de Richard et de Kahlan.

Pour être franche, l'Inquisitrice partageait ce point de vue.

Jennsen détourna les yeux de Cara, dont la tension la mettait mal à l'aise, et interrogea son demi-frère :

— Ces oiseaux sont une source de… hum… problèmes ?

L'estomac noué par cette question, Kahlan se plaqua un poing sur le ventre.

— Les coureurs nous traquent, répondit Richard en soutenant le regard troublé de sa sœur.

Chapitre 2

— Pardon ? demanda Jennsen, le front plissé.

Richard désigna Kahlan, puis tendit un pouce vers sa poitrine.

— Ces oiseaux nous traquent, ma femme et moi…

— Tu veux dire qu'ils vous ont suivis dans cet enfer, histoire de voir si vous y crèveriez de soif ou d'autre chose ? Tout ça pour dévorer vos cadavres ?

— Non, ils nous traquent pour savoir où nous sommes, rien de plus…

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Nous le savons, un point c'est tout ! coupa Cara.

Dans sa tenue sombre, un manteau prêté par les nomades, elle était encore plus inquiétante que d'habitude, ce qui n'était pas peu dire.

Richard tapota gentiment le dos de son amie pour l'apaiser.

— Jennsen, nous enquêtions au sujet de ces oiseaux au moment où nous avons rencontré Friedrich, qui nous a parlé de toi…

Jennsen tourna la tête vers les deux hommes restés près du chariot.

À la chiche lumière de la lune voilée par les nuages, Kahlan vit que Tom avait presque fini de détacher les chevaux de l'attelage. Friedrich, lui, s'occupait de desseller les autres.

— Qu'avez-vous découvert ? demanda Jennsen à Richard.

— Eh bien, pas grand-chose… Oba, notre demi-frère surprise – que son âme brûle à jamais dans le royaume des morts ! – nous a distraits en tentant de nous tuer. (Richard décrocha une outre de sa ceinture.) Cela dit, les oiseaux nous observent toujours.

Le Sourcier tendit l'outre à Kahlan, qui avait laissé la sienne accrochée à sa selle. Les voyageurs n'avaient plus marqué la moindre pause depuis des heures. L'Inquisitrice était lasse de chevaucher et épuisée d'avoir dû marcher un long moment pour ménager les montures.

Elle porta l'outre à ses lèvres et fit la grimace en sentant le goût désagréable de l'eau chaude. Mais au moins, ils ne manquaient pas du précieux liquide. Au milieu des Piliers de la Création, dans le désert qu'on surnommait la Fournaise du Gardien, la déshydratation survenait vite et ne pardonnait pas.

Jennsen saisit sa propre outre, accrochée à son épaule, et reprit la parole d'une voix mal assurée :

— Je sais qu'il est très facile de mal interpréter les choses… Richard, jusqu'à hier, je croyais que tu voulais me tuer. Tout ça parce que c'était la volonté de Darken Rahl ! J'étais sûre que tu désirais ma mort, et une multitude d'éléments semblaient me le prouver. Pourtant, je me trompais du tout au tout. Mais à force d'avoir peur, j'avais fini par croire à ce que je redoutais.

La demi-sœur de Richard avait été manipulée, Kahlan et son mari le savaient. Des ennemis très rusés s'étaient servis d'elle pour tenter d'atteindre le Sourcier. Mais innocente ou non, la jeune femme avait fait perdre un temps précieux à son frère.

Jennsen but, grimaça comme Kahlan et tendit l'outre en direction du désert, derrière elle.

— Eh bien, je veux dire que… dans ce coin, il n'y a pas grand-chose à chasser… Les coureurs sont peut-être simplement affamés, et ils attendent de se repaître de vos cadavres. Pour le reste, vous vous faites des idées, rien de plus… (Jennsen sourit pour adoucir son propos, qui sonnait un peu trop comme des remontrances adressées à un enfant.) Qui sait si je n'ai pas raison ?

— Ces oiseaux n'attendent pas de nous voir mourir, déclara Kahlan, désireuse de mettre un terme à la conversation. (Plus vite ils auraient mangé, et plus tôt Richard pourrait s'endormir…) Ils nous traquaient avant que nous soyons obligés de venir ici – lorsque nous étions encore dans la forêt, au nord-est… Maintenant, il est l'heure de dîner, et…

— Mais pourquoi agissent-ils ainsi ? l'interrompit Jennsen. Les oiseaux ne font pas ce genre de choses…

— Je pense qu'ils nous pistent pour le compte de quelqu'un, dit Richard. Plus exactement, je crois que ce « quelqu'un » les utilise pour nous chasser.

Dans les Contrées du Milieu, Kahlan avaient rencontré bien des gens qui pratiquaient la fauconnerie. Des peuples très primitifs, au fin fond des terres sauvages, et des nobles hautement raffinés, dans les plus grandes cités. Mais cette affaire-là n'avait rien à voir… Même si elle ne comprenait pas complètement ce que disait Richard – ni pour quelle raison il était si sûr de son analyse –, elle devinait qu'il ne parlait pas de « chasse » au sens traditionnel du terme.

Jennsen porta de nouveau l'outre à ses lèvres, but une demi-gorgée et s'arrêta abruptement.

— C'est pour ça que tu as commencé de semer des cailloux sur le chemin, aux endroits où le vent soufflait ?

Richard répondit d'un simple sourire. Puis il prit l'outre que lui tendait Kahlan et but à son tour.

— Vous avez semé des cailloux ? marmonna Cara. Pour quoi faire ?

Jennsen répondit à la place de son frère.

— Les parties à découvert du chemin sont nettoyées de toute brindille par le vent. Si quelqu'un tentait de nous surprendre par-derrière, la nuit, les cailloux grinceraient sous ses semelles et nous avertiraient du danger…

— Elle a raison ? demanda Cara à son seigneur.

Le Sourcier haussa les épaules, puis tendit l'outre à la Mord-Sith afin qu'elle n'ait pas besoin d'extraire la sienne de sous son manteau.

— Une petite précaution qui ne coûte rien, au cas où un ennemi pas très malin nous suivrait. Parfois, les gens se font avoir par les ruses les plus simples.

— Pas toi ! lança Jennsen. (Elle suspendit de nouveau l'outre à son épaule.) Tu penses à tout, même aux choses les plus élémentaires…

— Si tu crois que je ne commets jamais d'erreur, détrompe-toi, Jennsen ! Supposer qu'on a affaire à des adversaires stupides peut être très dangereux. Cela dit, semer des cailloux au cas où on aurait vraiment à en découdre avec des crétins ne peut pas faire de mal… (Richard sourit mais se rembrunit dès qu'il tourna la tête vers l'horizon, où les étoiles ne brillaient pas encore.) Hélas, pour un espion qui vous regarde du ciel, les cailloux ne sont pas un grand obstacle… (Se tournant de nouveau vers Jennsen, il sourit, comme s'il venait de reprendre le fil de la conversation.) Tout le monde commet des erreurs, n'oublie jamais ça !

Cara rendit son outre à Richard puis s'essuya le menton d'un revers de la main.

— Le seigneur Rahl est un spécialiste des bourdes ! Plus elles sont énormes, et mieux il les aime… C'est pour ça qu'il a tellement besoin de moi !

— Ben voyons, dame Je Sais Tout ! lança Richard en récupérant son outre. Mais si tu ne passais pas ton temps à me « protéger », nous n'aurions peut-être pas cinq coureurs à nos trousses…

— Qu'aurais-je pu faire d'autre ? se défendit la Mord-Sith. Je voulais vous aider, seigneur. Vous et votre femme… (Cara perdit un peu de sa superbe.) Je suis désolée, seigneur Rahl…

— Je sais, soupira Richard, vaincu. (Il tapota gentiment l'épaule de Cara.) Nous finirons bien par comprendre… Pour en revenir à nos moutons, Jennsen, tout le monde commet des erreurs. C'est la manière de les gérer qui fait la différence…

La jeune femme hocha pensivement la tête.

— Ma mère craignait toujours de faire une erreur qui nous coûterait la vie. Elle prenait souvent ce genre de précautions… Mais comme nous vivions dans la forêt, elle utilisait des brindilles, pas des cailloux.

» Il pleuvait, la nuit où les tueurs nous ont trouvées. (Jennsen écarta une mèche rebelle de son front.) S'ils ont marché sur des brindilles, elle n'a pas pu les entendre… (Elle posa ses doigts tremblants sur le manche du couteau accroché à sa ceinture.) Ces hommes étaient forts et ils l'ont attaquée par surprise, pourtant, elle en a eu un avant de…

Darken Rahl voulait tuer Jennsen parce qu'elle était née sans le don. Tous les seigneurs Rahl de l'histoire avaient agi ainsi avec leurs rejetons. Richard et Kahlan, eux, pensaient que la vie d'une personne lui appartenait et que son ascendance n'avait aucune importance.

— Tu as entendu, Richard ? Elle a tué un de ces hommes avant de succomber !

Le Sourcier passa un bras autour des épaules de sa sœur et l'attira vers lui. En matière de deuil, ils avaient tous payé plus que leur dû…

Le beau-père de Richard, George Cypher, un homme bon et tendre, avait été tué par Darken Rahl. Kahlan, elle, était la dernière survivante des Inquisitrices, impitoyablement massacrées sur l'ordre du même tyran.

Les assassins de la mère de Jennsen, en revanche, appartenaient à l'Ordre Impérial. Exécutant un plan machiavélique, ils avaient frappé dame Daggett pour faire croire à sa fille que Richard en avait après elle.

Kahlan se sentit soudain accablée par tant de malheurs accumulés. Comme Jennsen, elle savait ce qu'on éprouvait lorsqu'on était seule et terrorisée face à des fanatiques assoiffés de sang convaincus que le salut de l'humanité passait par des successions de massacres.

— Je donnerais cher pour qu'elle sache que tu n'as pas commandité sa mort, dit Jennsen d'une voix brisée. J'aimerais que ma mère connaisse la vérité et puisse vous voir tous les deux tels que vous êtes vraiment.

Hélas, lorsque la mort frappait, elle ne laissait rien dans son sillage, à part une solitude écrasante. Tant de dialogues interrompus avant l'heure… Tant de mains qu'on ne serrerait plus et de sourires qui n'illumineraient plus jamais le monde…

— Elle est avec les esprits du bien, enfin en paix, souffla Kahlan, même si elle avait désormais des raisons de douter de la validité de ces consolantes banalités.

Jennsen s'essuya les joues du bout des doigts et hocha tristement la tête.

— Quelle erreur avez-vous commise, Cara ? demanda-t-elle histoire de changer de sujet.

Au lieu d'exploser de colère, la Mord-Sith, sans doute séduite par l'ingénuité de Jennsen, répondit avec une candeur presque enfantine :

— C'est lié au petit problème que nous avons déjà mentionné…

— L'objet qu'il faudrait que je touche, c'est ça ? se souvint Jennsen.

À la lueur de la lune, Kahlan vit le regard de Cara reprendre toute sa dureté.

— C'est ça, oui ! Et il ne faudrait pas traîner !

— Cara, je ne suis pas sûr que tu aies raison…, souffla Richard en se massant le front entre le pouce et l'index.

Kahlan pensait également que la Mord-Sith allait un peu vite en besogne.

— Seigneur Rahl, s'agaça la Mord-Sith, nous ne pouvons pas simplement…

— Dressons le camp avant qu'il fasse nuit noire, l'interrompit le Sourcier. Pour le moment, nous avons besoin de manger et de dormir.

Pour une fois, Cara estima qu'un ordre de son seigneur ne méritait pas d'être discuté. Un peu plus tôt, quand il était parti seul en éclaireur, elle avait confié à Kahlan qu'elle s'inquiétait au sujet de la santé du seigneur Rahl. Puisqu'ils avaient reçu des renforts inattendus, elle avait suggéré qu'on ne le réveille pas pour son tour de garde, cette nuit…

— Je vais explorer les alentours, annonça la Mord-Sith, histoire de m'assurer qu'aucun gros oiseau ne nous observe du haut d'un rocher…

Jennsen regarda autour d'elle, le sang soudain glacé.

— Inutile, dit Richard en secouant la tête. Les coureurs sont partis pour le moment.

— Tu as dit qu'ils vous poursuivaient…, fit Jennsen en grattouillant le cou de Betty, venue chercher du réconfort auprès d'elle. Mais je n'ai jamais vu ces oiseaux… Ils n'étaient pas là hier, ni dans la journée… En fait, ils ne se sont pas montrés avant ce soir. S'ils vous pistaient vraiment, ils ne s'éclipseraient pas pendant si longtemps. Un espion ne quitte jamais sa proie du regard…

— Ils peuvent nous laisser un moment pour aller chasser – ou pour apaiser nos soupçons à leur sujet. Même si nous continuons à avancer, ils n'ont aucun mal à nous retrouver lorsqu'ils reviennent. C'est un des atouts des coureurs : ils n'ont pas besoin de nous épier à longueur de journée.

Agacée, Jennsen plaqua les poings sur ses hanches.

— Dans ce cas, comment peux-tu être sûr qu'ils vous traquent ? (Elle désigna le ciel d'un index.) On voit toujours les mêmes variétés d'oiseaux : des corbeaux, des moineaux, des rouges-gorges, des pinsons, des colombes, des colibris… Comment sais-tu que ceux-là ne te pistent pas, alors que les coureurs, au contraire…

— Je le sais, c'est tout, coupa Richard. (Il tourna les talons et partit en direction du chariot.) Bien ! il est temps de sortir nos affaires et de dresser le camp…

Voyant que Jennsen emboîtait le pas à son frère, prête à continuer la conversation, Kahlan la retint par le bras.

— Jennsen, n'insiste pas pour ce soir, s'il te plaît. Laisse-le un peu tranquille…

L'Inquisitrice était sûre que les oiseaux les suivaient pour de bon. Même si elle en avait douté, cela n'aurait eu aucune importance, car elle se fiait aveuglément à Richard sur de pareils sujets. Pareillement, le Sourcier l'écoutait sans discuter quand il s'agissait de diplomatie, de protocole, d'affaires d'État ou d'histoire politique des différents pays. Dans ces domaines-là, elle était l'experte, et il ne mettait pas en doute son jugement.

Lorsqu'il était question d'oiseaux géants chargés de les poursuivre, la parole de Richard avait force de loi.

Pour l'instant, Kahlan le savait, le Sourcier ne disposait pas encore de toutes les réponses. Dans ces moments-là, quelque peu lointain et distrait, il réfléchissait sans cesse pour établir les liens logiques entre de subtils détails qu'il était le seul à percevoir.

Lorsqu'il se livrait à cet exercice, Richard avait besoin de solitude. Le harceler pour obtenir des réponses le détournait de son objectif et le ralentissait inutilement…

Les yeux rivés sur le dos de son frère, Jennsen hocha la tête pour signifier qu'elle comprenait.

Puis elle écarquilla les yeux, car une idée angoissante venait de lui traverser l'esprit.

— Kahlan, c'est une affaire liée à la magie ?

— Nous n'en savons rien, pour le moment…

— Quoi qu'il en soit, je vous aiderai. Oui, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir…

Oubliant ses inquiétudes, Kahlan passa un bras autour des épaules de la jeune femme et marcha avec elle jusqu'au chariot.

Chapitre 3

Dans le silence oppressant de la nuit, autour d'elle, Kahlan entendait parfois Friedrich murmurer gentiment à l'oreille des chevaux tandis qu'il les bouchonnait. Sous le linceul d'obscurité qui recouvrait le monde, les actes les plus quotidiens, comme s'occuper des animaux, devenaient rassurants justement à cause de leur banalité…

Malgré son âge avancé, le brave Friedrich, un homme de taille moyenne plein de distinction et de réserve, s'était lancé dans un long voyage à travers l'Ancien Monde afin de retrouver Richard pour lui transmettre des informations importantes. Juste avant son départ, il avait perdu son épouse adorée. Une insondable tristesse se lisait sur ses traits doux et bienveillants. Selon toute vraisemblance, elle n'en disparaîtrait jamais…

L'Inquisitrice vit Jennsen sourire à Tom. Dès qu'il croisait le regard de la jeune femme, le géant d'haran rayonnait comme un petit garçon devant le jouet de ses rêves. Cette fois non plus, il ne fit pas exception à la règle, même s'il se hâta de retourner à sa tâche – sortir des couvertures de sous le siège du conducteur de son chariot.

Lorsque ce fut fait, il sauta sur le marchepied et tendit sa « récolte » à Richard.

— Seigneur Rahl, nous n'avons pas de bois pour faire un feu, mais si ça vous dit, j'ai du charbon, si vous avez envie qu'on cuisine…

— Tu sais de quoi j'ai envie, Tom ? Que tu cesses de m'appeler « seigneur Rahl » à tout bout de champ ! Si tu t'adresses à moi comme ça devant les mauvaises personnes, nous risquons d'avoir de gros ennuis.

Tom sourit et tapota le « R » gravé sur la garde d'argent du couteau glissé à sa ceinture.

— Ne vous inquiétez pas, seigneur Rahl. L'acier est là pour lutter contre l'acier !

Richard soupira, vaguement agacé par cette allusion à la maxime « l'acier contre l'acier, la magie contre la magie » qui symbolisait le lien unissant le seigneur Rahl et son peuple.

Tom et Friedrich avaient promis de ne pas utiliser en public les titres de Richard et de Kahlan. Mais on ne se débarrassait pas si facilement des habitudes d'une vie, et le Sourcier aurait préféré que les deux hommes s'y entraînent même lorsque aucune oreille indiscrète ne traînait dans les environs.

— Alors, ce barbecue, qu'en dites-vous ? demanda Tom.

— Avec la chaleur ambiante, je n'ai guère envie d'en rajouter, avoua Richard. (Il posa les couvertures sur un sac d'avoine récemment déchargé par Tom.) De plus, je voudrais tout faire très vite. J'aimerais partir dès l'aube, et nous avons tous besoin de dormir…

— Sur ce point, je ne peux pas vous contredire… Seigneur, je n'aime pas beaucoup que nous soyons ainsi en terrain découvert, si faciles à repérer…

En guise de réponse, Richard désigna la voûte céleste plus noire que de l'encre.

Tom leva des yeux méfiants vers le ciel, hocha la tête à contrecœur et rentra dans le chariot afin de récupérer des outils pour réparer les harnais et des seaux pour donner à boire aux chevaux.

Richard posa un pied sur un rayon de l'énorme roue arrière et se hissa dans le véhicule pour donner un coup de main au géant blond.

Tom était entré dans la vie de Richard et Kahlan la veille, peu après leur rencontre avec Jennsen. Réservé mais sympathique, le colosse blond prétendait être un marchand itinérant. En réalité, il appartenait à un groupe secret dont l'unique souci était de déjouer les nombreux complots susceptibles de viser le seigneur Rahl.

— Grâce aux vautours, souffla Jennsen à Kahlan, on peut repérer de loin l'endroit où gît un cadavre. Ils volent en rond au-dessus de la charogne, vous savez… Les coureurs servent peut-être aussi de points de repère… Quelqu'un les voit et sait que ses proies se trouvent sous l'endroit où ils volent…

Kahlan ne répondit pas. Affligée d'une migraine, l'estomac dans les talons, elle rêvait d'un rapide repas et d'une bonne nuit de sommeil, pas de discourir sur des sujets dont elle ne savait rien.

Un peu honteuse, elle se demanda combien de fois elle avait énervé Richard en l'accablant de questions, comme Jennsen venait de le faire avec elle. Eh bien, à l'avenir, elle tenterait de se montrer aussi patiente que son mari, mais c'était loin d'être gagné d'avance !

— Le problème, continua Jennsen, imperturbable, c'est que je ne vois pas comment on peut dresser des oiseaux à tourner au-dessus de voyageurs pour signaler leur position. (Elle baissa la voix afin que Richard ne risque pas de l'entendre.) Un sort oblige peut-être les coureurs à se comporter ainsi…

Cara foudroya Jennsen du regard.

Kahlan se demanda si la Mord-Sith allait rosser la jeune femme où se retenir parce qu'elle faisait partie de la famille. Entendre parler de magie, surtout quand il était question de menaces visant Richard et Kahlan, faisait sortir la Mord-Sith de ses gonds. Comme toutes ses collègues, elle ne craignait pas la mort. En revanche, elle abominait la sorcellerie et n'en faisait pas mystère.

En un sens, cette allergie correspondait bien à la nature et à la mission de ces femmes. Très curieusement, elles étaient en mesure de s'approprier le pouvoir des divers pratiquants de la magie et de le retourner contre eux pour les détruire. Dès leur plus tendre enfance, ces femmes étaient formées pour torturer et tuer. Un « devoir » dément dont Richard les avait très récemment libérées.

Pour en revenir à Jennsen et à ses questions, il semblait évident, aux yeux de Kahlan, que les coureurs étaient sous l'influence d'un sortilège. Mais qui l'avait lancé et pourquoi ? C'était cela, la question *réellement* angoissante.

L'Inquisitrice ne lui ayant pas opposé d'objections, Jennsen passa à la question suivante :

— Pourquoi un ennemi utiliserait-il les coureurs contre vous ?

— Jennsen, nous sommes en plein milieu de l'Ancien Monde. Être poursuivis en territoire ennemi n'a rien de surprenant.

— Vous avez raison, bien sûr, mais je parierais qu'il y a plus que cela… (Malgré la chaleur, Jennsen sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale.) Vous ne savez pas à quel point l'empereur Jagang brûle d'envie de vous capturer.

— Hélas, j'ai peur d'en avoir une petite idée…, souffla Kahlan avec un sourire amer.

Jennsen se tut un moment et regarda Richard, qui remplissait des seaux avec l'eau des tonneaux stockés à l'arrière du chariot. Quand il se pencha et tendit un seau à Friedrich, tous les chevaux levèrent les yeux. Les équidés mouraient de soif, tout comme Betty, qui en bêla d'impatience tandis que ses petits la tétaient avidement.

Alors que Richard plongeait son outre dans un seau pour la remplir, Jennsen se tourna de nouveau vers Kahlan.

— Jagang m'a fait croire que Richard désirait ma mort… (Elle hésita un instant.) J'étais avec l'empereur quand il a attaqué Aydindril.

Kahlan eut un haut-le-cœur en entendant la confirmation de la nouvelle qu'elle redoutait le plus. Ce monstre de Jagang avait envahi sa ville natale !

Si fort qu'elle redoutât la réponse, elle ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— A-t-il rasé la ville ?

Après que Richard eut été capturé et emmené loin d'elle, l'Inquisitrice, avec l'aide de Cara, avait dirigé l'armée d'harane en lutte contre les hordes d'envahisseurs de l'Ancien Monde. Submergées par le nombre, Kahlan et ses troupes avaient lentement mais sûrement dû battre en retraite à travers les Contrées du Milieu.

Vers la fin de cette débâcle, alors qu'elle était séparée de Richard depuis plus d'un an – et sans nouvelles de lui, comme s'il avait sombré dans l'oubli –, Kahlan avait enfin appris où il était détenu. Avec sa fidèle Cara, l'Inquisitrice avait chevauché vers le sud et pénétré dans l'Ancien Monde. Au bout de ce voyage, elle avait retrouvé le Sourcier au moment où il venait de faire jaillir une étincelle de liberté au cœur même de la cité natale de Jagang.

Avant son départ, Kahlan avait fait évacuer Aydindril et le Palais des Inquisitrices. Après tout, c'étaient les vies qui comptaient, pas les lieux !

— Il n'a pas eu la possibilité de détruire la ville, répondit Jennsen. Quand nous sommes arrivés devant le Palais des Inquisitrices, Jagang pensait vous tenir, Richard et vous. Mais au lieu de ça, il a trouvé la tête de son mentor, le frère Narev, fichée au bout d'une pique. Il a aussi lu le message qui accompagnait ce « présent ».

Kahlan se souvenait parfaitement de cet événement. Et de la teneur du message :

« Avec les compliments de Richard Rahl. »

— L'empereur était fou de rage, continua Jennsen. (Elle marqua une pause pour souligner la gravité de ses propos.) Il ferait n'importe quoi pour vous capturer, tous les deux…

Une « nouvelle » qui n'en était pas vraiment une pourl'Inquisitrice, traquée depuis des mois par le maître de l'Ancien Monde.

— Une raison de plus pour filer nous cacher, dit Cara.

— Et les coureurs ? lui rappela Kahlan.

Cara jeta un coup d'œil appuyé à Jennsen, puis elle répondit à l'Inquisitrice :

— Si nous réglons notre autre… problème…, celui-ci disparaîtra peut-être de lui-même.

La Mord-Sith avait une obsession : protéger Richard. Pour cela, elle aurait été capable de le cacher dans un trou et de l'enfouir sous dix pieds de terre.

Silencieuse, Jennsen suivait le dialogue entre les deux femmes.

Kahlan doutait fort que la demi-sœur du Sourcier puisse les aider. Après réflexion, Richard en était venu à partager la position de sa femme. Le scepticisme restait donc de mise. Et pourtant…

— C'est possible…, répondit Kahlan à la dernière affirmation de Cara.

Une façon de ne pas se mouiller…

— Si je peux faire quelque chose, j'y suis prête ! affirma Jennsen en jouant nerveusement avec un bouton de sa robe. Richard pense que je ne serai pas utile… S'il est question de magie, il doit savoir de quoi il parle, non ? C'est un sorcier, après tout…

Kahlan soupira d'accablement. Si les choses avaient pu être si simples…

— Richard a grandi en Terre d'Ouest, loin des Contrées du Milieu et plus loin encore de D'Hara. Isolé du reste du Nouveau Monde, il ignorait tout du don. Malgré tout ce qu'il a appris, et les quelques exploits qu'il a accomplis, il maîtrise une très petite partie de son héritage.

Le Sourcier et Kahlan avaient déjà expliqué ça à Jennsen, mais elle n'y avait cru qu'à moitié, comme s'il s'était agi d'exagérations… Après tout, son frère aîné, en un seul jour,

l'avait libérée d'une vie entière de terreur. Pour une personne dépourvue du don comme elle, c'était de la sorcellerie ! Et elle n'était pas près de croire le contraire…

— Si Richard ne sait rien de la magie, comme vous le prétendez, pourquoi devrions-nous tenir compte de tout ce qu'il dit ? (Là, Jennsen marquait un point, et elle le savait.) Ne prenons pas la peine de l'avertir, allons plumer les coureurs, comme le propose Cara, et l'affaire sera réglée !

Non loin de là, Betty faisait consciencieusement la toilette de ses petits. Par cette nuit d'encre, et avec ce silence absolu, les voyageurs semblaient perdus dans une immensité aussi froide et vide que la mort elle-même.

Kahlan tendit un bras et saisit doucement Jennsen par le col.

— Enfant, je passais mon temps dans les couloirs de la Forteresse du Sorcier et du Palais des Inquisitrices. Crois-moi, j'en sais long au sujet de la magie… (Elle attira la jeune femme vers elle.) Des « idées simples » comme les tiennes, dans des situations si délicates, sont un moyen efficace de finir six pieds sous terre. Oh ! il est possible que tu aies raison, bien sûr, mais il est encore plus probable que les choses soient compliquées au-delà de ce que tu peux imaginer. Foncer tête baissée, comme le suggère Cara, risque de déclencher un incendie qui nous consumera tous. D'autant plus qu'un autre danger nous menace : l'ignorance. En effet, nous ne savons pas comment une personne telle que toi – un « trou dans le monde » – peut affecter l'équation. Tu es en quelque sorte la négation même de la magie, ne l'oublie pas.

» En certaines circonstances, on doit agir immédiatement, car on n'a pas le choix. Même à ces moments-là, il faut mobiliser toute son expérience et recourir à tout ce qu'on sait. Mais quand on a le choix, surtout en matière de magie, on ne bouge pas un cil avant d'être sûr de ce qu'on fait. On ne gesticule pas au hasard, c'est une règle d'or.

Malgré la conviction de Kahlan, qui savait de quoi elle parlait, Jennsen ne semblait toujours pas convaincue.

— Mais si Richard n'est pas si fort que ça en magie, ses angoisses sont peut-être…

— Jennsen, j'ai traversé une ville transformée en charnier par les bouchers de l'Ordre Impérial. J'ai vu des cadavres de femmes, d'enfants et de vieillards. Des filles plus jeunes que toi ont été enchaînées à des poteaux pour servir d'objets de plaisir, puis elles ont été torturées à mort par des sadiques qui aiment sentir la mort emporter leur victime au moment où ils jouissent en elle…

Kahlan serra les dents pour refouler ses larmes. Les souvenirs qui remontaient à sa mémoire lui donnaient envie de vomir…

— Toutes les Inquisitrices, mes amies et mes sœurs, sont mortes ainsi. Pourtant, elles avaient un pouvoir et savaient s'en servir. Leurs bourreaux connaissaient leur magie, et ils avaient imaginé le moyen de la neutraliser… Ma plus chère amie d'enfance a rendu le dernier soupir dans mes bras après qu'un *quatuor* de tueurs se fut amusé avec elle.

» Pour des hommes pareils, la vie ne signifie rien, car ce sont des adorateurs de la mort. Les assassins de ta mère appartiennent à cette catégorie d'êtres. Si nous nous trompons, nous finirons entre les mains de tels sadiques. Ces monstres nous tendent sans cesse des pièges, et certains sont à base de magie…

» Quant à Richard… Eh bien, il est parfois tellement ignare, en termes de magie, que je n'en crois pas mes yeux et mes oreilles. Dans ces cas-là, j'essaie de ne pas perdre patience et de le guider du mieux que je peux. Crois-moi, il m'écoute religieusement, lorsque je lui dispense mon savoir.

» Mais à d'autres moments, il parvient à saisir des subtilités qui échapperaient à la compréhension des plus grands sorciers de l'histoire. Quand il en est ainsi, il est son seul guide, et c'est très bien comme ça.

» La vie de milliers d'innocents dépend de notre aptitude à ne pas commettre des erreurs stupides – surtout dès que la magie est concernée. Je suis la Mère Inquisitrice,

et en tant que telle, je ne tolérerai pas que des actions inconsidérées mettent en danger l'existence d'innombrables pauvres gens. Me suis-je bien fait comprendre ?

Presque chaque nuit, Kahlan avait des cauchemars au sujet des charniers, des victimes innocentes et des malheureux qui avaient payé de leur vie une erreur apparemment sans importance. Quelques années à peine la séparaient de Jennsen, mais il aurait tout aussi bien pu s'agir de siècles…

— Me suis-je bien fait comprendre ? répéta l'Inquisitrice en tirant un peu plus fort sur le col de la jeune femme.

— Oui, Mère Inquisitrice… Oui…

Vaincue, Jennsen baissa enfin les yeux.

Comme s'il s'agissait d'un signal, Kahlan la lâcha enfin.

Chapitre 4

— L'une de vous a faim ? lança Tom aux trois femmes.

Richard prit une lampe dans le chariot, l'alluma en frottant un morceau d'acier sur un silex et la posa sur un rocher plat. Puis il jeta un regard soupçonneux sur les trois femmes qui approchaient, mais il n'émit aucun commentaire.

Quand Kahlan se fut assise à côté de son mari, Tom offrit à son seigneur la première rondelle qu'il venait de couper dans une longue saucisse. Richard ayant gentiment refusé le morceau de charcuterie, Kahlan l'accepta à sa place.

Tom coupa deux autres rondelles pour Cara et Friedrich.

Jennsen était entrée dans le chariot pour chercher quelque chose dans son paquetage. Kahlan aurait parié que c'était un prétexte pour rester seule un moment et reprendre ses esprits.

Jennsen avait dû être secouée par le discours qu'elle lui avait tenu. Mais lui raconter des mensonges apaisants ne lui aurait pas rendu service, loin de là…

Sachant que sa maîtresse n'était pas loin, Betty s'était paresseusement allongée aux pieds de Rouquine, la jument de Jennsen. Rouquine et Betty étaient vite devenues amies. Les autres chevaux aussi aimaient bien la chèvre et ils se montraient bienveillants avec ses deux petits.

Lorsque Jennsen se remontra, brandissant un morceau de carotte, Betty se leva d'un bond, la queue battant des records de vitesse en oscillant de droite et de gauche. Espérant ne pas être oubliés lors de la distribution, les chevaux levèrent les oreilles et hennirent doucement.

Tous reçurent une « confiserie » et une caresse entre les oreilles.

S'ils avaient allumé un brasero, les voyageurs auraient pu se préparer des légumes, du riz, une soupe, ou se faire chauffer du bannock. Mais bien qu'elle fût affamée, Kahlan n'aurait pas eu la force de cuisiner, et elle se résigna à faire avec ce qui était disponible.

Jennsen proposa de partager un morceau de viande séchée. Comme pour la saucisse, Richard refusa. Négligeant la viande, il se nourrissait de biscuits de voyage desséchés et durs, de fruits secs et de quelques noix.

— Tu ne veux vraiment pas de viande ? demanda Jennsen, assise en face de son frère. Tu dois manger des choses qui tiennent au corps, sinon, tu perdras toutes tes forces…

— Depuis que le don s'est éveillé en moi, je ne peux plus consommer de viande…

Jennsen en plissa le nez et le front de surprise.

— Et pourquoi le don t'obligerait-il à en faire abstinence ?

Richard s'appuya sur un coude, leva les yeux pour contempler les étoiles et prit le temps de choisir soigneusement ses mots :

— C'est une affaire d'équilibre… Dans la nature, c'est le résultat de l'interaction entre toutes les créatures vivantes. Au niveau le plus élémentaire, songe à l'équilibre qui

existe entre les proies et les prédateurs. S'il y a trop de chasseurs, le gibier vient à manquer, et ceux qui le consomment disparaissent aussi, parce qu'ils finissent par mourir de faim.

» Le déséquilibre est mortel pour les proies comme pour les prédateurs. S'il s'installe, c'est la fin du monde pour les deux espèces. Lorsqu'elles survivent, c'est parce que agir selon leur instinct est une source naturelle d'équilibre. Elles ne le cherchent pas consciemment, mais elles le *produisent* sans y penser.

» Les humains sont différents. Sans un gros effort de volonté, nous n'obtenons pas l'équilibre qui est pourtant indispensable à notre survie.

» Pour ne pas disparaître, nous devons apprendre à utiliser notre cerveau. Nous cultivons les champs, nous chassons pour obtenir de la viande et des fourrures qui nous tiendront chaud l'hiver. Ou nous élevons des moutons pour tisser leur laine. Les humains ont dû apprendre à se construire des abris, Jennsen. Ils ont aussi développé l'aptitude d'évaluer les choses afin de les échanger. Nous connaissons la valeur de ce que nous avons chassé ou cultivé quand il s'agit de le troquer contre ce que d'autres ont tissé ou bâti…

» Nous pouvons mettre en rapport nos besoins avec ce que nous savons ou croyons savoir du monde réel. Le plus souvent, nous désirons ce qui sert vraiment nos intérêts vitaux, pas ce qui satisfait des pulsions fugitives. Sais-tu pourquoi nous agissons ainsi ? Parce que notre survie à long terme l'exige ! En hiver, nous faisons du feu dans la cheminée pour ne pas mourir de froid, mais nous prenons garde à limiter la taille des flammes, car elles risqueraient sinon de brûler nos maisons pendant notre sommeil.

— Les gens se laissent aussi influencer par l'égoïsme, la cupidité et la soif de pouvoir, objecta Jennsen. Pense à ce que fait l'Ordre Impérial ! Il vise à détruire la vie, et il réussit très bien. Ces hommes-là se fichent de tisser la laine, de bâtir des maisons ou de faire du commerce. Ils massacrent des innocents pour le plaisir de la conquête et ils s'emparent de tout ce qui leur plaît.

— Mais nous leur résistons ! Ayant mesuré la valeur de la vie, nous combattons pour le retour de la raison. En un sens, nous sommes l'équilibre.

Jennsen enroula une mèche de cheveux roux autour de son index.

— Quel rapport avec ton régime végétarien ?

— On m'a dit que les sorciers devaient trouver l'équilibre par rapport à leur don. Ou leur pouvoir, appelle ça comme tu veux. Je combats des gens, par exemple Jagang et son Ordre Impérial, qui cherchent à détruire la vie parce qu'elle n'a aucune valeur à leurs yeux. Cette mission me force à agir comme ceux que j'affronte – je veux dire, à tuer, donc à détruire ce qui a *le plus de valeur* pour moi. Mon don étant lié à la voie du guerrier, ne pas consommer de chair morte est une compensation pour les vies que je prends.

— Et que se passe-t-il si tu manges quand même de la viande ?

La veille, songea Kahlan, Richard avait pris assez de vies pour avoir un grand besoin de « compenser ». Mais ça, Jennsen ne pouvait pas le savoir…

— La seule idée d'en manger me donne la nausée. J'ai pu m'y forcer, quand c'était nécessaire, mais je m'en abstiens tant que c'est possible. La magie sans équilibre est aussi dangereuse qu'un feu de bois mal contrôlé dans une cheminée.

Une idée traversa soudain l'esprit de Kahlan. Richard portait au côté l'Épée de Vérité, et cette arme lui imposait peut-être aussi ses propres besoins en matière d'équilibre.

De plus, Richard avait été nommé Sourcier de Vérité par le Premier Sorcier lui-même, Zeddicus Zu'l Zorander – alias Zedd, le grand-père du jeune homme. En plus de l'avoir élevé, Zedd lui avait transmis le don.

Oui, Richard tenait son pouvoir de *deux* lignées de sorciers. Les Rahl et les Zorander… L'équilibre, toujours l'équilibre !

Des Sourciers souvent tout aussi légitimes que Richard avaient porté l'arme magique pendant près de trois mille ans. S'il n'avait pas si bien compris l'importance de l'équilibre – peut-être grâce à l'héritage que lui avaient laissé ces hommes –, le nouveau seigneur Rahl aurait sans doute eu du mal à surmonter toutes les épreuves qu'il avait affrontées.

Jennsen finit de mâcher un morceau de viande séchée et relança la conversation.

— Donc, parce que tu dois te battre et parfois prendre des vies, tu es obligé de te priver de viande pour compenser tes « meurtres ».

Richard avala son abricot sec et hocha la tête.

— Avoir le don doit être affreux, dit Jennsen. Un pouvoir qui exige en permanence une contrepartie…

La jeune femme détourna les yeux pour ne plus croiser ceux de son frère. Kahlan ne s'en étonna pas, car elle avait payé pour savoir à quel point il pouvait être difficile, parfois, de soutenir le regard du Sourcier.

— Je pensais comme toi, au début, dit Richard, quand j'ai été nommé Sourcier, puis quand j'ai découvert que j'avais le don. Ce moment-là fut le pire de ma vie ! Je ne voulais pas du pouvoir et de tout ce qui allait avec. Plus tôt, j'avais également rejeté l'épée, parce que je refusais qu'elle réveille certaines choses tapies en moi…

— Maintenant, avoir le don et l'arme ne te gêne plus ?

— Tu as un couteau, et tu t'en sers. (Richard se pencha en avant et tendit les mains.) Tu as aussi des mains. Détestes-tu ton couteau ? Ou tes doigts ?

— Bien sûr que non ! Mais quel rapport avec le don ?

— Eh bien, je suis né avec, comme on naît garçon ou fille… Ou comme on a des yeux bleus, verts ou noirs. Ou encore, comme on naît avec deux mains ! Je ne hais pas mes mains parce que je pourrais étrangler quelqu'un avec. Mon esprit les commande, et elles n'agissent pas toutes seules. Croire l'inverse revient à ignorer la véritable nature de chaque chose en ce monde. Or, la connaître est essentiel pour atteindre l'équilibre – et commencer à comprendre un peu l'Univers, en plus du reste…

Kahlan se demanda pourquoi elle n'avait pas le même besoin d'équilibre que Richard. Pourquoi cet élément était-il vital pour lui et non pour elle ?

Bien qu'elle eût mortellement sommeil, elle ne put s'empêcher d'intervenir :

— J'ai souvent utilisé mon pouvoir d'Inquisitrice pour tuer, et ça ne m'a jamais empêchée de manger de la viande…

— Selon les Sœurs de la Lumière, répondit Richard, le voile qui sépare le monde des vivants du royaume des morts est généré par la magie. (Il se tapota la tempe.) Plus précisément, elles affirment que le voile vit en ceux qui ont le don – les sorciers et dans une moindre mesure les magiciennes. D'après elles, l'équilibre est essentiel pour ceux qui ont le don, parce que c'est dans le pouvoir que réside le voile. En un sens, nous sommes les gardiens du voile et les garants de l'équilibre entre les mondes.

» C'est peut-être bien la vérité… Je contrôle les deux facettes de la magie, l'Additive et la Soustractive. Toute la différence est sans doute là. Ma dualité exige un équilibre parfait. Elle l'impose peut-être même…

Kahlan se demanda jusqu'à quel point cette analyse pouvait être pertinente. Car si Richard avait raison, elle n'osait pas imaginer à quel point la magie avait été déséquilibrée par ses actions.

Le monde se désagrégeait de toutes parts… Mais nul n'avait jamais eu le choix…

— Cette histoire d'équilibre, intervint Cara en brandissant fièrement un morceau de viande séchée, est un message envoyé au seigneur Rahl par les esprits du bien. Ils lui disent de nous laisser le sale travail, voilà tout ! S'il les écoutait, il n'aurait rien à compenser et il pourrait manger ce qu'il veut. S'il cessait de se mettre en danger pour un oui ou un non, son équilibre serait parfait, et il aurait le droit de dévorer une chèvre entière à chaque repas.

Jennsen fronça sombrement les sourcils.

— C'est une image, ne t'en fais pas pour ta bestiole, marmonna Cara.

— Maîtresse Cara a peut-être raison, intervint Tom. Seigneur Rahl, des hommes et des femmes ont mission de vous protéger. Pourquoi ne les laisseriez-vous pas faire ? Des tâches bien plus importantes requièrent votre attention.

Richard ferma les yeux et se massa lentement les tempes.

— Si j'avais toujours dû attendre que Cara vienne à mon secours, voilà un moment que j'aurais perdu la tête, et pas au sens figuré…

La Mord-Sith foudroya son seigneur du regard, s'indigna qu'il lui réponde d'un demi-sourire, puis recommença de manger sa viande séchée.

En le regardant grignoter un biscuit plus sec que le sable du désert, Kahlan constata de nouveau que Richard ne semblait pas aller bien. Et ce n'était pas seulement la fatigue… La lumière de la lampe n'éclairait qu'une moitié de son visage, laissant l'autre dans l'obscurité. Comme s'il était le voile incarné, Richard paraissait se tenir à la frontière entre les deux mondes. Une moitié dans la vie, l'autre dans la mort…

L'Inquisitrice se pencha et écarta une mèche de cheveux qui barrait le front de son mari. Un prétexte pour prendre sa température. Il était chaud, mais dans cette fournaise, ils devaient tous avoir le front brûlant et moite de sueur. À première vue, le Sourcier n'avait pas de fièvre…

Laissant glisser sa main, Kahlan caressa la joue de Richard, qui en sourit de bonheur. Parfois, la jeune femme pensait qu'elle aurait pu passer sa vie à plonger son regard dans celui de son mari. Le voir sourire était une telle joie ! En réponse, elle lui fit le sourire qu'elle ne réservait qu'à lui.

Elle brûlait d'envie de l'embrasser, aussi, mais ils n'étaient pratiquement jamais seuls, et le genre de baiser dont elle rêvait ne se donnait pas en public.

— C'est difficile à imaginer…, souffla soudain Friedrich. Je veux dire… eh bien, penser que le seigneur Rahl a grandi sans rien connaître du don. Honnêtement, j'ai du mal à y croire…

— Zedd, mon grand-père, a le don, expliqua Richard. Il m'a élevé à l'écart de la magie afin que Darken Rahl ne puisse pas me trouver. C'est un peu la même chose que pour Jennsen… Pour me protéger, Zedd m'a gardé de l'autre côté de la frontière, en Terre d'Ouest, là où la magie n'existait pas.

— Et votre grand-père ne s'est jamais trahi ? demanda Tom. Il n'a pas laissé paraître qu'il avait le don ?

— Non, en tout cas jusqu'à la venue de Kahlan en Terre d'Ouest. En y repensant, je me dis qu'une multitude de petits détails auraient dû me mettre la puce à l'oreille, mais sur le coup, rien ne m'a frappé. J'ai toujours eu l'impression qu'il était un magicien, mais simplement parce qu'il savait tout sur le monde. Zedd est un vrai puits de science, et il m'a transmis la passion d'apprendre et de découvrir. Mais il m'a montré la vie dans toute sa splendeur, pas la magie, qu'il n'a même jamais évoquée devant moi.

— Il est donc vrai, dit Friedrich, que Terre d'Ouest est un pays où la magie n'a pas droit de cité.

Richard sourit à la mention de sa terre natale.

— C'est exact. J'ai grandi dans les bois de Hartland, près de la frontière, et je n'ai jamais rien vu ni entendu qui soit lié à la magie. À part Chase !

— Chase ? demanda Tom.

— Un ami à moi, garde-frontière de son état. Un gaillard de ta taille, Tom. Alors que ta mission est de protéger le seigneur Rahl, la sienne consistait à surveiller la frontière. En fait, il s'efforçait surtout d'empêcher les gens d'en approcher, afin qu'ils ne servent pas de proies à certaines… créatures. À sa façon, il travaillait au maintien de l'équilibre. (Richard eut un petit sourire.) Chase n'avait pas le don, mais j'ai souvent pensé que ses exploits étaient magiques.

Friedrich aussi eut un petit sourire.

— J'ai passé ma vie en D'Hara… Dans ma jeunesse, les gardes-frontière étaient mes héros et j'aurais voulu me joindre à eux.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? demanda Richard.

— Quand la frontière est apparue, j'étais beaucoup trop jeune… (Le vieil homme s'immergea un moment dans ses souvenirs, puis il changea abruptement de sujet :) Seigneur Rahl, dans combien de temps sortirons-nous de ce désert ?

Richard tourna la tête vers l'est comme s'il pouvait voir l'horizon au-delà du cercle de lumière de la lampe.

— Si nous continuons au même rythme, répondit-il, nous aurons fait le plus gros du chemin dans quelques jours. En s'élevant vers les montagnes, encore très lointaines, le terrain est de plus en plus accidenté. Voyager sera difficile, mais avec l'altitude, nous aurons un peu moins chaud.

— Quand atteindrons-nous cet objet – ou cette chose – que je dois toucher, selon Cara ? demanda Jennsen.

Richard se rembrunit un peu plus.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée…

— Mais c'est vers là que nous allons ?

— Oui.

— Qu'a donc touché Cara ? Kahlan et elle refusent obstinément de me le dire.

— Parce que je le leur ai demandé…

— Pourquoi donc ? Puisque nous y allons, à quoi riment ces cachotteries ?

— Tu n'as pas le don… Je ne veux pas altérer ta vision du… problème.

— Que veux-tu dire ?

— Ma traduction n'est pas très avancée, mais selon ce que j'ai compris du livre que m'a remis Friedrich, même les gens qui n'ont pas le don – en tout cas, pas de pouvoir – en détiennent une parcelle qui leur permet d'avoir une influence sur la magie, si minime soit-elle. C'est comme… Eh bien, pour voir les couleurs, il faut ne pas être né aveugle, si tu saisis ce que je veux dire. Une personne qui voit peut apprécier un magnifique tableau, même si elle serait incapable de le peindre…

» Un seigneur Rahl engendre un seul enfant ayant le don. Il peut en avoir d'autres, bien entendu, mais il est exceptionnel que l'un d'eux soit également un sorcier. Cela dit, ces rejetons-là détiennent une parcelle de don, comme n'importe qui. Pour reprendre mon exemple, ils ne naissent pas aveugles.

» Le livre révèle que certains enfants d'un seigneur Rahl sont *absolument* dépourvus de don. On les nomme les « Piliers de la Création », et tu es l'une de ceux-là. Comme un aveugle de naissance, tu ne peux même pas *voir* la magie.

» Cette métaphore est insuffisante, car les choses vont beaucoup plus loin que ça. Pour un aveugle, les couleurs existent, mais il ne peut pas les voir. Dans ton cas, c'est différent, comme si la magie n'était pas du tout de ce monde. Pour toi, elle n'a aucune réalité.

— Comment est-ce possible ?

— Je n'en sais rien… Quand nos ancêtres ont créé le lien qui unit le seigneur Rahl aux D'Harans, l'aptitude à engendrer au moins un enfant possédant le don y a été intégrée. Comme je te l'ai dit, la magie a besoin d'équilibre. Les gens comme toi sont peut-être conçus pour compenser les personnes de mon type. Mais il peut aussi s'agir d'un hasard : une contrepartie naturelle, ou que sais-je d'approchant.

— Et qu'arrivera-t-il si… Eh bien, si j'ai un enfant ?

Richard dévisagea un long moment sa sœur.

— Tes descendants seront exactement comme toi.

Jennsen se laissa aller en arrière, les mains tremblantes.

— Même si j'épouse quelqu'un qui possède l'étincelle de don ? Un homme qui n'est pas aveugle, en quelque sorte ? Mes enfants me ressembleront ?

— Tous ceux que tu aurais, oui…, affirma Richard. Tu es un maillon brisé dans la chaîne du don. Selon le livre, lorsque cette chaîne est cassée pour une lignée donnée, c'est pour l'éternité. Si tu fondes une famille, aucun de tes enfants ne pourra en redevenir un maillon. Et s'ils se marient, il en ira de même pour leur descendance. Jusqu'à la fin des temps, j'en ai peur…

» C'est en partie pour ça que les seigneurs Rahl ont toujours traqué leurs rejetons sans magie afin de les exterminer. Ils voulaient éviter la naissance d'un groupe humain tel que le monde n'en a jamais connu : des êtres totalement étrangers au don. Cette particularité étant dominante, chaque nouveau mariage aurait marqué la mort *définitive* d'une nouvelle étincelle de don. Le monde et l'humanité en auraient été changés à jamais…

» Voilà pourquoi les gens tels que toi sont appelés les « Piliers de la Création ».

— C'est aussi le nom du foutu endroit que nous venons de quitter, dit Tom en désignant le désert, derrière lui. (À la pâle lueur de la lampe, il regarda ses compagnons assis en rond.) Les Piliers de la Création… Je trouve que c'est une bien étrange coïncidence…

Sondant les ténèbres, Richard tenta d'apercevoir les lointains contours de l'horrible vallée où Kahlan serait morte s'il avait commis la moindre erreur dans son analyse et dans son utilisation de la magie.

— Ce n'est pas une coïncidence, Tom. Il y a un lien entre les deux…

Intitulé *Les Piliers de la Création*, l'ouvrage qui décrivait les personnes comme Jennsen était rédigé en haut d'haran, une langue que fort peu de gens comprenaient encore. Richard l'avait apprise afin de collecter des informations dans de très anciens livres qui remontaient à l'époque des Grandes Guerres.

Ce conflit terminé depuis trois mille ans venait de recommencer et il embrasait le monde entier. Sans le vouloir, Kahlan et Richard avaient joué un rôle majeur dans le réveil de cette antique querelle.

— Quel lien ? demanda Jennsen, la voix tremblante d'espoir.

— Je n'en ai pas la moindre idée, pour le moment, soupira Richard.

Du bout d'un doigt, Jennsen fit rouler sur le sol un caillou qui forma un petit monticule dans la poussière.

— Penser que je suis un Pilier de la Création – ou un maillon brisé de la chaîne du don – me donne le sentiment d'être… sale.

— Sale ? répéta Tom, visiblement peiné d'entendre son amie proférer une telle chose. Pourquoi te sentirais-tu ainsi ?

— Mes semblables et moi sommes aussi appelés des « trous dans le monde »… Je commence à comprendre pourquoi.

Richard se pencha en avant et posa les coudes sur ses genoux.

— Je sais ce que c'est d'avoir honte de sa naissance et de ce qu'on est. Au début, je détestais avoir eu le don en moi dès le premier jour de ma vie. Peu à peu, j'ai compris que des sentiments pareils ne mènent à rien. Penser ainsi est totalement aberrant.

— Pour toi, sans doute… Dans mon cas, c'est différent. (Du bout de l'index, Jennsen fit s'écrouler son tumulus miniature.) Tu n'es pas le seul de ton genre en ce monde. Il y a d'autres sorciers et des magiciennes. Et pour reprendre ta métaphore, toutes les autres personnes ne sont pas aveugles de naissance. Moi, je suis l'unique trou dans le monde.

Richard dévisagea sa demi-sœur. Une splendide jeune femme privée du don que n'importe quel seigneur Rahl, avant lui, aurait égorgée sur-le-champ.

— Jennsen, dit-il avec un grand sourire, à mes yeux tu es née avec une incroyable grâce : la pureté ! Tu es comme un nouveau flocon de neige qui ne ressemble à aucun autre et dont la beauté est éblouissante.

Levant les yeux sur son frère, Jennsen ne put s'empêcher de sourire aussi.

— Je n'ai jamais pensé à moi sous ce jour… Pourtant, et quoi que tu en dises, je suis faite pour détruire…

— Non, pour créer ! s'écria Richard. La magie existe, c'est tout. Elle n'a en aucun cas le *droit* d'exister. Postuler le contraire reviendrait à nier la réalité, ni plus ni moins. S'ils s'abstiennent de tuer, les gens sont libres de faire ce qu'ils veulent. Dirais-tu qu'être née avec les cheveux roux a nui à la liberté des cheveux bruns qui auraient pu pousser sur ta tête ?

Jennsen sourit de cette absurde question.

À son expression ravie, Tom voyait les choses de la même façon qu'elle.

— Bon ! souffla Jennsen, si on en revenait à l'objet que je suis censée toucher ?

— Eh bien, si cet objet touché par Cara a été modifié par un détenteur du don, tu ne percevras pas cette altération, et tu pourras voir ce qui se cache derrière la magie.

— Tu espères que ça t'apprendra quelque chose d'important ?

— Je n'en sais rien… C'est possible, voilà tout… Mais je suis curieux de savoir ce que tu verras – étant ce que tu es –, sans que nos propos t'aient préalablement influencée.

— Si cette… chose… t'inquiète tant, pourquoi l'avoir abandonnée ? Tu n'as pas peur que quelqu'un s'en empare ?

— J'ai peur de bien des choses…, répondit simplement Richard.

— S'il s'agit vraiment d'un objet altéré par la magie, dit Cara, et si Jennsen le voit tel qu'il est vraiment, ça ne signifiera pas qu'il n'est pas ce que nous pensons, et encore moins qu'il est inoffensif…

— D'accord, mais nous en saurons plus, et c'est l'essentiel. Toute nouvelle information peut nous aider…

— Et Jennsen pourra peut-être remettre ce fichu truc à l'endroit, marmonna Cara.

Richard la foudroya du regard pour l'empêcher de dire un mot de plus.

Fort mécontente, Cara se pencha, prit un des abricots du Sourcier et le goba rageusement.

Dès que le dîner fut terminé, Jennsen proposa qu'on remette la nourriture restante dans le chariot, histoire que Betty ne profite pas de la nuit pour festoyer.

La chèvre était sans cesse affamée. Au moins, avec ses petits, elle savait maintenant combien il était agaçant de devoir continuellement satisfaire des estomacs avides.

Jugeant que Friedrich méritait des égards à cause de son âge, Kahlan lui demanda s'il voulait prendre le premier tour de garde. C'était bien plus agréable que d'être réveillé au milieu de la nuit…

Le vieil homme accepta et remercia l'Inquisitrice d'un sourire.

Quand il eut déroulé le sac de couchage de sa femme et le sien, Richard éteignit la lampe. Par cette nuit étouffante et claire comme du cristal, la lumière des étoiles fut vite suffisante pour que Kahlan distingue ce qui se passait autour d'elle.

Quand elle vit approcher un des chevreaux, visiblement décidé à venir s'ébattre entre les deux humains, l'Inquisitrice le repoussa gentiment, le renvoyant dans les « jupes » de sa mère à la queue toujours aussi remuante.

Alors qu'elle s'étendait près de Richard, Kahlan vit Jennsen se coucher le long de Betty et prendre dans ses bras les deux petits.

Le Sourcier se redressa sur un coude et posa un baiser sur les lèvres de sa femme.

— Je t'aime, ne l'oublie jamais…

— Si nous étions seule, seigneur Rahl, il me faudrait davantage qu'un bisou de bonne nuit…

Richard sourit, embrassa le front de Kahlan et s'étendit à ses côtés.

La jeune femme eut le cœur serré de déception. Elle aurait aimé une réaction : une promesse amoureuse ou au moins une remarque spirituelle…

Se serrant contre son mari, elle lui posa une main sur l'épaule.

— Richard, tu vas bien ?

La réponse mit longtemps à venir. *Trop* longtemps, au gré de l'Inquisitrice.

— J'ai très mal à la tête, c'est tout…

Kahlan voulut demander des précisions, mais elle y renonça, craignant de confirmer les craintes qui montaient lentement en elle.

— Ça n'a rien à voir avec mes migraines d'avant, dit le Sourcier comme s'il avait lu dans l'esprit de sa compagne. Je crois que c'est la chaleur combinée au manque de sommeil…

— J'imagine, oui… (Kahlan tira sur la couverture enroulée qui lui servait d'oreiller afin que sa nuque douloureuse puisse y reposer.) Cette chaleur me fait le même effet… (Elle tapota tendrement l'épaule de Richard.) Bonne nuit…

Épuisée et percluse de courbatures, Kahlan trouva vite délicieux d'être allongée. Et grâce à la couverture, sa nuque lui faisait beaucoup moins mal…

Une main sur l'épaule de son mari, la jeune femme s'endormit comme une masse.

Chapitre 5

Dans son état de fatigue, s'allonger auprès de Richard et fermer les yeux avait été un véritable délice pour Kahlan. Oubliant pour un temps ses angoisses, elle avait sombré dans le sommeil en un clin d'œil.

Hélas, quand Cara la secoua doucement, il lui sembla qu'elle venait juste de s'endormir.

Battant des paupières, elle tenta de focaliser sa vision sur la silhouette familière debout au-dessus d'elle. Que n'aurait-elle pas donné pour se rendormir ! Oui, se reposer, et avoir une paix royale…

— C'est mon tour de garde ? demanda-t-elle.

— Oui, mais je peux m'en charger, si vous voulez…

Kahlan s'assit et jeta un coup d'œil à Richard, qui dormait à poings fermés.

— Non, tu as aussi besoin de repos…

L'Inquisitrice se leva, s'étira, puis prit Cara par le bras et l'entraîna un peu à l'écart.

— Mais tu m'as donné une idée, mon amie… Je crois que nous allons laisser Richard dormir…

Cara sourit, approuva vigoureusement du chef et se dirigea vers son sac de couchage. Une conspiration visant à protéger le seigneur Rahl ne pouvait pas déplaire à une Mord-Sith…

Kahlan bâilla, s'étira de nouveau et se força à ouvrir grand les yeux. Chassant les cheveux qui brouillaient sa vision, elle sonda le sinistre désert en quête d'un signe de danger. Mais tout était tranquille autour du camp.

À l'horizon, les pics déchiquetés semblaient également monter la garde.

Kahlan s'assura que tout son petit monde était là.

Cara dormait déjà, Tom était allongé non loin des chevaux et Friedrich, de l'autre côté du chariot, s'agitait un peu dans son sommeil.

Jennsen était toujours blottie contre sa chèvre, mais elle aussi s'agitait, et Kahlan aurait juré qu'elle ne dormait plus. Les chevreaux reposaient désormais contre le flanc de leur mère.

L'Inquisitrice redoublait toujours de vigilance au début d'un tour de garde. Le moment de la relève était parfait pour une attaque. Elle le savait et avait souvent lancé des assauts à cet instant précis. Les sentinelles qui en avaient fini tombaient de sommeil et celles qui les remplaçaient n'avaient pas encore l'esprit assez vif. Bizarrement, beaucoup de soldats pensaient que l'ennemi aurait la courtoisie d'attendre qu'ils soient à leur poste et bien réveillés. La victoire souriait souvent à ceux qui étaient prêts en permanence. Et la défaite sanctionnait presque à coup sûr les guerriers trop nonchalants.

Kahlan s'approcha d'un gros rocher, pas très loin de Richard. Elle s'assit sur la pierre et sonda de nouveau les environs.

Même en pleine nuit, la roche était encore chaude.

Kahlan écarta de sa nuque une masse de cheveux poisseux de sueur et regretta qu'il n'y ait pas un souffle de vent. En hiver, il avait une ou deux fois failli mourir de froid. Même en faisant un effort, elle ne parvenait plus à se rappeler ce qu'on ressentait quand on gelait sur pieds…

Soudain, comme elle le prévoyait, Jennsen se leva et traversa le camp à pas de loup pour ne pas réveiller les autres.

— Je peux rester un moment avec vous ? demanda-t-elle quand elle eut rejoint l'Inquisitrice.

— Bien sûr…

La sœur de Richard s'assit et passa les bras autour de ses genoux.

— Kahlan, dit-elle après un long silence, je suis désolée de… Eh bien, je ne voudrais pas passer pour une idiote qui agit sans réfléchir. Et je ne ferais du mal à aucun de vous, croyez-moi.

— Je sais que tu ne nous nuirais pas *volontairement*. C'est ce que tu risques de faire sans le vouloir qui m'inquiète.

— Je crois que je comprends mieux la situation, à présent… Au moins, je mesure l'étendue de mon ignorance. Je ne ferai rien sans que Richard ou vous me l'ayez ordonné, c'est promis.

Kahlan posa une main sur la nuque de Jennsen et la tira vers elle.

— Je t'ai dit tout ça parce que je t'aime bien, Jennsen… Je m'inquiète pour toi, un peu comme Betty pour ses petits, car elle sait que le monde est plein de dangers…

» Tu dois comprendre une chose, mon amie : si tu marches sur de la glace très fine, peu importe que le lac ait été gelé parce qu'il fait froid ou par le sortilège d'un sorcier. Si tu ne sais pas où poser les pieds, tu risques de tomber entre les bras du Gardien. L'origine de la glace ne compte pas – quand on est mort, on est mort ! Bref, il faut éviter de traverser un lac gelé, sauf s'il est impossible de faire autrement. Car on risque d'y laisser la vie.

— Mais je suis étrangère à la magie. Comme l'a dit Richard, je suis une aveugle de naissance incapable de voir les couleurs. Un maillon brisé dans la chaîne du pouvoir ! En principe, ça devrait assurer que je n'aie pas d'ennuis avec la magie…

— Imagine qu'un rocher tombe d'une falaise et t'écrase. Est-il important de savoir si ce roc a été mis en mouvement par un homme muni d'un levier ou par un sorcier utilisant le don ?

— Je vois ce que vous voulez dire, fit Jennsen, mal à l'aise. Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle…

— Sais-tu pourquoi je tente de t'aider ? Parce que commettre une erreur est horriblement facile – j'ai payé pour le savoir.

Les yeux ronds, Jennsen dévisagea un long moment Kahlan à la chiche lueur du firmament.

— Vous êtes une experte en magie. Comment pourriez-vous vous tromper ?

— Les possibilités ne manquent pas, crois-moi !

— Vous avez un exemple ?

L'Inquisitrice n'eut pas besoin de fouiller beaucoup dans sa mémoire.

— Il y a peu, j'ai hésité une demi seconde avant de tenter de tuer quelqu'un…

— Ne venez-vous pas de dire que foncer tête baissée n'est jamais bon ?

— Parfois, au contraire, la plus grande bêtise est de tergiverser. Il s'agissait d'une magicienne. Quand j'ai enfin frappé, il était déjà trop tard. À cause de mon erreur, cette femme a capturé Richard et l'a emmené loin de moi. Pendant un an, j'ai ignoré ce qu'il était advenu de lui. J'ai cru que je ne le reverrais plus et que j'allais en mourir de chagrin.

— Quand l'avez-vous retrouvé ?

— Il y a très peu de temps… C'est pour ça que nous sommes dans l'Ancien Monde. La magicienne l'y avait conduit. Au moins, j'ai fini par le localiser. Pour en revenir à notre sujet, j'ai commis d'autres erreurs qui nous ont valu de longues séries d'ennuis.

Richard aussi s'est trompé, à l'occasion. Comme il te l'a dit, nous commettons tous des bévues. Si c'est possible, je voudrais t'aider à éviter les plus évidentes.

— Comme celle de me fier à l'homme qui était avec moi hier ? Sebastian… Ma mère est morte à cause de lui et j'ai failli provoquer votre fin. Je me sens si stupide !

— Cette erreur n'est pas due à un manque d'intelligence, Jennsen. Ces hommes t'ont manipulée. Mais à la fin, tu as réfléchi et réussi à découvrir seule la vérité.

Jennsen hocha gravement la tête.

— Comment allons-nous baptiser les jumeaux ? demanda-t-elle soudain, sautant du coq à l'âne. Je veux dire, les petits de Betty…

Kahlan doutait que donner un nom aux chevreaux soit une bonne idée – pour le moment, en tout cas, mais elle n'avait guère envie de s'étendre sur le sujet.

— Je n'en sais rien… Tu as une idée ?

— Retrouver Betty a été un vrai choc, et voir qu'elle avait des petits m'a encore plus surprise. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir à des noms…

— Eh bien, tu vas l'avoir, à présent…

Jennsen eut soudain un grand sourire.

— Vous savez, Mère Inquisitrice, je crois comprendre ce que voulait dire Richard au sujet de son grand-père. Et de l'époque où il le tenait pour un magicien sans se douter un instant qu'il était un sorcier.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne vois pas la magie, et Richard, ce soir, n'a pas lancé de sort – en tout cas pas à ma connaissance.

Jennsen eut un éclat de rire plein de joie de vivre et d'optimisme. Kahlan eut l'impression d'entendre la version féminine du rire de Richard. Comme si le frère et la sœur étaient les deux faces d'une seule pièce de monnaie.

— Eh bien, les mots qu'il a prononcés m'ont donné l'impression qu'il était un magicien – comme ce qu'il disait au sujet de Zedd. Richard m'ouvre les yeux, mais pas en me montrant le don ou la magie. C'est la vie qu'il me fait découvrir. Il m'apprend qu'elle est à moi et qu'elle vaut la peine d'être vécue.

Kahlan sourit intérieurement. Elle aurait pu signer cette déclaration des deux mains, car son mari lui avait apporté exactement la même chose. Grâce à lui, elle était devenue capable d'aimer la vie et d'avoir foi en l'avenir. Pour les autres, bien sûr, mais aussi et surtout pour elle.

Un moment, les deux femmes assises côte à côte sondèrent en silence le désert. De temps en temps, Kahlan jetait un coup d'œil à Richard pour s'assurer qu'il dormait paisiblement.

— On dirait que quelque chose ne va pas chez lui, souffla Jennsen, alors qu'elle regardait également le dormeur.

— Il fait un cauchemar…, répondit Kahlan.

Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait le Sourcier, les poings serrés, lutter en rêve contre ses terreurs intimes.

— Le voir ainsi me fait peur, avoua Jennsen. Il est si différent. Réveillé, il semble toujours calme et enclin à raisonner…

— On ne raisonne pas avec les cauchemars, dit Kahlan, le cœur serré de tristesse.

Chapitre 6

Richard s'éveilla en sursaut.

Ils étaient de retour.

Le Sourcier avait fait un cauchemar. Comme tous ses mauvais rêves, il l'avait totalement oublié. Mais il restait la douleur, dans ses muscles, et l'empreinte dans son esprit d'une indicible terreur.

Richard jeta au loin les lambeaux de son cauchemar à la façon dont il se serait débarrassé d'une couverture chiffonnée. Bien qu'il eût le sentiment que les serres immatérielles de son mauvais songe s'accrochaient à lui pour le ramener dans leur univers monstrueux, il parvint à leur échapper assez facilement en se rappelant que les rêves n'étaient que des fantaisies sans substance. À présent qu'il était réveillé, l'angoisse fondait comme neige au soleil – ou se dissipait tel un brouillard aux premières heures d'une journée ensoleillée.

Pourtant, il dut faire un gros effort pour ne plus haleter.

Ils étaient de retour, et voilà tout ce qui comptait ! Il ne savait pas toujours quand *ils* revenaient, mais cette fois, pour une raison inconnue, il en était sûr.

Pendant la nuit, le vent s'était levé, et des rafales faisaient gonfler ses vêtements et voleter ses cheveux. Dans ce maudit désert, les bourrasques elles-mêmes étaient brûlantes. Le Sourcier aurait juré que quelqu'un venait d'ouvrir en face de lui les portes d'un four géant.

Il voulut prendre son outre, mais ne la trouva pas à l'endroit où elle aurait dû être. Où l'avait-il donc posée, le soir précédent ? Avec toutes les pensées qui tourbillonnaient dans sa tête, il était incapable de s'en souvenir.

Eh bien, il boirait plus tard, voilà tout !

Kahlan était allongée à ses côtés, la tête tournée vers lui. Elle serrait ses longs cheveux dans son poing, sous son menton, et le vent faisait voler des mèches sur ses joues. Le matin, Richard adorait s'asseoir dans son lit et admirer longuement son épouse. Là, il se contenta de lui jeter un rapide regard, pour s'assurer qu'elle dormait bien.

Alors qu'il sondait le petit camp du regard, le Sourcier distingua quelques rares reflets rose pâle, à l'horizon oriental. L'aube n'était pas pour bientôt.

Cela dit, il avait dormi pendant son tour de garde, c'était évident. Estimant qu'il avait besoin de sommeil, Kahlan et Cara avaient dû se mettre d'accord pour ne pas le réveiller. Une de leurs petites conspirations habituelles. Comme souvent, elles avaient eu raison. Richard était si fatigué qu'il aurait pu dormir un jour entier.

Mais à présent, il était tout à fait réveillé. Et ses maux de tête avaient disparu.

En silence, afin de ne pas la déranger, il s'écarta de Kahlan, tendit une main et s'empara de l'épée posée à côté de lui. Quand il le saisit, le fourreau de l'arme lui sembla chaud et doux comme une créature vivante.

Depuis qu'il ne rejetait plus l'Épée de Vérité, Richard trouvait rassurant qu'elle soit à portée de sa main – et à sa disposition pour combattre le mal. Aujourd'hui, ce sentiment familier était beaucoup plus fort que d'habitude…

Quand il se fut levé, Richard s'équipa de son baudrier. Puis il tapota le pommeau de son arme, ravi de la savoir bien en place contre sa hanche et prête à le servir fidèlement.

Même si la présence de l'arme le sécurisait, l'idée de la dégainer, après le carnage qui avait eu lieu au milieu des Piliers de la Création, lui donnait la nausée.

Richard repoussa de toutes ses forces les images de ce qu'il avait été contraint de faire. Car s'il s'était dérobé, Kahlan n'aurait pas été en train de dormir paisiblement, mais de commencer à pourrir sous la terre.

Cette terrible journée avait eu un autre résultat positif : Jennsen n'était plus victime des mensonges de Sebastian et de Jagang.

Richard la regarda tandis qu'elle se blottissait contre sa chèvre adorée, les deux petits au creux de ses bras. Comme il était étrange et merveilleux d'avoir une sœur ! Et cette jeune femme, vive, belle et intelligente avait encore à découvrir toutes les merveilles de l'existence.

Le Sourcier se réjouissait qu'elle désire être avec lui. Mais cela l'inquiétait aussi, parce que tous ceux qui gravitaient autour de lui étaient en danger de mort.

Cela posé, tant que l'Ordre Impérial n'aurait pas été vaincu, ou au moins bouté hors du Nouveau Monde, personne ne serait en sécurité nulle part…

Le vent soufflait de plus en plus fort, soulevant des tourbillons de sable. Richard battit des paupières pour chasser les minuscules grains de ses yeux. Le mugissement des bourrasques était si fort qu'il couvrait tous les autres sons. Et dans les circonstances présentes, ce n'était pas très rassurant…

Les yeux plissés pour y voir un peu malgré la tempête de sable, Richard remarqua que Tom était assis sur le banc du conducteur de son chariot. Il montait la garde, les yeux sans cesse en mouvement. Friedrich dormait d'un côté du véhicule, et Cara reposait non loin de Kahlan, face au désert, comme si elle voulait, même dans son sommeil, s'interposer entre ses deux protégés et tout ce qui était susceptible de les menacer.

Dans l'obscurité, Tom ne remarqua pas Richard lorsqu'il tourna la tête vers lui.

Dès que le colosse blond regarda dans la direction opposée, le Sourcier commença de s'éloigner du camp, laissant le faux marchand de vin veiller sur les quatre dormeurs.

L'obscurité était depuis toujours une fidèle alliée de Richard. Des années d'entraînement l'avaient habitué à s'y déplacer en silence en se fondant aux ombres de la nuit.

Il utilisa cette technique pour quitter le camp sans être repéré. Tout en marchant, il se concentra sur ce qui l'avait tiré du sommeil. Personne d'autre, dans le petit groupe, n'aurait pu sentir ça…

Contrairement à Tom, les coureurs ne manquaient pas un seul mouvement du Sourcier. Très haut dans le ciel, ils décrivaient de grands cercles au-dessus de lui, le suivant tandis qu'il avançait dans le désert.

Dans le ciel noir comme de l'encre, les oiseaux étaient invisibles, mais Richard les détectait chaque fois qu'ils voilaient une fraction de seconde la lointaine lumière d'une étoile. Ces monstres savaient être discrets. Pourtant, il les *sentait*, même quand il ne les voyait pas…

La disparition de l'atroce migraine était un grand soulagement… et une sérieuse source d'inquiétude. Tout résidait dans la manière soudaine dont le mal s'était dissipé. Cette douleur lancinante se volatilisait lorsque le Sourcier était « distrait » par quelque chose d'important – et souvent, de très dangereux. Du coup, même si elle avait disparu, la douleur semblait simplement se tapir dans un recoin de son cerveau, guettant le moment propice pour frapper de nouveau.

Quand les maux de tête l'attaquaient, la douleur était tellement intense… Torturé au point d'avoir parfois du mal à tenir debout – et à mettre un pied devant l'autre –, Richard savait que cesser d'avancer et de lutter, se livrant ainsi à ses ennemis, aurait signé son arrêt de mort.

Même si les migraines étaient un calvaire en elles-mêmes, le Sourcier s'inquiétait moins de la douleur que de sa nature – et de son origine.

Ses troubles actuels ne ressemblaient pas à ceux que lui avait naguère valus le don. Hélas, ils ne semblaient pas davantage être des maux de tête normaux. Toute sa vie, Richard avait souffert de terribles migraines. Bien qu'elles fussent moins fréquentes que chez sa mère, ces crises ressemblaient à ce que la pauvre femme appelait « mes atroces douleurs ».

Richard comprenait parfaitement pourquoi elle les nommait ainsi.

Si l'adjectif « atroce » leur convenait parfaitement, les tourments qu'endurait le Sourcier depuis quelque temps différaient de ceux de sa mère. Et il redoutait qu'ils soient provoqués par le don.

Richard avait déjà eu des migraines liées à la magie. À mesure qu'il vieillissait, lui avait-on expliqué, et que son pouvoir se développait – en partie parce qu'il le comprenait mieux –, le risque de souffrir de maux de tête « spécifiques » augmentait. En principe, la solution du problème était très simple. Pour guérir, il avait simplement besoin de l'aide d'un sorcier plus avancé que lui dans le processus d'exploration et de maîtrise du don. Avec le soutien d'un tel mentor, éliminer à jamais la douleur se révélerait être un jeu d'enfant. En tout cas, c'était la théorie…

En l'absence d'un autre sorcier, les Sœurs de la Lumière – quelle générosité ! – s'étaient dévouées pour lui passer un collier autour du cou et l'aider à contrôler son pouvoir.

Parce que ces migraines, affirmaient-elles, finissaient par être mortelles si on ne les traitait pas. Cette dernière assertion était vraie, Richard avait failli payer très cher pour le savoir. Avec tous les problèmes qu'il devait gérer, il ne pouvait se permettre d'avoir celui-ci en plus. Hélas, en ce moment, il n'avait pas la possibilité de se soigner. Aucun sorcier ne traînait dans le coin et pas une Sœur de la Lumière n'était là pour tenter de lui imposer le port d'un collier.

Une nouvelle fois, Richard se répéta que la douleur était très différente de celle que lui avait infligée le don. Avec tout ce qui tournait mal dans sa vie, il n'avait aucun besoin de maladies imaginaires.

L'air vibra quand un oiseau géant passa soudain juste au-dessus de sa tête. Le coureur se laissait porter par le vent, dérivant lentement pour mieux espionner sa proie.

Un autre le suivait. Le troisième, le quatrième et le cinquième volaient docilement en formation, battant légèrement des ailes pour planer sur le courant d'air chaud.

Dès qu'ils avaient dépassé le Sourcier, les cinq prédateurs reprenaient de l'altitude, faisaient demi-tour et recommençaient leur manège.

Avant de revenir vers leur proie, les monstres volaient un moment en rond. D'habitude, Richard entendait le bruissement de leurs ailes. Aujourd'hui, il n'y parvenait pas à cause des hurlements du vent.

Mais il sentait les yeux noirs des oiseaux peser sur lui.

Il leva la tête afin que ses ennemis sachent qu'il les avait repérés et qu'il ne dormait plus depuis leur retour.

Si les grands chasseurs ne l'avaient pas autant inquiété, Richard les aurait trouvés d'une sombre beauté. Et de fait, ces animaux étaient magnifiques.

Cette nuit, il ne comprenait pas ce que faisaient les coureurs. Ce n'était pas la première fois qu'il les voyait se comporter ainsi, et il n'avait pas davantage saisi leurs motivations.

Soudain, Richard s'avisa d'un détail troublant : chaque fois que les coureurs avaient volé en cercle de cette façon, il avait senti leur présence avant de les voir. Les choses ne

se passaient pas toujours ainsi, et il lui était souvent arrivé de ne pas anticiper la venue des créatures.

Autre élément à noter, ses maux de tête avaient disparu depuis le retour des oiseaux.

Le vent fit voleter les cheveux du Sourcier tandis qu'il sondait le désert. Même à la pâle lumière annonciatrice de l'aube, il détestait cet endroit. Ici, le jour ne se levait pas pour saluer le réveil de la vie. Comme tout le reste, il était le héraut de la mort et de la désolation.

Richard aurait donné cher pour que Kahlan et lui soient de retour dans sa chère forêt. Avec un sourire, il se souvint du petit paradis, au cœur des montagnes, où ils avaient passé l'été, l'année précédente. La nature y était si belle que Cara elle-même n'avait pas pu résister à son charme.

Dans la lumière toujours vacillante du matin, les coureurs volaient en rond. Comme toujours quand ils exécutaient cette surprenante manœuvre, ils ne décrivaient pas leurs cercles exactement au-dessus du Sourcier, mais à quelque distance de lui. Cette nuit, ils surplombaient une étroite bande de désert. Les autres fois, ils avaient décrit leurs intrigantes figures au-dessus de collines boisées ou de vastes plaines.

À présent, pour les voir, Richard devait lutter contre le sable que le vent lui propulsait dans les yeux.

Sans crier gare, les oiseaux volèrent en formation plus serrée et piquèrent vers le sol. Richard savait qu'ils descendraient ainsi pendant un moment, puis se sépareraient pour reprendre de l'altitude et recommencer de tourner en rond. Parfois, ils évoluaient en binômes, effectuant des acrobaties aériennes aussi spectaculaires que gracieuses. Mais en règle générale, ils gardaient entre eux une distance importante, comme s'ils respectaient de mystérieuses consignes de sécurité.

Soudain, alors que les oiseaux recommençaient de tourner en rond, le Sourcier remarqua que les colonnes de sable tourbillonnantes, sous les prédateurs, n'étaient pas simplement les jouets passifs du vent. Tout au contraire, comme des serpents, elles ondulaient autour de quelque chose qui… n'était pas là.

Richard sentit tous les poils de ses bras se hérisser.

Il plissa de nouveau les yeux, tentant de mieux voir à travers les tourbillons de sable. Mais ce rideau devenait de plus en plus épais. Poussé par le vent, il dépassa la position des coureurs dans le ciel.

La silhouette au-dessus de laquelle tournaient les prédateurs évoquait incontestablement… celle d'un humain.

Le sable tourbillonnait autour d'une masse noire et vide qui était présente sans l'être vraiment. À première vue, il s'agissait de l'image en creux d'un homme vêtu d'un manteau à capuche dont les pans flottaient au vent.

Richard posa la main droite sur la garde de son épée.

La silhouette n'avait aucune substance et ses contours étaient simplement découpés par le sable qui volait autour d'elle. On eût dit qu'une eau trouble coulait sur une bouteille transparente, révélant ainsi sa forme obscurcie.

Aucun œil ne brillait dans les orbites de l'intrus immatériel. Pourtant, le Sourcier sentait un regard peser sur lui…

— Que se passe-t-il ? demanda Jennsen en venant se camper près de son frère. Tu as vu quelque chose ?

Du bras gauche, Richard poussa la jeune femme en arrière. Le pouvoir de l'Épée de Vérité déferlait en lui avec une telle violence qu'il dut faire un effort pour ne pas brutaliser sa pauvre sœur.

Serrant si fort son arme qu'il sentait s'incruster dans sa paume les six lettres du mot « Vérité » tissé en fil d'or sur la poignée, Richard cherchait à éveiller la lame à la vie, lui rappelant pour quelle raison, et pour qui, elle avait été créée. En réponse, le pouvoir de la magie s'embrasait et prenait possession de son âme.

Derrière le rideau de fureur, dans un coin de son esprit, et alors même que la colère de l'épée se communiquait à lui, Richard capta un étrange phénomène. Pour la première fois, la magie semblait réticente à répondre à son invocation.

Le flux du pouvoir, pareil à une tempête, soufflait sur lui, mais il paraissait moins puissant qu'à l'accoutumée. Comme s'il avait soudain été plus facile de marcher contre le vent, alors même qu'un cyclone faisait rage.

Avant que le Sourcier ait pu analyser cette sensation, la fureur de l'arme s'empara de lui et il cessa d'accorder de l'attention aux détails.

Dans le ciel, les coureurs tournaient toujours, mais en décrivant des cercles plus serrés. Très lentement, ils approchaient de Richard. Cela s'était déjà produit, mais cette fois, la tempête de sable trahissait la présence de l'homme en manteau à capuche qui se déplaçait avec eux.

Ou qui était entraîné par eux…

Une note cristalline retentit dans l'air, annonçant que le Sourcier venait de dégainer son épée.

Jennsen lâcha un petit cri et recula.

Les cinq oiseaux poussèrent des cris moqueurs que le vent charria jusqu'aux oreilles de Richard.

Alarmées par l'inimitable note métallique de l'épée du Sourcier, Kahlan et Cara accouraient déjà. La Mord-Sith résista à l'envie de se placer devant son seigneur, car ce n'était jamais une très bonne idée lorsqu'il brandissait sa lame.

Agiel au poing, Cara se ramassa sur elle-même comme un félin prêt à bondir.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan, le souffle court.

— Les coureurs…, dit Jennsen. Ils sont revenus.

— Je doute que ce soit le plus grave dans tout ça, fit Kahlan, étonnée par la réponse de la jeune femme.

L'épée brandie, Richard regardait l'apparition, sous les prédateurs ailés. Bien que le pouvoir de l'arme coulât à flots en lui, il éprouvait une étrange hésitation. Des doutes qui le déconcertaient…

N'ayant pas une seconde à perdre, il se tourna vers Tom, qui s'éloignait du chariot après avoir fixé les harnais de ses chevaux de trait géants.

Richard fit mine d'armer un arc imaginaire. Tom saisit le message, fit demi-tour et se dirigea vers le chariot.

Friedrich saisit la bride des autres chevaux et leur parla calmement pour les empêcher de paniquer.

Dans le chariot, Tom cherchait frénétiquement l'arc et le carquois du Sourcier.

— Que vouliez-vous dire au sujet des coureurs ? demanda Jennsen à Kahlan. Pourquoi leur retour n'est-il pas le plus grave dans tout ça ?

Cara tendit son Agiel vers la silhouette.

— Cet homme… là-bas…

De plus en plus déconcertée, Jennsen regarda alternativement la Mord-Sith et l'endroit qu'elle désignait.

— Que vois-tu ? lui demanda Richard.

La jeune femme leva rageusement les bras au ciel.

— Des coureurs à plumes à pointe noire. Cinq spécimens. Et une tempête de sable. C'est tout ! Il y a autre chose ? Des gens qui approchent ?

Jennsen ne voyait pas la silhouette.

L'arc et le carquois à la main, Tom avait sauté du chariot et il courait vers Richard et les trois femmes. Comme s'ils avaient remarqué que le géant apportait au Sourcier des armes dangereuses pour eux, deux coureurs virèrent sur l'aile, décrivirent un plus grand cercle au-dessus de l'humain, puis disparurent dans l'obscurité. Les trois autres continuèrent cependant à voler en rond au-dessus de la silhouette, comme s'ils l'aidaient à flotter dans les tourbillons de sable.

Les oiseaux approchaient lentement de Richard et l'homme en manteau à capuche avançait avec eux.

De quoi s'agissait-il ? Richard aurait été incapable de le dire, mais la sensation de menace qui se dégageait de l'apparition valait bien celle que charriaient ses pires cauchemars.

Le pouvoir de l'épée qui circulait en lui n'était pas affecté par le doute et il ignorait la peur. Dans ce cas, pourquoi le Sourcier éprouvait-il ces deux sentiments ? En lui, une tempête de magie, bien plus puissante que celle qui soufflait dans le désert, tentait de se déchaîner. Au prix d'un effort douloureux, Richard contenait le besoin dévorant du pouvoir et parvenait à le garder concentré sur une seule mission : accomplir *sa* volonté s'il décidait de le libérer.

Richard était le maître de l'Épée de Vérité et il devait à tout moment affirmer et affermir son autorité.

Avec la réaction de l'arme face à ce que les tourbillons de sable révélaient « en creux », le Sourcier ne pouvait plus avoir de doute au sujet de la nature de ce qui se dressait devant lui. Était-ce cela qu'il avait senti dès l'instant où il avait dégainé l'arme ?

Derrière le chariot, un cheval hennit de terreur. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Richard vit que Friedrich tentait de calmer l'animal.

Les trois bêtes qu'il essayait de maîtriser se cabraient en renâclant. Du coin de l'œil, le Sourcier repéra deux éclairs noirs jumeaux qui venaient de jaillir de l'obscurité et volaient juste au-dessus du sol.

Betty poussa un terrible gémissement.

En un clin d'œil, les deux éclairs disparurent.

— Non ! cria Jennsen.

Elle tourna les talons et courut vers les chevaux.

Devant Richard, Cara et Kahlan, la silhouette désormais immobile regardait la scène.

Tom tendit un bras pour tenter d'arrêter Jennsen. Mais elle se dégagea brutalement. Un instant, Richard redouta que Tom lui emboîte le pas. Par bonheur, le colosse continua à courir vers le Sourcier.

Les deux coureurs réapparurent soudain, surgissant de l'obscurité si près de Richard qu'il put distinguer les contours de leurs rémiges malmenées par le vent.

Les oiseaux reprenaient de l'altitude pour rejoindre leurs compagnons. Entre ses serres, chacun tenait une petite créature blanche inerte.

Tom arriva enfin près du Sourcier.

Sa décision prise, celui-ci rengaina son épée et s'empara de l'arc que lui tendait le géant blond.

Dès qu'il l'eut armé avec la sûreté d'un expert, Richard sortit une flèche du carquois que Tom lui présentait.

Le projectile encoché, le Sourcier se tourna vers sa cible. Dans un coin de sa tête, il se réjouit de sentir ses muscles lutter pour faire plier l'arc et tendre la corde. À des moments pareils, il était rassurant de se fier à sa force, à son habileté et à d'innombrables heures d'entraînement plutôt qu'à la magie.

La silhouette de l'homme qui n'était pas là semblait monter la garde dans la tempête. Les tourbillons de sable, autour de l'intrus, continuaient à découper les contours de son corps.

Par-dessus la pointe acérée de sa flèche, Richard foudroya du regard la tête de l'inconnu en manteau à capuche.

Voir la pointe du projectile rasséréna Richard. Comme toutes les variantes de lames, celle-ci lui semblait familière et amicale. L'acier était son allié. Peu importait qu'il l'utilisât pour sculpter un bloc de marbre ou pour vider de son sang un ennemi.

La pointe de la flèche était braquée sur le petit cercle de néant qui représentait la tête de l'intrus.

Désormais, les cris des coureurs parvenaient à dominer les gémissements du vent.

La corde de l'arc plaquée contre sa joue, Richard se réjouit de sentir la tension de ses muscles. En cet instant, toutes ses perceptions étaient à leur maximum : le poids de l'arc, la douceur de l'empennage du projectile, entre ses doigts, la distance qui le séparait de sa mystérieuse cible, la violence du vent, avec l'influence qu'elle aurait sur la vitesse et la trajectoire de sa flèche. Toutes ces données, et des dizaines d'autres, s'intégraient à ce que le Sourcier nommait un « calcul instinctif ». Après une vie de pratique, il n'y avait plus besoin de fournir un effort conscient pour déterminer l'endroit exact où devait se loger une flèche une fois qu'il l'avait tirée.

L'homme en manteau à capuche – cet homme qui n'existait pas – continuait à regarder Richard.

Le Sourcier leva son arc, alignant parfaitement la pointe de sa flèche sur son objectif. Puis il « appela » la cible.

Autour de lui, tout devint calme et silencieux et la distance qui le séparait du coureur sembla se contracter. Le corps aussi tendu que son arc, la flèche devenue une extension de sa volonté et de sa concentration, Richard alla puiser dans son cerveau le résultat précis, parfait et indiscutable du « calcul instinctif » auquel il venait de se livrer.

Les tourbillons de sable semblèrent perdre en vitesse et en puissance tandis que les coureurs, les ailes largement écartées, luttaient pour continuer à avancer dans la tourmente.

Richard n'avait pas le moindre doute au sujet de ce que sa flèche trouverait au terme du voyage qu'elle venait juste de commencer. Sentant la corde heurter son poignet, il vit le projectile prendre de l'altitude en suivant une trajectoire parfaitement droite.

Il avait déjà sorti du carquois son deuxième projectile quand le premier atteignit sa cible. Des plumes noires explosèrent dans le ciel coloré de rose par l'aube naissante et le coureur, foudroyé, tomba comme une pierre pour s'écraser aux pieds de l'homme en manteau à capuche.

Le petit être au pelage blanc taché de sang glissa des serres du prédateur. Hélas, pour cette victime-là, il était déjà trop tard.

Les quatre coureurs survivants en hurlèrent de rage. Alors qu'ils battaient furieusement des ailes pour reprendre de l'altitude, l'un d'eux lança au Sourcier un cri de pure haine.

Richard visa calmement. Puis il lâcha sa deuxième flèche.

La pointe traversa la gorge du prédateur ailé, le réduisant instantanément au silence. Comme son compagnon, il alla s'écraser au sol près de la silhouette immatérielle dont les contours commençaient de se dissiper.

Les trois oiseaux survivants, comme s'ils renonçaient à veiller sur l'intrus, rompirent leur formation et piquèrent sur Richard.

Le Sourcier les regarda calmement derrière l'empennage de sa quatrième flèche. La troisième avait déjà pris son envol. En un éclair, elle abolit la distance qui la séparait d'un coureur et lui traversa le cœur.

Un troisième monstre s'écrasa sur le sol.

Les deux derniers, fous de rage et ivres de vengeance, ne battirent pas en retraite.

Richard lâcha sa quatrième flèche. La distance diminuant à chaque seconde, ce projectile-là trouva très vite sa cible. L'autre oiseau qui tenait entre ses serres un chevreau mort vint s'écraser aux pieds de Richard.

Les ailes collées contre les flancs, le dernier prédateur fondait toujours sur le Sourcier.

Dès que Richard eut pris une flèche dans le carquois qu'il lui tendait, Tom dégaina son couteau et le lança. Avant que le seigneur Rahl ait pu encocher son projectile, la lame traversa la poitrine du monstre.

L'oiseau mort s'écrasa à l'endroit où le Sourcier, qui venait de s'écarter d'un bond, se tenait une fraction de seconde plus tôt. Des plumes noires volèrent dans les airs au milieu d'un geyser de sang.

L'aube redevint presque silencieuse. Plus de cris d'oiseaux, plus de rugissements du vent… Une parfaite quiétude à part le doux murmure de ce qui était désormais une brise.

Le soleil choisit cet instant pour apparaître à l'horizon et projeter de longues ombres dans le désert.

Jennsen serrait dans ses bras un des chevreaux morts. Bêlant plaintivement, du sang coulant d'une blessure, sur son flanc, Betty s'était dressée sur les pattes de derrière et elle essayait de réveiller le petit blotti contre la poitrine de Jennsen.

La sœur de Richard se baissa, posa la dépouille sur le sol et regarda sombrement l'autre cadavre blanc qui gisait non loin de là.

Betty entreprit de lécher frénétiquement ses petits. Jennsen la tint tendrement par le cou, puis elle tenta de l'écarter des chevreaux morts. Mais la chèvre résista, les sabots solidement enfoncés dans le sol. Résignée, Jennsen se contenta d'offrir à son amie toute la consolation possible. Un long moment, elle lui parla à l'oreille d'une voix vibrante de chagrin.

Quand elle se releva enfin, laissant Betty à son deuil, Richard prit sa sœur dans ses bras.

— Pourquoi les coureurs ont-ils fait ça ?

— Je n'en sais rien, Jennsen… Tu n'as vraiment rien vu, à part les oiseaux ?

— Rien…, confirma la jeune femme en s'essuyant les yeux.

— Et la silhouette, dans la tempête de sable ? demanda Kahlan en posant une main amicale sur l'épaule de Jennsen.

— Une silhouette ? Quelle silhouette ?

— On aurait dit celle d'un homme… Un homme vêtu d'un manteau à capuche…

L'Inquisitrice dessina dans l'air les contours de l'apparition.

— Je n'ai vu que les oiseaux et une tempête de sable…

— Tu n'as pas remarqué que le sable tourbillonnait autour d'une forme sombre ?

Jennsen secoua la tête, se dégagea des bras de son frère et alla rejoindre Betty.

— Puisque la silhouette était de nature magique, souffla Kahlan à Richard, il est normal qu'elle ne l'ait pas vu. Mais elle aurait dû remarquer que le sable ne se « comportait » pas normalement.

— Comme tu l'as dit, elle est insensible à la magie.

— Certes, mais le sable était bien réel.

— Sur un tableau, les couleurs aussi sont bien réelles, mais un aveugle ne les voit pas, et il ne distingue pas non plus les formes que chaque coup de pinceau contribue à dessiner. (Richard regarda sa sœur et soupira de perplexité.) Comment savoir à quel point une personne est affectée par les manifestations de la magie alors qu'elle ne peut percevoir le pouvoir qui les provoque ? En d'autres termes, n'ayant pas senti que la magie était à l'œuvre, Jennsen n'a peut-être rien vu d'anormal dans les tourbillons de sable. À moins qu'il faille prendre les choses à l'envers ! Et si c'était nous, parce que nous sommes sensibles à la magie, qui avions vu des formes qui n'existaient pas vraiment ?

» Ou est-ce un phénomène comparable à ce qu'étaient les frontières ? Un lieu où deux mondes existent en même temps… Jennsen a pu regarder dans la même direction que nous, mais voir ce qui se passait dans un univers différent…

Kahlan hocha simplement la tête.

Richard s'accroupit et examina la blessure de Betty.

— Il vaudrait mieux coudre la plaie, dit-il à sa sœur. La vie de ton amie n'est pas en jeu, mais il faut quand même être prudents.

— C'était la magie… ? demanda Jennsen alors que son frère se relevait. Ce que vous avez vu ?

Richard tourna la tête vers l'endroit où était apparue la silhouette.

— Une magie maléfique, oui…

Derrière les humains, Rouquine hennit tristement, comme si elle présentait ses condoléances à Betty.

Tom posa sur l'épaule de Jennsen une main consolante que la jeune femme serra très fort puis pressa contre sa joue.

— Au moins, nous sommes débarrassés de ces sales oiseaux, dit-elle au bout d'un moment tout en se relevant.

— Pas pour longtemps…, souffla Richard.

Sa tête le torturait de nouveau, la douleur si vive qu'il redoutait que ses jambes se dérobent.

Par le passé, il en avait appris long sur l'art de contrôler et de mépriser la souffrance.

Heureusement, car il avait des soucis plus urgents.

Chapitre 7

Vers le milieu de l'après-midi, alors qu'ils avançaient dans le désert sous un soleil brûlant, Kahlan remarqua que Richard regardait attentivement son ombre.

— Que se passe-t-il ? demanda l'Inquisitrice.

— Des coureurs, répondit le Sourcier. (Il désigna l'ombre, à ses pieds.) Dix ou douze… Ils nous suivent en se cachant dans le soleil.

— En se cachant dans le soleil ?

— Ils volent très haut et aux endroits où leurs ombres tombent sur nous. Si nous levions les yeux au ciel, nous ne les verrions pas, parce qu'il faudrait regarder le soleil en face.

Kahlan leva la tête, une main en visière, et tenta de vérifier cette théorie, mais garder les yeux braqués sur l'astre diurne était beaucoup trop douloureux. Quand elle baissa la tête, Richard, qui n'avait pas tenté de sonder le ciel, désigna de nouveau leurs ombres.

— Si tu regardes attentivement le sol, autour de nos silhouettes, tu repéreras des ruptures de continuité dans la lumière. Ce sont les ombres des oiseaux.

Kahlan aurait volontiers pensé que son mari lui faisait une blague. Mais le sujet ne s'y prêtait vraiment pas. Faisant ce que Richard lui conseillait, elle finit par trouver ce qu'elle cherchait. À cette distance, les ombres des coureurs n'étaient rien de plus que de minuscules irrégularités dans la lumière.

Kahlan regarda derrière elle. Tom conduisait le chariot et Friedrich était assis à côté de lui. Richard et Kahlan ayant décidé d'accorder un peu de repos à leurs montures, les deux bêtes étaient attachées au flanc du véhicule.

Dans le chariot, Jennsen tentait de consoler Betty, qui bêlait toujours pathétiquement. Kahlan aurait juré que la chèvre ne s'était pas tue plus d'une minute ou deux, aujourd'hui. Sa blessure n'étant pas si grave que ça, la souffrance qu'exprimaient ses cris n'était sûrement pas physique. Par bonheur, Betty avait une amie prête à tout pour la consoler.

Si Kahlan avait bien compris, la jeune femme avait connu Betty pendant une bonne moitié de sa vie. Contrainte de changer sans cesse de place pour échapper à Darken Rahl, la sœur de Richard n'avait pas eu l'occasion de se faire des amis d'enfance. Elle n'avait pas dû fréquenter beaucoup de gens, de toute façon, parce qu'un fugitif, pour ne pas être trahi, avait tout intérêt à fuir ses frères humains. Pour compenser la solitude de sa fille, dame Daggett lui avait offert une chèvre. Alors qu'elle consacrait sa vie à empêcher un monstre de tuer Jennsen, c'était le mieux qu'elle avait pu faire pour son confort affectif.

Kahlan essuya d'un revers de la main la sueur qui brouillait sa vision. Du coup, elle vit bien plus clairement les quatre plumes à pointe noire que Richard avait liées ensemble avant de les attacher à son bras droit. Il les avait collectées lorsqu'il était allé récupérer ses flèches dans les cadavres.

Ayant tué le dernier monstre, Tom portait lui aussi une plume en haut du bras. Pour lui, c'était une sorte de trophée que lui avait remis le seigneur Rahl.

Richard, lui, n'arborait pas les plumes pour parader, et Kahlan le savait. C'était un avertissement destiné à tous ses ennemis actuels…

— Tu crois qu'il y avait vraiment un homme dans la tempête ? demanda l'Inquisitrice. Quelqu'un qui nous observait ?

— Tu es bien plus versée en magie que moi. À toi de me le dire…

— Je n'avais jamais rien vu de pareil… Si c'était un être humain, pourquoi a-t-il fini par décider de se montrer ?

— Je crois qu'il n'a rien décidé du tout. Selon moi, c'était un accident.

— Comment est-ce possible ?

— Si quelqu'un utilise les coureurs pour nous pister, et si cette personne peut nous voir…

— Comment pourrait-elle nous voir ?

— Eh bien, hum… Par exemple à travers les yeux des oiseaux.

— La magie ne permet pas ce genre de chose.

— Si tu le dis… Tu as une meilleure explication ?

Kahlan regarda de nouveau leurs ombres et suivit des yeux les minuscules taches noires semblables à des mouches qui tournaient autour de sa tête.

— Pas vraiment, non… Que disais-tu au sujet de quelqu'un qui utilise les coureurs pour nous pister et nous espionner ?

— Eh bien, je crois en effet que quelqu'un nous voit à travers les yeux des oiseaux – ou quelque chose dans ce genre – et que ceux-ci n'ont pas une vision parfaite. Je veux dire qu'ils ne distinguent pas tout.

— Et alors ?

— Si notre espion n'a pas une vision claire des choses, il a pu ne pas savoir qu'il y avait une tempête de sable. Donc, il n'a pas prévu que sa silhouette serait révélée. Ce n'était pas volontaire, comprends-tu ? Il a simplement commis une erreur.

Kahlan eut un petit soupir agacé. Elle ne pouvait trouver aucun argument en faveur de cette théorie – ni en sa défaveur, pour être honnête. À présent, il n'était plus étonnant que Richard n'ait pas voulu s'étendre sur le sujet…

Au début, quand il avait dit que les coureurs les pistaient, Kahlan avait pensé que la pauvre Cara, par un geste innocent, avait réactivé une toile de sorcier. Le sortilège étant désormais focalisé sur eux, cela avait pu inciter les coureurs à les suivre – si on postulait qu'ils étaient attirés par la magie. Ainsi, un mystérieux espion pouvait à tout moment savoir où étaient le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice.

Par le passé, Darken Rahl avait lancé aux trousses de Richard un nuage-espion qui ne le lâchait pas d'un pouce…

Mais le mari de Kahlan ne se contentait pas de puiser dans d'anciennes expériences. En bon Sourcier de Vérité, il cherchait à aller au fond des choses. Comme souvent, certaines de ses idées semblaient des plus étranges à Kahlan. Mais pour avoir beaucoup vécu avec Richard, elle savait qu'il ne fallait pas disqualifier ses théories simplement parce qu'il était le premier à les formuler dans l'histoire du monde.

— Et si ce n'était pas un homme qui tire les ficelles, avança soudain Kahlan, mais une femme ? Et peut-être même une Sœur de l'Obscurité ?

Richard jeta à son épouse un regard où l'inquiétude l'emportait nettement sur la perplexité.

— Qui que ce soit, je doute que nous devions en attendre du bien.

Kahlan aurait eu du mal à contredire Richard. Cela dit, il restait beaucoup de points d'interrogation dans son esprit.

— Admettons que tu aies raison… Cette personne nous espionnait, et nous l'avons repérée par hasard… Dans ce cas, pourquoi les coureurs nous ont-ils attaqués ?

De la poussière monta du sol quand Richard, sans y penser, flanqua un coup de pied dans une petite pierre.

— Je ne sais pas trop… Notre espion était peut-être furieux de s'être trahi…

— Et pour se défouler, il a ordonné aux oiseaux de tuer les petits de Betty et de t'attaquer ?

— C'était une hypothèse, histoire de te répondre quelque chose… En réalité, je ne suis sûr de rien.

Les longues plumes pourpres à pointe noire que le Sourcier arborait à son bras ondulèrent sous les caresses de la brise.

— Il est possible, continua Richard, pensif, que l'espion n'ait rien à voir avec l'attaque. Les coureurs ont pu décider tout seuls de nous agresser…

— Ils auraient cessé d'obéir à leur maître, en quelque sorte ?

— Eh bien, c'est possible… L'homme ou la femme en manteau à capuche n'a peut-être qu'une autorité limitée sur eux. Une sorte de toile de sorcier partielle…

Kahlan en soupira de frustration.

— Richard, dit-elle, incapable de dissimuler son scepticisme, je ne suis pas une débutante en magie, et je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille !

— Tu es une experte de la magie des Contrées du Milieu, personne n'en disconvient. Mais que sais-tu de celle de l'Ancien Monde ? Avant de connaître Jagang, tu ignorais tout de ceux qui marchent dans les rêves. Et quand je dis « tout », c'est *absolument* tout !

Kahlan se mordilla les lèvres en dévisageant son mari. Richard avait grandi dans un monde dépourvu de magie, et tout cela était nouveau pour lui. En un sens, c'était une grande force, parce qu'il n'avait pas d'idées préconçues. Quand on était confronté à des manifestations sans précédent, cela pouvait être un grand avantage…

Et pour le Sourcier, toute la magie était *inédite*.

— Alors, que devons-nous faire ? demanda Kahlan.

— Ce que nous avons prévu, répondit Richard sans l'ombre d'une hésitation. (Il jeta un coup d'œil à Cara, qui montait la garde assez loin sur leur gauche.) D'une manière ou d'une autre, il y a un lien entre toutes ces choses…

— Cara voulait simplement nous protéger…

— Je sais… Et la situation serait peut-être plus catastrophique encore si elle n'était pas intervenue. Il est même possible qu'en agissant ainsi elle nous ait gagné un répit.

Angoissée, Kahlan eut quelque peine à déglutir.

— Tu crois que nous avons toujours assez de temps ?

— Nous trouverons une solution… Pour le moment, nous ne savons même pas à quoi nous avons affaire.

— Peut-être, mais quand le sable a fini de s'écouler dans le sablier, ça signifie en général que l'oie est cuite.

— Nous trouverons une réponse, te dis-je !

— C'est promis ?

Richard tendit une main et caressa la nuque de sa femme.

— Promis, juré…

Kahlan adorait le sourire de Richard et les étincelles qui voletaient dans ses yeux. Au fond d'elle-même, elle savait que cet homme tenait toujours ses promesses. Mais aujourd'hui, elle lisait dans son regard quelque chose qui l'incita à cesser sur-le-champ son « interrogatoire ».

— Tu as mal à la tête, n'est-ce pas ?

— Oui… Ce n'est pas comme la fois précédente, mais je suis sûr que la cause est la même…

Le don ! Voilà de quoi Richard voulait parler.

— C'est différent, dis-tu ? Dans ce cas, comment sais-tu que la cause est identique ?

Le Sourcier réfléchit un long moment.

— Tu te souviens de ce que j'ai dit à Jennsen ? Au sujet de l'équilibre, quand nous parlions de mon abstinence forcée de viande. (Kahlan hocha simplement la tête.) Mes maux de tête ont empiré à ce moment-là.

— L'intensité des migraines est variable, c'est bien connu, et ça doit valoir aussi quand elles sont magiques.

— Non… (Richard plissa le front et chercha soigneusement ses mots.) Non, on eût dit que parler de mon régime végétarien – voire y penser, simplement – aggravait mes migraines.

D'instinct, Kahlan détesta cette hypothèse.

— Tu veux dire que le don provoque tes migraines pour souligner l'importance de l'équilibre dans ta façon d'utiliser la magie ?

Richard se passa une main dans les cheveux.

— Je ne sais pas… C'est plus compliqué que ça, mais je ne parviens pas à trouver la clé… Parfois, quand j'essaie de penser à ce sujet, de comprendre pourquoi je dois offrir une compensation pour les vies que je prends, la douleur devient si terrible que je suis obligé de ne pas insister.

» Et ce n'est pas tout… Mon lien avec la magie de l'épée est peut-être brouillé.

— Quoi ? Comment est-ce possible ?

— Là non plus, je n'en sais rien…

— Tu es sûr de ce que tu dis ? demanda Kahlan en tentant de dissimuler son inquiétude.

— Non, bien sûr que non ! Et c'est bien ça le problème ! Ce matin, quand j'ai dégainé l'arme… Eh bien, j'ai eu le sentiment que sa magie rechignait à répondre à mon appel.

Kahlan réfléchit quelques instants.

— Les migraines ne sont peut-être pas provoquées par le don, cette fois… C'est peut-être autre chose, et…

— Même si les symptômes diffèrent, je reste persuadé que la magie en est la cause. Et comme la première fois, le mal est plus terrible à chaque crise.

— Que veux-tu faire ?

Richard laissa tomber ses bras le long de son corps.

— Pour l'instant, le choix est limité. Il faut suivre notre plan initial.

— Et si nous tentions de rejoindre Zedd ? Si le don est impliqué, comme tu le crois, ton grand-père saura que faire. Il t'aidera, j'en suis sûre.

— Kahlan, tu crois que nous pourrons gagner Aydindril à temps ? Même s'il n'y avait pas nos autres problèmes, ces maux de tête, si j'ai raison au sujet de leur cause, m'auront tué des semaines avant que nous ayons atteint ta ville natale. Et je ne parle même pas de nos chances de traverser les Contrées du Milieu alors qu'elles grouillent de soldats de l'Ordre Impérial. De plus, tu imagines quel cordon de sécurité Jagang doit avoir mis en place autour de la cité ?

— Il n'y est peut-être pas…

— Tu crois qu'il laisserait la Forteresse du Sorcier à notre disposition ? Avec toutes les armes qu'elle contient ?

Zedd était le Premier Sorcier. Pour quelqu'un de son envergure, défendre la forteresse n'était pas une mission impossible. Et il avait Adie pour l'aider. En fait, la vieille magicienne aurait sans doute pu se charger seule de protéger une telle place forte. Sachant combien Jagang tenait à s'emparer de la forteresse, Zedd se battrait jusqu'à la mort, c'était évident.

— L'empereur n'a aucun moyen de franchir les barrières magiques, rappela Kahlan. Voilà au moins une chose dont nous sommes sûrs. Jagang sait qu'il en est ainsi et il ne laissera pas une armée autour d'Aydindril alors que ça ne lui sert à rien.

— Tu as peut-être raison, mais ça ne change rien pour nous. La ville est trop loin d'ici.

Trop loin, vraiment ? Une idée traversant son esprit, Kahlan prit Richard par le bras et le força à s'arrêter.

— La Sliph ! Si nous trouvons un de ses « puits », nous voyagerons en elle… Au minimum, nous savons qu'il existe un de ces accès à Tanimura. Même s'il nous faut traverser une bonne partie de l'Ancien Monde, c'est beaucoup moins loin qu'Aydindril.

Le Sourcier tourna la tête vers le nord.

— C'est jouable… Il n'y aurait pas besoin de franchir les lignes de Jagang, puisque la Sliph nous conduirait directement dans la forteresse. (Richard passa un bras autour des épaules de sa femme.) Mais d'abord, nous devons régler l'autre affaire.

Kahlan eut un grand sourire.

— D'accord ! Occupons-nous de moi, puis nous nous soucierons de toi.

Une solution existait, et c'était un formidable soulagement. Dépourvus du don, Jennsen, Tom et Friedrich ne pourraient pas voyager dans la Sliph. Mais Richard, Cara et Kahlan n'auraient aucun problème, et ils gagneraient la forteresse en un éclair.

L'impressionnant complexe était plusieurs fois millénaire. Bien qu'elle y eût passé une partie de sa vie, Kahlan n'en connaissait qu'une infime partie.

À cause des champs de force laissés des millénaires plus tôt par des sorciers contrôlant les deux facettes de la magie, Zedd lui-même ne pouvait pas aller partout dans la forteresse.

Des archives et des grimoires y étaient conservés en même temps que des artefacts rarissimes et mortellement dangereux. À l'heure actuelle, il était possible que Zedd et Adie aient déjà trouvé une arme magique capable de renvoyer l'Ordre Impérial dans l'Ancien Monde.

Gagner la forteresse était un moyen sûr de résoudre le problème du Sourcier. Et avec un peu de chance, de se procurer une arme capable d'inverser l'issue de la guerre…

Soudain, revoir Aydindril, la forteresse et Zedd ne semblait plus être un rêve inaccessible.

Le moral regonflé, Kahlan serra le poignet de son mari.

— Je sais que tu veux continuer à jouer les éclaireurs… Moi, je vais attendre Jennsen, pour voir comment elle va…

Richard s'éloigna et Kahlan ralentit le pas afin que le chariot n'ait aucun mal à la rattraper.

Une bonne dizaine de coureurs tournaient en rond au-dessus du désert. Pour se protéger des flèches de Richard, ils restaient très haut dans le ciel, mais ils ne faisaient aucun effort pour se dissimuler.

Quand le chariot fut arrivé à hauteur de l'Inquisitrice, Tom lui tendit une outre. Morte de soif, la jeune femme but sans même grimacer à cause du goût désagréable de l'eau chaude.

Puis elle posa une botte sur le marchepied du véhicule et se hissa à l'intérieur.

Jennsen sembla ravie d'avoir de la compagnie. Après un échange de sourires, Kahlan s'assit près de la jeune femme et de la pauvre Betty.

— Comment va ton amie, Jennsen ?

— Je ne l'ai jamais vue comme ça… J'en ai le cœur brisé. Ça me rappelle mon état, après la mort de ma mère…

Kahlan prit la main de Jennsen et la serra gentiment.

— Je sais que c'est dur, mais les animaux surmontent le deuil plus facilement que nous. Ne fais pas de comparaison avec ta mère. Si triste que soit cette situation, elle est différente… Betty aura d'autres petits et elle oubliera tout ça. À sa place, toi ou moi serions marquées pour la vie.

En prononçant ces mots, Kahlan eut le sentiment qu'une lame venait de lui traverser le cœur. Comment aurait-elle pu se remettre d'avoir perdu l'enfant qu'elle

avait conçu avec Richard ? Même si elle en avait d'autres un jour, elle ne cesserait jamais de pleurer la vie que des brutes lui avaient volée.

— Vous allez bien ? demanda Jennsen.

Kahlan s'avisa soudain que la jeune femme la dévisageait.

— Je suis triste pour Betty, voilà tout…

— Moi aussi…

— Mais je suis sûre qu'elle se rétablira.

Kahlan regarda un moment le désert qui défilait, morne, des deux côtés du chariot. Avec les ondes de chaleur, l'horizon ressemblait à du métal en fusion et on eût dit que des fragments de sol détachés du reste flottaient dans le ciel. Bien que la piste s'élevât régulièrement en direction des montagnes, il n'y avait toujours pas de végétation. Très bientôt, Kahlan le savait, les voyageurs atteindraient l'endroit où la vie reprenait ses droits. Mais pour l'instant, croire en l'existence d'un tel lieu était difficile…

— Je ne comprends pas quelque chose, dit Jennsen. Vous m'avez dit de ne pas me précipiter quand il est question de magie, surtout quand je ne sais pas où je mets les pieds. Selon vous, c'est très dangereux. Pour agir, avez-vous dit, il faut être sûr des conséquences de ses actes.

Kahlan devina sans peine où la jeune femme voulait en venir.

— C'est ce que j'ai dit, oui…

— Au milieu des Piliers de la Création, il me semble bien que Richard a foncé tête baissée…

— N'ai-je pas ajouté qu'on pouvait ne pas avoir le choix ? Richard disposait de peu de temps. Mais je le connais, et il s'est fié à son instinct – une autre façon de nommer la sagesse dont nous dote l'expérience.

Jennsen parut satisfaite par cette réponse.

— Je n'ai jamais voulu dire que Richard avait tort. Mais je ne comprends pas, voilà tout. Ce qu'il a fait m'a paru très risqué. Comment savoir ce que vous voulez dire quand vous me conseillez d'être prudente dès qu'il est question de magie ?

— Bienvenue parmi les proches de Richard ! (Kahlan eut un petit sourire.) La moitié du temps, je ne sais pas ce qui se passe dans sa tête. J'ai souvent cru qu'il prenait des risques inconsidérés, puis constaté ensuite qu'il n'avait pas d'autres solutions. C'est en partie pour ça qu'il a été nommé Sourcier de Vérité. Je pense qu'il tient compte de données dont j'ignore jusqu'à l'existence. Et qu'il sent des choses qui me dépassent.

— Mais d'où tire-t-il ce savoir ? Comment sait-il ce qu'il faut faire ?

— Souvent, il est aussi désorienté que toi ou moi… Mais comme il est différent, il lui arrive d'avoir des certitudes que nous n'aurons jamais.

— Différent ?

Kahlan admira un moment les cheveux roux de la jeune femme.

— Il est né avec les deux facettes du don. Depuis trois mille ans, tous les sorciers – et les magiciennes – sont limités à la Magie Additive. Certains, par exemple Darken Rahl ou les Sœurs de l'Obscurité, ont pu utiliser la Magie Soustractive. Mais pour ça, il leur fallait l'aide du Gardien. Richard peut y arriver seul…

— Vous avez fait allusion aux deux facettes de la magie, l'autre nuit, mais je n'ai pas compris grand-chose…

— Nous ne sommes pas certains d'avoir tout saisi, rassure-toi… La Magie Additive utilise ce qui existe et y ajoute – ou y change – quelque chose. Ses adeptes y puisent leur pouvoir, par exemple celui de guérir.

» La Magie Soustractive défait et détruit. Elle s'empare de choses et les anéantit. Selon Zedd, elle est le contraire de la Magie Additive. Comme le jour est le contraire de la nuit. Pourtant, ils appartiennent au même tout…

» Utiliser la Magie Soustractive, à l'instar de Darken Rahl, est une chose. Être né avec ce don-là en est une autre.

» Dans un lointain passé, naître avec les deux magies était courant. Mais les Grandes Guerres eurent pour résultat l'érection de la barrière qui séparait jusqu'à récemment le Nouveau Monde de l'Ancien. La paix a régné pendant longtemps, mais tout a changé, désormais…

» De nos jours, très peu de gens naissent avec le don, et aucuns n'ont le contrôle de la Magie Soustractive.

» Richard est issu de deux lignées de sorciers : celle de Darken Rahl et celle de Zedd. Et il est le premier depuis trois mille ans à naître avec les deux facettes du don.

» Toutes nos aptitudes contribuent à notre façon de réagir face à un problème. Personne ne peut mesurer l'influence du « double don » de Richard sur sa manière d'analyser une situation et d'y répondre. Je pense qu'il est guidé par sa magie – et sans doute davantage qu'il le croit lui-même !

— Après tant de siècles, pourquoi cette barrière a-t-elle disparu ? demanda Jennsen.

— Parce que Richard l'a détruite.

La sœur du Sourcier en sursauta de surprise.

— C'était donc vrai ? Sebastian m'a dit que le seigneur Rahl – Richard, en l'occurrence – avait abattu la barrière afin de se lancer à la conquête de l'Ancien Monde.

Kahlan ne put s'empêcher de sourire à l'évocation d'un mensonge si colossal.

— Tu ne crois plus à cette explication, j'espère ?

— Non, plus maintenant…

— Depuis la disparition de la barrière, l'Ordre Impérial déferle sur le Nouveau Monde pour massacrer ou réduire en esclavage ses habitants.

— Où les peuples peuvent-ils vivre en sécurité, dans ce cas ?

— Nulle part, j'en ai peur. En tout cas, tant que nous n'aurons pas repoussé les hordes de Jagang.

— Si la disparition de la barrière a servi les intérêts de l'empereur, pourquoi Richard l'a-t-il détruite ?

Kahlan se pencha et regarda le Sourcier, qui ouvrait toujours le chemin sous le soleil brûlant du désert.

— C'est à cause de moi, dit-elle enfin. Une de ces erreurs dont je t'ai parlé. Un acte inconsidéré, en quelque sorte…

Chapitre 8

Richard s'accroupit, les avant-bras reposant sur les cuisses, et étudia l'étrange configuration du sol. Sa tête lui faisait un mal de chien, mais il s'efforçait de l'ignorer.

La migraine apparaissait et disparaissait sans rimes ni raison. Parfois, il se demandait si elle n'était pas tout simplement provoquée par la chaleur.

Alors qu'il analysait les signes, sur le sol, il oublia la douleur.

Quelque chose lui semblait familier. *Terriblement* familier, pour tout dire.

Du coin de l'œil, le Sourcier vit des sabots en partie couverts de longs poils s'immobiliser à côté de lui.

En quête d'une confiserie ou d'une caresse, Betty flanqua un gentil coup de tête dans l'épaule de Richard.

Le mari de Kahlan leva les yeux sur la chèvre et sourit de son expression tendue. Alors que la queue de l'animal s'agitait en cadence, il lui grattouilla le haut du crâne.

Betty le remercia d'un bêlement, mais il aurait juré qu'une confiserie lui aurait fait bien plus plaisir.

Après un jeûne volontaire de deux jours, sans sortir du chariot, la chèvre semblait s'être un peu remise de la perte des petits. En même temps que l'appétit, elle avait recouvré la curiosité. Son grand plaisir était de partir en éclaireur avec Richard, quand il l'y autorisait.

Jennsen riait aux éclats en voyant Betty trottiner derrière le Sourcier comme un petit chien.

La véritable cause de sa joie était peut-être de savoir que son amie redevenait elle-même…

Ces derniers jours, le paysage avait changé, la vie reprenant peu à peu ses droits. Pour commencer, les voyageurs avaient remarqué de petits amas de mousse brunâtre sur certains rochers. Puis ils avaient aperçu un buisson solitaire au fond d'une ravine. À présent, il y en avait un peu partout. Betty appréciait ces plantes pourtant sèches et dures. Mais si elle en faisait de véritables festins, les chevaux, en revanche, ne les trouvaient pas à leur goût.

Le lichen désormais présent dans tous les environs était le plus souvent noir et épais. Mais à certains endroits, de plus en plus nombreux, il ressemblait à une fine couche de peinture verte. Partout où le soleil ne frappait pas directement, par exemple dans le creux des rochers, la végétation redevenait vigoureuse.

De petits insectes aux longues antennes rampaient entre les excroissances rocheuses qui couvraient le sol. De loin, on eût cru que la pierre, jadis en ébullition, avait été figée d'un seul coup, ses bulles pétrifiées à tout jamais tout au long de sa surface tumultueuse.

Quelques coccinelles évoluaient dans le sable et des fourmis rouges s'affairaient sans cesse autour des monticules de terre qui leur tenaient lieu d'habitat.

Dans les buissons, des toiles d'araignées témoignaient de la présence d'invisibles prédateurs. Sur les rochers plats, des lézards verts se prélassaient au soleil en regardant passer les voyageurs. Mais si l'un d'eux approchait trop, les petits reptiles détalaient à la vitesse de l'éclair.

Les signes de vie que Richard avait remarqués jusque-là n'auraient pas suffi à assurer la subsistance d'une communauté humaine, mais ils indiquaient que les six voyageurs seraient bientôt de retour dans le monde des vivants. Au-delà des montagnes, tout redeviendrait normal, Richard le savait. Hélas, cela signifiait aussi qu'ils rencontreraient des gens…

Des oiseaux peuplaient à présent le ciel. Pour l'essentiel, ils étaient de petite taille : des moineaux, des troglodytes des roches, des gobe-moucherons ou des pinsons. La plupart volaient en solitaire, à part les moineaux, qui dessinaient dans le ciel leurs proverbiales « nuées ».

Tous ces volatiles disparaissaient en un clin d'œil dès que les coureurs montraient le bout de leurs ailes.

Richard se releva et observa l'étroite bande de terrain rocheux, à ses pieds. Soudain, il comprit pourquoi tout cela lui semblait familier, et il ne put s'empêcher de sursauter.

À l'instant même, sa migraine se volatilisa.

Sur sa droite, il vit que Kahlan et Cara étaient en train de le rejoindre. Le chariot, avec Tom, Friedrich et Jennsen, traînait loin en arrière, au sud. La colonne de poussière que soulevaient ses roues et les sabots des chevaux devait être visible à des lieues à la ronde. Puisque les coureurs ne perdaient jamais leurs traces, leur rendant régulièrement visite, ce détail-là n'avait aucune importance. Pourtant, le Sourcier avait hâte d'atteindre un terrain totalement rocheux où leur progression serait un peu plus discrète.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ? demanda Kahlan en s'essuyant le front d'un revers de la manche.

Richard désigna la bande de sol qu'il venait de sonder du regard.

— Que dis-tu de ça ?

— J'en dis que tu vas beaucoup mieux !

Kahlan eut le sourire « spécial Richard » qu'il appréciait tant. Comme toujours, il ne put s'empêcher de rendre la pareille à sa compagne.

Ignorant ce qu'elle tenait pour des mièvreries – sans doute parce qu'elle savait fort peu de chose de l'amour, comme toutes les Mord-Sith –, Cara se pencha pour jeter un rapide coup d'œil.

— Je crains que le seigneur Rahl ait vu trop de rochers, ces derniers temps. Je ne remarque rien d'extraordinaire…

— Vraiment ? demanda Richard. (Il désigna de nouveau la zone qu'il observait, puis montra du doigt l'endroit où Cara et Kahlan se tenaient.) Tu ne vois aucune différence ?

La Mord-Sith croisa les bras et tourna la tête à droite puis à gauche.

— Là où vous regardiez, la roche est d'un gris brun plus pâle, c'est absolument tout !

— Elle a raison, Richard, intervint Kahlan. C'est la même roche, peut-être un peu plus claire, et encore… (L'Inquisitrice réfléchit un moment, puis ajouta :) Ce terrain ressemble plus à celui que nous avons traversé pendant des jours avant de revoir un peu de végétation.

Le regard rivé sur le sol, à ses pieds, Richard plaqua les poings sur ses hanches.

— Dans ce cas, dis-moi ce qui caractérisait la roche là où nous étions il y a quelques jours : plus près des Piliers de la Création ?

Kahlan regarda Cara, qui ne broncha pas, puis plissa le front à l'attention de Richard.

— Ce qui caractérisait la roche ? Rien du tout. C'était un désert aride. Rien n'y poussait.

Richard fit un grand geste circulaire qui englobait la zone où ils se tenaient.

— Et ici ?

— Rien ne pousse non plus, marmonna Cara, de plus en plus ennuyée par l'étude de la flore et de la faune.

— Et là-bas, derrière nous ?

— Pas l'ombre d'un brin d'herbe ! répondit la Mord-Sith, agacée. Nous sommes toujours dans un désert, seigneur Rahl. Ayez un peu patience. Nous serons bientôt de retour dans les forêts et les champs. Bien trop tôt, à mon goût…

Sans se soucier du babil de Cara, Kahlan se pencha en avant, le front plissé.

— La zone où poussent certains végétaux commence très brusquement. N'est-ce pas curieux ?

— C'est la question que je me pose…, dit Richard.

— Le seigneur Rahl devrait boire un peu plus d'eau, railla Cara. Son cerveau se dessèche…

Richard sourit de cette saillie.

— Viens près de moi et regarde de nouveau, dit-il à la Mord-Sith.

Sa curiosité éveillée, Cara obéit, regarda la bande de roche qui s'étendait à ses pieds et… tressaillit.

— La Mère Inquisitrice a raison, dit-elle. Il semble que… Seigneur Rahl, vous pensez que c'est important ? Et dangereux ?

— Ma réponse est « oui » – à la première question, en tout cas… (Richard s'accroupit près de Kahlan.) Et maintenant, regardez bien ça…

Alors que les deux femmes s'agenouillaient à côté de lui pour examiner de près la roche, Richard dut écarter Betty, qui voulait se joindre au petit groupe pour satisfaire sa curiosité.

Le Sourcier désigna un amas de mousse striée de jaune.

— Regardez bien, répéta-t-il. Vous voyez ce morceau de lichen ? Il semble être en forme de médaillon, mais il n'est pas régulier. Un côté est rond, mais l'autre, face à l'endroit où rien ne pousse, est aplati.

Kahlan leva les yeux sur son mari.

— Le lichen peut avoir toutes les formes possibles et imaginables… Il n'existe pas de règles.

— Je suis d'accord avec toi, mais as-tu vu comme la « délimitation » semble précise ? Pour commencer, le sol est couvert à intervalles réguliers d'amas de mousse qui ont rigoureusement la même forme. Ensuite, il n'y a rien de végétal du côté plat du médaillon. De l'autre côté, la vie a repris ses droits. Plisse bien les yeux, et tu verras qu'il y a un peu partout de jeunes plantes qui mettront encore des années à grandir, mais qui sont bel et bien là.

— Tu as raison, admit Kahlan, les choses sont bien comme ça… Mais je ne vois pas où tu veux en venir.

— Regarde l'endroit où rien ne pousse et celui où la végétation renaît.

— Eh bien, d'un côté, le désert est aride, et il l'est moins de l'autre…

— Ne reste pas les yeux rivés sur le lichen… Tente d'avoir une vision d'ensemble. Essaie de repérer la frontière entre les deux « mondes ».

Kahlan regarda à droite et à gauche.

— Par les esprits du bien !…, souffla-t-elle, soudain blanche comme un linge.

Richard sourit, content qu'elle ait enfin vu ce qu'il lui montrait.

— Que vous arrive-t-il, à tous les deux ? marmonna Cara.

Richard lui posa une main sur la nuque et la força à tourner la tête pour qu'elle découvre ce que Kahlan venait de voir.

— C'est curieux, souffla la Mord-Sith. On dirait que la séparation est claire et nette, comme si quelqu'un avait posé une clôture courant en direction de l'est jusqu'à l'horizon.

— Très bien vu ! approuva Richard. (Il se releva et s'épousseta les mains.) Maintenant, suivez-moi !

Kahlan, Cara et l'incorrigible Betty emboîtèrent le pas au Sourcier, qui se dirigeait vers le nord.

— Où allons-nous ? demanda Cara quand elle eut rattrapé son seigneur.

— Ne pose pas de questions…, répondit simplement Richard.

Une demi-heure durant, il marcha à grands pas vers le nord à travers une zone rocheuse parfaitement aride. Il faisait une chaleur infernale, mais le Sourcier, concentré sur le paysage désolé, semblait ne pas s'en apercevoir. Il n'était pas encore allé si loin dans cette direction. Pourtant, il n'avait aucun doute sur ce que ses compagnes et lui trouveraient.

Les deux femmes ruisselaient de sueur et Betty lâchait régulièrement des bêlements indignés.

Quand Richard eut atteint l'endroit qui l'intéressait – celui où on recommençait de voir un embryon de végétation –, il leva une main pour demander une halte.

Curieuse, Betty glissa sa tête entre les hanches des deux femmes.

— Maintenant, regardez ça, dit le Sourcier. Vous voyez ce que ça signifie ?

Essoufflée après une marche forcée en plein cagnard, Kahlan prit l'outre pendue à son épaule et but à longs traits. Puis elle passa l'eau à Richard, qui se désaltéra en regardant Cara sonder les environs.

— Des trucs recommencent à pousser par ici, grogna la Mord-Sith, de plus en plus agacée. (Elle caressa distraitement la tête de Betty, qui se pressait contre sa cuisse.) Et la végétation semble suivre une sorte de ligne, comme là où nous étions…

— Exact, fit Richard. (Il tendit l'outre à la Mord-Sith.) Bon, suivez-moi, toutes les deux !

— On retourne sur nos pas ? s'écria Cara, très mécontente. Mais on vient juste d'arriver !

— En route et pas de discussion ! lança le Sourcier par-dessus son épaule.

Il avalait déjà la distance à grandes enjambées.

Il fonça vers le sud, les deux femmes et la chèvre dans son sillage. N'aimant pas plus que Cara les marches forcées en plein soleil, Betty gratifia les humains d'un concert de bêlements. Alors qu'elles partageaient à l'évidence la position de l'animal, Cara et Kahlan s'abstinrent de l'exprimer à haute voix.

Quand Richard estima être environ à mi-chemin de son point de départ, il se planta sur le sol, les poings plaqués sur les hanches, et regarda de nouveau vers l'est.

De là où ils étaient, les trois voyageurs ne pouvaient pas voir le côté « vivant » du désert. Mais la configuration du terrain était évidente.

Une ligne de démarcation courait sur des dizaines de lieues.

Que le sol fût rocheux ou sablonneux, rien ne poussait sur cette étrange bande de terre.

— En fait, dit Richard, quand on a une vision d'ensemble, comme je disais tout à l'heure, on constate une chose très simple : ce « ruban » de sol sépare diverses zones où on trouve du lichen et d'autres manifestations de vie végétale. Ça ne vous dit rien ?

— Tu penses la même chose que moi ? demanda Kahlan.

— Quoi ? s'exclama Cara. Que pensez-vous encore ?

Richard dévisagea un moment la Mord-Sith.

— Qu'est-ce qui empêchait les armées d'haranes de quitter leur pays ? Pourquoi Darken Rahl, pendant des années, n'a-t-il pas pu envahir les Contrées du Milieu, alors qu'il en brûlait d'envie ?

— Parce qu'il ne pouvait pas traverser la frontière, répondit Cara.

À son expression, on devinait qu'elle doutait de la santé mentale de son seigneur. Visiblement, la chaleur lui tapait sur le ciboulot.

— Et qu'était la frontière, en réalité ? demanda Richard.

Cara comprit enfin et devint aussi blême que ses compagnons.

— Une… une partie du royaume des morts !

— Exactement ! C'était comme une déchirure dans le voile, un endroit où le royaume des morts était présent dans notre monde. Zedd nous en a parlé… C'est lui qui a créé les frontières avec un très ancien sortilège qu'il a trouvé dans la forteresse. À l'endroit où se dressait cet obstacle quasiment infranchissable, aucune végétation ne poussait, comme ici…

— Pourtant, objecta Cara, cette zone était présente dans notre monde, celui des vivants. Une terre féconde…

— Non, elle était stérile, affirma Richard. Le sol était bien dans notre univers, mais le royaume des morts y existait *simultanément*. Et il étouffait toute vie.

Cara regarda la ligne de démarcation qui serpentait jusqu'à l'horizon.

— Seigneur, vous pensez qu'il s'agit d'une frontière ?

— Oui. Enfin, une ancienne frontière.

— Et elle séparait quoi de quoi ?

Dans le ciel, un coureur apparut et entreprit de décrire de grands cercles autour des trois voyageurs.

— Je n'en sais rien…, répondit Richard.

Il tourna la tête vers l'ouest, la lointaine direction d'où ils étaient partis, des jours plus tôt.

— Regardez, dit-il, cette ligne de démarcation semble courir jusqu'aux Piliers de la Création.

Le Sourcier avait utilisé le verbe « sembler » parce que dans cette zone-là, il n'existait aucune vie végétale du tout. Il était donc exclu de faire la différence…

— Impossible de dire jusqu'où elle va, conclut Richard. Mais elle conduit peut-être directement jusqu'à la vallée.

— Ce point-là me paraît absurde…, dit Kahlan. Je veux bien qu'il s'agisse d'une frontière semblable à celles qui séparaient jadis D'Hara, les Contrées du Milieu et Terre d'Ouest. Mais – que les esprits du bien me pardonnent ! – je ne vois pas pourquoi celle-ci irait jusqu'aux Piliers de la Création. Ça me semble tellement bizarre.

Richard regarda de nouveau vers l'est, où se dressaient les montagnes qu'ils atteindraient bientôt. Puis il tourna la tête vers le sud, où le chariot continuait à avancer vers ces mêmes pics.

— Nous devrions rejoindre les autres, dit-il. Il faut que je me remette à traduire ce livre…

Chapitre 9

Autour de Richard, les colonnes de roche brillaient faiblement à la lumière spectrale du soleil couchant. Alors que le Sourcier contemplait la chaîne de montagnes, dans le lointain, les ombres qui enveloppaient les pics prenaient peu à peu une teinte violette. Sur les contreforts des collines déboisées, les grands rochers couleur ocre se tenaient à intervalles réguliers comme autant de sentinelles résolues à barrer le chemin aux intrus.

Sur le sol semé de petits cailloux, les bottes de Richard produisaient un concert de crissements dont l'écho se répercutait à l'infini.

Désirant être seul pour réfléchir, Richard était parti en éclaireur. Quand les gens vous bombardaient de questions, penser sérieusement à un problème était presque impossible…

Le Sourcier était très mécontent. Jusque-là, le livre ne lui avait rien appris sur la bizarre frontière qu'il avait découverte. Pis encore, il restait dans le noir total au sujet du titre de l'ouvrage, *Les Piliers de la Création* – un nom qui désignait à la fois un lieu et les personnes étrangères au don comme Jennsen.

Au point où il en était de sa traduction, l'ouvrage semblait être un texte historique qui traitait d'une foule d'événements et faisait régulièrement allusion aux Piliers de la Création – les personnes, pas l'endroit – et aux multiples tentatives, toutes vaines, de « guérir » ces « malheureux ».

Richard avait de plus en plus l'impression que ce livre recensait des dizaines de détails qui finiraient tôt ou tard par être les éléments fondateurs d'une… catastrophe.

À la façon méticuleuse dont l'auteur rendait compte de toutes les solutions qu'on avait essayées, il semblait évident que le problème n'était pas à prendre à la légère. Mais pour quelle raison ? La réponse ne se trouvait pas dans ce que Richard avait traduit jusque-là.

Afin de ne pas ralentir le rythme du voyage, il avait travaillé dans le chariot, pendant qu'il cahotait sur le chemin de plus en plus accidenté. Le dialecte étant légèrement différent du haut d'haran dont il avait l'habitude, le travail avançait lentement – d'autant plus qu'être secoué comme un prunier dans un véhicule grinçant n'était pas une ambiance idéal pour traduire.

Richard était dans l'incapacité de dire si le livre finirait ou non par lui fournir des réponses. Mais il avait hâte d'arriver à la dernière page, ce qui pouvait passer pour un bon signe. Pour être franc, il aurait volontiers sauté plusieurs chapitres, mais il avait payé pour apprendre que ce n'était jamais une bonne solution. En croyant gagner du temps, on en perdait, car on se privait d'une vue d'ensemble rigoureuse – une recette miracle pour… déduire n'importe quoi et en arriver à des conclusions dangereusement erronées.

Non, le Sourcier devait avancer pas à pas, comme il convenait.

Après une journée de travail acharné, sa concentration rivée sur le livre, Richard avait récolté une atroce migraine. Ses maux de tête l'avaient laissé tranquille pendant des jours. À présent, ils revenaient, et c'était plus pénible chaque fois. Bien qu'il l'eût caché à Kahlan, le Sourcier se demandait s'il arriverait vivant à Tanimura, où ils trouveraient un puits de la Sliph.

Dès qu'il cessait un instant de traduire, Richard se creusait en vain la cervelle pour découvrir une solution.

S'il ignorait quel remède pouvait mettre fin à des céphalées provoquées par le don, il avait l'intuition que la solution était en lui. Une affaire d'équilibre qu'il ne maîtrisait pas, redoutait-il. Quand il partait seul à l'avant, il avait recours à la méthode que préconisaient les Sœurs de la Lumière : méditer intensément pour tenter de toucher son don.

Il n'avait obtenu aucun résultat.

S'avisant que le crépuscule tombait, Richard songea qu'il était temps de s'arrêter pour la nuit. Mais le terrain avait changé, et il était difficile de choisir un endroit sûr. Désormais, les coins propices aux embuscades ne manquaient plus. Et avec les coureurs qui les pistaient, les voyageurs ne pouvaient se sentir nulle part en sécurité.

Richard sauta hors du chariot. Se dégourdir les jambes lui ferait du bien, l'aidant à penser à ses deux problèmes : le livre et les migraines. De plus, il tenait à sonder les environs lui-même.

Le Sourcier s'immobilisa un moment pour observer une famille de colins. Les oisillons trottinaient sur une bande de terrain découvert. Perché sur un rocher, le père montait la garde. Dès que sa progéniture se fut enfoncée de nouveau dans les broussailles, il disparut à son tour.

Des conifères rabougris poussaient sur les flancs des collines et sur les contreforts des montagnes. Plus haut, le long des pentes abruptes, des pins majestueux se dressaient en rangs serrés.

Au pied des pics, dans les zones abritées des intempéries, des buissons touffus se blottissaient les uns contre les autres. Par endroits, des carrés d'herbe grasse ondulaient au vent, îlots de verdure encore perdus au milieu d'un océan de roche.

Richard essuya la sueur qui ruisselait sur son front. Le soir approchant, il espérait que la température deviendrait plus clémente. Hélas, ce n'était pas sûr… Alors qu'il avançait dans un ravin, entre deux collines, il prit son outre et s'apprêta à boire de longues goulées.

Mais un mouvement, sur le flanc d'une colline lointaine, attira son attention.

Jugeant judicieux de se dissimuler, le Sourcier se glissa derrière un gros rocher. Quand il jeta un coup d'œil au-delà de sa cachette, il vit qu'un homme descendait prudemment la pente raide de la colline. Le bruit des cailloux qui crissaient sous les bottes de l'inconnu se répercutait à l'infini dans le canyon rocheux…

Dès qu'ils auraient quitté le désert, le risque de rencontrer des gens augmenterait. Richard le savait, et il avait pris des mesures pour limiter les dégâts. Pour commencer, il avait demandé à ses compagnes de se débarrasser des tenues sombres des nomades pour remettre leurs vêtements de voyage. Richard lui-même portait désormais un pantalon noir et une chemise assortie. Rien d'extraordinaire, mais son épée risquait néanmoins d'attirer l'attention.

Habillée à la mode de l'Ancien Monde – un empire où le peuple vivait dans la pauvreté –, Kahlan ne parvenait pourtant pas à passer inaperçue. Ses magnifiques cheveux, son port altier, son aura… Aucun vêtement ne pouvait cacher cela. Et dès que ses yeux verts se rivaient sur quelqu'un, le malheureux ou la malheureuse éprouvait un besoin urgent de tomber à genoux et de baisser la tête.

En ce qui concernait la Mère Inquisitrice, l'habit ne faisait pas la femme…

Sans nul doute, Jagang avait fait circuler partout la description de ses deux pires ennemis. Et bien entendu, il avait dû mettre sur leur tête une récompense assez

somptueuse pour encourager les délateurs. Cela dit, beaucoup de citoyens en avaient assez de la dictature de l'Ordre Impérial. Se fichant de la prime offerte par l'empereur, ces hommes et ces femmes-là étaient prêts à se battre pour la liberté.

Il y avait aussi le problème du lien qui unissait le seigneur Rahl à tous les D'Harans. Grâce à cette magie mise en place par un ancêtre de Richard, tous ses sujets pouvaient *sentir* où il était. Du coup, l'Ordre avait un excellent moyen de localiser le Sourcier : torturer un D'Haran jusqu'à ce qu'il trahisse son seigneur. Et si le premier prisonnier ne craquait pas, les bourreaux de Jagang n'étaient pas du genre à hésiter d'en maltraiter d'autres…

Le voyageur venait d'atteindre le pied de la colline et il commençait de remonter le lit d'un ruisseau desséché, dans un étroit défilé. Sur la droite du Sourcier, le chariot et les chevaux soulevaient comme d'habitude une impressionnante colonne de poussière.

L'inconnu semblait avancer dans cette direction…

De si loin, on ne pouvait pas en jurer, mais Richard doutait fort qu'il puisse s'agir d'un soldat. Qu'aurait fait un éclaireur ou un espion solitaire dans son propre pays ? Et l'ardent foyer de la révolte contre l'Ordre Impérial était beaucoup trop loin d'ici pour que l'homme soit un révolutionnaire.

Les soldats réguliers, quant à eux, n'avaient aucune raison de patrouiller dans un secteur si désert. C'était bien pour ça, d'ailleurs, que le Sourcier et ses compagnons avaient choisi ce chemin : un détour vers l'est avant de repartir plus directement vers le nord, une fois la chaîne de montagnes traversée.

Cela posé, le fameux lien avait peut-être révélé la position du seigneur Rahl à ses ennemis. Dans ce cas, la zone entière devait grouiller de soldats. Une colonie de fourmis rouges lancée à la poursuite d'une proie !

Richard grimpa au sommet d'un grand rocher plat et s'allongea sur le ventre.

L'homme continuant à approcher, le Sourcier constata qu'il était jeune – moins de trente ans, à coup sûr –, plutôt maigre et absolument pas vêtu comme un soldat. À le voir s'emmêler les pieds sur les cailloux, il n'était pas habitué à ce genre de terrain. Dès qu'il avait le choix entre deux chemins, il se trompait immanquablement, optant pour le plus difficile. À ce rythme-là, il ne tarderait pas à tomber de fatigue.

L'inconnu s'immobilisa et tendit le cou pour mieux observer le chariot. Le souffle court, il se passa les doigts dans les cheveux, s'essuya le front puis se plia en deux, une main sur un genou, comme si cette position pouvait l'aider à récupérer.

Quand il se releva et se remit en route, le pas mal assuré sur le lit de cailloux, Richard descendit de son perchoir et se cacha de nouveau derrière le rocher. Puis il avança à son tour, chaque pin racorni et chaque buisson lui fournissant un moyen de se dissimuler.

Lorsqu'il marquait une pause, le bruit des pas et le souffle de l'inconnu étaient un peu plus forts. Grâce à ces sons, le Sourcier savait qu'il se rapprochait du type, et cette astuce lui épargnait d'être repéré en se montrant à découvert.

Quand il eut atteint une muraille rocheuse de soixante bons pieds de haut, Richard se plaqua à la roche et jeta un regard prudent au-delà. Sans que l'inconnu le remarque, il avait réussi à combler l'essentiel de la distance qui les séparait. En remontant jusqu'à l'autre extrémité de la muraille rocheuse, il prendrait de l'avance sur l'homme – qui multipliait les détours inutiles – et n'aurait plus qu'à attendre pour le cueillir au passage.

Quand il eut atteint son objectif, le Sourcier s'immobilisa, plus silencieux qu'un fantôme.

Il bondit hors de sa cachette pour se camper moins de six pas devant l'inconnu.

Le malheureux en cria de surprise, porta une main au col de son manteau de voyage en tissu léger et recula d'un pas.

Richard étudia le voyageur avec une impassibilité de surface. Mais en lui, le pouvoir de l'Épée de Vérité bouillonnait déjà comme de la lave.

Soudain, le Sourcier sentit faiblir cette magie. Comme l'arme se fiait aux perceptions de son maître pour évaluer le danger, l'hésitation pouvait s'expliquer, car le voyageur ne semblait pas du tout menaçant.

De taille moyenne, il portait un pantalon noir, une chemise de lin, un manteau en coton qui avaient tous vu des jours bien meilleurs. Mais après tout, Richard aussi avait mis des vêtements passe-partout afin de ne pas se faire remarquer.

L'homme paraissait épuisé. Son sac à dos, tristement dégonflé, ne devait plus rien contenir, et les deux outres suspendues à ses épaules étaient sans nul doute vides.

À première vue, le type n'avait pas d'armes. Même pas un couteau…

Il attendait, hésitant, comme s'il redoutait d'être le premier à parler.

— Tu te dirigeais vers mes amis, dirait-on, fit Richard en désignant la colonne de poussière, dans le lointain.

Il se tut, laissant une chance à l'inconnu de s'expliquer.

Nerveux, l'homme se passa plusieurs fois la main dans les cheveux. Tel un pilier de pierre, Richard lui barrait le chemin. Se demandant s'il ne ferait pas mieux de décamper, le type regardait à droite et à gauche, en quête d'une voie d'évasion. Mais de la résignation se lut très vite dans ses yeux bleus. Il était piégé !

— Je ne te veux aucun mal, dit Richard. Je cherche seulement à savoir ce que tu mijotes.

— Pardon ?

— Pourquoi tu te diriges vers le chariot, si tu préfères…

L'homme tourna la tête vers la colonne de poussière, puis il regarda de nouveau le Sourcier et baissa les yeux sur son épée.

— Je… je cherche de l'aide…

— De l'aide ?

— Oui… Je voudrais rencontrer un homme qui sache se battre.

— Un guerrier ? C'est ça que tu veux dire ?

— Oui.

— L'Ordre Impérial en compte des millions. Si tu cherches bien, tu t'en dénicheras un…

Le type secoua la tête.

— Non, je cherche l'homme venu de très loin au nord… Celui qui a offert la liberté au peuple opprimé de l'Ancien Monde. Le sauveur qui nous a rendu l'espoir que l'Ordre Impérial – le Créateur ait pitié de ce ramassis de bouchers ! — puisse être un jour rayé de la surface du monde.

— Désolé, mentit Richard, mais je ne connais personne qui corresponde à cette description.

L'homme ne parut pas déçu, mais plutôt franchement incrédule. Malgré son scepticisme, il affichait une expression amicale de fort bon aloi.

— Au moins, me permettriez-vous… (Le type tendit un index hésitant.) Puis-je avoir à boire ?

— Bien entendu, répondit Richard.

Il saisit son outre et la tendit au voyageur. La traitant comme si renverser la moindre goutte avait été un crime capital, l'homme retira le bouchon puis commença de boire.

Soudain, il cessa et éloigna l'outre de ses lèvres.

— Désolé… J'ai failli boire toute votre eau…

— Continue, dit Richard. Nous avons des réserves dans le chariot, et tu sembles mort de soif.

Sous le regard du Sourcier, qui avait passé un pouce dans sa large ceinture de cuir, le voyageur inclina respectueusement la tête puis recommença de s'hydrater.

— Où as-tu entendu parler de ton héros de la liberté ? demanda Richard.

Le type cessa de nouveau de boire.

— Tout le monde en parle ! L'espoir qu'il a ranimé brûle désormais dans tous les cœurs des citoyens de l'Ancien Monde.

Richard se réjouit intérieurement de cette nouvelle. Même dans les endroits les plus sombres d'un pays, des hommes et des femmes rêvaient de mener leur vie comme ils l'entendaient, en travaillant dur pour améliorer leur quotidien…

Dans le ciel, un coureur apparut et entreprit de décrire un grand cercle au-dessus des deux hommes. Richard n'avait pas emporté son arc. De toute façon, l'oiseau était hors de portée de flèche.

— Désolé de ne pas pouvoir t'aider, dit le Sourcier tandis que le coureur, sans doute satisfait de ce qu'il avait vu, repartait à tire-d'aile. Je voyage avec ma femme et ma famille, pour trouver du travail et un endroit où vivre tranquille…

S'il voulait que son plan marche, Richard devait s'occuper de la « révolution ». Beaucoup de gens comptaient sur lui, et il ne les décevrait pas. Mais avant, il devait régler des problèmes plus urgents.

— Mais seigneur Rahl, mon peuple a besoin…

— Pourquoi m'appelles-tu comme ça ?

— Je… navré… Je ne voulais pas vous énerver…

— Qu'est-ce qui te fait croire que je suis le seigneur Rahl ?

— Eh bien, je… Il est évident que… Enfin, que puis-je dire ? Désolé vous avoir offensé, seigneur Rahl…

— Qu'avons-nous donc là ? s'écria Cara en sortant soudainement derrière un rocher.

L'inconnu sursauta de surprise, recula d'un pas et serra l'outre sur sa poitrine comme sil s'était agi d'un bouclier.

Son couteau à garde d'argent au poing, Tom surgit de derrière un autre rocher, dans le dos du pauvre type.

Cerné de toutes parts, le voyageur regarda autour de lui et manqua de s'évanouir quand il vit Kahlan debout près de son mari. Malgré leurs vêtements anonymes, il fallait bien admettre que tous ces gens ne ressemblaient pas à de simples voyageurs en quête d'un toit et d'un travail.

— Pitié, dit l'homme. Pitié… Je n'ai pas de mauvaises intentions.

— Du calme, du calme, dit Richard avec un regard appuyé à Cara. (Son injonction ne s'adressait pas seulement à l'homme, mais aussi à la Mord-Sith.) Voyages-tu seul, mon ami ?

— Oui, seigneur Rahl. Je remplis une mission pour mon peuple, comme je vous l'ai déjà dit. Soyez assuré que je ne vous en veux pas de votre comportement… musclé. D'un homme comme vous, je n'attendais rien de moins…

— Pourquoi pense-t-il que vous êtes le seigneur Rahl ? demanda Cara à Richard d'un ton presque accusateur.

— J'ai entendu des descriptions du libérateur, répondit l'inconnu. (L'outre toujours pressée sur la poitrine, il tendit son bras libre.) Et cette épée… On parle beaucoup de l'arme du seigneur Rahl… (Il tourna la tête vers Kahlan.) Et il y a aussi la Mère Inquisitrice, bien entendu…

— Bien entendu, répéta Richard avec un gros soupir.

Il avait prévu de devoir cacher l'épée quand il rencontrerait des étrangers. Mais il ne s'attendait pas, cependant, que l'arme soit si universellement connue. Cela dit, elle serait facile à dissimuler. En revanche, il en allait autrement pour Kahlan. Fallait-il la vêtir de haillons et la faire passer pour une lépreuse ?

L'inconnu se pencha prudemment en avant et tendit son outre à Richard.

— Merci beaucoup, seigneur Rahl…

Le Sourcier but une gorgée d'eau trop chaude puis passa l'outre à Kahlan, qui la refusa d'un simple hochement de tête. Après avoir bu encore un peu, Richard remit le bouchon et repassa la bandoulière à son épaule.

— Comment te nommes-tu ? demanda-t-il au voyageur.

— Owen…

— Eh bien, Owen, tu devrais passer la nuit dans notre camp. Nous en profiterons pour remplir tes outres.

Se retenant d'exploser, Cara se tourna vers Richard :

— Pourquoi ne me laissez-vous pas…, commença-t-elle, les dents serrées.

— Owen a des problèmes que nous pouvons tous comprendre, l'interrompit Richard. Il s'inquiète pour sa famille et pour ses amis. Au matin, il continuera sa route, et nous partirons de notre côté…

Le Sourcier ne voulait pas que le type rôde dans la nuit alors qu'ils avaient un moyen de garder un œil sur lui. À l'aube, il serait facile de s'assurer qu'il ne les suive pas.

Cara comprit enfin le plan de son maître et elle se détendit un peu. Elle aussi aurait détesté ne pas savoir où était Owen – surtout pendant que ses protégés dormaient.

Richard et Kahlan se dirigèrent vers le chariot. Owen les suivit, Tom et Cara lui emboîtant le pas.

En chemin, Richard finit de vider son outre. Dans son dos, Owen le remercia plusieurs fois de l'invitation et jura qu'il ne dérangerait pas ses hôtes.

Le Sourcier entendait bien qu'il en soit ainsi.

Chapitre 10

Dans le chariot, Richard remplit les outres d'Owen en les plongeant dans le seul tonneau qui contenait encore de l'eau. Adossé à une roue, le voyageur jetait de temps en temps des coups d'œil furtifs au Sourcier.

Cara ne quittait pas du regard cet intrus qu'elle n'aimait pas du tout. Avec la méfiance naturelle des Mord-Sith, ça ne signifiait pas nécessairement qu'il était dangereux.

Pour une raison inconnue, Richard non plus n'appréciait pas cet homme. Il n'éprouvait pas vraiment d'animosité envers lui, mais il ne parvenait pas à se détendre en sa compagnie.

Owen était courtois et il n'y avait rien de menaçant en lui. Mais quelque chose dans son comportement tapait sur les nerfs du Sourcier.

Tom et Friedrich avaient ramassé du petit bois et ils étaient en train d'alimenter le feu de camp. La senteur agréable de la résine de pin couvrait l'odeur beaucoup moins plaisante des chevaux attachés non loin de là.

Owen jetait régulièrement des coups d'œil inquiets en direction de Cara, Kahlan, Tom et Friedrich. Mais il semblait surtout mal à l'aise vis à vis de Jennsen. Bien qu'il tentât de ne jamais croiser son regard, il semblait fasciné par ses cheveux roux qui flamboyaient à la lueur des flammes. Et quand Betty approcha de lui, simplement pour faire il connaissance, il en eut le souffle coupé.

Richard lui dit que la chèvre cherchait simplement un peu d'attention.

Owen tapota le crâne de Betty comme s'il s'était agi d'un garn capable de lui arracher un bras en un clin d'œil.

Faisant mine d'ignorer la façon dont l'homme lorgnait ses cheveux, Jennsen vint lui proposer un peu de viande séchée.

Owen écarquilla les yeux de terreur en la voyant approcher.

— Je ne suis pas une envoûteuse, dit-elle. Les gens prennent mes cheveux roux pour un signe maléfique, mais ils se trompent. Je n'ai aucun pouvoir magique.

L'assurance de la jeune femme surprit Richard et lui rappela qu'il y avait du fer sous la soie de sa grâce toute féminine.

— Je ne… ne… eh bien…, balbutia Owen. Je n'ai jamais pensé une telle chose de vous. C'est que… hum… c'est la première fois que je vois de si beaux cheveux.

— Dans ce cas, merci du compliment, dit Jennsen en souriant de plus belle. Un peu de viande vous ferait plaisir ?

— Désolé, c'est gentil, mais je préfère m'abstenir d'en manger, si ça ne vous dérange pas…

Owen glissa une main dans sa poche et en sortit un petit sac de biscuits secs.

Avec un sourire contraint, il le tendit à Jennsen.

— Vous en voulez un ?

Tom sursauta puis foudroya le voyageur du regard.

— Non, merci, répondit la sœur de Richard. (Elle s'écarta d'Owen, alla s'asseoir sur un rocher plat et tira Betty par une oreille afin qu'elle s'allonge à ses pieds.) Si vous ne mangez pas de viande, vous devriez garder les biscuits pour vous. Je crains que nous ayons fort peu de chose à vous proposer.

— Pourquoi ne manges-tu pas de viande ? demanda soudain Richard.

Owen leva les yeux vers le Sourcier, toujours occupé dans le chariot.

— Je n'aime pas l'idée de tuer des animaux pour me nourrir.

— Une délicatesse qui vous honore, dit Jennsen avec un sourire poli.

Owen tourna de nouveau la tête vers la jeune femme, comme s'il ne pouvait pas quitter des yeux ses cheveux.

— C'est ce que je ressens, voilà tout…

— Darken Rahl partageait le même sentiment, rappela Cara, maussade. Je l'ai vu fouetter à mort une femme parce qu'il l'avait surprise en train de manger une saucisse dans le hall du Palais du Peuple. Un tel comportement, disait-il, heurtait sa sensibilité.

Jennsen roulade grands yeux a étonnés.

— Un autre jour, continua la Mord-Sith quand elle eut avalé un morceau de saucisse, je suis allée me promener avec lui dans les jardins. À l'extérieur, il a repéré un garde à cheval qui dévorait une tourte à la viande.

» Un éclair magique a jailli des doigts de Darken Rahl, décapitant net la monture du « délinquant ». L'étalon s'écroula, foudroyé, mais son cavalier parvint à sauter de selle et à atterrir sur ses pieds.

» Darken Rahl approcha, tira du fourreau l'épée du soldat et, fou de rage, ouvrit le ventre du cheval. Puis il saisit l'homme par le col, lui plongea la tête dans les entrailles encore fumantes et lui ordonna de les manger. L'homme essaya de s'en tirer, mais il finit par mourir étouffé dans les viscères de sa monture.

Owen ferma les yeux et se couvrit la bouche.

Cara brandit sa saucisse comme si elle la braquait sur Darken Rahl en personne.

— Sa colère apaisée, mon maître de l'époque s'est tourné vers moi et m'a demandé comment on pouvait être assez cruel pour manger de la viande.

— Qu'avez-vous répondu ? lança Jennsen.

— Que pouvais-je dire ? Que je ne savais pas, voilà tout…

— Si Darken Rahl réagissait ainsi, pourquoi ses sujets consommaient-ils de la viande ?

— Oh ! ça ne lui prenait pas tout le temps… Des marchands ambulants vendaient de la viande au palais, et il s'en fichait comme d'une guigne. Parfois, il semblait dégoûté et traitait ces gens de « monstres », mais la plupart du temps, il ne les remarquait même pas.

— C'était bien le problème avec lui, intervint Friedrich. On ne savait jamais ce qu'il allait faire. Il pouvait sourire à une personne ou la faire torturer à mort. C'était impossible à prévoir.

Cara baissa les yeux sur les flammes du feu de camp.

— Il n'y avait aucun moyen de deviner ses réactions… Beaucoup de gens étaient convaincus qu'il les ferait tuer un jour ou l'autre et ils vivaient comme des condamnés qui ont déjà la tête sur le billot. Pour eux, l'avenir n'existait pas et le présent ne leur apportait aucun plaisir.

Tom jeta un morceau de bois dans le feu puis hocha gravement la tête.

— La vie était bien comme ça, à l'époque…, dit-il.

— Vous étiez également résignée à mourir ? demanda Jennsen à Cara.

— Résignée ? Je suis une Mord-Sith, petite ! Les femmes comme moi sont toujours prêtes à accueillir la mort à bras ouverts. Nous ne voulons surtout pas finir dans un lit, vieilles et édentées…

Bouleversé par ces évocations, Owen avait cessé de mordiller sans grande conviction son biscuit.

— Je ne puis imaginer que vous ayez dû vivre avec un tel sauvage… Darken Rahl était-il un parent à vous, seigneur ? (Craignant d'avoir fait une gaffe, Owen s'enfonça davantage en se lançant dans des explications embrouillées.) Comme vous avez le même nom… Eh bien… Mais je ne voulais pas insinuer que vous lui ressemblez.

Richard sauta du chariot et tendit à Owen ses deux outres pleines.

— Darken Rahl était mon père.

— Je suis navré, seigneur. Mes paroles ont dépassé ma pensée. Il n'est pas dans mes habitudes d'insulter le père d'un homme que j'estime, surtout quand…

— J'ai tué ce salaud, coupa Richard.

Il n'en dit pas plus, révulsé à l'idée de devoir raconter cette sinistre histoire.

— Darken Rahl était un monstre, dit Cara, toujours prompte à défendre son seigneur. Désormais, les D'Harans ont un avenir, comme tous les autres peuples. Et ils sont libres.

— S'ils réussissent à arrêter l'Ordre Impérial, rappela Richard en s'asseyant près de Kahlan.

Gêné, Owen recommença de mordiller son biscuit.

Comprenant que personne ne s'en chargerait, Kahlan posa la question qui flottait dans l'air depuis des heures.

— Si tu nous disais pourquoi tu es ici, Owen ?

Richard reconnut le ton que sa femme employait pour mettre à l'aise un émissaire effrayé d'être en face de la femme la plus puissante des Contrées du Milieu.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice, répondit le pauvre voyageur.

— Pour commencer, intervint Richard, si tu nous expliquais comment tu connais l'identité de ma femme ?

— Le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice sont devenus légendaires… Tout le monde parle de la façon dont vous avez débarrassé Altur'Rang de l'Ordre Impérial. Tous ceux qui rêvent de liberté savent que vous pouvez la leur donner, seigneur Rahl.

— Que veux-tu dire, Owen ? marmonna Richard.

— Eh bien, avant vous, l'Ordre Impérial régnait sur Altur'Rang. Ces hommes sont des brutes. Navré de devoir le dire, car ils ne savent pas ce qu'ils font, et c'est pour ça qu'ils se montrent si cruels. Bien entendu, je n'ai pas à les juger, et tout ça ce n'est peut-être pas leur faute… Mais nul ne peut prétendre que ces gens sont bons et généreux… Nous espérons que vous donnerez la liberté à tout le monde, comme vous l'avez fait en Altur'Rang…

Richard se passa une main sur le visage. Il devait traduire le livre, découvrir ce qu'il y avait derrière l'objet touché par Cara, savoir pourquoi les coureurs les pistaient… Comme si ça ne suffisait pas, il fallait qu'il retourne aider Victor et les autres révolutionnaires. Enfin, il devait traiter ses migraines, et pour ça, il devrait retrouver Nicci, qui pourrait sans doute l'aider…

— Owen, je ne « donne » pas la liberté aux gens.

— Si vous le dites, seigneur Rahl…

À l'évidence, Owen n'avait aucune intention de contredire Richard. Mais il ne croyait pas un mot de ce qu'il racontait.

— Pourquoi crois-tu que je leur donne la liberté ? insista Richard.

Le voyageur regarda autour de lui, l'air inquiet, puis il haussa les épaules et osa se jeter à l'eau :

— Eh bien, vous agissez comme l'Ordre Impérial… Je veux dire que vous tuez des gens. (Il décrivit des arabesques dans l'air avec son biscuit, comme s'il s'était agi d'une épée.) Vous abattez les oppresseurs, vous libérez les opprimés et vous restaurez la paix…

Richard se demanda si Owen voyait vraiment les choses ainsi ou s'il avait du mal à s'exprimer devant des gens qui l'impressionnaient.

— Les choses ne se passent pas exactement ainsi, Owen…

— C'est pour ça que vous êtes ici, seigneur ! Tous les gens le disent. Vous êtes venu dans l'Ancien Monde pour libérer les peuples !

Les coudes posés sur les genoux, Richard se pencha en avant et réfléchit à ce qu'il entendait révéler – et dissimuler. Sentant Kahlan lui poser une main sur l'épaule, il fut soudain envahi par un calme souverain. Une raison de plus pour ne pas évoquer sa capture ni les longs mois où il cru ne jamais revoir sa bien-aimée.

Décidé à laisser de côté la composante émotionnelle de cette affaire, il opta pour une approche prosaïque.

— Owen, je viens du Nouveau Monde…

— Je sais ! Et vous êtes ici pour libé…

— Non, c'est faux ! Mes amis et moi vivions en paix dans le Nouveau Monde. Comme ton peuple, si j'ai bien compris. Puis l'empereur Jagang…

— Celui qui marche dans les rêves !

— Oui, celui qui marche dans les rêves… Il a envoyé ses armées conquérir le Nouveau Monde pour réduire mon peuple en esclavage.

— Le mien a subi le même sort !

— Je comprends, et je sais à quel point c'est horrible. Ses soudards grouillent chez moi. Ils tuent et forcent à la soumission mes compatriotes…

— Les miens aussi, insista Owen.

— Nous avons tenté de résister, dit Kahlan, mais l'ennemi était trop nombreux pour que nous puissions le bouter hors de chez nous.

Owen baissa les yeux sur son biscuit.

— Mon peuple est terrifié par les soldats de l'Ordre Impérial – que le Créateur pardonne à ces brebis galeuses !

— Moi, intervint Cara, je leur souhaite de hurler de douleur jusqu'à la fin des temps, dans le royaume obscur du Gardien, si possible !

Owen parut stupéfié par une telle déclaration.

— Comme il était impossible de chasser les envahisseurs de chez nous, expliqua Richard, je suis venu ici pour aider ceux qui le souhaitent à se libérer de leurs chaînes. Trop occupé à envahir le Nouveau Monde, Jagang ne peut pas contrôler ce qui se passe dans l'Ancien. Pendant qu'il est au loin, nous pouvons le frapper au cœur même de son fief.

» J'agis ainsi parce que c'est notre seule tactique possible contre l'Ordre Impérial. Et notre unique chance de vaincre. Si je mine les fondations du pouvoir de Jagang – sa source d'hommes et de matériel –, il devra battre en retraite, quitter le Nouveau Monde et revenir défendre son royaume.

» La tyrannie n'est jamais éternelle. De par sa nature, elle corrompt tout ce qu'elle domine et finit par s'infecter elle-même. Mais le processus peut prendre des décennies. J'essaie de l'accélérer, afin que *notre* génération connaisse la liberté et le droit au bonheur. Si suffisamment de gens se dressent contre lui, Jagang perdra les rênes du pouvoir et l'Ordre s'écroulera.

» C'est ma manière de combattre, désormais. Ma stratégie contre ce tyran.

— Et c'est exactement ce qu'il nous faut ! s'écria Owen. Nous sommes victimes du destin… Vous devez venir chez nous, en chasser les soudards de l'Ordre, puis repartir et nous laisser vivre de nouveau en paix. Bref, nous vous demandons de nous offrir la liberté.

Alors que le feu crépitait, propulsant des flammèches alentour, Richard laissa reposer sa tête sur ses mains croisées. Owen n'avait pas compris un mot de ce qu'il lui avait dit.

Mais ils avaient tous besoin de repos. Il restait un livre à traduire, une destination à atteindre, une guerre à gagner…

Au moins, le Sourcier n'avait pas mal à la tête…

— Owen, je suis navré, dit-il enfin, mais je ne peux pas faire ce que tu demandes. Essaie de comprendre que mes actes servent aussi ta cause, parce que Jagang, tôt ou tard, devra également retirer ses troupes de ton pays. Au minimum, il lui faudra rappeler assez d'hommes pour que vous puissiez chasser les autres de chez vous.

— Non, s'entêta Owen. Les soudards ne quitteront pas mon pays tant que vous ne viendrez pas les… détruire.

Prononcer ce verbe semblait être une torture pour le voyageur.

— Demain, dit Richard, oubliant toute courtoisie, mes amis et moi devrons repartir. Et tu t'en iras aussi, Owen ! J'espère que tu réussiras à débarrasser ton peuple de l'Ordre Impérial.

— C'est impossible ! Nous n'y parviendrons pas, parce que nous ne sommes pas des sauvages ! C'est aux gens comme vous – ceux qui ignorent la Lumière – de se battre et de nous donner la liberté. Je suis le seul qui puisse vous conduire dans mon pays. Vous devez venir et faire ce que font les gens tels que vous. Oui, vous devez rendre la liberté à notre empire !

Richard se massa le front.

Jugeant qu'elle en avait assez entendu, Cara fit mine de se lever, mais un regard de son seigneur la convainquit de rester assise.

— Je t'ai offert de l'eau, dit Richard. Mais je ne peux pas te donner la liberté.

— Vous devez…

— Double garde ce soir, lâcha Richard en se tournant vers Cara.

La Mord-Sith hocha la tête et eut un petit sourire glaçant de détermination.

— Demain matin, ajouta Richard, Owen partira de son côté.

— Oui, fit Cara, il n'y manquera pas. C'est moi qui vous le garantis, seigneur Rahl.

Chapitre 11

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Kahlan, qui chevauchait près du chariot.

Richard semblait hors de lui. Sa femme vit qu'il tenait le livre dans une main. L'autre formait un poing rageur.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais Jennsen, assise sur le banc du conducteur avec Tom, se tourna vers son frère pour voir ce qui se passait.

— Kahlan et moi allons explorer la route, devant nous, lui dit Richard. Surveille Betty et empêche-la de sauter du chariot. D'accord ?

Jennsen sourit et hocha la tête.

— Si la chèvre vous embête, dit Tom, je la conduirai chez une dame de notre connaissance qui sait faire de délicieuses saucisses…

Jennsen sourit de cette plaisanterie privée et flanqua un coup de coude dans les côtes du géant blond. Alors que Richard sautait du chariot, elle saisit au vol la queue de Betty.

— Non, tu restes ici ! Richard ne veut pas que tu lui traînes sans arrêt dans les pattes !

Les sabots avant déjà posés sur la rambarde, la chèvre eut un bêlement pathétique, puis elle regarda sa maîtresse comme si elle implorait de changer d'avis.

— Couchée ! ordonna sa maîtresse. Couchée !

Betty capitula, non sans rechigner, et, avant de consentir à s'allonger, exigea que Jennsen la grattouille derrière les oreilles.

Kahlan se pencha sur sa selle et détacha la bride du cheval de Richard de la roue du chariot.

Le Sourcier glissa une botte dans un étrier et se hissa souplement sur sa monture.

Dès qu'il fut en selle, il la talonna et la lança au galop. Pour ne pas être distancée, Kahlan dut recourir à la même manœuvre.

Richard ouvrant le chemin, ils chevauchèrent à travers les collines et mirent un bon moment à rejoindre Cara et Friedrich, partis en éclaireurs.

— Kahlan et moi allons nous charger de l'avant-garde, leur annonça Richard. Vous devriez vous laisser rattraper par le chariot et surveiller nos arrières.

Connaissant bien Cara, le Sourcier avait opté pour la solution optimale. Si Kahlan et lui avaient fermé la marche, la Mord-Sith n'aurait pas pu s'empêcher de se laisser dépasser par le chariot pour veiller sur ses protégés – qui risquaient de se perdre, par exemple. Les sachant *devant* elle, elle se ferait beaucoup moins de souci.

Cara fit faire demi-tour à son cheval. La sueur collant sa chemise à sa peau, Kahlan se pencha sur l'encolure de sa monture et l'incita à accélérer encore le rythme pour ne pas se laisser distancer par Richard.

Même si le paysage était beaucoup moins désertique, avec de plus en plus d'îlots de végétation, la chaleur restait accablante. La nuit, cela s'arrangeait un peu, mais les journées demeuraient d'une moiteur étouffante.

Vue de plus près, la chaîne de montagnes qui se dressait à l'est était très impressionnante. Les pics déchiquetés ressemblaient aux dents de quelque monstre de légende et des cailloux dégringolaient sans cesse le long de leurs parois abruptes, comme s'ils étaient sur le point de s'écrouler. Toute escalade se révélant impossible, les voyageurs devraient trouver des cols et des défilés. Mais il devait y en avoir fort peu, et les traverser ne serait pas un jeu d'enfant.

Pourtant, franchir ces montagnes-là n'était pas le plus gros problème de Richard et de ses compagnons. Derrière les premiers pics, à une distance difficile à déterminer, se dressait une autre barrière naturelle.

Ces monts ne ressemblaient à rien de ce que Kahlan avait jamais vu. La chaîne de Rang'Shada elle-même – une curiosité géographique des Contrées du Milieu – ne pouvait se comparer à ces pics géants dont les parois, hautes de milliers de pieds, semblaient s'élancer vers le ciel pour tutoyer les étoiles. Sur la roche lisse, aucune végétation ne parvenait à s'accrocher et il semblait douteux que les voyageurs trouvent des passages négociables au milieu de ces impensables murailles naturelles.

Couverts de neiges éternelles, les pics qui s'élançaient à l'assaut des nuages étaient tellement serrés les uns contre les autres qu'on aurait cru regarder de loin les dents d'une scie géante.

La veille, quand elle avait vu son mari sonder ces montagnes, Kahlan lui avait demandé s'ils pourraient les traverser.

Richard avait répondu par la négative. Le seul moyen de passer de l'autre côté devait être le col qu'il avait repéré le jour de la découverte de l'étrange frontière. Et ce passage était encore très loin au nord.

Jusque-là, le chariot avait pu avancer sur des contreforts relativement faciles à négocier. Mais les choses ne tarderaient pas à se gâter.

Arrivé au pied d'une colline couverte de petits carrés d'herbe brunâtre, le Sourcier tira enfin sur les rênes de son cheval. Puis il regarda derrière lui pour s'assurer que le chariot le suivait toujours, même de très loin.

— J'ai sauté des passages, dans le livre, annonça Richard à Kahlan quand elle l'eut rejoint.

— Quand je t'en ai parlé, il y a quelques jours, tu as dit que ce n'était pas une très bonne idée. J'ai même cru comprendre que c'était dangereux.

— Eh bien, c'est ce que j'ai dit, oui, mais je n'arrivais nulle part, et nous avons besoin de réponses.

Les deux cavaliers repartirent au petit trot, un rythme idéal pour converser agréablement.

— Avec cette chaleur, je ne m'attendais pas à ce qu'il fasse soudain si froid, dit Richard.

— Froid ? De quoi parles-tu donc ?

— Les personnes comme Jennsen…, éluda le Sourcier. Celles qui naissent sans la moindre étincelle de don. Tu vois ce que je veux dire ? Les Piliers de la Création… À l'époque où ce livre a été écrit, ils n'étaient pas si rares que ça.

— Il en naissait davantage, c'est ça ?

— Non, pas tout à fait… Mais ceux qui étaient venus au monde grandissaient, ils se mariaient et engendraient… des enfants sans magie.

— Les maillons brisés de la chaîne du don dont tu parlais hier ?

— Exactement. Tous étaient des enfants du seigneur Rahl. En ce temps-là, les choses ne se passaient pas comme avec Darken Rahl ou son Père. D'après ce que j'ai compris, tous les enfants du seigneur et de son épouse faisaient partie de la famille. On

les traitait bien, même s'ils étaient nés avec une sorte de tare. Apparemment, les sorciers ont tenté de les aider eux et leur progéniture. Ils ont essayé de les soigner.

— Les soigner ? De quelle maladie ?

— Celle de n'avoir pas la minuscule étincelle de don nichée en chaque être humain ! Les sorciers de l'ancien temps ont en quelque sorte voulu réparer les maillons brisés.

— Comment pensaient-ils pouvoir « guérir » quelqu'un d'une affection qui n'en est pas une, si on réfléchit bien ? Au fond, être dépourvu du don n'est pas si grave que ça…

Richard prit le temps de chercher soigneusement ses mots.

— Tu te souviens des sorciers qui t'ont fait traverser la frontière afin que tu trouves Zedd ?

— Bien entendu !

— Ils n'étaient pas nés avec le don, n'est-ce pas ? Il s'agissait de deuxième ou troisième… Non, de sorciers du deuxième et du troisième ordre ! Tu m'as expliqué ça un jour. C'étaient des sorciers du troisième ordre !

— Exact. Un seul d'entre eux, Giller, appartenait au deuxième ordre. Aucun n'avait pu accéder au rang de sorcier du premier ordre, comme Zedd, parce qu'ils n'avaient pas le don. Ils étaient ce qu'on appelle des « sorciers par vocation ». Des gens très différents de toi, puisque tu es né avec le don. Mais ils possédaient quand même l'étincelle de magie dont héritent tous les humains, à part les Piliers de la Création.

— Nous sommes dans le vif du sujet, dit Richard. Ces hommes n'étaient pas venus au monde avec le don – si on oublie la fameuse « étincelle ». Pourtant, Zedd est parvenu à faire d'eux des pratiquants de la magie – bref, des sorciers, même s'il leur manquait le don, au départ.

— Richard, cette initiation prenait des années…

— Je sais, mais il n'en reste pas moins que Zedd avait le pouvoir de les former à manipuler et à contrôler la magie.

— Oui, tu dois avoir raison… Quand j'étais petite, ils me parlaient de la Forteresse du Sorcier, de leurs années d'études, des créatures et des peuples magiques des Contrées du Milieu… Ils n'étaient peut-être pas nés avec le don, mais ils avaient travaillé toute leur vie pour devenir sorciers. Et ils l'étaient bel et bien !

Richard eut un petit sourire que Kahlan connaissait bien. Celui qu'il affichait chaque fois qu'elle formulait à sa place les notions fondamentales d'une théorie.

— Mais ils n'étaient pas nés avec la magie ! En plus de les former, Zedd a dû utiliser son pouvoir pour les aider à devenir des sorciers…

Kahlan plissa pensivement le front.

— Je n'en sais rien… Ils ne sont jamais entrés dans les détails au sujet de leur formation. Ce n'était pas le genre de chose dont ils parlaient avec moi…

— Mais Zedd contrôle la Magie Additive, insista Richard. Un pouvoir qui peut changer les choses, leur ajouter des éléments, en faire plus que ce quelles sont au départ…

— Sans doute, mais où veux-tu en venir ?

— À ceci : Zedd sélectionnait des gens qui n'étaient pas nés avec le don et il en faisait des sorciers. Mais pour cela, et c'est capital, il utilisait sa magie afin d'*altérer* leur naissance. Ou plutôt, ce qu'ils étaient à la naissance. Bref il modifiait leur étincelle de don – en la magnifiant – afin qu'ils puissent lancer des sorts comme lui. (Alors que son étalon contournait un petit conifère squelettique, Richard jeta un coup d'œil en coin à Kahlan.) Zedd se servait de la magie pour modifier des êtres humains.

Kahlan lâcha un gros soupir et fit mine de sonder le terrain, autour d'eux. Une façon de se gagner un répit pour assimiler ce que le Sourcier venait de lui dire.

— Je n'ai jamais vu les choses sous cet angle, admit-elle enfin, mais tu as sans doute raison… Une nouvelle fois, où veux-tu en vernir ?

— Nous avons toujours pensé que seuls les sorciers de jadis pouvaient faire une telle chose. Apparemment, ce n'est pas le cas, et cet art s'est beaucoup moins perdu qu'on

pourrait le croire. On peut aussi conclure que ces sorciers des temps passés avaient raison de penser qu'ils pouvaient transformer à volonté les choses et les êtres. À l'instar de Zedd, qui donnait à ses élèves le don qu'ils n'avaient pas reçu à la naissance, ses prédécesseurs tentaient de guérir les Piliers de la Création en leur offrant une étincelle de magie.

Kahlan comprit soudain, et elle en eut la chair de poule. Comme les anciens sorciers, Zedd avait utilisé la magie pour modifier la nature même de certains êtres humains…

En agissant ainsi, il avait simplement aidé de jeunes gens à réaliser le rêve de leur vie. Grâce à lui, ils avaient pu s'épanouir totalement. Mais tous les élèves du grand-père de Richard avaient le potentiel intérieur requis. Si les anciens sorciers avaient parfois utilisé leur magie pour aider les gens, il leur était arrivé de la mettre au service d'objectifs bien moins altruistes.

— Donc, résuma Richard, les sorciers de cette époque, des hommes habitués à modifier les caractéristiques d'autres êtres humains, pensaient que les Piliers de la Création pouvaient être guéris.

— D'être nés sans le don ? répéta Kahlan, incrédule.

— Pas exactement… Ils n'essayaient pas d'en faire des sorciers, mais simplement de leur offrir une étincelle de don. Celle que tout le monde possède, en fait…

— Et qu'est-il arrivé ? demanda Kahlan.

— Le livre a été écrit après la fin des Grandes Guerres – alors que la barrière isolait déjà l'Ancien Monde du reste de l'Univers. En ce temps-là, le Nouveau Monde vivait en paix parce qu'il était séparé de l'Ancien…

» Maintenant, souviens-toi de ce que nous avons découvert il y a quelque temps… Pendant le conflit, semble-t-il, le sorcier Ricker et son équipe ont fait nous ne savons trop quoi pour que la Magie Soustractive ne soit plus transmise aux descendants d'un sorcier. Après les Grandes Guerres, les personnes nées avec le don sont devenues de plus en plus rares – et toutes étaient privées de la facette soustractive du pouvoir.

— Depuis trois mille ans, plus personne n'était né avec les deux magies. Avant toi, en tout cas. Mais ça, nous le savons depuis longtemps.

— C'est vrai, mais l'essentiel n'est pas là… Alors même qu'il naissait de moins en moins de sorciers, un nouveau problème s'est posé : celui des trous dans le monde, ou encore, des maillons brisés de la chaîne du don. Soudain, les sorciers en exercice se sont retrouvés avec deux fardeaux sur les épaules. *Primo*, la dénatalité qui les frappait, et *secundo*, l'apparition des Piliers de la Création.

Kahlan tenta d'imaginer l'ambiance fiévreuse qui devait régner dans la forteresse en ce temps-là.

— Les sorciers devaient être très préoccupés…, dit-elle.

— Je dirais plutôt : désespérés.

Kahlan tira légèrement sur les rênes de sa monture et suivit Richard, qui contournait un énorme arbre mort à l'écorce jaunie par le soleil.

— Si tu as raison, dit l'Inquisitrice quand les deux époux purent de nouveau chevaucher côte à côte, nous devons supposer que les anciens sorciers ont agi exactement comme Zedd. Ils ont dû se mettre à entraîner les jeunes gens qui avaient la « vocation ». En d'autres termes, ceux qui voulaient pratiquer la magie mais n'étaient pas nés avec le don…

— C'est ça, mais ils formaient leurs élèves aux deux variantes de la magie, afin qu'ils deviennent de « vrais » sorciers selon les critères de l'époque. Au fil du temps, ils perdirent cette aptitude et durent se contenter d'enseigner la Magie Additive à leurs adeptes. Exactement comme Zedd…

» Mais ce n'est pas le sujet du livre, ajouta Richard. À l'origine, les sorciers débordaient de confiance et ils croyaient dur comme fer que les Piliers de la Création pouvaient être « guéris » de leur maladie. Puisqu'ils enseignaient la Magie Soustractive

à des sorciers qui n'étaient pas nés avec ce don-là, offrir une étincelle de pouvoir à un individu ne devait pas être trop compliqué.

La façon dont Richard agitait les mains en parlant rappela à Kahlan un des tics de Zedd, quand il s'échauffait sur un sujet.

— Ces sorciers ont tenté d'altérer la *naissance* des gens comme Jennsen. Tu mesures la portée de leurs actes ? Prenant pour cobayes des hommes et des femmes totalement privés du don, ils les ont modifiés avec l'espoir absurde qu'ils pourraient réintégrer l'univers de la magie. Il ne s'agissait pas d'un ajout, ni d'une amélioration, mais d'une création pure et simple.

Kahlan n'aima pas du tout cette dernière phrase. En ces temps anciens, c'était connu, les sorciers n'hésitaient pas à utiliser leur pouvoir pour manipuler l'humanité.

Ils avaient transformé des gens en armes !

Durant les Grandes Guerres, les ancêtres de Jagang comptaient parmi ces armes vivantes. Ceux qui marchent dans les rêves avaient pour mission de s'emparer des esprits des habitants du Nouveau Monde afin de les contrôler. Le lien qui unissait le seigneur Rahl à ses sujets était une mesure défensive contre cet assaut mental.

D'autres types d'armes humaines étaient sortis de l'imagination maladive des sorciers. Les modifications, toujours très importantes, étaient absolument irréversibles. Dans certains cas, les « créations » se révélaient être des monstres d'une cruauté sans limites.

Jagang était un des fruits de cet arbre du mal…

Pendant le conflit, un sorcier jugé pour trahison avait refusé de dévoiler toute l'étendue de ses crimes. La torture ne suffisant pas à lui délier la langue, le sorcier qui présidait le tribunal avait fait appel aux talents de Merritt, un de ses collègues, afin d'arracher une confession au traître. Créée par Merritt, la première Inquisitrice – nommée Magda Searus – avait parfaitement accompli sa mission.

Ravi de ce résultat, le tribunal avait ordonné la création d'un ordre des Inquisitrices.

Kahlan ne se sentait pas différente des autres humains. Elle était une femme comme les autres, aimant la vie tout autant qu'elles. Mais ses pouvoirs lui venaient en droite ligne de Magda Searus. Comme Jagang, elle descendait d'une lignée altérée par la magie. En un sens, elle était une arme, comme l'empereur. Mais sa mission consistait simplement à découvrir la vérité.

— Pourquoi ce long silence ? demanda soudain Richard.

— Oh ! pardon, je réfléchissais, c'est tout… Alors, qu'as-tu appris en sautant des passages du livre ?

Richard prit une grande inspiration.

— Pour faire court, les sorciers ont tenté d'utiliser les couleurs afin de permettre à des aveugles de voir.

D'après ce que Kahlan savait de la magie et de l'histoire, c'était une démarche différente de la pire expérience visant à transformer une personne en arme. Dans ce contexte-là, les sorciers avaient « simplement » modifié, en les amplifiant, les aptitudes naturelles de leurs cobayes. Au passage, ils les avaient privés d'une partie de leur humanité, bien entendu… Mais ils n'avaient pas tenté de créer… ce qui n'existait pas du tout.

— Et si j'ai bien compris, dit enfin Kahlan, ils ont échoué…

— Un bon résumé, oui… Les Grandes Guerres étaient terminées depuis longtemps, et l'Ancien Monde – dont le but était de détruire la magie, comme pour l'Ordre Impérial aujourd'hui – ne pouvait plus nuire, puisque la barrière l'isolait du Nouveau. Mais les sorciers se sont avisés que de moins en moins de gens naissaient avec le don. Puis ils ont découvert que le lien, ce sortilège créé pour neutraliser ceux qui marchent dans les rêves, avait eu une conséquence imprévue : donner naissance à des êtres totalement dépourvus de magie. Des hommes et des femmes qui brisaient la chaîne de transmission du don…

— Ils avaient deux problèmes, dit Kahlan. Moins de sorciers potentiels et de plus en plus de gens privés de tout lien avec la magie.

— C'est ça, oui… Et le deuxième problème était plus préoccupant que le premier. Au début, les sorciers ont cru qu'ils trouveraient un remède. Une grossière erreur. Comme je l'ai déjà dit, les gens comme Jennsen donnent *toujours* naissance à des personnes privées du don. En quelques générations, le nombre d'individus coupés de la magie a augmenté plus vite que quiconque s'y serait attendu.

— De quoi être désespéré, tu as raison, souffla Kahlan.

— Le chaos menaçait de s'installer, tout simplement…

— Et qu'ont décidé les sorciers ?

À la lueur qui passa dans le regard de Richard, Kahlan devina qu'il était très troublé par ce qu'il avait découvert.

— Ils ont choisi la magie plutôt que les gens. Pour eux, le pouvoir est devenu plus important que la vie humaine. Pendant le conflit, ils avaient lutté pour qu'une personne ait le droit d'être telle que la nature l'avait faite. Après avoir défendu les détenteurs du don face à l'intolérance de l'Ancien Monde, ils ont retourné cette même intolérance contre les « trous dans le monde ». Pour eux, la magie est devenue plus précieuse que les êtres vivants !

» Comme il aurait fallu tuer trop de gens, ils ont opté pour une solution plus simple : le bannissement.

— Le bannissement ? répéta Kahlan, le front plissé. Mais où ?

— Dans l'Ancien Monde, bien sûr !

— Quoi ?

Richard haussa les épaules comme s'il s'agissait d'une évidence dont il était inutile de discuter.

— Que pouvaient-ils faire d'autre ? Massacrer des gens qui étaient leurs amis, voire leurs parents par alliance ? Beaucoup de gens « normaux » – c'est-à-dire touchés par le don sans être des sorciers – avaient des fils, des filles, des frères, des sœurs, des oncles, des tantes ou des voisins mariés à des Piliers de la Création. Les gens comme Jennsen faisaient partie intégrante de la société – en même temps, le nombre de sorciers potentiels diminuait…

» Alors qu'ils devenaient minoritaires, même s'ils tenaient toujours les rênes du pouvoir, les sorciers ne purent pas ordonner la mise à mort de tant d'innocents.

— Dois-je comprendre qu'ils ont envisagé cette solution ?

Richard hocha la tête. Dans son regard, Kahlan lut ce qu'il pensait d'un tel comportement.

— Mais ils ne sont pas passés à l'acte… Cela dit, après avoir tout essayé, ils ont dû se rendre à l'évidence : quand la chaîne du pouvoir était brisée, il n'y avait aucun moyen de la réparer. Et pis encore, les Piliers de la Création se reproduisaient à une vitesse record, menaçant de devenir la « race » dominante.

» Pour les sorciers et les magiciennes, le risque était comparable à celui que le monde avait connu pendant les Grandes Guerres. Le but de l'Ancien Monde n'avait-il pas été de détruire la magie ? Eh bien, ça pouvait se produire, même si la cause était différente…

» Les sorciers ne disposaient d'aucun « remède », ils n'avaient aucun moyen d'enrayer le phénomène, et ils ne pouvaient pas condamner à mort autant de braves gens. Conscients que le temps jouait contre eux, ils ont adopté à la hâte la solution qui s'imposait : le bannissement.

— Mais pour ça, il fallait traverser la barrière…

— La barrière était un obstacle pour les gens touchés par le don, si peu que ce fût. Les Piliers de la Création sont insensibles à la magie. Pour eux, la barrière n'existait pas.

— Mais comment les sorciers ont-ils su qu'ils avaient exilé tous les Piliers de la Création ? Si certains étaient passés à travers les mailles du filet, le problème se serait très vite posé de nouveau.

— Les sorciers et les magiciennes savent reconnaître les trous dans le monde. Ils les voient, comme n'importe qui, mais ils ne les sentent pas à travers le don. Du coup, les identifier n'a pas été un problème.

— C'est pareil pour toi ? Tu sens que Jennsen est différente ? Tu reconnais en elle un trou dans le monde ?

— Non… Mais je n'ai jamais été formé par un sorcier… Et toi, tu sens qu'elle est différente ?

— Richard, je ne suis pas une magicienne, mais… Eh bien, une créature magique, s'il faut appeler les choses par leur nom. Donc, je n'ai pas ce genre de pouvoir… Mais si tu me racontais plutôt la suite de l'histoire ?

— Les gens du Nouveau Monde ont rassemblé tous les descendants privés du don de la maison Rahl, et ils leur ont fait traverser la barrière pour qu'ils gagnent l'Ancien Monde, où on rêvait d'une humanité à jamais débarrassée de la magie…

Richard eut un sourire amer.

— En clair, les sorciers du Nouveau Monde ont offert à leurs ennemis le plus beau cadeau possible : des êtres humains privés du don. (Le Sourcier se rembrunit.) Tu nous vois décider de bannir Jennsen sous prétexte qu'elle est insensible à la magie ?

Kahlan tenta en vain de se représenter une telle infamie.

— Quelle horreur ! Se voir rejeté par les siens et envoyé chez l'ennemi…

Richard chevaucha quelques minutes en silence, puis il reprit le fil de son histoire.

— L'expérience fut terrible pour les bannis, mais tout autant traumatisante pour ceux qui restèrent dans le Nouveau Monde. Tu imagines ? Perdre soudain tant d'amis et de parents ? Voir chavirer tout l'équilibre d'un monde ? Et tout ça parce que des fous ont décidé qu'un pouvoir est plus important que la vie ?

La simple évocation de ce drame était une épreuve pour Kahlan. Perdue dans ses pensées, elle aussi avança en silence.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-elle au bout d'un moment. Ces gens eurent-ils des nouvelles de ceux que les sorciers avaient bannis ?

— Non. Une fois la barrière franchie, ils disparurent à jamais.

Pour se réconforter, Kahlan caressa l'encolure de son cheval. Parfois, toucher une créature vivante vous remettait un peu de baume au cœur…

— Et qu'advint-il aux trous dans le monde qui naquirent après cet exil forcé ?

— Ils furent impitoyablement massacrés.

Kahlan en frémit de dégoût.

— Comment peut-on faire une chose pareille ?

— Les sorciers et les magiciennes ont appris à reconnaître les « anormaux » à la naissance. Selon le livre, tuer un enfant avant qu'il soit baptisé est plus facile…

Kahlan en resta sans voix un moment.

— C'est affreux…, souffla-t-elle enfin.

— Mais pas différent du traitement que les Inquisitrices infligent à leurs fils.

Ces mots firent l'effet d'une gifle à Kahlan. Elle détestait se souvenir du temps où les enfants mâles des Inquisitrices étaient tués à la naissance sur ordre de leur mère.

C'était obligatoire, affirmait-on. Avant qu'on en vienne là, plusieurs Inquisiteurs, dépassés par leur pouvoir, avaient commis d'innommables atrocités.

Pour éviter les guerres et les persécutions, il n'y avait qu'une solution : tuer ces enfants avant qu'ils aient reçu un nom.

Kahlan ne réussit pas à regarder Richard dans les yeux. La voyante Shota avait prédit que Richard et elle engendreraient un fils. Et bien entendu, aucun des deux n'envisageait de tuer un être né de leur amour…

Ils n'exécuteraient jamais un garçon parce qu'il risquait de devenir un Inquisiteur maléfique. Pareillement, ils ne toucheraient pas à un cheveu d'un descendant de la lignée Rahl dépourvu du don. Nul ne pouvait décréter qu'un être n'avait pas le droit d'exister à cause de son apparence, de son ascendance ou de ce qu'il risquait de devenir.

— Depuis l'écriture de ce livre, dit Richard, certaines choses ont changé. À l'époque, les seigneurs Rahl étaient tous mariés. Quand un enfant privé du don venait au monde, ils mettaient fin à ses jours le moins cruellement possible.

» Mais les maîtres de D'Hara changèrent radicalement. Comme Darken Rahl, ils décidèrent d'avoir toutes les femmes qu'ils voulaient. Que leurs enfants illégitimes puissent être des Piliers de la Création leur parut sans importance. Ils les tuaient, épargnant seulement ceux qui avaient le don, et voilà tout !

— Ils avaient trois sortes d'enfants, dit Kahlan. Des futurs sorciers, des gens « normaux » et des Piliers de la Création. Les Rahl pouvaient faire la différence, selon toi… Pourquoi n'épargnaient-ils pas les enfants touchés par une étincelle de don ?

— Ils auraient pu se donner la peine de sélectionner, je suppose, mais ça ne les intéressait pas.

— Du coup, certaines mères ont tenté de soustraire leur enfant à la folie meurtrière des seigneurs Rahl. Et c'est pour ça que tu t'es découvert une sœur nommée Jennsen.

— Exactement !

Kahlan suivit le regard du Sourcier, qui venait de lever les yeux. Devant eux, des coureurs tournaient en rond au-dessus des pics, comme s'ils les attendaient.

— Richard, tu crois que les trous dans le monde bannis de l'autre côté de la barrière ont survécu ?

— Oui, si les sorciers de l'Ancien Monde ne les ont pas massacrés…

— Ici, les gens sont les mêmes que chez nous… Avec Zedd et les Sœurs de la Lumière, j'ai combattu les armées de Jagang. Nous avons recouru à la magie et je peux t'assurer que les soldats de l'Ordre n'y sont pas insensibles. Ça implique qu'ils sont tous nés avec une étincelle de don. Dans l'Ancien Monde, la chaîne du pouvoir n'est pas brisée.

— Tout ce que j'ai vu ici milite en ce sens, c'est vrai…

Kahlan essuya la sueur qui ruisselait sur son front et lui coulait dans les yeux.

— Dans ce cas, qu'est-il arrivé aux « bannis » ?

— Je n'en sais rien… Mais leur destin a dû être atroce.

— Tu crois qu'ils ont été exterminés ?

— Je suis incapable de le dire… Et je paierais cher pour savoir pourquoi cet endroit, dans le désert, porte le même nom que les trous dans le monde. Les Piliers de la Création ! (Une lueur menaçante passa dans les yeux de Richard.) Et je donnerais encore plus cher pour savoir ce qu'un exemplaire de ce livre fiche entre les mains de Jagang !

Cette nouvelle inquiétante fournie par Jennsen avait également beaucoup troublé Kahlan.

— Tu n'aurais peut-être pas dû sauter des passages entiers, seigneur Rahl.

En réponse à cette pique, Richard eut un pauvre sourire qui déçut beaucoup sa femme. Quand il allait bien, il saisissait au vol ce genre de perche…

— Si c'est la plus grave erreur que j'aie commise, ces derniers temps, je serai soulagé…

— Que veux-tu dire ?

Le Sourcier se passa une main dans les cheveux.

— Ton pouvoir d'Inquisitrice te semble-t-il différent, depuis peu ?

— Différent ? (D'instinct, Kahlan entra en contact avec la force mystérieuse tapie en elle.) Non. Il est tel qu'en lui-même…

Le pouvoir lové au cœur de son être n'avait pas besoin d'être invoqué lorsqu'elle voulait l'utiliser. Il était toujours prêt, attendant qu'elle relâche son contrôle pour se déchaîner.

— Quelque chose cloche avec la magie de l'épée…

— Comment le sais-tu ? En quoi est-elle différente ?

Richard passa lentement un pouce sur les rênes enroulées autour de son poignet.

— C'est dur à dire… J'ai l'habitude qu'elle m'obéisse au doigt et à l'œil. Elle continue de me répondre quand je l'appelle, mais je la sens… hésitante.

Kahlan pensa pour la énième fois qu'ils devaient absolument aller en Aydindril pour parler à Zedd. Le vieil homme était le gardien de l'épée. Même si l'arme ne pourrait pas voyager dans la Sliph, le Premier Sorcier leur en apprendrait long sur les fluctuations de cette magie. Et il saurait que faire.

Idem pour les migraines de Richard.

Le Sourcier avait besoin de secours, c'était évident. On lisait de la douleur dans son regard, mais son malaise était encore plus visible dans sa posture, ses mouvements et ses expressions.

Ce qu'il avait découvert dans le livre semblait avoir sapé ses forces. On eût dit qu'un sablier égrenait impitoyablement le temps qui était encore imparti à Richard. Et le sursis raccourcissait inexorablement.

Malgré la chaleur accablante, cette idée fit courir un frisson glacé le long de l'échine de Kahlan.

— Retournons au chariot, dit soudain Richard. Je voudrais mettre des vêtements plus chauds. On gèle, aujourd'hui…

Chapitre 12

Zedd sonda de nouveau la rue déserte. Il aurait juré avoir vu quelqu'un. Pourtant, son don lui disait qu'il n'y avait personne de vivant dans les environs. Il n'en restait pas moins immobile, le regard acéré…

La brise chaude plaquait sa tunique toute simple contre son corps squelettique et faisait voleter ses cheveux blancs déjà portés à l'indiscipline.

Mise à sécher au balcon d'un deuxième étage, une robe bleue, la couleur passée à cause du soleil, battait au vent comme un étendard. À l'instar de la ville et de tout ce qu'elle abritait, ce vêtement avait été abandonné depuis longtemps.

Avec leurs façades de toutes les couleurs – du rouge ocre au jaune, avec une teinte violemment contrastée pour les volets – les bâtiments qui se dressaient des deux côtés de l'étroite rue pavée composaient une sorte de canyon artificiel bariolé. Toutes ces maisons étant légèrement inclinées vers l'avant – une bizarrerie du terrain –, on eût dit qu'elle se penchait volontairement pour mieux observer les passants. Dans cette configuration, et surtout si on ajoutait leur avant-toit encore plus incliné, elles occultaient presque complètement le ciel, laissant à peine filtrer la timide lumière de la fin d'après-midi.

Le portail vert d'un jardinet, grand ouvert, grinçait sinistrement sous les assauts de la brise.

Zedd décida qu'il avait été victime d'une illusion d'optique. Sans doute un reflet lumineux sur un carreau…

Quand il fut sûr de n'avoir vu personne, le vieux sorcier recommença de descendre la rue. Prudent, il rasa les murs et marcha d'un pas délibérément très lent.

Depuis que Zedd avait activé la toile de lumière, faisant un massacre dans leurs rangs, les soldats de l'Ordre n'étaient plus revenus en ville. Mais ça ne voulait pas dire qu'il n'y avait plus aucun danger.

Jagang voulait toujours s'emparer de la cité – et surtout de la forteresse – mais il n'était pas idiot. À coup sûr, il savait que son armée, si grande fût-elle, ne pouvait pas encaisser des pertes à l'infini. Si Zedd avait l'occasion de frapper deux ou trois fois de plus, cela risquait d'inverser le résultat de la guerre.

Jagang combattait les Contrées du Milieu et D'Hara depuis un an. Au fil de toutes ces batailles, il avait perdu moins d'hommes qu'en Aydindril – en quelques minutes !

Il ne prendrait plus le risque de s'exposer aux défenses magiques de la cité.

Mais après ce coup dur, il devait rêver d'investir la Forteresse du Sorcier. Et de tordre de ses mains le cou de Zedd.

Le vieil homme soupira… Par bonheur, Jagang ignorait un détail : en fouillant frénétiquement la forteresse, Zedd n'avait pas trouvé d'autres toiles de lumière. Sinon, il aurait déjà réglé son compte à l'Ordre Impérial. Mais l'intendance ne suivait pas, et il fallait se résigner…

Cela dit, Jagang n'était pas au courant, et le respect que lui inspiraient ces toiles de lumière le tenait hors de la ville et loin de la forteresse. Un résultat dont il fallait se féliciter.

Lors de la bataille, le Palais des Inquisitrices avait pris de sales coups. Mais le jeu en valait la chandelle, car Adie et Zedd n'étaient pas passés loin d'avoir la peau de l'empereur. Les dégâts matériels pouvaient toujours se réparer.

En tout cas, Zedd l'espérait…

Il serra un poing, furieux d'avoir raté Jagang de si peu, ce jour-là. Mais au moins, son armée avait souffert.

Sans l'étrange jeune femme, le vieux sorcier aurait tué l'empereur. Mais comme il était bizarre de se trouver en face d'une personne insensible à la magie. Bien entendu, il avait entendu parler de ces gens, mais il s'agissait seulement de théorie… De vagues références, dans d'antiques grimoires, pouvaient stimuler l'imagination. Mais voir quelque chose de ses propres yeux, voilà qui était bien différent.

Une rencontre bouleversante, qui avait encore plus troublé la pauvre Adie. La dame des ossements était aveugle, mais avec l'aide de son don, elle y voyait beaucoup mieux que Zedd. Ce jour-là, elle n'avait pas pu « distinguer » la jeune femme qui était là… sans y être vraiment.

Pour Zedd, la vision avait été plutôt agréable : une très jolie femme qui arborait quelques ressemblances avec Darken Rahl, mais qui en était assez différente pour dégager une saine séduction. À l'évidence, c'était une demi-sœur de Richard. Une multitude de points communs en attestaient.

Si Zedd avait pu la convaincre qu'elle se trompait en luttant aux côtés de l'Ordre Impérial, elle n'aurait pas servi de bouclier humain à Jagang, et l'empereur ne serait plus qu'un petit tas de cendres. Hélas, le vieil homme n'avait pas pu parler à la jeune femme – et il n'était pas parvenu non plus à la tuer…

Cela dit, il savait pertinemment que tuer Jagang n'aurait pas suffi à en finir avec l'Ordre Impérial. L'empereur n'était qu'une brute qui commandait d'autres brutes. Le chef d'une bande de fanatiques convaincus que la mort était la seule forme de rachat pour les péchés de l'humanité. Des fous persuadés que la vie n'avait aucune valeur, sauf si on la sacrifiait sur l'absurde autel d'un altruisme hypocrite.

Pour les idéologues de l'Ordre, l'humanité était pervertie dès l'origine. Afin que les lendemains chantent, il convenait, aujourd'hui, d'écraser la vermine humaine sous la botte de la tyrannie. Dans son arrogance, l'Ordre Impérial s'accrochait au pouvoir et se nourrissait des cadavres des millions d'innocents dont il avait ruiné les vies pourtant saines et productives.

Une philosophie qui méprisait à ce point la raison et reposait sur des postulats irrationnels avait besoin de la force pour rester en place. Sans des monstres comme Jagang, l'Ordre aurait depuis longtemps été rayé de la carte du monde.

Mais toute la subtilité résidait dans le « comme ». Si efficace qu'il fût, Jagang n'était pas indispensable. Sans lui, l'Ordre survivrait, car ses chefs spirituels n'auraient aucun mal à trouver une nouvelle brute pour le remplacer.

Les idées de ces gens étaient dangereuses. Pour vaincre, il fallait leur opposer la vérité, tout simplement, et espérer qu'elle convainque les serviteurs de l'Ordre de se détourner de leurs maîtres. Jusque-là, Zedd et les siens devraient tenter de ralentir l'avancée de l'ennemi en lui mettant dans les roues autant de bâtons que possible.

Zedd regarda prudemment devant lui, humant le vent pour détecter la moindre trace d'un importun. La ville était déserte, mais à plusieurs occasions, des soldats isolés avaient osé descendre des montagnes pour l'explorer.

Après les dévastations provoquées par la toile de lumière, la panique s'était répandue comme une traînée de poudre dans le campement de l'Ordre. Terrifiés, beaucoup de soudards s'étaient réfugiés dans les collines et les montagnes. Le calme revenu, nombre d'entre eux avaient décidé de déserter. Des milliers de ces insoumis

avaient été capturés et exécutés, leurs corps laissés à pourrir au soleil pour bien montrer quel destin guettait ceux qui se détournaient de la cause sacrée de l'Ordre. La cause du bien ultime, comme aimaient à l'appeler ses chefs…

Instruits par l'exemple, la plupart des autres déserteurs avaient réintégré leur unité.

Cependant, il restait quelques irréductibles. Après que l'armée de Jagang se fut retirée de la ville, Zedd les avait souvent vus errer, seuls ou par petits groupes, dans les rues désertes. En quête de nourriture et de butin, ces brutes auraient tué père et mère pour un morceau de pain.

Zedd avait perdu le compte des soudards de cet acabit qu'il avait réduits en cendres.

Il était presque sûr que tous les déserteurs étaient morts. L'armée de l'Ordre Impérial était pour l'essentiel composée d'hommes venus de moyennes et de grandes villes – et donc incapables de survivre dans la nature. Leur mission était de submerger l'ennemi, de massacrer les civils, de violer les femmes et de piller les cités. Pour ce qui était de se nourrir, se vêtir et s'équiper, il y avait l'intendance ! Ces types étaient des brutes, certes, mais ils avaient besoin qu'on s'occupe d'eux. Dépendant de toute une chaîne d'approvisionnement, ils n'avaient pas une chance de survivre dans les montagnes qui entouraient Aydindril.

N'en ayant plus vu depuis assez longtemps, Zedd estimait que ces maraudeurs étaient morts de faim, avaient été exécutés où étaient repartis vers le sud, en direction de l'Ancien Monde.

Il restait cependant possible que Jagang ait envoyé des tueurs rôder dans les rues d'Aydindril. Ou des tueuses…

Certaines pouvaient être des Sœurs de la Lumière, ou pis encore, des Sœurs de l'Obscurité. Méfiant de nature, Zedd sortait très rarement de la forteresse. Et quand il s'y aventurait, il redoublait de prudence.

De plus, il détestait voir une si belle cité déserte et lugubre. Presque toute sa vie durant, il avait résidé en Aydindril, et il se souvenait des temps où la forteresse bourdonnait d'activité. Pas comme aux grandes heures de la magie, à une époque depuis longtemps révolue, mais c'était quand même le bon temps, et l'évoquer faisait flotter un sourire sur ses lèvres.

Sa bonne humeur ne dura pas. Désormais, la ville était plus lugubre qu'un cimetière. Plus de passants dans les rues, de voisins qui se parlaient d'un balcon à l'autre, d'acheteurs potentiels qui se pressaient sur la place du marché…

Naguère, le vieux sorcier aurait vu des hommes ou des femmes en grande conversation sous presque toutes les portes cochères. Des vendeurs ambulants auraient fait un boucan d'enfer avec leurs charrettes bancales, et des dizaines de gosses auraient pris un malin plaisir à courir dans les pattes des adultes.

Aujourd'hui, il n'y avait plus rien de tout ça…

Au moins, les habitants étaient vivants. C'était toujours ça, même si on les avait exilés très loin de chez eux. Et bien qu'il eût de profondes et nombreuses divergences avec les Sœurs de la Lumière, Zedd savait que Verna, leur Dame Abbesse, et toutes celles qui avaient échappé à Jagang, veilleraient bien sur les résidents d'Aydindril contraints à l'exode.

Hélas, et comme toujours, il y avait un revers à la médaille. Maintenant qu'il n'avait plus rien d'important à gagner en Aydindril – à part la forteresse – et tant de choses à y perdre, Jagang avait envoyé son armée à l'est, où attendaient ce qu'il restait des troupes des Contrées du Milieu. Les forces d'haranes se dresseraient contre l'Ordre, et Zedd savait combien les soldats de Richard étaient redoutables. Mais il ne fallait pas se faire d'illusions : face à une telle horde, ils n'avaient pas une chance de tenir.

Jagang était parti d'Aydindril afin d'affronter ces troupes. Conscient que l'Ordre Impérial ne gagnerait pas la guerre en occupant une cité déserte, l'empereur voulait écraser toute résistance. S'il ne restait plus d'individus libres et heureux dans le monde, la vérité ne menacerait plus jamais de réduire à néant les odieux mensonges de l'Ordre.

Jagang avait traversé toutes les Contrées du Milieu, coupant littéralement en deux le Nouveau Monde. Si des forces avaient été laissées en chemin pour occuper les principales cités, le gros de l'armée impériale avançait vers l'est avec D'Hara pour ultime objectif.

La tactique de Jagang était simple : isoler pour mieux écraser. Et elle fonctionnait à merveille.

Pourtant, le Nouveau Monde s'était battu pied à pied, cédant chaque pouce de terrain au prix de terribles combats. Des mois durant, Zedd, Kahlan et beaucoup de guerriers avaient tout tenté pour arrêter la progression des troupes de Jagang.

La gorge serrée, Zedd repensa aux batailles féroces, à l'impuissance des défenseurs face au nombre, aux frères d'armes et aux amis qu'il avait vus mourir… Tôt ou tard, les barbares de l'Ordre Impérial obtiendraient la victoire. Ce n'était plus évitable.

Richard et Kahlan ne survivraient pas à la défaite finale. Soudain bouleversé, Zedd trembla de tous ses membres à l'idée de perdre aussi les deux jeunes gens. La dernière famille qu'il lui restait… Oui, Kahlan et Richard étaient tout pour lui…

Submergé par le désespoir, alors qu'il s'était toujours cru capable de résister à tout, le vieil homme fut obligé de s'asseoir sur un banc, devant un magasin de chaussures dont la porte et la vitrine étaient condamnées par des planches.

Quand l'Ordre en aurait fini avec les D'Harans, Jagang reviendrait en Aydindril et il assiégerait la forteresse.

Un jour ou l'autre, tout serait à lui…

L'avenir était désormais plongé dans la grisaille d'une vie sans intérêt sous le joug de l'Ordre Impérial. Si le monde devait se plier à cette tyrannie, il faudrait des siècles et des siècles pour que renaisse l'étincelle de la liberté. Quand on le forçait à courber l'échine, le bonheur pouvait mettre une éternité pour la relever…

Au fond, était-ce si important ? Que valait la souffrance de l'humanité face à l'immensité de l'Univers et à son éternité ? Rien du tout !

Certes, mais tout dépendait du point de vue où on se plaçait. Et Zedd n'était pas d'humeur à adopter un stoïcisme de dimensions cosmiques…

Il se leva d'un bond comme s'il avait été assis sur une fourmilière. Bon sang ! était-il le Premier Sorcier, ou un vieillard pleurnichard ? Dans sa vie, combien de fois s'était-il cru perdu avant de voir l'ennemi battre en retraite ? Allons, Adie et lui avaient encore une chance de trouver dans la forteresse une arme qui renverserait la situation ! Ou au moins des informations qui pourraient être très utiles à leur cause…

Il fallait explorer toutes les salles, étudier tous les grimoires… Tant qu'il y avait de la vie, aucun combat n'était perdu. Et la victoire n'était jamais *vraiment* hors de portée.

En fait, elle était *toujours* facile à saisir, quand on la désirait assez. À condition de ne pas douter, on pouvait surmonter tous les obstacles.

Zedd se réjouit qu'Adie n'ait pas été là pour le voir déprimé au point de ne plus croire – momentanément – à la victoire. Non sans raison, elle lui en aurait rebattu les oreilles jusqu'à la fin de ses jours.

Fichtre et foutre ! il n'était pas un jeune homme sans expérience, et il avait largement les moyens de relever le défi qui se présentait à lui. Et s'il y avait dans le coin des tueurs ou des tueuses – magiques ou non –, il les attendait de pied ferme et se réjouissait d'avance des petites surprises qu'il leur avait réservées.

Le menton bien droit, un sourire sur les lèvres, Zedd s'engagea dans une allée étroite et passa devant une série de jardinets. Naguère pleins de poules, d'oies, de canards ou de pigeons, tous les poulaillers étaient vides. Dans les potagers à l'abandon, les mauvaises herbes s'en donnaient à cœur joie, semblant narguer les divers outils abandonnés par leurs propriétaires. Sur les cordes à linge, pas un seul vêtement ne flottait au vent…

En chemin, Zedd s'arrêta pour ramasser quelques plantes comestibles. Il fit provision de salades, d'épinards, de courgettes, de tomates vertes et de petits pois.

Fourrant ses trouvailles dans un sac de toile suspendu à son épaule, le vieil homme continua à explorer les jardins en quête de carrés d'oignons, de blettes, de haricots et de navets.

Mais la plupart de ces légumes n'étaient pas encore arrivés à maturité.

Par manque de soins, beaucoup de ces cultures périclitaient, mais l'abondance de jardins, en Aydindril, assurait qu'Adie et son compagnon ne mourraient pas de faim. Ils auraient même de quoi faire des réserves pour l'hiver. En stockant les tubercules dans les endroits frais de la forteresse et en faisant des conserves avec les légumes plus fragiles, ils auraient assez de nourriture pour un régiment !

Soudain, Zedd repéra un mûrier niché derrière une clôture, entre deux maisons. Le roncier était lesté de magnifiques fruits gorgés de jus délicieux.

Non sans regarder devant et derrière lui, au cas où une mauvaise surprise se préparerait, Zedd fit une généreuse collecte de fruits qu'il plaça dans un carré de tissu dont il noua les quatre coins avant de le ranger dans son sac, tout au-dessus des végétaux plus lourds.

Détestant le gaspillage, le vieil homme cueillit autant de mûres que possible et s'en remplit les poches. Le chemin qui menait jusqu'à la forteresse était long et ardu, et une petite pause goûter ne lui ferait pas de mal. Connaissant son appétit, ça ne l'empêcherait pas de faire honneur au dîner.

Adie préparait une délicieuse potée au jambonneau. Sans nul doute, elle serait ravie qu'il rapporte des légumes et en ajouterait une partie à son plat. La dame des ossements était une cuisinière de génie.

De peur qu'elle attrape la grosse tête, Zedd ne l'aurait jamais admis devant elle, bien entendu…

Arrivé devant le pont de pierre, le vieux sorcier s'arrêta et leva les yeux sur la route qui serpentait à flanc de montagne. Il n'y avait pas un bruit ni un mouvement, n'était le vent qui faisait onduler et bruire les feuilles des arbres.

Pourtant, le vieil homme resta un long moment à sonder le chemin désert.

Comme à regret, il s'engagea sur le pont qui enjambait un précipice de plusieurs milliers de pieds, *au-dessus* de la couverture de nuages bas de cette journée tristounette.

Bien qu'il eût traversé ce pont des centaines de fois, le vieil homme avait toujours un peu le tournis. En l'absence d'ailes, c'était pourtant le seul moyen de gagner la forteresse – à part le passage secret qu'il utilisait enfant…

Conscient de leur importance stratégique, Zedd avait placé assez de pièges le long du pont et de la route pour qu'aucun intrus ne survive plus de quelques secondes. Ces obstacles étaient infranchissables, même pour une Sœur de l'Obscurité. Quelques-unes avaient tenté l'aventure, et elles avaient payé cette audace de leur vie.

Elles se doutaient sûrement que le Premier Sorcier avait disposé des défenses, et elles ne pouvaient pas ne pas avoir senti les sorts d'avertissements. Mais Jagang n'avait pas dû leur laisser le choix. Avec lui, c'était toujours « marche ou crève » pour la gloire de l'Ordre – et incidemment, pour la sienne…

Ayant été prisonnière de l'empereur et soumise à son pouvoir – un court moment, par bonheur –, Verna avait parlé de son expérience à Zedd avec l'espoir de trouver une autre défense que de jurer fidélité à Richard. Malgré ses efforts, le vieil homme n'avait rien découvert. À ce jour, à part le lien, aucune magie ne pouvait neutraliser le pouvoir de celui qui marche dans les rêves. Durant les Grandes Guerres, des sorciers bien plus doués que Zedd – et armés des deux facettes du don – n'avaient pas réussi non plus à trouver une parade. Quand une créature comme Jagang s'était emparée de l'esprit de quelqu'un, il n'y avait plus rien à faire. Il fallait lui obéir à n'importe quel prix, y compris la vie…

Selon Zedd, la mort était un soulagement quand elle permettait d'échapper à l'emprise de Jagang. Mais celui qui marche dans les rêves interdisait le suicide à ses

victimes. Les talents des Sœurs de la Lumière ou de l'Obscurité, sans parler d'autres pratiquants de la magie, lui étaient trop précieux pour qu'il les laisse filer ainsi.

S'il ne pouvait permettre les suicides en série, l'empereur, en envoyant certaines sœurs à l'assaut de la forteresse, leur offrait un moyen radical d'en finir avec leur esclavage.

Bâtie à flanc de montagne, la Forteresse du Sorcier semblait vouloir écraser le monde de son altier mépris. Alors que ses murs sombres d'une hauteur inimaginable intimidaient la plupart des gens, Zedd les regardait comme la façade souriante de sa maison. Quand son regard errait sur les remparts, il se revoyait les arpenter avec sa chère femme, des années plus tôt.

Une éternité plus tôt, lui semblait-il…

Du haut des tours, il avait souvent contemplé Aydindril, le cœur serré par sa beauté. À une époque, il avait traversé les ponts et les passerelles pour aller donner des ordres aux soldats qui défendaient les Contrées du Milieu contre les troupes du père de Darken Rahl.

Ces événements-là aussi semblaient remonter à une autre vie. Aujourd'hui, son petit-fils Richard était le nouveau seigneur Rahl, et il avait réussi à intégrer les Contrées à son « empire d'haran ». Zedd n'en était toujours pas revenu, et il s'émerveillait de tous ces changements. Par la grâce de Richard, le vieil homme était désormais un loyal sujet de l'empire d'haran.

De quoi en rester baba !

Avant d'avoir atteint le bout du pont, Zedd jeta un coup d'œil dans l'abîme et un mouvement attira son attention.

Se penchant pour mieux voir, il aperçut deux gros oiseaux, au-dessus de la couche de nuages. Énormes, sombres et menaçants, les deux monstres s'engouffrèrent dans un étroit défilé, au milieu de la montagne.

Zedd n'avait jamais vu de pareils volatiles. Que fallait-il conclure de cet événement ?

Pour être franc, il n'en savait rien.

Levant les yeux vers la forteresse, il vit trois autres oiseaux qui décrivaient de grands cercles très haut au-dessus des plus grandes tours.

Ce devaient être des corbeaux. Ces oiseaux étaient plutôt gros, et Zedd, sans doute parce qu'il était affamé, devait mal estimer la distance.

Bien, s'il s'agissait de corbeaux, il fallait réévaluer l'altitude à laquelle ils volaient…

Trop tard, les fichus animaux n'étaient déjà plus en vue !

Alors qu'il franchissait le pont-levis, l'âme soudain envahie par la magie de la forteresse, Zedd eut le cœur serré de chagrin et de mélancolie. Sa tendre épouse, Erilyn, lui manquait tellement, même si elle avait quitté ce monde depuis longtemps… Et sa fille, la mère de Richard, morte si jeune…

Et Richard lui-même ! Par les esprits du bien ! que n'aurait-il pas donné pour être aux côtés de ce sacré gamin !

Par bonheur, le petit, lui, avait la chance d'être avec sa femme… Mais qu'il était difficile, parfois, de penser que ce « petit » était à présent un homme fait.

Aider à l'élever avait été un plaisir. Un des meilleurs moments de la vie de Zedd ! Un long séjour en Terre d'Ouest, loin des Contrées du Milieu, de la magie et des responsabilités. Des années passées auprès d'un enfant curieux de tout, avec des milliers de merveilles à découvrir et à lui montrer.

Un sacré bon moment de sa vie, pour sûr !

Dès que le Premier Sorcier Zeddicus Zu'l Zorander fut entré dans la forteresse, les lampes installées dans les couloirs s'allumèrent docilement sur son passage.

En chemin, Zedd s'assura que personne n'avait altéré la nature de ses pièges ni ne les avait activés.

Rien n'était arrivé, et il en soupira de soulagement. En principe, personne ne pouvait être assez fou pour s'aventurer dans son fief, mais le monde, hélas, ne manquait pas de crétins. Avoir truffé la forteresse de toiles mortelles, en plus des champs de force qui la protégeaient en permanence, ne lui plaisait pas beaucoup, mais il n'avait pas voulu prendre de risques.

Alors qu'il passait près d'une longue table, dans un couloir assez large pour être une salle de bal, le vieil homme laissa machinalement courir ses doigts le long du bois patiné par le temps. Enfant, il sacrifiait immanquablement à ce rituel chaque fois qu'il passait par là…

Il s'immobilisa soudain, plissa le front et s'avisa que ce meuble contenait un objet qu'il désirait soudain posséder. Une pelote de ficelle noire laissée ici trois ans plus tôt après avoir servi à accrocher les rubans et les autres décorations aux supports des lampes – tout ça pour la fête des vendanges, comme à l'accoutumée…

Dans le tiroir central, comme il s'y attendait, le vieil homme trouva la pelote de ficelle. Il s'en empara et la glissa dans une de ses poches depuis longtemps vidée de sa réserve de mûres.

D'un support mural, près de la table, il décrocha un bâton muni de six clochettes. Dans la forteresse, des milliers d'objets similaires servaient à appeler les domestiques…

Zedd soupira tristement. Les domestiques et leur famille avaient déserté la Forteresse du Sorcier depuis des décennies, mais il se souvenait encore des temps où leurs enfants jouaient dans les couloirs. À l'époque, leurs rires redonnaient vie au fief de la magie abandonné par les sorciers.

Zedd se promit que des enfants, un jour prochain, courraient de nouveau dans les couloirs. Les fils et les filles de Richard et de Kahlan…

Le vieil homme eut un grand sourire…

Par endroits, des ouvertures dans la pierre sombre laissaient entrer la lumière du jour. Mais dans la forteresse, beaucoup de coins étaient très mal éclairés. Zedd en chercha un, tendit un morceau de ficelle noire en travers de la porte, et y accrocha une des clochettes. Après s'être enfoncé dans le dédale de couloirs obscurs, il s'arrêta et posa à plusieurs endroits d'autres pièges à base de ficelle et de clochettes.

Pour s'équiper, il dut récupérer plusieurs autres bâtons destinés à appeler les domestiques.

Il y avait des pièges magiques partout, mais qui pouvait savoir de quel pouvoir disposaient les Sœurs de l'Obscurité ? Si elles venaient jusqu'ici, elles se méfieraient de la magie, pas de pièges si élémentaires.

De toute façon, prendre des précautions supplémentaires ne pouvait pas nuire à Zedd.

Le vieux sorcier repéra mentalement l'endroit où il avait placé le dernier piège. Il fallait qu'il prévienne Adie du danger. Mais il doutait qu'elle ait besoin de cet avertissement. Avec ses yeux morts, elle y voyait beaucoup mieux que la plupart des gens.

Suivant la délicieuse odeur de la potée, Zedd se dirigea vers la pièce aux murs couverts de livres qu'Adie et lui avaient choisie comme fief.

Adie avait accroché des oignons à sécher aux poutres très basses de la salle. Devant la cheminée flanquée de deux confortables fauteuils, face à une fenêtre décorée du symbole des carreaux, dans un jeu de cartes, un sofa confortable permettait de contempler de très haut Aydindril.

Le soleil se couchait, abandonnant la ville aux caresses d'une lumière crépusculaire.

Aydindril ressemblait à la capitale qu'elle avait toujours été.

À part l'absence de fumée sortant des cheminées et le silence de mort qu'on « entendait » jusque dans la forteresse…

Zedd posa son sac rempli de mûres sur une pile de livres qui trônait au milieu d'une table basse, derrière le sofa.

Il approcha du feu puis inspira à fond pour mieux sentir la délicieuse odeur de la potée qui y mijotait.

— Adie, ça sent délicieusement bon ! As-tu jeté un coup d'œil dehors, aujourd'hui ? J'ai vu des oiseaux vraiment bizarres…

Le vieux sorcier inspira de nouveau à fond.

— Adie, je pense que c'est cuit… (Il haussa le ton.) Au moins, nous devrions goûter… Le contrôle de qualité ne peut jamais faire de mal, sais-tu… (Le vieil homme jeta un regard par-dessus son épaule.) Adie, tu m'écoutes ? (Gagnant la porte, il examina en vain le garde-manger.) Adie, où es-tu donc ?

Zedd fit la moue, car il détestait qu'on ne lui réponde pas.

— Adie ? Fichtre et foutre ! où te caches-tu ?

Pas de réponse…

Zedd se tourna vers le chaudron qui mijotait sur les flammes. Puis il ramassa une longue louche posée sur le plan de travail de la cuisine.

— Prends ton temps, chère Adie, dit-il, je vais t'attendre en lisant un peu.

Satisfait de son mensonge, le vieil homme sourit et se prépara à s'attaquer à la potée.

Chapitre 13

Richard se leva d'un bond quand il vit Cara revenir vers le camp en poussant devant elle un homme qui lui disait vaguement quelque chose.

À la chiche lumière, il ne pouvait pas distinguer les traits du type. Sondant les environs, il ne vit personne d'autre.

Friedrich explorait le terrain au sud et Tom faisait de même à l'ouest. Cara s'était chargée du nord, cherchant comme les deux autres si l'endroit était une bonne place où passer la nuit. Après une rude journée de voyage, les six compagnons étaient épuisés. La Mord-Sith avait exploré la direction que Richard estimait la plus dangereuse. Celle vers laquelle ils allaient, et où les attendaient des zones habitées.

Une fois debout, Richard regretta de s'être levé si vite, car sa tête tournait comme une toupie.

Comme s'il regardait quelqu'un d'autre agir, il était incapable de contrôler les étranges sensations qu'il éprouvait. Quand il se concentrait vraiment, elles se dissipaient, le laissant se demander s'il était le jouet de son imagination.

Kahlan lui posa une main sur le bras comme si elle avait peur qu'il s'écroule.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

Le Sourcier hocha la tête sans quitter Cara et l'inconnu du regard.

Depuis leur chevauchée de l'après-midi, quand ils s'étaient isolés pour parler du livre, l'Inquisitrice s'inquiétait plus encore pour son mari.

Les informations découvertes par le Sourcier étaient troublantes, mais son épouse se faisait beaucoup plus de souci pour lui.

Richard pensait avoir contracté une maladie qui lui donnait un peu de fièvre. Voilà qui aurait expliqué pourquoi il crevait de froid alors que tous les autres se plaignaient de la chaleur.

De temps en temps, Kahlan lui posait le dos d'une main sur le front ou sur la joue. Ce contact lui réchauffait le cœur, mais elle faisait mine de ne pas s'en apercevoir, car elle prenait au sérieux son rôle de mère poule.

Elle pensait que Richard avait un peu de fièvre. Chargée par l'Inquisitrice de confirmer ce diagnostic, Jennsen avait touché le front de son frère. Selon elle, s'il avait de la température, ce n'était rien de dramatique…

Se fiant aux comptes-rendus de Kahlan et de Jennsen, Cara n'avait jusque-là pas jugé bon de vérifier par elle-même…

Richard pensait seulement que ce n'était pas le moment d'être malade. Il y avait quelque chose d'important en cours et…

Quelque chose d'important, certes, mais quoi ? Hélas, il ne parvenait pas à s'en souvenir. Pour penser à autre chose, il tenta de se remémorer le nom de l'homme qui accompagnait Cara. Mais il ne savait même plus où il avait bien pu le voir…

Alors que le soleil sombrait à l'horizon, à l'ouest, ses ultimes lueurs coloraient l'horizon de rose. Alentour, les collines se teintaient de gris à l'approche de la nuit.

Au milieu du camp, le feu de cuisson crépitait doucement. Afin qu'il ne trahisse pas leur présence à des lieues à la ronde, Richard prenait garde à ce qu'il ne brûle pas trop vivement.

— Seigneur Rahl…, salua l'inconnu en entrant dans le camp. (Il esquissa une révérence maladroite, comme s'il doutait que ce fût approprié.) Seigneur, vous revoir est un honneur…

Plus jeune que Richard d'un ou deux ans, l'homme avait des cheveux bouclés assez longs pour frôler ses épaules couvertes d'une élégante tunique en peau de daim. Un couteau était accroché à sa ceinture, mais il ne portait pas d'épée.

Comme des feuilles de chou, les oreilles du visiteur battaient au vent de chaque côté de sa tête. Enfant, il avait dû encaisser pas mal de moqueries au sujet de ces imposants attributs. Aujourd'hui, cela lui donnait un air sérieux et concentré. De toute façon, avec son imposante musculature, il ne devait plus guère être exposé aux sarcasmes.

— Désolé, dit Richard, mais j'ai oublié…

— Seigneur Rahl, vous ne pouvez pas vous souvenir de moi ! Je n'étais qu'un…

— Sabar ! l'interrompit soudain Richard. Tu te nommes Sabar et tu étais enfourneur dans la fonderie de Priska, en Altur'Rang.

— C'est ça ! Je suis surpris que vous ne m'ayez pas oublié, seigneur…

Sabar était un des ouvriers de la fonderie qui n'avaient pas perdu leur travail grâce aux livraisons de métal du Sourcier. Mesurant à quel point Priska luttait pour garder son affaire ouverte malgré les interminables et contradictoires tracasseries de l'Ordre, il était présent le jour où on avait dévoilé la statue sculptée par Richard. Il l'avait vue avant qu'elle soit détruite, et s'était impliqué dans la révolution dès le début, combattant aux côtés de Victor, de Priska et de tous les autres insurgés. Au mépris du danger, cet homme s'était battu pour la liberté : la sienne, celle de ses amis, et celle de l'Ancien Monde.

Ce jour-là, tout avait changé…

Même si Sabar était jusque-là un sujet de l'Ordre Impérial – donc un ennemi –, il rêvait de vivre comme il l'entendait en respectant des lois équitables, pas les diktats prétendument altruistes de despotes avides de dominer leurs semblables et de leur imposer d'ignobles mensonges.

Perdu dans ses souvenirs, Richard s'aperçut un peu tard que ses compagnons étaient tendus comme s'ils pensaient qu'un drame allait se produire.

— Du calme, Cara, dit le Sourcier. Je le connais…

— C'est ce qu'il m'a dit, oui… (La Mord-Sith posa une main sur l'épaule de Sabar.) Assieds-toi, voyageur !

— Oui, renchérit Richard, ravi de la relative amabilité de Cara, assieds-toi, mon ami. Et dis-nous ce qui t'amène.

— C'est Nicci qui m'envoie…

Richard se releva d'un bond et Kahlan vint se placer à côté de lui.

— Nicci ? Nous sommes en chemin pour la rejoindre.

Sabar dansait d'un pied sur l'autre, ignorant s'il devait s'asseoir à présent que le seigneur Rahl et sa femme étaient debout.

Cara, elle, ne s'était pas assise, se tenant debout derrière Sabar comme un bourreau prêt à faire son office. La Mord-Sith était présente au début de la révolution, en Altur'Rang, et elle devait se souvenir de Sabar. Mais pour elle, ça ne faisait aucune différence. Dès que la sécurité de Richard et Kahlan était en jeu, plus rien ne comptait à ses yeux.

Le Sourcier fit signe à Sabar de rester assis.

— Où est Nicci ? demanda-t-il tandis que Kahlan et lui reprenaient place sur une couverture dépliée. Viendra-t-elle bientôt ?

— Elle m'a chargé de vous dire qu'elle a attendu aussi longtemps que possible. Mais il y a eu des… rebondissements… et elle a dû s'en aller.

Richard en soupira de déception.

— Nous avons eu aussi des… rebondissements…

Kahlan avait été capturée et conduite jusqu'aux Piliers de la Création pour servir d'appât et y attirer le Sourcier. Mais c'était une longue histoire, et il n'avait aucune envie de la raconter.

— Nous voulions rejoindre Nicci, mais nous avons dû faire un détour… inévitable.

Sabar hocha pensivement la tête.

— Je me suis inquiété quand elle est revenue en annonçant que vous ne vous étiez pas montrés au moment du rendez-vous. Mais elle pensait que vous aviez dû avoir une urgence, et elle ne se faisait pas trop de souci…

» Victor Cascella, le forgeron, a blêmi d'angoisse quand Nicci nous a raconté tout ça. Il pensait que vous reviendriez avec elle, seigneur Rahl. D'après lui, la révolte couve dans d'autres villes – des endroits où Priska et lui ont des relations d'affaires. Les gens ont entendu parler de la déroute de l'Ordre en Altur'Rang, et ils savent que les habitants, depuis, sont beaucoup plus heureux. Les esprits indomptables qui rêvaient de liberté sous le joug de l'empereur ont à présent besoin de l'aide d'hommes tels que Victor.

» Certains membres de la Confrérie de l'Ordre, des prêtres qui sont sortis vivants d'Altur'Rang, ont gagné ces cités pour tenter d'étouffer la révolte dans l'œuf. La répression est terrible, seigneur Rahl. Des milliers de révolutionnaires potentiels et de braves gens innocents ont été exécutés.

» Pour être sûrs de contrôler l'empire, les frères survivants se sont installés dans toutes les grandes villes. Certains ont dû aller rejoindre Jagang pour l'informer du désastre et de la mort du frère Narev.

— L'empereur sait depuis longtemps que le frère Narev n'est plus de ce monde, dit Jennsen en tendant un gobelet à Sabar.

L'homme la remercia, but une gorgée et reprit le fil de son récit.

— Selon Priska, l'Ordre va tout faire pour reprendre le contrôle d'Altur'Rang. Si Jagang n'écrase pas la révolution, elle se répandra partout. Au lieu de semer autour de nous la graine de la subversion, nous devrions préparer nos défenses. Parce que l'Ordre attaquera bientôt Altur'Rang avec l'intention de ne pas laisser un survivant sur son passage… En tout cas, c'est ce que pense Priska.

Sabar marqua un temps d'arrêt. À l'évidence, la thèse de Priska l'inquiétait, mais il était trop honnête pour en rester là.

— Victor, lui, dit que nous devrions battre le fer tant qu'il est chaud. D'après lui, il faut agir avant que l'Ordre Impérial ait le temps de se réorganiser et de nous couper l'herbe sous le pied. Si la révolution éclate partout, l'empereur ne pourra pas éteindre tous ces foyers en même temps. Qu'en pensez-vous, seigneur Rahl ?

— Priska voudrait qu'Altur'Rang soit le bastion de la révolution, et Victor pense que cette ville devrait servir d'exemple à d'autres insurgés. C'est lui qui a raison. Si les gens d'Altur'Rang tentent de devenir le symbole de la liberté au milieu d'un empire hostile, ils seront tôt ou tard rayés de la carte du monde. L'Ordre ne peut pas survivre par la seule grâce de ses idéaux pervertis, et il le sait. C'est pour ça qu'il a recours à la force. Sans la violence, il s'écroulerait comme une maison rongée par les termites.

» Jagang a passé vingt ans à développer des voies de communication afin de transformer en empire cohérent une région du monde qui vivait dans l'anarchie. Ces routes ont joué un rôle capital dans son succès. Dès que quiconque s'opposait à ses prêtres, il pouvait envoyer des forces armées en un temps record.

» Après avoir éliminé les dissidents, il est passé à la deuxième phase de son plan : bourrer de propagande le crâne des enfants afin qu'ils soient prêts à vivre et à mourir – surtout à mourir – pour une belle et noble cause.

» Ces jeunes gens, fanatisés par l'Ordre, sont à présent en train de conquérir le Nouveau Monde et de massacrer sans pitié tous ceux qui ne sont pas disposés à courber l'échine au nom du salut ultime de l'humanité.

» Mais pendant que son armée et lui combattent au nord, le fief même de l'empereur est affaibli. C'est notre seule chance de vaincre, et nous devons en tirer profit. En l'absence de Jagang et de ses soudards, les voies de communication nous servent à apporter partout la bonne parole.

» La flamme de la liberté a été allumée par les premiers héros d'Altur'Rang. À présent, elle doit sillonner le pays, afin que tout le monde la voie. Si on la cache derrière les murs d'une ville, l'Ordre la soufflera comme celle d'une vulgaire bougie. Sabar, c'est peut-être notre seule chance d'échapper à la tyrannie. En tout cas, la seule qui se présentera de notre vivant. Il nous faut des porteurs de flamme, c'est Victor qui a raison.

Sabar sourit de fierté. Quoi qu'il arrive, il aurait pris part au grand combat pour la liberté…

— Victor aimerait beaucoup que les autres – Priska, par exemple – connaissent la position du seigneur Rahl. Seigneur, il voudrait vous parler avant d'aller de ville en ville « regonfler les soufflets », comme il dit…

— Donc, Nicci t'a envoyé à ma recherche ?

— Oui, et j'ai accepté cette mission avec joie. Victor sera ravi d'apprendre que vous allez bien, et très content de savoir que vous partagez son point de vue.

Même si Victor accordait beaucoup d'importance à son opinion, Richard savait qu'il n'aurait pas attendu jusqu'à la fin des temps pour agir. La révolution ne dépendait pas d'un seul homme – le seigneur Rahl – mais du désir de liberté de centaines de milliers de gens. Cela dit, Richard devait jouer son rôle de coordinateur, parce que cette révolte visait aussi un objectif politique : miner les fondations de l'Ordre Impérial au cœur même de l'Ancien Monde. Si la manœuvre réussissait, Jagang serait contraint de renoncer à sa politique de conquête pour rentrer chez lui.

Pour s'emparer du Nouveau Monde, Jagang y avait semé la division. Richard entendait lui rendre la monnaie de sa pièce et l'abattre avec ses propres armes…

Aydindril ayant été évacuée, l'Ordre allait maintenant se tourner vers D'Hara. Si compétentes qu'elles fussent, les forces d'haranes ne parviendraient pas à arrêter ce raz-de-marée. Si l'Ordre n'était pas contraint à venir s'occuper de ses arrières, D'Hara tomberait et l'empire fondé pour unifier le Nouveau Monde cesserait d'exister alors qu'il était à peine né.

Richard devait aller rejoindre Victor et Nicci. Il fallait enfoncer le clou en utilisant la seule stratégie susceptible de diviser les forces de l'Ordre.

Mais le Sourcier et ses compagnons devaient d'abord résoudre un problème urgent… qu'ils ne comprenaient pas vraiment.

— Je suis content que tu nous aies trouvés, Sabar… Dis à Victor et à Nicci que nous les rejoindrons bientôt, après avoir réglé… hum… une affaire secondaire. Dès que ce sera possible, nous les aiderons à réaliser leurs plans.

— Tout le monde sera content d'entendre ce message, seigneur… (Sabar hésita, puis inclina la tête et désigna le nord.) Seigneur, quand je venais à votre rencontre, en suivant le chemin indiqué par Nicci, je suis passé devant votre point de rendez-vous, puis j'ai continué vers le sud… Il y a quelques jours, j'ai traversé sur plusieurs lieues un endroit qui était… mort.

Richard leva les yeux et s'avisa que sa migraine avait disparu comme par magie.

— Comment ça, « mort » ?

— Jusque-là, le paysage ressemblait à celui qui nous entoure : des arbres, des carrés d'herbe, des buissons… Mais j'ai atteint un lieu où plus rien ne poussait. La végétation s'arrêtait brusquement, au même point, comme s'il y avait une ligne de démarcation. Au-delà, on ne voyait que de la roche. Nicci ne m'avait pas parlé de ce coin, et j'avoue avoir eu très peur.

Richard regarda les montagnes, à l'est.

— Et quelle est la taille de cette zone morte ?

— Je m'y suis engagé, abandonnant la vie derrière moi, et j'ai eu le sentiment de m'être aventuré dans le royaume des morts… Ou entre les mâchoires d'un nouveau piège inventé par Jagang pour nous détruire.

» De plus en plus effrayé, j'ai failli faire demi-tour. Puis je me suis rappelé que l'Ordre m'avait terrorisé toute ma vie, et cette idée m'a déplu. Ensuite, je me suis imaginé devant Nicci, essayant de lui expliquer pourquoi je n'avais pas rempli ma mission. Rouge de honte, j'ai repris mon chemin et marché quelques lieues avant de retrouver un paysage normal. (Sabar soupira.) D'abord, j'ai été soulagé, puis je me suis senti ridicule d'avoir eu si peur…

Deux, compta mentalement Richard. *Voilà qui nous fait deux étranges frontières.*

— J'ai été dans des lieux de ce genre, mon ami, et j'ai eu au moins aussi peur que toi.

— Je n'étais donc pas stupide ?

— Pas du tout ! Si tu devais comparer ce… désert… à quelque chose, tu parlerais d'une « bande de terre » ou d'une sorte de « ligne de démarcation » ?

— Les deux peuvent convenir… (Sabar désigna l'est.) Je suis venu de ces lointaines montagnes, au nord de la dépression… La ligne de dévastation mène tout droit dans le désert.

En direction des Piliers de la Création…

— Une ligne presque parallèle à celle que nous avons vue au sud, souffla Kahlan à l'oreille de Richard. Pourquoi y aurait-il deux frontières si proches l'une de l'autre ?

— Je n'en sais rien…, murmura le Sourcier. Celui qui les a « érigées » voulait peut-être isoler quelque chose de très dangereux.

Kahlan n'émit pas de commentaires. À son expression, Richard comprit que cette hypothèse l'inquiétait, surtout quand on pensait que les frontières en question n'existaient plus.

— Quoi qu'il en soit, conclut Sabar, je suis bien content de ne pas avoir rebroussé chemin. Sinon j'aurais dû affronter Nicci en plus du regret de ne pas avoir aidé le seigneur Rahl – ou plutôt, mon ami Richard.

Le Sourcier sourit.

— Je me réjouis aussi, Sabar. D'après moi, le territoire que tu as traversé n'est pas dangereux. En tout cas, beaucoup moins qu'à une époque…

— Qui est Nicci ? demanda Jennsen, morte de curiosité.

— Une magicienne, répondit Richard. Une ancienne Sœur de l'Obscurité.

— Ancienne ? Que veux-tu dire ?

— Elle était acquise à la cause de Jagang, mais elle s'est aperçue de son erreur et elle a changé de camp… (Encore une histoire que le Sourcier n'avait pas envie de raconter par le menu.) Elle se bat à nos côtés et son aide est précieuse.

Jennsen sembla ne pas en croire ses oreilles.

— Comment peux-tu faire confiance à une ancienne alliée de Jagang ? Surtout si elle était une Sœur de l'Obscurité ? J'ai eu affaire à ces femmes, Richard, et je sais combien elles sont impitoyables. Elles sont peut-être obligées d'obéir à Jagang, mais n'oublie pas qu'elles ont volontairement juré allégeance au Gardien. Tu es sûr qu'elle ne te trahira pas ?

Richard regarda sa demi-sœur dans les yeux.

— Je dors non loin de toi en sachant que tu portes un couteau à la ceinture…

Jennsen eut un sourire gêné.

— Hum… Je vois ce que tu veux dire…

— Nicci a-t-elle dit autre chose ? demanda Kahlan à Sabar.

— Rien, à part que je devais aller à votre rencontre à sa place.

La prudence était une des nombreuses qualités de Nicci. Craignant qu'il soit capturé, elle avait révélé un minimum de choses au jeune messager.

— Comment a-t-elle su où je serais ? demanda Richard.

— Grâce à la magie… Nicci a des pouvoirs aussi impressionnants que sa beauté…

Richard ne prit pas la peine de détromper le pauvre garçon. En réalité, les pouvoirs de Nicci étaient mille fois plus impressionnants que sa beauté. Comptant parmi les plus puissantes magiciennes de l'histoire, elle portait naguère un surnom évocateur : la Maîtresse de la Mort.

Richard supposa que Nicci s'était servie du lien de la maison Rahl pour le retrouver. Si le serment prêté était loyal, cette magie interdisait à celui qui marche dans les rêves de s'introduire dans un esprit. Les D'Harans de pure souche, comme Cara, pouvaient sentir où était leur seigneur…

Un jour, Kahlan avait avoué que cette aptitude de la Mord-Sith lui tapait sur les nerfs. Nicci n'était pas d'harane, mais elle était liée à Richard et avait assez de pouvoir pour manipuler le lien et remonter jusqu'à lui.

— Sabar, dit le Sourcier, Nicci avait sûrement une raison de t'envoyer. Elle ne t'a pas fait risquer ta vie pour nous dire qu'elle n'honorerait pas le rendez-vous…

— Bien entendu ! s'exclama le jeune homme. (Il rougit de honte de ne pas y avoir pensé plus tôt.) Quand je lui ai demandé ce que je devrais vous dire, elle a répondu que tout était écrit dans une lettre. (Il ouvrit la sacoche accrochée à sa ceinture.) Lorsqu'elle a mesuré à quelle distance d'elle vous étiez, elle a compris qu'elle n'aurait pas le temps de vous rejoindre. Du coup, elle m'a confié une lettre qui vous expliquera tout.

Sabar saisit le rouleau de parchemin cacheté de cire rouge entre le pouce et l'index. On eût dit qu'il tenait un aspic prêt à le mordre…

— Nicci m'a dit que c'est dangereux, expliqua-t-il. Si quelqu'un d'autre que vous l'ouvre, seigneur, elle m'a conseillé de m'éloigner très vite pour sauver ma peau…

Sabar posa délicatement la lettre dans la paume de Richard.

Le parchemin se réchauffa anormalement au contact de sa peau et la cire du cachet se mit à briller, sa lueur rouge enveloppant tout le rouleau.

Puis la cire se fissura, explosa et tomba en fine poussière sur le sol.

— J'aime mieux ne pas penser à ce qui serait arrivé si quelqu'un d'autre avait tenté de l'ouvrir, souffla Sabar.

— De la magie ? demanda Jennsen.

— À l'évidence, oui…, répondit Richard.

Il commença de dérouler la lettre.

— Mais j'ai vu la cire tomber, s'étonna Jennsen.

— As-tu vu autre chose ? Par exemple une lueur rouge ?

— Non. C'est arrivé d'un seul coup…

— Nicci a protégé cette lettre avec une toile de magie. Ma peau a désamorcé le sortilège. Si quelqu'un d'autre avait tenté d'ouvrir la lettre, ç'aurait activé la toile. Tu as vu le résultat de la magie – la cire qui se brise –, pas la toile en action…

— Un moment ! s'écria Sabar. (Il se tapa sur le front.) Bon sang ! où ai-je la tête ? Je suis chargé de vous donner autre chose…

Sabar décrocha le sac suspendu à son épaule, défit la lanière de cuir qui le fermait, l'ouvrit et sortit prudemment un objet enveloppé dans de la soie noire. D'environ un pied de long et d'un assez petit diamètre, il semblait assez lourd, à voir la façon dont le jeune homme le tenait.

— Nicci m'a dit de vous donner ça, fit Sabar en posant le paquet devant Richard. La lettre vous expliquera tout.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jennsen en se penchant un peu.

— Nicci ne m'a rien dit… (Sabar fit la grimace, comme si avouer sans cesse qu'il ne savait pratiquement rien de sa mission lui tapait sur les nerfs.) Quand elle vous regarde puis vous donne un ordre, on n'a pas réellement envie de lui poser des questions…

Richard eut un petit sourire. Il était bien placé pour comprendre ce que voulait dire Sabar.

— Quelqu'un de particulier doit-il déballer cet objet ? demanda le Sourcier.

— Nicci n'a rien précisé, seigneur…

— S'il y avait une toile de protection, elle t'aurait averti… (Richard leva les yeux.) Cara, tu veux bien déballer notre cadeau pendant que Kahlan et moi lisons la lettre ?

La Mord-Sith s'empara du paquet et commença de défaire les multiples nœuds de la lanière de cuir qui le tenait fermé.

Richard inclina un peu la feuille de parchemin pour que Kahlan puisse lire plus facilement.

« Chers Richard et Kahlan,

» Désolée de ne pas pouvoir vous dire tout ce que vous devriez savoir, mais je dois m'occuper d'une affaire très urgente et je n'ose pas perdre trop de temps.

» Jagang s'est lancé dans une aventure que j'aurais crue impossible. Grâce à ses pouvoirs, il a forcé les Sœurs de l'Obscurité qu'il contrôle à fabriquer des armes à partir d'êtres humains, comme à l'époque des Grandes Guerres. C'est déjà dangereux en soi, mais comme l'empereur n'a pas le don, sa compréhension, en de tels domaines, est des plus limitées. Il se comporte comme un taureau qui tenterait d'utiliser ses cornes pour coudre de la dentelle…

» Les sœurs utilisent des sorciers comme cobayes de leurs expériences. Je ne sais pas où elles en sont, mais je crains le pire.

» Bien ! je reviendrai plus tard sur ce sujet. Commençons par l'objet que je vous envoie. Quand j'ai repéré vos traces, puis entrepris de les remonter pour gagner notre lieu de rendez-vous, j'ai découvert cette… chose. Je suppose que vous l'avez vue aussi, puisqu'elle a été touchée par un "être-clé" impliqué dans cette affaire et lié à vous.

» Cet objet est une balise d'avertissement. Il n'a pas été activé par le contact avec la "clé", mais par les événements. Et je ne saurais trop insister sur le danger dont il nous prévient.

» Un tel artefact doit avoir été fabriqué par un sorcier de l'ancien temps, car pour y parvenir, il faut recourir aux deux facettes de la magie. Et l'officiant doit être né avec les deux variantes du don.

» Pour tout dire, ces balises sont si rares que c'est la première fois que j'en vois une. Mais dans les catacombes du Palais des Prophètes, j'ai lu quelques informations sur les objets de ce type. Pour rester active, une telle balise doit rester liée au sorcier mort qui l'a fabriquée. »

Richard leva les yeux et soupira.

— Comment un tel lien est-il possible ? demanda Kahlan.

Le Sourcier n'avait pas eu besoin de lire entre les lignes pour comprendre la gravité des propos de Nicci.

— L'objet doit avoir un lien avec le royaume des morts, dit-il simplement.

La lueur des flammes se refléta dans les yeux de Kahlan quand elle regarda son mari. Puis elle tourna la tête vers Cara, qui se débattait toujours contre les nœuds afin de déballer un objet lié à un sorcier défunt et actuel résident du royaume des morts.

Les deux époux reprirent leur lecture.

« D'après ce que je sais de ces balises, elles commandent de puissants boucliers protecteurs conçus pour isoler quelque chose de terriblement dangereux. Ces artefacts vont par deux. Le premier est toujours en ambre. C'est un avertissement pour la personne qui a provoqué la rupture du champ de force. Le contact d'une "clé", ou de quelqu'un lié à une "clé", permet de reconnaître l'objet pour ce qu'il est et l'aide à remplir sa fonction : avertir ceux qui sont concernés. Une balise ne peut pas être détruite tant qu'elle n'a pas prévenu la personne qu'elle était censée alerter. Je vous envoie celle-ci pour être absolument sûre que vous l'avez vue.

» J'ignore à quoi ressemble la seconde. Mais je sais qu'elle est destinée à l'être qui sera capable de remettre en place le champ de force.

» Sur le champ lui-même, je ne puis rien vous dire, et encore moins décrire ce qu'il protégeait. La seule certitude, c'est qu'il a été brisé.

» La source de cette rupture, même si elle n'est pas la cause de l'activation de la balise, me semble évidente, dès qu'on aperçoit l'objet… »

— Hé ! une petite minute ! s'écria Cara. (Elle se leva et recula comme si la peste noire venait de jaillir hors du paquet.) Cette fois, je n'y suis pour rien. C'est vous qui m'avez donné l'ordre, seigneur.

Le fameux « objet » que la Mord-Sith avait touché quelques jours plus tôt – en réalité, une statuette transparente – se dressait au milieu du carré de soie noire.

La petite statue représentait Kahlan, le bras gauche plaqué contre son flanc et le bras droit tendu. En forme de sablier, la statuette était faite d'ambre transparent. Ainsi, on pouvait voir à l'intérieur.

Du sable coulait du torse de la Mère Inquisitrice, traversait sa taille et s'entassait au pied de sa longue robe blanche.

Le sable coulait toujours, comme la dernière fois que Richard avait vu l'artefact. À ce moment-là, la moitié supérieure était beaucoup plus pleine que l'autre. À présent, c'était l'inverse.

Kahlan blêmit en regardant l'objet.

Dès qu'il l'avait vu, Richard n'avait pas eu besoin de Nicci pour flairer le danger. Il avait interdit qu'on y touche, mais comme d'habitude, Cara ne l'avait pas écouté.

La statuette reposait dans la niche naturelle d'un rocher, au bord de la route. Encore opaque à ce moment-là, sa surface rugueuse et noire, elle gisait sur un flanc.

Même ainsi, on reconnaissait parfaitement son modèle.

Kahlan !

Très mécontente de cette découverte, Cara avait refusé de laisser une représentation de la Mère Inquisitrice à un endroit où n'importe qui pouvait s'en emparer pour en faire le Créateur savait quoi.

Richard lui avait crié de ne pas toucher l'artefact.

Cara était passée outre. Et dès qu'elle l'avait saisie, la statuette était devenue transparente.

Paniquée, la Mord-Sith l'avait reposée dans la niche, debout, mais le dos tourné à la route.

Le bras droit s'était tendu à cet instant, indiquant la direction de l'est.

Puis les trois compagnons avaient vu le sable qui coulait dans l'objet.

La menace symbolique – le temps qui filait entre leurs doigts – avait bouleversé les trois voyageurs.

Cara avait proposé de reprendre la statuette et de la remettre sur le côté, pour empêcher le sable de couler. Ne sachant rien de l'objet, mais presque sûr qu'une solution si simple n'aurait aucun effet, Richard avait mis son veto.

Cette fois, Cara avait obéi.

Le Sourcier avait dissimulé l'objet derrière des cailloux et des branchages. À l'évidence, ça n'avait pas suffi.

À présent, il savait que le geste de Cara n'était pour rien dans cette affaire. La Mord-Sith avait simplement activé la balise, et rien de plus.

— Cara, pose-la sur le côté !

— Pardon ?

— Ce que tu voulais faire l'autre jour, pour voir si le sable cessait de couler.

La Mord-Sith dévisagea un moment son seigneur, puis, du bout d'une botte, elle fit ce qu'il lui demandait.

Le sable continua à couler.

— Comment est-ce possible ? demanda Jennsen. Il ne devrait pas pouvoir couler dans cette position.

— Tu le vois tomber ? demanda Kahlan.

— Oui, et je dois avouer que ça me flanque la chair de poule.

Richard regarda sa sœur, les yeux ronds. Pour que le sable coule, dans cette position, il fallait une intervention de la magie. Or, Jennsen était un Pilier de la Création. Un trou dans le monde. Un rejeton du seigneur Rahl dépourvu de magie.

Elle n'aurait pas dû voir le sable.

Et pourtant…

— Je suis d'accord avec vous, jeune dame, ça me terrifie aussi, dit Sabar. Encore plus que les gros oiseaux qui tournent au-dessus de ma tête depuis une semaine.

Kahlan se redressa.

— Tu as vu…, commença-t-elle.

Entendant l'avertissement de Tom, Richard se leva d'un bond et dégaina son épée.

La note métallique si caractéristique retentit.

Mais le pouvoir de l'arme ne s'éveilla pas.

Chapitre 14

Tandis que Richard dégainait sa lame, Kahlan se pencha sur le côté pour ne pas être blessée. L'avertissement lancé par Tom et la note métallique de l'Épée de Vérité se répercutèrent dans les collines environnantes, et l'Inquisitrice frissonna d'angoisse. Alors qu'elle sondait l'obscurité, son instinct lui souffla de saisir sa propre épée. Hélas, elle l'avait laissée dans le chariot pour mieux passer inaperçue et ne pas éveiller les soupçons.

Dans l'Ancien Monde, les femmes ne portaient pas d'armes.

À la lueur du feu, Kahlan distinguait clairement les traits de Richard. Depuis le jour où Zedd avait remis l'épée au Sourcier, elle l'avait vu dégainer l'arme un nombre incalculable de fois. Ce premier jour, par exemple, où il avait tiré maladroitement la lame de son fourreau. Puis au cœur de batailles terribles, ou encore, comme ce soir, avec la simple intention de se défendre.

Quand Richard tirait au clair l'épée, il éveillait la magie qui lui était liée. C'était la particularité de cette lame. Son pouvoir n'existait pas seulement pour défendre son légitime propriétaire, mais pour être la projection et la prolongation de sa volonté. L'Épée de Vérité n'était pas un artefact magique, en réalité, mais un outil mis au service du Sourcier.

La véritable arme était l'homme nommé « Sourcier » par le Premier Sorcier. Cet élu maniait l'arme et la magie lui obéissait.

Chaque fois que Richard avait dû brandir l'épée, Kahlan avait vu les reflets mortels de la magie danser dans ses yeux gris.

C'était la première fois qu'il en allait autrement. Ce soir, elle voyait simplement le regard de Richard – le guerrier, pas le réceptacle d'une antique magie.

La surprise de l'Inquisitrice – quasiment de la stupéfaction – n'était rien à côté de celle du Sourcier. Un instant, il hésita comme s'il ne savait plus qui il était.

Avant que Richard et sa femme aient le temps de se demander pourquoi Tom avait crié, des ombres sortirent du couvert des arbres, autour du camp, et fondirent sur ses occupants.

Ces agresseurs ne semblaient pas être des soldats – en tout cas, ils ne portaient pas d'uniforme – et ils n'attaquaient pas en brandissant des armes, comme l'auraient fait des militaires. Kahlan n'en vit aucun qui tenait une épée, une hache ou un couteau.

Armés ou non, ils étaient nombreux et braillaient des cris de guerre qui ne permettaient pas de douter de leurs intentions. Ils étaient assoiffés de sang et entendaient le faire savoir.

Les cris étaient une tactique classique pour effrayer l'ennemi. Kahlan avait été la première à y recourir lorsqu'elle lançait des assauts nocturnes sur le campement des soldats de l'Ordre, après le massacre d'Ebinissia.

À l'approche du combat, une lame à la main, Richard était dans son élément. Concentré, déterminé et sans pitié, même si la magie de son arme lui faisait soudain défaut…

Quand un attaquant le chargea, l'épée animée par la seule colère du Sourcier fendit l'air et lança un éclair pourpre lorsqu'elle passa au-dessus des flammes du feu.

À cet instant, Kahlan se demanda si la défection de la magie de l'épée n'allait pas leur coûter la vie.

Richard se battait merveilleusement, mais le camp, si calme un instant plutôt, était livré au chaos. Et même s'ils ne portaient pas d'uniforme, les attaquants étaient des colosses et ils prévoyaient de faire un carnage.

Un agresseur plongea et tenta de bloquer les poignets de Richard pour l'empêcher de porter un nouveau coup. La lame s'abattit, presque sans élan, et lui trancha net le bras droit. Puis elle lui ouvrit le crâne en deux. Du sang, des éclats d'os et des lambeaux de matière cérébrale volèrent dans les airs.

Un deuxième homme voulut sauter sur Richard.

Très calmement, le Sourcier lui enfonça son arme dans la poitrine. En quelques secondes, deux ennemis étaient morts.

Et la magie faisait enfin briller les yeux de Richard !

Soulagée, Kahlan s'intéressa de plus près aux attaquants. Que fichaient-ils donc ? Ils n'avaient pas d'armes, certes, mais n'en paraissaient pas moins féroces. Leur nombre, leur taille, leur vitesse et leur expression haineuse avaient de quoi impressionner les défenseurs les plus aguerris.

Mais à quoi rimait leur comportement ?

Voyant que le flot d'assaillants ne se tarissait pas, Cara se campa devant les tueurs, Agiel au poing. Quand elle commença de frapper, ses premières victimes poussèrent des hurlements qui incitèrent leurs camarades à plus de prudence… voire à une certaine hésitation.

Couteau au poing, Sabar venait de faire tomber un des types sur le sol, et le duel à mort continuait.

Jennsen dut s'écarter pour empêcher un homme de la saisir par les cheveux. Dans le même mouvement, elle ouvrit la joue de la brute d'un coup de couteau.

L'homme mêla ses cris à ceux de ses complices.

Dans un demi-brouillard, Kahlan s'avisa que les blessés n'étaient pas les seuls à hurler. Terrifiés, tous les chevaux hennissaient follement.

L'Agiel de Cara s'abattit sur la pomme d'Adam d'un type, lui arrachant un cri atroce.

Les agresseurs se hurlaient des ordres ou des avertissements qui s'étranglaient dans leur gorge lorsque l'épée de Richard la leur ouvrait d'une oreille à l'autre.

Tous les cris tournaient autour d'un seul thème : maîtriser les défenseurs. Du coup, Kahlan comprit enfin ce qui se passait. Ces attaquants ne cherchaient pas à tuer, mais à capturer. Comparée à ce qu'ils prévoyaient de faire à leurs victimes, la mort aurait été miséricordieuse.

Deux colosses sautèrent par-dessus les flammes, les bras écartés comme s'ils voulaient renverser Richard et Kahlan. Cara saisit un de ces salauds au vol, par le pan de sa chemise, le força à pivoter sur lui-même et lui plaqua son Agiel sur le ventre.

Fou de douleur, l'attaquant tomba à genoux.

L'autre s'empala sur l'épée de Richard et mourut une demi-seconde avant son compagnon, que Cara venait d'achever d'un coup d'Agiel sec et précis dans la région du cœur.

Sautant à son tour au-dessus des flammes, mais vers l'autre direction, Richard vint lui aussi se camper face au flot d'attaquants.

D'un coup presque nonchalant, il coupa presque en deux l'adversaire de Sabar, qui prit le temps de le remercier d'un petit geste de la main.

L'homme que Jennsen avait blessé était revenu à l'assaut. La peur décuplant ses forces et son adresse, la sœur de Richard frappa de nouveau. La gorge tranchée, le type porta les mains à son cou pour tenter d'enrayer l'hémorragie.

Transfigurée par la bataille, Cara était partout à la fois. Rapide comme l'éclair, elle frappa à la gorge un type qui tentait d'attaquer Jennsen dans le dos. Tombant au sol avec son adversaire, elle l'acheva avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Des couteaux brillèrent soudain dans les mains des hommes qui entouraient Richard. Conscients qu'ils ne parviendraient pas à maîtriser un adversaire si formidable, ils avaient décidé de le larder de coups.

L'apparition des couteaux eut surtout pour effet de décupler la fureur meurtrière du Sourcier. Et désormais, le pouvoir et la colère de l'Épée de Vérité combattaient avec lui.

Une fraction de seconde, Kahlan fut hypnotisée par le spectacle qu'offrait Richard. Totalement concentré sur un objectif – défendre sa vie et celle des siens –, il tuait avec une grâce qui avait quelque chose d'artistique. Une façon de danser avec la mort, comme il le disait lui-même. En face de tant de fluidité, les attaquants évoquaient irrésistiblement de gros taureaux lourds et maladroits. Avec une fabuleuse économie de mouvements, le Sourcier se déplaçait au milieu d'eux comme s'ils avaient été des statues, et chacun de ses coups portait. Dès qu'elle s'abattait, sa lame tranchait de la chair, déchiquetait des tendons et brisait des muscles. Chaque parade était suivie d'une contre-attaque mortelle.

Richard ne ratait pas une ouverture, saisissant la moindre occasion de tromper la garde d'un adversaire. Quand il frappait, il ne manquait jamais sa cible, et pas un seul de ses coups ne blessait simplement un adversaire. Dans ce ballet parfaitement synchronisé, il n'y avait pas de place pour l'erreur, l'hésitation ou la pitié.

Kahlan était furieuse de ne pas avoir son épée. Les attaquants étaient si nombreux que les voir lui faisait tourner la tête. Un jour, dans un autre pays, elle avait été encerclée par une bande de brutes chargées de la tuer. Il n'était pas question de revivre ça !

L'Inquisitrice commença de se rapprocher du chariot.

Jennsen et Sabar venaient d'être renversés par un colosse qui avait jailli des ténèbres. Dès qu'ils touchèrent le sol, leur agresseur s'écrasa sur eux, leur coupant le souffle.

Combattant expérimenté, le type saisit le poignet droit de chacun de ses adversaires, immobilisant leurs couteaux.

L'épée de Richard siffla le long du dos de l'homme, ravageant sa colonne vertébrale. Alors que le moribond se demandait encore ce qui lui arrivait, le Sourcier se retourna, mit un genou en terre et embrocha un autre agresseur, qui s'était imaginé pouvoir le frapper dans le dos.

Une surprise infinie s'afficha sur le visage du type quand il s'empala sur l'épée de Richard.

Tandis que Jennsen et Sabar s'extrayaient de sous le cadavre de leur agresseur, Richard dégagea sa lame et se prépara à affronter un nouvel adversaire.

Non loin de là, Cara abattit son Agiel sur la gorge d'un énième colosse qui déboulait des ténèbres. Presque dans le même mouvement, elle défonça d'un coup de coude le nez d'un autre type qui avait tenté de l'attaquer par-derrière pendant qu'elle était occupée.

Indignée, la Mord-Sith se retourna et flanqua un coup de genou dans l'entrejambe du fâcheux. Alors qu'il basculait en avant, les mains plaquées sur sa virilité malmenée, Cara lui écrasa la glotte d'un coup d'Agiel.

Puis elle se débarrassa d'un troisième attaquant en lui plaquant son arme sur la poitrine.

Un autre agresseur se jeta sur Sabar, qui vacilla sous l'impact, mais parvint à brandir son couteau à temps pour refroidir les ardeurs adverses.

Profitant de l'ouverture, un grand brun se baissa et ramassa la lettre de Nicci, qui était restée abandonnée sur le sol.

Kahlan plongea pour arracher la feuille de parchemin au voleur, mais il retira son bras à temps puis tenta de s'éloigner.

Jennsen vint lui barrer le chemin. Chargeant comme un taureau, l'homme l'écarta sans trop de mal. Mais elle parvint à conserver son équilibre et lui enfonça sa lame entre les omoplates.

Le type se débattit, mais la jeune femme continua à peser sur son arme, dont la pointe se fraya un chemin jusqu'au cœur de la brute.

Foudroyé, peut-être incapable de croire qu'une « faible femme » avait eu raison de lui, l'homme tomba comme une masse, atterrit dans le feu et mourut avant de s'apercevoir que ses vêtements s'enflammaient.

Kahlan essaya encore de lui arracher la lettre, mais elle dut y renoncer à cause de la chaleur des flammes.

Le message de Nicci que Richard et elle n'avaient pas lu en entier s'embrasa, brûla comme de la paille sèche et se désintégra dans le poing serré du cadavre.

Les narines agressées par l'odeur de la chair et des cheveux brûlés, Kahlan se plaqua une main sur le nez et la bouche puis recula lentement. Même si elle aurait juré que le combat durait depuis des heures, il commençait à peine. Pourtant, il y avait des cadavres partout…

Alors qu'elle repartait en direction du chariot, où l'attendait son épée, l'Inquisitrice leva les yeux et vit qu'une montagne d'homme, les épaules larges comme celles d'un cheval de trait, lui barrait le chemin. Ravi de se trouver face à une femme désarmée, le type savourait d'avance une victoire facile.

Kahlan aperçut Richard derrière le colosse et leurs regards se croisèrent.

Le Sourcier avait encaissé l'attaque de front, résolu à abattre les agresseurs avant qu'ils puissent s'en prendre à ses amis.

Mais nul n'avait la capacité d'être partout à la fois.

À l'évidence, il était trop loin de sa femme pour intervenir à temps, mais cette constatation ne l'empêcha pas d'essayer.

Kahlan ne se fit aucune illusion. Richard ne réussirait pas.

Le regard rivé dans celui de l'homme qu'elle aimait plus que tout, elle lut dans ses yeux une incroyable fureur. Richard, lui, devait être face à un visage qui n'exprimait rien. Un masque d'Inquisitrice, comme disait la mère de Kahlan, qui lui avait tout appris de son « art »…

Le colosse avança encore, bloquant totalement la vue de Kahlan.

Très calme, l'Inquisitrice se concentra sur l'espèce d'ours fou furieux qui fondait sur elle à toute vitesse.

Il ne voulait pas lui laisser l'ombre d'une chance de fuir. Et ça tombait bien, puisqu'elle n'en avait pas la moindre intention.

Malgré son air bestial, cet homme était plus rusé que ses compagnons. Après avoir évité Jennsen et Sabar, il s'était débrouillé pour échapper à la lame de Richard puis à l'Agiel de Cara. Contrairement aux autres, il ne s'était pas précipité tête basse vers la mort.

Il avait un objectif, et il était sur le point de l'atteindre.

Il n'était plus qu'à un pas de Kahlan.

Le cri d'angoisse de Richard retentit une fraction de seconde avant que le colosse, un ignoble sourire dévoilant ses dents pourries, bondisse sur sa proie.

En un éclair, Kahlan enregistra d'étranges détails qui n'avaient rien à faire dans cette histoire. Le type avait une petite cicatrice au coin de la bouche, comme s'il s'était blessé alors qu'il se servait d'un couteau pour manger. Sous ses cheveux blonds crasseux, son œil gauche était à demi fermé et il manquait un gros morceau du lobe de son oreille

droite. La forme de l'évidement, en « V », rappela à Kahlan la façon dont certains fermiers marquaient leurs porcelets.

Alors qu'elle levait le bras droit, Kahlan vit son reflet dans les yeux noirs de l'homme.

Un instant, elle se demanda s'il avait une épouse qui s'inquiétait pour lui et attendait impatiemment son retour. Avait-il des enfants ? Et dans ce cas, qu'est-ce qu'un homme tel que lui pouvait leur enseigner ?

Kahlan frissonna d'horreur en imaginant ce personnage répugnant vautré sur elle, ses lèvres gercées plaquées sur les siennes, ses mains crasseuses se glissant sous ses vêtements…

Le temps se distordit.

Kahlan tendit complètement le bras et la poitrine de l'homme vint s'écraser contre sa paume ouverte.

Les secondes s'allongèrent démesurément, donnant à l'Inquisitrice le sentiment que rien de mal ne pouvait lui arriver. Non loin de là, Richard tentait toujours de la rejoindre. Devant elle, le colosse s'apprêtait à la renverser comme si elle avait été un vulgaire fétu de paille.

Mais Kahlan dominait le temps.

Et le chasseur était devenu le gibier.

Les bruits du combat, les cris, la puanteur du sang et de la sueur, les reflets de l'acier, les jurons et les grognements, la peur, la terreur, la stupéfaction et la fureur des agonisants…

… Tout cela cessa d'exister pour l'Inquisitrice, soudain réfugiée dans un monde silencieux qui n'appartenait qu'à elle.

Même si elle était née avec et le sentait en permanence dans le noyau de son être, le pouvoir de Kahlan lui paraissait la plupart du temps lointain, incompréhensible et… étranger. Comme toujours, cela cesserait dès qu'elle relâcherait le contrôle qu'elle exerçait en permanence sur cette force dévastatrice. Alors, elle s'unirait à ce pouvoir – une osmose indescriptible qui la stupéfiait encore alors qu'elle avait recouru d'innombrables fois à sa magie.

Elle regarda l'homme qui se tenait devant elle, l'évaluant froidement.

Pendant qu'il courait vers elle, le temps lui appartenait. À présent c'était l'inverse.

Elle sentait le tissu grossier de sa chemise, et, dessous, les poils qui couvraient sa poitrine.

La surprise due à la violence de l'attaque avait disparu, maintenant. Il n'y avait plus que Kahlan et cet homme, liés à jamais l'un à l'autre par ce qui allait se produire.

Ce type avait choisi son destin lorsqu'il avait décidé d'attaquer Kahlan. Pour faire ce qu'il lui restait à faire, la jeune femme n'avait nul besoin d'éprouver des émotions, et il n'y en avait aucune en elle.

Pas de joie, ni de soulagement… Pas de haine, ni d'aversion… Aucune compassion, et pas une ombre de tristesse.

Kahlan s'était libérée de tout cela pour dégager le chemin au raz-de-marée de pouvoir qui montait du plus profond d'elle.

Son adversaire n'avait plus une chance. Il lui appartenait.

Pour l'instant, il ne se doutait de rien. Étudiant sa proie, il se demandait comment il allait en jouir, maintenant qu'elle faisait partie de son butin.

Kahlan libéra son pouvoir.

Lui obéissant, la force qui se tapissait en elle depuis sa naissance se transforma en une arme terrifiante capable d'altérer la conscience d'un être humain.

Une ombre dansa dans les yeux de l'homme, comme s'il avait compris qu'un événement qui le dépassait venait de commencer et irait inexorablement jusqu'à son terme.

Soudain, il sembla saisir que sa vie, telle qu'il l'avait connue jusque-là, était irrémédiablement terminée. Tout ce qu'il avait désiré, convoité, espéré obtenir ou voulu posséder… Tout cela n'existait plus. Et c'en était fini aussi de tout ce qu'il avait aimé ou haï.

Dans les yeux de Kahlan, il ne lut aucune pitié. Plus que tout le reste, cela le terrifia.

Un coup de tonnerre silencieux fit vibrer l'air.

Un pur moment de beauté et d'horreur. Un chant funèbre pour célébrer la fin d'une vie… qui allait pourtant continuer.

Pour Kahlan, le temps s'écoulait toujours au ralenti, et elle eut tout loisir de voir s'afficher la défaite sur le visage de l'homme. La magie qui déferlait en lui faisait déjà des ravages dans son esprit, détruisant à tout jamais sa personnalité.

La puissance de la déflagration silencieuse fit trembler jusqu'aux étoiles, au cœur du firmament.

Des étincelles jaillirent du feu et une colonne de poussière tourbillonna dans les airs. Secoués par l'onde de choc, les arbres se dépouillèrent de leurs épines ou de leurs feuilles.

L'homme appartenait à Kahlan.

Le temps ayant repris son cours, elle recula un peu sous l'impact, puis s'écarta et laissa sa victime, emportée par son élan, s'écraser sur le sol.

L'homme se releva d'un bond, se mit à genoux et croisa les mains. Des larmes aux yeux, il gémit :

— Par pitié, maîtresse, donne-moi un ordre !

Kahlan éprouva enfin une émotion pour la brute qui entrait dans une nouvelle phase de sa vie.

Du mépris.

Chapitre 15

Seuls les bêlements plaintifs de Betty troublaient le silence de mort qui s'était abattu sur le camp. Des cadavres gisaient un peu partout. À première vue, l'attaque était terminée… L'épée toujours au poing, Richard traversait le charnier pour rejoindre Kahlan. Debout près du feu, Jennsen regardait Cara examiner les morts.

S'éloignant de l'homme qu'elle venait de toucher avec son pouvoir, l'Inquisitrice alla à la rencontre de son mari, qui l'enlaça de son bras libre.

— Tu vas bien ? demanda Richard.

Kahlan hocha la tête. Puis elle regarda autour d'elle, craignant de voir jaillir de nouveaux attaquants. Mais apparemment, la source s'était tarie…

— Et toi, tu vas bien aussi ?

Richard sembla ne pas avoir entendu la question.

— Par les esprits du bien !…, soupira-t-il.

Lâchant sa femme, il courut s'agenouiller près d'un cadavre.

C'était Sabar…

Jennsen approcha, son couteau encore à la main. Tremblant de tous ses membres, elle se jeta dans les bras de Kahlan, qui lui caressa la tête et lui murmura que c'était fini, à présent…

— Sabar… Kahlan, il a tenté de me protéger…

— Je sais, je sais…

Richard venait de retourner le jeune homme sur le dos. Les membres inertes, Sabar n'était déjà plus de ce monde, et il n'y avait rien à faire pour lui.

Le souffle court, couvert de sueur et de sang, Tom déboula dans le camp. Dès qu'elle le vit, Jennsen se dégagea des bras de Kahlan et courut vers lui.

Il l'enlaça et elle posa la tête sur son épaule.

Dans le chariot, Betty bêlait toujours misérablement, comme si elle hésitait à en sortir. Jennsen l'encourageant de la voix, elle se décida enfin et vint se réfugier dans les jupes de son amie.

Toujours sur ses gardes, Tom sondait nerveusement les ténèbres.

Cara marchait entre les cadavres, s'assurant qu'aucun des types ne faisait semblant d'être mort afin de pouvoir placer plus tard une attaque-surprise. Dans la plupart des cas, le doute n'était pas permis, car les brutes étaient pratiquement coupées en deux. De temps en temps, la Mord-Sith dut quand même tapoter un dos de la pointe d'une botte ou du bout de son Agiel.

Elle n'obtint pas l'ombre d'une réaction.

Kahlan posa une main sur le dos de Richard, qui s'était agenouillé près de Sabar.

— Combien de gens devront mourir pour expier le péché d'avoir voulu être libres ? Combien ?

Kahlan vit que le Sourcier serrait toujours l'Épée de Vérité. À l'évidence, la colère de l'arme coulait encore à flots dans ses veines.

— Combien ? répéta-t-il, furieux.

— Je n'en sais rien, Richard…, murmura Kahlan.

Le Sourcier tourna la tête vers l'homme agenouillé à l'autre bout du camp. Trop effrayé pour parler, le colosse vaincu attendait que sa maîtresse daigne s'occuper de lui.

Une personne touchée par le pouvoir d'une Inquisitrice changeait radicalement. Son identité s'effaçait, et elle ne vivait plus que pour servir sa « maîtresse ».

Tout ce qui faisait normalement un être humain était remplacé par une dévotion aveugle. Plus rien d'autre ne comptait. Le seul but de cet homme, désormais, serait d'obéir à Kahlan, de la satisfaire et de répondre à toutes ses questions.

Une fois sous la domination d'une Inquisitrice, un « sujet » pouvait avouer sans sourciller n'importe quel crime. C'était pour ça qu'on avait créé l'ordre des Inquisitrices. En un sens, comme le Sourcier, elles avaient pour mission de découvrir la vérité. En temps de guerre, en particulier, la vérité était une arme essentielle lorsqu'on entendait survivre.

Le type agenouillé était désespéré parce que sa maîtresse ne lui avait rien demandé. Pour lui, ne pas savoir ce qu'elle voulait était une atroce souffrance. Car sa vie, s'il n'était pas occupé à la servir, perdait tout son sens. Quand l'Inquisitrice qui les avait « touchés » se désintéressait d'eux, beaucoup d'hommes se laissaient simplement mourir de chagrin.

Tout ce que Kahlan demanderait à sa victime – son nom, celui de sa bien-aimée – et tout ce qu'elle lui ordonnerait – y compris tuer sa propre mère – lui remplirait le cœur de joie, parce qu'il se sentirait enfin utile.

— Essayons d'en savoir plus sur tout ça…, soupira Richard.

Épuisée, Kahlan regarda l'homme agenouillé sur le sol. À peine capable de tenir debout, de la sueur ruisselant entre les seins, l'Inquisitrice avait avant tout besoin de repos. Mais un problème urgent allait l'empêcher d'en prendre…

Alors qu'il était encore à mi-chemin du prisonnier, Richard s'arrêta et baissa les yeux. À ses pieds gisaient les morceaux de la statue que leur avait apportée Sabar. Il n'en restait plus que des fragments uniquement reconnaissables parce qu'il s'agissait d'ambre transparent.

Par bonheur, Nicci précisait dans sa lettre que la statue ne leur servirait plus à rien, une fois qu'elle aurait délivré son avertissement.

Apparemment, Kahlan avait sans le vouloir brisé un champ protecteur qui isolait quelque chose de terriblement dangereux.

L'Inquisitrice ignorait de quoi il s'agissait. En revanche, elle avait peur de savoir pertinemment ce qu'elle avait fait pour briser le champ de force…

Et elle redoutait que la magie de l'épée ait commencé à faiblir à cause d'elle.

Quand elle baissa à son tour les yeux sur les restes de la statue, le désespoir la submergea.

— Ne te laisse pas emporter par ton imagination, dit Richard en lui passant un bras autour de la taille. Nous ne savons pas encore de quoi il s'agit. Ni même si c'est la vérité. Ça peut être une sorte d'erreur, ou quelque chose dans ce genre…

Kahlan aurait donné cher pour croire une chose pareille.

Richard rengaina enfin l'Épée de Vérité.

— Tu voudrais te reposer un peu, avant d'interroger cet homme ?

Kahlan passait toujours avant tout pour lui. Il en allait ainsi depuis leur rencontre. Mais aujourd'hui, c'était elle qui s'inquiétait pour lui.

Quand elle utilisait son pouvoir, une Inquisitrice était vidée de ses forces. Cette fois, Kahlan ne se sentait pas seulement épuisée, mais aussi terriblement nauséeuse.

Sa nomination au poste de Mère Inquisitrice s'expliquait en partie par son aptitude à récupérer rapidement après avoir libéré son pouvoir. En règle générale, il lui fallait

quelques heures, alors que ses collègues avaient besoin d'une journée entière, voire de deux. En repensant à toutes ces femmes, souvent des amies qu'elle adorait, Kahlan éprouva un désespoir qui ne fit rien pour améliorer son état.

Toutes les autres Inquisitrices étaient mortes depuis longtemps, victimes de Darken Rahl…

Pour récupérer ses forces, la Mère Inquisitrice aurait besoin d'une nuit de sommeil. Mais cela devrait attendre, parce qu'il y avait d'autres urgences – et surtout Richard, qui avait besoin d'elle.

— Non, répondit-elle enfin, je vais bien et je me reposerai plus tard. Allons interroger ce type…

Richard balaya du regard le camp jonché de cadavres. La terre était rouge de sang et souillée d'entrailles encore fumantes. La puanteur des viscères et celle du cadavre carbonisé accentuaient la nausée de Kahlan. Tournant le dos au prisonnier agenouillé, elle se blottit contre Richard.

Malgré ses fanfaronnades, elle était épuisée.

— Ensuite, dit-elle, nous quitterons cet endroit. Il le faut, car d'autres hommes pourraient venir. (Et si Richard devait dégainer son épée, la magie risquait de lui faire défaut…). Nous devons trouver un endroit plus sûr.

Richard approuva d'un hochement de tête.

Malgré le carnage – ou peut-être *à cause de lui* — Kahlan se sentait merveilleusement bien dans les bras de son mari.

Le souffle court et l'air effaré, Friedrich déboula à son tour dans le camp. S'arrêtant net, il lâcha un petit cri de surprise – et peut-être aussi de dégoût – en découvrant le charnier.

— Tom, Friedrich, demanda Richard, vous pensez que d'autres attaquants risquent d'arriver ?

— Non, répondit Tom. Je crois qu'ils étaient tous là… Je les ai repérés alors qu'ils progressaient dans un ravin. Je tentais de venir vous avertir quand quatre de ces types, cachés au sommet d'une butte, m'ont sauté dessus. Les autres ont continué leur chemin…

— Je n'ai vu personne, seigneur Rahl, haleta Friedrich. Mais je suis venu au pas de course dès que j'ai entendu les cris…

Richard tapota gentiment l'épaule du vieil homme.

— Va aider Tom à atteler les chevaux. Je ne veux pas passer le reste de la nuit ici.

Tandis que les deux hommes s'éloignaient, Richard se tourna vers Jennsen.

— Tu veux bien dérouler des couvertures à l'arrière du chariot ? J'aimerais que Kahlan puisse se reposer lorsque nous partirons.

— J'y vais, Richard ! répondit la jeune femme.

Elle courut vers le chariot, Betty la suivant comme son ombre.

Tandis que tous s'affairaient à préparer le départ, le Sourcier repéra un petit carré de terre et alla y creuser une tombe étroite. Pour un bûcher funéraire, le temps manquait, et le pauvre Sabar devrait se contenter d'une sépulture rudimentaire. Mais son esprit avait déjà quitté ce monde, et il ne leur en voudrait pas d'avoir dû s'occuper un peu hâtivement de son corps.

Kahlan se demanda si toute cette mystique avait encore un sens. Après avoir lu la lettre de Nicci, et appris ce que signifiait la « balise », elle avait encore plus de raisons de douter que bien des choses – dont les esprits, par exemple – continuent d'exister. Le royaume des morts était connecté au monde des vivants par des liens magiques. Le voile était une manifestation du pouvoir, et on disait qu'il se nichait à l'intérieur des gens comme Richard. Sans la magie, c'était établi, les fameux liens cessaient d'être actifs. Les autres mondes ne pouvant pas exister *indépendamment* de celui des vivants – en d'autres termes, il leur fallait une *relation* avec celui-ci –, ils risquaient purement et simplement de disparaître.

Kahlan était à présent certaine que l'emprise de la magie sur le monde s'était relâchée. Et cela avait commencé depuis des années.

Elle savait pourquoi…

Les esprits, qu'ils fussent du bien ou du mal, et toutes les autres créatures qui dépendaient de la magie, étaient menacés de disparition. Si cela se produisait, la mort deviendrait un point final dans toutes les acceptions de cette expression. Il serait impossible de retrouver un être aimé après la vie et de prendre place aux côtés des esprits du bien. Car ces esprits – voire le royaume des morts tout entier – auraient sombré dans le néant.

Quand Richard eut fini de creuser, Tom l'aida à placer délicatement le corps de Sabar dans la tombe. Après que le colosse blond eut prononcé quelques mots pour recommander l'âme du défunt aux esprits du bien, les deux hommes recouvrirent de terre la dépouille.

— Seigneur Rahl, dit Tom lorsque la cérémonie fut achevée, pendant que la majorité de ces types vous attaquait, quelques-uns sont allés trancher la gorge des chevaux.

— Tous les chevaux ?

— À part les miens. Ce sont des bêtes énormes, et ces salopards ont sans doute eu peur de se faire piétiner. Comme j'étais en train de me battre contre quatre tueurs, je n'ai pas pu intervenir… Les autres ont dû décider de s'occuper de mes chevaux une fois qu'ils en auraient eu fini avec vous… (Tom haussa les épaules.) Pour ce que j'en sais, ils avaient peut-être prévu de vous capturer, de vous ligoter et de vous jeter dans le chariot.

Richard hocha simplement la tête puis s'essuya le front d'un revers de la main.

Kahlan trouva qu'il avait l'air encore plus mal en point qu'elle. À l'évidence, sa migraine était revenue et il souffrait atrocement.

Tom jeta un regard circulaire dans le camp.

— Que faisons-nous des autres cadavres ? demanda-t-il.

— Les coureurs s'en délecteront, répondit Richard sans l'ombre d'une hésitation.

Tom n'émit aucune objection contre ce programme.

— Je vais aller aider Friedrich à atteler les chevaux. Avec la mort des autres bêtes et l'odeur du sang, ils doivent être très nerveux.

Alors que le géant blond s'éloignait, Richard appela Cara :

— Compte les morts, dit-il. Je veux savoir combien il y avait d'agresseurs.

— Richard, souffla Kahlan quand Tom et Cara furent assez loin pour ne pas l'entendre, qu'est-il arrivé quand tu as dégainé ton épée ?

— Quelque chose cloche avec son pouvoir… Quand j'ai saisi l'arme, elle n'a pas répondu à mon appel. Mais nos agresseurs arrivaient, et il fallait agir vite. Une fois le combat commencé, le pouvoir s'est réveillé…

» C'est probablement un effet de mes maux de tête… Comme ils sont provoqués par la magie, ils doivent perturber mon lien avec l'Épée de Vérité.

— La dernière fois que tu as eu ces migraines, elles n'ont eu aucune influence sur le pouvoir de l'épée.

— Je t'ai déjà dit de ne pas te laisser emporter par ton imagination ! Ce phénomène se produit depuis que j'ai mal à la tête, et il doit y avoir un rapport…

Kahlan se demanda si elle devait adhérer à cette logique. D'ailleurs, Richard croyait-il lui-même à ce qu'il racontait ?

Cela dit, il avait raison sur un point. Les défaillances de la magie de l'épée étaient récentes, et elles correspondaient au retour de ses migraines.

— Tu as de plus en plus mal, n'est-ce pas ?

Le Sourcier se contenta de hocher la tête.

— Viens, allons chercher quelques réponses…

Kahlan eut un soupir résigné. Ils devaient saisir cette occasion d'en savoir plus.

Elle se dirigea vers le prisonnier.

Chapitre 16

Quand elle se campa devant lui, l'homme leva sur Kahlan des yeux pleins de larmes. Après l'avoir attendue si longtemps, privé d'ordres à exécuter, il avait sombré dans un océan de désespoir.

— Tu vas venir avec nous, dit froidement l'Inquisitrice. Tu marcheras devant le chariot, histoire qu'on garde un œil sur toi. À chaque instant, tu exécuteras les ordres de mes compagnons comme si c'étaient les miens. Et tu répondras sincèrement à toutes les questions que nous allons te poser.

Le type se jeta à plat ventre, embrassa les pieds de Kahlan et la remercia de daigner s'occuper de lui. Ainsi vautré dans la poussière, avec son entaille en forme de « V » à l'oreille, il ressemblait vraiment à un cochon.

— Arrête ça ! cria l'Inquisitrice, révulsée qu'un déchet d'humanité pareil ose la toucher.

L'homme recula instantanément, le sang glacé par la colère qui faisait vibrer la voix de sa maîtresse. Comment avait-il pu lui déplaire ? Désespéré, il s'immobilisa à ses pieds, terrifié à l'idée de faire encore quelque chose qu'elle n'aimerait pas.

— Tu ne portes pas d'uniforme, dit Richard au prisonnier. Tes camarades et toi n'êtes pas des soldats ?

— Si, mais pas des soldats réguliers, expliqua l'homme, ravi de satisfaire Kahlan en répondant à des questions. Nous faisons partie des forces spéciales de l'Ordre Impérial.

— Les forces spéciales ? Que veux-tu dire ?

De l'incertitude passant dans ses yeux humides de larmes, l'homme jeta un regard interrogateur à Kahlan.

L'Inquisitrice ne lui fit aucun signe. Ne lui avait-elle pas déjà dit ce qu'il devait faire ? Comprenant que cette neutralité était une confirmation, le prisonnier débita à toute vitesse son discours :

— Nous sommes une unité spéciale de l'armée dont la mission est de capturer les ennemis de l'Ordre et pour ça nous passons des épreuves qui déterminent notre loyauté…

— Moins vite ! coupa Richard. On ne comprend rien à ce que tu racontes.

Le prisonnier regarda Kahlan. Lui avait-il encore déplu sans le vouloir ?

— Continue, dit l'Inquisitrice, mais plus lentement…

— Nous n'avons pas d'uniforme, et personne n'est informé de notre mission. En général, nous traquons les insurgés, dans les villes. Nous nous mêlons à eux, faisant mine de partager leurs opinions. Quand ils complotent contre l'Ordre, nous attendons d'avoir tous les noms des conjurés puis nous les arrêtons afin de les interroger.

Impassible, Richard dévisagea l'homme un long moment.

Kahlan savait qu'il avait connu les prisons et les « interrogatoires » de l'Ordre. Et elle imaginait sans peine ce qu'il éprouvait devant ce tortionnaire.

— Faites-vous la différence entre les authentiques « conspirateurs » et les braves gens mécontents ? demanda le Sourcier. Ou mettez-vous toutes leurs connaissances dans le même sac ?

— Quand nous débusquons des traîtres, nous commençons par travailler sur ce que nous appelons le « premier cercle ». Les meneurs du complot, si vous préférez. Ceux-là doivent absolument craquer et nous dire tout ce qu'ils savent. (L'homme s'anima, tout heureux de décrire en détail des méthodes de travail si raffinées.) Puis nous nous intéressons aux membres de leur famille, à leurs collègues de travail, à leurs amis… Une partie de ces gens sont incarcérés et interrogés. Tous finissent par avouer des crimes contre l'Ordre. Une preuve que nous ne soupçonnons jamais personne sans raison.

Kahlan crut un moment que Richard allait dégainer son arme et décapiter l'homme sans autre forme de procès. Quand on était entre les griffes de l'Ordre, lui avait-il confié un jour, on racontait n'importe quoi pour obtenir un semblant de répit.

Les dénonciations obtenues sous la torture remplissaient les prisons de nouvelles cargaisons d'innocents. Du coup, les bourreaux n'étaient jamais menacés par le chômage. Et les citoyens de l'Ancien Monde, même les plus respectueux de l'Ordre, redoutaient en permanence d'être soumis aux « attentions » des spécialistes de la question.

Les prisonniers étaient rarement de vrais conjurés. Dans un monde où survivre et assurer la subsistance de sa famille était un combat quotidien, la politique devenait un luxe hors de portée.

Cela dit, beaucoup de gens parlaient de leurs rêves : avoir une vie meilleure, faire ce qui leur plaisait, avoir une existence créative, œuvrer pour que leurs enfants connaissent un sort moins cruel que le leur.

L'Ordre Impérial estimant que le sacrifice était le premier devoir de l'humanité – un sacrifice consenti pour le bien d'un « autrui » de plus en plus mystérieux et insaisissable –, ces désirs innocents, pour le pouvoir en place, tenaient du blasphème autant que de l'insurrection. Dans l'Ancien Monde, la pauvreté et le malheur étaient des vertus majeures. Un devoir, et l'unique moyen de laver la souillure originelle…

Bien entendu, certains citoyens ne rêvaient pas d'une vie meilleure, parce qu'ils préféraient dénoncer leurs voisins qui disaient du mal de l'Ordre, qui cachaient un peu de nourriture ou d'argent ou qui aspiraient au bonheur. Terriblement craints, ces délateurs passaient pour des saints aux yeux des fanatiques de la Confrérie de l'Ordre.

Au lieu de dégainer son épée, Richard changea abruptement de sujet.

— Combien étiez-vous, cette nuit ?

— Vingt-huit…

— Et vous avez attaqué tous ensemble ?

Certain que Kahlan serait ravie qu'il ne dissimule rien, le prisonnier répondit avec enthousiasme :

— Nous voulions être sûrs que vous et la…

Il s'interrompit, conscient que sa confession ne plairait sûrement pas à la Mère Inquisitrice.

— Pardon, maîtresse ! s'écria-t-il. Pardonne-moi, je t'en prie.

— Réponds à la question, lâcha froidement Kahlan.

Malgré les larmes qui roulaient sur ses joues, l'homme parvint à se contrôler assez pour obéir à l'être qu'il vénérait par-dessus tout.

— Nous voulions attaquer en groupe afin de capturer le seigneur Rahl et… eh bien, toi, Mère Inquisitrice. En principe, quand nous visons un groupe assez important, la moitié des hommes ne participent pas à l'attaque afin d'intercepter d'éventuels fuyards. Mais j'ai dit à mes gars que le seigneur Rahl et toi, maîtresse, ne vous sépariez jamais. Afin de mettre toutes les chances de notre côté, j'ai ordonné une attaque massive. Mais d'abord, j'ai fait abattre les chevaux de monte, pour interdire toute possibilité de fuite…

» Je n'ai jamais imaginé que nous allions échouer, maîtresse !

— Qui t'a envoyé ? demanda Kahlan.

L'homme se traîna sur les genoux, tendant les mains pour toucher la jambe de Kahlan.

La jeune femme ne broncha pas, mais son regard indiqua qu'elle n'avait aucune envie d'un contact de ce genre.

Le type retira ses mains.

— Nicholas…, répondit-il.

Kahlan plissa le front. Elle aurait cru qu'il allait dire « Jagang ».

Elle redoutait que celui qui marche dans les rêves soit en train de l'épier à travers les yeux de cet homme. Par le passé, l'empereur avait déjà envoyé des tueurs dont il contrôlait l'esprit. Et face à ces marionnettes, même Cara était impuissante.

— Tu mens ! C'est Jagang qui t'a envoyé !

— Non, maîtresse ! s'écria le prisonnier. Je n'ai jamais rencontré Son Excellence. L'armée est si grande, si puissante… J'exécute les ordres de mes supérieurs, et je doute que *leurs* chefs – et même le niveau suivant de la hiérarchie – intéressent le moins du monde l'empereur. Jagang est très loin au nord, occupé à apporter la bonne parole à des sauvages. Je doute qu'il connaisse l'existence des unités comme la mienne…

» Nous sommes des équipes d'exécutants assez compétents et forts pour capturer ou réduire au silence les suspects que nous désigne l'Ordre. Nous sommes tous originaires de cette partie de l'empire, et c'est pour ça qu'on nous a recrutés. Pour Jagang, un homme comme moi n'a aucun intérêt.

— Pourtant, il est venu marcher dans tes rêves !

— Pardon, maîtresse ? (L'homme parut terrifié d'avoir répondu à une question par une autre question.) Désolé, mais je ne comprends pas.

— Jagang s'est introduit dans ton esprit et il t'a parlé.

— Non, maîtresse… Je n'ai jamais rencontré Son Excellence, et je n'ai pas davantage rêvé de lui. À son sujet, je ne sais rien, sinon qu'Altur'Rang a l'honneur d'être la ville où il est né.

» Voudrais-tu que je le tue pour toi, maîtresse ? Si c'est ce que tu veux, permets-moi d'essayer !

Le pauvre idiot ne savait pas à quel point il se montrait présomptueux. Mais il était prêt à tout, quitte à en crever.

Kahlan se détourna de sa marionnette, se pencha vers Richard et lui parla à l'oreille :

— Je n'en suis pas sûre, mais je crois que les personnes contrôlées par Jagang ont conscience de sa présence – ou au moins, de son passage – dans leur esprit.

— Celui qui marche dans les rêves a peut-être trouvé un moyen d'occulter ce souvenir. Pour mieux nous espionner, par exemple…

— C'est possible, mais… Richard, pense aux millions d'habitants de l'Ancien Monde. Comment Jagang saurait-il qui il doit contrôler ? Malgré ses pouvoirs, ce n'est qu'un homme…

— As-tu le don ? demanda Richard au prisonnier.

— Non…

— Nous tenons la réponse, dit le Sourcier. Selon Nicci, Jagang s'intéresse fort peu aux gens dépourvus de magie. Comme il a plus de mal à les contrôler, il se concentre sur les sorciers et les magiciennes, qui font le travail à sa place. En ce moment, il doit se focaliser sur toutes les sœurs qu'il a capturées. Et si on en croit le début de la lettre de Nicci, il les a chargées d'une mission vitale : transformer des êtres humains en armes. Comme il doit aussi s'occuper de l'armée et de la planification de la campagne, il est sûrement trop pris pour se soucier de seconds couteaux comme ce type.

— Peut-être, mais quand il le faut, il peut s'introduire dans l'esprit d'un pareil minable. Richard, nous devrions exécuter ce prisonnier, et vite !

Depuis le début, Richard foudroyait l'homme du regard. Dès qu'il ne jugerait plus utile de l'interroger, il n'aurait aucune pitié pour ce chien, Kahlan le savait.

— Un seul ordre de moi, rappela-t-elle, et il tombera raide mort.

Richard soutint un moment le regard de sa femme, puis il s'intéressa de nouveau au prisonnier.

— Qui est le « Nicholas » dont tu as parlé ?

— Un puissant sorcier dévoué à la cause.

— Tu l'as vu et il t'a directement donné des ordres ?

— Non. Nous sommes trop insignifiants pour des hommes pareils. Les ordres ont suivi la voie hiérarchique, comme toujours…

— Comment nous as-tu trouvés ? demanda Richard.

— On nous a dit où vous chercher, seigneur Rahl…

— Et d'où Nicholas tirait-il cette information ?

Le front plissé, l'homme fouilla dans sa mémoire pour trouver la réponse.

— Eh bien… Je ne sais pas, parce qu'on ne nous l'a pas dit. Nous avons reçu l'ordre de fouiller ce secteur et de vous capturer si nous vous trouvions. Le capitaine qui m'a transmis ces instructions était très clair sur un point : en cas d'échec, le Chapardeur serait très mécontent.

— Le Chapardeur ? Qui est-ce ?

— Nicholas le Chapardeur… C'est son nom, et on l'appelle souvent le Chapardeur tout court.

— Le quoi ? demanda Kahlan, tout aussi étonnée que Richard.

— Le Chapardeur, maîtresse.

— Oui, mais pourquoi ce surnom ?

L'homme inclina piteusement la tête.

— Je n'en sais rien, maîtresse. Tu m'as demandé qui nous envoie et j'ai répondu : Nicholas, un sorcier qu'on surnomme le Chapardeur.

— Et où est-il, ce sorcier ?

— Je n'en sais rien, répéta l'homme. Je reçois des instructions de mon chef, et c'est un frère de l'Ordre qui les lui transmet…

Richard prit une grande inspiration et se massa la nuque.

— Que sais-tu d'autre au sujet de Nicholas ? À part que c'est un sorcier surnommé le Chapardeur, parce que ça, on a compris…

— J'ai appris à le redouter, comme mes chefs le redoutent.

— Pourquoi ? demanda Kahlan. Qu'arrive-t-il quand on le mécontente ?

— Il fait empaler les gens qui lui déplaisent…

Ajoutée à la puanteur du sang et de la chair brûlée, cette révélation fut beaucoup plus qu'en pouvait supporter Kahlan. Si cet interrogatoire continuait, elle allait vomir, c'était une certitude.

— Richard, dit-elle en prenant le bras de son mari, tout ça ne sert pas à grand-chose… Partons d'ici, je t'en prie ! Nous pourrons l'interroger de nouveau plus tard…

— Tu marcheras devant le chariot, dit le Sourcier sans hésiter une seconde. Je ne veux pas que ma femme soit obligée de te voir.

Le type inclina la tête et obéit.

— Je ne crois pas que Jagang se soit infiltré dans son esprit, dit Kahlan. Mais qu'arrivera-t-il si je me trompe ?

— Pour l'instant, il ne faut pas le tuer… S'il marche devant le chariot, Tom pourra le surveiller, et si nous nous trompons, eh bien… notre ami est très adroit avec un couteau. (Richard eut un petit soupir.) J'ai déjà appris quelque chose d'important…

— Quoi ?

— Mettons-nous en route et je te raconterai.

Dans l'obscurité, Kahlan distinguait le chariot, prêt au départ. Tom ne quittait pas des yeux le prisonnier, déjà en position devant les deux grands chevaux de trait.

Cara et Jennsen étaient dans le véhicule. Friedrich, lui, avait pris place sur le banc du conducteur, près de Tom.

— Combien de cadavres ? demanda Richard à Cara.

— Avec les quatre que Tom a laissés dans la colline, ça nous fait vingt-sept.

— Donc, vingt-huit hommes avec le prisonnier, fit le Sourcier, visiblement soulagé.

Kahlan sentit soudain glisser la main qu'il avait posée sur son épaule. Sans crier gare, il cessa de marcher, vacillant sur ses jambes, puis se laissa tomber à genoux.

L'Inquisitrice s'agenouilla à côté de lui et lui passa un bras autour des épaules. Les yeux plissés à cause de la douleur, Richard se pressa un bras sur la poitrine et se plia en deux.

Cara sauta du chariot et vint s'accroupir près de son seigneur.

L'angoisse chassa instantanément la fatigue de Kahlan.

— Nous devons rejoindre au plus vite la Sliph, dit-elle à Cara autant qu'à Richard. Zedd pourra nous aider, mais le temps presse, et il faudra voyager vite.

Haletant, Richard semblait perdre inexorablement sa bataille contre la douleur. Ne pas savoir que faire pour l'aider brisa le cœur de Kahlan. Était-ce donc cela, la vie ? Rester éternellement impuissante devant la détresse des autres ?

— Seigneur Rahl, dit Cara, on vous a enseigné le contrôle de la douleur. Vous devez le faire, à présent… (Elle saisit Richard par les cheveux et le força à relever la tête.) Réfléchissez ! Souvenez-vous ! Remettez la douleur à sa place ! Vite !

Richard serra le poignet de son amie pour la remercier de son aide.

— Impossible…, souffla-t-il à Kahlan. Nous ne pouvons pas… voyager dans la Sliph…

— Il le faut ! C'est le moyen le plus rapide.

— Et si ma magie me fait défaut au moment où je devrai respirer le vif-argent ?

— Mais… Pour arriver à temps pour te sauver, c'est la seule possibilité !

— Et si quelque chose tourne mal, je mourrai… (Richard haletait de plus en plus.) Sans l'aide du don, entrer dans la Sliph est un suicide. Et l'épée ne me répond plus… Si mes migraines ont pour cause la disparition de mon pouvoir, je mourrai dans la Sliph dès ma première inspiration. Je refuse de prendre ce risque.

Kahlan en eut le sang glacé. Zedd était le seul espoir de Richard. Sans l'aide d'un expert, les migraines provoquées par le don tueraient le Sourcier.

La jeune femme avait bien peur de savoir pourquoi la magie de l'épée trahissait Richard. Ça n'avait rien à voir avec les maux de tête. En revanche, c'était lié à ce qui avait brisé le fameux champ de force. Et la balise indiquait clairement que l'Inquisitrice était responsable de cet événement. Si c'était vrai, elle portait de lourdes responsabilités sur tellement de plans…

Et dans ce cas, comprit-elle, Richard avait raison au sujet de la Sliph. Il serait incapable de la réveiller, et encore moins de voyager en elle…

— Richard Rahl, puisque tu viens de jeter aux orties mon plan génial, tu as intérêt à en trouver un autre.

La douleur arrachait maintenant des gémissements au Sourcier. Puis il toussa, et Kahlan vit qu'il crachait du sang.

— Richard !

Alarmé, Tom accourut. Quand il vit le sang, sur le menton de son seigneur, il devint blanc comme un linge.

— Aidons-le à monter dans le chariot, dit Kahlan avec un calme forcé.

Cara passa une épaule sous le bras de Richard et Tom le prit par la taille. Avec le concours de l'Inquisitrice, les deux gardes du corps parvinrent à remettre debout leur seigneur.

— Nicci…, souffla Richard.

— Pardon ? demanda Kahlan.

— Tu voulais un plan… J'en ai un : aller voir Nicci.

Richard luttait pour contrôler sa respiration. Mais il ne pouvait pas s'empêcher de tousser et de cracher du sang.

Nicci était une magicienne, et il avait besoin d'un sorcier. Même sans utiliser la Sliph, il devait tenter de gagner Aydindril.

— Zedd sera plus à même de…, commença Kahlan.

— Il est trop loin ! Et n'oublie pas que Nicci peut pratiquer les deux variantes de la magie.

Kahlan avait négligé ce point. Oui, Nicci pouvait peut-être vraiment les aider.

À mi-chemin du chariot, Richard s'évanouit. Le soutenant du mieux possible, sa femme et ses deux amis le portèrent jusqu'au véhicule.

Tom n'eut pas besoin de l'aide des deux femmes pour hisser le seigneur Rahl dans le chariot, où Jennsen avait déjà déplié d'autres couvertures.

Avec un détachement qui l'étonnait elle-même – mais il n'était pas question, pour le bien de Richard, qu'elle cède à la panique –, Kahlan aida les autres à allonger son mari dans le chariot.

Puis Jennsen et elle tentèrent de se pencher sur lui, pour voir comment il allait, mais la Mord-Sith les écarta sans douceur. Se pliant en deux, elle plaqua une oreille contre la bouche du Sourcier et écouta intensément.

Elle tata la carotide de Richard, qui pulsait encore faiblement. Puis elle glissa sa main libre sous la nuque du Sourcier, prête à le soulever et à lui donner le souffle de la vie s'il le fallait.

Ayant souvent besoin de garder des gens en vie pour continuer à les torturer, les Mord-Sith étaient expertes en ce domaine. Et ce talent leur permettait à l'occasion de sauver des vies.

— Il respire, annonça Cara. (Elle se redressa et tapota l'épaule de Kahlan.) Il va mieux…

L'Inquisitrice hocha simplement la tête. Si elle voulait continuer à feindre l'impassibilité, mieux valait éviter de parler. Alors qu'elle prenait place à côté de Richard, face à Cara, celle-ci entreprit de nettoyer le sang qui maculait le menton du malade.

Kahlan ignorait que faire et ça la rendait folle.

— Nous voyagerons toute la nuit, annonça Tom en s'asseyant sur le banc du conducteur.

Kahlan se força à réfléchir. Que voulaient-ils faire, déjà ? Ah oui ! rejoindre Nicci !

— Non, dit-elle. Altur'Rang est très loin d'ici. Il n'y a pas de route à proximité, et traverser un pays inconnu en pleine nuit est de la folie. Si nous les poussons trop, les chevaux ne tiendront pas le coup. Ils mourront ou se blesseront, et si nous les perdons, je ne nous vois pas porter Richard jusqu'à notre destination.

» Le plus sage est de nous éloigner très vite d'ici, puis de nous reposer pour reprendre des forces, au cas où il y aurait une nouvelle attaque. Si nous n'agissons pas intelligemment, nous sommes fichus !

Jennsen prit soudain les mains de Kahlan.

— Il avait une migraine et il a dû affronter ces hommes… Un peu de repos suffira peut-être à le retaper…

Kahlan apprécia cette façon de voir les choses, même si elle doutait de sa pertinence.

Tendant le cou, elle regarda son prisonnier.

— Il y a d'autres unités ? Nicholas a-t-il envoyé plusieurs groupes à nos trousses ?

— Pas à ma connaissance, maîtresse.

Kahlan se pencha vers Tom.

— S'il fait le moindre geste suspect, tue-le !

Le géant blond hocha la tête.

L'Inquisitrice recula et alla tâter le front de Richard. Sa peau était glacée et humide.

— Partons et avançons jusqu'à ce que nous ayons trouvé un endroit plus facile à défendre. Tu as raison, Jennsen : Richard a besoin de repos, pas d'être secoué dans un chariot. Nous allons tous dormir un peu, et nous repartirons à l'aube.

— Il faut trouver un cheval, dit Cara. Ce chariot est trop lent. Si j'avais une monture, j'irais chercher Nicci et je la ramènerais ici. Ce serait un gros gain de temps.

— Bonne idée, dit Kahlan. Nous verrons ce qu'on peut faire… Tom, en route ! Trouvons un endroit sûr où camper.

Le géant blond desserra le frein et fit claquer les rênes. Aussitôt, le chariot s'ébranla.

Betty se coucha près de Richard, la tête blottie sur son épaule.

— J'ai tant de peine pour Rouquine…, dit Kahlan en voyant des larmes rouler sur les joues de Jennsen.

Betty leva la tête et poussa un bêlement plaintif.

— Richard se remettra, dit Jennsen. (Elle prit la main de Kahlan.) J'en suis sûre !

Chapitre 17

Zedd crut avoir entendu quelque chose.

La cuillerée de potée qu'il allait engloutir s'immobilisa en plein vol.

Il se pétrifia et tendit l'oreille.

La forteresse lui semblait souvent vivante, comme si elle respirait. De temps en temps, il aurait même juré qu'elle poussait un petit soupir. Et depuis qu'il était enfant, il y captait des craquements dont il n'avait jamais trouvé la source. Selon lui, ces bruits devaient provenir des blocs de pierre qui réagissaient aux changements de température et de taux d'humidité. C'était d'autant plus probable que certains de ces blocs, au niveau des fondations, avaient la taille de petits immeubles.

Un jour, alors que le sorcier avait onze ou douze ans, un grand bruit avait retenti dans toute la forteresse, comme si on l'avait frappée avec un marteau géant. Il était sorti d'une bibliothèque, où il lisait studieusement, pour voir des dizaines de gens courir en tous sens dans les couloirs en échangeant des murmures inquiets. Plus tard, son père lui avait dit qu'on avait trouvé la cause de ce tumulte. Un des blocs géants s'était fissuré, tout simplement. Cela ne menaçait en rien l'intégrité du complexe, mais on avait entendu le bruit d'un bout à l'autre de ses interminables couloirs. Bien que ces incidents fussent très rares, Zedd avait sursauté plus d'une fois à cause d'un vacarme inattendu.

Ensuite, il y avait les animaux. Dans certaines zones de la forteresse, des milliers de chauves-souris voletaient en liberté. Elles appréciaient tout particulièrement le sommet des tours de garde où des myriades d'insectes venaient chercher les chiches rayons de soleil qui filtraient des meurtrières.

Les rats comptaient aussi parmi les résidents de la forteresse. Leurs couinements et le bruissement de leurs pattes, quand ils rôdaient en bande, pouvaient inquiéter n'importe qui.

Les souris grignotaient tout ce qui leur tombait sous les dents, produisant un bruit de fond parfois angoissant.

Bien entendu, il y avait aussi les chats… Descendants des souriciers et des félins domestiques, ceux qui peuplaient aujourd'hui les lieux étaient redevenus sauvages et ils perpétraient de véritables massacres dans les rangs des rongeurs. Ils s'attaquaient aussi aux oiseaux qui nidifiaient au sommet des tours ou venaient y chasser des insectes.

De temps en temps, un bruit répugnant retentissait quand une chauve-souris, un rat, une souris, un oiseau ou un chat s'aventurait dans un endroit interdit. Les champs de force étaient conçus pour garder les gens hors des zones dangereuses ou sensibles, mais ils protégeaient aussi les artefacts précieux conservés dans la forteresse. Ces défenses s'activaient au contact de la vie, qu'elle fût humaine ou animale.

C'était logique. Sinon, rien n'aurait empêché qu'un chien de compagnie vienne voler un dangereux talisman et le rapporte innocemment à son jeune maître, qui risquait de se faire exploser en jouant avec. Il était aussi possible que des personnes malveillantes

dressent des animaux pour qu'ils collectent du butin à leur place. Incapables de faire la différence entre les espèces, les champs de force tuaient aveuglément les intrus. Si une chauve-souris – pourtant impossible à domestiquer – s'aventurait là où il ne fallait pas, elle finissait en cendres comme n'importe qui.

Dans le complexe, il existait des champs de force que Zedd lui-même ne pouvait pas traverser. Car pour cela, il fallait contrôler les deux facettes de la magie.

Certaines défenses se présentaient sous la forme de barrières qui empêchaient les intrus d'avancer – en limitant leurs mouvements, ou en leur infligeant des sensations hautement désagréables. Ces protections-là visaient à interdire l'accès de certaines zones à des enfants ou à des profanes en matière de magie. Attendu leur objectif, il n'était pas nécessaire qu'elles soient capables de tuer.

D'autres secteurs étaient strictement réservés à des sorciers ou des magiciennes dotés de l'autorité requise. Si un intrus tentait d'y pénétrer sans désactiver le sortilège – par exemple en touchant une plaque de métal spéciale –, le champ de force le carbonisait en un clin d'œil. Et il se montrait tout aussi impitoyable avec les animaux.

Ces défenses mortelles avertissaient leurs victimes en leur communiquant une intense chaleur ou de terribles picotements. Dans un complexe si grand, il était facile de s'égarer, et il fallait prendre des précautions pour ne pas tuer des innocents. Ces alarmes fonctionnaient aussi pour les animaux, mais quand un chat poursuivait une souris, il pouvait se laisser entraîner au-delà du point de non-retour.

Zedd continua à tendre l'oreille et ne capta plus rien. S'il avait vraiment entendu quelque chose, il avait dû s'agir d'un grincement de la pierre, d'un cri d'animal ou des gémissements du vent qui s'engouffrait dans la forteresse par ses centaines d'ouvertures.

La cuillerée de potée reprit son vol majestueux jusqu'à la bouche avide de Zedd.

— Miam ! s'écria le vieux sorcier. C'est un délice !

Quand il avait goûté le plat, un peu plus tôt, rien n'était cuit, et ça l'avait beaucoup déçu. Au lieu d'accélérer les choses avec un peu de magie – et de s'attirer le courroux d'Adie, qui détestait qu'on se mêle de ses recettes – il s'était assis sur un banc et avait lu un peu pour passer le temps.

Lire était une source inépuisable d'informations qui pouvaient se révéler utiles aux moments les plus inattendus de ce conflit.

En étudiant, le vieil homme avait régulièrement surveillé l'évolution de la potée. Et ce avec une patience qui l'étonnait lui-même.

À présent, le plat paraissait parfait. Le jambonneau fondait sur la langue et les légumes ajoutés par Zedd étaient cuits à point : ni trop craquants ni trop mous. Un régal en perspective.

Non sans désolation, Zedd avait depuis longtemps remarqué qu'Adie ne lui avait jamais fait de biscuits salés. Or, c'était délicieux avec une potée. Bon sang, il rêvait de biscuits ! En attendant que la dame des ossements revienne et lui en prépare, une bonne assiette de ce plat savoureux lui calerait l'estomac. Mais ensuite, il y aurait intérêt à avoir des biscuits, sinon, il râlerait comme jamais.

Où était donc Adie, d'ailleurs ? Puisqu'il avait passé la journée en ville, elle était certainement allée chercher des informations dans une des bibliothèques. Pour la sélection des ouvrages, elle était une précieuse assistante. Étant native de Nicobarese, elle s'occupait prioritairement des livres rédigés dans sa langue. Mais comme il y en avait partout dans le complexe, ça ne disait pas où elle pouvait bien être…

Il y avait aussi des pièces remplies d'étagères lestées d'ossements. D'autres pièces abritaient des myriades d'armoires munies de centaines de tiroirs. Des ossements, là encore.

Zedd avait vu les squelettes de créatures dont il ignorait jusqu'à l'existence. Mais Adie, elle, était une spécialiste des os. Pendant des décennies, elle avait vécu dans une petite maison, près de la frontière. Effrayés, les gens du coin l'avaient surnommée « dame des ossements » parce qu'elle collectionnait les tibias, les clavicules, les côtes et

tout ce qu'on pouvait imaginer d'autre. Sa maison était pleine d'os, dont certains tenaient à distance les monstres qui s'aventuraient à traverser la frontière.

Zedd soupira. Os ou pas, il n'avait aucun moyen de savoir où était sa vieille amie. D'autant moins qu'il y avait dans la forteresse bien d'autres choses susceptibles d'intéresser une magicienne. Enfin, Adie avait simplement pu vouloir se dégourdir les jambes – ou grimper sur les remparts pour admirer les étoiles et méditer.

Bref, il était bien plus facile de l'attendre près de la potée que de se lancer à sa recherche.

S'il y avait pensé, il aurait attaché une des clochettes autour du cou de la vieille fugueuse…

Zedd s'attaqua à sa potée en sifflotant un air entraînant. Attendre l'estomac vide ne servait à rien, sauf à se mettre de mauvaise humeur. C'était sa devise depuis toujours. Mieux valait casser la croûte et sourire, pas vrai ? Quand il se sentait grognon, il fallait une grande abnégation pour le supporter…

Alors qu'il versait la huitième louche de potée dans son assiette, Zedd entendit de nouveau un bruit.

Il se pétrifia. Bon sang ! il aurait juré qu'il venait d'entendre sonner une clochette.

Le vieil homme n'était pas doté d'une imagination délirante et il n'avait pas tendance à être impressionnable. Pourtant, un frisson glacé courut dans tout son corps comme s'il venait d'être touché par les doigts gelés d'un fantôme.

Zedd se leva doucement et se tourna vers la porte.

Ça pouvait être un chat… S'il n'avait pas placé la cordelette assez haut, un félin avait pu faire sonner la clochette avec sa queue – s'il la gardait fièrement dressée quand il passait sous un obstacle si insignifiant. Un de ces sacrés matous avait même pu s'asseoir sur son arrière-train et jouer les sonneurs avec les pattes avant. Oui, c'était possible…

Il se pouvait aussi qu'un oiseau se soit perché sur la cordelette. Ces pièges sonores étaient un luxe de précaution, puisque aucun être humain normal n'aurait pu franchir les champs de force placés *avant* les clochettes.

Ce devait être un animal. Plus précisément, un chat ou un oiseau. C'était la seule explication.

Malgré cette rassurante logique, le vieil homme avait tous les poils hérissés. Il détestait la façon dont cette clochette avait sonné. Quelque chose lui disait qu'un animal ne pouvait pas avoir produit un tintement pareil.

Pourtant, une clochette avait sonné – ce n'était pas son imagination. Tentant de se souvenir du tintement, il s'efforça de se représenter le type de personne qui pouvait l'avoir provoqué.

Posant son assiette sur le manteau de la cheminée, Zedd avança vers la porte en traçant mentalement la carte des pièges sonores qu'il avait placés.

Il devait être sûr !

Il sortit de la pièce et avança dans le couloir, le dos collé au mur. Quand il atteignit la première intersection, il sonda le nouveau couloir, sur sa droite, puis jeta un coup d'œil derrière lui. Il n'y avait rien nulle part.

Le vieil homme continua son chemin, passant devant une série de portes fermées puis longeant une tapisserie – la représentation d'un vignoble – qu'il avait toujours trouvée d'une grande médiocrité.

Trois intersections plus tard, il arriva au pied d'un grand escalier. Il le gravit, passant au-dessus du couloir qu'il venait de quitter. En revenant ainsi sur ses pas, il allait pouvoir rejoindre les couloirs où il avait placé des pièges sonores. L'astuce suprême étant bien entendu de ne pas les avoir empruntés à l'aller.

En marchant, Zedd consulta le plan mental du dédale de couloirs, de salles et d'escaliers où il entraînait ses éventuels poursuivants. Pour y avoir passé la plus grande partie de sa vie, il connaissait comme sa poche le complexe géant. Et bien entendu, le

Premier Sorcier avait accès à tous les coins et recoins, à part ceux qui exigeaient la maîtrise de la Magie Soustractive.

À cause de cette limitation, il aurait pu se perdre dans certaines parties de son fief. Mais pas celle où il évoluait actuellement.

À moins de marcher dans son sillage, ce qui était impossible, quiconque le suivrait devrait faire tôt ou tard demi-tour, ou passer dans un couloir muni d'un piège magique et d'une cordelette à clochette.

S'il entendait un nouveau tintement, il saurait de quoi il retournait.

Une idée le frappa soudain. Et si c'était Adie ? Elle avait pu ne pas « voir » la cordelette noire. Ou juger ces pièges stupides et décider de faire sonner une clochette pour embêter son compagnon.

Non, Adie n'était pas comme ça. Elle aurait pu lui délivrer un sermon pompeux au sujet des pièges idiots qui ne servaient à rien – ça, c'était tout à fait son genre ! – mais elle était trop responsable pour en déclencher un histoire de s'amuser. Cela dit, elle avait pu le faire sans le vouloir…

Une autre clochette tinta. Zedd se tourna en direction du bruit et se pétrifia.

Ça ne collait pas… Le son venait de derrière un amphithéâtre, dans un couloir où il avait effectivement posé un piège. Mais cet endroit était trop éloigné de celui où avait tinté la première clochette. Personne n'avait pu parcourir une telle distance en si peu de temps. Gravir des centaines de marches, traverser une passerelle, longer des remparts étroits en pleine nuit, trouver le bon escalier en colimaçon pour redescendre, puis traverser une enfilade de couloirs…

Non, c'était impossible.

Sauf s'il y avait plus d'un intrus !

La clochette avait d'abord émis un bref tintement, puis il y avait eu un son métallique, comme si elle était tombée sur le sol de pierre. Quelqu'un avait bel et bien trébuché sur la cordelette…

Zedd changea de plan. Faisant demi-tour, il s'engagea dans un étroit couloir, sur sa gauche, courut jusqu'à un escalier et gravit trois par trois les marches en chêne polies par le temps. Sur le premier palier, il tourna à droite, se précipita vers un deuxième escalier – en pierre, celui-là – et monta aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient le porter.

Glissant sur une marche, le vieil homme faillit basculer en arrière. Mais il parvint à se rétablir, tomba sur un genou, se fit affreusement mal au tibia et ravala le chapelet de jurons qui lui montait aux lèvres.

Très sobre, il s'autorisa simplement une seconde pour grimacer de douleur. Et encore, il utilisa ce répit pour consulter de nouveau sa carte mentale de la forteresse.

Puis il repartit à un train d'enfer.

L'escalier avalé, il descendit un couloir aux murs lambrissés, s'arrêta devant une porte en chêne ronde, l'ouvrit d'un coup d'épaule et déboula sur un chemin de ronde. Sans prendre le temps d'admirer le firmament étoilé, il avança, s'arrêta deux fois pour regarder par une meurtrière et fut très satisfait de ne voir personne. Si les intrus ne passaient pas par un des chemins extérieurs, il devinait aisément où ils devaient être…

Sa tunique flottant au vent, Zedd passa de tour en tour, traversant ainsi tout le vaste secteur du complexe où avaient sonné les deux clochettes. En procédant ainsi, il espérait débouler dans le dos des visiteurs qui s'étaient pris les pieds dans les cordelettes. Puisque ces inconnus avaient avancé sur les deux flancs de l'amphithéâtre, ils devaient être entrés par la même aile du complexe. Le vieil homme voulait arriver derrière eux et les coincer avant qu'ils atteignent une zone dépourvue de protection magique où ils pourraient s'enfoncer dans un incroyable dédale de couloirs. S'il ne les rattrapait pas *avant*, il lui faudrait une éternité pour les dénicher.

Tout en courant, le vieux sorcier tenta de comprendre comment des intrus avaient pu franchir les défenses magiques de base pour atteindre les couloirs où il avait posé ses

pièges sonores. Les champs de force qui protégeaient ce secteur auraient dû être infranchissables. Mais quelqu'un avait-il pu les contourner ? D'instinct, il aurait répondu « non », mais quelque chose devait lui échapper.

La forteresse était un tel labyrinthe…

De fait, beaucoup de zones défendues par des champs de force *pouvaient* être contournées. Quand un couloir était piégé aux deux extrémités, afin de défendre toutes les salles auxquelles il donnait accès, il était en général possible de faire le tour, dans un sens ou dans l'autre, pour aller *au-delà* du secteur protégé.

Cette configuration était délibérée. Si les salles en question contenaient des artefacts dangereux, ça ne signifiait pas que ce qui se trouvait après ou avant la zone devait être interdit à tout visiteur. De plus, il fallait bien un moyen, pour ceux qui pouvaient traverser les champs de force, d'atteindre les endroits où ceux-ci étaient disposés.

Le complexe entier était en fait un labyrinthe en trois dimensions qui comptait une infinité de routes et de chemins.

Pour les téméraires, ce pouvait être aussi un piège mortel. À certains endroits, les sorts d'avertissements permettaient aux promeneurs innocents de rebrousser chemin. Au-delà de ces systèmes de sécurité, les champs de force tuaient sans tirer de coup de semonce. Les intrus n'avaient aucun moyen de savoir où étaient placées ces défenses. Quand on entendait abattre des envahisseurs, on ne les prévenait pas gentiment de ses intentions…

Zedd supposait qu'il devait être possible de contourner assez de champs de force pour atteindre les couloirs où il avait tendu les cordelettes. Mais même sous la torture, il n'aurait pas pu indiquer un tel chemin à quelqu'un.

Qu'importait, au fond ? Qu'ils aient été malins ou chanceux, les intrus seraient bientôt coincés dans le labyrinthe. Si aucun champ de force ne les tuait, il s'occuperait d'eux en personne.

À un moment, le vieil homme, en passant sur un chemin de ronde, sonda l'abîme vertigineux qui se terminait au pied de la montagne. Au-delà, on apercevait la forme sombre d'Aydindril, la ville fantôme…

Mais au fait, qui avait pu franchir le pont de pierre piégé, pour commencer ?

Une Sœur de l'Obscurité, sans doute… Une magicienne assez futée pour désamorcer les défenses de Zedd en utilisant la Magie Soustractive. Mais les champs de force, dans la forteresse, étaient d'une tout autre nature. La majorité avait été créée par des sorciers de l'ancien temps qui contrôlaient les deux facettes de la magie. Une Sœur de l'Obscurité, si douée soit-elle, ne neutraliserait pas des défenses prévues pour repousser des *sorciers* qui maîtrisaient la magie dans son ensemble. Ces hommes-là avaient été à leur époque mille fois plus puissants que la plus redoutable Sœur de l'Obscurité actuelle.

Mais où était Adie ? Elle aurait déjà dû se montrer. À présent, le vieil homme regrettait de ne pas s'être lancé à sa recherche. Elle devait être informée que des intrus rôdaient dans la forteresse.

Sauf si elle le savait déjà, parce qu'ils l'avaient capturée…

Zedd cessa de contempler la vue et dévala au pas de course le chemin de ronde pentu. Quand il atteignit l'escalier, il s'accrocha à la rampe pour ralentir un peu, puis entama dans le noir la descente des marches en colimaçon.

Son don lui apprenait qu'il n'y avait personne dans les environs. Donc, il avait probablement réussi à prendre ses ennemis à revers. Ces crétins étaient piégés !

Arrivé au pied de l'escalier, Zedd ouvrit la porte et s'engouffra dans le couloir…

… Où il percuta de plein fouet l'homme qui attendait, les bras croisés.

L'impact renversa le grand type. Zedd s'étala aussi, et les deux hommes glissèrent sur le sol de marbre, chacun tentant de se raccrocher à quelque chose pour s'immobiliser.

Le vieux sorcier n'en revenait pas ! Son don lui affirmait que l'homme n'était pas là. À l'évidence, c'était une erreur. Rencontrer quelqu'un dans un couloir qui aurait dû être désert donnait le tournis au vieil homme – plus encore que sa ridicule glissade sur le marbre.

Tout en avançant sur les fesses, Zedd invoquait une toile pour coincer le type dans les mâchoires d'un piège magique. Dans le même temps, son adversaire tentait de le ceinturer ou de lui bloquer les bras.

Faisant fi du danger, Zedd puisa de la chaleur dans l'air ambiant et fit jaillir de ses doigts un éclair de lumière blanche censé carboniser l'intrus en un clin d'œil.

L'éclair traversa sa cible et alla ricocher contre le mur de pierre du couloir.

Zedd comprit alors que son attaque n'avait fait ni chaud ni froid à sa cible. En revanche, des étincelles jaillissaient partout dans le couloir. Et désormais, elles étaient dangereuses pour une seule personne : le Premier Sorcier lui-même.

L'homme parvint à prendre le dessus sur le vieillard, l'écrasant de tout son poids. Alors qu'il se battait au corps à corps, Zedd exagéra sa faiblesse musculaire pour inspirer à son adversaire une confiance fallacieuse. Dès que l'occasion se présenta, il lança un coup de genou dans l'estomac du colosse, lui coupant le souffle.

Criant de surprise plus que de douleur, l'homme lâcha le vieillard.

Drainé de presque toute sa chaleur par la magie, l'air était aussi glacial que par une nuit d'hiver. Des nuages de buée se formaient devant la bouche des deux hommes, qui frissonnaient de froid.

Le grand type cria pour appeler ses camarades au secours.

Zedd avait toujours cru que les individus sensés évitaient de s'en prendre physiquement à un sorcier. Ce type, lui, semblait n'avoir rien à redouter de la magie. Et même s'il ignorait avoir cette chance, jusque-là, il devait avoir compris, à présent. Pourtant, alors qu'il était deux fois plus grand que son adversaire, trois fois moins âgé et immunisé contre les sorts, ce grand crétin se battait comme une fillette.

Médiocrement doué pour le combat, l'imbécile était cependant doté d'une détermination de fer. S'il parvenait à briser la nuque du vieil homme, son manque de compétence ne changerait rien au résultat… définitif.

Voyant que l'homme s'était relevé et revenait à l'assaut, Zedd, enfin debout, tendit les mains, les doigts écartés, et invoqua un nouvel éclair. Trop malin pour tenter de couper en deux un type qui se jouait de la magie, il visa le plafond, juste au-dessus de sa cible.

Des éclats de pierre volèrent dans les airs. Puis un fragment de la taille d'un poing se détacha et vint s'écraser sur l'épaule du type. Malgré le vacarme de son sortilège, Zedd entendit craquer des os. Sonné par l'impact, le colosse recula et s'adossa au mur.

Sachant que son adversaire ne pouvait pas être blessé *directement* par la magie, Zedd déchaîna dans le couloir une tempête de pouvoir qui enverrait des éclats de pierre voler un peu partout.

Déjà remis du choc, le type repassa à l'attaque. Il dut reculer à la hâte pour éviter une pluie de gravats en provenance du plafond. Mais sa manœuvre ne suffit pas. Percuté par de gros blocs, blessé par des échardes géantes, il fut rapidement réduit en charpie et s'écroula, raide mort.

Hélas, jaillissant de l'écran de fumée et de poussière, deux nouveaux agresseurs bondirent sur le vieil homme. Comme pour le premier, le don de Zedd lui affirmait qu'il n'y avait personne…

Le sorcier lança d'autres éclairs, mais ses deux agresseurs étaient déjà sur lui. Le plaquant au sol, ils lui immobilisèrent les bras.

Zedd lutta de toutes ses forces pour lancer un éclair qui ferait s'écrouler tout le plafond.

Une main énorme qui tenait un morceau de tissu crasseux s'abattit sur le visage du vieil homme. Vite forcé de respirer, il capta une odeur puissante et entêtante qui fit sonner un signal d'alarme dans sa tête.

Mais il était trop tard. Aveuglé par le tissu, Zedd ne voyait plus rien, mais il sentait sa tête tourner comme une toupie.

Les ténèbres l'enveloppèrent et finirent par avoir raison de sa résistance.

Il perdit conscience.

Chapitre 18

Zedd se réveilla. L'estomac retourné, la tête embrumée, il aurait juré ne s'être jamais senti si malade de sa vie. Comment pouvait-on avoir envie de vomir à ce point et ne rien restituer de la potée qu'on venait de manger ?

Tétanisé, il ne parvenait pas à lever la tête. S'il avait pu mourir sur-le-champ, quel soulagement cela aurait été. Ne plus souffrir, enfin…

Il voulut mettre les mains devant ses yeux, car la lumière les blessait. Mais il s'aperçut qu'on lui avait lié les poignets dans le dos.

— Je crois qu'il se réveille, dit un homme d'un ton respectueux, comme s'il s'adressait à un supérieur.

Malgré son piteux état, Zedd tenta d'utiliser son don pour déterminer combien de gens il y avait autour de lui. Pour une raison inconnue, cette force qui coulait d'habitude en lui aussi aisément que son sang – un pouvoir naturel comme l'ouïe ou la vue – lui sembla épaisse et gluante, comme si de la mélasse circulait dans ses veines.

C'était sans doute un effet du produit dont était imbibé le morceau de tissu qu'on lui avait appliqué sur le visage.

Malgré tout, il parvint à sentir qu'il n'y avait qu'une personne près de lui.

Plutôt étrange… Pourquoi ce type aurait-il parlé tout seul ?

Des mains puissantes saisirent le vieux sorcier par le devant de sa tunique et le remirent debout.

Zedd se donna l'autorisation de vomir. Mais curieusement, rien ne se passa.

Malgré sa vision brouillée, il distingua des silhouettes d'arbres sur un fond de ciel obscur et, au-delà, la forme noire de la forteresse.

Soudain, une langue de flammes jaillit dans les airs. Ébloui, Zedd cligna des yeux. La petite flamme dansait paresseusement au-dessus d'une femme aux cheveux gris.

Le vieux sorcier vit d'autres personnes dans les ombres. Son don s'était trompé.

Non, il s'agissait d'autre chose. Comme le grand type qu'il avait percuté, ces gens n'étaient pas touchés par la magie.

La femme dévisagea longuement son prisonnier et eut un sourire méprisant.

— Eh bien, dit-elle, moqueuse, le grand sorcier est réveillé, semble-t-il.

Zedd ne répondit rien. La situation paraissant l'amuser, la femme se pencha et la petite flamme de paume éclaira ses lèvres au rictus hautain et son nez crochu.

— Tu es en notre pouvoir, à présent, siffla-t-elle.

Après avoir patiemment attendu de s'être un peu repris, Zedd appliqua à son don la « torsion » mentale requise – un mouvement qui se communiqua jusqu'aux tréfonds de son âme – pour invoquer un éclair blanc, former une lame d'air qui couperait cette vieille chouette en deux et, cerise sur le gâteau, inciter toutes les pierres des environs à s'abattre sur elle pour l'ensevelir.

Bref, il allait offrir un fabuleux (et ultime) feu d'artifice de magie à cette harpie.

Rien ne se produisit.

Au lieu de se pencher sur les causes de cet échec, Zedd décida d'oublier ses petites préférences personnelles – il adorait écrabouiller les enquiquineuses – et se résigna à la carboniser avec du bon vieux Feu de Sorcier.

Là non plus, il n'obtint aucun résultat.

Un bide complet ! De plus, le vieil homme eut le sentiment que ses tentatives d'attaque n'étaient rien de plus qu'un minuscule caillou tombant dans un puits obscur dont il n'atteindrait jamais le fond.

Sentant en lui un vide qui correspondait assez bien à sa définition du néant, il baissa les bras pour la première fois de sa vie. Même si le sort du monde en avait dépendu, il aurait été incapable d'invoquer une ridicule flamme de poing ! Tous ses pouvoirs étaient neutralisés, le laissant aussi impuissant qu'un nouveau-né. Encore un effet secondaire de la drogue qu'on lui avait fait inhaler, bien entendu…

Privé de magie, Zedd utilisa la dernière arme qui lui restait : il cracha au visage de la femme.

Elle le gifla à la volée, si fort qu'il échappa à la poigne des colosses qui le tenaient. Incapable d'utiliser ses mains pour amortir sa chute, le vieux sorcier heurta rudement le sol. Il resta un moment le nez dans la poussière, les oreilles bourdonnantes après le coup qu'il venait d'encaisser. Mais bientôt, songea-t-il, quelqu'un s'agenouillerait près de lui et l'achèverait.

Au lieu de ça, on le remit debout. Un des hommes le prit par les cheveux et le força à relever la tête pour regarder la femme. La colère qu'il lut dans ses yeux ne semblait pas près de s'apaiser.

La femme cracha au visage du vieil homme.

— Eh bien, railla Zedd, voilà une enfant gâtée qui joue à « un prêté pour un rendu » !

Les entrailles soudain déchirées de l'intérieur, le Premier Sorcier grogna de douleur. Si les deux hommes ne l'avaient pas tenu, il se serait plié en deux, puis écroulé comme une masse. Comment la femme avait-elle réussi ça ? En propulsant un poing d'air avec toute la force de son don ? Oui, ce devait être ça. Et pour ne pas tuer sur le coup son prisonnier, elle avait dû fermer à demi le poing, pour que ses « phalanges » ne fassent pas trop saillie.

Malgré cette « délicatesse », le ventre de Zedd serait d'un joli bleu foncé pendant un sacré moment !

Au bout d'une petite éternité, le sorcier parvint à reprendre sa respiration. Les deux hommes que son don ne « voyait pas » le redressèrent.

— Je suis déçu, fanfaronna Zedd. J'aurais préféré tomber entre les mains d'une magicienne plus inventive que ça.

La femme eut un sourire mauvais.

— Ne t'inquiète pas, sorcier Zorander ! Son Excellence veut ta vieille peau parcheminée, et il te réserve des jeux que tu trouveras vite trop inventifs. En matière de cruauté, il paraît que c'est un maître inégalable. Crois-moi, il ne te décevra pas.

— Alors, que fiches-tu ici ? J'ai hâte de rencontrer Son Excellence, si ça promet d'être vraiment drôle.

Tandis qu'un des hommes lui maintenait la tête levée, la magicienne passa un ongle sur la joue puis sur la gorge du vieil homme. Elle n'appuya pas assez pour que dut sang coule, mais cette démonstration en disait long sur son potentiel de tortionnaire.

Elle se pencha de nouveau, un sourcil levé d'une manière qui fit frissonner Zedd de terreur.

— Tu crois que ta rencontre avec Jagang sera le grand moment de ta vie ? Tu te vois dire et faire des choses extraordinaires ?

La femme tendit un index et le posa sur le cou du sorcier. Puis elle replia son doigt et tira d'un coup sec sur le collier qui lui enserrait la gorge.

À la façon dont l'objet lui entra dans la chair de la nuque, Zedd déduisit que l'objet était en métal.

— Devine ce que c'est, sorcier !

— Ce que tu peux être assommante…, soupira Zedd. Mais on a déjà dû te le dire, je suppose…

La femme ignora le sarcasme et annonça triomphalement la très mauvaise nouvelle que Zedd connaissait déjà.

— Un Rada'Han, vieil homme !

Le grand-père de Richard ne se sentit pas si fier que ça, mais il n'en laissa rien paraître.

— Sans blague ? (Il bâilla comme s'il s'ennuyait à mourir.) Eh bien, je n'aurais pas cru qu'une débile mentale comme toi aurait une idée si intelligente.

La magicienne propulsa son genou dans l'entrejambe du vieil homme. Criant de douleur, il se plia de nouveau en deux. Pour être franc, il ne s'attendait pas à des manœuvres si grossières…

Les hommes le redressèrent afin de ne lui laisser aucun répit. Les dents serrées, des larmes aux yeux et les genoux tremblotants, Zedd dut subir l'ironie douteuse de sa tortionnaire.

— Tu vois, sorcier Zorander, être intelligent n'est pas toujours nécessaire…

Pour une fois, le vieil homme était d'accord, mais il se garda bien de le dire.

De toute façon, il s'apprêtait à ouvrir le Rada'Han. Récemment, il avait été « capturé » ainsi – et par la Dame Abbesse, qui plus est ! – et elle lui avait passé autour du cou ce collier destiné à neutraliser le don des jeunes hommes pas encore formés. Les Sœurs de la Lumière recouraient à cet objet pour éviter que les sorciers novices se fassent du tort à eux-mêmes. Peu après que le don se fut éveillé en lui, Richard avait subi ce traitement humiliant.

Le collier pouvait aussi servir à faire souffrir le jeune homme, s'il se montrait indiscipliné. Zedd comprenait qu'Anna ait voulu contrôler Richard, puisqu'elle savait qu'il était né avec les deux facettes du don. De plus, elle était informée que de redoutables ennemis le poursuivaient. Pourtant, le vieil homme n'était pas près de lui pardonner le coup du Rada'Han. Un sorcier devait être formé par un autre sorcier, pas tomber entre les pattes de pimbêches ignorantes comme les Sœurs de la Lumière.

En réalité, Anna n'avait jamais eu la prétention de former Richard. Elle l'avait fait capturer afin qu'il débusque les Sœurs de l'Obscurité infiltrées au Palais des Prophètes.

Contrairement à son petit-fils, Zedd savait comment se débarrasser d'un Rada'Han. Et il ne s'en était pas privé lorsque Anna avait voulu le forcer à coopérer…

Il invoqua un filament de pouvoir histoire de tester le système de fermeture. Il agit discrètement, pour que l'idiote campée en face de lui ne s'aperçoive de rien. Mais dès qu'il aurait trouvé le défaut du sortilège qui défendait le mécanisme…

Oui, le moment venu, quand ses genoux ne trembleraient plus, sa tête ayant cessé de tourner, il ouvrirait le collier. Et une fraction de seconde après, du Feu de Sorcier carboniserait la vieille casse-pieds.

— Bien entendu, très cher, dit la femme en glissant de nouveau un doigt entre le collier et le cou du vieil homme, j'ai prévu qu'un homme de ton talent et de ta renommée saurait comment ouvrir un Rada'Han.

— Mon talent ? Ma renommée ? répéta Zedd. Quelle jolie pluie de compliments !

La femme eut un sourire méprisant. Le nez presque collé à celui de Zedd, elle lâcha :

— Consciente que Son Excellence m'en voudrait si tu parvenais à te libérer, j'ai pris les mesures qui s'imposaient. Le sort de fermeture du collier est à base de Magie Soustractive !

Tout compte fait, pensa Zedd, il était dans la mouise.

La femme fit un petit signe aux hommes qui le tenaient. Leur jetant un coup d'œil, il remarqua que tous les deux avaient les yeux humides. Ces colosses pleuraient ! Bon sang, c'était incroyable !

En larmes ou non, ils obéirent à la magicienne. Soulevant le vieil homme, ils le jetèrent à l'arrière d'un chariot qui attendait non loin de là.

Zedd atterrit sur quelque chose d'agréablement mou.

— Contente de te revoir vivant, dit une voix éraillée familière.

Adie ! C'était Adie…

Un côté du visage tuméfié comme si on avait voulu la tuer d'un coup de massue, elle avait les mains liées dans le dos, comme son compagnon.

Zedd vit des larmes séchées sur les joues de la vieille femme. Savoir qu'elle souffrait lui brisa le cœur.

— Adie, que t'ont-ils fait ?

— Le quart de ce qu'ils prévoient de m'infliger, j'en ai peur…

À la chiche lueur d'une lampe, Zedd vit que son amie portait aussi un Rada'Han.

— Ta potée était excellente, dit-il.

— Par pitié, ne me parle pas de nourriture en ce moment !

Zedd tourna doucement la tête et vit que d'autres hommes attendaient sur un côté du chariot. Jusque-là, il ne les avait pas remarqués, et son don ne l'avait pas informé de leur présence…

— Je crois que nous sommes dans la mélasse…, marmonna le vieux sorcier.

— Sans blague ? railla Adie. Comment as-tu deviné ?

Zedd comprit qu'il s'agissait d'une plaisanterie, mais il ne parvint pas à sourire.

— Désolée, Zedd, s'excusa Adie.

— Non, c'est moi qui dois l'être ! Je me croyais malin avec mes sorts de protection. L'ennui, c'est qu'ils n'ont aucun effet sur les personnes insensibles à la magie.

— Tu ne pouvais pas le savoir…

— J'aurais dû y penser, insista Zedd, d'humeur à s'autoflageller. Tu te souviens de la fille que nous avons croisée dans le Palais des Inquisitrices, au printemps ? Ç'aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Je sers notre cause comme le dernier des crétins !

— Mais d'où viennent tous ces gens qu'on ne voit pas avec le don ? demanda Adie, au bord de la panique. Je n'en avais rencontré aucun jusqu'à ce printemps, et maintenant, en voilà tout un régiment !

Zedd détestait voir son amie craquer ainsi. Si elle savait, pour le « régiment », c'était à cause du bruit que faisaient ces hommes. Lui, au moins, il pouvait les voir avec ses yeux.

Les types attendaient des ordres et ils semblaient mécontents de ce qui se passait. Tous paraissaient avoir une vingtaine d'années, et certains pleuraient.

C'était un spectacle troublant : des costauds en larmes. Zedd regretta presque d'en avoir tué un.

Presque…

— Vous trois, dit la femme en dirigeant une lampe sur un trio de colosses, entrez là-dedans et commencez les recherches.

Adie riva ses yeux entièrement blancs dans ceux du vieux sorcier.

— Une Sœur de l'Obscurité…, souffla-t-elle.

Et la forteresse était tombée…

Chapitre 19

— Et comment peux-tu être sûre d'avoir vu une Sœur de l'Obscurité ? demanda distraitement Verna avant de retremper sa plume dans l'encrier.

Elle griffonna ses initiales au bas d'un document. Une autorisation de voyager donnée à une sœur qui désirait aller au sud pour rencontrer une magicienne et parler de plans défensifs.

Même en campagne, la paperasse semblait coller aux basques de la pauvre Verna. Le palais était détruit, le prophète avait mis les voiles, la véritable Dame Abbesse était occupée à le poursuivre, certaines Sœurs de la Lumière avaient juré allégeance au Gardien, lui donnant une bonne chance de dominer un jour le monde des vivants, et un grand nombre de sœurs – de la Lumière comme de l'Obscurité – étaient tombées sous la coupe de l'empereur Jagang. Comme si ça ne suffisait pas, la barrière qui séparait l'Ancien Monde du Nouveau avait disparu et le seul homme capable de vaincre l'Ordre Impérial – Richard Rahl – traînait on ne savait où pour y faire on ne savait quoi.

Et malgré tout ça, la paperasse, tel un monstre immortel, continuait à harceler la pauvre Verna.

Certaines de ses assistantes filtraient le travail, mais malgré son aversion pour la bureaucratie, la Dame Abbesse intérimaire tenait à garder un œil sur les choses. Un sens du devoir qui l'honorait. Et un moyen, sans doute, de moins penser à tout ce qui aurait pu être et n'était plus.

— Après tout, continua-t-elle, ça pouvait être une Sœur de la Lumière. Jagang exploite toutes les sœurs, quelle que soit leur allégeance. Tu ne peux pas être certaine de ce que tu as vu. Pendant tout l'hiver, Jagang a envoyé des sœurs avec ses éclaireurs.

La Mord-Sith posa ses poings fermés sur le bureau et se pencha en avant.

— Dame Abbesse, je vous le garantis : c'était une Sœur de l'Obscurité.

— Si tu le dis, Rikka, capitula Verna.

Pourquoi aurait-elle polémiqué pendant des heures ? Au fond, tout ça avait si peu d'importance…

Verna passa au document suivant. Une sœur qui demandait à tenir un discours devant des enfants au sujet de la vocation des Sœurs de la Lumière. Au programme figurait également un sermon sur la position du Créateur face à l'Ordre Impérial et sur son soutien à la cause du Nouveau Monde.

Avec un petit sourire, Verna imagina la fureur de Zedd, à l'idée qu'une sœur vienne pérorer sur ce sujet au moment où les envahisseurs de l'Ancien Monde déferlaient sur le Nouveau.

— Je m'attendais à ce que vous disiez ça, soupira Rikka.

Elle retira ses mains du bureau.

— Dans ce cas, tu devrais être satisfaite…, marmonna Verna.

Pour l'heure, elle lisait un rapport des Sœurs de la Lumière postées au sud. Le texte parlait des cols, dans les montagnes, et des méthodes utilisées pour les condamner.

— Attendez-moi ici, grogna Rikka avant de sortir en trombe de la tente.

— Ne t'inquiète pas, je n'irai nulle part…, soupira Verna en continuant sa lecture.

Mais la Mord-Sith blonde était déjà sortie.

La Dame Abbesse entendit du bruit devant sa tente. À l'évidence, Rikka passait un fichu savon à quelqu'un. Cette Mord-Sith était incorrigible. C'était sans doute pour ça, et malgré ses défauts, que Verna l'aimait bien.

Enfin, si on pouvait s'exprimer ainsi… Depuis la mort de Warren, elle ne mettait plus de cœur à grand-chose. Elle faisait son devoir, comme il convenait, mais sans se sentir vraiment concernée.

Le désespoir dominait tout. L'homme qu'elle aimait, qu'elle avait épousé, qu'elle tenait pour l'être le plus formidable du monde… Cet homme-là n'existait plus, et face à ce vide, plus rien ne comptait.

Bien sûr, la Dame Abbesse tentait de s'acquitter de sa tâche – de faire face, selon l'expression consacrée – parce que beaucoup de gens dépendaient d'elle. Mais si elle regardait la vérité en face, sa seule raison de travailler jusqu'à l'épuisement était le désir de s'occuper l'esprit.

Oui, penser à tout, sauf à Warren, et au jour terrible où il avait quitté ce monde. Bien entendu, elle n'y arrivait pas, mais elle ne renonçait pas encore. Un jour, tôt ou tard, les souvenirs la submergeraient, et il lui faudrait refaire en pensée le chemin qui l'avait conduite en quelques mois du bonheur absolu au désespoir total. À ce moment-là, seule face à elle-même et au désastre qu'était devenue sa vie, elle sombrerait sans doute ou partirait à la dérive.

Et après ? C'était son droit, non ?

Oui, elle le savait, des gens comptaient sur elle ! Mais elle ne réussissait pas à trouver ça vraiment important.

Warren était parti et il ne reviendrait jamais. L'être qui importait le plus pour elle n'existait pas. Cela marquait la fin de bien des choses, et en particulier du souci qu'elle avait pu se faire naguère sur la marche du monde.

Verna tira lentement le livre de voyage glissé dans une pochette de sa ceinture. Pourquoi faisait-elle ça ? se demanda-t-elle, vaguement intriguée. Eh bien, sans doute parce qu'elle n'avait plus reçu de message de la véritable Dame Abbesse depuis un sacré bout de temps.

Anna aussi avait un lourd fardeau à porter, puisque Kahlan l'avait accusée de tous les crimes du monde, y compris d'être responsable du conflit en cours. Selon Verna, la Mère Inquisitrice se trompait. Mais elle comprenait parfaitement son raisonnement. Pendant un temps, elle avait également tenu Anna pour une manipulatrice sans scrupules.

En feuilletant le livre, Verna vit qu'il y avait un nouveau message. Mais elle n'eut pas le temps de s'y intéresser, car Rikka rentra comme une furie dans la tente et posa un gros sac de toile sur l'impressionnante pile de documents.

— Voilà ! cria-t-elle, visiblement furieuse.

Levant les yeux, Verna remarqua pour la première fois la tenue plus qu'étrange de la Mord-Sith. Stupéfiée, elle en resta bouche bée.

Rikka ne portait pas l'uniforme de cuir rouge qui était en somme la tenue de travail de sa corporation. De temps en temps, quand elles se détendaient un peu, les Mord-Sith optaient pour du cuir marron.

Verna n'avait jamais vu Rikka dans une autre tenue. Et surtout pas une robe ! Bon sang, c'était la surprise de sa vie !

Et pour une robe, c'était une robe ! Le genre de vêtement qu'aucune femme sensée de l'âge de Rikka – le début de la trentaine – n'aurait consenti à porter.

Une robe rose, avec un décolleté vertigineux qui exposait les seins de la Mord-Sith – si généreux, par ailleurs, qu'ils menaçaient de déborder de toute part. Avec la façon dont ils se soulevaient chaque fois qu'elle prenait une ample inspiration, il était miraculeux que ses mamelons restent discrètement cachés.

— Vous non plus ? s'écria Rikka.

Verna réussit enfin à regarder la Mord-Sith dans les yeux.

— Moi quoi ?

— Vous ne pouvez pas vous empêcher de reluquer ma poitrine ?

Verna sentit qu'elle s'empourprait. Pour se donner une contenance, elle brandit un index accusateur sous le nez de Rikka.

— Que fais-tu ainsi attifée dans un camp militaire ? Devant tous ces soldats ? Tu as l'air d'une catin !

Même si l'uniforme de cuir était boutonné jusqu'au cou, il laissait fort peu de place à l'imagination, tant il était moulant. Mais voir la peau d'une Mord-Sith, voilà qui était différent, et tout à fait choquant.

Verna remarqua enfin un second détail. La natte de Rikka était défaite et ses longs cheveux blonds cascadaient librement sur ses épaules. La Dame Abbesse n'avait jamais vu une Mord-Sith qui n'arborait pas en public ce signe extérieur bien connu de sa profession.

Le décolleté, tout bien pesé, était moins troublant que la coiffure. Car c'était la natte, plus que tout le reste, qui conférait son identité à Rikka. La voir ainsi était une sorte de sacrilège – à condition qu'on accepte de sanctifier un métier qui consistait pour l'essentiel à torturer des prisonniers…

Un peu honteuse de sa façon de prendre les choses de haut, Verna se souvint qu'elle avait imploré Cara de se charger du meurtrier de Warren. Ce tueur – un gamin, en réalité – avait hurlé de douleur toute la nuit. Son calvaire avait été affreux, et pourtant, il n'avait pas suffi à satisfaire la veuve de Warren.

De temps en temps, Verna se demandait ce que le Gardien lui réservait, une fois qu'elle serait passée dans le royaume des morts. Car il lui faudrait payer ce qu'elle avait fait, c'était certain. Mais elle s'en fichait. La vengeance n'avait pas de prix, quand on souffrait vraiment…

De plus, si elle était punie pour avoir condamné un assassin à un châtiment mérité, la notion même de justice perdrait tout son sens. Du coup, qu'un être fasse le bien ou le mal au cours de sa vie n'aurait plus la moindre importance. En réalité, Verna devrait être récompensée pour avoir ordonne la mort lente et douloureuse du déchet d'humanité qui avait tué Warren. Cet acte méritait même la plus haute récompense : une éternité de bonheur dans la Lumière du Créateur en compagnie de l'esprit de Warren.

Sinon, il n'y avait pas de justice, tout simplement…

Le général Meiffert entra soudain sous la tente. Les poings plaqués sur les hanches, il vint se camper à côté de Rikka. Apercevant Verna assise à son bureau, il passa une main dans ses cheveux blonds et se calma à vue d'œil.

Le « bureau » était un cadeau de l'officier. Les charpentiers militaires l'avaient fabriqué avec des planches découvertes dans une ferme abandonnée. Bien entendu, ce meuble n'avait rien à voir avec ceux qu'on trouvait au Palais des Prophètes, mais il avait été conçu avec plus d'amour que tous ceux que Verna avait jamais vus.

Le général était fier que la Dame Abbesse s'en serve sans cesse et l'apprécie.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il après avoir brièvement regardé la Mord-Sith.

— Eh bien, fit Verna, je ne sais pas trop… Quelque chose au sujet d'une des sœurs de Jagang qui aurait surveillé un col…

Rikka croisa ses bras nus sur son époustouflante poitrine.

— Pas une simple sœur, une Sœur de l'Obscurité !

— Jagang a envoyé des magiciennes pendant tout l'hiver, dit le jeune général. La Dame Abbesse a placé des pièges et des champs de force là où il le fallait. Faut-il comprendre que des espionnes ont franchi nos lignes de défense ?

— Non, lâcha Rikka. J'ai simplement dit que j'étais allée à la chasse aux magiciennes.

— Que racontes-tu là ? s'étonna Verna. Au moins six Mord-Sith sont mortes en essayant de faire ça. Quand tu as trouvé les têtes de deux de tes collègues fichées sur des piques, la Mère Inquisitrice en personne a ordonné que tu mettes un terme à ces missions inutiles.

Rikka sourit enfin. Le genre de rictus satisfait – quand il s'affichait sur le visage d'une Mord-Sith – qui donnait immanquablement des cauchemars aux gens.

— Inutiles, vraiment ? lança-t-elle.

Plongeant la main dans le sac de toile, elle en tira une tête humaine qu'elle brandit triomphalement sous le nez de Verna. Puis elle se tourna, la montra au général et la posa sur le bureau.

Des fluides innommables souillèrent les précieux rapports.

— Comme je le disais, c'est une Sœur de l'Obscurité !

Malgré les stigmates de la mort, Verna reconnut ce visage. Rikka ne se trompait pas, c'était bien une Sœur de l'Obscurité. Mais comment la Mord-Sith avait-elle pu le savoir ?

Dehors, des chevaux passaient devant la tente de la Dame Abbesse. Des soldats saluaient au passage leurs camarades qui revenaient de patrouille. Dans le lointain, on entendait des échos de conversations et des voix d'hommes qui criaient des ordres. En bruit de fond, les marteaux des forgerons s'abattaient inlassablement sur des enclumes. On réparait le matériel et les armes…

Non loin de la tente, des chevaux tournaient en rond dans un corral.

Les bruits normaux d'un camp, par une journée exactement semblable aux autres.

Verna aimait qu'il ne se passe rien d'extraordinaire. À force de s'empiler les uns sur les autres, les jours finiraient par l'écraser, et elle en aurait terminé avec son chagrin. Au fond, que pouvait-elle espérer de plus ?

— Tu l'as touchée avec ton Agiel ? demanda-t-elle à Rikka. Je croyais que l'arme des Mord-Sith n'avait aucun effet sur les personnes contrôlées par celui qui marche dans les rêves.

Rikka eut un sourire rusé. Puis elle écarta les bras.

— Mon Agiel ? Vous voyez un Agiel quelque part ?

Sachant qu'une Mord-Sith ne se séparait jamais de son arme, Verna jeta un coup d'œil au décolleté de Rikka. Elle frissonna en pensant à l'endroit où devait être caché l'Agiel.

— Bon ! lâcha Meiffert, visiblement à court de patience, je veux savoir ce qui se passe, et plus vite que ça !

— Je patrouillais dans le col de Dobbin, et devinez sur quoi je suis tombée ? Un détachement de l'Ordre Impérial !

Le général eut un soupir rageur.

— Nos ennemis tentent régulièrement ce genre d'incursion dans nos lignes… Mais comment avez-vous pu croiser ce détachement ? Une de nos sœurs aurait déjà dû l'avoir piégé…

Rikka haussa les épaules.

— Eh bien, ce détachement était en fait de l'autre côté du col… Près de la ferme abandonnée… (Elle flanqua un petit coup de gros orteil au bureau.) Là où vous avez trouvé le bois…

Verna fit une moue agacée. Rikka n'aurait pas dû s'aventurer jusque-là. Hélas, les Mord-Sith n'obéissaient qu'au seigneur Rahl en personne. Et si elles avaient exécuté les ordres de Kahlan, c'était exclusivement parce que celle-ci représentait Richard durant sa longue absence.

En réalité, selon Verna, c'était encore plus simple que ça. Ces femmes avaient accepté l'autorité de la Mère Inquisitrice parce qu'elles ne voulaient pas s'attirer les foudres de son mari, lorsqu'il reviendrait. Tant que ces instructions ne les contrariaient pas, pourquoi n'auraient-elles pas joué le jeu ?

Dès que quelque chose ne leur convenait plus, elles n'en faisaient qu'à leur tête. Ça, tout le monde le savait…

— La Sœur de l'Obscurité se tenait à l'écart, dit Rikka, et elle semblait avoir très mal à la tête.

— Jagang…, souffla Verna. Il lui communiquait ses ordres, la punissait de quelque forfait ou lui faisait des remontrances. Il s'introduit de temps en temps dans l'esprit de ses serviteurs. C'est toujours très déplaisant.

Rikka caressa les cheveux de la tête posée sur le bureau.

— La pauvre chérie ! railla-t-elle. Alors qu'elle était dans un bosquet, les yeux dans le vague et les mains pressées sur les tempes, les soldats qui l'accompagnaient prenaient du bon temps avec deux filles qui hurlaient de douleur et les imploraient d'arrêter. Mais bien entendu, ces porcs n'en avaient rien à faire !

Verna baissa les yeux et soupira. Quelques personnes avaient refusé de s'enfuir avant l'arrivée de l'Ordre Impérial. Trop souvent, lorsque des gens doutaient de l'existence du mal, ils y étaient confrontés plus brutalement encore que les autres.

— Je me suis chargée des héroïques guerriers de l'Ordre, continua Rikka. Ils étaient trop occupés pour m'entendre arriver. Terrorisées, les deux femmes ont continué à crier après que je les eus sauvées. Mais la sœur se moquait de leurs hurlements depuis le début…

» Une des femmes était blonde, comme moi, et elle faisait à peu près ma taille. Ça m'a donné une idée… J'ai défait ma natte et mis la robe de la fille. Elle a pris les vêtements d'un soldat, puis son amie et elle, sur mon conseil, ont couru vers les collines, le plus loin possible de la sœur.

» Je n'ai pas eu besoin de leur dire deux fois de foutre le camp ! Quand elles ont été loin, je me suis assise sur un banc, devant l'étable. Lorsque la sœur est revenue, elle m'a vue en train de faire semblant de pleurer, et elle est tombée dans le piège. « Il est temps que ces porcs en finissent avec toi et ton amie, qu'ils doivent encore besogner dans le foin, a-t-elle dit. Son Excellence veut un rapport le plus vite possible. Il est prêt se mettre en mouvement… »

Verna se leva d'un bond.

— Elle a dit ça, vraiment ?

— Oui.

— Et après ? demanda le général.

— La sœur s'est dirigée vers la porte de l'étable. Quand elle est passée devant moi, je lui ai sauté dessus et je lui ai tranché la gorge avec le couteau volé à un soldat.

— Tranché la gorge ? répéta Meiffert. Tu n'as pas utilisé ton Agiel ?

Rikka le regarda comme s'il était un écolier qui n'a pas bien écouté la leçon.

— Comme l'a dit la Dame Abbesse, nos armes ne font aucun effet aux marionnettes de Jagang. J'ai donc utilisé une lame. Empereur ou pas, lui couper la gorge a très bien marché.

Rikka leva de nouveau la tête de sa victime. Un rapport souillé de fluides y resta collé, produisant un effet comique des plus incongrus.

— Je lui ai d'abord ouvert la gorge, puis j'ai coupé la moelle épinière entre deux vertèbres, pour la décapiter. Comme elle se débattait, j'ai dû la tenir fermement, et j'ai senti le moment où elle mourait. Pendant une fraction de seconde, le monde est devenu plus noir que le cœur du Gardien. Comme si le royaume des morts s'était emparé de l'Univers tout entier.

Verna détourna les yeux de la sœur, qu'elle avait connue pendant des années, la prenant pour une fervente adoratrice du Créateur. En réalité, cette folle adorait la mort et le néant.

— Le Gardien est venu prendre possession de ce qui lui appartenait, expliqua Verna à Rikka.

— Et voilà ! triompha la Mord-Sith. Je savais bien que la mort d'une Sœur de la Lumière ne se passait comme ça. C'était donc bien une Sœur de l'Obscurité. J'avais raison depuis le début.

— C'est exact…, soupira Verna.

Meiffert flanqua une tape amicale entre les omoplates de la Mord-Sith.

— Bien joué, Rikka ! Je devrais aller voir mes officiers. Si Jagang se met en mouvement, il ne lui faudra que quelques jours pour arriver ici. Nous devons nous assurer que les cols seront prêts lorsque ses forces arriveront.

— Les cols tiendront, dit Verna. Enfin, pendant un temps…

L'Ordre devait traverser les montagnes pour envahir D'Hara, et il existait fort peu de cols. Verna et les sœurs les avaient condamnés du mieux qu'elles pouvaient. Des champs de force en défendaient l'entrée et des amas de pierres – des éboulis réalisés avec l'aide de la magie – bloquaient physiquement le passage. Toujours grâce à la magie, les sœurs avaient également dévasté les sentiers et les pistes qui couraient à flanc de montagne. Au cas où l'ennemi passerait quand même, les soldats avaient travaillé tout l'hiver pour construire des murailles défensives au milieu de tous les cols. Du haut de ces ouvrages, les défenseurs cribleraient leurs adversaires de flèches.

Afin de ne rien laisser au hasard, les sœurs avaient placé des pièges magiques devant toutes ces murailles.

Suivant les ordres de Jagang, des Sœurs de l'Obscurité avaient tenté de détruire les barrières magiques et naturelles. Mais la Dame Abbesse était bien plus puissante qu'elles, en tout cas lorsqu'il s'agissait de Magie Additive. De plus, elle avait uni ses forces à celles des autres sœurs pour que les sorts défensifs soient d'une résistance à toute épreuve.

Malgré tout ça, Jagang passerait. Rien de ce que pouvaient faire Verna, ses sœurs ou l'armée d'harane n'empêcherait que le nombre finisse par prévaloir. Si des dizaines de milliers d'hommes devaient tomber dans les cols, eh bien, l'empereur les sacrifierait sans sourciller. Et des *centaines* de milliers ne l'auraient pas dérangé davantage.

— Verna, je reviendrai dans un moment, dit le général. Nous devons organiser une réunion entre mes officiers et vos sœurs, pour harmoniser nos actions défensives.

— Une réunion… Oui, oui, bien sûr…

Le général et la Mord-Sith se tournèrent vers la sortie de la tente.

— Rikka ! appela Verna. (Elle désigna le bureau.) Tu veux bien emporter ton trophée ?

La Mord-Sith soupira – au risque de faire jaillir ses seins hors de la robe –, afficha une expression résignée et s'empara de la tête. Puis elle sortit avec le général.

Verna s'assit, accablée. Tout allait recommencer ! Après un hiver glacial mais paisible, la boucherie reprenait ses droits.

Jagang ayant établi son camp de l'autre côté des montagnes, la neige et le froid l'avaient empêché de nuire gravement à ses adversaires. À présent, comme durant l'été où Warren avait péri, le climat redevenait favorable et la guerre allait pouvoir faire rage.

La peur, les combats, la faim, la fatigue, la mort…

Mais quel choix s'offrait aux défenseurs, à part accepter de se faire massacrer ? L'ennui, c'était que la vie, ces derniers temps, était plus pénible supporter que la mort…

Verna se souvint soudain du livre de voyage. Le tirant de la pochette de sa ceinture, elle approcha la lampe pour mieux voir.

Avant de lire, elle se demanda où étaient Richard et Kahlan. Allaient-ils bien ? Et Zedd et Adie, les derniers défenseurs de la Forteresse du Sorcier ? Eux, au moins, ils

étaient en sécurité. Pour l'instant, en tout cas. Quand D'Hara serait tombé, Jagang retournerait en Aydindril, et les choses se gâteraient pour eux…

Verna posa le petit livre noir sur le bureau et passa un index sur la couverture en cuir de cet artefact vieux de plus de trois mille ans.

Les livres de voyage étaient une invention des mystérieux sorciers qui avaient construit le Palais des Prophètes. Chaque carnet avait son jumeau, et ce qu'on écrivait dans l'un apparaissait dans l'autre. Les Sœurs de la Lumière pouvaient ainsi communiquer même lorsque d'extraordinaires distances les séparaient.

Anna, la vraie Dame Abbesse, détenait le livre « frère » de celui de Verna.

Vingt ans durant, Verna avait sillonné le Nouveau Monde pour trouver Richard. Et Anna savait depuis le début où il était !

Une bonne raison de comprendre la rage de Kahlan, au sujet des manipulations d'Anna. Mais Verna avait fini par saisir que la Dame Abbesse lui avait confié une mission de la première importance, même si elle ne lui avait pas vraiment tout dit… Et elle l'avait choisie parce qu'elle lui faisait confiance.

Verna ouvrit le livre et lut le nouveau message.

« Verna, je crois avoir découvert où se cache le prophète ! »

La Dame Abbesse par intérim en sursauta de surprise. Après la destruction du palais, Nathan avait filé sans demander son reste. Qu'un tel homme soit en liberté glaçait les sangs…

Pendant près de deux ans, les Sœurs de la Lumière avaient cru qu'Anna et Nathan étaient morts. Une mise en scène organisée par l'authentique Dame Abbesse, partie en mission avec le prophète. Et c'était également elle qui avait choisi Verna pour lui « succéder ».

À part Verna, Zedd, Richard et Kahlan, très peu de personnes savaient la vérité. Heureusement, car l'évasion de Nathan était une catastrophe. Qui pouvait dire quels désastres il provoquerait ?

Verna continua sa lecture.

« Je devrais le capturer d'ici à quelques jours, si tout va bien. J'ai du mal à le croire, mais cette longue traque est enfin terminée.

Bien entendu, je te tiendrai au courant…

Et toi, comment vas-tu ? Comment se portent les sœurs, et que fait notre armée ? Réponds-moi aussi vite que possible. Je regarderai chaque soir mon livre de voyage. Tu me manques terriblement, sache-le… »

Verna releva les yeux. Il n'y avait rien de plus, mais ça suffisait. L'idée qu'Anna mette enfin la main sur Nathan était un tel soulagement…

Pourtant, cette grande nouvelle ne remonta pas le moral de Verna. Jagang lancerait bientôt son attaque et Richard était toujours perdu quelque part dans le Sud. Anna avait œuvré pendant cinq cents ans pour que le Sourcier dirige les forces du Nouveau Monde lors de la bataille qui déciderait du sort de l'humanité.

On était à la veille du dernier acte de ce conflit, et Richard manquait à l'appel…

Verna tira la plume spéciale glissée dans la couverture du livre et commença d'écrire.

« Très chère Anna, j'ai peur que les choses, ici, soient en train de très mal tourner.

Le siège des cols qui défendent D'Hara commencera bientôt. »

Chapitre 20

Dans les immenses couloirs du Palais du Peuple, le cœur même du pouvoir d'haran, le martèlement des semelles sur la pierre composait un étrange fond sonore.

Anna se tortilla un peu sur le banc de marbre blanc où elle était assise, coincée entre trois femmes et un couple d'âge mûr. Tous ces braves gens parlaient de ce que les passants portaient – souvent pour en dire du mal – ou des curiosités à ne manquer à aucun prix lorsqu'on visitait le palais. Ces bavardages innocents ne faisaient de tort à personne. Et ils aidaient sûrement les gens à oublier la guerre et son cortège de malheurs.

Pourtant, la Dame Abbesse avait du mal à croire qu'on ne soit pas bien au chaud dans son lit, à une heure si tardive. Les commérages étaient agréables, mais tout de même…

La tête baissée, Anna faisait mine de fouiller dans son sac de voyage. En réalité, elle ne cessait de surveiller les soldats qui patrouillaient dans le couloir. Devait-elle s'inquiéter à leur sujet ? Elle n'en savait rien et ne tenait pas à le découvrir quand il serait trop tard.

— Vous venez de loin ? demanda la femme assise à sa gauche.

Anna sursauta puis comprit que la question lui était adressée.

— Eh bien, c'était un long voyage, oui…

Espérant qu'on lui fiche la paix, la Dame Abbesse recommença de fourrager dans son sac.

Mais la femme aux cheveux à peine grisonnants ne se laissa pas décourager.

— Moi, j'habite assez près, mais j'aime bien passer une nuit au palais de temps en temps, histoire de me remonter le moral.

Anna regarda autour d'elle, admirant le magnifique sol de marbre, les arches aux colonnes veinées de rose, les balcons délicatement sculptés… Puis elle contempla la voûte qui laissait passer la lumière du soleil pendant la journée, illuminant les superbes statues qui ornaient les fontaines et les bassins.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire…, murmura Anna.

Cela dit, ce lieu ne lui remontait pas le moral. Bien au contraire, il la rendait plus nerveuse qu'un chat égaré dans un chenil.

Elle sentait que son pouvoir était terriblement affaibli, ici…

Le Palais du Peuple était en réalité un complexe urbain plus grand que bien des mégalopoles. Des dizaines de milliers de gens y vivaient, et les visiteurs y affluaient quotidiennement. Aux différents niveaux, on trouvait des habitations, des commerces ou des institutions liées à l'État. Et un certain nombre d'étages étaient interdits aux visiteurs…

Au pied du complexe, dans une vaste plaine, un marché en plein air se tenait tous les jours de la semaine. Tandis qu'elle gravissait l'incroyable escalier, à l'intérieur du

complexe, Anna était passée par plusieurs niveaux exclusivement réservés au commerce. Véritable plaque tournante économique, le palais attirait des gens venus des quatre coins de D'Hara.

Mais c'était surtout le fief ancestral des Rahl, la lignée qui dirigeait le pays depuis des lustres. Et cela lui conférait une grandeur qui dépassait la compréhension de la majorité des gens qui le visitaient ou y résidaient.

Le Palais du Peuple était un sortilège ! Pas un endroit protégé par un sort, comme le Palais des Prophètes, mais un sort en soi.

Le complexe entier avait été bâti dans un but bien précis : être un sortilège dessiné sur la face du monde. Les murailles fortifiées déterminaient l'apparence physique du sortilège, les combinaisons de salles formaient les moyeux de grandes roues invisibles, et les couloirs étaient les lignes de forces du construct magique – l'essence du sort et la source de sa puissance.

Comme les lignes d'un sortilège dessinées dans la poussière avec la pointe d'un bâton, les couloirs avaient dû être construits dans l'ordre requis par la magie particulière qu'on entendait évoquer. Procéder de cette manière avait dû être extraordinairement coûteux, car cela impliquait de négliger les techniques classiques du bâtiment pour recourir à des méthodes beaucoup moins rationnelles. Mais c'était le seul moyen pour que le sort soit actif.

Et pour être actif, il l'était !

Cette magie très spécifique faisait du palais un endroit parfaitement sûr pour tout membre de la lignée Rahl. Elle renforçait le pouvoir du seigneur régnant et diminuait celui de tous ses visiteurs. Anna n'avait jamais senti son Han se racornir d'une telle manière. Ici, elle doutait d'avoir assez de pouvoir pour allumer une bougie.

La Dame Abbesse resta bouche bée de surprise quand elle s'avisa d'une autre particularité du sortilège. Elle sonda les couloirs à portée de sa vue – certaines lignes du sort – et comprit pourquoi ils étaient en permanence pris d'assaut par des visiteurs.

Les sorts dessinés avec du sang étaient les plus puissants et les plus actifs. Mais quand le fluide vital séchait dans la terre, puis se décomposait et disparaissait, la magie faiblissait en même temps. Ici, les « lignes » du sort – les couloirs – étaient gorgées du sang des gens qui allaient et venaient jour et nuit dans le complexe.

Voilà pourquoi le palais était ouvert aux quatre vents !

Un concept génial qui stupéfiait littéralement Anna.

— Vous louez une chambre, je suppose…

Anna avait totalement oublié la femme assise à côté d'elle.

— Eh bien, pour être franche, je ne sais pas encore où je dormirai ce soir…

La femme continua à sourire, mais sa courtoisie semblait lui coûter de plus en plus d'efforts.

— Vous ne pourrez pas vous rouler en boule sur un banc, savez-vous ? Les gardes ne vous y autoriseront pas. Si vous ne louez pas une chambre, ils vous jetteront dehors.

Anna comprit où sa voisine voulait en venir. Aux yeux de ces gens, tous vêtus de leurs plus beaux atours pour leur visite du palais, elle devait ressembler à une clocharde. Alors que la tenue des autres était le principal sujet de médisance de ces badauds, voir Anna à côté d'eux devait les déconcerter.

— J'ai de quoi me payer une chambre, assura la Dame Abbesse. Mais je ne sais pas où on peut en louer, voilà tout. Après un si long voyage, je voulais trouver une auberge et prendre un bon bain, mais j'ai dû reposer un peu mes vieilles jambes. Auriez-vous la bonté de me dire où on peut louer des chambres ?

Le sourire de la femme redevint plus naturel.

— Je vais de ce pas regagner mon auberge, et je peux vous y conduire. Ce n'est pas très loin.

— Ce serait très gentil à vous, dit Anna.

La femme se leva et souhaita une bonne nuit à ses deux amies. Anna se leva aussi, d'autant plus pressée de partir qu'une patrouille venait d'apparaître à l'autre bout du couloir.

La Dame Abbesse était surtout épuisée parce qu'elle avait été embarquée, l'après-midi même et contre sa volonté, dans la séance de dévotions au seigneur Rahl. Entendant sonner une cloche, tous les gens s'étaient réunis dans une cour à ciel ouvert et s'étaient agenouillés comme un seul homme.

Personne ne s'était dérobé à ce rituel, et des gardes patrouillaient pour s'en assurer. Se sentant comme une souris sous le regard d'une armée de hiboux, Anna s'était jointe à la « célébration ».

Deux heures à genoux sur un sol dur, le plus souvent prosternée afin que son front touche le carrelage glacé. Deux heures à répéter les mêmes fadaises !

« Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Les résidents du palais devaient sacrifier à ce rituel plusieurs fois par jour. Franchement, Anna se demandait comment ils pouvaient supporter ça !

Puis elle se souvint du lien, entre le seigneur et ses sujets, qui empêchait Jagang de s'introduire dans leur esprit. Du coup, elle ne se posa plus la question. Prisonnière pendant un temps de l'empereur, elle l'avait vu assassiner une sœur, simplement pour démontrer sa puissance.

Face à un tel monstre, s'acquitter d'innocentes dévotions n'était pas un grand sacrifice.

Cela dit, Anna n'avait pas besoin de répéter la ridicule litanie. Elle était liée à Richard depuis plus de cinq cents ans, soit très longtemps avant sa naissance…

Selon une prophétie, Richard était la seule chance de l'humanité d'éviter une catastrophe…

Anna sonda attentivement le couloir. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à trouver le prophète…

— Par là, dit la femme en tirant Anna par sa manche.

La Dame Abbesse suivit sa nouvelle « amie » dans un couloir, sur la droite. Par prudence, elle tira son châle pour dissimuler son sac à dos et serra son autre sac de voyage sous son bras. En avançant, elle se demanda combien de gens, sur leur banc de marbre, échangeaient des ragots à son sujet.

Le sol du couloir était en mosaïque, afin de dessiner des motifs géométriques qui donnaient le sentiment d'évoluer sur un dallage à trois dimensions. Cette illusion d'optique, très classique, existait dans l'Ancien Monde, mais Anna ne l'avait jamais vue appliquée sur une telle échelle. Une œuvre d'art ! Et il s'agissait seulement du sol. Dans ce palais, tout était fabuleux.

De chaque côté du couloir, sous des arcades, des boutiques proposaient tout ce qu'un voyageur pouvait désirer. Des boissons, de la nourriture, des confiseries… Sur d'autres étalages, on trouvait des chemises de nuit ou des pyjamas. Anna vit même un marchand de bigoudis !

Même à cette heure tardive, la plupart des commerces étaient encore ouverts, et les affaires marchaient bien. Dans un tel complexe, il devait y avoir des centaines de travailleurs nocturnes, et il fallait bien qu'ils se nourrissent. En revanche, les salons de beauté et les coiffeurs étaient fermés, car leur clientèle – une légion de coquettes – n'arriverait pas avant l'aube suivante.

— Et d'où venez-vous ? demanda la compagne d'Anna en regardant avec intérêt les étalages, des deux côtés du couloir.

— Du sud… Très loin au sud… (Voyant que la femme tendait l'oreille, très intéressée, Anna décida de lui donner un peu de grain à moudre.) Ma sœur habite ici, et je viens lui rendre une petite visite. Elle conseille le seigneur Rahl sur des sujets importants…

— Une conseillère du seigneur Rahl ? s'extasia la femme. Quel honneur pour votre famille !

— Oui, nous sommes tous fiers d'elle…

— Et sur quoi le conseille-t-elle ?

— Sur quoi ? Eh bien, des affaires stratégiques…

— Une femme ? Et le seigneur l'écoute sur des questions militaires ?

— Oui, persista et signa Anna. (Elle baissa le ton.) C'est une magicienne. Une voyante, même… Elle m'a écrit une lettre où elle prévoyait que je viendrais au palais. N'est-ce pas remarquable ?

— Eh bien, oui… Surtout puisque vous êtes là, comme elle l'avait prévu.

— Elle m'a dit aussi que je rencontrerais une femme très serviable.

— Eh bien, elle a l'air très douée…

— Vous ne pouvez pas imaginer à quel point ! Ses prévisions sont extraordinairement précises.

— C'est vrai ? Qu'a-t-elle dit d'autre au sujet de votre visite ?

— Eh bien… Elle a prédit que je rencontrerais un homme ici…

— Un homme ? Il y en a beaucoup au palais. Voilà qui ne me semble pas très… précis. À mon avis, elle a dû entrer davantage dans les détails. Pour une conseillère du seigneur Rahl, ça paraît la moindre des choses…

Anna fit mine de puiser dans ses souvenirs.

— Oui, maintenant que vous le dites… Voyons si je me souviens… (Anna posa une main sur le bras de la femme, comme si elles étaient de vieilles amies.) Elle me parle sans arrêt de mon avenir ! Ses lettres sont tellement remplies de détails sur mon futur que j'ai parfois le sentiment de ne plus contrôler ma vie. Et bien entendu, j'oublie tout un tas de choses.

— Faites un effort ! implora la femme. C'est tellement fascinant !

Anna feignit de se plonger dans une profonde méditation. Alors qu'elle levait les yeux au plafond, comme pour y trouver l'inspiration, elle remarqua pour la première fois que la voûte était peinte pour imiter le ciel, avec les nuages et même les oiseaux.

L'effet était saisissant.

— Eh bien, fit Anna lorsqu'elle fut sûre d'avoir captivé son auditoire, ma sœur affirme que cet homme est vieux… Mais très distingué, cependant ! Pas un vieux barbon décrépit, mais un homme très grand avec une crinière blanche qui cascade sur ses larges épaules. Selon elle, il serait rasé de près, beau comme un dieu et fascinant avec ses yeux bleu foncé.

— Des yeux bleu foncé, répéta la femme. Oui, ce doit être un très bel homme.

— Ma sœur prétend qu'une femme fond dès qu'il pose sur elle ses yeux d'hypnotiseur.

— Pour des précisions, ce sont des précisions ! Dommage que votre sœur ne connaisse pas le nom de cet homme.

— Mais elle le connaît ! Mériterait-elle le titre de conseillère du seigneur Rahl si elle ignorait ce genre de chose ?

— Son nom ? Elle vous l'a dit ? Elle peut prévoir l'avenir avec tant d'acuité ?

— Bien sûr que oui ! mentit effrontément Anna.

Elle marcha un moment en silence, regardant les gens qui allaient et venaient dans le couloir et s'arrêtaient parfois devant une boutique.

— Alors ? insista la femme. Quel nom vous a indiqué votre sœur ? Comment s'appelle ce grand gentilhomme distingué ?

Anna regarda une nouvelle fois la voûte.

— Son nom commençait par un « N »… Nigel, Norris ou quelque chose comme ça. Non, une minute ! (Anna claqua des doigts.) Il s'appelle Nathan.

— Nathan, répéta la femme comme si elle avait été prête à torturer Anna pour lui arracher ce nom. Nathan…

— Oui, c'est ça, Nathan ! Vous connaissez quelqu'un de ce nom, au palais ? Un grand type âgé avec des cheveux blancs, de larges épaules et des yeux bleu foncé ?

Cette fois, ce fut la femme qui contempla la voûte, et Anna qui guetta nerveusement une réponse.

Soudain, une main se referma sur l'épaule de la Dame Abbesse et la força à s'arrêter de marcher.

Anna et sa compagne se retournèrent.

Elles découvrirent une grande femme aux yeux bleus et aux cheveux blonds nattés. Vêtue d'un uniforme de cuir rouge, elle ne paraissait pas du tout commode.

La compagne d'Anna devint blanche comme une crème à la vanille.

— Nous vous attendions, dit la femme en rouge.

Anna se força à ne rien dire. À quelques pas de là, une dizaine de soldats armés jusqu'aux dents bloquaient le passage.

— Eh bien, dit la Dame Abbesse, vous devez vous tromper, parce que…

— Je ne me trompe jamais.

Anna était bien plus petite que la blonde – deux bonnes têtes de moins au bas mot. De quoi l'inciter à la prudence.

— Oui, ça ne doit pas être votre genre, dit-elle d'un ton soudain moins conciliant. Que se passe-t-il ?

— Le sorcier Rahl veut que nous vous arrêtions.

— Le sorcier Rahl ?

— Oui. Nathan Rahl.

La compagne d'Anna poussa un petit cri. Craignant qu'elle s'évanouisse, la Dame Abbesse la retint par un bras.

— Vous allez bien, très chère ?

— Oui, oui, mentit la pauvre femme. Mais il se fait tard, et je dois y aller. Puis-je partir ?

— Oui, ce serait une bonne idée, répondit la grande blonde.

La femme aux cheveux gris fit une révérence, marmonna un « bonne nuit » presque inaudible et fila sans demander son reste.

— Ravie que vous m'ayez trouvée, lâcha froidement Anna. Maintenant, allons voir Nathan. Enfin, je veux dire… le sorcier Rahl.

— Le sorcier ne vous accordera pas d'audience…

— Ce soir ? Vous voulez dire qu'il ne me recevra pas ce soir ?

Anna s'efforçait de rester polie, mais elle avait hâte de tordre le cou de ce vieil enquiquineur. Ou au moins, de le rosser copieusement.

— Je m'appelle Nyda, dit la femme.

— Ravie de vous rencontrer.

— Tu ne sais donc pas qui je suis ? demanda la blonde, jetant la politesse aux orties. Une Mord-Sith, espèce d'idiote ! Je vais te donner un avertissement, et c'est le seul auquel tu auras droit de ma part. Tu es venue pour nuire au sorcier Rahl, et tu es maintenant ma prisonnière. Si tu tentes d'utiliser ta magie, je m'en emparerai pour la retourner contre toi. Et crois-moi, ce ne sera pas une expérience agréable.

— De toute façon, soupira Anna, ma magie n'est pas très vaillante, ici. Pour tout dire, elle ne vaut plus tripette. Donc, je suis parfaitement inoffensive.

— Je me fiche de l'état dans lequel est ton pouvoir ! Tente seulement d'allumer une bougie avec, et il m'appartiendra.

— Je vois, dit Anna.

— Tu as des doutes ? Essaie donc de m'attaquer ! Voilà longtemps que je ne me suis plus approprié le pouvoir d'une magicienne. Ça pourrait être amusant.

— Désolée, mais je suis trop fatiguée pour attaquer quelqu'un. Le voyage, sans doute… Peut-être plus tard…

Nyda sourit et Anna, face à ce rictus, comprit pourquoi les Mord-Sith étaient tellement redoutées.

— Très bien, j'attendrai…

— Que ferez-vous de moi jusque-là ? demanda Anna. Allez-vous m'enfermer dans une des jolies salles du palais ?

Nyda ne daigna pas répondre mais fit un signe de tête. Deux soldats sortirent du rang et accoururent. Dominant Anna comme des chênes auraient dominé un fraisier, ils la saisirent chacun par un bras.

— Allons-y, dit Nyda.

Elle avança d'un pas décidé dans le couloir.

Les deux géants la suivirent, portant quasiment Anna, dont les pieds ne parvenaient pas à toucher le sol plus d'un pas sur trois ou quatre.

Devant eux, les passants s'écartaient pour céder le passage à la Mord-Sith. Certains entraient précipitamment dans la première boutique qui s'offrait à eux et d'autres se pressaient contre les murs. Tous regardaient la petite femme vêtue d'une robe bleue que deux gardes du palais en cotte de mailles conduisaient vers son destin.

Suivis par les autres soldats, Nyda, Anna et les deux colosses s'engagèrent dans un court corridor qui donnait sur une lourde porte barrée de fer.

Un homme courut l'ouvrir. Avant d'avoir compris ce qui se passait, Anna franchit le seuil entre ses deux anges gardiens.

Le couloir défendu par la porte ne ressemblait pas à ceux que la Dame Abbesse venait d'admirer. Obscur et humide, il empestait la mort.

Le petit groupe s'engagea dans un escalier aux marches en bois. Plusieurs soldats allumèrent des lampes afin d'éclairer le chemin de Nyda.

Au pied de l'escalier, la Mord-Sith continua son chemin dans un dédale de corridors tout aussi glauques. Puis elle descendit un nouvel escalier.

Anna et ses geôliers progressaient dans les entrailles du palais. Avant la Dame Abbesse, des centaines de prisonniers avaient dû emprunter ce chemin pour ne plus jamais remonter à la surface. Darken Rahl, le père de Richard, et Panis Rahl, son grand-père, étaient de célèbres amateurs de torture. Pour des hommes comme eux, la vie ne signifiait rien.

Mais Richard avait changé tout ça. Hélas, il n'était pas là. En revanche, Nathan avait élu résidence au palais.

Anna connaissait le prophète depuis près de mille ans. Pendant ces dix siècles, elle l'avait gardé prisonnier dans ses appartements. Les hommes comme lui n'avaient pas droit à la liberté. Mais il s'était enfui, et il avait réussi à prendre le pouvoir au Palais du Peuple, la demeure ancestrale des Rahl. Après tout, il était un parent de Richard, un sorcier et un membre de la lignée régnante.

Anna jugea soudain idiot le plan qu'elle avait imaginé. Prendre le prophète par surprise et lui passer un collier autour du cou ! Il suffirait d'une ouverture, et il serait de nouveau en son pouvoir.

Tout ça lui avait paru logique, quelque temps plus tôt…

Au terme d'une très longue descente, Nyda s'engagea sur une étroite corniche bordée par un mur humide sur la droite et par une balustrade de fer sur la gauche.

Anna jeta un coup d'œil au-delà de la rampe, mais elle ne vit rien d'autre qu'une obscurité épaisse comme de l'encre. À combien de centaines de pieds se trouvait le fond de ce gouffre ?

Une question théorique, puisqu'elle n'avait aucune intention de se battre avec ses geôliers. Cela dit, s'ils décidaient de la jeter dans le vide, l'atterrissage risquerait de faire mal.

Mais cette femme et ces hommes obéissaient à Nathan. Si mal embouché qu'il fût, le prophète ne lui infligerait pas un sort pareil…

Encore que… Après des siècles d'incarcération et de brimades, le vieil homme pouvait avoir envie de se venger…

Anna sonda de nouveau les inquiétantes ténèbres.

— Nathan nous attend ? demanda-t-elle d'un ton faussement enjoué. J'ai hâte de lui parler. Nous devons discuter d'affaires très sérieuses…

Par-dessus son épaule, Nyda jeta un regard noir à la Dame Abbesse.

— Nathan n'a rien à vous dire, lâcha-t-elle.

Puis elle tourna de nouveau à droite et accéléra le pas. Une hâte soudaine qui ne dit rien de bon à Anna.

Au bout d'un énième couloir étroit, la Mord-Sith s'engagea dans un escalier en colimaçon. Craignant de tomber, la Dame Abbesse saisit la rampe rouillée. Mais les mains puissantes plaquées sur ses épaules lui auraient sans doute épargné une chute.

En tout cas, elles étouffaient dans l'œuf toute tentative d'évasion.

Au pied de l'escalier, Nyda fit signe au petit groupe de s'arrêter. Si bas dans les sous-sols du palais, l'air empestait la poix, la fumée, la sueur et l'urine. Une sorte d'avant-goût du royaume des morts, songea Anna.

Entendant les échos d'une quinte de toux, sur sa droite, elle sonda un étroit corridor et distingua une enfilade de portes de cellule. Des mains serraient parfois les barreaux des judas, et on n'entendait pas un bruit, à part quelques gémissements étouffés.

Sur la gauche, un homme en uniforme attendait devant une porte bardée de fer. Cet officier semblait taillé dans une pierre aussi dure que celle des murs. Dans d'autres circonstances, Anna lui aurait trouvé une indubitable prestance.

— Nyda…, salua-t-il en inclinant la tête. Que m'amènes-tu là ?

— Une prisonnière, capitaine Lerner ! (La Mord-Sith saisit la Darne Abbesse par une épaule et la tira en avant, l'exhibant comme un trophée de chasse.) Une femme très dangereuse !

Lerner étudia brièvement la captive.

— Une cellule spéciale ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Nyda. Le sorcier Rahl ne veut pas qu'elle puisse sortir. Il dit qu'elle est une source infinie de problèmes.

Une demi-douzaine de remarques acerbes vinrent à l'esprit d'Anna, mais elle parvint à tenir sa langue.

— Viens avec nous, dans ce cas, dit Lerner. Tu nous aideras à l'incarcérer derrière les champs de force.

Nyda inclina de nouveau la tête. Deux soldats avancèrent et sortirent des torches de leur support. Quand il eut trouvé la bonne clé, sur un anneau qui en comptait une bonne dizaine, le capitaine ouvrit la porte, qui pivota sur ses gonds avec un grincement sinistre.

Anna ne se demanda pas pour qui sonnait ce glas. Car elle savait que c'était pour elle.

Quand Lerner eut fini de pousser la porte, il s'engagea dans un couloir chichement éclairé par des bougies. À travers les barreaux de leur cellule, des prisonniers rendus fous par la solitude tendaient leurs mains aux ongles recourbés comme des serres. Depuis combien de temps ces malheureux n'avaient-ils plus vu le jour ?

Les porteurs de torches suivirent Nyda et les flammes crépitantes firent briller son superbe uniforme moulant en cuir rouge. Les prisonniers grognèrent de désir et de frustration. L'Agiel pendu à une chaînette vola dans la main de la Mord-Sith, qui foudroya du regard les chiens qui lui manquaient ainsi de respect. Toutes les mains

disparurent et Anna entendit des bruits de pas. Les prisonniers s'étaient réfugiés au fond de leur cachot, et plus un seul n'osait simplement soupirer.

Certaine qu'il n'y aurait pas de problème, Nyda recommença d'avancer. Les deux géants entraînèrent Anna avec eux, et le capitaine ferma la marche.

La Dame Abbesse tira un coin de son châle sur sa bouche et sur ses narines, mais ça ne fit pas grand-chose contre la puanteur ambiante.

Lerner prit une petite lampe dans une niche murale, l'alluma et alla ouvrir une nouvelle porte.

Dans le couloir très bas de plafond, au-delà, les cellules étaient placées très près les unes des autres. Une main couverte de pustules jaillit d'une petite ouverture et se retira aussitôt.

Derrière la porte suivante, le couloir, encore plus bas, se révéla à peine plus large que les épaules d'Anna. Alors que Nyda et les hommes étaient obligés de se plier en deux et de rentrer le ventre, la Dame Abbesse tenta en vain de contrôler les battements affolés de son cœur.

— Ici, dit Lerner en s'arrêtant.

À la lueur de sa lampe, il trouva la bonne clé et déverrouilla une nouvelle porte. Confiant la lampe à Nyda, il banda ses muscles pour faire pivoter le lourd battant.

Quand il se fut engouffré dans l'ouverture, Nyda le suivit, entraînant Anna avec elle.

Au fond d'une très petite pièce, le capitaine était occupé à ouvrir une deuxième porte.

Anna comprit que les champs de force étaient actifs dans l'avant pièce. Derrière la seconde porte, une minuscule cellule sans fenêtre attendait les prisonniers condamnés à ne jamais revoir le soleil.

Les Rahl savaient construire des oubliettes dignes de ce nom !

Nyda tira Anna par le bras. Bien qu'elle fût très petite, la vieille femme dut baisser la tête pour entrer dans ce qui serait son ultime résidence.

Un banc creusé à même la pierre tenait lieu d'ameublement. On avait posé dessus une couverture miteuse et un gobelet cabossé.

Un pot de chambre attendait dans un coin du réduit. À défaut d'être propre, il avait été vidé…

— Nathan m'a ordonné de vous laisser ça, dit Nyda en posant la lampe sur le banc.

À l'évidence, il s'agissait d'un luxe auquel les autres « invités » n'avaient pas droit.

La Mord-Sith fit mine de sortir, mais s'immobilisa quand Anna cria son nom.

— Nyda ! Transmettez un message de ma part à Nathan, je vous en prie ! Dites-lui que je voudrais le voir. C'est très important !

— Il m'avait prévenue que vous diriez ça… C'est un prophète, après tout…

— Vous lui transmettrez mon message ?

— Nathan m'a déjà donné la réponse : il a un palais à diriger, et il ne peut pas accourir chaque fois que vous l'appelez.

Presque mot pour mot ce qu'Anna faisait répondre au prophète quand une sœur venait l'informer qu'il désirait la voir.

« Dites à Nathan que j'ai un palais à diriger. Je ne peux pas accourir chaque fois qu'il m'appelle ! S'il a une nouvelle prophétie, qu'il la note sur une feuille de parchemin, et je la regarderai quand j'aurai le temps. »

À l'époque, et jusqu'à aujourd'hui, Anna n'avait pas mesuré à quel point ce comportement était cruel.

Nyda sortit et tira la porte derrière elle. La Dame Abbesse se retrouvait seule dans une prison dont elle ne réussirait jamais à s'évader.

Au moins, elle était presque au terme de sa vie et ne devrait pas y croupir pendant des siècles, comme Nathan y avait été contraint.

— Nyda ! cria-t-elle en se précipitant vers le petit guichet.

La Mord-Sith se retourna alors qu'elle allait franchir la première porte, au-delà du champ de force désormais activé.

— Oui ?

— Dites à Nathan que… eh bien… que je suis désolée.

— Oh ! ça, je parie qu'il s'en doute ! railla la Mord-Sith.

Anna passa une main à travers les barreaux.

— Nyda, je vous en prie, dites-lui aussi que… que je l'aime.

Avant de refermer la première porte, Nyda dévisagea un long moment la prisonnière.

Chapitre 21

Kahlan leva les yeux, posa doucement une main sur la poitrine de Richard et tourna la tête en direction du son qu'elle avait entendu dans l'obscurité.

Sous sa paume, la poitrine de Richard se soulevait laborieusement au rythme de sa respiration saccadée. Mais au moins, il vivait, et c'était tout ce qui comptait. Tant qu'il serait de ce monde, la Mère Inquisitrice pourrait lutter pour trouver une solution. Elle ne baisserait les bras à aucun prix. Coûte que coûte, ils rejoindraient Nicci !

Un rapide coup d'œil au quartier de lune apprit à Kahlan qu'elle avait dormi moins de une heure. Des nuages teintés d'argent par les rayons de lune arrivaient paresseusement du nord.

À peine visibles, les coureurs décrivaient des cercles dans le ciel, presque à l'horizon. Ils étaient toujours sur la piste des voyageurs.

Kahlan détestait ces oiseaux qui les traquaient depuis que Cara avait touché la statue que Nicci appelait une « balise » d'avertissement. Les ailes de ces horribles animaux, comme celles de la mort, semblaient guetter sans cesse le Sourcier et la Mère Inquisitrice.

Kahlan se souvint du sable qui coulait dans la statue. Le temps leur filait entre les doigts. Elle ignorait ce qui se produirait quand le délai qui leur était imparti arriverait à son terme, mais elle se doutait que ce ne serait pas agréable.

L'endroit où les voyageurs avaient décidé de camper – un carré de terrain adossé d'un côté à une paroi rocheuse et protégé de l'autre par un bosquet de pins et de buissons – n'était pas très facile à défendre, mais Cara avait insisté : s'ils ne s'arrêtaient pas, avait-elle dit, le seigneur Rahl risquait de ne pas passer la nuit.

Cet avertissement avait donné des sueurs froides à Kahlan. Son cœur s'était emballé, et elle avait failli céder à la panique.

Elle avait remarqué que les cahots du chariot, même en avançant très lentement, n'avaient pas un bon effet sur la respiration de Richard. Trois heures après s'être mis en route, les voyageurs avaient dû souscrire à l'analyse de Cara et s'arrêter pour la nuit.

En quelques minutes, le souffle de Richard était devenu plus régulier.

Il fallait à tout prix retrouver une route et ne plus avancer sur un terrain accidenté.

Sur une voie convenable, l'épreuve serait moins pénible pour le Sourcier et le chariot pourrait rouler plus vite.

Kahlan luttait sans cesse pour se convaincre qu'elle avait raison de croire encore en leurs chances. Non, ce voyage n'était pas un cache-misère posé sur une réalité accablante. La partie restait gagnable !

La dernière fois que Kahlan s'était sentie impuissante à ce point – presque certaine que la vie de Richard lui échappait –, il lui restait au moins une solide chance de sauver son bien-aimé. À l'époque, elle ne se doutait pas que cet ultime pari aurait pour

conséquence une série d'événements qui mettraient en danger l'existence même de la magie.

L'Inquisitrice avait décidé seule de courir un risque, et elle était donc responsable de tout ce qui s'était passé depuis. Et si elle avait su ce qu'elle savait aujourd'hui, elle aurait quand même décidé de sauver Richard et de déclencher une catastrophe…

Une des missions de la Mère Inquisitrice était de protéger toutes les créatures magiques. Et voilà qu'elle risquait d'être la principale cause de leur disparition !

Quand elle entendit Cara imiter le sifflet d'un oiseau – un truc que lui avait appris Richard –, Kahlan se leva d'un bond, épée au poing, et attendit de voir apparaître la Mord-Sith.

À la chiche lueur d'une lanterne, elle remarqua que Tom, main sur la poignée en argent de son couteau, s'était levé du rocher où il s'était assis pour monter la garde et surveiller l'homme touché par le pouvoir de l'Inquisitrice.

Le « soldat spécial » de l'Ordre était roulé en boule aux pieds de Tom, là où sa maîtresse lui avait ordonné de rester.

— Que se passe-t-il ? demanda Jennsen.

Frottant ses yeux encore lourds de sommeil, elle vint se camper près de Kahlan.

— Je ne sais pas trop… Mais le signal de Cara veut dire qu'elle a quelqu'un avec elle…

La Mord-Sith surgit de l'obscurité. Comme la Mère Inquisitrice le pensait, elle poussait un homme devant elle.

Kahlan trouva un air familier à ce prisonnier. Puis elle le reconnut et en tressaillit de surprise. C'était le jeune voyageur qu'ils avaient rencontré une semaine plus tôt. Owen…

— J'ai essayé de vous rejoindre plus vite ! cria-t-il dès qu'il vit Kahlan. Je jure que j'ai essayé !

Le tenant par le col, Cara fit avancer le jeune homme, puis elle le força à s'arrêter face à Kahlan.

— Que racontes-tu là, Owen ?

Quand il aperçut Jennsen, derrière Kahlan, l'étrange voyageur en écarquilla les yeux de surprise.

— Je voulais vous rejoindre plus tôt, répéta-t-il, la voix brisée comme s'il allait éclater en sanglots. Je suis passé par votre camp… (Tremblant de tous ses membres, il resserra sur sa poitrine les pans de son manteau.) J'ai vu… les… les dépouilles… Créateur bien-aimé ! comment pouvez-vous être si brutaux ?

Kahlan eut le sentiment qu'Owen allait vomir. D'ailleurs, il se couvrit la bouche comme s'il était effectivement sur le point de vider son estomac sur ses chaussures.

— Ces hommes ont tenté de nous capturer, dit Kahlan, avec l'intention de nous tuer. Nous ne sommes pas allés les chercher sur leur fauteuil à bascule, devant leur cheminée, pour les massacrer dans ce maudit désert. Ils nous ont attaqués, et nous nous sommes défendus !

— Mais par le Créateur ! comment avez-vous pu… ? (Owen ferma les yeux.) Rien n'est réel. Rien n'est réel.

Il répétait cette phrase comme si elle était une incantation capable de le protéger du mal.

Cara le tira en arrière et le força à s'asseoir sur un rocher.

— Rien n'est réel, continua-t-il à marmonner tandis que la Mord-Sith venait se placer sur la gauche de Kahlan.

— Si tu nous disais plutôt ce que tu fiches là ? demanda Cara.

— Et sans tarder, qui plus est ! ajouta Kahlan. Nous avons assez de problèmes sans devoir en plus nous occuper de toi.

Owen rouvrit enfin les yeux.

— Je suis venu dans votre camp pour vous parler, mais tous ces cadavres…

— Nous savons ce qui s'est passé là-bas ! coupa Kahlan, arrivée au bout de sa patience. Dis-nous pourquoi tu es là ! C'est la dernière fois que je te le demande !

— Le seigneur Rahl, dit Owen avant d'éclater en sanglots.

— Quoi, le seigneur Rahl ! rugit Kahlan.

— Il a été… empoisonné…

— Comment le sais-tu ? demanda l'Inquisitrice, les sangs glacés.

Owen se leva, les mains tordant les pans de son manteau.

— Parce que c'est moi qui l'ai empoisonné !

Était-ce possible ? Se pouvait-il que ce soit un poison, pas le don, qui tuait à petit feu Richard ? S'étaient-ils donc tous trompés ? Ce crétin d'Owen était-il responsable de tout ?

Kahlan avança vers le voyageur. Très vaguement, elle sentit que son épée lui glissait des doigts.

Owen la regarda approcher avec l'air apeuré d'une biche qui voit bondir un guépard.

Kahlan savait qu'Owen était bizarre. Richard aussi avait trouvé que quelque chose n'allait pas avec ce type.

Et cette poule mouillée avait empoisonné le Sourcier.

Richard souffrait et sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Le coupable se tenait devant Kahlan, et elle saurait pourquoi il avait agi ainsi.

Owen ne lui échapperait pas.

Il se confesserait à elle. Et il deviendrait sa marionnette.

Elle tendit un bras. Son pouvoir s'était régénéré, elle le sentait lové au cœur même de son être.

Ce porc avait tenté de tuer Richard. Kahlan allait découvrir s'il y avait un moyen de sauver son mari. L'empoisonneur pourrait le lui dire.

Elle se prépara à le toucher avec son pouvoir.

Pour frapper, elle n'avait pas besoin d'invoquer sa magie, mais simplement de cesser de la brider. Sa haine pour Owen s'était déjà dissipée, car elle n'avait plus d'importance. Kahlan cherchait la vérité, à présent. Elle était engagée corps et âme dans cette quête.

Owen n'avait pas une chance de s'en tirer.

Elle le vit debout, pétrifié, la regarder approcher avec des larmes aux yeux. La magie brûlait d'envie d'être libérée. Kahlan allait lui donner satisfaction, et tout serait accompli.

Owen lui appartiendrait.

Mais Cara s'interposa brusquement entre l'Inquisitrice et sa proie.

Ne voyant plus Owen, Kahlan essaya d'écarter la Mord-Sith, qui ne céda pas un pouce de terrain. Au contraire, elle saisit sa protégée par les épaules et la força à reculer.

— Non, Mère Inquisitrice, non !

— Laisse-moi passer !

— Non ! Reprenez-vous !

— Laisse-moi passer ! Cara, ne m'oblige pas à…

— Écoutez-moi !

— Cara, écarte-toi, ou…

La Mord-Sith secoua Kahlan comme si elle voulait lui décoller la tête des épaules.

— Écoutez-moi !

— Quoi ? Que veux-tu ?

— Attendez qu'il vous ait parlé. Il est venu ici pour ça. Quand il aura fini, vous pourrez utiliser votre pouvoir. Ou si vous préférez, je le ferai crier de douleur jusqu'au lever du soleil. Mais nous devons d'abord l'écouter !

— Je saurai bientôt toute la vérité… Quand il sera en mon pouvoir, il me dira tout.

— Et si ça provoque la mort du seigneur Rahl ? Sa vie est en jeu, il ne faut pas l'oublier.

— Bien entendu ! Pourquoi crois-tu que je fais tout ça ?

Gara tira Kahlan près d'elle et murmura :

— Et si, pour une raison inconnue, votre pouvoir tuait cet homme ? Nous avons eu ce genre de problème par le passé. Vous vous souvenez de Martin Pickard, qui clamait partout être venu au palais pour assassiner Richard. Le neutraliser semblait facile, mais c'était un leurre. Comme aujourd'hui, peut-être…

» En touchant Owen avec votre pouvoir, n'allez-vous pas entrer dans le jeu d'un mystérieux ennemi ? Et si tout ça était un piège ? Il ne s'agirait pas d'une banale erreur facile à corriger. Si le seigneur Rahl meurt, rien ne lui rendra la vie.

Les yeux bleus de Cara étaient humides de larmes et ses doigts s'enfonçaient cruellement dans la chair de Kahlan.

— Écoutons d'abord Owen. Quel mal cela peut-il nous faire ? Après, vous pourrez toujours recourir à votre pouvoir, si ça vous semble nécessaire. Mère Inquisitrice, votre Sœur de l'Agiel vous implore d'attendre un peu. Pour le salut du seigneur Rahl !

Cet ardent plaidoyer de Cara fit réfléchir Kahlan. Quand il fallait recourir à la force, la Mord-Sith n'hésitait jamais. Et là, elle prêchait la prudence…

Mais avait-elle raison. ? Différer ce qui devait être fait n'était-il pas terriblement dangereux pour Richard ?

Face à Nicci, Kahlan avait commis l'erreur de ne pas agir assez vite. À cause d'elle, Richard avait été conduit en captivité. À l'époque, sa liberté était en jeu. Aujourd'hui, c'était sa vie.

Si hésiter avait été une erreur à l'époque, se précipiter ne serait pas nécessairement judicieux cette fois…

— D'accord, Cara, nous allons l'écouter…

Du bout d'un index, Kahlan écrasa la larme qui roulait sur la joue de la Mord-Sith. L'idée de perdre Richard terrifiait cette femme pourtant impitoyable.

— Merci, mon amie, murmura Kahlan. Tu as raison…

Cara lâcha la Mère Inquisitrice, se tourna vers Owen, croisa les bras et foudroya le pauvre homme du regard.

— Ne me fais surtout pas regretter d'être intervenue en ta faveur…

Owen dévisagea tour à tour les personnes qui l'encerclaient. Friedrich, Tom, Jennsen, Cara, Kahlan – et même l'homme que l'Inquisitrice avait touché avec son pouvoir.

— Pour commencer, dit Kahlan, comment aurais-tu pu empoisonner Richard ?

Owen semblait terrifié à l'idée de se confesser. Pourtant, il était venu pour ça.

— Quand j'ai vu la poussière soulevée par le chariot, dit-il en baissant les yeux, j'ai vidé l'eau qui me restait. Quand le seigneur Rahl m'a découvert, je lui ai demandé à boire. Il m'a offert son outre, et j'ai introduit le poison dedans avant de la lui rendre. J'ai été ravi de vous voir arriver, parce que j'avais l'intention de vous empoisonner aussi. Mais vous aviez votre outre, et vous n'avez pas bu à celle de Richard. Cela dit, ce n'est pas grave. Tout marche quand même très bien.

Kahlan ne parvint pas à comprendre le sens d'une telle confession.

— Si je saisis bien, tu voulais nous tuer tous les deux, mais tu n'as pu empoisonner que Richard ?

— Vous tuer ? répéta Owen, bouleversé. Cette idée ne m'a jamais traversé l'esprit, Mère Inquisitrice. Je voulais vous rejoindre plus tôt, mais il y avait tous ces cadavres, dans votre camp… Je désirais donner l'antidote au seigneur Rahl.

— Je comprends… Tu cherchais à le sauver – après l'avoir empoisonné – mais quand tu es entré dans notre camp, nous n'étions plus là.

— C'était horrible. Tous ces morts. Du sang partout. Je n'ai jamais vu une telle boucherie.

— Si nous ne nous étions pas défendus, ces hommes nous auraient massacrés.

Owen ne sembla pas entendre cette remarque.

— Vous étiez partis, et je ne savais pas où. Dans l'obscurité, il n'est pas facile de suivre les traces d'un chariot. J'ai dû courir pour vous pister, et j'avais peur que les oiseaux m'attrapent, mais je devais vous rejoindre ce soir. J'avais peur, mais ça ne pouvait pas attendre.

Une histoire de fous, pensa Kahlan. *Rien de tout cela n'a de sens.*

— Donc, tu es une sorte de pompier pyromane ? Tu allumes un feu, tu donnes l'alerte, tu aides à éteindre l'incendie, et tu espères passer pour un héros ?

— Non, vous ne comprenez pas. Ce n'est pas ça du tout. J'ai détesté faire du mal au seigneur Rahl.

— Dans ce cas, pourquoi l'as-tu empoisonné ?

— Mère Inquisitrice, si nous ne lui donnons pas vite l'antidote, il va mourir ! J'ai déjà tellement tardé… (Owen croisa les mains et leva les yeux au ciel.) Créateur bien-aimé ! fais qu'il ne soit pas trop tard ! (Il tendit un bras vers Kahlan, mais se pétrifia quand il vit le regard noir qu'elle lui jetait.) Le temps nous manque, Mère Inquisitrice ! J'ai tout fait pour être là en temps et en heure, je le jure ! Si vous ne m'autorisez pas à lui donner l'antidote, le seigneur Rahl sera perdu. Et tout ça pour rien !

Kahlan se demanda que penser de cette offre d'assistance. Empoisonner un homme puis lui sauver la vie était… ridicule.

— De quel antidote s'agit-il ? demanda-t-elle.

Owen sortit un petit flacon de sa poche.

— Le voici ! Je vous en prie, Mère Inquisitrice… Il doit le boire. Dépêchez-vous, ou il mourra.

— À moins que ta potion l'achève…

— Si j'avais voulu sa mort, il aurait suffi de verser plus de poison dans son outre. Ou de ne pas venir ici avec l'antidote. Je ne suis pas un assassin, et c'est même la principale raison de ma présence ici.

Le discours d'Owen était incohérent et Kahlan ne lui faisait aucune confiance. Mais si elle se trompait, Richard le paierait de sa vie.

— Je suis pour l'antidote…, murmura Jennsen.

— Tu veux foncer tête baissée ?

— Vous l'avez dit vous-même : parfois, il faut agir vite, mais sans pour autant cesser de réfléchir. Tout à l'heure, dans le chariot, Cara vous a dit que Richard ne passerait peut-être pas la nuit. Owen affirme avoir un antidote. Il me semble que c'est le moment ou jamais d'agir.

— Si mon opinion intéresse quelqu'un, intervint Tom, je suis d'accord avec Jennsen. Je ne vois pas ce que nous pourrions faire d'autre. Mais si vous avez une idée, Mère Inquisitrice, n'hésitez pas à nous l'exposer.

Kahlan n'avait rien à proposer, à part rejoindre Nicci. Et ce n'était plus rien qu'un espoir vide de sens.

— Mère Inquisitrice, dit Friedrich, je suis également d'accord. Si vous autorisez Owen à donner son antidote au seigneur Rahl, nous penserons tous que c'était le meilleur choix possible.

En d'autres termes, personne ne blâmerait Kahlan si l'antidote tuait Richard…

Betty lui emboîtant le pas, Jennsen approcha d'Owen.

— Si tu mens, dit-elle, tu auras affaire à moi, puis à Cara et enfin à la Mère Inquisitrice, s'il reste quelque chose de toi. Tu comprends ce que je te dis, pas vrai ?

Owen détourna la tête comme s'il avait peur de regarder la jeune femme – et même sa chèvre.

Jennsen lui fait plus peur que nous tous réunis, pensa Kahlan, étonnée.

— Mère Inquisitrice, dit Cara à l'oreille de sa protégée, il doit avoir un antidote. S'il mentait, pourquoi aurait-il risqué sa vie en revenant nous voir ? Et s'il désirait la mort du seigneur Rahl, eh bien, il aurait déjà obtenu ce qu'il voulait. Donnons l'antidote au seigneur Rahl, et sans perdre de temps !

— Pourquoi l'a-t-il empoisonné ? Quand on compte fournir un antidote à un homme, pourquoi l'empoisonner ?

— Je n'en sais rien… Mais si le seigneur Rahl meurt…

Cara n'en dit pas davantage, mais ce qu'elle avait osé prononcer à voix haute était une impensable vérité.

Kahlan regarda Richard et crut s'évanouir à l'idée qu'il risquait de ne plus jamais reprendre conscience. Comment pourrait-elle vivre dans un monde où il ne serait plus ?

— Combien de liquide doit-on lui faire boire ? demanda-t-elle.

— Tout le flacon ! Il faut qu'il avale tout. (Owen posa l'antidote dans la paume de Kahlan.) Dépêchez-vous, par pitié !

— Tu lui as fait du mal, dit l'Inquisitrice. À cause de ton poison, il a craché du sang et la douleur lui a fait perdre connaissance. Si tu espères que je te pardonnerai parce que tu es venu le sauver, c'est une grossière erreur !

— J'ai essayé de vous rejoindre… Si j'avais réussi, il n'aurait jamais souffert autant. Mais vous avez massacré ces hommes, et…

— C'est notre faute, si je comprends bien ?

Owen eut un petit sourire satisfait. N'ayant pas saisi l'ironie de Kahlan, il se réjouissait qu'elle ait enfin clairement compris la situation.

Tandis que Jennsen surveillait l'empoisonneur, Tom s'occupa de la marionnette de Kahlan et Friedrich se chargea de Betty.

Kahlan et Cara s'agenouillèrent et soulevèrent Richard pour tenter de lui faire avaler l'antidote.

Kahlan enleva bouchon avec sa bouche. Attentive à ne pas renverser une goutte du précieux médicament, elle porta le flacon aux lèvres de Richard puis l'inclina doucement.

Elle n'était pas sûre du tout que ce liquide si semblable à de l'eau fût vraiment un antidote. Pendant que Richard avalait une première gorgée, elle huma le flacon et sentit une légère odeur de cannelle.

Boire tout le contenu du flacon fut une longue épreuve pour Richard, car il n'avait plus le réflexe d'avaler. Kahlan dut plusieurs fois lui appuyer sur la glotte et Cara lui inclina la tête en arrière.

L'Inquisitrice soupira de soulagement quand le flacon fut enfin vide. Au moins, elle avait été capable de faire boire l'homme qu'elle aimait…

Dès que Cara et Kahlan eurent rallongé Richard, Owen accourut.

— Il a tout bu ? Vous en êtes sûres ?

Cara se leva d'un bond, fit voler son Agiel dans son poing et se campa devant l'étrange voyageur. Voyant qu'il ne s'arrêterait pas, elle lui abattit son arme sur l'épaule.

Owen recula en titubant légèrement.

— Désolé, dit-il en se massant l'épaule. Je voulais voir comment il allait… Je ne lui veux aucun mal, je le jure !

Kahlan écarquilla les yeux de surprise.

Cara regarda tristement son Agiel.

Owen n'avait pas été affecté par la magie de l'arme.

Jennsen aussi dévisageait le jeune homme. Il était comme elle. Un Pilier de la Création totalement étranger à la magie. Mais si la sœur de Richard avait conscience de sa nature, Owen paraissait ne pas en avoir la moindre idée. À ses yeux, Cara lui avait simplement donné un bon coup sur l'épaule.

Un homme normal se serait écroulé et tordu de douleur dans la poussière.

— Richard a bu tout l'antidote…, dit Kahlan. À présent, laissons agir ce médicament. Cara, tu veux bien organiser les tours de garde ? Moi, je resterai près de Richard.

La Mord-Sith regarda Tom, qui capta immédiatement le message.

— Owen, dit-il, tu devrais venir avec moi… Que dirais-tu de passer la nuit près de cet homme charmant, là-bas ?

À l'expression du grand D'Haran, Owen comprit que ce n'était pas une invitation, mais un ordre.

— Oui, oui, j'arrive… (Il se tourna vers Kahlan.) Je prierai pour lui. Pour qu'il ait eu l'antidote à temps…

— Prie surtout pour toi, répondit froidement l'Inquisitrice.

Mais quand elle s'allongea près de Richard, sa façade se craquela. Dans la moiteur de la nuit, son mari frissonnait de froid…

Elle l'enveloppa dans une couverture, lui mit une main sur l'épaule et se blottit contre lui.

Serait-il toujours vivant lorsque le soleil se lèverait ?

Elle n'en savait rien…

Chapitre 22

Richard ouvrit les yeux, fut ébloui par la lumière et baissa aussitôt les paupières. Pourtant, la lumière n'était pas aveuglante. À voir le ciel gris acier à peine coloré de violet à l'horizon, l'aube se levait à peine.

Ou était-ce le crépuscule ? Trop désorienté pour répondre à une question pourtant très simple, le Sourcier tâta sa tête encore douloureuse. Sa poitrine lui faisait mal à chaque inspiration et il avait la gorge plus sèche que du vieux parchemin.

Mais l'écrasante douleur qui l'avait terrassé, lui faisant perdre connaissance, semblait ne plus le harceler. Et il ne tremblait plus du froid alors qu'il faisait une température étouffante.

Richard se sentait comme s'il avait été coupé du monde pendant un temps. Mais quelle avait été la longueur de cette rupture de continuité ? D'instinct, il aurait répondu « une éternité », car le monde des vivants lui apparaissait comme un très lointain souvenir. De plus, il avait la certitude d'être passé à un souffle de ne jamais se réveiller. À l'idée d'avoir frôlé de si près la mort, il frissonna de nouveau, mais de terreur, cette fois.

Son environnement ne ressemblait plus à celui dont il se souvenait. Le camp était adossé à une muraille rocheuse, et protégé sur un côté par un bosquet de pins. Les montagnes semblaient plus proches que la dernière fois qu'il les avait regardées, et il y avait beaucoup plus d'arbres sur les pentes des collines environnantes.

Le dos contre une roue arrière du chariot, Jennsen était enroulée dans une couverture et Betty dormait à côté d'elle. Tom était couché non loin de ses précieux chevaux et Friedrich, assis sur un rocher, montait la garde.

Richard ne reconnut pas les deux hommes étendus aux pieds de Friedrich. L'un des deux devait être le tueur que Kahlan avait touché avec son pouvoir. L'autre… Eh bien, il lui semblait l'avoir vu quelque part, mais où ?

Kahlan dormait paisiblement à côté de lui, et son épée reposait contre son autre flanc, bien à portée de sa main. L'Inquisitrice aussi se reposait avec sa lame près d'elle.

Tous les Sourciers qui avaient manié l'Épée de Vérité, qu'ils aient été loyaux envers le bien ou non, avaient légué leurs compétences à la magie de l'arme. Étant un authentique Sourcier de Vérité – à savoir le genre de personne pour qui l'arme était conçue –, Richard avait vite appris à s'approprier les talents de ses prédécesseurs et à en tirer parti lors d'un combat. Dans tous les sens de l'expression, il était devenu un maître de la lame, et cela se vérifiait même quand il maniait un burin.

Kahlan avait été formée à l'escrime par son père, le roi Wyborn Amnell, souverain de Galea jusqu'à ce que la mère de l'Inquisitrice décide de le prendre pour compagnon. Richard avait complété cet enseignement en montrant à son épouse comment utiliser la vitesse et la souplesse – deux qualités majeures de la jeune femme – plutôt que de se reposer sur la force, comme la plupart des hommes d'épée.

Malgré sa tête et sa poitrine douloureuses, Richard sourit de sentir contre lui le corps délicieusement chaud de sa bien-aimée. Elle était si belle, même avec les cheveux tout emmêlés, comme en cet instant. La voir l'emplissait de désir et de tendresse. Amoureux fou de ses cheveux, il adorait la regarder dormir, et se réjouissait chaque fois qu'elle avait des mèches en bataille à cause de lui…

Depuis le premier jour, la formidable vitalité de Kahlan le fascinait. Cette femme n'avait peur de rien et elle ne baissait les bras devant aucun obstacle. En matière de courage, il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui lui arrivât à la cheville. Et pourtant, lorsqu'elle dormait ainsi, on eût dit une petite fille qui rêvait à la prochaine fois que son père l'emmènerait en promenade et lui tiendrait la main…

Richard se pencha et posa un baiser sur le front de sa femme.

Kahlan ronronna d'aise et se blottit plus étroitement contre lui.

Puis elle s'assit d'un bond, comme un diable qui sort de sa boîte, et le regarda, les yeux écarquillés.

— Richard !

Elle se jeta sur son mari, posa la tête sur son épaule et lui mit un bras autour du torse. Alors qu'elle s'accrochait à lui comme a une bouée de sauvetage, elle eut un petit cri de détresse qui glaça les sangs de Richard.

Quelle angoisse elle avait dû éprouver, pour réagir ainsi…

— Je vais bien, dit-il.

Kahlan se redressa de nouveau, lentement, cette fois, et dévisagea son époux comme si elle ne l'avait plus vu depuis une éternité.

— Richard…

À part répéter ce prénom, Kahlan ne semblait plus capable de grand-chose.

— Tu fais les présentations ? demanda le Sourcier en désignant les deux hommes, au pied du rocher.

— Tu te souviens du voyageur que nous avons rencontré il y a une semaine ? Owen… C'est lui.

— Je savais bien qu'il me disait quelque chose.

— Seigneur Rahl ! s'écria Cara en se laissant tomber sur le sol à côté de Kahlan. Seigneur Rahl…

Elle aussi semblait avoir du mal à trouver ses mots.

Sans hésiter, elle prit la main libre de Richard. Un geste qui en disait plus long que d'interminables discours.

Richard dégagea sa main, s'embrassa les doigts puis caressa la joue de la Mord-Sith.

— Merci d'être la meilleure sentinelle du monde, mon amie…

Encore entortillée dans sa couverture, Jennsen accourut à son tour.

— Richard ! L'antidote a agi. Par les esprits du bien, il a agi !

— Un antidote ? répéta Richard en se redressant sur un coude. À quoi ?

— Tu as été empoisonné, expliqua Kahlan. (Elle désigna du doigt le coupable.) Owen… Tu lui as offert ton outre, et il te l'a rendue pleine de poison. Il voulait m'intoxiquer aussi, mais tu as été le seul à boire cette eau.

Richard regarda longuement les deux hommes roulés en boule aux pieds de Friedrich.

Puis il hocha fièrement la tête, comme s'il s'attendait à être félicité.

— Une de ces petites erreurs…, dit Jennsen.

— Pardon ? s'étonna Richard.

— Tu as dit que tout le monde commettait des erreurs, même toi, et que la plus infime pouvait avoir de graves conséquences. Tu ne te souviens pas ? Cara disait que tu faisais toujours des bourdes, et que tu avais de la chance qu'elle soit là pour les corriger. (Jennsen eut un sourire moqueur.) Elle parlait d'or…

Richard ne daigna pas rectifier les propos par trop simplistes de la Mord-Sith. En revanche, il saisit au vol l'occasion de faire un petit sermon à sa sœur.

— Ça te montre comment on peut être abusé par un type à l'air aussi insignifiant que notre ami, là-bas…

— Je crains qu'il ne soit pas si insignifiant que ça…, souffla Kahlan.

Cara tendit son bras à Richard, qui le saisit et s'en servit de point d'appui pour se relever.

— Cara, dit-il, alors que ses jambes encore flageolantes le forçaient à s'asseoir sur une caisse, près du chariot, tu veux bien aller le chercher ?

— Avec plaisir, seigneur Rahl… (La Mord-Sith s'éloigna, puis se retourna.) Mère Inquisitrice, n'oubliez pas de lui dire, pour Owen.

— Me dire quoi ? demanda Richard.

Tandis que Cara « aidait » Owen à se relever, Kahlan souffla à l'oreille de son mari :

— Il est comme Jennsen : totalement étranger au don.

Perplexe, Richard se passa une main dans les cheveux.

— Tu veux dire qu'il est mon demi-frère ?

— Non, je n'en sais rien… Mais nous savons que c'est un trou dans le monde. Au fait, dans le camp, juste après l'attaque, tu allais me dire quelque chose d'important que tu avais compris pendant l'interrogatoire de mon « prisonnier ». Tu n'en as jamais eu le temps…

— Oui… (Richard plissa le front pour se souvenir.) C'était au sujet du chef de ces hommes… Nicholas… Nicholas je ne sais plus quoi…

— Le Chapardeur, rappela Kahlan. C'est son surnom.

— Exact… Ce type a dit à ses sbires où nous trouver. Comment pouvait-il le savoir ?

— J'y ai réfléchi aussi, dit Kahlan, et je n'ai pas trouvé la réponse. Nous n'avons vu personne qui aurait pu trahir notre position. Et même si nous n'avions pas remarqué un espion, nous aurions été loin le temps qu'il ait fait son rapport… Bien entendu, il se peut que Nicholas soit près de nous, mais…

— Les coureurs, coupa Richard. C'est lui qui nous épie à travers leurs yeux. Nous n'avons vu personne, tu as raison, et c'est la seule explication qui tienne la route. Nicholas le Chapardeur a su où nous étions grâce aux oiseaux et c'est comme ça qu'il a pu indiquer notre position a ses tueurs.

Voyant qu'Owen approchait, Richard se leva.

— Seigneur Rahl ! s'écria le jeune homme. (Il voulut courir vers le sorcier, mais Cara le retint par le col.) Je suis tellement soulagé que vous vous sentiez mieux ! Le poison ne devait pas vous faire souffrir autant, et ça ne serait pas arrivé si vous aviez eu l'antidote à temps. J'ai essayé de vous rejoindre, mais avec tous ces cadavres… La Mère Inquisitrice comprend ce que je veux dire. Ce n'était pas ma faute.

Kahlan croisa les bras, plissa le front et regarda Richard dans les yeux.

— Ce pauvre Owen n'est vraiment pas responsable, lâcha-t-elle avec une ironie glaciale. Il est venu dans notre camp pour te donner l'antidote, mais nous étions partis, et il a seulement trouvé les cadavres des braves types que nous avons massacrés. Tu comprends le principe ? Il avait de bonnes intentions, et nous avons tout gâché. N'est-ce pas inconvenant ?

Richard se demanda si Kahlan en rajoutait dans la caricature, si Owen avait vraiment accouché d'excuses pareillement rocambolesques, ou s'il n'avait pas encore la tête assez claire pour saisir de telles subtilités.

Soudain, il se sentit de très mauvaise humeur.

— Tu m'as empoisonné, récapitula-t-il devant Owen, puis tu as voulu m'apporter l'antidote, mais tu ne m'as pas trouvé dans le camp où j'ai dû lutter contre des tueurs. C'est bien ça ?

— Oui ! s'écria Owen, très fier de lui. (Il se rembrunit soudain.) Une telle sauvagerie n'est pas étonnante de la part de gens qui ignorent la Lumière, bien entendu… (Des larmes perlèrent aux yeux de l'étrange jeune homme.) Mais pourtant, c'était si… (Il ferma les yeux et marmonna :) Rien n'est réel. Rien n'est réel…

Richard prit Owen par le col de sa chemise et le tira vers lui.

— Que veux-tu dire par « rien n'est réel » ?

Owen blêmit sous le regard du Sourcier.

— Ce que je dis, tout simplement. Comment savoir si ce que nous voyons est réel ? Oui, comment ?

— Si tu vois une chose, comment peux-tu imaginer qu'elle n'est pas réelle ?

— Parce que nos sens nous abusent en permanence en distordant la réalité. Ils nous confèrent des certitudes qui sont en fait des illusions. La nuit, nous sommes aveugles, et nous pensons donc qu'il n'y a rien autour de nous. Mais un hibou peut pourtant y repérer une souris à des centaines de pas de distance. Pour nous, la souris n'existe pas. Enfin, c'est ce que nous devrions penser, à cause de ce que nous voyons. Mais nous savons qu'il n'en est rien, n'est-ce pas ? Notre vue, au lieu de nous révéler la vérité, nous la dissimule. Plus grave encore, elle nous en donne une fausse idée…

» Nos sens nous trompent, seigneur Rahl… Les chiens sentent une multitude de choses qui nous sont inaccessibles à cause des limitations de nos sens. Si nous étions capables de distinguer la vérité du fantasme, comment un chien pourrait-il nous être supérieur ? Notre compréhension de la réalité est limitée par la médiocre qualité de nos perceptions.

» Notre arrogance nous porte à croire que nous connaissons l'inconnaissable. Comprenez-vous, à présent ? Nous ne sommes pas munis des outils requis pour déterminer ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Nous appréhendons une infime partie du monde qui nous entoure. Il existe un grand univers rempli de mystères qui ne nous est pas accessible. Un monde invisible, pourrait-on dire. Mais ça ne change rien, parce que même s'il était visible, nous ne saurions rien de sa réalité. Que nous le reconnaissions ou pas, distinguer entre le vrai est le faux et une tâche au-delà de nos pauvres moyens. Ce que nous croyons connaître échappe en fait à la connaissance. Rien n'est réel.

— Tu as vu ces cadavres parce qu'ils étaient réels, rappela Richard.

— Nous distinguons des apparences, c'est radicalement différent. Nos perceptions lacunaires nous poussent à l'erreur. Comme je l'ai déjà dit, rien n'est réel.

— Quand tu n'aimes pas ce que tu vois, tu décides que c'est irréel ?

— Comment pourrais-je trancher ? Aucun d'entre nous n'en est capable. Prétendre le contraire est de l'arrogance. Un esprit éclairé sait admettre que son cerveau a de strictes limites.

Richard tira Owen plus près de lui.

— Avec des idées pareilles, on mène une vie misérable, en tremblant de peur à chaque seconde. Une vie gaspillée parce que jamais prise à bras-le-corps. Tu devrais utiliser ton cerveau pour comprendre le monde, au lieu de croire à des fadaises de ce calibre. Quand tu t'adresses à moi, parle de la réalité qui nous entoure et évite les théories fantaisistes de tes ridicules maîtres à penser.

Jennsen tira Richard par la manche et lui murmura à l'oreille :

— Et si Owen avait raison ? Pas au sujet des cadavres, mais pour sa vision du monde ?

— Tu veux me faire gober que ses conclusions sont fausses, mais que son raisonnement est juste ?

— Eh bien, non, mais… Imagine que sa thèse soit exacte. Prends-nous tous les deux pour exemples. Tu te souviens de la conversation où tu m'as dit que j'étais née incapable de voir… (Jennsen jeta un coup d'œil à Owen et décida de ne pas entrer dans les détails)… Eh bien, certaines choses… Tu as dit que ces choses n'existaient pas pour moi. En un sens, ma réalité et la tienne sont différentes.

— Tu m'as mal compris, Jennsen… Quand une personne touche du sumac vénéneux, elle a en général une réaction allergique. Par exemple, des cloques ou des démangeaisons. De très rares individus sont insensibles à cette variété de plante. En conclurais-tu qu'elle n'existe pas ? Ou que sa réalité dépend de ce que nous en pensons ?

— Es tu sûr d'avoir raison ? insista Jennsen. Tu ne sais pas ce que c'est d'être différent des autres. De ne pas voir ce qu'ils voient, par exemple. Tu affirmes que la magie existe, mais je ne la sens pas, et elle n'a aucune influence sur moi. Dois-je te croire sur parole malgré ce que me crient mes sens ? À cause de ça, peut-être, je comprends mieux que toi ce que veut dire Owen. Il n'a pas absolument tort, je crois… Un être humain peut chercher à distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas, et postuler que tout n'est qu'une question de point de vue.

— Les informations que nous fournissent nos sens ont un contexte, Jennsen ! Si je fermais les yeux, le soleil ne cesserait pas de briller. Et quand je dors, perdant conscience de ce qui m'entoure, le monde ne cesse pas d'exister. Il faut toujours tenir compte du contexte. Les choses ne sont pas différentes en fonction de ce que nous en pensons. Ce qui existe, existe !

— Peut-être, mais si nous ne percevons pas un phénomène, comment êtres sûrs qu'il est réel ?

Un rien agacé, Richard croisa les bras.

— Je ne peux pas tomber enceinte. Dirais-tu que les femmes n'existent pas pour moi ?

Un rien penaude, Jennsen s'écarta de son frère.

— Hum… non, je ne crois pas…

— À présent, fit Richard en se tournant vers Owen, récapitulons ! Tu m'as empoisonné, c'est un fait. Pour commencer, tu l'as avoué, et ensuite, j'ai toujours mal quand je respire. Nous tenons donc une chose bel et bien réelle !

» Je veux savoir pourquoi tu m'as fait boire du poison, et pourquoi tu m'as apporté un antidote. Je me fiche de ce que tu penses des cadavres que nous avons laissés derrière nous. Limite-toi au vif du sujet. Tu m'as apporté un antidote, donc tu dois avoir une idée derrière la tête. Laquelle ?

— C'est simple : je ne voulais pas votre mort, donc je vous ai sauvé.

— Cesse de dire n'importe quoi ! Si tu ne voulais pas ma mort, pourquoi m'as-tu empoisonné ? Surtout pour me sauver après ?

Owen regarda autour de lui et ne vit que des visages hostiles. Pour se donner du courage, il inspira à fond.

— J'avais besoin de votre aide. Oui, je devais vous convaincre de nous porter assistance. Je vous ai imploré de venir, mais vous avez refusé alors que mon peuple a besoin d'un libérateur. J'ai précisé à quel point c'était important, mais ça ne vous a pas fait changer d'avis.

— J'ai mes propres problèmes, dit Richard, et ils sont prioritaires. Désolé que l'Ordre ait envahi ton pays. Je sais ce que c'est, crois-moi. Mais je tente de vaincre l'Ordre, et si j'y parviens, vous en serez débarrassés aussi. Vous n'êtes pas les seuls à souffrir. Les bouchers de Jagang tuent, violent et pillent partout.

— Vous devez nous aider d'abord, insista Owen. Les gens comme vous, ceux qui ignorent la Lumière, sont faits pour libérer mon peuple. Enfin, nous ne pouvons pas nous en charger nous-mêmes, parce que nous ne sommes pas des sauvages ! Je vous ai entendu parler de la consommation de viande, et ça m'a rendu malade. Les miens et moi ne sommes pas ainsi, parce que nous connaissons la Lumière. J'ai vu ce que vous avez fait à ces hommes. Eh bien, je vous demande de massacrer l'Ordre Impérial de la même façon.

— Je croyais que ces morts n'étaient pas réels…

Owen ignora l'interruption.

— Vous devez libérer mon peuple !

— Je t'ai déjà dit que je ne pouvais pas !

— Eh bien, vous y êtes obligé, maintenant ! (Owen regarda Jennsen, Cara, Tom et Friedrich, puis ses yeux s'arrêtèrent sur Kahlan.) Vous devez convaincre le seigneur Rahl de nous aider. Sinon, il mourra. Je l'ai empoisonné…

Kahlan saisit Owen par les pans de sa chemise.

— Tu lui as apporté l'antidote !

— Le jour où je vous ai exposé ma requête, je venais de lui donner le poison. Seigneur Rahl, vous l'aviez bu depuis quelques heures. Si vous aviez accepté, je vous aurais fourni immédiatement l'antidote. Aujourd'hui, vous seriez complètement guéri.

» Mais vous avez refusé d'aider ceux qui en ont besoin, alors que c'est votre devoir. De plus, vous m'avez chassé. Du coup, je ne vous ai pas donné l'antidote. Depuis, la substance toxique s'est installée dans votre corps. Si vous étiez moins égoïste, tout serait déjà arrangé.

» Mais là, le poison continue à faire son œuvre. À cause du délai, je n'avais pas assez d'antidote pour vous guérir. Cela dit, vous allez vous sentir mieux pendant un moment.

— Et comment puis-je guérir ?

— Il vous faudra davantage d'antidote.

— Et tu m'as donné tout ce que tu avais ?

— Exactement. Vous devrez libérer mon peuple. Après, vous pourrez boire tout l'antidote nécessaire.

Richard aurait volontiers tordu le cou d'Owen. Mais il se força au calme et posa une question cruciale :

— Pourquoi « après » ?

— Parce que l'antidote est à l'endroit conquis par l'Ordre Impérial. Pour y accéder, il vous faudra chasser l'envahisseur. Pour vivre, libérez-nous ! Sinon, acceptez de mourir.

Chapitre 23

Kahlan tendit un bras pour saisir Owen à la gorge.

Elle allait l'étrangler, le priver d'air, lui montrer ce que Richard avait subi quand il ne pouvait plus respirer. Oui, il allait voir ce que c'était de mourir à petit feu.

Cara approcha, apparemment avec les mêmes intentions que la Mère Inquisitrice.

Richard lança un bras pour arrêter les deux furies. De l'autre, il prit Owen par les pans de sa chemise.

— Combien de temps avant que je retombe malade ? cria-t-il. Quel répit me laissera ton poison avant de me tuer ?

Affolé, Owen regarda tous ces gens qui le dévisageaient comme s'ils voulaient le dévorer vif.

— Si vous faites ce que je demande – votre devoir, après tout – rien de mal ne vous arrivera. Je ne veux pas vous nuire, vous devez déjà l'avoir compris…

Kahlan se souvint de Richard, quand chaque inspiration était une torture. Une horreur sans nom ! Et ça risquait de recommencer – sans résurrection, cette fois !

— Combien de temps ? demanda le Sourcier.

— Mais si vous…

— Combien de temps ?

— Moins d'un mois… Pas *beaucoup* moins, mais…

— Laisse-moi le toucher avec mon pouvoir ! lança Kahlan en tentant carter Richard. Je découvrirai…

— Non ! cria Cara. Mère Inquisitrice, c'est au seigneur Rahl d'agir. Vous ne savez pas quel effet aurait votre pouvoir sur un homme… comme Owen.

— Peut-être aucun, mais ce n'est pas sûr, et nous saurions tout.

Cara passa un bras autour de la taille de la Mère Inquisitrice. Un moyen sûr de la retenir.

— Et si votre magie le tuait parce que seul le pouvoir soustractif le frapperait ?

Kahlan cessa de se débattre et dévisagea la Mord-Sith.

— Depuis quand es-tu experte en magie ?

— Depuis que la vie du seigneur Rahl est en jeu. (Cara tira l'Inquisitrice en arrière.) J'ai un cerveau, savez-vous, et il peut me servir à penser. Avez-vous oublié le vôtre en chemin ? Où est la cité dont parle Owen ? Et dans cette ville, où trouver l'antidote ? Que ferez-vous si votre magie tue cet homme et condamne ainsi à mort le seigneur Rahl ? Nous avons besoin d'informations, et nous pouvons les obtenir *sans* recourir à votre magie.

» Si ça peut vous soulager, je casserai les bras d'Owen. Je le ferai saigner, et il hurlera de douleur. Mais je ne le tuerai pas, afin d'obtenir les informations dont nous avons besoin pour sauver le seigneur Rahl.

» Vous voulez toucher Owen avec votre pouvoir parce que c'est la seule solution, ou à cause de la haine qui vous noue les entrailles ? La vie du seigneur Rahl peut dépendre de votre honnêteté face à vous-même, Mère Inquisitrice.

Kahlan haletait un peu parce qu'elle s'était débattue, mais essentiellement à cause de sa fureur. Elle brûlait d'envie de frapper Owen, de le punir, de lui faire mal…

— J'en ai assez de cette comédie, dit-elle enfin. Je veux tout entendre, et vite !

— Moi aussi, renchérit Richard. (Il souleva Owen de terre et le força à s'asseoir sur la caisse.) Allez, Owen, plus d'excuses ni de pleurnicheries ! Commence par le commencement, dis-nous ce qui est arrivé, et précise comment ton peuple se défend.

Owen tremblait comme une feuille et il semblait proche de l'évanouissement.

Jennsen tira Richard en arrière.

— Tu lui fais peur, souffla-t-elle à son frère. Allège la pression, sinon, il ne parviendra pas à parler.

Richard prit une grande inspiration, tapota l'épaule de Jennsen pour la remercier, puis alla faire quelques pas, les mains croisées dans le dos.

Un long moment, il étudia les montagnes, dans le lointain. Au-dessus des pics, de gros nuages noirs s'amoncelaient. Pour la première fois depuis longtemps, un orage se préparait. On le sentait dans l'air.

— D'où viens-tu ? demanda très calmement le Sourcier sans se tourner vers Owen.

Le jeune homme tira sur sa chemise et sur son manteau pour remettre un peu d'ordre dans sa tenue. Puis il s'éclaircit la voix.

— Je vivais dans un endroit où règne la Lumière. Un haut lieu de culture et un très grand empire.

— Et où est-il, ce noble empire ? s'enquit Richard, le regard toujours rivé sur les montagnes.

Owen tendit le cou vers l'est. Puis il désigna les pics imposants que Richard contemplait.

— Là… Vous voyez ce col, très haut dans ces montagnes ? J'habitais au-delà de ce passage, dans l'empire qui s'étend après la chaîne de montagnes.

Kahlan se souvint d'avoir demandé à Richard s'il croyait possible de traverser ces monts.

Le Sourcier s'était montré plus que dubitatif…

— Et comment se nomme ton empire ?

— Bandakar…, murmura Owen d'une voix pleine de respect. (Il se lissa les cheveux, comme s'il faisait tout pour être un représentant honorable de sa terre natale.) J'étais un citoyen de l'Empire bandakar.

Richard se retourna et dévisagea le prisonnier.

— Bandakar… Sais-tu ce que ce nom signifie ?

— Oui… Dans une très ancienne langue, il veut dire « élu ». L'empire élu, voilà comment on pourrait traduire ce nom…

Richard avait blêmi. Quand son regard croisa celui de Kahlan, l'Inquisitrice devina qu'il connaissait le sens du mot.

Owen se trompait du tout au tout…

Richard émergea soudain de sa méditation.

— Sais-tu de quelle ancienne langue il s'agissait ? demanda-t-il à Owen.

— Non, et personne n'en a la moindre idée. C'est une langue morte depuis très longtemps. Mais le sens du mot se transmet de génération en génération. Nous vivons dans l'empire élu, et nous sommes nous-mêmes des élus.

Le comportement de Richard avait changé. Sa colère volatilisée, il approcha d'Owen et lui parla d'un ton serein :

— L'Empire bandakar… Pourquoi n'est-il pas connu ? Comment se fait-il que nul n'en ait jamais entendu parler ?

Les yeux humides de larmes, Owen tourna la tête vers l'est.

— On dit que les Anciens, ceux qui nous ont donné ce nom voulaient nous protéger parce que nous sommes un peuple très particulier. Ils nous ont conduits dans un endroit où personne ne pouvait aller, à cause des montagnes – des monts si hauts que seul le Créateur a pu les placer là afin qu'ils défendent notre territoire.

— Mais il y a quand même ce col, qui y donne accès…, rappela Richard.

— C'est vrai… Nous sommes sans doute passés par là pour entrer chez nous, mais d'autres auraient pu emprunter ce passage. C'était notre point faible. Voyez-vous, nous sommes un peuple élu qui a dépassé la violence, mais le monde grouille encore de sauvages. Dans leur grande sagesse, les Anciens ont scellé le col afin que notre sublime culture survive à jamais.

— Et vous êtes restés isolés pendant des milliers d'années ?

— Oui. Nous vivons dans un pays parfait où la violence n'existe plus.

— Et ce col, comment était-il « scellé », pour reprendre ton expression.

Owen parut surpris par la question.

— Eh bien… il était scellé, voilà tout… Personne ne pouvait le franchir.

— Parce que des envahisseurs seraient morts s'ils avaient violé cette… frontière ?

Avec un frisson glacé, Kahlan comprit soudain par quoi cet empire avait été séparé du reste du monde.

— Oui, c'est ça… Mais il fallait bien tenir les étrangers éloignés de chez nous. Nous rejetons totalement la violence, qui doit rester le domaine de ceux qui ignorent la Lumière. La violence appelle la violence, et ce cycle est infini. Nous sommes un peuple avancé qui a dépassé la brutalité de ses ancêtres. Ainsi, nous sommes devenus meilleurs… Mais sans la frontière qui nous isolait, nous aurions été des proies faciles pour les sauvages.

— Et désormais, il n'y a plus de frontière ?

Owen baissa piteusement les yeux.

— C'est ça, oui…

— Et depuis combien de temps en est-il ainsi ?

— Nous ne savons pas trop… C'est un endroit dangereux et personne n'y vit. Mais nous pensons que la protection a disparu il y a environ deux ans.

Kahlan vacilla comme sous l'effet d'une gifle. Elle venait d'avoir la confirmation de ses pires craintes.

— Notre empire est maintenant à la merci des sauvages, gémit Owen.

— Peu après la disparition de la frontière, l'Ordre Impérial a franchi col.

— Oui.

— Les coureurs à plumes à pointe noire viennent-ils de ton empire ? demanda Richard.

Owen parut étonné qu'il sache tant de choses.

— Oui. Ces horribles oiseaux chassent les membres de mon peuple. La nuit, nous devons rester à l'intérieur, pour leur échapper. Mais des gens se font parfois surprendre par ces affreuses créatures. Des enfants, surtout…

— Pourquoi n'exterminez-vous pas ces oiseaux ? demanda Cara, indignée. Combattez-les ! Criblez-les de flèches ! Lancez-leur des pierres, si c'est tout ce que vous avez !

Owen parut profondément choqué par cette suggestion.

— N'ai-je pas dit que nous avions dépassé la violence ? Ces oiseaux sont innocents, car chasser est simplement leur façon naturelle de se nourrir. Leur faire du mal serait indigne. Nous devons même les protéger, puisque nous sommes les intrus sur leur territoire. La culpabilité pèse sur nos épaules, parce que nous les incitons à la violence. Pour que la vertu subsiste, il faut savoir regarder le monde en oubliant les limitations de nos perceptions humaines lacunaires.

Richard fit signe à Cara de ne pas insister.

— Dans ton empire, tout le monde est pacifique ? demanda-t-il à Owen.

— Oui.

— N'y a-t-il pas de temps en temps des gens qui se comportent mal ? Les enfants, par exemple ? Chez moi, ils sont parfois très indisciplinés. Il n'y a jamais de jeunes qui violent les lois, dans ton empire ?

Owen haussa vaguement une épaule.

— Oui, ça se produit, à l'occasion… Il peut arriver que des enfants se comportent mal.

— Et que fait-on de ces rebelles ?

Très mal à l'aise, Owen se racla la gorge.

— Eh bien, on les met hors de chez eux un moment…

— Hors de chez eux ? répéta Richard. Dans mon pays, les enfants ne trouveraient pas que c'est une punition. Ils en profiteraient pour jouer.

Owen secoua vivement la tête.

— Chez moi, c'est une affaire très grave. Dès notre naissance, nous vivons en groupe. Nous sommes très proches les uns des autres. Nous nous aimons, nous dépendons de nos semblables, et nous passons tout notre temps de veille avec eux. Nous travaillons, faisons notre toilette et cuisinons ensemble. La nuit, nous nous reposons dans de grands dortoirs. Notre existence entière est placée sous le signe de la proximité. Rien n'est plus important qu'être ensemble.

— Donc, dit Richard, feignant d'être intrigué, quand un enfant est exclu, il est malheureux.

Owen déglutit péniblement et une grosse larme roula sur sa joue.

— Il n'y a rien de pire ! Être séparé des autres est le sort le plus terrible qu'on puisse connaître. Se retrouver dans la glaciale cruauté du monde est un cauchemar.

Penser à cette éventualité suffisait à bouleverser le pauvre Owen.

— N'est-ce pas à ces occasions que les coureurs attrapent des enfants ? demanda Richard d'un ton plein de compassion. Quand ils sont seuls et vulnérables ?

Du dos de la main, Owen écrasa la larme, sur sa joue.

— Quand il faut punir un enfant, nous prenons toutes les précautions. Pour commencer, nous ne le mettons jamais dehors la nuit, puisque c'est le moment où les coureurs chassent. Ils sont punis le jour ! Mais loin des autres, nous sommes livrés à la terrible méchanceté du monde. Être seul est un cauchemar.

» Nous faisons tout pour que ça ne nous arrive pas. Après une punition, un enfant se comporte parfaitement bien pendant très longtemps. Être de nouveau accepté parmi les siens est la plus grande joie qu'un être puisse connaître.

— Donc, pour ton peuple, le bannissement est le châtiment suprême ?

— Bien entendu !

— Là d'où je viens, les gens s'entendent très bien aussi. Nous aimons être ensemble et organiser de belles fêtes. Nous apprécions le temps que nous passons ensemble. Après une absence, nous prenons des nouvelles des amis que nous n'avons pas vus pendant un moment…

— Donc, vous comprenez notre façon de vivre, se réjouit Owen.

— De temps en temps, quelqu'un se comporte mal. Parfois, il peut même s'agir d'un adulte… Malgré tous nos efforts, une personne fait délibérément le mal. Elle ment, elle vole, ou, plus grave encore, elle nuit à une autre personne. Il y a les attaques à main armée, les viols, les meurtres…

Owen garda les yeux rivés sur le sol. Il refusait de croiser le regard du Sourcier.

En parlant, celui-ci s'approchait insensiblement du prisonnier.

— Quand quelqu'un commet un tel acte, que faites-vous ? Comment ceux qui connaissent la Lumière traitent-ils les crimes capitaux ?

— Notre première démarche est la prévention, répondit Owen, petit-être un peu trop vivement. Nous mettons nos ressources en commun afin que personne n'ait besoin de voler. Et pour que nul n'en ait *envie*, pour se venger, les riches évitent de traiter les

pauvres de haut. Quand tous les membres d'une communauté sont égaux, la haine et la jalousie disparaissent d'elles-mêmes.

Richard eut un haussement d'épaules nonchalant.

Kahlan avait cru qu'il arracherait les réponses à Owen. Bien au contraire, il affichait une parfaite sérénité et se montrait compréhensif avec son interlocuteur.

Elle l'avait déjà vu agir ainsi. En ce moment, il était le Sourcier de Vérité légitimement nommé par le Premier Sorcier en personne.

Richard remplissait sa mission, qui consistait à découvrir la vérité. Parfois, il utilisait son épée. À d'autres occasions, les mots lui tenaient lieu d'armes.

Lors des interrogatoires, Richard avait tendance à désarmer les gens à grand renfort de calme et de compassion. Mais comment avait-il senti que c'était ce qui marcherait le mieux avec Owen ? Et comment avait-il pu se comporter ainsi alors qu'il brûlait d'envie de rosser ce crétin ?

En tout cas, la méthode fonctionnait et les informations coulaient à flots.

Kahlan avait même appris qu'elle était la cause du malheur de ces gens…

— Owen, dit Richard, nous savons tous les deux que certaines personnes ne changent pas. On s'efforce de les aider, mais elles continuent de faire le mal. Au sein même de la civilisation, il reste des gens qui optent pour la barbarie. Et si on les laisse faire, ils mettent en danger toute la communauté.

» Quand on a un violeur pour voisin, on ne peut pas lui permettre de continuer de s'attaquer aux femmes. Lorsqu'un individu commet un meurtre chez vous, il est hors de question qu'il menace la survie et la cohésion de l'empire, n'est-ce pas ? Une culture avancée ne peut être blâmée de vouloir épargner de tels dangers à ses membres.

» Vous étant détournés de toute forme de violence, vous ne pouvez recourir à la peine de mort. Donc, que faites-vous des assassins ? Comment un peuple qui connaît la Lumière résout-il de si graves problèmes ?

Owen transpirait à grosses gouttes. Il n'avait pas eu le réflexe de nier l'existence de meurtriers dans l'empire — Richard ne lui en avait guère laissé le loisir, il fallait l'avouer – et il se retrouvait engagé sur une pente très savonneuse.

— Eh bien, comme vous l'avez dit, nous connaissons la Lumière… Quand quelqu'un nuit à autrui, il reçoit un… un blâme.

— Un blâme ? Tu veux dire que vous condamnez l'acte mais l'homme ? Vous lui donnez une deuxième chance ?

— C'est ça, oui, fit Owen en essuyant du dos de la main la sueur qui ruisselait sur son front. Nous travaillons dur pour réhabiliter les personnes qui ont reçu un blâme. Pour nous, leur crime est un appel à l'aide, et nous venons à leur secours. Nous leur apprenons que nuire à une seule personne revient à léser la communauté tout entière – et donc à se faire du tort à elles-mêmes. Oui, nous faisons montre de compassion et de compréhension vis-à-vis des criminels.

Kahlan prit Cara par le bras et, d'un regard noir, l'empêcha d'émettre les commentaires qui lui brûlaient les lèvres.

Richard hocha la tête comme s'il était convaincu par le discours d'Owen.

— Je vois… Je vois… Vous faites tout votre possible pour les empêcher de recommencer.

Owen sourit, ravi d'avoir été compris.

— Mais il doit arriver qu'une personne récidive malgré tous vos efforts. Voire qu'elle commette un crime plus grave encore ?

» Dans ce cas, il est clair que cet individu refuse d'être réhabilité, et qu'il devient une menace pour l'ordre public. Si on ne fait rien, il réintroduira la violence dans la société. Bref, il minera les fondations même de l'empire…

Un vague brouillard s'était levé. Toujours assis sur sa caisse, Owen tremblait encore un peu, mais il était à présent disposé à débattre de tout avec Richard.

Friedrich observait la scène en flattant l'encolure d'un des chevaux. Jennsen s'était assise sur une grosse pierre, Betty à ses pieds. Debout derrière la jeune femme, Tom lui avait posé une main sur l'épaule, mais il gardait en permanence un œil sur l'homme que Kahlan avait touché avec son pouvoir.

La marionnette de l'Inquisitrice écoutait d'une oreille distraite en amendant que sa maîtresse daigne lui donner un ordre.

Cara se tenait derrière Kahlan. Toujours à l'affût du moindre problème, comme d'habitude, elle était fascinée par le récit d'Owen – même si elle avait quelque difficulté à tenir sa langue, à l'occasion.

L'Inquisitrice comprenait parfaitement l'impatience de la Mord-Sith. Pour sa part, cependant, elle était captivée par l'histoire que le Sourcier obtenait sans effort d'un homme qui avait tenté de l'empoisonner.

Où Richard voulait-il en venir avec ses étranges questions ? En quoi les punitions en vigueur dans l'Empire bandakar avaient-elles un rapport avec la situation présente ? Kahlan n'aurait su le dire, mais elle était certaine que Richard savait parfaitement où il allait.

Le Sourcier s'immobilisa devant Owen.

— Alors, que faites-vous dans ces cas-là ? Comment ceux qui connaissent la Lumière traitent-ils les criminels endurcis ?

— Nous les bannissons, répondit Owen d'une voix qui porta loin dans le silence de l'aube naissante.

— Tu veux dire que vous les forcez à traverser la frontière ?

Owen hocha la tête.

— N'as-tu pas dit qu'on ne pouvait pas survivre à cette traversée ? Si ce que tu me racontes est vrai, ce serait l'équivalent d'une exécution. Or, ça ne cadre pas avec votre philosophie. Vous avez sûrement un moyen de bannir les déviants sans les tuer. Une façon de leur faire contourner la frontière, par exemple ? Un chemin qui les conduit quelque part où ils ne pourront plus vous nuire.

— Vous avez deviné, concéda Owen. Les Anciens ont prévu un chemin qui contourne la frontière. C'est une piste escarpée et dangereuse, mais on peut arriver au pied de la montagne.

— En revanche, il est impossible de l'emprunter dans l'autre sens, je parie ?

— C'est exact… Pour descendre, il faut suivre un étroit chemin bordé des deux côtés par un royaume où n'existe que la mort. Le condamné n'a ni eau ni nourriture, et il doit se débrouiller pour en trouver de l'autre côté. Sinon, il mourra… Nous postons des sentinelles à l'entrée du chemin pour nous assurer que le criminel ne tente pas de se cacher au début de la piste puis de revenir plus tard chez nous.

» Les guetteurs restent là pendant des semaines, le temps d'être sûrs que le condamné a atteint l'autre côté – ou qu'il est mort de faim et de soif.

» Tout au long du chemin, la forêt est terriblement dangereuse, avec des ravins sans fond et des chutes d'eau vertigineuses. Plus bas, il faut avancer entre des arbres géants qui dissimulent le ciel. D'après ce qu'on dit, c'est à partir de là qu'on a traversé la frontière – et franchi le col de montagne…

» C'est une piste sans retour, comme vous l'avez deviné. Quand on est banni, il n'y a pas de rédemption possible.

Richard approcha encore d'Owen et lui posa une main sur l'épaule.

— Qu'as-tu donc fait pour être banni, mon ami ?

Owen se plia en deux, se prit la tête entre les mains et éclata en sanglots.

Chapitre 24

Richard laissa sa main sur l'épaule d'Owen et continua sur le même ton compatissant :

— Dis-moi ce qui s'est passé, mon ami. Raconte-le avec tes mots à toi…

Après tout ce qu'Owen avait dit, Kahlan n'en revenait pas qu'il fût un exilé. Jennsen en était restée bouche bée, et Cara elle-même avait froncé un sourcil.

Kahlan vit que la main de Richard était en cet instant précis tout ce qui raccrochait le pauvre Owen à la vie.

Il se redressa, ravala ses larmes et s'essuya le nez d'un revers de la manche.

— Vous voulez entendre toute l'histoire ?

— Oui, et sans que tu omettes le moindre détail.

Kahlan fut frappée par la ressemblance, à cette minute précise, entre Richard et son grand-père. Zedd aussi voulait tour savoir jusqu'au « moindre détail ».

— Eh bien, je vivais heureux avec les miens. J'aimais les avoir autour de moi, comprenez-vous ? Quand j'étais petit, ils me serraient contre eux, et je me suis toujours senti en sécurité dans leurs bras. Je savais que d'autres enfants désobéissaient et devaient être punis, mais ça ne m'est jamais arrivé. Je voulais ressembler aux membres de mon peuple connaître comme eux la Lumière. Pendant un temps, j'ai même servi les miens en étant leur Sage…

» Plus tard, ravis de voir à quel point j'étais devenu familier de la Lumière – et combien je les aimais –, mes concitoyens m'ont nommé porte-parole de notre ville. À partir de ce moment-là, j'ai voyagé de cité en cité pour faire connaître la foi que partageaient tous les habitants de mon foyer natal. Je suis également allé dans les mégalopoles afin de remplir la même mission. Mais je n'ai jamais été aussi heureux que chez moi, avec mes amis les plus proches.

» Un jour, je suis tombé amoureux d'une femme de ma ville. Elle se nommait Marilee…

Owen s'immergea dans ses souvenirs. Soucieux de ne pas le bousculer, Richard attendit patiemment qu'il reprenne la parole.

— C'était au printemps, il y a un peu plus de deux ans, que Marilee et moi avons joyeusement découvert que nous nous aimions. Nous passions beaucoup de temps à parler, à nous tenir les mains, et, quand c'était possible, à nous asseoir l'un à côté de l'autre parmi nos concitoyens. Mais à ces moments-là, je n'avais d'yeux que pour elle, et elle ne voyait que moi…

» Même avec les autres autour, j'avais le sentiment que nous étions seuls au monde. Pour tout dire, j'aurais juré que l'Univers nous appartenait, et que nous étions les seuls capables de voir toute sa beauté cachée. Éprouver de telles choses est mal, je le sais. Être unis si égoïstement et penser qu'on peut appréhender le monde avec des sens limités est un terrible péché, mais nous ne pouvions pas nous retenir. À nos yeux, les arbres

fleurissaient uniquement pour nous, et l'eau, dans les ruisseaux, gazouillait pour nos seules oreilles. Jusqu'à la lune, qui se levait exclusivement pour notre bonheur… (Owen secoua tristement la tête.) Mais vous ne pouvez pas comprendre ce qu'on éprouve… comment on se sent…

— Au contraire, je comprends très bien, assura Richard. Très, très bien, même…

Owen leva les yeux sur le Sourcier, puis son regard se posa sur Kahlan, qui hocha simplement la tête.

Le jeune homme plissa le front et détourna les yeux comme s'il se sentait soudain atrocement coupable.

— Eh bien, dit-il, reprenant le fil de son histoire, j'étais donc le porte-parole de ma ville. L'homme qui clamait haut et fort ce que la communauté tenait pour la vérité. J'avais aussi pour mission d'éclairer les autres sur ce qui est bon et juste selon les critères d'une culture avancée. (Owen eut un petit geste de la main.) Comme je l'ai déjà dit, j'avais servi les miens en étant le Sage, et tout le monde me faisait confiance.

Richard n'interrompit pas le récit du jeune homme, même si la plupart des détails lui échappaient autant qu'à Kahlan et qu'a tous les autres. Mais l'essence même de l'histoire commençait à leur paraître bien trop claire…

— J'ai demandé à Marilee si elle voulait devenir ma femme – m'épouser, moi et personne d'autre. Elle me répondit que c'était le plus beau jour de sa vie, parce que j'avais dit que je ne voulais personne d'autre qu'elle.

Je n'ai jamais été plus heureux qu'à l'instant où elle a accepté de me prendre pour époux…

Tout le monde fut très content. Les gens nous aimaient, et ils nous gardèrent un long moment serrés dans leurs bras pour nous manifester leur joie. Quand nous nous fûmes assis ensemble, au milieu des nôtres, nous parlâmes du mariage à venir. Tous les gens se réjouirent que Marilee et moi voulions nous unir pour offrir des enfants à notre peuple.

Owen s'immergea de nouveau dans ses souvenirs. On eût dit qu'il avait oublié jusqu'à la présence de son auditoire.

— Ce fut un beau mariage ? lança finalement Richard.

— Les soldats de l'Ordre sont arrivés, souffla Owen, le regard dans le vide. C'est alors que nous avons compris, au sujet du col : il n'était plus scellé, et aucune frontière ne nous protégeait. Notre empire était désormais livré aux sauvages.

Kahlan savait qu'un de ses actes avait provoqué la disparition de la frontière, laissant ces pauvres gens sans défense. À l'époque, elle n'avait pas eu le choix, mais ça ne la consolait pas beaucoup.

— Ces soldats s'installèrent devant la ville dont j'étais le porte-parole. Comme toutes les autres, notre cité est entourée de hauts murs. Les Anciens, à qui nous devons notre nom, ont voulu qu'il en soit ainsi, et c'était une bonne idée, car ces murailles nous protègent des bêtes sauvages sans nous forcer à leur faire du mal.

» Les soldats de l'Ordre dressèrent donc leur camp devant notre ville. À l'intérieur, il n'y avait pas assez de place pour eux, car nous n'avions jamais accueilli autant de visiteurs. De plus, j'avais peur que de tels hommes dorment sous nos toits. Je sais que cette réaction témoigne de mon imperfection, pas de la leur, mais c'était ainsi…

» Comme mon rôle de porte-parole me l'imposait, je suis allé dans le camp offrir de la nourriture et d'autres présents à ces hommes. Même quand je les vis, je ne pus me défaire de mes angoisses impies. Ils étaient grands, certains avec de longs cheveux sales et emmêlés, d'autres avec le crâne rasé – mais aucun n'arborait les magnifiques cheveux blonds des Bandakars. Je fus choqué de voir leur accoutrement : des peaux de bêtes, des cuirasses, des chaînes, des bandes de cuir clouté… Tous portaient à la ceinture des objets terrifiants dont je n'avais jamais imaginé l'existence. Très vite, j'appris qu'il s'agissait d'armes…

» J'annonçai à ces hommes que nous étions heureux de les accueillir et que nous les respecterions. Comme il se devait, je les invitai à s'asseoir parmi nous et à se mêler à nos conversations…

Richard et ses compagnons, murés dans le silence, attendirent qu'Owen ait essuyé les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Les soldats de l'Ordre ne se sont pas assis avec nous, et ils n'ont pas partagé nos conversations. Bien que je leur aie parlé, ils ont réagi comme si je n'étais pas digne de leur attention. Certains m'ont souri, mais c'était en réalité le rictus d'un chien qui montre ses dents avant de dévorer une proie.

» J'ai tenté d'apaiser leurs craintes, puisque c'est la peur de l'autre qui provoque l'agressivité. J'ai précisé que nous étions pacifiques et que nous n'avions aucune intention de leur nuire. Au contraire, ai-je dit, nous étions prêts à tout pour les intégrer à notre communauté.

» L'homme qui parlait en leur nom – un « commandant », a-t-il dit – a enfin daigné me répondre. Il se nommait Luchan, et ses épaules étaient deux fois plus larges que les miennes alors que nous faisions à peu près la même taille.

» Luchan m'a dit qu'il ne me croyait pas. Bien entendu, j'ai été horrifié d'entendre ça. Mais il a insisté, affirmant que mon peuple voulait lui nuire en tuant ses hommes. J'ai été bouleversé qu'il pense une chose pareille, surtout après le discours de bienvenue que je venais de lui tenir. Mais j'avais certainement dû commettre un impair. Afin d'arranger les choses, j'ai répété que nos intentions étaient amicales.

» Luchan a alors eu un sourire tel que je n'en avais jamais vu. Sans aucune joie, mais avec une sorte de jubilation mauvaise… Très calmement, il m'a annoncé qu'il allait faire brûler la ville et abattre ses habitants afin qu'ils n'attaquent pas les soldats pendant leur sommeil.

» Je l'ai supplié de croire à ma bonne foi. S'il venait parler avec nous, il sentirait l'amour que nous lui portions, et le malentendu se dissiperait.

» Luchan dit alors qu'il renoncerait au massacre et à l'incendie à une condition. Si je lui offrais ma femme en gage de sincérité, il consentirait à me croire. Et si je refusais, ajouta-t-il, ce ne serait pas lui le responsable du désastre, mais moi, parce que je n'aurais pas su lui démontrer que le ne mentais pas…

» Je suis retourné en ville pour savoir ce qu'en pensaient les miens. Tout le monde trouvait que je devais livrer Marilee aux soldats afin de sauver la communauté. Jugeant cette décision un peu hâtive, j'ai proposé que nous fermions les portes de la ville pour en interdire l'accès à ces brutes.

» On me répondit que de tels guerriers trouveraient un moyen de briser nos défenses. Ensuite, ils tueraient tout le monde pour nous punir d'avoir voulu résister.

» Tous les citoyens dirent à haute et intelligible voix que je devais prouver notre bonne foi à Luchan. Il devait cesser d'avoir peur de nous…

» Je ne m'étais jamais senti si seul parmi les miens. Mais comment m'opposer à leur opinion puisque seules les voix de dizaines et de dizaines de gens sont susceptibles d'être assez sages pour dire la vérité ? Un individu ne peut jamais avoir raison. La communauté seule sait distinguer le bien du mal.

» Mes genoux tremblaient quand je me suis présenté devant Marilee. Comme dans un cauchemar, je me suis entendu lui demander si elle voulait faire ce que les soldats – et les nôtres – exigeaient. Si elle refusait, ai-je dit, j'étais prêt à m'enfuir avec elle. En larmes, elle m'a imploré de ne plus tenir de si vils propos, car agir ainsi condamnerait tous les autres à mort.

» Elle devait se livrer aux soldats de l'Ordre afin d'étouffer dans l'œuf la violence. À force de leur parler de notre façon de vivre, elle était sûre qu'ils finiraient par comprendre…

» J'étais fier de Marilee, qui défendait ainsi les plus hautes valeurs de notre empire. En même temps, j'aurais voulu mourir plutôt qu'admirer un comportement qui allait l'arracher à mon amour.

» Je l'embrassai une dernière fois sans parvenir à cesser de pleurer. Dans les bras l'un de l'autre, nous versâmes toutes les larmes de nos corps.

» Ensuite, je la conduisis à Luchan, le commandant au crâne rasé et à la barbe noire. Effrayant avec l'anneau qu'il portait au nez – le même qui ornait une de ses oreilles –, il déclara que j'avais fait le bon choix.

» Ses bras bronzés étaient presque aussi gros que la taille de Marilee. D'une main crasseuse, il la prit par le poignet et l'entraîna avec lui en me conseillant de courir retrouver mes concitoyens. Tout au long de la route, ses soldats se moquèrent de moi.

» Luchan tint parole et l'Ordre ne s'en prit pas à ma ville. En vendant Marilee, j'avais assuré la paix aux miens.

» Mais il n'y avait plus de paix en mon cœur.

» Les soldats de l'Ordre levèrent le camp et ne revinrent pas pendant un long moment. Quand ils se remontrèrent, un après-midi, je dus sortir leur parler. Dès que je vis Luchan, je lui demandai des nouvelles de Marilee. Allait-elle bien ? Semblait-elle heureuse ? Avec un rictus que je n'oublierai jamais, le commandant répondit qu'il n'en savait rien, parce qu'il ne lui avait jamais posé la question. Très inquiet, je voulus savoir si elle lui avait parlé de notre pacifisme et de nos bonnes intentions. Quand il était avec une femme, ricana-t-il, il ne perdait jamais son temps à bavarder !

» Il me fit un clin d'œil. Même si je n'avais jamais vu quelqu'un cligner de l'œil d'une telle manière, je compris ce que ça signifiait.

» J'avais peur pour Marilee, mais je me rappelai que rien n'est réel, Ce que je venais d'entendre ne signifiait rien. C'était le témoignage de cet homme, son point de vue, et mes pauvres perceptions ne me permettaient pas de connaître la réalité.

» Luchan me dit ensuite que je devais faire ouvrir les portes de la ville. Sinon, ses hommes risquaient de penser que nous leur étions hostiles. Un moyen sûr d'entrer dans un cycle de violence…

» De retour en ville, je fis mon rapport aux citoyens massés autour de moi. Tous estimèrent que nous devions ouvrir les portes en gage de nos bonnes intentions.

» Les soldats entrèrent dans la cité et enlevèrent presque toutes nos femmes – des gamines jusqu'aux vénérables grands-mères. Avec les autres hommes, j'implorai ces guerriers de nous laisser nos mères, nos compagnes et nos filles. N'avions-nous pas accédé à leur première demande, afin de montrer que nous les aimions ? Rien n'y fit, car ils ne nous écoutèrent pas.

» J'allai voir Luchan pour lui rappeler que Marilee avait été une sorte de gage de paix. À présent, il devait tenir parole.

» Le commandant et ses hommes éclatèrent de rire.

» Je ne saurais dire si ce que j'ai vu était réel. La réalité est le royaume du destin, et les êtres humains, en ce lieu qu'ils croient être le monde, ne peuvent la saisir dans toute sa complexité. Ce jour-là, le destin frappa les miens, et personne n'y pouvait rien. Lutter aurait été inutile, nous le savions, car ce drame était en fait l'expression et la volonté de l'authentique réalité – c'est-à-dire celle qu'il nous est impossible de percevoir.

» Je dus regarder tandis qu'on amenait les femmes, impuissant alors qu'elles criaient nos noms et nous tendaient les bras.

» Je n'avais jamais entendu de tels cris. Aujourd'hui encore, ils résonnent à mes oreilles…

Les nuages bas semblaient vouloir frôler la cime des arbres. Alors qu'Owen marquait une pause, Kahlan entendit un oiseau chanter au sommet du pin à cône épineux.

Les bras désormais croisés, Richard regardait Owen en silence. Cet homme était plongé dans de terribles souvenirs que nul ne pouvait vraiment partager avec lui et qui risquaient, un jour ou l'autre, d'avoir raison de sa santé mentale.

— Je suis allé dans d'autres villes, reprit Owen. Dans certaines, les soldats de l'Ordre m'avaient précédé, raflant toutes les femmes. Parfois, ils avaient également pris une poignée d'hommes…

» Dans d'autres cités, l'Ordre ne s'était pas encore montré. Fort de mon titre de porte-parole, je racontai à leurs habitants ce qui était arrivé chez moi, et je les incitai à mettre au point une défense. Très en colère, ils affirmèrent que résister était mal. Car recourir à la violence nous rabaisserait au niveau des sauvages. Ils me conjurèrent de ne plus prêcher la mauvaise parole et de me plier à la sagesse ancestrale de notre peuple. Une philosophie, me rappelèrent-ils, qui nous avait valu des milliers d'années de paix et une connaissance approfondie de la Lumière.

» Ils me reprochèrent d'avoir vu tout cela à travers mes pauvres veux limités, en oubliant que seul un groupe est capable d'émettre un jugement sain.

» Je décidai d'aller dans une de nos plus grandes villes pour avertir nos chefs que le champ de force n'existait plus. L'Ordre Impérial avait franchi le col, et il fallait agir. On devait m'écouter et faire quelque chose pour protéger l'empire.

» Alarmés par mon exaltation, les membres du cercle des porte-parole me conduisirent devant le Sage afin qu'il me conseille. Écouter le Sage est un grand honneur, il faut que vous le sachiez… Ce jour-là, il déclara que je devais pardonner à ceux qui avaient maltraité les miens. C'était le seul moyen d'en finir avec la violence.

» Il ajouta que la colère et la méchanceté des soldats de l'Ordre étaient l'expression d'une grande souffrance intérieure. En fait, il s'agissait d'un appel à l'aide, et il fallait y répondre par de la compassion et de la compréhension. J'aurais dû être convaincu par tant de clairvoyance – une lucidité dont seul le Sage est capable –, mais mon arrogance prit le dessus, et je ne pus m'empêcher de plaider pour le retour parmi nous de Marilee et de toutes les autres personnes « disparues ». J'allai même jusqu'à demander aux porte parole de m'aider…

» Le Sage répondit que Marilee serait heureuse sans moi et que je cédais à l'égoïsme en voulant me l'approprier. Le destin avait décidé de son sort et je n'avais aucun droit de m'y opposer.

» Je rappelai au Sage et aux porte-parole que Luchan n'avait pas tenu ses engagements après que Marilee se fut livrée à lui. Le Sage répondit que ma bien-aimée avait agi comme il le fallait. En allant librement vers ces hommes, elle avait fait obstacle à la violence. Faire passer mes désirs avant la paix était la marque d'un égoïsme sans bornes alors que Marilee s'était sacrifiée dans la joie et pour l'amour des autres. Sans nul doute, c'était mon attitude qui avait provoqué la colère des soldats.

» Qu'aurais-je dû faire, alors que j'avais été honnête et eux non ? À cette question, le Sage répondit qu'il était injuste de condamner des hommes que je ne connaissais pas. Avais-je d'abord tenté de les comprendre, de les étreindre, voire de leur pardonner ? Pour les inciter à s'engager sur le chemin de la paix, je devais me jeter à leurs pieds et implorer leur pardon, car par mon comportement, j'avais réveillé en eux d'anciennes douleurs et rouvert de très vieilles blessures.

» Devant le Sage et les porte-parole, j'affirmai que je n'avais aucune envie de comprendre, d'étreindre ou de pardonner à ces hommes. Tout ce que je voulais, c'était les chasser de nos vies.

» On me donna un blâme pour ces propos…

Sans un mot, Richard tendit un gobelet à Owen, qui but distraitement un peu d'eau.

— Le cercle des porte-parole m'ordonna de rentrer chez moi et de demander conseil aux miens, afin qu'ils m'aident à revenir sur le droit chemin. J'obéis, décidé à me racheter, mais je découvris que la situation s'était aggravée.

» Les soldats de l'Ordre étaient revenus et ils s'emparaient de tout ce qui les intéressait. Nous leur aurions tout donné, mais ils ne prenaient jamais la peine de demander. Depuis mon départ, de jeunes garçons et des hommes forts et solides avaient été enlevés. D'autres hommes, coupables d'avoir offensé la dignité des soldats de l'Ordre, avaient été exécutés.

» Des gens que j'avais connus toute ma vie regardaient fixement les taches rouges, là où nos amis étaient tombés. À d'autres endroits, des citoyens se réunissaient pour célébrer le souvenir des morts sur le carré de terre imbibé de leur sang. Des temples sacrés avaient poussé un peu partout comme des champignons. Les enfants pleuraient nuit et jour et personne n'était en mesure de me guider sur le droit chemin.

» Dans ma chère cité, les gens tremblaient de peur derrière leur porte. Mais ils baissaient les yeux et ouvraient aux soldats de l'Ordre dès qu'ils frappaient au battant. Tout valait mieux que les offenser, n'est-ce pas ?

» Je ne pouvais plus vivre dans cette ville ! Bien que l'idée d'être seul me terrifiât, je m'enfuis dans les collines et y rencontrai d'autres hommes. Aussi égoïstes que moi, ils s'y cachaient pour préserver leur vie. Ensemble, nous décidâmes d'agir. Il fallait en finir avec le malheur et rétablir la paix.

» Nous commençâmes par envoyer des émissaires assurer aux soldats que nous ne leur voulions aucun mal. Que pouvions-nous faire pour vivre en paix avec eux ? Que voulaient-ils de nous ?

» Les soldats pendirent ces hommes par les pieds et les écorchèrent vifs.

» Des amis que je connaissais depuis toujours ! qui m'avaient conseillé, qui avaient rompu le jeûne avec moi, qui m'avaient serré dans leurs bras en apprenant que Marilee et moi allions nous marier ! Les soldats ne les achevèrent pas et les laissèrent crier de douleur toute la journée. Le soir, les coureurs vinrent festoyer…

» Une fois encore, je dus me rappeler que tout ça n'était pas réel. Je ne devais pas me fier à ces visions, car mes yeux m'abusaient peut-être pour me punir d'avoir eu des pensées impies. Et comment mon pauvre esprit limité aurait-il pu distinguer entre la vérité et le mensonge ?

Les soldats de l'Ordre ne tuèrent pas tous nos émissaires. Ils en renvoyèrent certains, avec un message pour nous. Si nous ne descendions pas des collines pour venir leur faire allégeance, et confirmer nos intentions pacifiques, ils écorcheraient vifs et livreraient aux coureurs une dizaine d'otages par jour. Cela cesserait lorsque nous nous serions rendus… ou quand il n'y aurait plus une personne vivante en ville.

» Un grand nombre d'hommes éclatèrent en sanglots, incapables de supporter l'idée d'être la cause d'un nouveau cycle de violence. En gage de bonne volonté, ils redescendirent en ville.

» Quelques irréductibles restèrent dans les collines. Les soldats de l'Ordre n'ayant pas compté les réfractaires, ils crurent que tout le monde était rentré au bercail.

» Je restai donc dans les collines avec quelques résistants. Pour notre subsistance, nous nous reposâmes d'abord sur les fruits qui poussaient dans la forêt. Puis nous fîmes des incursions en ville pour voler des vivres et de l'équipement. Un jour, je dis à mes compagnons qu'il fallait découvrir ce que l'Ordre faisait de nos compatriotes enlevés. Les soldats ne nous connaissant pas, il était facile de nous mêler aux paysans qui travaillaient dans les champs ou s'occupaient d'animaux. Ainsi, s'introduire en ville devenait un jeu d'enfant. Pendant des mois, nous épiâmes nos ennemis.

» Les enfants avaient été envoyés au loin. Les femmes, en revanche étaient toutes emprisonnées dans un camp fortifié construit spécialement pour elles…

Owen se prit la tête à deux mains et continua son histoire en sanglotant.

— Nos femmes étaient devenues des reproductrices ! Les soldats faisaient tout ce qu'il fallait pour qu'elles tombent enceintes, et certaines avaient déjà le ventre bien rond.

» En un an et demi, des centaines d'enfants naquirent. Dès qu'ils étaient sevrés, on les envoyait au loin, et le ventre de leurs mères grossissait de nouveau.

» J'ignore pour où partaient ces petits, à part qu'ils quittaient probablement notre empire, comme les hommes adultes régulièrement raflés.

» Sachant que nous n'étions pas dangereux, à cause de notre refus de la violence, les soldats ne nous surveillaient pas de très près. Du coup, quelques hommes parvinrent à s'échapper dans les collines, où ils ne tardèrent pas à nous rencontrer. Ce qu'ils nous racontèrent me glaça les sangs. Les soldats avaient montré les femmes à tous les mâles de la ville. S'ils n'obéissaient pas au doigt et à l'œil, avait déclaré Luchan, toutes les « garces de Bandakar » seraient écorchées vives. Les fugitifs ne connaissaient pas le camp des femmes, mais ils savaient que toute désobéissance de leur part donnerait le signal d'un massacre.

» Après un an et demi de vie clandestine, nous finîmes par apprendre que l'Ordre s'était enfoncé en profondeur dans notre empire. Des dizaines de villes et de mégalopoles étaient tombées. Le Sage et la plupart des porte-parole étaient en fuite…

Certains conseils municipaux avaient invité les soldats de l'Ordre à venir chez eux. Une tentative d'apaiser ces brutes et de les empêcher de nuire. Mais aucune concession ne pouvait venir à bout de leur agressivité. Comment une telle chose était-elle possible ? Franchement, la réponse nous dépassait…

» Dans certaines mégalopoles, la situation était différente. Les habitants avaient prêté l'oreille aux porte-parole de l'Ordre, et ils semblaient croire que leur cause et la nôtre se rejoignaient. Selon eux, l'Ordre cherchait comme nous à mettre un terme à l'injustice et à la violence. Et s'il utilisait les armes, c'était uniquement pour vaincre les monstres qui cherchaient à réduire l'humanité en esclavage. Ces gens se réjouissaient d'être entre les mains de « sauveurs » qui répandraient partout la bonne parole et montreraient la voie de la Lumière aux sauvages.

Cette fois, Richard ne parvint pas à tenir sa langue.

— Et après tant d'exactions, ces idiots ont cru aux mensonges de l'Ordre Impérial ?

Accablé, Owen écarta les mains.

— Des innocents abusés par de beaux discours… Ils ont cru que l'Ordre combattait pour les mêmes idéaux que nous. Pour justifier les massacres, ils ont prétendu que ma ville et quelques autres s'étaient alliées aux sauvages venus du nord. Les barbares de l'empire d'haran…

» J'avais déjà entendu ce nom… Pendant l'année et demie passée à me cacher, j'ai parfois quitté les collines et fait d'assez longs voyages pour découvrir s'il était possible de chasser l'Ordre Impérial de Bandakar. Bref, je cherchais de l'aide. Un jour, dans une cité de l'Ancien Monde nommée Altur'Rang, j'ai entendu parler d'un grand libérateur originaire de l'empire d'haran, très loin au nord.

» Certains de mes compagnons voyageaient aussi. Quand nous nous retrouvions, nous échangions nos informations. Tout le monde parlait de la même chose : un héros appelé le seigneur Rahl luttait contre l'Ordre avec l'aide de sa femme, la Mère Inquisitrice.

» Peu après, nous apprîmes que le Sage et les principaux porte-parole étaient sains et saufs. Ils vivaient dans la plus grande ville de l'empire, dans un coin où l'Ordre n'était pas encore venu. Nos ennemis étant très occupés ailleurs, ils se gardaient le « meilleur » pour la fin. De toute façon, le Sage et ses compagnons n'avaient nulle part où aller…

» Mes hommes me demandèrent de parler en leur nom aux principaux porte-parole. Je devais les convaincre qu'il fallait agir contre les soldats ennemis et les chasser de chez nous…

» Je voyageai jusqu'à la mégalopole, une cité que je n'avais jamais vue, et je fus enthousiasmé par la splendeur construite par notre civilisation. Une civilisation, hélas, qui disparaîtrait bientôt si je ne me montrais pas assez convaincant.

» Je fis un ardent discours devant le Sage et les porte-parole. Après avoir décrit les crimes de l'Ordre, je leur dis que des hommes cachés un peu partout n'attendaient qu'un mot pour s'opposer à l'Ordre Impérial.

» Les porte parole affirmèrent que je ne pouvais pas tirer de conclusions sur l'Ordre à partir de ce qu'une poignée d'hommes et moi avions vu. L'Ordre représentait un très grand empire, et nous n'en connaissions qu'une infime partie. De plus, les actes que je décrivais ne pouvaient pas être réels, parce que aucun être humain n'aurait pu commettre des horreurs pareilles. Pour le démontrer, ils me mirent défi d'écorcher vif l'un des leurs. Je reconnus que j'en étais incapable mais sans renier mon témoignage. Oui, j'avais bel et bien vu des soldats de l'Ordre se livrer à ces abominations.

» Les porte-parole me rappelèrent que rien n'était réel, et que mes pauvres perceptions humaines ne pouvaient prétendre connaître la vérité. Craignant que nous soyons un peuple violent, les soldats de l'Ordre nous mettaient à l'épreuve en nous faisant croire qu'ils perpétraient des horreurs. Ils voulaient savoir si nous étions vraiment pacifiques, ou assez fourbes pour le prétendre puis les attaquer dans le dos.

» Selon les porte-parole, je n'étais pas sûr d'avoir vu les choses que je décrivais. Et même si c'était le cas, comment déterminer si c'était bien ou mal ? En m'érigeant en juge suprême d'hommes dont je ne savais rien, je me plaçais très au-dessus d'eux, et cette arrogance pouvait bien être la cause profonde de leur hostilité.

» En écoutant ces discours, je repensai à tout ce que mes compagnons et moi avions vu. En esprit, je revis le visage de Luchan, puis je pensai à ce que Marilee devait subir entre ses mains. Ma bien-aimée s'était sacrifiée pour rien, et c'était moi qu'on accusait d'avoir le cœur sec !

» Me campant face aux porte-parole, je leur criai qu'ils étaient l'engeance du démon.

— Eh bien, fit Cara, quand tu y mets du tien, on dirait que tu sais distinguer la réalité du fantasme…

Richard foudroya la Mord-Sith du regard.

Owen leva les yeux vers le Sourcier. Concentré sur son histoire, il n'avait même pas entendu la remarque de Cara.

— C'est là qu'on m'a banni, seigneur Rahl.

— Mais la frontière n'existait déjà plus, dit Richard. Tu étais sorti de ton pays plusieurs fois. Dans ces conditions, on ne pouvait pas t'imposer un exil.

Owen haussa les épaules.

— Ils n'avaient pas besoin du champ de force mortel… Le bannissement est une sentence de mort. Cette sanction marque la fin de mon appartenance à Bandakar. Partout dans l'empire, ou plutôt, dans ce qu'il en reste, tout le monde connaît mon nom et personne ne voudrait avoir commerce avec moi. Si j'étais resté chez moi, on m'aurait claqué au nez toutes les portes. Les bannis sont universellement méprisés. Frontière ou pas, je suis séparé de mon peuple, et rien ne peut être plus terrible.

» Je suis allé retrouver mes compagnons, dans les collines, pour récupérer mes maigres possessions et avouer que j'étais banni. Comme il se devait, j'allais quitter l'empire…

» Mais amis ne l'entendirent pas de cette oreille. La punition était injuste, dirent-ils, et je devais rester avec eux. N'avaient-ils pas vu les mêmes choses que moi ? Leurs mères, leurs sœurs et leurs femmes n'avaient-elles pas été enlevées ? N'avaient-ils pas vu leurs amis être écorchés vifs puis abandonnés en pâture aux coureurs ? Puisque tant d'yeux avaient vu ces horreurs, affirmèrent-ils, elles devaient être vraies.

» Depuis, si nous étions cachés dans ces collines, c'était par amour pour notre pays et afin de lui rendre un jour la paix. Les porte-parole étaient les véritables aveugles dans cette affaire, et ils condamnaient le peuple à mourir ou à souffrir sous le joug de l'Ordre Impérial.

» Je fus très étonné que ces hommes ne me rejettent pas. Pour la première fois dans l'histoire, un banni restait le bienvenu parmi les siens…

Peu après, nous décidâmes d'agir à la place des porte-parole, puisqu'ils ne daignaient pas lever le petit doigt.

» Dès qu'il fut question d'imaginer un plan, tout le monde proposa la même idée : partir en quête du seigneur Rahl afin qu'il nous libère.

» Ayant tous parlé de la même voix, nous décidâmes de passer à l'action. Dans nos rangs, certains hommes étaient persuadés que le seigneur Rahl ne nous refuserait pas son aide. D'autres redoutaient un refus, car selon eux, on ne pouvait jamais prédire la réaction d'un homme qui ignore la Lumière. Cette analyse étant juste, nous conclûmes qu'il faudrait avoir un moyen de pression pour vous contraindre à venir nous libérer.

» Ayant été banni, je déclarai que cette mission me revenait. À part dans les collines, avec ceux que je considérais désormais comme mes hommes, il n'y aurait plus d'avenir possible pour moi dans l'empire – sauf si nous en chassions l'Ordre Impérial.

» Je dis à mes compagnons que je ne savais pas où trouver le seigneur Rahl. Mais je leur jurai de ne pas abandonner tant que je ne l'aurais pas trouvé.

» Un vieil herboriste me fournit le poison que j'ai versé dans votre outre, seigneur. Il se chargea aussi de concevoir l'antidote. Puis il m'expliqua comment fonctionnait la substance toxique et me révéla le protocole à suivre pour la neutraliser. Aucun de nous n'avait l'intention de vous assassiner, même si vous ignorez la Lumière…

D'un regard appuyé, Richard fit savoir à Kahlan qu'elle devait tenir sa langue – et tant pis si c'était très difficile.

L'Inquisitrice prit sur elle…

— Je ne savais pas comment vous localiser, seigneur, mais échouer ne m'était pas permis. Cela dit, avant de partir à votre recherche, je devais cacher le reste de l'antidote, comme le prévoyait notre plan.

» Lors de mon passage dans une cité acquise à la cause de l'Ordre, j'entendis des gens se rengorger parce que le représentant le plus haut placé de l'empereur à Bandakar était en visite chez eux. Immédiatement, je me dis qu'un tel individu devait en savoir long sur son ennemi le plus irréductible, à savoir le seigneur Rahl.

» Je décidai de rester sur place et de surveiller l'endroit où résidait cet homme. Observant les allées et venues des soldats, je remarquai qu'ils entraient parfois avec des gens qui ressortaient quelques heures plus tard.

» Un jour, je vis des visiteurs quitter la maison, et je parvins à m'approcher assez pour espionner leur conversation. Ils avaient été reçus par le haut émissaire en personne, et tout semblait s'être déroulé sans heurts. En tout cas, ces gens ne paraissaient pas blessés…

» Plus tard, des soldats sortirent à leur tour. Comprenant qu'ils allaient chercher d'autres visiteurs, je les précédai sur une grande place et j'attendis à côté des bancs publics. Comme je l'avais prévu, les soldats rassemblèrent de force un petit groupe dans lequel je parvins à me glisser.

» Je crevais de peur, mais c'était ma seule chance d'entrer dans la maison, de voir à quoi ressemblait l'homme et de repérer assez bien les lieux pour revenir m'y livrer à de l'espionnage. Avoir des informations sur le seigneur Rahl était vital pour moi. Ça ne m'empêcha pas de trembler comme une feuille tandis qu'on nous poussait le long d'un couloir, puis dans un escalier qui menait au premier étage.

» Me conduisait-on à l'abattoir ? me demandai-je. C'était bien possible, et j'eus très envie de fuir, mais je pensai à mes hommes, dans les collines, qui me faisaient confiance. Leur sort et celui de Bandakar reposaient sur mes épaules, et je ne pouvais pas faillir.

» On nous fit franchir une lourde porte pour entrer dans une pièce obscure où une odeur de sang flottait dans l'air. Toutes les fenêtres étaient fermées par des volets, d'où la pénombre, mais j'aperçus quand même, au fond de la salle, une table où reposait une grande coupe. À côté, je vis une rangée de gros pieux de bois à la pointe taillée en biseau. M'arrivant à peu près à hauteur de la taille, ces gros bâtons étaient souillés de sang et de fluides immondes.

» Deux femmes et un homme s'évanouirent. Fous de rage, les soldats leur flanquèrent des coups de pied dans la tête. Cela ne servant à rien, ils tirèrent les

malheureux par les bras, laissant de longues traînées de sang sur le parquet. Refusant qu'une de ces brutes me défonce le crâne à coups de botte, je résolus de ne pas défaillir.

» Un homme entra soudain dans la pièce. De ma vie, personne ne m'a jamais fait si peur, pas même Luchan.

» Habillé de vêtements couverts de larges bandes de tissu cousues les unes sur les autres, il ressemblait à un grand oiseau chaque fois qu'il faisait un geste. Sous ses cheveux noirs ramenés en arrière par un étrange cosmétique qui les faisait briller, son nez proéminent ressemblait à une saillie rocheuse miniature. Maquillés en rouge, ses petits yeux noirs rappelaient ceux d'une fouine. Quand il les posa sur moi, je dus me rappeler que m'évanouir revenait à signer mon arrêt de mort…

» L'homme passa devant nous et nous étudia comme s'il choisissait des navets sur un étalage. De temps en temps, sa main osseuse sortait de sous ses fausses plumes et il désignait une personne. Il en était à la cinquième quand je remarquai enfin que ses ongles étaient couverts d'un vernis noir.

» D'un geste méprisant, il congédia tous les visiteurs qu'il n'avait pas sélectionnés. Les soldats nous séparèrent des cinq « élus », puis ils nous poussèrent vers la porte. À cet instant, un commandant au nez aplati comme s'il avait été plusieurs fois cassé entra dans la pièce et annonça que le messager était arrivé. L'homme aux haillons passa une main aux ongles noirs dans ses cheveux et dit à l'officier que le messager devait attendre. Avant l'aube, ajouta-t-il, il aurait la dernière information requise.

» Mes compagnons et moi fûmes poussés dans l'escalier, puis jetés dehors sans autre forme de procès. Pour toute explication, un soldat hilare nous informa qu'on n'aurait pas besoin de nos services aujourd'hui.

» Pour ne pas me faire remarquer, je partis avec les autres et les entendis se rengorger d'avoir vu le grand homme en personne. Moi, je me demandais surtout ce que pouvait bien être la « dernière information ».

» Plus tard, après la tombée de la nuit, je retournai sur les lieux. À l'arrière de la maison, je remontai une allée étroite, franchis un portail et découvris une porte dérobée. Curieusement, elle n'était pas fermée. Une fois à l'intérieur, je retrouvai assez vite le couloir par lequel nous étions entrés, le matin. À cette heure tardive, il n'y avait personne et je pus gagner rapidement l'entrée de la maudite salle.

» L'oreille collée au battant de la porte, j'entendis des cris horribles. Des malheureux imploraient qu'on les épargne, ou au moins qu'on leur accorde une mort rapide. Une femme, en particulier, priait pour qu'on lui tranche la gorge.

» Je faillis vomir, ou m'évanouir, mais une idée me permit de tenir le coup et de ne pas fuir à toutes jambes. Si je ne trouvais pas le seigneur Rahl, le destin de mon peuple serait scellé !

» Je restai caché toute la nuit, dans une alcôve, en face de la grande porte. Dans la pièce, les cris continuaient, et je n'aurais jamais imaginé, croyez-moi, qu'on pût agoniser pendant si longtemps.

» En larmes, je me répétais que ce n'était pas réel. Pourquoi avoir peur de ce qui n'existait pas ? J'imaginais la souffrance des victimes, mais c'était une erreur – exactement ce qu'on m'avait appris à ne pas faire. Pour m'apaiser, je repensai aux temps heureux, avec Marilee, et parvins à ignorer les sons qui n'étaient pas réels. Au fond, il pouvait s'agir de n'importe quoi…

» Très tôt, ce matin-là, le commandant au nez cassé revint voir l'homme aux cheveux noirs. Tendant le cou, je pus espionner ce qui se passait.

» Le type aux ongles noirs ouvrit la porte et tendit un rouleau de parchemin à l'officier. Puis il prononça quelques mots que je n'oublierai jamais : « Najari, je les ai trouvés… Ils ont atteint la lisière orientale du désert et ils se dirigent vers le nord. Va immédiatement donner ses ordres au messager. »

» L'officier eut un rictus et répondit : « Ce ne sera plus long, désormais. Très bientôt, tu les tiendras et nous aurons assez de pouvoir pour imposer notre prix, cher Nicholas… »

Chapitre 25

— Nicholas ? s'écria Richard. Tu l'as entendu dire ce nom ?

— Oui. Nicholas, j'en suis sûr. Nicholas…

Une vague de désespoir déferla en Kahlan, lui glaçant le cœur.

— Continue ! ordonna le Sourcier.

— Je n'étais pas sûr que ces hommes parlaient bien de vous – le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice –, puisque l'officier n'avait pas cité de noms. Mais à entendre vibrer d'excitation les voix de ces deux brutes, j'aurais juré que c'était ça. Nicholas et Najari me rappelaient Luchan, lors de sa première visite chez moi…

» L'information que je venais d'entendre me donnait une bonne chance de vous retrouver. Je me mis donc immédiatement en chemin.

La brume matinale était désormais remplacée par un crachin désagréable. Kahlan s'avisa soudain qu'elle tremblait de froid.

Richard désigna l'homme que l'Inquisitrice avait touché avec son pouvoir.

— C'est à lui que Nicholas a envoyé un messager, dit-il, la colère bouillonnant sous son calme de surface. Ce salaud est entré dans notre camp avec ses tueurs. Si nous ne nous étions pas défendus, désobéissant à la répulsion naturelle que nous inspire la violence, nous serions perdus, comme Marilee…

Owen dévisagea le prisonnier.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je n'en sais rien, et je m'en fiche ! Il combattait pour l'Ordre Impérial, un système de pensée qui considère toute vie comme interchangeable, sacrifiable, dépourvue d'importance et fondamentalement insignifiante. Aux yeux de l'Ordre, les individus ne comptent pas, sauf s'ils se sacrifient béatement pour un improbable « bien commun ». Oui, il luttait pour un « rêve » : anéantir la personne afin de mettre en valeur la communauté !

» Selon cette philosophie, tu n'avais aucun droit d'aimer Marilee. Toutes les femmes se ressemblant, tu aurais dû épouser quelqu'un qui avait besoin de ton aide. Ainsi, par le biais du sacrifice, tu aurais servi l'humanité tout entière. Owen, malgré les idées bizarres qu'on t'a fourrées dans le crâne, je crois que tu as compris le plus important. La véritable horreur, ce n'est pas la brutalité de l'Ordre, mais son idéologie. Car c'est elle qui justifie la violence et l'incite à prendre ton peuple pour cible.

» Cet homme n'accordait aucune valeur à sa vie et à son identité. Pourquoi devrais-je me soucier de son nom ? Je lui offre ce qu'il désirait le plus au monde : l'anonymat et le néant.

Quand il vit que Kahlan grelottait, Richard se détourna d'Owen, alla prendre le manteau de sa femme, dans le chariot, et le lui posa sur les épaules avec une incroyable tendresse.

Apparemment, il ne pensait plus avoir grand-chose à tirer du récit de son empoisonneur.

— Richard, ce n'était pas le don qui te tuait, dit Kahlan, mais le poison !

Il restait du temps pour sauver son mari ! À un moment, dans le chariot brinquebalant, l'Inquisitrice avait cru que toutes les options étaient épuisées.

— J'avais des migraines avant de rencontrer Owen, et j'en ai toujours. Quant à la magie de l'épée, elle m'a fait défaut avant que j'aie bu le poison.

— Certes, mais ça nous laisse plus de temps pour trouver des solutions à tes problèmes.

Fidèle à son vieux tic, Richard se passa une main dans les cheveux.

— J'ai peur que nous en ayons de plus graves – avec très peu de temps pour les résoudre.

— De plus graves ?

— Et comment ! Tu sais ce que veut dire le mot « Bandakar » ?

Kahlan tourna la tête vers Owen, toujours assis sur sa caisse. Puis elle regarda de nouveau Richard, étonnée par la colère qu'elle sentait bouillir en lui.

— Non, je l'ignore…

— En haut d'haran, ce mot signifie « exilés ». Tu te souviens du livre que je traduis, *Les Piliers de la Création* ? Selon cet ouvrage, il fut un jour décidé d'envoyer en exil tous les « trous dans le monde ». En lisant ce passage, je me suis demandé ce qu'étaient devenus ces gens. Eh bien, nous venons de trouver la réponse.

» Le monde est désormais sans défense face aux citoyens de l'Empire bandakar.

L'Inquisitrice plissa le front.

— Comment peux-tu être sûr que ces gens sont les descendants des D'Harans exilés ?

— Regarde Owen ! Il est blond et ressemble trait pour trait à un D'Haran de pure souche. Et s'il te faut une autre preuve, pense qu'il n'est pas affecté par la magie.

— Il est peut-être un cas à part parmi son peuple…

— Kahlan, dans une région isolée comme la sienne – un endroit coupé du reste du monde depuis des millénaires – *un seul* Pilier de la Création aurait transmis sa « résistance au don » à toute la population actuelle, et en quelques générations seulement.

» Dans le cas qui nous occupe, tous les Bandakars étaient étrangers au don. À cause de cela, ils furent exilés dans l'Ancien Monde, ou plus précisément, dans le pays qui s'étend au-delà des montagnes et auquel un col infranchissable longtemps interdit l'accès.

— Comment les gens de l'Ancien Monde ont-ils identifié les exilés ? De quelle façon s'y sont-ils pris pour les réunir et les déporter dans une région donnée ? Si un seul leur avait échappé, il aurait « contaminé » tout l'Ancien Monde.

— Tu poses de très bonnes questions, mais pour l'instant, elles sont secondaires. (Richard se tourna vers Owen.) Je vais te demander de rester assis sur cette caisse pendant que mes amis et moi déciderons ensemble de ce que nous devons faire. Il convient que nous parlions tous d'une seule et même voix…

Owen apprécia visiblement cette façon de procéder – la concertation –, car elle lui rappelait sa chère culture.

Contrairement à Kahlan, il n'avait pas détecté la pointe d'ironie, dans le ton du Sourcier.

— Toi, dit Richard à la marionnette de Kahlan, viens t'asseoir avec lui et assure-toi qu'il ne bouge pas.

Tandis que l'homme accourait, le Sourcier fit un signe de la tête à ses compagnons.

— Venez avec moi, nous devons parler…

Friedrich, Tom, Jennsen, Cara et Kahlan suivirent Richard jusqu'au chariot, où ils seraient hors de portée d'oreille d'Owen et du prisonnier.

S'adossant au véhicule, Richard croisa les bras et regarda dans les yeux chacun de ses amis.

— Nous avons de gros problèmes – et pas seulement à cause du poison que m'a fait boire Owen. Ce jeune homme est étranger au don ! Il est comme toi, Jennsen. La magie ne le touche pas. Et tous les membres de son peuple ont la même caractéristique.

Jennsen en resta bouche bée, comme si elle était incapable d'assimiler cette information. Friedrich et Tom semblaient à peine moins surpris qu'elle, et Cara plissait bizarrement le front.

— Richard, dit enfin Jennsen, c'est impossible ! L'empire compte trop d'habitants pour qu'ils soient tous nos demi-frères ou nos demi-sœurs.

— Ils ne le sont pas, répondit Richard. Mais ils descendent tous de la lignée Rahl privée de magie. Je n'ai pas le temps de tout expliquer, mais souviens-toi de ce que je t'ai dit : si tu as des enfants, ils seront comme toi, et transmettront leur particularité à toute leur descendance. Eh bien, il y a très longtemps, les gens comme toi étaient de plus en plus nombreux en D'Hara. Pour enrayer le phénomène, ils furent exilés dans l'Ancien Monde. De là, on les expédia dans ce qui se nomme aujourd'hui l'Empire bandakar. Soit dit en passant, ce mot veut dire « exilés »…

Les grands yeux bleus de Jennsen s'emplirent de larmes. Elle était si semblable à ces gens qu'on avait chassés de chez eux parce qu'on les détestait.

Kahlan passa un bras autour des épaules de la jeune femme.

— Pourquoi cette tristesse ? demanda-t-elle. Tu te sentais seule au monde, et voilà que tu te découvres des frères et des sœurs d'élection.

L'Inquisitrice n'eut pas le sentiment que son discours avait fait mouche. En revanche, Jennsen semblait touchée par la manifestation de tendresse.

— Tu dois te tromper, dit-elle cependant à Richard. Une frontière empêchait de franchir le col. Mais si tous les Bandakars étaient comme moi, ce champ de force *magique* ne les affecterait pas. Bref, ils auraient pu entrer et sortir de leur pays à volonté ! Au fil des siècles, certains seraient revenus dans le reste du monde…

— Ton raisonnement est brillant, mais je crains qu'il soit faux, dit Richard. Tu te souviens de la statue, quand tu as vu le sable couler latéralement ? C'était de la magie, et pourtant, tu l'as perçue.

— C'est vrai, dit Kahlan. Si Jennsen est un Pilier de la Création, comment est-ce possible ?

— Oui, comment ? renchérit Jennsen. Si je suis insensible à la magie… Richard, j'ai peut-être une étincelle de don, tout compte fait ! Et si je n'étais pas vraiment un trou dans le monde ?

— Jennsen, fit Richard avec un petit sourire, tu es totalement étrangère au don. Mais tu as vu cette magie pour une raison très simple. Dans sa lettre, Nicci dit que la « balise » est liée au sorcier qui l'a créée – un homme depuis longtemps parti pour le royaume des morts. Cela implique que la statue était en partie « animée » par la Magie Soustractive – celle qui dépend du royaume des morts.

» La magie ne t'affecte pas, c'est entendu, mais tu n'es pas immunisée contre la mort. Avec ou sans le don, tu es liée à la vie, et par conséquent à la mort. Voilà pourquoi tu as vu une *partie* de la magie du sablier. La partie relative à l'inexorable marche de toute vie vers sa fin…

» Les frontières n'étaient pas des champs de force magiques, mais un lieu très particulier où la mort dominait tout. Tenter de les traverser revenait à entrer dans le royaume du Gardien, un séjour dont nul ne peut revenir. Si un citoyen de l'empire avait tenté de passer, il serait mort, tout bêtement. Donc, les Bandakars étaient vraiment coincés derrière leur col…

— Mais les bannissements ? objecta Jennsen. Il fallait bien que les condamnés traversent la frontière.

— Non, ils seraient morts s'ils avaient essayé, mais il existait un passage permettant de *contourner* la frontière. Il y en avait un aussi dans le Nouveau Monde, à l'époque où les trois pays étaient également séparés par des frontières. J'ai emprunté un de ces chemins, et je ne suis jamais entré dans le royaume des morts. Et c'est exactement ce que nous décrivait tout à l'heure Owen : une piste étroite et dangereuse, mais négociable.

— Tout ça n'a aucun sens, dit Jennsen. Si ton passage existe vraiment, pourquoi les Bandakars ne l'empruntaient-ils pas pour quitter leur empire ? Ils auraient pu aller partout où ça leur chantait. Et nul besoin d'être banni pour ça !

Richard soupira et se passa une main sur le front. Il aurait aimé que sa sœur ne pose pas cette question, ça se lisait sur son visage.

— Tu te souviens de la zone que nous avons traversée il y a quelque temps ? Celle où rien ne poussait ?

— Oui.

— Sabar en a traversé une semblable, un peu plus au nord. Il nous en a parlé, un peu avant l'attaque.

— C'est exact, dit Kahlan. Et cette bande de terre dévastée file droit vers le centre du désert, là où se dressent les Piliers de la Création. La nôtre aussi se dirige vers les Piliers. En fait, elles sont parallèles…

Richard hocha la tête, indiquant à sa femme qu'elle était sur la bonne voie.

— Parallèles, oui, dit-il, et placées des deux côtés du col qui donne accès à l'empire. De plus, elles ne sont pas séparées par une très grande distance. En ce moment, nous sommes au milieu de la zone qu'elles délimitent…

— Seigneur Rahl, intervint Friedrich, ça signifie que… (Il prit le temps de chercher ses mots.) Eh bien, une personne bannie de l'empire empruntait le passage et débouchait… entre deux autres frontières qui formaient comme les mâchoires d'un piège. Elle ne pouvait aller nulle part, sauf…

Friedrich s'interrompit et tourna la tête vers l'ouest.

— Vers les Piliers de la Création, oui, confirma Richard.

— Mais… mais, bafouilla Jennsen. (Elle prit une grande inspiration et se ressaisit.) Veux-tu dire que c'était délibéré ? Quelqu'un a conçu ces frontières pour que tout individu banni de l'empire finisse par échouer au milieu des Piliers de la Création ? Mais pourquoi ?

— Afin de tuer tous les « bannis ».

— Attends, laisse-moi comprendre… Selon toi, les gens qui ont exilé les trous dans le monde voulaient qu'ils meurent s'ils étaient par malheur chassés de l'empire ?

— Exactement, répondit Richard.

Kahlan resserra frileusement les pans de son manteau autour de son torse. Après de telles chaleurs, comment pouvait-il faire si froid, tout d'un coup ?

Richard écarta une mèche de cheveux humides de son front et continua sa démonstration.

— D'après ce qu'Adie m'a expliqué un jour, une frontière doit avoir un « passage » afin de créer un équilibre des deux côtés – un équilibre de vie, je veux dire. Selon moi, les gens de l'Ancien Monde qui ont déporté les Bandakars voulaient leur fournir un moyen de se débarrasser des criminels. C'est pour ça qu'ils leur ont révélé l'existence du passage. Mais ils ne désiraient pas que les trous dans le monde aillent partout. Criminels ou non, ils étaient insensibles à la magie et ne pouvaient pas aller et venir en liberté.

Kahlan mit immédiatement le doigt sur le maillon faible de cette théorie.

— Les *trois* frontières auraient eu un passage, dit-elle. Et même si les « Anciens » avaient gardé secrets les deux autres chemins détournés, un banni aurait pu en découvrir un et s'enfuir au lieu de déboucher au milieu des Piliers de la Création pour y mourir. Certains avaient donc une chance d'émerger dans l'Ancien Monde.

— S'il y avait réellement eu trois frontières, dit Richard, tu aurais raison. Mais selon moi, il n'y en avait qu'une.

— Seigneur Rahl, grogna Cara, sauf votre respect, vous dites n'importe quoi ! Au début, vous avez parlé d'une frontière *latérale* orientée nord-sud afin de bloquer le col, et de deux autres, parallèles, qui se dirigeaient vers l'est et l'ouest pour conduire vers les Piliers de la Création toute personne sortie de l'empire par le fameux « passage ». Ça nous faisait bien trois frontières.

Kahlan dut reconnaître que la Mord-Sith avait raison. Les bannis auraient dû pouvoir s'échapper par l'un des deux autres passages.

— Il n'y avait pas trois frontières, insista Richard, mais une seule. Simplement, elle n'était pas droite, mais pliée en deux. (Il leva deux index, colla les pointes l'une contre l'autre et plia les doigts pour former une sorte d'arche.) La partie vide, entre la base de mes pouces, représente le col, et elle était scellée par la section nord-sud de la frontière. Les deux branches sont d'abord parallèles, mais leur course s'infléchit pour qu'elles se rejoignent et forment un cul-de-sac : la cuvette des Piliers de la Création !

— Pourquoi une telle configuration ? demanda Jennsen.

— J'ai une hypothèse, mais elle vaut ce qu'elle vaut… Connaissant les positions philosophiques des Bandakars, les Anciens se doutaient qu'ils n'appliqueraient pas la peine de mort et répugneraient sans doute à mettre les délinquants en prison pendant très longtemps. Cette mansuétude en faisait des proies idéales pour les criminels de tout poil. Pour se protéger, les Bandakars devaient avoir un moyen d'expulser de chez eux les individus dangereux.

» Avoir été chassés de D'Hara et du Nouveau Monde avait dû terrifier ces pauvres gens, d'où leur comportement grégaire presque caricatural. Les « Anciens » — en fait, les sorciers de l'Ancien Monde – ont dû les convaincre qu'ils seraient en sécurité au-delà du col protégé par une frontière infranchissable. Avec leur désir maladif de rester ensemble, les Bandakars ont dû trouver cette solution idéale. Ils avaient de bonnes raisons de craindre un nouvel exil, il faut le reconnaître…

» Tout le monde les rejetait parce qu'ils étaient insensibles à la magie. Mais entre eux, à l'abri derrière leur col, ils se sentaient heureux et en sécurité.

» Aujourd'hui, la frontière a disparu et nous avons un gros problème sur les bras.

Jennsen croisa les bras et releva le menton.

— Maintenant qu'il y a bien plus qu'un seul flocon, tu redoutes une tempête de neige ?

Richard jeta à sa sœur un regard plein de reproche.

— Quel est le but des rafles organisées par l'Ordre, selon toi ?

— La reproduction, répondit Jennsen. Donner naissance à de plus en plus de trous dans le monde et libérer l'humanité de ta précieuse magie.

Richard ignora l'agressivité de la jeune femme.

— Non, je parlais des rafles d'hommes.

— Dans un haras, il faut bien des étalons, pas vrai ?

Richard prit une grande inspiration pour se calmer.

— Tu te souviens de ce qu'a dit Owen ? Si ces hommes n'obéissaient pas au doigt et à l'œil, toutes les « garces de Bandakar seraient écorchées vives ».

— Et alors ?

— Obéir à quoi, Jennsen ? À quel genre d'ordres ? Quelle peut être l'utilité tactique des trous dans le monde ? Quel parti pourrait en tirer l'Ordre Impérial ?

— La Forteresse du Sorcier ! s'écria Kahlan.

— Exactement, confirma Richard. Comme je l'ai dit, c'est un gros problème. Zedd défend la forteresse. Avec ses pouvoirs et la magie des lieux, il pourrait tenir indéfiniment. Mais que fera-t-il, ce pauvre vieillard décharné, si un jeune colosse qui se fiche de la magie l'attaque et le saisit à la gorge ?

— Tu as raison, Richard, dit Jennsen. Jagang détient aussi ce livre, *Les Piliers de la Création*. Il connaît l'existence des trous dans le monde, et il a tenté de m'utiliser pour

t'atteindre. Il a tout fait afin de me convaincre que tu voulais me tuer, puis il m'a conseillé de frapper la première. Et il savait que la magie ne pouvait pas m'arrêter…

— Jagang est originaire de l'Ancien Monde, rappela Richard. Il devait avoir entendu parler de Bandakar. Chez nous, cet empire est totalement inconnu. Ici, il est peut-être légendaire depuis des milliers d'années. Et Jagang est homme à explorer toutes les pistes.

» L'Ordre a enlevé des Bandakars et il les menace de tuer leurs femmes s'ils n'obéissent pas. Je crois que ces trous dans le monde ont pour mission d'attaquer et de conquérir la Forteresse du Sorcier.

Kahlan sentit que ses genoux tremblaient. Si la forteresse tombait, les défenseurs perdraient leur dernier avantage, si minime fût-il. De très anciens et redoutables artefacts seraient entre les mains de Jagang, qui s'en servirait pour dévaster le Nouveau Monde. Dans la forteresse, on gardait certains sorts capables de tuer des millions de gens – y compris le fou qui les lançait, s'il n'avait pas les compétences requises. Ignare en sorcellerie, Jagang avait déjà prouvé qu'il se moquait de provoquer la mort de ses propres sujets, si ça pouvait lui valoir une victoire. À l'époque où il avait lancé une épidémie de peste, beaucoup de ses soldats avaient été frappés aussi…

Et même si Jagang ne jouait pas les apprentis sorciers, tenir la forteresse priverait l'empire d'haran de ressources précieuses. Car Zedd, en plus de défendre le complexe, avait mission d'y trouver une arme magique susceptible de mettre fin à la guerre en anéantissant l'Ordre ou, au moins, en le renvoyant chez lui derrière un champ de force qu'il ne pourrait plus jamais traverser.

Si la forteresse ne tenait pas, le combat était perdu d'avance et toute résistance se révélerait futile. Sans le secours de la magie, les défenseurs seraient écrasés par les hordes de l'empereur. Rien ne pourrait les arrêter, et la nuit de la tyrannie tomberait sur le monde…

Kahlan resserra davantage les pans de son manteau. Elle savait ce qui attendait les peuples du Nouveau Monde en cas de triomphe de l'Ordre Impérial. Pendant près d'un an, elle avait dirigé l'armée et combattu ces soudards. On eût dit une meute de chiens sauvages. Quand on avait de tels molosses aux basques, on ne connaissait plus une minute de répit. Car ils ne renonçaient pas avant d'avoir dévoré leurs proies.

L'Inquisitrice avait traversé des villes dévastées par l'Ordre. Ebinissia, par exemple… Pendant des jours, les salauds de l'Ordre avaient torturé, violé et tué. Au bout du cauchemar, il n'était pas resté un survivant. Nul n'avait été épargné, sans distinction d'âge ou de sexe.

Voilà le destin qui attendait tous les peuples du Nouveau Monde.

Quand les soldats de l'Ordre seraient partout, le peu d'activité commerciale qui restait serait réduite à néant. Toutes les entreprises feraient faillite, et des milliers de gens perdraient leurs moyens de subsister. La nourriture se ferait rare, puis elle deviendrait impossible à trouver, même au marché noir. Incapables de subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants, les hommes et les femmes perdraient tout ce qu'ils avaient laborieusement mis de côté au fil d'une vie de travail et d'effort.

Avant même l'arrivée des envahisseurs, la panique se répandrait dans les villes. Lorsque les soudards se montreraient, beaucoup de gens auraient déjà brûlé leur maison avant de se lancer sur les routes de l'exode.

En bon prédateur, Jagang s'emparerait de tout ce qui avait de la valeur et offrirait les terres conquises à ses plus fidèles serviteurs. Les vrais propriétaires seraient exécutés ou deviendraient des esclaves sur leur propre domaine.

Quant aux fugitifs, ils survivraient tant bien que mal dans une nature dont ils ne connaissaient pas les règles.

Dans ce désastre où une seule devise tiendrait lieu de loi suprême – « chacun pour soi et sauve qui peut » – la plupart des gens deviendraient des vagabonds livrés à la

cruauté des éléments. Affamés, ils tomberaient comme des mouches dès les premières rigueurs de l'hiver.

Tandis que la civilisation s'écroulerait, la famine devenue universelle, des maladies se répandraient d'un bout à l'autre du Nouveau Monde. Les familles se désintégreraient, touchées à mort par le décès d'un des parents ou des deux. Livrés à eux-mêmes, les enfants seraient exposés à toutes sortes de mauvais traitements et de violences…

Kahlan avait déjà vu les ravages d'une épidémie. Elle savait ce qu'on éprouvait quand les gens mouraient par milliers autour de soi. Lorsque la peste s'était abattue sur Aydindril, des légions de malheureux avaient été frappées comme par la foudre. Les vieux, les jeunes, les enfants – des milliers de braves gens avaient contracté le mal et connu une fin atroce. Des jours et des jours de souffrance et d'agonie…

Richard aussi avait eu la peste. Mais il était sans doute le seul à l'avoir contractée délibérément : le prix à payer pour retourner auprès de Kahlan.

Il serait mort pour le bonheur de la revoir une dernière fois…

Une époque où l'horreur avait dépassé toutes les limites…

Kahlan avait payé pour connaître le sens du mot « désespoir ». Quand elle en parlait, ce n'était pas avec l'arrogance des imbéciles qui n'ont rien subi de pire, dans leur vie, qu'une mauvaise grippe ou des ennuis d'argent…

Ce jour maudit, elle avait saisi au vol sa seule chance de sauver Richard. Et ce faisant, elle avait invoqué puis libéré les Carillons. Richard avait survécu, mais au prix d'une succession d'événements plus dramatiques les uns que les autres.

À cause de Kahlan, la frontière qui isolait Bandakar avait disparu. Et par sa faute, la magie risquait d'être à jamais rayée de la surface du monde.

Et à présent, parce que l'Empire bandakar n'était plus isolé, la Forteresse du Sorcier, le dernier bastion du monde libre, risquait de tomber entre les mains de Jagang.

Kahlan avait le sentiment d'être responsable de toutes ces catastrophes.

L'Univers était au bord de la destruction. À tout le moins, la civilisation risquait de disparaître, éradiquée par l'obscène « idéal » de l'Ordre Impérial. Officiellement, les idéologues de l'Ordre prônaient le sacrifice des individus pour le bien du plus grand nombre. En réalité, ils se préparaient à immoler la raison sur le bûcher de leur délire. L'ombre de la folie s'étendait sur le monde et finirait par le recouvrir.

Des âges obscurs se profilaient, comme si on était à la veille de la fin des temps.

Kahlan ne pouvait pas révéler à ses compagnons la profondeur de son désespoir. Elle avait l'image d'une battante qui ne renonçait jamais. Il fallait s'y tenir, même si ce n'était plus qu'une façade lézardée.

— Richard, nous ne pouvons pas abandonner la forteresse à Jagang. (Comme sa voix était calme et déterminée ! À l'entendre, on aurait pu croire qu'il restait encore une chance de vaincre…) Nous devons empêcher ça !

— Je suis d'accord ! répondit Richard.

Lui aussi semblait être gonflé à bloc. L'Inquisitrice se demanda s'il avait lu dans ses yeux qu'elle ne croyait plus à leurs chances depuis longtemps.

— Commençons par le plus simple : Nicci et Victor. Il faut les prévenir que nous ne pourrons pas les rejoindre. Victor doit aussi savoir que nous soutenons son plan et qu'il le mettra à exécution sans nous attendre. Ayant parlé souvent avec nous, il saura que faire. L'heure d'agir a sonné, et Priska doit recevoir l'ordre de soutenir Victor coûte que coûte.

» Nicci a également besoin d'être informée. Il faudra lui dire où nous allons et lui communiquer ce que nous avons découvert au sujet de la « balise » d'avertissement.

Richard préféra laisser dans l'ombre un troisième point : si son don continuait à le tuer, il faudrait que Nicci trouve un moyen de le rejoindre très rapidement.

— Enfin, continua le Sourcier, nous devons l'avertir que nous n'avons pas pu lire sa lettre en entier. En conséquence, il nous manque des informations sur ces « armes vivantes » que les Sœurs de la Lumière tentent de créer au bénéfice de l'empereur.

Tom, Jennsen, Cara et Friedrich écarquillèrent les yeux de surprise, car ils n'avaient pas lu la lettre en question.

— Au moins, dit Kahlan, voilà un problème qui ne nous concerne pas dans l'immédiat.

— C'est toujours ça de pris, approuva Richard. (Il désigna l'homme que Kahlan avait touché avec son pouvoir.) Nous l'enverrons livrer nos messages à Victor et à Nicci.

— Et après, que deviendra-t-il ? demanda Cara.

— Kahlan lui ordonnera de partir pour le nord dès qu'il aura porté ses messages. Il devra trouver l'armée de l'Ordre puis tenter d'assassiner Jagang.

L'Inquisitrice ne se faisait aucune illusion sur les chances de succès de ce plan. À voir leur tête, ses compagnons n'en pensaient pas moins.

— Jagang est protégé par des dizaines et des dizaines d'hommes, dit Jennsen. Et il est entouré de gardes spéciaux. Les soldats réguliers ne peuvent pas l'approcher.

— Tu crois que « notre » homme aura une chance de réussir ? demanda Kahlan.

— Non, aucune, répondit honnêtement Richard. Il sera tué avant d'avoir atteint l'empereur. Mais animé par le désir de t'obéir, il fera son possible pour exécuter ton ordre. Je parie qu'il échouera, mais j'ai bon espoir qu'il roussisse un peu les moustaches de Jagang, si tu vois ce que je veux dire. Après ça, l'empereur devrait dormir d'un sommeil moins paisible. J'aimerais qu'il voie en chacun de ses hommes un assassin potentiel, et qu'il se demande tous les jours qui tentera de le tuer. Nous allons lui pourrir un peu la vie, Kahlan. Dans ses cauchemars, il cherchera à démasquer le traître qui se cache sous les traits amicaux de ses plus proches fidèles…

L'Inquisitrice approuva ce plan d'un hochement de tête.

Richard étudia un moment les visages tendus de ses compagnons, anxieux de savoir ce qu'il avait encore à dire.

— Passons à l'essentiel, maintenant. Nous devons gagner la forteresse et prévenir Zedd. Il faut faire au plus vite, car Jagang a trop d'avance sur nous. Il prépare son attaque depuis longtemps, et nous ne nous étions aperçus de rien. Qui sait quand les trous dans le monde partiront pour le nord ? Nous n'avons plus une minute à perdre.

— Seigneur Rahl, intervint Cara, vous devez aller chercher l'antidote dans le délai imparti. Si vous vous mettez en route pour la forteresse… (La Mord-Sith sursauta.) Oh, non ! Une minute, une minute… Vous n'allez pas m'expédier de nouveau en mission ? Pas question de vous quitter à un moment si délicat. Je ne veux pas en entendre parler, c'est compris ? Et je n'irai pas, point final !

Richard tapota l'épaule de son amie.

— Je n'avais pas l'intention de t'y envoyer. Mais merci de t'être portée volontaire si spontanément…

Cara croisa les bras et foudroya son seigneur du regard.

— En revanche, continua Richard, nous ne pourrons pas aller dans l'empire avec le chariot. La piste est bien trop étroite.

— Seigneur Rahl, dans un pays sans magie, vous aurez besoin de tout l'acier disponible, et…

— Je sais, Tom, coupa Richard, amusé d'avoir découvert un clone masculin de Cara. C'est à Friedrich que je pensais. (Il se tourna vers le vieil homme.) Tu prendras le chariot. Un vieux gentilhomme très digne n'éveillera pas les soupçons. Personne ne te fera d'ennuis, et tu pourras franchir les lignes ennemies sans craindre d'être enrôlé de force dans l'armée. Acceptes-tu cette mission, Friedrich ?

Le vieil homme se gratta le menton.

— Eh bien, on dirait que je vais finir par devenir une sorte de garde-frontière, sur le tard…

Richard échangea un sourire avec son nouvel ami.

— Friedrich, une frontière de plus a disparu. Avec toute l'autorité que me confère mon titre, je te nomme garde-frontière et je te demande d'aller immédiatement prévenir Zedd du danger qui le menace.

Friedrich se tapa du poing sur le cœur – pour un D'Haran, il n'y avait pas de plus fort serment de loyauté.

Chapitre 26

Dans une très lointaine pièce, là où son corps attendait, Nicholas entendit un bruit insistant. Très concentré sur ce qu'il faisait, il ignora le son.

La lumière baissait. Même si celle-ci aidait à voir, l'obscurité ne gênerait pas les yeux qu'il utilisait.

Le bruit continuait. Indigné qu'on persiste à le déranger et à le déconcentrer, Nicholas réintégra son corps.

Quelqu'un tapait à la porte.

Nicholas se leva du parquet où son corps était assis en tailleur. Pour manier sa chair et ses muscles, il lui fallait toujours un petit moment d'adaptation. Il était tellement déconcertant de se retrouver dans une si petite prison. Et qu'il semblait ennuyeux de devoir sentir, voir et entendre avec ses propres organes.

On tapa de nouveau. Furieux d'avoir été interrompu, Nicholas ferma d'abord les volets de toutes les fenêtres. Puis il alla ouvrir la porte, les bandes de tissu qui couvraient sa tunique ondulant comme un lourd manteau de plumes.

— Qui est là ? cria-t-il en tirant le lourd battant de bois.

Najari attendait dans le couloir, les pouces nonchalamment glissés dans sa ceinture. Ses énormes épaules touchaient quasiment les murs des deux côtés. Derrière lui, Nicholas parvint pourtant à apercevoir une petite foule.

Le nez crochu mais aplati sur la gauche de Najari – le souvenir d'un de ses innombrables corps à corps – projetait une ombre presque cocasse sur sa joue. En général, les malheureux qui affrontaient l'officier s'en sortaient avec des blessures beaucoup plus graves qu'un nez cassé…

— Tu m'as demandé des « invités », Nicholas, rappela l'officier en brandissant un pouce par-dessus son épaule.

Le sorcier se passa dans les cheveux une main aux ongles noirs et savoura le contact humide des huiles qui lui permettaient de se coiffer en arrière.

Trop concentré sur son travail en cours, il avait oublié que Najari devait lui livrer des cobayes le soir même.

— Très bien, commandant. Fais-les entrer, je vais les passer en revue.

Nicholas regarda le petit troupeau d'otages franchir la porte. Au fond du couloir, des soldats se chargèrent de faire avancer les imbéciles qui croyaient améliorer leur sort en traînant les pieds.

Quand ils furent entrés, les prisonniers regardèrent autour d'eux et semblèrent étonnés par le décor austère. Des murs de bois, de simples torches dans des supports, un parquet bon marché, aucun meuble à part une grande table…

En sentant l'odeur du sang, certains citadins plissèrent le nez.

Nicholas observa avec une attention particulière la réaction de ses invités quand ils découvraient les pals alignés dans un coin.

Il guettait de la peur sur les visages. Il y en avait, mais elle était encore souillée par une stupide curiosité. La majorité de ces crétins prenaient note de tout ce qu'ils voyaient afin de pouvoir le raconter à leurs amis.

Car Nicholas, et il le savait pertinemment, était un grand sujet de conversation en ville.

De fait, il y avait de quoi, car il était un être d'exception.

Un Chapardeur !

Personne ne savait ce que ce surnom signifiait *vraiment*. Ce soir, quelques idiots allaient l'apprendre.

Nicholas passa devant la petite foule d'abrutis. Ces gens étaient vraiment bizarres. Dépourvus du don, curieux comme des oiseaux moqueurs – mais beaucoup moins courageux –, ils posaient un problème très particulier au sorcier. Comme la magie ne les affectait pas, il devait s'en occuper d'une façon spéciale, s'il voulait obtenir des résultats. C'était agaçant, mais il y avait aussi des côtés amusants…

Des cous se tendirent sur le passage de Nicholas. On voulait mieux voir l'oiseau rare…

Le sorcier se passa de nouveau les doigts dans les cheveux afin de sentir le contact des huiles sur sa peau.

Alors qu'il passait en revue ses cobayes, une femme ferma les yeux et détourna la tête. Aussitôt, le sorcier tendit un bras pour la sélectionner. Puis il regarda Najari afin de s'assurer qu'il avait bien compris.

Le commandant riva les yeux sur la femme. Le message était bien passé.

Les yeux écarquillés, un homme s'était recroquevillé contre le mur comme s'il voulait s'y enfoncer. Nicholas le désigna aussi.

Un autre homme se tordait les lèvres d'une curieuse façon. Baissant les yeux, le sorcier constata que le type, mort de peur, s'était pissé dessus.

Il le sélectionna sans hésiter.

Encore deux, et il en aurait terminé.

Une femme ne put retenir un gémissement lorsqu'il passa devant elle. Il lui sourit, attentif, tandis qu'elle s'efforçait de cacher sa peur. Mais elle fixait ses yeux maquillés de rouge, et de l'horreur se lisait sur son visage. Sans doute parce qu'elle n'avait jamais vu une créature inhumaine qui ressemblât autant à un homme.

Nicholas sélectionna la femme. Il la récompenserait de sa muette répulsion en la sacrifiant pour le bien d'une cause très élevée.

La sienne !

Jagang avait voulu créer un être vraiment hors du commun. Une sorte de marotte de bouffon en chair et en os. Un hochet magique fabriqué à partir d'un sorcier.

Un toutou avec des crocs de molosse, en quelque sorte.

L'empereur avait obtenu exactement ce qu'il désirait. Et même plus… Oui, beaucoup plus !

Nicholas adorerait voir la tête que ferait Jagang devant une marionnette sans ficelles – une créature dotée d'une volonté propre et des talents requis pour s'en servir.

Au deuxième rang, un homme affichait un air ennuyé, comme s'il était pressé qu'on le laisse retourner à ses affaires. En règle générale, les Bandakars ne se tenaient pas pour des individus importants ou influents, mais il y avait des exceptions, et ce type-là semblait en faire partie.

Nicholas désigna son cinquième et dernier « invité ». Bientôt, ce gentilhomme aurait toutes les raisons de s'intéresser à cette soirée, et il découvrirait qu'il ne valait pas mieux que ses concitoyens.

Alors, ses angoisses prendraient corps. Enfin, si on pouvait s'exprimer ainsi…

Très fier de son trait d'humour, Nicholas ricana devant son auditoire stupéfié. Puis il redevint sérieux et désigna la porte.

Les soldats passèrent aussitôt à l'action.

— Dehors ! cria Najari. Sortez tous de là, et plus vite que ça !

La petite foule ne se le fit pas dire deux fois. En sortant, certains citadins jetèrent un regard inquiet aux cinq infortunés que Najari avait séparés des autres.

Ne comprenant pas encore que les dés étaient jetés, ils tentèrent de rejoindre leurs compagnons, mais le commandant les repoussa sans ménagement.

— Ne faites pas d'histoires, grogna-t-il, si vous ne voulez pas que les autres paient pour vous.

Les cinq « élus » se pressèrent les uns contre les autres et ne bronchèrent plus.

Quand les soldats eurent fait évacuer la salle, Najari ferma la porte et se campa devant, les mains croisées dans le dos.

Nicholas alla rouvrir les volets des fenêtres du mur ouest. Le soleil s'était couché, laissant une lueur rouge à l'horizon.

Bientôt, *ils* prendraient leur envol et commenceraient de chasser.

Et Nicholas serait avec eux.

Sans se retourner, il éteignit les torches d'un simple geste. À ce moment de la journée, la lumière vacillante d'une flamme était une distraction, et le crépuscule était un moment si fugitif. Plus tard, il aurait besoin de lumière. Pour l'instant, il entendait seulement contempler le ciel.

— Pourrons-nous partir bientôt ? demanda une voix timide.

Nicholas se tourna vers ses cinq invités. Le regard de Najari lui indiqua qui venait de parler. Bien entendu, c'était l'homme qui n'avait pas caché son ennui, un peu plus tôt.

— Partir ? répéta Nicholas en approchant de l'impudent. Tu voudrais t'en aller ?

L'homme recula jusqu'à ce qu'il percute le mur.

— Eh bien, mon seigneur, je me demandais seulement quand nous rentrerions chez nous…

Nicholas riva ses yeux dans ceux de l'insolent.

— Pose-toi ce genre de question en silence, lâcha-t-il.

Il revint devant une fenêtre, s'appuya sur le rebord et inspira à fond en admirant le ciel coloré de pourpre.

Bientôt, il serait là-haut, enfin libre !

Il prendrait de l'altitude comme lui seul savait le faire.

D'instinct, il *les* chercha. Les yeux exorbités, il projeta ses sens à une distance que lui seul pouvait atteindre.

— Là ! cria-t-il en désignant d'un ongle noir quelque chose que lui seul pouvait voir. L'un d'eux s'est déjà envolé !

Nicholas se retourna, ses fausses plumes ondulant autour de lui. Bien entendu, tous les crétins qui le regardaient ne pouvaient pas savoir. Comment auraient-ils compris les émotions et les désirs d'un être comme lui ? Il mourait d'envie d'être avec *eux*, de chasser en *leur* compagnie, de tirer le meilleur parti possible de ses nouveaux pouvoirs.

Apprendre à les utiliser avait été une expérience grisante. Depuis qu'il était venu dans l'empire et qu'il avait découvert ces fantastiques oiseaux, il passait le plus de temps possible avec eux.

Dire qu'il avait résisté, au début ! Quelle ironie ! Comment avait-il pu redouter ce que ces ignobles femmes – les Sœurs de l'Obscurité – avaient décidé de lui faire… et lui avaient fait ?

C'était son devoir, avaient-elles dit.

Leur magie dégoûtante avait tranché et brûlé ses chairs comme une lame chauffée au rouge. Fou de douleur, il avait cru que ses yeux allaient jaillir de leurs orbites.

Étendu sur le sol, les membres attachés à des pieux, il était presque mort de peur à l'idée de ce que ces femmes allaient lui infliger.

Il avait redouté ce qui l'attendait.

À ce souvenir, il ne put s'empêcher de sourire.

Il avait haï ce qu'il risquait de devenir.

Mais tout ça avait la souffrance pour cause. Et l'angoisse de ne pas savoir en quoi ces femmes le transformeraient.

C'était son devoir, avaient-elles dit. Le sacrifice qu'il devait consentir au service d'une grande cause.

Être un sorcier impliquait certaines responsabilités…

Le regard devenu vitreux, Nicholas regarda Najari lier les mains des prisonniers. Pour ce qui allait suivre, mieux valait en effet qu'elles soient attachées dans leur dos.

— Merci, commandant, dit-il quand l'officier eut terminé.

— Nos hommes ont dû les avoir, annonça Najari. Nicholas, j'ai dit à leur chef de prévoir assez d'attaquants pour que nos proies n'aient pas une chance de s'en tirer. Inutile de t'inquiéter. Le détachement doit déjà être sur le chemin du retour avec les prisonniers…

— Nous verrons, nous verrons…

Nicholas voulait s'en assurer par lui-même. Le *voir* pour de bon, même si ça ne serait pas avec ses propres yeux.

Najari étouffa un bâillement et se dirigea vers la porte.

— À demain, Nicholas, dit-il d'une voix pâteuse de fatigue.

Nicholas n'était pas fatigué. Il imita le bâillement, pour le simple plaisir d'ouvrir en grand la bouche. Parfois, il se sentait piégé dans son corps et il se languissait d'en sortir…

Pour l'heure, il ferma la porte derrière lui et la verrouilla. C'était un acte inutile, mais qui pimentait un peu la situation. Même avec les mains liées, ces cinq prisonniers pouvaient aisément avoir raison de lui. Il leur suffirait de le faire tomber puis de lui tirer des coups de pied dans la tête, par exemple. Mais pour ça, il leur aurait fallu réfléchir, prendre une décision et agir.

Ne pas réfléchir était plus simple.

Obéir se révélait si facile.

Oui, mourir demandait moins d'efforts que vivre. Pour exister, il fallait combattre, souffrir, espérer…

Nicholas abominait la vie.

— Haïr la vie et vivre pour la haine…, déclara-t-il à son auditoire terrorisé.

Dans le ciel, les bancs de nuages tournaient au gris à présent que le soleil ne les colorait plus du tout.

La nuit tombait. Et bientôt, Nicholas serait avec *eux*.

Se détournant de la fenêtre, il dévisagea les cinq otages. Bientôt, ils seraient tous là-haut avec les oiseaux.

Chapitre 27

Nicholas choisit un des hommes anonymes et dont il ne tenait surtout pas à connaître le nom. Utilisant la force que lui avait conférée la sorcellerie des Sœurs de l'Obscurité, il souleva le type de terre.

Le prisonnier cria de surprise. Comment pouvait-on le manipuler avec autant d'aisance ? Troublé, il se débattit mollement contre une poigne bien trop puissante pour lui.

Si ces gens n'avaient pas été insensibles à la magie, Nicholas aurait eu recours à son pouvoir pour les faire léviter. Mais quand une créature était dépourvue de la moindre étincelle de don, aucun sort ne pouvait l'atteindre.

Ces détails n'importaient pas pour le Chapardeur. L'essentiel restait que les sujets arrivent sur le pal. Car c'était là que commençait la partie intéressante de l'opération.

Nicholas fit traverser la salle à l'homme qui hurlait de terreur. Les quatre autres citadins s'étaient déjà réfugiés dans un coin obscur. Ils réagissaient toujours ainsi. On eût dit des poules effrayées par un renard.

Les bras autour de la poitrine de l'homme, Nicholas le souleva un peu plus. Tout l'art consistait à bien évaluer la distance et l'angle…

La bouche tordue en un affreux rictus, le citadin écarquilla les yeux de terreur, cria d'angoisse puis gémit de douleur quand son bourreau le posa sur le pal.

Sa respiration s'accéléra tandis que la pointe acérée déchirait ses chairs. Pétrifié dans les bras du sorcier, il n'osait plus bouger. Comprenant enfin ce qui allait lui arriver, ce crétin se demandait sans doute si c'était réel…

Une drôle d'habitude, dans cet empire de minables…

Nicholas se redressa de toute sa hauteur pour mieux toiser sa victime. Le dos raide comme une planche, de la sueur dégoulinant sur son front, l'homme tendait les jambes au maximum pour toucher le sol et interrompre sa lente glissade. Mais la hauteur des pals était calculée pour que ce soit impossible.

Dans un vortex de sensations, Nicholas projeta son esprit hors de son corps et s'introduisit dans celui de cette créature vivante confrontée à la souffrance et à la certitude de sa mort prochaine. L'homme si arrogant, quelques instants plus tôt, n'était plus qu'une bête apeurée qui ne parvenait plus à organiser logiquement ses pensées. Au cœur même de cet être, tout était confusion, angoisse et irréductibles contradictions. Dès qu'il se fut introduit dans ce cerveau, envahissant une conscience déjà vacillante, Nicholas n'eut aucun mal à en aspirer l'essence.

Exposé au pouvoir à la fois créateur et destructeur des Sœurs de l'Obscurité, le Chapardeur était devenu un être nouveau. Une renaissance, en quelque sorte, mais dont il était sorti différent… tout en restant lui-même.

Nicholas était désormais un être unique : ce que d'autres humains avaient voulu qu'il soit – et ce qu'ils avaient fait en sorte qu'il soit !

S'unissant pour contrôler des pouvoirs qui les dépassaient individuellement – et qu'elles n'auraient pas dû être en mesure d'invoquer ensemble –, ces magiciennes avaient déchaîné en lui une tempête de pouvoir dont chaque fibre de son être avait émergé *radicalement* métamorphosée. Nicholas s'était retrouvé doté d'un talent que peu d'intelligences auraient pu simplement imaginer : celui de s'introduire dans l'esprit d'un autre humain afin de lui voler son âme.

Son surnom lui venait de là.

Le Chapardeur…

Les poings serrés, il approcha ses bras de son torse comme s'il tirait de toutes ses forces pour arracher au corps du supplicié la substantifique moelle de sa personnalité. Soudain, il sentit une intense chaleur l'envahir et se diffuser dans sa poitrine, ses membres puis sa tête.

Un autre esprit venait d'entrer en lui, déferlant avec la violence tumultueuse d'un raz-de-marée.

Nicholas abandonna le premier otage empalé et courut jusqu'à une fenêtre. La tête lui tournant comme s'il était ivre, il ouvrit entièrement son âme pour se préparer au fantastique voyage qu'il allait entreprendre.

Contrôler tant de pouvoir lui donnait parfois le sentiment que son cœur allait exploser.

Il ouvrit de nouveau la bouche en grand. Un bâillement qui n'en était pas un – mais un appel silencieux audible à des centaines de lieues de distance pour certaines oreilles.

Des images tremblotèrent devant ses yeux et ses narines captèrent les premières odeurs de la forêt.

Revenant près des prisonniers, il ceintura une femme qui implora pitié pendant qu'il la portait jusqu'à un pal.

— Ce qui t'attend n'est rien, dit-il à sa victime. Vraiment rien comparé à ce que j'ai subi. Franchement, tu ne peux pas imaginer ce que j'ai dû endurer…

Attaché sur le sol, nu, les membres écartés, au milieu d'un cercle de femmes monstrueuses… Pour ces harpies, il n'était rien du tout. Pas un homme, ni un sorcier, mais une simple matière première – de la chair et du sang innervés par le don et adaptés à ce qu'elles entendaient en faire. Le cobaye parfait d'une de leurs maudites expériences, quantité négligeable qui pouvait être mise au rebut si la manipulation échouait.

Il avait un talent particulier et son devoir était de l'offrir en sacrifice sur l'autel de l'Ordre Impérial.

Nicholas était le premier sorcier qui eût survécu aux manipulations de ces femmes. Pas parce qu'elles se souciaient de lui, mais simplement parce qu'elles avaient appris à ne plus commettre certaines erreurs… mortelles.

— Crie, ma chère ! Crie tant que tu voudras ! Hurler ne m'a pas aidé, et ça ne t'apportera rien non plus.

— Pourquoi moi ? Pourquoi me faire ça ?

— Parce que je le dois, très chère, si je veux que ton esprit vole sur les ailes de mes lointains amis. Nous allons faire un glorieux voyage, toi et moi.

— Par pitié, non ! Créateur bien-aimé, au secours !

— C'est ça, Créateur bien-aimé ! Viens la sauver, exactement comme tu m'as sauvé !

Les gémissements de la femme ne lui seraient d'aucune utilité. Lui aussi avait crié, et ça n'avait servi à rien. Cette idiote ne se doutait pas à quel point son sort serait doux, comparé à ce qu'il avait vécu. Car il avait été condamné à vivre – *après* – alors qu'elle aurait bientôt l'immense privilège de mourir.

— Haïr la vie et vivre pour la haine, murmura Nicholas d'une voix pleine de compassion. Tu connaîtras la gloire, et mourir sera ton ultime récompense.

Il posa la femme sur le pal, mais n'appuya pas assez et n'obtint aucun résultat. Une erreur facile à corriger. Pesant sur les épaules de la suppliciée, il l'enfonça d'une dizaine de pouces supplémentaires, afin de produire le niveau requis de douleur et de terreur.

En procédant par petites étapes, il évitait de léser un organe qui eût provoqué une mort rapide.

La femme se tortilla malgré ses mains liées dans le dos. Elle essayait de se libérer, mais ses contorsions auraient pour seul résultat de décupler la souffrance.

Nicholas l'entendait à peine beugler et implorer. Elle croyait que ses supplications pouvaient faire une différence. Mais le Chapardeur était en quête de souffrance. Les plaintes de ses victimes lui confirmaient simplement qu'il avait atteint son but.

Les mains tendues, doigts repliés, Nicholas se campa devant la femme et s'introduisit dans son esprit torturé, atteignant sans coup férir le noyau même de son être. Avec une force mentale bien supérieure à sa puissance physique, il tira l'essence de la femme vers lui puis l'absorba.

Jusqu'à maintenant, il parvenait uniquement à s'approprier l'âme de personnes sur le point de connaître une fin atroce. À cet instant, et pendant un très court moment, ces êtres existaient dans les limbes qui séparaient le monde des vivants – qu'ils savaient perdu pour eux – du royaume des morts qui les réclamait déjà.

Quelques secondes durant, un laps de temps que Nicholas nommait la « transition », la vie ne pouvait plus s'accrocher à ces corps et la mort ne s'en était pas encore emparée. À cet instant précis, le Chapardeur pouvait s'approprier leur esprit et l'utiliser à des fins qu'il était seul à pouvoir imaginer.

Pour être honnête, il avait à peine commencé à explorer les possibilités qui s'offraient à lui.

Son pouvoir n'était pas le genre de « talent » qu'on pouvait enseigner à quelqu'un. Il était le seul de son espèce, et il lui restait d'immenses progrès à faire pour maîtriser pleinement sa magie.

Jagang avait voulu créer un être qui lui ressemble. Une sorte de frère capable comme lui de marcher dans les rêves. Un maraudeur qui pouvait entrer dans l'esprit des autres. Mais le résultat du « travail » des Sœurs de l'Obscurité dépassait toutes les espérances de l'empereur. Nicholas ne se contentait pas de violer les pensées des gens, comme le chef de l'Ordre. Il s'introduisait dans leur âme et la leur volait !

Les maudites sœurs n'avaient pas du tout prévu cette « aberration », mais quand on se croyait assez fort pour jouer avec le don, il ne fallait s'étonner de rien…

Nicholas se précipita vers la fenêtre et eut de nouveau un bâillement qui n'en était pas un. Autour de lui, les contours de la pièce se brouillaient. Il n'y était plus que partiellement, à présent, et commençait de voir d'autres endroits.

Des lieux fabuleux contemplés avec un esprit… Non, *des* esprits ! enfin libérés de leur prison de chair.

Nicholas courut vers le troisième prisonnier. Un homme ? Une femme ? Il aurait été incapable de le dire, et ça n'avait plus aucune importance, puisque seules les âmes comptaient encore à ses yeux.

Il empala l'otage, s'introduisit dans ses pensées et lui vola son esprit.

Puis il courut jusqu'à la fenêtre, ouvrit de nouveau la bouche et secoua frénétiquement la tête, se laissant emporter par l'ivresse de l'impossible.

Perdre tout sens de l'endroit où on était, se sentir au-delà des contingences de la chair, oublier les limites de sa misérable carcasse humaine… Quelle extase, surtout lorsque des esprits qu'il venait de libérer de leur enveloppe mortelle unissaient leurs efforts aux siens pour le propulser vers une incroyable grandeur.

Quels moments glorieux !

Une joie presque aussi forte que celle qu'il éprouverait en mourant, un jour pas trop lointain, espérait-il…

Il alla chercher le quatrième supplicié, traversa la pièce en le portant et l'empala. Insensible aux cris de sa victime, il s'introduisit en elle et prit ce qu'il y avait à prendre.

Lorsqu'il contrôlait l'esprit d'un être humain, il devenait son maître absolu. L'incarnation de la vie et de la mort. Un sauveur en même temps qu'un exterminateur.

Comme les âmes qu'il libérait – en tout cas, jusqu'à ce qu'il les ait libérées –, le Chapardeur se sentait piégé dans son enveloppe charnelle. Il détestait la vie, avec son interminable cortège de chagrins et de douleurs. Pourtant, il redoutait la mort, même s'il attendait impatiemment le jour où elle le prendrait enfin dans ses bras.

Déjà « lesté » de quatre âmes, Nicholas avança vers le cinquième citadin, qui se recroquevillait dans un coin de la salle.

— Par pitié ! cria l'homme, cherchant à éviter un sort auquel il ne pouvait plus échapper. Par pitié, non !

Nicholas pensa soudain que les pals étaient vraiment une plaie. À cause d'eux, il devait transporter ses « invités » pour qu'ils consentent à lui céder leur âme. Bien entendu, il était encore en période de formation, mais toutes les limites matérielles commençaient à lui peser. De plus, quand on y réfléchissait, il était presque insultant qu'un sorcier de son envergure doive recourir à des « outils » si rudimentaires.

Il rêvait de se glisser dans les esprits et de chaparder les âmes sans avoir besoin d'un équipement désuet.

Quand il saurait approcher d'une personne, la saluer, s'enfoncer comme une dague dans son esprit et le lui voler, Nicholas le Chapardeur serait invincible. Personne ne pourrait le défier ou lui refuser quoi que ce fût.

Sans vraiment savoir ce qu'il faisait, car la haine et l'ambition le survoltaient, Nicholas tendit les mains et projeta son esprit dans celui du citadin.

Le type se raidit, exactement comme les quatre précédents prisonniers. Mais cette fois, le Chapardeur l'avait empalé avec son pouvoir.

Il ramena ses poings serrés vers sa poitrine et éprouva la sensation de chaleur familière.

Le bourreau et sa victime se regardèrent, bouleversés par la signification profonde de ce qui venait d'arriver.

Puis l'homme glissa le long du mur, déjà à moitié mort.

Nicholas venait de réaliser un exploit inédit : voler une âme par la seule force de sa volonté.

Désormais, le Chapardeur était libre de prendre ce qu'il voulait, où et quand il le désirait…

Chapitre 28

La vision de plus en plus brouillée, Nicholas tituba jusqu'à la fenêtre.

Les cinq esprits étaient à lui, maintenant.

Cette fois, quand il ouvrit la bouche en grand, un cri en sortit. Le hurlement de cinq âmes unies à la sienne et soumises à sa volonté. Cinq âmes qui ne se souciaient plus guère du sort de leur enveloppe charnelle.

Cinq esprits qui regardèrent dehors en même temps que le Chapardeur, prêts à s'envoler dans la nuit vers l'endroit où il entendait les envoyer.

Cette terrible nuit, les Sœurs de l'Obscurité ne s'étaient pas doutées de ce qu'elles faisaient. Surtout, elles n'avaient pas mesuré l'étendue du pouvoir qu'elles lui conféraient.

Ces femmes avaient réussi ce que nul n'était parvenu à réaliser depuis des milliers d'années : transformer un sorcier en une arme conçue dans un but très précis. En lui offrant une magie qui dépassait celle de tous les êtres vivants, elles lui avaient donné la possibilité de dominer les esprits.

Larme absolue !

La plupart de ces chiennes lui avaient échappé. Mais il avait réussi à en tuer cinq, et c'était suffisant. En s'appropriant leur âme, il avait absorbé leur Han – la source même de leur magie.

Un juste châtiment, car ces garces n'auraient pas dû avoir de Han. Elles l'avaient volé à de jeunes sorciers : un pillage mental destiné à leur fournir un pouvoir et des talents qu'elles ne possédaient pas de naissance.

Tandis qu'il les éventrait à mains nues, Nicholas s'était emparé de cet inestimable trésor. En crevant comme des chiennes, ces femmes avaient dû regretter d'avoir exécuté les ordres de Jagang. Car c'étaient elles qui avaient fait du sorcier un être que la Création n'avait jamais prévu à son programme.

Non contentes de l'avoir transformé en Chapardeur, elles lui avaient offert leur Han, le rendant plus puissant que jamais.

Aux moments de la mort de ces femmes, le monde était devenu plus noir que la nuit, car le Gardien était venu prendre possession de ce qui lui appartenait.

Ce soir-là, les sœurs avaient détruit Nicholas. En même temps, elles lui avaient donné la vie.

Il lui restait des décennies pour explorer son nouveau pouvoir.

Mais pour commencer, Jagang devrait le dédommager de ses souffrances. Si curieux que cela parût, il le ferait de bon cœur, car Nicholas le Chapardeur allait lui offrir des trophées que lui seul était capable d'ajouter à son tableau de chasse.

Nicholas n'avait pas encore décidé quel prix il demanderait. Mais la récompense devrait être à la hauteur de ses souffrances et de son horreur de la vie.

À partir d'aujourd'hui, il rentabiliserait son pouvoir. N'ayant plus besoin des pals et de toute la mise en scène qui allait avec, il pourrait s'emparer de tous les esprits qui le tenteraient.

Le Chapardeur ferait son « marché » où et quand ça lui chanterait, et le monde n'était pas près d'oublier son passage dans cette vie.

En bon commerçant, il échangerait les âmes contre tout ce qu'il convoitait : le pouvoir, l'argent, le luxe. Mais cela suffirait-il ? Hélas, il en doutait.

Non, il lui faudrait plus que ça.

Être empereur, voilà un destin qui semblait à sa mesure. À condition, bien entendu, de ne pas diriger ces crétins de Bandakars ! Son règne devrait le remplir d'extase, et il faudrait que le moindre de ses désirs soit satisfait. Mais dominer une bande de moutons n'avait rien d'amusant.

Alors, que demanderait-il à l'empereur. Eh bien, il n'avait pas encore décidé, et il n'y avait aucune raison de se presser. Le moment venu, une idée lui viendrait…

Nicholas s'arracha à sa rêverie et se détourna de la fenêtre. En lui, les cinq esprits brûlaient déjà d'envie de prendre leur envol.

Il était temps de les utiliser. Oui, s'il voulait atteindre son objectif, il devait se remettre au travail.

Cette fois, il arriverait plus près de ses cibles. Ne pas bien voir et rester trop loin le remplissait de frustration. Mais la nuit était tombée, et sous le couvert de l'obscurité, il approcherait davantage.

Nicholas prit la grande coupe, sur la table, et la posa devant les cinq citadins qui détenaient encore les esprits qu'il portait en lui. Tous se tordaient de douleur, même le type qui n'avait pas été empalé.

Le Chapardeur s'assit en tailleur à côté de la coupe. Les mains sur les genoux, il inclina la tête en arrière, ferma les yeux et invoqua le pouvoir que lui avaient donné ces délicieuses idiotes de Sœurs de l'Obscurité.

Elles l'avaient pris pour un minable sorcier – de la chair à pâté parfaite pour servir de cobaye.

Dès qu'il en aurait l'occasion, Nicholas s'occuperait de celles qui lui avaient filé entre les mains.

Mais il y avait plus urgent ! Il devait oublier ces fichues sœurs. Leur tour viendrait bien assez tôt…

Ce soir, il n'avait pas l'intention de *seulement* regarder à travers d'autres yeux. Il entendait de nouveau voyager avec les esprits qu'il contrôlait.

Oui, son esprit voyagerait avec eux !

Sa tête oscillant de droite et de gauche, Nicholas ouvrit la bouche au maximum. Puis il se pencha vers la coupe, et les esprits qui s'étaient unis en lui y laissèrent tomber une part d'eux-mêmes – un filament de pâle lumière qui devait être tout ce qui les reliait encore à la vie. Pendant le voyage, ces filaments monteraient la garde sur les corps qu'ils avaient abandonnés – un lien immatériel mais indestructible qui interdirait toute séparation définitive entre les enveloppes mortelles et les âmes.

Son esprit aussi déposa dans la coupe un minuscule filament qui vint danser et onduler avec les cinq autres.

Les préparatifs du voyage étaient terminés.

Nicholas abandonna sa coquille de muscles, d'os et de sang et prit son envol avec ses cinq compagnons.

Aucun sorcier, avant lui, n'avait réussi cet exploit : partir à la chasse en laissant son corps derrière lui afin d'aller en habiter un autre.

Soudain, Nicholas entendit le bruit caractéristique de battements d'ailes. En un clin d'œil, il avait filé à travers la nuit, les cinq esprits dans son sillage, et rejoint les grands oiseaux de proie.

Il ordonna aux coureurs de tourner en cercle dans le ciel avec lui, puis attribua à chacun d'eux une des âmes qui l'accompagnaient.

Très loin de là, un cri jaillit de la gorge de son corps abandonné.

Alors que les oiseaux tournaient en rond, Nicholas sentit l'air vibrer à cause de la puissance de leurs battements d'ailes. Cinq magnifiques chasseurs capables de voler plus vite que le vent sans jamais se décourager. Des tueurs infatigables aussi disciplinés que les cinq âmes désormais sous la coupe du Chapardeur.

Le sorcier ordonna aux oiseaux de gagner l'endroit où les soldats spéciaux avaient dû attaquer.

Les coureurs survolèrent les plaines et les collines, sondant au passage chaque pouce de terrain.

Au milieu de ce vol glorieux, drapé du doux manteau de l'obscurité, l'esprit du sorcier se sentait comme blotti dans un nid de plumes.

Nicholas capta une odeur de charogne terriblement attirante. Sans rompre la formation, les cinq coureurs piquèrent vers le sol, et le sorcier, à travers leurs yeux que l'obscurité n'aveuglait pas, vit un camp abandonné au sol jonché de cadavres.

Des dizaines de coureurs avaient déjà investi le charnier pour y festoyer.

Mais quelque chose clochait. Nicholas ne voyait pas ses proies. Pourtant, il devait les trouver.

Imposant sa volonté de fer, il ordonna aux coureurs de se détourner du festin pour repartir en chasse.

Les choses ne pouvaient pas en rester là ! L'avenir de Nicholas dépendait de cette traque, et il lui semblait que son destin coulait entre ses doigts comme du sable.

Il devait les retrouver.

D'une pensée, il encouragea ses précieux rapaces.

Par là, puis par ici, et maintenant là-bas ! Cherchez, cherchez, cherchez ! Nous ne pouvons pas être bredouilles.

Que s'était-il donc passé ? Le détachement était largement suffisant, et personne ne pouvait échapper à des soldats d'une telle expérience. Surtout quand ils approchaient furtivement et attaquaient par surprise. Ces hommes avaient été choisis pour leurs compétences. Ils connaissaient leur travail.

Pourtant, des becs et des serres, en ce moment même, déchiquetaient leurs cadavres.

Non, vous mangerez plus tard ! D'abord la chasse. Allons, reprenez de l'altitude !

Au milieu d'un cercle d'horribles femmes, dans une forêt triste et sombre, Nicholas avait connu les affres d'une nouvelle naissance. Tant de douleur méritait une récompense. Après tout ça, on ne le priverait pas de ses trophées et de son triomphe.

Cherchez, cherchez ! Il faut les trouver !

Porté par des ailes puissantes, Nicholas s'éleva dans les airs. Voyant à travers des yeux qui se jouaient des ténèbres, il scruta le terrain. Conscient que les rapaces captaient l'odeur d'une proie à des lieues de distance, il leur fit humer l'air.

La traque continua, continua…

Et soudain…

Nicholas reconnut immédiatement le chariot, avec les grands chevaux. Il l'avait déjà vu, et ses proies n'en étaient pas loin.

Les coureurs perdirent de l'altitude pour mieux détailler ce que le Chapardeur avait repéré.

Non, ils ne sont pas là ! C'est une ruse ! Oui, une diversion. Ils ont envoyé le chariot dans cette direction pour que nous nous lancions sur une fausse piste.

Leurs cinq paires d'ailes battant rageusement l'air, les rapaces reprirent de l'altitude pour mieux sonder les environs.

Chassez ! Chassez ! Nous devons les trouver !

Cinq grands oiseaux, cinq âmes soumises, et un sorcier qui partageait la faim des rapaces et la haine des esprits…

Chassez !

Mais même les coureurs finissaient par fatiguer, quand on ne leur laissait aucun répit.

Tant pis ! Pas de repos ! Je vous interdis d'échouer ! Chassez !

Au milieu des arbres, le Chapardeur capta soudain un mouvement.

En pleine nuit, les proies ne remarqueraient pas leurs poursuivants. Mais Nicholas, lui, avaient les yeux infaillibles d'un rapace.

Approchez ! Approchez d'eux !

Cette fois, le Chapardeur ne les laisserait pas filer, et il ne raterait pas l'occasion de vaincre.

C'est elle ! La Mère Inquisitrice !

Il y avait aussi les autres. La fille aux cheveux roux, avec sa petite compagne à quatre pattes, et des personnes qu'il ne reconnaissait pas…

Le seigneur Rahl doit être là aussi. Il marche sûrement vers l'ouest avec ce petit groupe.

Vers l'ouest !

Nicholas éclata de rire ! Ces idiots avaient changé de direction. À présent, ils avançaient vers l'ouest…

Les soldats d'élite étaient tous morts, mais quelle importance ? Les ennemis du Chapardeur venaient obligeamment se jeter entre ses griffes.

L'affaire était entendue. Il capturerait le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice. Puis il les livrerait à Jagang.

Brusquement, la question de la récompense trouva une réponse qui aurait dû être évidente.

D'Hara !

En échange du grand idiot et de sa dinde de femme, Nicholas régnerait sur D'Hara. Jagang serait disposé à payer ce prix, parce qu'il brûlait d'envie de tordre le cou à ces deux abrutis.

L'empereur n'oserait rien refuser à Nicholas le Chapardeur, s'il détenait les trophées dont il avait le plus envie…

Un cri retentit, suivi d'une formidable explosion de douleur. La peur, le trouble et l'inquiétude tourbillonnèrent dans l'esprit du Chapardeur. Le vent qui était jusque-là son allié le malmenait comme si un poing géant avait saisi une de ses ailes pour le tirer vers le sol.

Un des cinq coureurs tomba en vrille et s'écrasa sur un rocher.

Nicholas hurla.

Un des esprits venait d'être perdu en même temps que son « hôte ». Très loin de là, dans une salle dont il avait quasiment oublié l'existence, une âme était arrachée à son contrôle.

Et un corps avait cessé de vivre à l'instant même où l'oiseau s'était écrasé.

Encore un cri. Une autre chute. Un deuxième esprit libéré pour aller se réfugier dans les bras de la mort.

Nicholas s'efforça de continuer à voir malgré la confusion. Il ordonna aux trois survivants de garder les yeux sur l'objectif, afin que sa vision ne se brouille pas.

Chassez ! Chassez ! Chassez !

Où était le seigneur Rahl ? Nicholas voyait tous les autres. Oui, tous, sauf le seigneur Rahl.

Un troisième cri retentit.

Où était donc le seigneur Rahl ?

Nicholas lutta pour continuer à voir malgré la vague de douleur.

Un quatrième coureur périt.

Avant que le Chapardeur ait le temps de mobiliser sa volonté pour continuer à les contrôler, deux nouveaux esprits furent aspirés dans le néant du royaume des morts.

Où est le seigneur Rahl ?

Les serres prêtes à frapper, « Nicholas » continua à chercher.

Là ! Là !

Au prix d'un violent effort, le Chapardeur força le rapace à piquer vers le sol.

Le seigneur Rahl est là, perché sur un rocher. Il ne marchait pas en bas, avec les autres. Plonge sur lui !

Richard Rahl arma une nouvelle fois son arc.

Foudroyé en plein vol, le dernier rapace tomba comme une pierre. Nicholas tenta de ralentir sa chute, puis il sentit l'oiseau percuter la roche à une incroyable vitesse…

Un instant, seulement, car le Chapardeur, en un éclair, se retrouva dans son corps et prit une grande inspiration qui lui donna le sentiment d'avoir avalé du feu liquide.

Il battit des paupières et tenta en vain de crier.

Il était revenu dans la salle. Qu'il l'ait voulu ou non, quelque chose l'avait ramené dans son corps. Et il ne parvenait pas à crier parce qu'il n'avait plus de lien avec le coureur à l'agonie.

Les merveilleux oiseaux étaient morts. Tous les cinq…

Les quatre minables qu'il avait empalés étaient déjà en route pour le royaume des morts. Le type recroquevillé dans un coin avait suivi le même chemin. Cinq cadavres et autant d'esprits perdus…

La salle était aussi silencieuse qu'une crypte et un seul filament brillait encore dans la coupe.

Nicholas aspira cette minuscule partie de lui-même.

Puis il resta assis un long moment, attendant que sa tête cesse de tourner. Être à l'intérieur d'une créature au moment où elle mourait l'avait bouleversé. Et que dire des cinq esprits qui avaient péri alors qu'il les portait en lui ?

Une situation tout à fait imprévue !

Le seigneur Rahl était un homme surprenant. Lors de la première attaque, des jours plus tôt, il avait déjà abattu cinq coureurs. Mais selon Nicholas, il s'était agi d'un coup de chance. Personne ne pouvait être assez précis et rapide pour ça.

La deuxième fois, on ne pouvait plus invoquer le hasard. Le seigneur Rahl n'était décidément pas un homme ordinaire.

Nicholas aurait pu reprendre son vol et se mettre en quête de nouveaux yeux. Mais il était fatigué, et il avait mal à la tête. De plus, pourquoi aurait-il perdu son temps ainsi ? Le seigneur Rahl marchait vers l'ouest, en direction de l'Empire bandakar.

Nicholas régnait sur ce territoire et les habitants le vénéraient.

Le Chapardeur sourit. Le seigneur Rahl arriverait bientôt, et il serait surpris de découvrir quel ennemi l'attendait. Sans nul doute, ce tueur de rapaces devait penser qu'il connaissait tous les types d'hommes.

Il n'avait pas encore rencontré Nicholas le Chapardeur !

Le prochain empereur de D'Hara, dès qu'il aurait livré à Jagang les deux trophées qu'il désirait plus que tout au monde : le cadavre du seigneur Rahl et le corps bien chaud et vivant de la Mère Inquisitrice.

Jagang aurait ses jouets. En échange, Nicholas recevrait leur empire.

Chapitre 29

Anna capta l'écho de bruits de pas dans un lointain couloir. Bien entendu, ils étaient assourdis par l'avant-pièce munie d'une épaisse porte qui tenait lieu de « sas de sécurité » à sa minuscule cellule perdue au fin fond des entrailles du Palais du Peuple de D'Hara.

La Dame Abbesse aurait été incapable de dire si on était le jour ou la nuit. À force de rester assise dans le noir, elle avait perdu la notion du temps. Prudente, elle économisait sa lampe, l'allumant seulement quand on lui apportait à manger ou lorsqu'elle écrivait à Verna dans son livre de voyage.

Ou encore, en de rares occasions, quand elle se sentait vraiment trop seule dans sa prison.

Au palais, prise dans les filets du sortilège qui protégeait la lignée Rahl, Anna avait à peine assez de pouvoir pour rallumer cette lampe. Heureusement qu'il lui restait au moins ça, car elle craignait de tomber à court d'huile. Qui savait si ses geôliers consentiraient à lui en redonner ? Pour une femme comme elle, l'idée d'être totalement privée de lumière – le plus beau don du Créateur à l'humanité – était une torture…

Condamnée à passer la majorité de son temps dans le noir, Anna en « profitait » pour faire le bilan de sa vie et des siècles qu'elle avait consacrés a un travail acharné. Une longue lutte pour aider les Sœurs de la Lumière à assurer le triomphe du Créateur sur le Gardien, ce monstre destructeur qu'il fallait absolument contenir dans les limites du royaume des morts, son domaine désolé…

Tout au long de ces mêmes siècles, Anna avait vécu dans l'angoisse des temps obscurs qu'annonçaient certaines prophéties.

Aujourd'hui, on y était…

Cinq cents années durant, Anna avait attendu la naissance de l'homme qui guiderait les forces de la Lumière lors du combat final contre les hordes de brutes résolues à rayer la magie de la carte du monde. Pendant ces cinq siècles, la Dame Abbesse avait préparé le terrain pour ce sauveur, afin qu'il ait toutes les chances de son côté lorsque sonnerait l'heure décisive.

Les prophéties ne laissaient aucune place au doute : seul Richard avait une chance d'empêcher que l'obscurantisme règne en maître absolu sur l'humanité. Sans lui, le don était condamné à la disparition. Les prédictions n'affirmaient pas qu'il triompherait – elles annonçaient que lui seul *pouvait* obtenir la victoire. Sans lui, tout était perdu, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute. Du coup, Anna avait été sa plus fidèle servante longtemps avant sa naissance.

Selon Kahlan, la Dame Abbesse s'était indûment permis d'intervenir dans la vie des autres. À l'en croire, les actes d'Anna étaient la cause de ce qu'elle tentait justement d'éviter à tout prix.

Parfois, la Dame Abbesse éprouvait de terribles doutes. Se pouvait-il que la Mère Inquisitrice ait raison ? Richard aurait peut-être dû choisir de lui-même – sans aucun « coup de pouce » – de prendre la tête du camp de la magie afin de le conduire à la victoire. L'enjeu de ce conflit était la survie du don, et au-delà, celle de l'humanité tout entière. Et Zedd croyait dur comme fer au libre arbitre du Sourcier de Vérité. Bref, lui aussi condamnait les discrètes manipulations d'Anna.

Au fond, le vieil homme et l'épouse de Richard pouvaient avoir raison. En tentant d'orienter des événements dont le cours la dépassait, Anna avait peut-être aggravé les choses au lieu de les améliorer.

Les bruits de pas approchaient. Était-ce déjà l'heure de manger ? Anna n'avait pas faim, en tout cas…

On lui passait sa nourriture à l'aide d'un long bâton qui traversait le guichet de la première porte, franchissait la petite pièce au champ de force, pis se glissait entre les barreaux du guichet du second battant. Nathan ne prenait décidément aucun risque, limitant au strict minimum les occasions où les gardes devaient ouvrir les deux portes qui séparaient Anna de la liberté.

Ses geôliers lui faisaient passer du pain, de la viande, des légumes et des outres d'eau. Même si la cuisine était de qualité, Anna n'en tirait aucune satisfaction. Dans un cachot sinistre, les mets les plus délicats perdaient toute leur saveur.

Au fil du temps, Anna avait souvent eu le sentiment d'être prisonnière de son poste. Ces dernières décennies, elle avait rarement pris ses repas avec les Sœurs de la Lumière, car la présence de la Dame Abbesse au réfectoire les mettait sur les nerfs. De toute façon, procéder autrement aurait été une erreur, car trop de familiarité finissait par ronger l'autorité d'un chef.

Pour maintenir la discipline, une certaine distance était nécessaire – en même temps, selon Anna, qu'un savant mélange de crainte et de respect. Dans un palais où le temps passait au ralenti – les effets d'un sortilège –, on ne pouvait pas laisser s'installer l'anarchie.

Anna semblait avoir environ soixante-dix ans. En réalité, elle avait vécu près de mille ans sous la protection du sort temporel qui isolait le Palais des Prophètes du reste du monde.

Sa vision du pouvoir avait-elle été la bonne ? Durant son « règne » de Dame Abbesse, les Sœurs de l'Obscurité avaient pris de plus en plus d'importance au palais. Sur des centaines et des centaines de sœurs, combien avaient prêté allégeance au Gardien ? Anna était incapable de le dire, mais les mensonges du maître de la mort avaient été des plus efficaces. Toutes ses promesses étaient fausses, bien entendu, mais comment prêcher la bonne parole à des fanatiques ? Pour des femmes qui voyaient vieillir et mourir toutes leurs connaissances résidant à l'extérieur du palais, l'immortalité était une récompense séduisante.

Les sœurs qui avaient des enfants les faisaient élever hors du palais, afin qu'ils aient une vie normale. En conséquence, elles finissaient par assister à leurs funérailles, puis à celles de leurs petits-enfants et de leurs arrière-petits-enfants. Quand on vivait de telles expériences en restant soi-même belle et désirable, la perspective de ne jamais mourir devenait de plus en plus attirante au fil du temps – en particulier lorsqu'une « rose » voyait ses pétales commencer à se flétrir.

Vieillir n'était amusant pour personne, Anna le savait. Quand on vivait au Palais des Prophètes, les ravages de l'âge n'étaient pas gommés mais dilués dans le temps.

La Dame Abbesse elle-même, par exemple, était une vieille femme depuis quelques siècles.

Quatre ou cinq cents années de jeunesse semblaient être une délicieuse expérience. Le revers de la médaille – plusieurs siècles de vieillesse – se révélait insupportable pour beaucoup de sœurs.

Anna ne partageait pas cette aversion. Pour elle, la vie était merveilleuse, quel que soit le nombre d'années qu'on portait sur les épaules. Mais nul n'était obligé de partager cette vision des choses.

À présent que le Palais des Prophètes était détruit, les sœurs vieilliraient au même rythme que le reste de l'humanité. Quelque temps plus tôt, Anna aurait pu espérer vivre une bonne centaine d'années de plus. Désormais, il lui restait dix ans – et encore, au maximum.

Surtout si elle devait les passer dans ce cachot humide, loin de la vie et de la lumière.

Parfois, elle avait du mal à croire que Nathan et elle n'étaient pas loin d'avoir vécu mille ans. Même si elle n'avait aucune idée de ce qu'éprouvait un vieillard « normal », elle doutait que cela fût très différent de ses propres sentiments au sujet de l'âge. Le sort temporel, supposait-elle, devait altérer les perceptions de ceux qu'il protégeait…

Les bruits de pas approchaient toujours.

Anna n'avait plus aucune envie de manger dans ce trou à rats. Pourquoi ses geôliers ne l'oubliaient-ils pas, histoire qu'elle puisse crever de faim en paix ?

Qu'avait-elle accompli de bien dans sa vie ? Lorsqu'elle y réfléchissait honnêtement, la réponse à cette question lui glaçait les sangs. Bien sûr, elle avait tout fait pour influencer Richard, afin qu'il prenne les bonnes décisions. Mais au bout du compte, il avait toujours agi seul, et neuf fois sur dix, en optant pour des solutions qu'Anna désapprouvait.

Et ce fichu Sourcier ne s'était jamais trompé !

Si elle ne l'avait pas fait capturer puis incarcérer au palais, il ne se serait peut-être rien passé. Pour accomplir les prophéties, aurait-il suffi que Richard n'agisse pas, laissant ainsi Jagang et l'Ordre Impérial croupir à jamais dans l'Ancien Monde, derrière l'infranchissable barrière ?

Anna avait-elle provoqué la catastrophe en essayant de l'éviter ?

On venait d'ouvrir la porte du couloir où se trouvait sa cellule. Eh bien, elle ne mangerait pas, même si on lui apportait un festin ! Tant que Nathan ne serait pas venu lui parler, comme elle l'avait demandé, elle ferait la grève de la faim.

Parfois, on lui donnait du vin avec son repas. Un ordre de Nathan pour se venger d'elle, c'était certain. Pendant sa captivité, le prophète avait parfois demandé à boire un peu d'alcool. Informée de ses requêtes, Anna avait toujours catégoriquement refusé.

Les sorciers étaient des hommes dangereux. Et qu'était un prophète, sinon un sorcier capable de prédire l'avenir ?

Cette aptitude faisait de lui un individu plus dangereux encore. Alors s'il se saoulait, par-dessus le marché…

Les prophéties semées aux quatre vents provoquaient immanquablement des catastrophes. Parfois, pour déclencher une guerre, il avait suffi qu'*une seule* prédiction parvienne à filtrer des murs du Palais des Prophètes.

En plus d'un peu de vin, Nathan demandait parfois la visite d'une « dame de compagnie ». Anna détestait qu'il formule cette requête-là… parce qu'elle se sentait de temps en temps obligée d'y accéder. Enfermé dans ses appartements, Nathan avait une vie bien misérable, alors qu'il n'avait commis aucun crime, à part celui de naître avec un don hors du commun.

Le palais avait largement de quoi lui offrir les services occasionnels d'une « professionnelle ».

Hélas, Nathan en profitait souvent pour se venger de ses geôlières. Combien de ces femmes étaient sorties du palais avec une prophétie calamiteuse qu'elles avaient eu le temps de répéter partout avant qu'une somme importante les convainque de se taire ?

Les profanes ne devaient pas avoir accès aux prédictions. Quand on manquait de la formation requise, mal interpréter ces textes était d'une facilité dérisoire. Divulguer une prophétie à une personne lambda revenait à jeter un tison ardent dans une plaine à l'herbe desséchée par le soleil.

Non, décidément, les prophéties n'étaient pas faites pour toutes les oreilles.

Et voilà que Nathan était libre de raconter ce qu'il voulait à qui il le désirait !

Avant qu'il s'évade, Anna l'avait parfois discrètement emmené en voyage avec elle. C'était toujours pour la bonne cause, à savoir préparer le terrain pour la venue – et l'avènement – de Richard. Même s'il était un enquiquineur de première, Nathan restait un vrai génie de la prédiction et un sincère défenseur du camp de la magie.

Dans les grimoires, il avait vu ce qui se passerait si l'Ordre triomphait, et ça n'avait pas dû lui plaire beaucoup…

Durant ces excursions, le prophète avait toujours porté un Rada'Han qui le gardait sous le strict contrôle de la Dame Abbesse. Ainsi, le monde n'avait rien risqué. En mission avec Anna, Nathan n'avait jamais été libre de ses mouvements.

Mais il s'était débarrassé du collier. Désormais, plus rien ne pourrait l'empêcher de nuire.

C'était décidé, Anna ne mangerait plus ! On verrait bien comment Nathan réagirait quand il saurait qu'elle se laissait mourir d'inanition.

Anna croisa les bras, sa résolution plus forte que jamais. Plutôt que d'avoir sa mort sur la conscience, Nathan finirait par descendre la voir…

Les bruits de pas s'arrêtèrent devant la première porte. Si elle avait eu accès à son Han, Anna aurait pu comprendre la conversation étouffée que tenaient ses mystérieux visiteurs.

Elle soupira d'agacement. Dans ce palais de malheur, ses pouvoirs les plus simples étaient neutralisés ! Bien entendu, ça paraissait logique. En construisant un sortilège géant pour neutraliser la magie de ses ennemis, quel idiot aurait oublié de les priver de la capacité d'espionner ?

La première porte pivota sur ses gonds en grinçant. Depuis le jour où on avait jeté Anna dans ces oubliettes, c'était la première fois qu'on l'ouvrait…

Anna se précipita vers la porte de sa cellule et, s'accrochant aux barreaux, tenta de voir à travers le guichet.

Une vive lumière l'éblouit. Se frottant les yeux, elle recula d'un ou deux pas. Après un si long séjour dans les ténèbres, la clarté devenait une torture.

La Dame Abbesse recula encore quand elle entendit une clé tourner dans la serrure de sa porte.

Il y eut un « clic » sonore, puis le battant s'ouvrit lentement.

Un air un peu moins moisi que d'habitude pénétra dans la cellule et la lumière d'une lanterne se refléta sur les murs grisâtres. Le bras qui la tenait était gainé de cuir rouge.

Une Mord-Sith !

Chapitre 30

Éblouie par la lumière de la lanterne, Anna plissa les yeux pendant que la Mord-Sith entrait dans sa cellule, les épaules baissées afin de ne pas se fracasser le crâne contre l'encadrement de la porte.

Au début, la Dame Abbesse reconnut seulement l'uniforme de cuir rouge et la natte blonde. Quand elle se demanda ce que pouvait bien lui vouloir une des tristement célèbres tortionnaires du seigneur Rahl, la réponse lui fit froid dans le dos – et partout ailleurs, pour être honnête.

Richard n'était pas du genre à conserver une unité de bourreaux d'élite. Mais il était absent, et Nathan avait pris le pouvoir au Palais du Peuple…

À force de plisser les yeux, Anna reconnut sa visiteuse. C'était Nyda, la femme qui l'avait arrêtée.

Après avoir froidement étudié la vieille femme, la Mord-Sith s'écarta pour laisser passer l'homme qui la suivait.

Un vieux séducteur aux longs cheveux blancs, encore plus grand que Nyda et donc contraint de se plier en deux pour franchir le seuil du cachot.

Anna le reconnut dès qu'il releva la tête.

— Anna ! s'écria Nathan. (Il écarta les bras comme s'il pensait que la Dame Abbesse allait s'y jeter.) Nyda m'a transmis ton message. Tu es bien traitée, j'espère ?

Anna foudroya le prophète du regard.

— Disons que je suis toujours vivante, et que ce n'est sûrement pas grâce à toi…

Nathan n'avait jamais paru petit à Anna, mais dans cette cellule, alors que son crâne touchait presque le plafond, il avait l'air d'un géant. Depuis qu'il ne vivait plus en captivité, sa musculature s'était développée et ses épaules avaient encore gagné en largeur. Chaussé de bottes montantes, il portait un pantalon marron, une chemise blanche à jabot de dentelle et une élégante jaquette également marron. Une fort jolie cape verte en velours était attachée sur son épaule droite et une superbe épée glissée dans un fourreau de luxe battait sur sa hanche gauche.

Revoir son beau visage émut tellement Anna qu'elle en eut des palpitations cardiaques de jeune pucelle.

Nathan fit à la Dame Abbesse un sourire typiquement « Rahl ». Un mélange d'authentique joie, de féroce appétit de vivre et de goût immodéré du pouvoir… En cet instant, le prophète avait l'air d'un galant qui entend enlacer une jeune beauté et l'embrasser sans sa permission.

— Tu ne risquais rien ici, ma chère, dit-il en désignant la cellule d'un geste circulaire. Pendant que nous veillons sur toi, nul ne peut t'ennuyer ni te faire du mal. As-tu la moindre critique à formuler sur la nourriture ? Et le vin, n'était-il pas bon, chaque fois qu'on t'en a servi ? Qu'aurais-tu pu vouloir de plus ?

Les poings plaqués sur les hanches, Anna avança avec une vigueur qui inquiéta Nyda.

La Mord-Sith ne bougea pas mais, d'un coup de poignet, fit voler son Agiel dans son poing.

Nathan ne broncha pas et continua à sourire.

— Ce que j'aurais pu vouloir de plus ? cria Anna. Tu oses me le demander ? Sortir de ce trou puant, voilà ce que j'aurais voulu !

— Sans blague ? feignit de s'étonner Nathan avec un petit sourire ironique qui coupa tous ses moyens à la Dame Abbesse.

Pétrifiée, elle dut se contenter de foudroyer du regard le vieil empêcheur de tourner en rond. Si elle commençait à polémiquer, elle apporterait de l'eau à son moulin.

— Quel message lui avez-vous transmis ? demanda Anna à la Mord-Sith dès qu'elle fut de nouveau capable de parler.

— Nyda m'a dit que tu voulais me voir, répondit Nathan. Et me voilà ! Pourquoi désirais-tu me rencontrer, très chère ?

— Ne joue pas les idiots avec moi, Nathan ! Tu sais très bien pourquoi je suis ici.

Le prophète croisa les mains dans son dos et cessa de sourire béatement.

— Nyda, dit-il à la Mord-Sith, tu veux bien être gentille et nous laisser seuls un moment ?

La blonde en cuir rouge évalua Anna du regard et conclut que le prophète ne risquait rien.

Nathan était un sorcier – le plus grand de tous les temps, avait-il sans doute dit à la Mord-Sith – et il résidait dans la demeure ancestrale des Rahl. Une vieille magicienne ne pouvait rien lui faire, c'était évident.

Sur un regard indiquant qu'elle ne serait pas bien loin, en cas de besoin, Nyda sortit de la cellule avec une grâce et une souplesse de félin.

Sans changer de posture, Nathan attendit la suite du discours d'Anna.

La vieille femme alla s'asseoir au bout du banc de pierre qui lui servait de lit, de chaise et de table. Elle s'empara de son sac de voyage, qu'on lui avait obligeamment laissé, l'ouvrit et en sortit un objet métallique.

— Nathan, j'ai quelque chose pour toi, dit-elle en se tournant vers le prophète.

Elle brandit le Rada'Han qu'elle avait eu l'intention de lui passer autour du cou. Mais comment avait-elle pu croire un instant qu'elle serait capable d'accomplir un tel exploit ?

Eh bien, elle l'avait cru, parce que rien n'était hors de sa portée, quand elle décidait de s'y mettre à fond. Voilà de quel bois était faite Annalina Aldurren, la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière. Enfin, l'ancienne Dame Abbesse… Car aujourd'hui, c'était Verna qui occupait ce poste.

— Tu veux que je me mette ce collier autour du cou ? demanda Nathan. Et tu crois sérieusement que je vais le faire ?

— Non, Nathan, je veux seulement te le donner… J'ai beaucoup réfléchi, depuis mon incarcération. L'idée de ne plus jamais sortir de ma cellule m'a torturée jour et nuit…

— Quelle curieuse coïncidence ! s'exclama le prophète. J'ai eu ce genre d'idée fixe, à une époque…

— Je m'en doute, oui… (Anna tendit le Rada'Han à Nathan.) Prends-le ! Je ne veux plus jamais voir un de ces horribles objets. À l'époque où je croyais agir pour le mieux, je détestais déjà cette situation, Nathan ! Te garder comme un oiseau en cage me brisait le cœur. Aujourd'hui, je me demande si ma vie n'a pas toujours été un gâchis. Pardon de t'avoir enfermé derrière un champ de force, mon ami. Si je pouvais tout recommencer, je ne suivrais pas le même chemin, tu peux me croire.

» Sache que je n'attends aucune clémence de ta part, car j'ai été impitoyable avec toi.

— Impitoyable, oui, c'est bien le mot…

Le regard vert de Nathan sembla plonger au plus profond de l'âme d'Anna. Encore une caractéristique des Rahl, et Richard en avait hérité…

— Si je comprends bien, tu regrettes de m'avoir fait passer ma vie en prison ? Mais sais-tu pourquoi c'était une erreur, Anna ? Mesures-tu à quel point c'est paradoxal ?

— Comment ça, paradoxal ? demanda Anna.

Une question qui avait jailli de ses lèvres avant qu'elle ait pu réfléchir. Et maintenant, Nathan la tenait…

— Eh bien, sais-tu pour quelle cause nous combattons ?

— Bien sûr que oui ! Et tu le sais aussi, d'ailleurs…

— C'est vrai, mais es-tu sûre d'avoir vraiment compris ? Si c'est le cas, parle-moi de ce que nous cherchons à protéger, à préserver et à maintenir en vie ?

— Le don et la magie, qui sont de précieux cadeaux du Créateur. Nous luttons pour que l'un et l'autre continuent d'exister dans ce monde. Et nous défendons le droit à l'existence de ceux qui naissent avec le pouvoir, car nous voulons qu'ils explorent et développent leur potentiel.

— Et tu ne vois rien de paradoxal là-dedans ? Toute ta vie, tu as eu peur du pouvoir pour lequel tu es prête à te battre jusqu'à la mort. Aux yeux de l'Ordre Impérial, le don est une malédiction pour l'humanité, et il convient de l'en débarrasser. La magie n'étant pas répartie équitablement entre les individus, elle représente un danger qu'il faut éradiquer, puisque la vie d'un être humain doit être rigoureusement identique à celle de tous ses semblables. En accord avec cette philosophie, l'Ordre cherche logiquement à éliminer tous les sorciers et toutes les magiciennes. Et son objectif, au moins en principe, est d'améliorer le monde tout en le rendant plus sûr.

» Bien qu'appartenant au camp opposé, tu as raisonné comme un membre de l'Ordre. Oui, parce que j'avais un pouvoir, tu as tenté de m'isoler. Car tu voyais mon don comme une menace pour l'humanité.

» C'était ton choix, mais dans ce cas, pourquoi combats-tu pour l'existence et la liberté des autres détenteurs du don ? Tu m'as privé de tout ça, et tu t'engages pour que d'autres y aient droit ?

— Je pense que les loups, des enfants du Créateur, ont le droit de chasser, puisqu'Il les a conçus pour ça. Cela dit, je n'ai aucune intention de figurer sur leur menu…

— Je ne suis pas un loup, Anna, mais un homme ! Tu m'as jugé, déclaré coupable, et condamné à la prison à vie ! Et pourquoi ? Parce que tu redoutais, sans raisons objectives, que j'utilise mal mon pouvoir. Pour soulager ta conscience, tu m'as enfermé dans une cage dorée et tu t'es présentée comme une ardente partisane de la liberté – pour d'autres que moi, et dans un avenir très lointain.

» Ma prison te semblait une bonne chose parce qu'elle était luxueuse et confortable. Mais c'était un moyen de t'aveugler sur ce que tu faisais vraiment ! Regarde autour de toi, Anna ! Il n'y a aucune différence entre ce cachot et ce qui fut ma cage. Fondamentalement, ce sont des lieux qui empêchent les gens de mener leur vie comme ils l'entendent. Parce que mon pouvoir te déplaisait, tu t'es comportée exactement comme l'Ordre. Et comme lui, tu as décidé de sacrifier au nom du bien commun des êtres dotés d'un potentiel extraordinaire. Qu'importe la manière dont tu as décoré mon cachot, Anna ! Vu de l'intérieur, il ressemblait trait pour trait à ce trou puant.

Avant de parler, Anna prit le temps de choisir ses mots et de contrôler le ton de sa voix.

— Pendant que je croupissais dans cette cellule, j'ai cru avoir compris certaines choses, mais je me suis trompée. En tout cas, jusqu'à aujourd'hui, je n'avais sûrement pas *tout* saisi. Depuis le début, je me sentais mal à l'aise de t'avoir emprisonné, mais je ne me suis jamais demandé si c'était un acte rationnel et motivé.

» Tu as raison, Nathan, j'ai vu en toi un grand potentiel de nuisance. Mais j'aurais pu t'aider à bien agir, au lieu de m'attendre au pire et de t'enfermer dans des oubliettes de luxe. Je suis désolée, mon ami…

— Tu parles sincèrement, Anna ? demanda le prophète, les poings plaqués sur les hanches.

Des larmes aux yeux, la Dame Abbesse hocha simplement la tête. Alors qu'elle avait toujours exigé l'honnêteté chez les autres, elle s'était aveuglée sur son propre compte, et c'était impardonnable.

— Oui, Nathan. Plus sincèrement que jamais…

Son autocritique achevée, la vieille femme retourna s'asseoir sur le banc de pierre.

— Merci d'être venu, sorcier Rahl… Désormais, je ne vous dérangerai plus, et je subirai sans me plaindre un châtiment amplement mérité. Si ce n'est pas trop demander, j'aimerais être seule, à présent, afin de prier et de continuer mon examen de conscience.

— Tu te flagelleras plus tard ! Allez, lève-toi, vieille peau, et ramasse tes affaires en vitesse ! Nous avons du pain sur la planche.

— Quelle mouche te pique ? demanda Anna, le front plissé.

— Personne ne m'a piqué, mais nous avons du travail, femme, et chaque minute est précieuse. Vas-tu enfin te lever ? Anna, nous combattons dans le même camp. Pour avoir une chance de vaincre, nous devons collaborer. (Nathan haussa les épaules.) Sauf si tu as décidé de rester sur tes fesses jusqu'à la fin des temps… Sinon, dépêche-toi un peu, parce que nous avons un gros problème !

— Un problème ? demanda Anna en se levant d'un bond. De quel genre ?

— Des ennuis à base de prophéties…

— Quoi ? Quel problème ? Et avec quelles prédictions ?

L'air courroucé, Nathan foudroya la Dame Abbesse du regard.

— Je ne peux pas t'en dire plus… Les prophéties ne sont pas pour les oreilles des profanes…

Alors qu'elle allait exploser, traitant Nathan de tous les noms d'oiseaux de la Création, Anna remarqua le petit sourire qui flottait sur les lèvres de son vieil ami.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'un ton amical et conciliant.

Un code pour indiquer à Nathan qu'elle était prête à faire table rase du passé et à repartir sur de bonnes bases.

— Anna, tu ne vas pas en croire tes oreilles. C'est encore ce fichu gamin !

— Richard ?

— Tu connais un autre gamin aussi doué pour se fourrer dans la mélasse ?

— Tu sais, je ne pense plus à lui comme à un « gamin »…

— Tu as raison, je suppose… Mais à mon âge, il est difficile de dire « homme » quand on parle d'un jeunot pareil.

— Pourtant, c'est bel et bien un homme, assura Anna.

— Sans doute, sans doute… Et un Rahl, en plus de ça !

— Dans quel guêpier s'est-il fourré, ce coup-ci ?

Nathan se rembrunit.

— Il s'est écarté du chemin des prophéties…

— Pardon ? Que racontes-tu là ? Et qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Ce que ça dit, mon amie… Il s'est éloigné des prophéties. En d'autres termes, il se dirige vers un endroit où elles n'existent pas.

— Plaît-il ?

Anna ne doutait pas de la sincérité du prophète, qui semblait authentiquement perturbé. Mais son discours n'avait pas de sens. C'était en partie pour ça que bien des gens le redoutaient. Souvent, il donnait l'impression de délirer alors qu'il évoquait des choses qu'il était le seul à pouvoir comprendre. Parfois, les capacités intellectuelles d'un prophète dépassaient de loin celles du commun des mortels. Et ses yeux voyaient ce que ceux des gens normaux ne distinguaient pas…

Ayant passé sa vie au contact des prophéties, Anna était en général capable de saisir les grandes lignes des discours de Nathan. Mais là, elle se sentait totalement larguée.

— Comment peux-tu le savoir, si aucune prophétie ne mentionne où il va ? Et comment les prédictions pourraient-elles connaître l'existence d'un lieu où elles n'existent pas, justement ?

— Au Palais du Peuple, les bibliothèques regorgent de grimoires que je n'avais jamais pu consulter. Je connaissais l'existence de certaines prophéties « décalées », mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elles pouvaient dire. Depuis mon arrivée, je les étudie, et j'ai fait des recoupements avec les textes que nous détenions dans les catacombes du Palais des Prophètes. Les prophéties que j'ai découvertes ici comblent les lacunes des prédictions sur lesquelles je travaillais jusque-là.

» Plus important encore, j'ai découvert une nouvelle branche de prophéties qui explique pourquoi et comment j'ai pu passer à côté de choses évidentes. En étudiant les fourches et les inversions de cette ramification, j'ai établi que Richard, par une série d'étapes intermédiaires, s'est engagé sur un chemin qui le conduit vers l'oubli. Une bifurcation des prophéties, si tu préfères, menant à une ligne temporelle qui selon moi n'existe pas et n'existera jamais. En un mot, le néant !

Une main sur la hanche et l'autre dessinant des arabesques dans l'air, Nathan réussit l'exploit de marcher de long en large dans la minuscule cellule.

— Cette affaire est liée à des réalités dont j'ignorais tout, à part qu'elles devaient exister, mais qu'elles étaient en quelque sorte « manquantes ». À présent, je sais pourquoi. Ces prédictions sont terriblement dangereuses, et il valait mieux qu'elles soient gardées secrètes. Même si j'en avais eu connaissance il y a des années, ça n'aurait rien changé, car je les aurais mal interprétées. Ces nouvelles branches ont toutes un rapport avec le vide. À cause de sa nature même, le vide ne peut être appréhendé par un cerveau humain. Une pareille contradiction est inconcevable, et pourtant…

» Richard est allé dans cet étrange néant où les prophéties ne peuvent ni le voir ni l'aider. Pis encore, elles ne peuvent plus *nous* aider ! Comprends-tu la situation ? Je ne parviens plus à voir Richard avec l'assistance des prophéties, mais ce n'est pas le plus grave. À l'heure qu'il est, l'endroit où il se trouve et les actes qu'il accomplit n'existent pas !

» Bref, il s'est engagé sur une voie qui risque de mettre un terme définitif à tout ce que nous connaissons.

Anna connaissait assez Nathan pour savoir qu'il n'en aurait pas rajouté sur un sujet si grave. Même si elle ne saisissait pas très bien de quoi il parlait, l'idée générale lui donnait des frissons glacés dans le dos.

— Et que pouvons-nous faire ?

— Le rejoindre et le ramener dans le monde qui existe ! C'est la seule solution…

— Tu veux dire : « le monde dont les prophéties affirment l'existence » ?

Nathan foudroya la Dame Abbesse du regard.

— Bien entendu ! Il te faut un dessin, maintenant ? Nous devons le ramener sur la branche de la prophétie qu'il est censé suivre.

— Et si nous échouons ?

Nathan ramassa la lanterne, puis il s'empara du sac d'Anna.

— Il cessera de faire partie du présent et de l'avenir tels que les définissent les prophéties. En d'autres termes, il n'aura plus aucune influence sur l'histoire de ce monde.

— Tu veux dire qu'il mourra ?

— Bon sang ! me suis-je adressé aux murs, ou à une Dame Abbesse ? Bien entendu qu'il mourra ! Si ce gosse dévie du bon chemin et brise tous ses liens avec les prophéties où il a un rôle à jouer, il videra de toute réalité ces branches-là des prédictions. S'il agit ainsi, ces textes deviendront de fausses prophéties, puisque aucun des événements prévus ne se réalisera. Tu me suis ? Pas une autre ramification ne contient l'ombre d'une allusion à Richard. Ça veut bien dire ce que ça veut dire ! Au point de départ de ces branches-là, il aura cessé d'exister.

— Et que prédisent les fourches où il n'est pas présent ?

Nathan prit la main d'Anna et la tira vers la porte.

— Des âges terribles où l'obscurité régnera sur chacun d'entre nous. Pour toutes les créatures vivantes, ce sera un long cauchemar.

— Attends une minute ! lança Anna en tirant sur la manche du prophète.

Elle retourna près du banc de pierre et posa le Rada'Han dessus.

— Je n'ai pas le pouvoir de détruire cet objet… Il vaudrait peut-être mieux qu'il ne sorte plus d'ici.

Nathan parut séduit par cette idée.

— Nous allons fermer la porte et dire aux gardes que ce collier doit rester jusqu'à la fin des temps dans la cellule.

Anna brandit soudain un index devant le nez de Nathan.

— Tu n'as pas de collier, c'est entendu, mais n'imagine pas que je te laisserai faire n'importe quoi !

Le prophète sourit et ne protesta pas. Avant de franchir la porte, il se tourna vers Anna.

— As-tu communiqué avec Verna, ces derniers temps ?

— Quelques messages, oui… Elle est avec l'armée, et elle a du pain sur la planche. Jagang a commencé son siège, et il faut défendre les cols qui conduisent en D'Hara.

— D'après ce que m'ont dit les chefs militaires du palais, ces cols tiendront un bon moment… (Nathan se pencha vers Anna.) Il faut que tu envoies un message à Verna, cependant. Lorsqu'un chariot vide roulera vers les lignes d'haranes, les soldats devront le laisser passer.

— Pardon ? Tu ne peux pas être un peu plus clair ?

— Les prophéties ne sont pas pour les oreilles des profanes. Transmets-lui simplement mon message.

— D'accord, fit Anna tandis que le prophète lui faisait franchir l'étroite porte. Mais je ne lui dirai pas que ce conseil vient de toi, car ça l'inciterait à passer outre. Elle te prend pour un dingue, tu sais ?

— Elle n'a jamais eu l'occasion de me connaître vraiment, c'est tout… Si elle avait su que mon incarcération était injustifiée…

Anna faillit dire que Verna connaissait peut-être *trop bien* Nathan, au contraire, mais elle jugea inutile de jeter de l'huile sur le feu.

Alors que le prophète s'apprêtait à passer la deuxième porte, elle le tira de nouveau par la manche.

— Nathan, que me caches-tu sur cette prophétie qui prédit la disparition de Richard ? Qu'as-tu dit, déjà : « Tomber dans l'oubli » ?

Anna connaissait assez bien son ami pour être sûre qu'il ne lui avait pas tout révélé. Sans doute jugeait-il galant de lui épargner des soucis, et elle ne pouvait pas l'en blâmer. Mais elle devait savoir.

L'air très grave, Nathan dévisagea longuement sa vieille complice.

— Sur cette fourche de la prophétie, on rencontre un Chapardeur.

Anna plissa le front, cherchant dans sa mémoire ce que signifiait ce nom.

— Un Chapardeur… Un Chapardeur… Bon sang, je devrais savoir ! (Elle claqua soudain des doigts.) Créateur bien-aimé, un Chapardeur !

— J'ai bien peur que le Créateur n'ait rien à voir là-dedans…

Anna eut un geste d'impatience.

— C'est impossible ! Ta nouvelle prophétie se trompe. Les Chapardeurs ont été créés lors des Grandes Guerres. Comment pourrait-il y en avoir un sur une fourche de cette prophétie ? Ta prédiction doit être obsolète depuis des lustres. Oui, c'est probablement ça l'explication…

— Non, en aucun cas ! Tu crois que je n'y ai pas pensé ? Me prendrais-tu pour un vulgaire amateur ? J'ai vérifié cent fois la chronologie et utilisé toutes les méthodes de

calcul que je connais. Pour cette occasion, j'en ai même inventé une ou deux. Tout concorde, Anna. Les maillons de la chaîne temporelle sont en place, et la prédiction est en phase avec notre époque.

— Alors, c'est une fourche illusoire. Les Chapardeurs étaient des hybrides magiques *stériles*. Ils ne pouvaient pas se reproduire.

— Et moi, je persiste et signe : il y en a un sur cette fourche !

— Aucun Chapardeur n'aurait pu survivre jusqu'à maintenant, affirma Anna.

Si Nathan était un expert en prophéties, elle était une des meilleures spécialistes en matière de créatures magiques. Sur ce sujet, elle avait plusieurs longueurs d'avance sur le prophète.

— Les Chapardeurs ne pouvaient pas avoir d'enfants, insista-t-elle.

Nathan eut un de ces regards en coin que la Dame Abbesse détestait.

— Et moi, je te dis qu'il y en a un dans l'entourage de Richard.

— Nathan, les voleurs d'âmes ne pouvaient pas se reproduire !

— La prophétie dit qu'il n'est pas né ainsi, mais qu'il est *devenu* un Chapardeur.

Anna en eut la chair de poule et en resta muette quelques secondes.

— Depuis trois mille ans, dit-elle enfin, aucun sorcier n'est né avec les deux facettes du don. Richard est le premier. Il est donc impossible que… (La Dame Abbesse se tut. Oui, ça y était, elle comprenait…) Créateur bien-aimé ! soupira-t-elle.

— Ne t'ai-je pas dit qu'il n'est pour rien là-dedans ? Le Chapardeur a été « engendré » par les Sœurs de l'Obscurité.

Bouleversée, Anna ne sut que dire.

Face à un Chapardeur, il n'existait pas de défense. Aucune âme ne pouvait lui échapper.

Dans le couloir, Nyda attendait le prophète et sa compagne. Pour une fois, la Mord-Sith ne parvenait pas à avoir l'air plus sinistre que la Dame Abbesse.

Dans la pénombre, le cuir rouge de son uniforme évoquait du sang séché.

En passant devant Nyda, Anna se pencha vers elle et souffla :

— Vous lui avez dit *tout* ce que je vous avais demandé de lui transmettre, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, répondit la Mord-Sith en emboîtant le pas à la Dame Abbesse, que Nathan tirait toujours par la main.

Se retournant à demi, Anna braqua un index accusateur sur la femme blonde.

— Je te ferai regretter de lui avoir *tout* dit !

— Voilà qui m'étonnerait…, répondit simplement Nyda.

Anna lui fit de gros yeux puis s'adressa à Nathan :

— Au fait, que fiches-tu avec une épée ? Depuis quand un sorcier a-t-il besoin d'une arme ?

— Eh bien, répondit le prophète, un rien vexé, Nyda me trouve superbe avec une lame au côté.

— Oui, oui, je vois, marmonna la Dame Abbesse, les yeux rivés sur le couloir obscur, devant elle.

Chapitre 31

Au bord d'une étroite corniche de pierre, Richard contemplait les bancs de nuages grisâtres qui dérivaient à ses pieds. Tandis qu'il sondait le gouffre, un vent frais charriait jusqu'à ses narines des senteurs de mousses, de sapins baumiers, de feuilles humides et de terre gorgée d'eau. Autant d'odeurs qui lui rappelaient ses chères forêts… Par ici, la roche, essentiellement du granit, ressemblait à celle qu'on trouvait fréquemment dans les bois de Hartland. Mais les montagnes, dans ce coin, étaient beaucoup plus impressionnantes. La pente que les voyageurs venaient de gravir était vertigineuse.

À l'ouest, devant le Sourcier, mais beaucoup plus bas, s'étendait une série de collines boisées. Sur sa droite et sur sa gauche – exclusivement parce qu'il savait où chercher – il distinguait les bandes de terre aride où se dressaient naguère les frontières. Plus loin dans la même direction, l'ouest, on apercevait les pics plus modestes qui bordaient le désert. Celui-ci, comme les Piliers de la Création, n'était désormais plus visible, et Richard ne se plaignait pas d'avoir laissé cet enfer derrière lui.

Pour l'instant, il n'y avait pas l'ombre d'un coureur dans le ciel. Sans doute parce que les gros oiseaux savaient maintenant que le Sourcier et ses compagnons se dirigeaient vers l'ouest.

Richard avait récemment tué cinq coureurs qui avaient comme d'habitude entrepris de décrire de grands cercles dans le ciel. Il les avait piégés en se postant à flanc de montagne alors que ses amis progressaient largement au-dessous de lui. Après s'être débarrassé des coureurs, il avait guidé ses compagnons vers des bois très denses. Depuis le ciel, il devait être à peu près impossible de les repérer. Une chance de semer leurs poursuivants, s'ils restaient prudents.

Cela dit, si Nicholas le Chapardeur les avait espionnés à travers les yeux de ces cinq oiseaux-là, il savait à présent qu'ils avançaient vers l'ouest. Mais s'ils restaient sous le couvert des arbres, comment pourrait-il être sûr qu'ils continuaient dans la même direction ?

S'il n'avait plus de « rapports » des oiseaux, le Chapardeur finirait par se demander si ses proies n'avaient pas décidé de filer vers le nord ou le sud. Et un adversaire qui avait des doutes était un adversaire affaibli.

Richard devait tout faire pour entretenir la confusion dans l'esprit du Chapardeur. Sa tactique n'avait pas cent pour cent de chances de marcher, mais c'était incontestablement la meilleure.

Une main en visière pour se protéger les yeux du soleil, le Sourcier se détourna du gouffre et regarda longuement le terrain qui s'étendait devant lui. Il devait graver dans sa tête la configuration de la forêt avant d'aller rejoindre ses compagnons, qui l'attendaient à l'abri de la frondaison.

Il y avait d'autres nuages, bien plus denses et plus noirs, au-dessus de la position actuelle du petit groupe. Tôt ou tard, Richard et les autres devraient avancer à l'aveuglette dans un épais brouillard.

À force d'étudier la roche, les arbres et la pente, le Sourcier finit par trouver ce qu'il cherchait. Après une dernière vérification – et un coup d'œil au ciel pour confirmer qu'aucun coureur n'y tournait en rond – il alla rejoindre les autres.

Ne pas avoir vu les oiseaux était réconfortant, mais ça ne prouvait pas grand-chose. Il pouvait y avoir dix coureurs perchés dans les arbres, et il n'aurait pas une chance sur mille de les localiser.

Pour le moment, Richard était là où ses ennemis attendaient qu'il soit. Du coup, être épié ne le dérangeait pas.

Mais il allait bientôt faire quelque chose qui surprendrait ses adversaires.

Le Sourcier entreprit de gravir la pente couverte de mousses, de feuilles et de racines humides. S'il glissait, il n'aurait qu'une chance de ne pas tomber dans l'abîme : s'accrocher au bord de la corniche d'où il avait observé le terrain. S'il n'y parvenait pas, une chute de plusieurs milliers de pieds l'attendait. L'idée de finir en bouillie au bas de la montagne l'incita à choisir très prudemment ses prises…

La pente abrupte négociée – en réalité, il s'agissait presque d'une muraille rocheuse –, le Sourcier entra dans un bosquet d'érables. Pour échapper à l'ombre écrasante des pins qui les privaient de lumière, ces arbres relativement petits poussaient à la lisière de la forêt, là où les géants leur concédaient un peu d'espace.

Les feuilles des frênes et des bouleaux qui se dressaient derrière les érables, juste avant les sapins et les pins, étaient tellement gorgées d'eau qu'elles pliaient sous le poids, envoyant de grosses gouttes s'écraser sur le sommet du crâne de Richard. Et quand le vent s'en mêlait, il produisait des sortes d'averses miniatures toujours surprenantes.

Se baissant pour passer sous les branches basses des sapins, Richard remonta sa propre piste à travers des buissons lestés de superbes myrtilles. Puis il pénétra dans la forêt elle-même, derrière la première rangée de pins géants dont les épines crissèrent aussitôt sous les semelles de ses bottes.

Les toiles d'araignées tendues entre les branches, pièges mortels pour toute une théorie d'insectes, brillaient faiblement à la chiche lueur du jour qui parvenait à filtrer de la frondaison. Sur les fils de la Vierge, des gouttes de rosée scintillaient comme des pierres précieuses.

Dans la clairière où elle attendait avec les autres, Kahlan se leva d'un bond dès qu'elle aperçut son mari.

Jennsen, Cara, Tom et Owen imitèrent la Mère Inquisitrice. Comme elle, ils s'inquiétaient dès que Richard restait un peu trop longtemps absent.

— Avez-vous vu des coureurs, seigneur Rahl ? demanda Owen sans dissimuler son angoisse.

Les oiseaux de proie le terrorisaient et il n'en faisait pas mystère.

— Non, répondit Richard en ramassant son paquetage. Mais ça ne veut pas dire qu'ils ne m'ont pas vu.

Quand il eut mis en place son sac à dos, le Sourcier suspendit son arc et son outre d'eau à son épaule gauche.

— Au moins, dit Owen en se tordant nerveusement les mains, nous pouvons toujours espérer qu'ils ignorent où nous sommes.

— L'espoir n'est pas une stratégie qui me séduit, Owen, lâcha sombrement Richard.

Pendant que les autres ramassaient également leurs affaires, il prit Cara par le bras et l'entraîna hors de la clairière.

— Tu vois cette saillie rocheuse, devant nous ? demanda-t-il en tendant une main. Là où une étroite piste passe devant ce jeune chêne, là-bas – oui, celui qui a une branche cassée, c'est ça…

— Vous parlez de cette éminence, juste après le ruisseau qui coule dans un lit de roche et lui confère des reflets verts ?

— Exactement ! Je voudrais que tu grimpes jusque-là, puis que tu obliques vers la droite et que tu escalades la paroi rocheuse à l'endroit où elle fait bizarrement saillie. Essaie de voir si tu peux nous ouvrir un chemin jusqu'au plateau suivant, au-dessus des grands arbres.

La Mord-Sith hocha simplement la tête.

— Et que ferez-vous pendant ce temps, seigneur ?

— Je vais conduire les autres jusqu'à l'endroit où le versant devient très dur à négocier. Rejoins-nous là-bas et dis-nous si tu as trouvé un moyen de contourner la difficulté.

Cara ajusta son sac à dos sur ses épaules puis brandit le bâton de marche que Richard avait taillé spécialement pour elle.

— J'ignorais que les Mord-Sith savaient jouer les guides de montagne, dit Tom.

— Mes collègues en sont incapables, répondit Cara. Moi, j'ai suivi l'enseignement du seigneur Rahl.

Richard regarda son amie et garde du corps s'éloigner entre les arbres. Elle marchait avec une grâce et une souplesse admirables – sans parler du sens de l'économie d'énergie qui lui permettait de repousser toujours plus loin ses limites.

Cara n'avait pas toujours été une femme des bois, très loin de là ! Mais elle avait écouté les leçons de son seigneur, et le résultat était impressionnant.

Richard sourit, satisfait de ne pas avoir perdu son temps.

— Seigneur Rahl, dit Owen en approchant, l'air très nerveux, nous ne pouvons pas passer par là ! La piste est derrière nous, et c'est le seul moyen d'atteindre le col. Ce ne sera pas un jeu d'enfant, je sais, mais depuis la disparition de la frontière, la piste est praticable…

— C'est le seul chemin que tu *connais*, dit Richard. À voir l'état du sol, je parie que le Chapardeur aussi pense qu'il n'y en a pas d'autres. À première vue, c'est par là que les soldats de l'Ordre sont passés pour envahir ton empire.

» Si nous suivons cette piste, les coureurs nous repéreront. En revanche, si nous ne nous montrons pas, ils ne sauront pas où nous sommes. Je veux les plonger dans l'incertitude, Owen. Je suis las de tenir lieu de souris aux rapaces du Chapardeur…

Richard laissa Kahlan ouvrir la route et guider la petite colonne dans la forêt. La plupart du temps, déterminer la bonne piste était simple. Et dès qu'elle avait un doute, l'Inquisitrice tournait la tête vers son mari et l'interrogeait du regard. D'un geste, Richard lui indiquait où aller, et il n'eut pratiquement jamais besoin de lui donner des instructions à voix haute.

À voir la configuration du terrain, Richard aurait juré qu'il y avait quelque part une ancienne piste conduisant jusqu'au col. S'il ressemblait au chas d'une aiguille, vu de loin, ce col était en réalité très large et très sinueux. Selon le Sourcier, le chemin que les Bandakars imposaient aux bannis n'était sûrement pas le seul possible – en tout cas, depuis la disparition de la frontière.

Certains indices laissaient penser à Richard qu'ils n'étaient pas loin de la zone où serpentait jadis une grande route. De temps en temps, il apercevait des bandes de terre plane qui devaient être les vestiges de cette antique voie.

Bien entendu, ce passage pouvait avoir été abandonné pour d'excellentes raisons : par exemple, des glissements de terrain qui l'auraient rendu impraticable. Mais Richard tenait à s'en assurer par lui-même. Car si ce n'était pas le cas, l'emprunter permettrait aux voyageurs de déjouer la surveillance des coureurs.

Dès que la largeur du chemin était suffisante, Jennsen venait marcher à côté de son frère. Tenant Betty par une longe, la jeune femme était sans cesse obligée de tirer dessus pour empêcher la chèvre de goûter toutes les plantes qui poussaient le long de la piste.

— Tu ne crois pas que les coureurs nous repéreront quoi qu'il arrive ? demanda Jennsen à Richard. Même si nous ne nous montrons pas là où ils l'ont prévu, ils chercheront inlassablement, et ils finiront par nous localiser.

— C'est possible, mais pas certain… Si nous sommes malins et discrets, il ne sera pas facile de nous voir au milieu d'une forêt. En plaine, les oiseaux auraient un avantage écrasant. Ici, c'est plutôt nous qui avons la meilleure part…

» Quand ils ne nous verront pas déboucher là où ils s'y attendaient, les espions de Nicholas devront balayer une vaste zone sans savoir par où commencer. Leur tâche ne sera pas simple, tu peux me croire…

» De plus, je doute que le Chapardeur obtienne de très bonnes images à travers leurs yeux. Sinon, il ne les ferait pas tourner si souvent en rond afin de mieux sonder le terrain. Si nous avançons sans nous faire voir pendant assez longtemps, nous réussirons à rejoindre les Bandakars, les espions de Nicholas auront beaucoup de difficultés à nous identifier parmi en une foule.

Jennsen réfléchit pendant qu'ils entraient dans un bosquet de bouleaux. Betty étant passée du mauvais côté d'un arbre, la jeune femme dut s'arrêter pour démêler la longe.

De soudaines bourrasques agitèrent les arbres, en faisant dégringoler des trombes d'eau.

— Richard, demanda Jennsen à voix basse dès qu'elle eut rattrapé son frère, que comptes-tu faire quand nous serons chez les Bandakars ?

— Trouver l'antidote afin de ne pas mourir.

— Oui, ça, je m'en doute… Mais que feras-tu au sujet du peuple d'Owen ? C'est ça, le véritable sens de ma question.

À chaque inspiration, Richard sentait encore une pointe de douleur dans sa poitrine. Pas de quoi l'inciter à déborder de compassion pour les Bandakars…

— Eh bien, pour le moment, je ne sais pas trop ce que je déciderai…

— Mais tu tenteras de les aider, n'est-ce pas ?

— Jennsen, ces gens ont essayé de me tuer. Et la menace n'est toujours pas écartée.

Mal à l'aise, la jeune femme haussa les épaules.

— Je sais, mais ils sont désespérés… (Elle jeta un coup d'œil à Owen, pour être sûre qu'il n'entendait pas.) Ils n'ont pas trouvé de meilleure solution, voilà tout… Contrairement à toi, ce ne sont pas des guerriers.

Richard prit une grande inspiration. Quand il s'emplissait ainsi les poumons, la douleur était bien plus vive.

— Tu n'es pas une guerrière non plus, dit Richard. Lorsque tu croyais que je voulais ta mort, comme notre père, et que j'étais responsable de celle de ta mère, qu'as-tu fait ? Je ne dis pas que tu avais raison de penser du mal de moi, mais qu'avais-tu prévu de faire pour te défendre ?

— Te tuer la première !

— Exactement ! Tu n'as pas empoisonné un pauvre type pour lui ordonner de s'en charger à ta place. Convaincue que tu méritais de vivre, tu as décidé de faire tout ce qu'il fallait pour continuer…

» Quelqu'un qui est prêt à se laisser arracher son bien le plus précieux – l'existence – par le premier bandit venu ne peut pas être aidé. On peut obtenir un sursis pour une telle personne, mais tôt ou tard, elle se prosternera de nouveau devant un bourreau. Tout ça parce qu'elle accorde plus d'importance à la vie d'un assassin qu'à la sienne.

» Cette attitude condamne tout être humain, ou toute nation, à devenir l'esclave potentiel des bouchers et des tyrans. Si l'agneau s'offre en sacrifice, personne au monde ne peut lui épargner le couteau…

Jennsen avança un moment en silence.

Richard remarqua que sa sœur se déplaçait parfaitement bien dans la forêt. Elle y était chez elle presque autant que lui…

— Richard, dit-elle enfin, je ne veux pas que ces gens souffrent davantage. Ils ont déjà payé un lourd tribut à l'Ordre…

— Essaie de dire ça à Kahlan, si leur poison finit par me tuer !

Quand ils atteignirent le point de rendez-vous, Cara n'y était pas encore. Mais personne ne se plaignit de pouvoir prendre quelques minutes de repos. Niché sous une saillie rocheuse, le « camp » des plus provisoires était abrité du vent par un mur de broussailles et par une rangée de pins majestueux. Pourtant, après un si long séjour dans le désert, Richard et ses compagnons avaient du mal à s'habituer au froid.

Tandis que les humains partaient en quête de rochers où s'asseoir, histoire d'éviter le tapis de feuilles humides, Betty fit un festin de plantes savoureuses.

Owen s'assit le plus loin possible de la chèvre, comme s'il en avait peur.

Kahlan alla prendre place près de Richard, sur un rocher plat.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle à son mari. On dirait que tu as mal à la tête…

— Oui, mais nous ne pouvons rien y faire pour le moment…

Kahlan se serra contre le Sourcier, le réconfortant par sa seule présence.

— Richard, souffla-t-elle, tu te souviens du message de Nicci ?

— Oui. Pourquoi cette question ?

— Nous avons supposé que la balise avait un rapport avec la disparition de la frontière de l'Empire bandakar. Mais c'était peut-être une erreur.

— Pourquoi penses-tu ça ?

— À cause de l'absence de l'autre balise… (Kahlan désigna le nord-ouest.) Nous avons vu la première là-bas… Depuis, nous nous sommes régulièrement approchés de la frontière – sans apercevoir l'ombre de la seconde statue.

— Tant mieux, dit Richard. Rappelle-toi que les coureurs nous collent aux basques depuis la découverte de la première.

Cette image n'était pas près de s'effacer de la mémoire de Richard. À l'endroit où ils avaient trouvé la statuette, des coureurs étaient perchés dans presque tous les arbres. À l'époque, il avait cru qu'il s'agissait simplement d'oiseaux plus gros que la moyenne. Mais lorsque Cara avait saisi la statue, ils s'étaient tous envolés en même temps, et il y en avait des centaines.

— Je sais, dit Kahlan, mais puisque nous n'avons toujours pas découvert l'autre balise, nous nous sommes peut-être trompés sur l'événement qui a provoqué l'apparition de la première.

— Tu supposes que la seconde sera pour moi, et que nous devons automatiquement la trouver. Mais selon Nicci, elle sera destinée à la personne capable de réparer les dégâts. Et il ne s'agit peut-être pas de moi.

D'abord secouée par cette idée, Kahlan prit le temps d'y réfléchir et souffla :

— Je ne suis pas sûre de devoir me réjouir, si c'est le cas… (Elle se serra davantage contre Richard.) De toute façon, je pense que personne n'est en mesure de « réparer les dégâts », comme tu dis…

Richard passa une main dans ses cheveux trempés.

— Si le sorcier mort me croyait capable de restaurer la frontière, il se trompait, c'est évident… Je n'ai pas la première idée de ce qu'il faut faire.

— Richard, tu ne comprends pas très bien… Même si tu savais comment t'y prendre, tu ne réussirais sans doute pas.

Le Sourcier jeta un regard en biais à sa femme.

— Une nouvelle fois, voilà que tu te laisses emporter par ton imagination…

— Regarde les choses en face ! La frontière a disparu à cause de moi. C'est pour ça que la première balise me désignait clairement. Tu ne vas pas nier cette évidence-là, j'espère ?

— Non, mais il nous reste beaucoup à apprendre avant d'être sûrs de ce qui se passe.

— J'ai invoqué les Carillons, rappela Kahlan. Pratiquer la politique de l'autruche ne nous fera aucun bien.

Pour sauver son bien-aimé, l'Inquisitrice avait invoqué une très ancienne magie. Si elle n'avait pas libéré les Carillons, Richard n'aurait plus eu que quelques minutes à vivre. Dans de telles circonstances, on n'avait pas le temps de peser le pour et le contre.

De toute manière, Kahlan ne s'était jamais doutée que les Carillons mettraient en danger l'existence du monde. Comment aurait-elle pu savoir qu'ils avaient été créés trois mille ans plus tôt afin de détruire la magie. Des armes terribles nourries par la sorcellerie du royaume des morts…

À l'époque, l'Inquisitrice savait simplement qu'ils étaient la seule chance de survie du Sourcier.

Richard avait déjà connu plusieurs situations où il avait été seul à connaître une vérité que les autres tenaient pour impossible. Aujourd'hui sa femme découvrait la frustration qu'on éprouvait à ces moments-là…

— Tu as raison, il serait ridicule de nous voiler la face. Mais encore une fois, ne te laisse pas emporter par ton imagination. Avant tout, n'oublie pas que les Carillons ont été bannis dans le royaume des morts.

— Peut-être, mais souviens-toi, de ton côté, de ce que nous a dit Zedd : une fois enclenché le processus de destruction de la magie, rien ne garantit que le bannissement des Carillons l'enrayera. Cet événement ne s'étant jamais produit, il n'y a aucun précédent sur lequel se fonder…

Richard n'avait aucune réponse à ces questions. De plus, en matière de magie, il était bien inférieur à Kahlan, car il n'avait pas un dixième de sa formation.

L'arrivée de Cara lui épargna de se lancer dans de vaseuses spéculations.

La Mord-Sith enleva son sac à dos, le posa sur le sol et s'assit sur un rocher, face à Richard.

— Vous aviez raison, seigneur Rahl, dit-elle. On peut passer par là. J'ai repéré une piste, une fois la saillie négociée.

— Parfait ! s'exclama Richard en se levant. En route, mes amis ! Les nuages deviennent de plus en plus noirs, et nous devrons bientôt nous arrêter pour la nuit.

— Sous la saillie, j'ai repéré un endroit sec idéal pour camper, dit Cara.

— Parfait, répéta Richard. (Il ramassa le paquetage de la Mord-Sith.) Je le porterai pendant un moment. Tu as mérité un peu de repos…

D'un signe de tête, Cara remercia son seigneur. Puis, comme les autres, elle se lança dans l'ascension.

Il y avait assez de saillies rocheuses et de racines affleurantes pour que la progression soit relativement aisée. À chaque passage difficile, Richard se retournait pour tendre une main secourable à Kahlan.

Tom se chargea d'aider Jennsen. En quelques occasions, il porta brièvement Betty. La chèvre étant une alpiniste très douée, Richard pensa que le géant blond cherchait surtout à rassurer Jennsen.

Finalement, la jeune femme rappela à son ami que les ovins étaient naturellement doués pour l'escalade.

Betty en fit la démonstration en se jouant de difficultés qui ralentirent considérablement Tom.

— Ingrate ! lança-t-il. C'est toi qui devrais m'aider !

Jennsen, Kahlan et Richard sourirent de cet épisode.

Owen contourna la zone délicate par la gauche, alors que la chèvre avait choisi la droite. À l'évidence, il avait peur de Betty…

Jugeant qu'elle était passée assez longtemps pour une « femme fragile », Cara demanda à Richard de lui rendre son paquetage.

Alors qu'il pleuvait depuis quelques minutes, ils arrivèrent à l'endroit décrit par la Mord-Sith. Il ne s'agissait pas d'une grotte, mais d'un point où deux gros rochers, suite à un éboulis, formaient les « murs » d'une salle adossée à la paroi rocheuse. Très judicieusement, la saillie tenait lieu de plafond à cette curiosité de la nature.

La « pièce » n'était pas bien grande, mais Richard estima qu'il y aurait assez de place pour eux tous.

Le sol était jonché de feuilles mortes, de fragments d'écorce, de plaques de mousse et d'une myriade d'insectes rampants. Utilisant des branches en guise de balais, Richard et Tom firent un peu de ménage, puis ils disposèrent d'autres branches, encore sèches, sur la roche humide – un revêtement isolant de fortune, mais fort efficace.

La bruine tournant à l'orage, tous les voyageurs se réfugièrent dans leur abri. S'il était un peu bas de plafond, les contraignant à baisser la tête, ce refuge les protégerait au moins de la pluie.

Richard refusa qu'on allume un feu. Maintenant qu'ils s'étaient écartés de la piste « normale », il aurait été stupide que de la fumée trahisse leur position.

Ils mangèrent de la viande séchée, tout le bannock qui leur restait et une bonne quantité de fruits secs.

Épuisés par l'ascension, ils parlèrent très peu.

Seule à se sentir vraiment à l'aise dans cet enclos, Betty se frotta aux jambes de Richard jusqu'à ce qu'il consente à lui grattouiller la tête.

Alors que la nuit tombait, tous, à part Owen, pensèrent à ce qui les attendait dans un empire séparé du reste du monde depuis près de trois mille ans.

Avant tout, ils y rencontreraient des soudards de l'Ordre Impérial…

Alors que Richard sondait le rideau de pluie, tendant l'oreille dès que retentissait un bruit un peu inhabituel, Kahlan vint s'allonger près de lui et posa la tête sur ses cuisses.

Elle aussi fatiguée, Betty alla se coucher près de sa maîtresse.

Kahlan s'endormit comme une masse. Bien qu'il fût épuisé aussi, Richard n'avait pas sommeil.

Sa tête lui faisait un mal de chien et le poison continuait à rendre sa respiration douloureuse. Avec un étrange détachement, il se demanda qui aurait raison de lui en premier : le don ou la substance toxique d'Owen ?

À ce propos, comment allait-il pouvoir répondre aux attentes d'Owen, et obtenir l'antidote, par la même occasion ? Kahlan, Cara, Jennsen, Tom et lui semblaient un peu justes pour chasser l'Ordre de l'Empire bandakar.

S'ils n'y parvenaient pas, comme ça paraissait probable, Richard avait moins d'un mois à vivre. Ce voyage risquait bien d'être le dernier…

Et dire qu'il venait de retrouver Kahlan après une longue séparation ! Que n'aurait-il pas donné pour être un peu seul avec elle !…

S'il ne trouvait pas vite un moyen de libérer les Bandakars, sa femme et lui n'auraient tout simplement plus d'avenir.

Il n'y aurait pas besoin que ses migraines le tuent.

Ni même que l'Ordre s'empare de la Forteresse du Sorcier.

Chapitre 32

Richard s'accrocha aux bords de l'ouverture à peu près ronde et tira sur ses bras pour s'en extraire. Lorsqu'ils avaient découvert ce passage obscur qui s'enfonçait dans la terre, le Sourcier avait décidé de l'explorer seul.

Quand il en fut sorti, il se frotta les mains pour les débarrasser de la poussière puis se tourna vers ses compagnons.

— On peut traverser ! Ce n'est pas facile, mais ça débouche à l'air libre.

Tom ne cacha pas son scepticisme et Owen parut consterné. Les oreilles pendant tristement – l'équivalent d'une moue dubitative, chez une chèvre –, Betty sonda l'étroit passage et lâcha un bêlement pathétique.

— Mais j'ai peur que ce soit impossible ! gémit Owen. Et si nous…

— Si nous étions coincés ? acheva Richard à sa place.

— C'est ça, oui…

— Eh bien, avec tes épaules étroites, tu as un gros avantage sur Tom et sur moi. (Richard ramassa son paquetage, qu'il avait laissé au pied d'un rocher.) Si j'ai réussi un aller et retour, tu le feras aussi, c'est certain.

Owen désigna une montée abrupte, sur sa droite.

— Pourquoi ne passons-nous pas par là ?

— Je déteste m'aventurer dans des trous à rats, admit Richard. Mais le chemin que tu sembles préférer longe un à-pic vertigineux, et avec la pluie, la roche doit être glissante. Si c'était la seule possibilité, je prendrais le risque. Là, pas question !

» D'autant moins que les coureurs n'auraient aucun mal à nous repérer… Imagine qu'ils nous attaquent pendant que nous serons sur ta corniche chérie ? Je déteste les souterrains, c'est vrai, mais une chute de plusieurs milliers de pieds me tente encore moins. Si tu préfères mourir comme ça, libre à toi. Pendant que les coureurs dévoreront ton cadavre, ils nous ficheront la paix.

Owen se plia en deux pour sonder à son tour le passage.

— Évidemment, si vous présentez les choses comme ça…, marmonna-t-il.

— Richard, dit Kahlan pendant que les autres enlevaient leur sac à dos, qu'ils tiendraient contre leur poitrine, si c'était jadis un chemin, comme tu le penses, pourquoi n'y a-t-il pas un passage moins difficile ?

— Selon moi, c'est à cause d'un glissement de terrain qui remonte à mille ou deux mille ans… Regarde vers le haut. L'endroit où nous sommes s'est détaché de cette dépression, dans la paroi. Avant, une route passait ici, mais elle a été enterrée sous un gros pan de roche.

— Et il n'y a pas d'autre choix que passer dessous ou longer la corniche ?

— Ai-je jamais dit ça ? Au contraire, je suis sûr qu'il existe d'autres chemins, mais nous devrions retourner sur nos pas et marcher une journée entière pour rejoindre la

dernière bifurcation que j'ai remarquée. Et rien ne garantit que ce soit la bonne ! Mais si tu y tiens, nous pouvons essayer.

L'Inquisitrice secoua la tête.

— Nous ne devons plus perdre de temps. Il faut trouver cet antidote.

Richard souscrivait à ce programme – n'était qu'il ne voyait pas comment il pourrait libérer un empire du joug de l'Ordre Impérial. Cela dit, il avait quelques idées… Seul l'antidote comptait pour lui. Et il n'avait aucune raison de jouer selon les règles d'Owen… ou de l'Ordre Impérial.

Kahlan sonda de nouveau le passage obscur.

— Tu es certain qu'il n'y a pas de serpents là-dedans ? demanda-t-elle.

— Autant qu'on peut l'être, oui…

Tom approcha et tendit son épée à Richard.

— Je passerai le dernier, dit-il. Si vous avez réussi, seigneur, je réussirai aussi.

Richard enfila le baudrier et orienta le fourreau, sur sa hanche, pour qu'il se plaque autant que possible à sa jambe.

Son sac à dos serré contre la poitrine, il s'accroupit pour s'introduire dans le passage. Au début, la voûte était inclinée de telle façon qu'on ne pouvait pas se tenir debout. De plus, à cause d'une saillie rocheuse, il fallait se contorsionner et rentrer le ventre pour passer.

Ce premier obstacle franchi, Richard s'enfonça dans les ténèbres. Dès que les autres lui eurent emboîté le pas, occultant la lumière du soleil, l'obscurité s'épaissit encore.

Contrairement aux jours précédents, il ne pleuvait plus, mais le trop-plein des ruisseaux et des torrents continuait de dévaler anarchiquement le flanc de la montagne. Dans le passage, Richard et ses compagnons avaient de l'eau jusqu'aux chevilles et leurs pas produisaient un curieux bruit de ventouse ponctué de clapotis plus discrets.

L'obscurité ajoutait encore à la difficulté de l'aventure. Mais à cause des averses, ils n'avaient rien trouvé qui pût leur permettre de fabriquer des torches.

Une grotte humide, sombre et truffée d'endroits où se cacher… S'il avait été un serpent, pensa soudain Richard, il aurait volontiers élu domicile dans un endroit pareil. Et si Kahlan, qui avait horreur des reptiles, en croisait un pendant cette aventure, son mari risquait d'en entendre parler jusqu'à la fin de ses jours.

Quand on redoutait déjà quelque chose en plein air, la menace s'accentuait lorsqu'on se trouvait dans un lieu clos obscur et exigu. À ces moments-là, la panique n'était jamais bien loin.

Y voyant de moins en moins, Richard posa une main contre la paroi et se guida au toucher. Par endroits, tant d'eau suintait de la roche que celle-ci en devenait gluante.

Au bout d'un moment, l'eau, sur le sol, fut remplacée par une boue encore moins agréable. Une sorte de limon collant qui empestait la moisissure…

À l'odeur, il était évident qu'un assez gros animal était mort dans la grotte, où son cadavre finissait de pourrir.

Lorsque la puanteur atteignit leurs narines, les compagnons de Richard grognèrent de dégoût et Betty bêla d'indignation.

D'une voix étouffée, Jennsen ordonna à la chèvre de se calmer.

Très vite, le Sourcier et tous les autres oublièrent les désagréments olfactifs, car avancer sous l'immense bloc de roche qui recouvrait l'ancienne route avait de quoi effrayer n'importe qui. Il ne s'agissait pas d'une grotte classique, comme Richard en avait exploré des dizaines, dans sa jeunesse, mais d'une sorte de fissure qui courait dans les entrailles d'un gigantesque rocher. Ici, on ne traversait pas de salles souterraines et on ne rencontrait presque jamais de bifurcation.

Toute l'affaire consistant à suivre un unique chemin, le manque de lumière devenait beaucoup moins gênant. De plus, la traversée ne durait pas très longtemps, en réalité. Mais dans le noir, tout semblait se dérouler au ralenti.

Richard atteignit le point où le sol montait soudain très abruptement – une muraille verticale plus qu'une véritable pente. Cherchant des prises à tâtons, il commença la pénible ascension. À certains endroits, la cheminée naturelle était si étroite qu'il pouvait appuyer son dos contre la paroi et utiliser ses pieds pour se hisser. Bien entendu, il se servait aussi de ses bras, quand il trouvait des prises, mais elles étaient assez rares, dans cette section du passage.

Le Sourcier atteignit bientôt une autre partie horizontale du tunnel. Suite au glissement de terrain, l'énorme bloc de roche qui s'était détaché du versant reposait de biais sur l'ancienne route qu'il avait recouverte. Après une descente et une remontée, Richard et ses compagnons allaient progresser en droite ligne, sur un sol plan. Mais des milliers de tonnes de roche les surplomberaient et le goulot qui conduisait à l'air libre devenait de plus en plus bas de voûte.

Richard se retourna et tendit une main à Kahlan pour l'aider à s'extraire de la cheminée. Derrière l'Inquisitrice, les autres n'en avaient pas encore fini avec la pénible ascension.

Un pâle rai de lumière, devant lui, confirma au Sourcier qu'ils n'étaient plus très loin de la sortie. Mais ils allaient aborder la partie la plus délicate de ce parcours du combattant, et il se demandait comment réagiraient ses compagnons.

Pour être franc, il n'était pas fou de ce genre d'exercice. Mais il n'y avait pas d'autres solutions. Et au fond, garder le pire pour la fin n'était pas si mal que ça.

— À partir d'ici, dit-il à Kahlan, nous allons devoir ramper. Accroche-toi à ma cheville. Que tous les autres fassent de même avec la personne qui les précède…

L'Inquisitrice regarda la chiche lumière, dans le lointain.

— Richard, souffla-t-elle, c'est très étroit… On dirait qu'il s'agit d'une fissure…

— On peut passer, je t'assure. Avec ta main libre, pousse ton paquetage devant toi, et tu réussiras sans difficulté…

— J'espère bien…, soupira Kahlan. Plus vite nous serons dehors et mieux nous nous sentirons.

— Écoutez tous ! lança Richard. Nous sommes presque au bout de nos peines.

— S'il faut encore supporter la puanteur d'un cadavre d'animal, dit Jennsen, tu auras intérêt à numéroter tes abattis à la sortie !

Tout le monde rit de cette saillie.

— Plus de charogne, promit Richard. Mais un dernier passage délicat nous attend. Je l'ai franchi, donc je sais que c'est possible. À condition de m'obéir au doigt et à l'œil, bien entendu. Vous allez devoir ramper sur le ventre et pousser vos sacs devant vous. Accrochez-vous à la cheville de la personne qui vous précède. Il y a une ou deux intersections, et je ne voudrais pas que vous vous perdiez.

» Vous verrez de la lumière, devant vous, mais il ne faut surtout pas la prendre pour point de repère. Ce n'est pas la sortie ! Le passage devient beaucoup trop étroit, et vous risqueriez d'être coincés. Nous devons contourner cet endroit en empruntant un corridor latéral, sur la droite. Il y fait plus noir que par une nuit sans lune, mais la voûte n'est pas très basse. Ensuite, on arrive très vite à la véritable sortie. Tout le monde m'a bien compris ?

— Richard, gémit Jennsen, au bord de la panique, je déteste être enfermée comme ça. Je veux sortir !

— Tu crois que j'apprécie les trous à rats ? répondit Richard. Mais j'ai réussi à passer, ne l'oublie pas. J'ai même fait un aller et retour. Suis-moi, et tu n'auras aucun problème.

— Je veux retourner en arrière ! s'entêta Jennsen.

Richard ne pouvait pas accepter ça. Les corniches étaient trop dangereuses, surtout si les coureurs en profitaient pour attaquer.

— Passe devant moi, dit Kahlan à Jennsen. Si c'est toi qui t'accroches à la cheville de Richard, tu seras sortie avant tout le monde.

— Je m'assurerai que Betty te suive, proposa Tom.

Cet argument sembla décider Jennsen, qui rampa sur les coudes, son paquetage devant elle, pour passer devant les autres.

Quand elle put mesurer l'étroitesse du passage, grâce à la faible lumière, la jeune femme commença de trembler de tous ses membres.

Richard vit luire des larmes dans les yeux de sa sœur.

— Par pitié, je meurs de peur… Je ne veux pas être coincée dessous !

— Je te comprends, mais la sortie n'est pas loin. Et je ne t'abandonnerai pas, ne crains rien… Tu sortiras, c'est juré ! Je t'en donne ma parole.

— Comment puis-je savoir que tu ne mens pas ?

— Les sorciers tiennent toujours leurs promesses…

— Je croyais que tu n'étais pas très doué pour la sorcellerie ?

— C'est vrai, mais j'ai un don particulier pour tenir parole.

Richard se retourna, prit la main de Jennsen et la tira un peu plus vers lui. Quand elle fut totalement sortie du conduit vertical et comprit qu'elle devrait *vraiment* avancer à plat ventre, des claquements de dents vinrent s'ajouter à ses tremblements.

— Je sais ce que tu éprouves, dit Richard. Je déteste ça aussi, crois-moi ! Mais nous n'avons pas le choix, et ce n'est pas dangereux, si tu me suis jusqu'à la sortie. Nous reverrons le jour avant que tu aies eu le temps de t'en apercevoir.

— Et si ça s'écroule sur nous ? Si ça nous écrase, ou si ça nous coince juste assez pour que nous ne puissions pas bouger ?

— Il n'y a aucun danger, dit Richard. Le glissement de terrain remonte à des millénaires. Tu n'as rien à craindre.

Jennsen hocha la tête, mais Richard n'aurait pas juré qu'elle l'avait entendu. Et dès qu'il se détourna d'elle, la jeune femme commença de gémir.

— Accroche-toi à ma cheville ! Et pousse ton sac jusqu'à moi, je m'en chargerai. Il te suffira de me suivre sans penser à rien.

— Et si je ne peux plus respirer, coincée entre la voûte et le sol ? Richard, si je ne peux plus respirer ?

— Je suis bien plus large que toi, et je n'ai eu aucun problème.

Jennsen hocha de nouveau la tête. Richard tendit une main derrière lui et répéta qu'elle devait lui confier son sac. Quand ce fut fait, il l'attacha au sien, pour se faciliter la tâche.

Jennsen s'accrocha à la cheville du Sourcier comme si c'était la seule chose capable de l'empêcher de tomber dans les bras du Gardien.

Bien qu'elle lui fît mal, le Sourcier ne se plaignit pas.

Un jour, coincé dans un tunnel semblable à celui-ci, lui aussi avait été pris de panique…

Poussant les sacs, il commença de ramper en tentant d'oublier la voûte de pierre que son crâne frôlait par moments. Avant la délivrance, alors que le sol remontait légèrement, le passage deviendrait encore plus étroit…

Avancer en droite ligne vers la lumière semblait si séduisant ! La liberté paraissait toute proche, mais ce n'était qu'un leurre. Avant cette ouverture-là, le passage devenait beaucoup trop étroit.

Se forcer à remonter dans l'obscurité paraissait absurde. Pourtant c'était la seule voie vers le salut. Un curieux paradoxe qui rappelait a Richard plusieurs épisodes importants de sa vie…

Le Sourcier atteignit l'endroit où il fallait contourner une zone très basse afin de s'engager dans le passage ascendant. Le chemin illusoire, lui, allait tout droit… Parfois, l'option la plus simple n'était tout simplement pas la meilleure.

Richard rentra le ventre, le dos pressé contre la roche. Ce passage n'était pas très long – peut-être sept ou huit pieds – mais quand on comprimait son torse à ce point, le souffle volontairement coupé, chaque seconde prenait des allures d'éternité.

Poussant toujours les sacs, le Sourcier se contorsionna comme un ver et se propulsa avec le bout de ses bottes pour continuer à avancer.

Malgré tout ce qu'il savait sur la configuration du passage, il dut se contraindre à se détourner de la lumière pour s'enfoncer dans l'obscurité.

La main de Jennsen était toujours refermée sur sa cheville comme un étau. Une bonne chose, puisque cela l'aidait à la tirer avec lui – et ça serait capital à l'endroit où il fallait bloquer sa respiration.

Hélas, Jennsen lâcha sa « bouée de sauvetage » au moment où elle en aurait eu le plus besoin.

Chapitre 33

Derrière lui, Richard entendit des bruits étouffés.

— Jennsen ? Que se passe-t-il ? Que fais-tu donc ?

En larmes et gémissant de terreur, la jeune femme avait reculé et elle rampait maintenant vers la lumière illusoire.

— Jennsen ! cria le Sourcier. Ne va pas par là ! Reste avec moi.

Coincé comme il l'était, Richard ne pouvait pas tourner la tête pour voir ce qui se passait. Il avança un peu, se tordit le cou et aperçut enfin Jennsen. Elle rampait vers la lumière, sourde aux appels de son frère.

Kahlan approcha autant que possible de son mari.

— Que se passe-t-il ?

— Jennsen essaie de sortir. Elle a vu l'ouverture et la lumière, et elle ne m'écoute pas.

Poussant toujours les sacs, Richard décida de contourner la difficulté. Quand il eut dérivé un peu latéralement, il put prendre une grande inspiration, se redresser à demi sur les mains et les genoux et regarder de nouveau ce que faisait sa sœur.

Jennsen hurlait de terreur. Richard vit qu'elle griffait frénétiquement la roche, mais sans avancer d'un pouce. Au prix d'efforts inhumains, elle tentait de se propulser vers ce qu'elle tenait pour le salut. Mais elle obtenait l'effet inverse, se coinçant inexorablement.

Plus elle se débattait, moins elle réussissait à faire ce qu'elle voulait, et plus elle paniquait.

Richard lui cria des conseils qu'elle n'entendit pas. Ayant vu l'ouverture, elle voulait sortir par là et plus rien d'autre ne comptait.

Le Sourcier repartit vers la véritable issue, guidant Kahlan, Owen, Gara et Tom sur le seul chemin qui menait à l'extérieur. L'Inquisitrice s'accrochait fermement à sa cheville, et il entendait la respiration haletante des trois autres, derrière sa femme.

Jennsen cria de nouveau. Elle se débattait toujours, mais ne pouvait plus bouger. Coincée pour de bon, elle avait déjà du mal à respirer.

— Jennsen, inspire très lentement ! Surtout, ne halète pas ! Lentement, je te dis ! Très lentement.

Richard atteignit enfin l'ouverture. Quand il sortit du passage obscur, la lumière du jour l'éblouit. S'agenouillant, il se pencha et aida Kahlan à s'extraire du trou à rats. Betty en émergea juste après. D'une façon ou d'une autre, elle avait réussi à dépasser les humains.

Alors qu'Owen puis Cara sortaient à leur tour, le Sourcier retira son baudrier et tendit son épée à Kahlan.

Tom cria qu'il allait rebrousser chemin pour aider Jennsen.

Richard plongea de nouveau dans l'obscurité. La tête la première, il rampa vers Tom. Très vite, il s'aperçut que le géant, vu la façon dont il s'y prenait, n'avait aucune chance de réussir.

— Je vais m'en charger, dit Richard.

— Non, je peux y arriver !

— Tu te trompes, lâcha froidement le Sourcier. Il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir. Tu réussiras seulement à te coincer. Écoute-moi, mon ami ! Recule, sinon ton poids t'entraînera sur la pente et tu seras tellement bloqué que nous ne pourrons plus te sortir de là. Allons, recule, et laisse-moi sauver Jennsen !

Tom regarda le Sourcier se placer derrière lui. Sans dissimuler qu'il agissait à contrecœur, il recula, s'éloignant du point où le passage aurait été trop étroit pour lui.

Richard avança et entra de biais – en reposant sur une épaule – dans la faille descendante. S'il avait choisi de ramper sur le ventre, comme Tom, il aurait fini par se coincer, comme il l'avait prédit au géant.

Toujours la même histoire : le bon angle d'approche pouvait tout changer.

— Richard ! cria Jennsen, à bout de résistance nerveuse, ne me laisse pas ici ! Richard, je t'en prie !

— Je ne t'abandonnerai pas, assura le Sourcier d'un ton très calme. Je viens à ton secours. Attends-moi, c'est tout ce que tu dois faire…

— Richard, je ne peux pas bouger ! Ni respirer ! Et la voûte tremble. Je la sens vibrer. Elle va m'écraser. Richard, au secours ! Ne me laisse pas mourir comme ça !

— Tout va bien, Jennsen… La voûte ne bouge pas, et je serai bientôt là…

Alors qu'il progressait lentement dans le passage qui maintenant remontait légèrement, la jeune femme luttait toujours pour avancer, et ça n'améliorait pas sa situation. Elle n'avait pas une chance de sortir par là. En revanche, plus elle s'enfonçait et plus elle se coinçait. La poitrine comprimée par la roche, elle ne parvenait presque plus à respirer.

Ayant enfin reculé jusqu'à l'intersection, Richard s'engagea dans le passage où Jennsen s'était coincée. La dégager latéralement ne serait pas possible car la voûte était bien trop basse. Il allait devoir la tirer en arrière jusqu'au chemin qui menait au salut. L'éloigner de la lumière et la ramener dans l'obscurité…

La voûte raclait contre le dos de Richard, qui avançait maintenant de face, l'empêchant d'inspirer à fond. Comme sa sœur un peu plus tôt, il fut obligé de haleter.

Le manque d'air décupla la douleur que lui infligeait en permanence le poison. On eût dit que des dizaines de lames s'enfonçaient entre ses côtes. Les bras tendus, il se propulsa avec la pointe des pieds et tenta de maîtriser la panique qui montait en lui.

Enfin, il n'était pas seul, et s'il ne revenait pas, ses amis se lanceraient à sa recherche ! Mais quand on risquait d'être écrasé par des tonnes de roche, les raisonnements les plus logiques ne suffisaient pas – surtout lorsqu'on devait se forcer à avancer vers un endroit encore plus étroit.

Mais s'il ne tirait pas Jennsen de là, elle allait mourir…

— Richard, ça fait mal et je ne peux plus respirer. Par les esprits du bien, je suis coincée ! Je t'en prie, aide-moi ! Je meurs de peur…

Le Sourcier tendit un bras au maximum. Impossible d'atteindre la cheville de Jennsen. Pour pouvoir avancer un peu plus, il tourna la tête sur le côté. Ses deux oreilles frottèrent contre la roche. Bien que sa raison lui soufflât qu'il avait un gros problème, il tenta d'avancer encore…

— Jennsen, il faut que tu m'aides ! Essaie de reculer un peu. Pousse avec tes mains et tes coudes si tu peux !

— Non, il faut que je continue ! J'ai presque réussi ! La sortie est si proche…

— Tu te trompes ! Par là, tu ne réussiras jamais à passer. Tu dois me faire confiance. Essaie de reculer, pour que je puisse te tirer vers moi.

— Non ! Je veux sortir ! Je veux sortir !

— Je te ramènerai à la lumière, c'est promis ! Recule un peu, s'il te plaît !

Jennsen occultant la lumière, Richard aurait été incapable de dire si elle lui obéissait ou non. Il fit un effort, gagna un pouce, puis un autre… Sa tête était presque coincée ! Comment Jennsen était-elle allé si loin ?

— Jennsen, recule…, haleta le Sourcier.

Lui non plus ne pouvait presque plus respirer.

Il tendit les doigts au maximum. Toujours sans résultat.

Bon sang ! il voulait respirer à fond. Il en avait besoin. Ne pas s'emplir les poumons était douloureux et angoissant. Les battements de son propre cœur l'assourdissaient.

En haute montagne, l'air se raréfiait et il était difficile de respirer même dans des conditions normales. Ici, le manque d'oxygène commençait d'altérer la conscience de Richard. S'il ne revenait pas très vite à un endroit où il pourrait respirer, sa sœur et lui seraient à jamais coincés dans cet enfer.

Du bout des doigts, il toucha la semelle d'une des bottes de la jeune femme. Mais ça ne suffisait pas…

— Recule encore…, murmura-t-il. (Il ne devait pas crier, sinon, il lâcherait la bonde à sa propre panique.) Jennsen, fais ce que je te dis…

La botte appuya contre sa main, et il referma les doigts dessus. Puis il recula de quelques pouces en tirant de toutes ses forces.

Jennsen ne bougea pas. Continuait-elle à lutter pour avancer, ou était-elle trop coincée ?

— En arrière…, souffla Richard. Utilise tes mains, Jennsen. Pousse vers moi. Pousse…

La jeune femme, entre ses sanglots, chuchotait des mots que le Sourcier ne comprenait pas.

Prenant appui sur les talons de ses bottes, il tira encore plus fort et sentit trembler les muscles de ses bras.

Jennsen recula de quelques pouces !

Rampant en arrière d'une distance équivalente, Richard tira de nouveau.

Pouce après pouce, il arracha Jennsen aux griffes de la mort.

Une ou deux fois, elle tenta de nouveau d'avancer vers la lumière. Impitoyable, il ne céda pas, s'arrimant à la roche afin de l'empêcher de regagner un peu de distance.

Le Sourcier ne pouvait pas redresser la tête, et ça ne l'aidait pas à faire un plein usage de sa force. Inclinant le crâne sur la droite, il saisit de la main gauche un renflement rocheux, dans la voûte, et l'utilisa comme point d'appui pour se tirer encore un peu plus en arrière. La main droite refermée sur la botte de Jennsen, il la sortait lentement des mâchoires du piège.

Alors qu'il cherchait une nouvelle prise de la main gauche, il aperçut un objet coincé sur le côté du passage, où la voûte était terriblement basse. Au début, il pensa qu'il s'agissait d'une pierre. Mais quand il referma le poing dessus, il n'eut pas l'impression de sentir contre sa peau le contact du granit.

Richard décoinça l'objet étrangement lisse, le plaqua contre son flanc et continua de reculer.

À sa grande joie, il fut bientôt revenu à l'endroit où il pouvait respirer plus aisément. Il resta immobile un moment, le temps de reprendre son souffle. Mais il voulait plus que tout sortir de ce piège !

Tandis qu'il parlait à Jennsen, lui donnant pour la distraire des ordres qu'elle suivait une fois sur cinq, il la força à dériver sur la droite, où il y avait plus de place. Non sans effort, il réussit à se placer à côté d'elle et à la prendre par le poignet. Quand il fut sûr de bien la tenir, il la tira vers le haut – et vers l'obscurité – dans l'étroit passage qui restait le seul chemin pour revenir à l'air libre.

Le sentir si proche rassura la jeune femme, et il lui parla tout au long de leur lente reptation.

— C'est le bon chemin, Jennsen… Le bon chemin… Je ne t'abandonnerai pas, et nous reverrons la lumière ensemble dans quelques minutes…

Quand il fallut négocier le passage étroit et terriblement obscur, la jeune femme voulut repartir dans l'autre direction, mais son frère lui barrait le chemin.

Il ne la laisserait plus s'égarer, c'était juré. Et elle semblait puiser de la force dans sa tranquille assurance.

Quand ils atteignirent l'endroit où la voûte était un peu plus haute, Jennsen pleura de joie.

Ricard connaissait ce sentiment de délivrance, après une terrible épreuve…

Dès qu'ils furent moins à l'étroit, il accéléra le rythme pour ramener plus vite sa sœur à la lumière.

Leurs compagnons les attendaient et ils les aidèrent à s'extraire de la faille.

Sa trouvaille glissée sous le bras gauche, Richard poussa Jennsen Pour qu'elle passe la première. Dès qu'elle fut à l'air libre, la jeune femme se jeta dans les bras de Tom.

Lorsque Richard fut sorti, elle abandonna le géant blond et vint se blottir contre la poitrine de son frère.

— Je suis désolée, dit-elle entre deux sanglots. Tellement désolée… J'avais si peur…

— Je sais… Je sais…

Ayant vécu une situation similaire dans un tunnel d'où il avait cru ne jamais sortir, Richard comprenait ce que Jennsen avait éprouvé. Quand on se pensait sur le point de mourir, vouloir s'enfuir – même n'importe où – était un réflexe normal.

— Je me sens si stupide…

— Je suis claustrophobe aussi… Ce doit être de famille.

— Mais je ne comprends pas… Je n'ai jamais eu peur des endroits de ce genre… Depuis mon plus jeune âge, j'ai l'habitude de me cacher dans des lieux exigus. Je m'y suis toujours sentie bien, parce que personne ne pouvait me dénicher. Quand on passe sa vie à fuir un homme comme Darken Rahl, on apprécie les cachettes étroites et obscures.

» J'ignore ce qui m'est arrivé… C'était vraiment bizarre… On aurait cru que des idées angoissantes – ne jamais pouvoir sortir, ne plus respirer, risquer de mourir – s'introduisaient dans ma tête. Des pensées et des sentiments que je n'avais jamais eus avant m'envahissaient. On aurait dit qu'ils me submergeaient.

— Tu éprouves toujours ces étranges sentiments ?

— Oui, mais ils s'estompent, à présent que je suis dehors et que tout est fini.

Tom et les autres s'étaient écartés pour laisser à la jeune femme le temps de se reprendre. Assis sur de vieilles souches grisâtres, ils attendaient que Jennsen aille mieux.

Richard se garda bien de la bousculer. La serrant dans ses bras, il lui fit comprendre qu'elle était en sécurité.

— Je suis désolée…, souffla-t-elle. Je me sens si idiote.

— Inutile de culpabiliser. C'est terminé, maintenant…

— Oui, tu as tenu parole…

Richard sourit, heureux d'avoir pu le faire.

L'air inquiet et tendu, Owen approcha et ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Jennsen, pourquoi n'as-tu pas recouru à la magie ?

— Parce que j'en suis aussi incapable que toi.

— Non, tu pourrais, si tu voulais… Tu fais partie de ceux qui ont accès à la magie.

— Il existe des magiciens, mais je ne suis pas du nombre. Je n'ai aucun pouvoir pour ça.

— Ceux qui croient connaître la magie produisent leurs propres illusions et s'empêchent simplement de voir le véritable pouvoir. Nos nous aveuglent et nos sens nous trompent – mais ça, je l'ai déjà expliqué plusieurs fois. Seuls ceux qui n'ont jamais vu, utilisé, senti ou perçu la magie – ceux qui n'ont aucun don, en d'autres termes –

peuvent vraiment la comprendre et la pratiquer. Pour être réelle, la magie doit reposer entièrement sur la foi. Si tu crois, tu pourras vraiment voir. C'est toi la véritable magicienne.

Ébahis, Richard et Jennsen dévisagèrent leur interlocuteur.

— Richard, dit Kahlan d'une voix bizarre avant que le Sourcier ait pu répondre à Owen, qu'est-ce que c'est ?

— Quoi donc ?

— L'objet que tu as glissé sous ton bras ? Qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ai trouvé coincé dans la roche, près de Jennsen, à l'endroit où elle était bloquée. Dans le noir, je n'ai pas vu ce que c'était, à part qu'il ne s'agissait pas d'une pierre.

Richard saisit l'objet pour l'examiner.

C'était une statuette.

Elle le représentait, vêtu de sa tenue de sorcier de guerre. Une longue cape tombait dans le dos du personnage, couvrant ses jambes. Ainsi, la base était plus large que la taille.

La partie inférieure de la statuette était en ambre transparent, laissant apercevoir le filet de sable qui coulait de la partie supérieure.

Le bas de ce « sablier » était presque plein.

Contrairement à la représentation de Kahlan, celle-ci n'était pas entièrement en ambre. Au niveau de la taille, d'où filtrait le sable, le matériau devenait plus sombre. Et plus on remontait vers la tête, plus il était noir.

En fait, les épaules et le crâne étaient aussi obscurs qu'une pierre de nuit.

Une pierre de nuit… Ces artefacts venaient du royaume des morts, et Richard se souvenait douloureusement bien de celle qu'il avait eue en sa possession. Comme avec cet artefact, le haut de la statue semblait absorber la lumière, à croire qu'il la dévorait.

Richard eut le cœur serré de se voir représenté comme un talisman touché et investi par la mort.

— Elle l'a fabriqué ! lança Owen en brandissant un index accusateur sur Jennsen. Elle s'est servie de sa magie pour le faire. J'avais bien dit qu'elle avait un pouvoir ! Elle l'a déchaîné sans le vouloir lorsqu'elle crevait de peur dans la grotte. Le pouvoir l'a submergée à un moment où elle avait baissé sa garde – je veux dire, alors qu'elle n'avait pas le temps de se croire insensible à la magie.

Owen racontait n'importe quoi. Ce n'était pas l'œuvre de Jennsen, mais la seconde balise d'avertissement, destinée à celui qui était censé remettre en place le champ de force – ou rétablir le bouclier.

— Seigneur Rahl…

Richard tourna la tête pour voir ce que Cara lui voulait.

Debout à quelque distance des autres, elle leur montrait son dos et regardait un petit carré de ciel à travers les arbres.

Alarmée par le ton de la Mord-Sith, Jennsen ne s'écarta pas de Richard mais regarda aussi en direction de Cara.

Enlacés, le frère et la sœur approchèrent de la Mord-Sith.

À travers la frondaison des pins, Richard aperçut les contours du col, au-dessus d'eux.

Une étrange silhouette trônait sur un socle, au milieu du passage.

À première vue, il s'agissait d'une immense statue.

Chapitre 34

Un vent glacial faisait voler les vêtements de Kahlan et Richard, debout côte à côte à la lisière d'un épais bosquet d'épicéas. Poussés par le vent, des nuages bas déchiquetés semblaient résolus à fuir la gigantesque perturbation noire qui tourbillonnait au-dessus des voyageurs. Les bourrasques charriaient les premiers flocons de neige.

Les oreilles gelées, Richard sautait frileusement d'un pied sur l'autre.

— Qu'en penses-tu ? demanda Kahlan.

— Je n'ai aucune idée de ce que c'est… (Richard jeta un coup d'œil derrière lui, dans le bosquet.) Owen, tu es sûr de ne pas savoir de quoi il s'agit ?

— Certain, seigneur Rahl… Je ne suis jamais venu ici, puisque le col était infranchissable. Impossible de dire ce qu'est cette statue. À moins que…

— À moins que quoi ? s'impatienta Richard.

Owen rentra la tête dans les épaules. À l'évidence, être flanqué de Tom et de Cara ne le mettait pas à l'aise.

— Eh bien, il existe une prédiction… Elle vient des Anciens qui nous ont donné un empire protégé par ce col. Selon certaines légendes, le jour où ils nous ont nommés « Bandakars », ils ont précisé qu'un sauveur viendrait un jour à nous.

Richard aurait voulu demander à Owen pourquoi une culture comme la sienne – raffinée, familière de la lumière et à l'abri des « sauvages » — aurait besoin d'un sauveur. Préférant faire simple, il opta pour une question qui ne plongerait pas Owen dans la confusion.

— Et ce serait une statue de ce fameux « sauveur » ?

Owen s'agita nerveusement, puis il haussa les épaules.

— Ce n'est pas seulement un sauveur… La prédiction dit aussi qu'il nous détruira.

Richard plissa pensivement le front. Bon sang ! il n'allait pas encore avoir droit à un long discours incompréhensible sur les absurdes croyances des Bandakars ?

— Je sais ! Personne ne comprend ce que ça veut dire.

— Ça peut être très simple, intervint Jennsen. Un sauveur viendra, mais il échouera et provoquera indirectement la destruction des Bandakars.

— C'est possible, admit Owen, visiblement déprimé par une telle éventualité.

— J'ai une meilleure idée, lâcha Cara d'un ton glacial. Ça signifie que ce type viendra, qu'il trouvera les Bandakars minables et qu'il décidera d'en débarrasser l'Univers.

Owen regarda la Mord-Sith comme s'il réfléchissait sérieusement à cette possibilité. Décidément, l'ironie lui passait bien au-dessus de la tête.

— Je ne crois pas que ce soit ça, dit-il après une assez longue méditation. Seigneur Rahl, la prédiction dit d'abord qu'un homme arrivera pour nous détruire. Ensuite, elle affirme qu'il nous sauvera. « Votre destructeur viendra et il vous apportera le salut. » C'est mot pour mot la phrase qui fut dite à mes ancêtres quand on les installa dans l'empire, au-delà de ce col.

— « Votre destructeur viendra et il vous apportera le salut », répéta Richard. Une phrase étrange… Mais au fil du temps, elle a pu être altérée par ceux qui la répétaient. Je veux dire qu'elle ne doit plus avoir qu'un lointain rapport avec la prédiction originale.

Au lieu de protester, comme Richard s'y attendait, Owen abonda en ce sens.

— Certains d'entre nous pensent comme vous, seigneur Rahl. Mais d'autres soutiennent que ces mots sont exacts et qu'ils ont un sens capital. D'autres encore affirment qu'on nous prédit simplement la venue d'un sauveur – ou d'un destructeur, selon les tendances.

— Et toi, qu'en dis-tu ? demanda Richard.

Owen joua nerveusement avec les boutons de son manteau. S'il continuait comme ça, il finirait par les arracher.

— Je crois qu'il y a deux personnes. Nicholas est le destructeur, mais un sauveur viendra, et je suis persuadé que c'est vous, seigneur Rahl.

Une interprétation qui en valait une autre… Hélas, Richard savait que les prophéties ne pouvaient pas, par nature, concerner des Piliers de la Création.

— Ce que vous tenez pour une prédiction, dit-il, n'est sans doute qu'un vieux proverbe dont les gens ont mélangé les mots…

Owen tenta timidement de défendre sa position.

— On nous dit que c'est une prédiction. On nous apprend que les Anciens nous l'ont léguée et qu'ils voulaient qu'elle soit transmise jusqu'à la fin des temps.

Richard lâcha un soupir qui se transforma en un gros nuage de buée.

— Donc, tu penses qu'il y a là-haut une statue de moi laissée par les « Anciens » qui vous ont offert votre empire ? Des millénaires avant ma naissance, comment auraient-ils su à quoi je ressemblerais ?

— L'authentique sagesse sait tout ce qu'il adviendra, débita Owen, répétant sa leçon. (Il eut un petit sourire et haussa les épaules.) Sinon, comment la statuette que vous avez trouvée dans le passage aurait-elle pu vous ressembler, seigneur Rahl ?

Fort mécontent qu'on lui rappelle l'existence de cette balise, Richard se détourna d'Owen. La statuette avait été faite à sa ressemblance par un pouvoir lié à la frontière – et sans doute aussi à un sorcier résident du royaume des morts…

Richard sonda le ciel, regarda autour de lui et ne distingua aucun signe de vie. La statue, impossible à identifier de si loin, se dressait sur une butte rocheuse, au milieu du col. Pour l'atteindre, il leur faudrait encore des heures et des heures de marche.

S'il découvrait une représentation de lui-même, là-haut, Richard risquait de ne pas aimer ça du tout.

Il lui déplaisait déjà beaucoup que la seconde balise lui soit destinée. Cela faisait peser sur ses épaules une responsabilité qu'il n'avait aucune envie d'assumer.

De toute façon, il en aurait été incapable. Comment restituer sa protection à l'Empire bandakar ? Les frontières que Zedd avaient érigées jadis dans le Nouveau Monde ressemblaient sans doute beaucoup à celle-là. Mais pour ce faire, il avait utilisé des sortilèges découverts dans la Forteresse du Sorcier. Ces toiles magiques avaient été créées par de très anciens sorciers dont les pouvoirs dépassaient l'imagination. Et selon le grand-père du Sourcier, il n'existait plus de sorts de ce type.

Richard n'avait pas l'ambition de pouvoir invoquer une telle magie. Créer une frontière, lui ? C'était impossible ! Et même s'il avait pu le faire, n'était il pas déjà trop tard ?

La disparition de la frontière qui protégeait l'empire avait déjà eu une conséquence : réunir les Piliers de la Création et le reste du monde. L'Ordre Impérial se servait des femmes Bandakars pour créer une race entière de trous dans le monde. Des enfants étaient déjà nés et nul ne savait où on les avait envoyés. L'Ordre les endoctrinerait et obtiendrait ainsi une armée de jeunes gens totalement étrangers au don.

Quand Jagang déciderait d'utiliser les hommes pour la reproduction, le nombre d'enfants augmenterait dramatiquement. Une femme pouvait accoucher une fois par an. En une année, un homme était capable d'engrosser des centaines de femmes…

Malgré sa haute opinion du sacrifice de soi, l'Ordre Impérial n'avait pas encore décidé d'utiliser ses propres femmes comme reproductrices. Violer d'innocentes Bandakars et prétendre ensuite que c'était pour le bien de l'humanité ne gênait pas les chefs de l'Ordre. Mais forcer leurs compagnes à se prostituer au nom de la cause ne leur disait rien qui vaille.

Ils y viendraient sans doute, Richard en était certain, mais il leur faudrait encore un peu de temps. En attendant, toutes les femmes capturées dans le Nouveau Monde pourraient être mises enceintes par des Piliers de la Création. Le « bétail » de ce genre ne manquerait pas, hélas…

Les anciens sorciers du Nouveau Monde avaient fait leur possible pour que l'insensibilité au don ne se propage pas. L'Ordre s'assurerait qu'elle se transmette à toute l'humanité future.

— Richard, souffla Kahlan afin que les autres, toujours abrités dans le bosquet, n'entendent pas, pourquoi la seconde balise devient-elle peu à peu aussi noire qu'une pierre de nuit ? Est-ce pour te montrer combien de temps il te reste avant de *devoir* prendre l'antidote ?

Venant à peine de trouver la statuette, Richard n'avait pas réfléchi à cette question. Mais il s'agissait à l'évidence d'un sérieux avertissement. Les pierres de nuit étaient liées au royaume des morts – et par conséquent au Gardien.

Kahlan pouvait avoir raison au sujet du changement de couleur de la statuette. Pourtant, Richard doutait que ce soit la bonne explication.

— Je ne peux rien affirmer, dit-il, mais je ne crois pas que ça ait un lien avec le poison. Je pense que la statue noircit pour symboliser la façon dont le pouvoir me fait défaut. Le don me tue à petit feu et le royaume des morts m'enveloppe lentement dans un linceul de non-vie.

Pour le réconforter, mais aussi pour exprimer son inquiétude, Kahlan posa une main sur le bras de son mari.

— J'en étais arrivée aux mêmes conclusions que toi… Mais j'espérais que tu me contredirais. Bref, le don est plus dangereux que le poison – la preuve, c'est que le sorcier mort a utilisé la balise pour te prévenir.

Richard se demanda si la statue qui trônait au milieu du col leur fournirait des réponses. Pour sa part, il n'en avait pas. Pour aller voir, ils devraient sortir de la forêt et avancer en terrain découvert.

Richard fit signe à ses compagnons de le rejoindre.

— Je doute que les coureurs nous attendent ici, déclara-t-il. À mon sens, nous avons vraiment réussi à les semer. Donc, nous pouvons continuer notre chemin sans que Nicholas sache où nous sommes.

— Avec cette couverture de nuages au ras des pics, ajouta Tom, ces fichus oiseaux auront du mal à nous chercher.

— C'est probable, modéra Richard, mais pas certain.

L'heure avançait. Dans les lointaines montagnes, un loup hurla à la mort. Quelques secondes plus tard, un autre lui répondit. Il faudrait se méfier d'une meute…

Très inquiète, Betty se pressa contre les jambes de Jennsen.

— Et si Nicholas utilise d'autres espions ? demanda la sœur de Richard.

Cara saisit sa natte blonde, qui reposait sur son épaule gauche, puis regarda alentour.

— Que veux-tu dire ?

Luttant contre le vent glacial, Jennsen resserra autour d'elle les pans de son manteau.

— Eh bien, il peut voir à travers les yeux d'autres animaux.

— Un loup, par exemple ? Tu penses que c'est lui que nous venons d'entendre hurler ?

— Je n'en sais rien…, reconnut Jennsen.

— Si un coureur peut lui servir de « regard », dit Richard, une souris ferait tout aussi bien l'affaire…

Tom écarta de son front une mèche de cheveux blonds, puis il sonda le ciel.

— Dans ce cas, pourquoi utilise-t-il toujours des coureurs ? demanda-t-il. En tout cas, c'est ce qu'il a fait jusqu'à maintenant…

— Sûrement parce qu'ils couvrent aisément de grandes distances. Une souris aurait du mal à nous emboîter le pas.

» Plus encore, je pense qu'il aime « s'unir » à de puissants oiseaux de proie. Après tout, il est lui aussi un chasseur.

— Donc, nous devons nous inquiéter exclusivement des coureurs ? demanda Jennsen.

— Je crois que ce sont ses « hôtes » préférés, mais pour lui, la fin peut justifier tous les moyens… Il nous traque, Kahlan et moi. Pour nous avoir, il recourra à toutes les armes à sa disposition. Si ça peut l'aider, il se contentera des yeux d'une souris !

— S'il finit par vous capturer, dit Cara, Owen l'aura bien aidé en vous conduisant à lui…

Richard ne trouva rien à redire à cette analyse. Mais pour le moment, il devait jouer selon les règles édictées par Owen. Très bientôt, les choses changeraient…

— Pour l'instant, dit le Sourcier, Nicholas en est toujours à nous chercher, et il doit se reposer sur les coureurs. Comme j'ai tué plusieurs de ces oiseaux, il doit se douter que nous avons compris son petit jeu d'espionnage… Quand nous serons plus près de lui, il utilisera sûrement d'autres hôtes pour nous tromper.

— Un loup, un hibou, n'importe quel animal ? demanda Kahlan, visiblement alarmée par cette possibilité.

— Une chouette, un pigeon, un moineau… Si je devais parier, je dirais qu'il se servira d'un oiseau tant qu'il ne nous aura pas trouvés.

Kahlan se serra contre son mari, en partie pour se protéger du vent. Ils étaient à présent assez haut dans la montagne pour qu'il neige de temps en temps. D'après ce que Richard savait de l'Ancien Monde, le climat était trop chaud pour qu'il neige au niveau de la mer. En altitude, ça restait possible, même en cette période de l'année, mais il fallait s'aventurer sur les pics les plus imposants.

Richard désigna les flocons qui tourbillonnaient dans l'air.

— Owen, comment sont les hivers dans l'empire ? Très froids, avec de la neige ?

— Le vent souffle du nord, donc à partir du versant de la montagne où nous sommes. Les hivers sont rigoureux, mais la neige reste exceptionnelle. Le problème, c'est plutôt la pluie. En revanche, je ne comprends pas pourquoi il neige ici, en plein été.

— L'altitude…, répondit simplement Richard.

Un peu plus haut, on voyait des neiges éternelles, et avec ce vent, les traverser serait dangereux. Bien entendu, il y avait aussi les risques d'avalanche. Par bonheur, le col n'était plus très loin, et ils n'auraient pas besoin de s'aventurer plus loin, où s'étendaient des glaciers. Mais avoir si froid, après la chaleur du désert, était une torture.

— Je veux voir cette statue de plus près, dit Richard. Tout le monde est d'accord ? (Personne n'émit d'objection.) Nous devons savoir ce qu'elle fait là.

— Vous pensez qu'il faut attendre la nuit, seigneur ? demanda Cara. L'obscurité pourrait nous dissimuler.

— Les coureurs y voient sûrement très bien dans le noir, puisque ce sont des chasseurs nocturnes. Non, je préfère tenter l'aventure de jour, pour avoir une chance de les voir arriver.

Le Sourcier prit son arc, posa un pied sur une extrémité, plia l'autre et attacha la corde. L'arme bandée, il tira une flèche de son carquois et l'encocha. Puis il leva les yeux et tenta de repérer des coureurs.

Il n'y en avait pas dans le ciel. Pour la cime des arbres, il était difficile d'être sûr, mais il fallait bien prendre quelques risques, dans la vie…

— Mettons-nous en route…, dit Richard. Autant que possible, marchez sur les rochers. Je ne veux pas laisser dans la neige une piste que les coureurs de Nicholas n'auront aucun mal à repérer.

Les compagnons du Sourcier hochèrent tous la tête, puis ils lui emboîtèrent le pas. Marchant devant Cara, sur ses gardes comme d'habitude, Owen jetait de fréquents coups d'œil au ciel. Jennsen et Betty surveillaient la forêt, sur les côtés.

Les bourrasques se firent de plus en plus fortes. Pour se protéger un peu, les voyageurs se plièrent en deux. En altitude, avec un oxygène raréfié, toute ascension devenait vite pénible. Les mollets de Richard lui faisaient un mal de chien, et le poison transformait en torture chaque inspiration.

En étudiant le terrain, l'ancien guide forestier estima que le col était le seul chemin possible pour traverser ces fichues montagnes. Essayer une autre route aurait probablement été mortel, même pour des alpinistes expérimentés.

Personne ne parla tout au long de la montée. Quand ils marquaient une pause pour reprendre leur souffle, les voyageurs ne pouvaient s'empêcher des sonder le ciel tourmenté.

Richard repéra quelques petits oiseaux dans le lointain. Rien d'inquiétant à première vue…

Alors qu'ils approchaient du but, souvent en zigzaguant pour éviter d'escalader des rochers, Richard put apercevoir un peu mieux la statue assise sur son socle en granit.

Au milieu du col, le gouffre, des deux côtés du versant, devait être profond de plusieurs milliers de pieds. Si des routes partaient de plus bas, elles devaient toutes converger vers la zone où Richard et ses compagnons avançaient. Comme ça semblait probable dès le début, il n'y avait pas d'autre chemin pour atteindre le passage.

Tout voyageur approchant de Bandakar finissait par se trouver devant l'étrange monument.

La statue montait la garde au milieu du col. Quand il la vit enfin en entier, Richard constata que ce n'était pas seulement une image poétique. Dans une main, l'homme tenait une épée dont la pointe reposait sur le sol. Ce guerrier portait une cuirasse, et une cape était posée sur ses genoux.

Sa posture n'avait rien de détendu. Il était là pour surveiller le versant, et il connaissait l'importance de sa mission.

Des siècles d'intempéries s'étaient attaqués à la pierre sans rien retirer à la puissance de la sculpture. Qu'une telle œuvre d'art soit installée au milieu de nulle part où quasiment personne n'avait une chance de la voir ne manqua pas d'étonner Richard.

Pour avoir manié le burin, il savait ce que représentait ce travail. Ce n'était pas l'œuvre d'un grand artiste, mais d'un technicien remarquablement doué. Bref, cette sculpture donnait facilement la chair de poule.

— Au moins, dit Kahlan, il ne te ressemble pas.

Oui, c'était déjà ça de pris. Mais que cette statue soit restée là pendant des milliers d'années, abandonnée de tous, avait quelque chose d'angoissant.

— Je voudrais bien savoir pourquoi la seconde balise n'est pas ici. Que fichait-elle sous terre ?

— Si Jennsen n'avait pas paniqué, rappela Kahlan, tu n'aurais jamais trouvé la statuette…

Richard fit le tour du socle, cherchant… il ne savait trop quoi. Soudain, il aperçut, en haut d'une moulure décorative, un étrange vide dans la neige. Comme si il y avait eu là un objet qu'on avait retire pour une raison inconnue.

La forme de ce vide lui paraissant familière, il sortit la balise de son sac et étudia son socle. Oui, ça collait.

Son intuition confirmée, le Sourcier posa la statuette à l'endroit qui aurait dû être sa place.

La balise était censée attendre là avec la statue géante.

— Comment a-t-elle fini sous terre ? demanda Cara d'un ton soupçonneux.

— Elle est peut-être tombée, suggéra Jennsen. Avec ce vent, ce ne serait pas étonnant.

— Elle aurait roulé à travers la forêt sans être arrêtée par un arbre ou un rocher, dit Richard, puis se serait obligeamment arrêtée sous la roche à l'endroit où tu t'es coincée par le plus grand des hasards. Ou plutôt, à cause d'une angoisse que tu n'éprouves normalement pas dans les endroits clos…

— Bien sûr, si tu présentes les choses comme ça…, reconnut Jennsen.

Debout devant la statue, à l'endroit où aurait dû être la balise – et où elle était revenue –, Richard avait une vue stratégique parfaite sur le paysage, à l'ouest, qui donnait accès à l'Empire bandakar. Des deux côtés, les montagnes qui bloquaient la lumière étaient les plus impressionnantes qu'il ait jamais vues.

Malgré leur longue ascension, le Sourcier et ses compagnons étaient seulement au pied de ces pics-là.

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre d'une sentinelle, la statue ne regardait pas devant elle mais légèrement sur la droite.

Richard trouva ce détail un peu étonnant. Était-ce pour montrer que ce gardien était particulièrement vigilant ?

De sa position, juste devant la balise, Richard pouvait aisément suivre la direction du regard de la statue. Dans le lointain, à l'ouest, il distingua une grande forêt et, au-delà, les premières montagnes – plutôt de hautes collines – qu'ils avaient traversées.

Il y avait un vide, entre deux pics. Et les yeux de pierre, au-delà de cette faille, étaient fixés sur quelque chose que Richard reconnaissait à présent.

— Par les esprits du bien !…

— Que se passe-t-il, Richard ? demanda Kahlan. Que vois-tu donc ?

— Les Piliers de la Création…

Chapitre 35

Kahlan plissa les yeux et sonda à son tour l'horizon. Au pied de la statue, on avait une vision plongeante sur tout ce qui s'étendait à l'ouest du col. L'Inquisitrice avait le sentiment de contempler tout un monde – ou en tout cas, la moitié d'un monde… Pourtant, elle ne distinguait pas ce que Richard affirmait avoir vu.

— Je n'aperçois pas trace des Piliers de la Création, dit-elle.

Richard tendit un bras et se pencha vers sa femme.

— Suis la direction de mon regard… Tu vois cette dépression plus sombre, dans la grande étendue de terrain plat ?

La vue du Sourcier était bien meilleure que celle de sa compagne, qui se brouillait à partir d'une certaine distance.

— Fie-toi aux points de repère, conseilla Richard. (Il tendit le bras vers la droite.) Tu vois ces montagnes ? Et celles-là, un peu sur la gauche ? Elles sont plus hautes que les autres et leur forme est très particulière. Prends-les comme référence pour t'orienter.

— Oui, oui, ça marche ! Maintenant, je reconnais le territoire que nous avons traversé. Tout ça grâce à tes montagnes !

Mais qu'il était déconcertant de voir les choses de si haut ! Désormais, Kahlan identifiait le désert où ils avaient tant souffert, et tout au fond, la cuvette naturelle qu'on appelait les Piliers de la Création.

— Owen, à quelle distance sommes-nous des collines où tu te cachais avec tes hommes ?

Le Bandakar parut troublé par cette question.

— Seigneur Rahl, je ne suis jamais venu ici, et c'est la première fois que je vois cette statue. Je ne me suis jamais approché de cette zone. Me repérer est tout simplement impossible.

— C'est faux, dit Richard. Si tu connais un peu ton pays, tu dois être capable de t'orienter. Comme je viens de le faire en scrutant l'ouest, pour retrouver le chemin que nous avons suivi. Regarde en direction de l'empire, et tente de reconnaître des détails du paysage.

L'air sceptique, Owen fit le tour de la statue, se plaçant dans le dos du personnage, et resta un long moment immobile.

Soudain, il désigna une montagne, dans le lointain.

— Je crois que je la connais, dit-il, très surpris. Oui, sa forme rappelle quelque chose. De notre point d'observation, ça semble un peu différent, bien sûr, mais ce doit être l'endroit que je connais. (Il mit une main en visière pour se protéger les yeux du vent.) Là, encore un endroit qui m'est familier !

Owen courut rejoindre Richard.

— Vous aviez raison, seigneur Rahl ! s'écria-t-il. Je réussis à m'orienter… (Il baissa le ton, comme s'il parlait tout seul.) Je ne suis jamais venu ici, pourtant, je peux dire où est ma ville…

Kahlan n'avait jamais vu personne s'émerveiller d'une chose si simple.

— Bon ! intervint Richard, à quelle distance sommes-nous de tes hommes ?

Owen jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Traverser cette plaine, là-bas, puis contourner la pente sur la droite… (Le Bandakar se retourna vers Richard :) Nous nous cachons pas très loin de l'endroit où se dressait la frontière. Personne ne s'aventure par là, parce que c'est le domaine de la mort, tout près du col… Je dirais qu'une bonne journée de marche suffira. Mais… Eh bien, si mes yeux m'abusaient, me montrant ce que j'ai envie de voir, pas ce qui existe vraiment ? Ce n'est peut-être pas réel…

Richard croisa les bras, s'adossa au socle de la statue et regarda les lointains Piliers de la Création. À l'évidence, les doutes philosophiques d'Owen le laissaient de marbre.

Connaissant son mari, Kahlan devina qu'il réfléchissait aux différentes possibilités qui s'offraient à eux.

La jeune femme voulut également s'adosser au socle. Avant de le faire, elle balaya machinalement la neige, à côté de l'endroit où reposait désormais la seconde balise.

La moulure ornementale portait une inscription !

— Richard… regarde…

Le Sourcier tourna la tête, vit ce que lui indiquait sa femme et entreprit aussitôt de retirer davantage de neige.

Cara vint aider son seigneur et tous les autres les rejoignirent pour découvrir la mystérieuse inscription.

Kahlan ne parvint pas à la lire. Elle reconnaissait les lettres, mais ne réussissait pas à leur donner un sens.

— Du haut d'haran ? demanda Cara.

Richard hocha la tête.

— Un très ancien dialecte, marmonna-t-il. Très ancien *et* très éloigné de ceux que je connais. Sans doute parce que nous sommes au cœur de l'Ancien Monde…

— Que disent ces mots ? demanda Jennsen. Tu peux les traduire ?

— Ce n'est pas facile du tout…

Il suivit du bout d'un index le contour de chaque lettre. Puis il se redressa, jeta un coup d'œil à Owen, et recula un peu pour observer l'inscription de loin.

Les autres attendaient, suspendus à ses lèvres.

— Je ne sais pas trop… La syntaxe est étrange… (Richard tourna la tête vers Kahlan.) Impossible à dire ! Je n'ai jamais vu de haut d'haran rédigé ainsi. Je devrais pouvoir comprendre, mais je n'y arrive pas…

L'Inquisitrice se demanda si son mari ne projetait pas un écran de fumée parce qu'il n'avait pas envie de donner la traduction devant les autres.

— Tu devrais prendre le temps de la réflexion, proposa-t-elle, lui tendant une perche, et ça finira peut-être par venir.

Richard ne saisit pas l'occasion de se dérober. Donc, son problème n'était pas le « public » présent…

Il tapota quelques lettres, sur la gauche de l'endroit où trônait la balise.

— Cette partie est un peu plus facile à comprendre… Elle dit quelque chose de ce genre : « Craignez toute brèche dans la frontière qui isole ce grand empire… » (Le Sourcier étudia les autres mots.) Là, j'ai beaucoup plus de doutes, mais si je devais avancer une traduction, ce serait : « … car il abrite des démons : ceux qui ne peuvent pas voir… »

— Voilà qu'on traite de « démons » les trous dans le monde, maintenant, marmonna Jennsen.

— Ne t'emballe pas, lui conseilla Richard. Je ne suis pas sûr de mon interprétation. Il reste des zones d'ombre, et je peux me tromper…

— À d'autres ! s'écria Jennsen. « Ceux qui ne peuvent pas voir la magie », voilà ce que ça veut dire. Ces mots sont gravés par les sorciers responsables de l'exil des trous dans le monde. (Des larmes perlèrent aux yeux de la jeune femme.) Tu as des doutes sur le sens de cette inscription ? Allons, Richard, c'est tellement évident !

Personne n'osa émettre d'objections.

À part le Sourcier, bien entendu.

— Je n'en suis pas aussi sûr que toi, Jennsen…

La jeune femme tourna le dos à son frère et se perdit dans la contemplation des lointains Piliers de la Création.

Kahlan comprit parfaitement sa réaction. Jennsen se sentait exclue par tout le monde, à l'exception des personnes qui lui ressemblaient. Les Inquisitrices avaient vécu la même expérience, car beaucoup de gens les tenaient pour des monstres. S'ils avaient pu, il les aurait volontiers parquées derrière une frontière…

Cela dit, comprendre les sentiments de Jennsen ne revenait pas à les partager. La jeune femme avait raison d'en vouloir aux « Anciens » – les responsables du bannissement –, mais se défouler sur Richard et sur tous ceux, autour d'elle, qui avaient une étincelle de don, n'était pas très honnête.

Richard s'intéressa de nouveau à Owen.

— Combien d'hommes t'attendent dans ces collines ?

— Moins d'une centaine…

Richard soupira de déception.

— Eh bien, si tu n'en as pas plus, il faudra faire avec. Plus tard, nous tenterons d'en recruter d'autres…

» Pour l'instant, je veux que tu ailles chercher ces hommes et que tu me les amènes ici. Nous t'attendrons près de la statue. Cet endroit va devenir notre quartier général, et c'est ici que sera conçu le plan qui boutera l'Ordre hors de Bandakar. Nous établirons notre camp dans le bosquet, là-bas, où il sera bien défendu.

Owen regarda l'endroit qu'indiquait Richard, puis il sonda de nouveau l'est.

— Seigneur Rahl, vous devez nous libérer. Si vous voulez connaître ces hommes, pourquoi ne pas venir simplement avec moi ?

— Parce qu'ils seront plus en sécurité ici que dans des collines où les soudards de l'Ordre peuvent aller les chercher quand l'envie leur en prendra.

— Ils ignorent que des résistants se cachent encore dans les collines, seigneur…

— Tu te laisses abuser par tes sens, mon ami. Les soldats de l'Ordre sont brutaux, mais pas idiots.

— Dans ce cas, pourquoi ne sont-ils pas venus chercher mes compagnons ?

— Ils le feront, répondit Richard. Quand le moment leur conviendra, ils n'hésiteront pas. Tes amis ne sont pas une menace pour l'ordre. Alors, pourquoi se presser ? Mais tôt ou tard, il faudra les capturer, parce que nul ne doit pouvoir croire qu'il est possible d'échapper à l'Ordre Impérial.

» Tes hommes viendront ici, et nos ennemis, pensant qu'ils se sont enfuis, renonceront à les poursuivre.

— Je crois que je suis d'accord…, souffla Owen après une assez longue réflexion.

Tom s'était posté près du coin le plus éloigné du socle, afin de laisser Jennsen tranquille. Elle paraissait furieuse, et il ne semblait pas judicieux de la déranger.

Tom se sentait un peu coupable, comme s'il jugeait indécent d'être né avec l'étincelle de don qui lui assurait de n'être jamais exclu ni banni…

— Tom, dit soudain, Richard, je veux que tu accompagnes Owen.

Jennsen se retourna et décroisa les bras.

— Pourquoi Tom doit-il partir ? demanda-t-elle d'un ton beaucoup moins agressif.

— Une très bonne question, approuva Owen.

— Parce que je veux être sûr que les résistants arrivent jusqu'ici. J'ai besoin de l'antidote, au cas où quelqu'un l'aurait oublié. Plus je serai entouré de personnes qui savent où il est, et mieux ce sera. Ces hommes doivent être hors de portée des bourreaux de l'Ordre. Avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, Tom passera sans peine pour un Bandakar. Si des soldats ennemis l'aperçoivent, ils n'auront aucun soupçon. Et s'il veille sur les résistants, ils arriveront ici entiers, j'en suis sûr.

— C'est une mission dangereuse, dit Jennsen, indignée.

Richard soutint le regard de sa sœur et ne répondit rien, attendant qu'elle ose justifier cette dernière remarque.

Mais elle baissa les yeux.

— C'est un plan intelligent…, admit-elle.

— Tom, dit Richard, essaie de nous rapporter des vivres et de l'équipement. Si ça ne te dérange pas, pendant ton absence, j'aimerais utiliser ta hachette.

Tom sortit immédiatement la hachette de son paquetage.

Pendant qu'il approchait pour en prendre possession, Richard récita la liste de choses que Tom devrait rapporter : des outils, du bois de construction, de la colle de peau, du fil solide, des clous…

— Compris, fit Tom en glissant les pouces dans sa ceinture. Je doute de trouver tout ça facilement. Vous voulez que je cherche partout avant de revenir ?

— Non. J'ai besoin de ces fournitures, mais les hommes sont plus importants. Prends tout ce qui est disponible, puis reviens le plus vite possible avec Owen et ses compagnons.

— Je ferai de mon mieux… Quand devons-nous partir ?

— Maintenant. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Maintenant ? s'indigna Owen. Mais il fera nuit dans une heure ou deux.

— Au bout du compte, ce sont peut-être une heure ou deux qui me tueront. Alors, ne gaspillons pas celles-ci.

Kahlan supposa que Richard faisait allusion au poison. Mais il pouvait aussi penser au don, car ses migraines devenaient de plus en plus fortes. Elle brûlait d'envie de le serrer dans ses bras, de le réconforter, de le dorloter, mais elle ne devait pas se laisser aller. Il fallait lutter pour trouver une solution. Ce combat-là ne pouvait pas être perdu.

Kahlan regarda la petite représentation de Richard posée sur le socle de la statue. La moitié du personnage était noire comme une pierre de nuit – un aperçu de l'obscurité qui devait régner dans les recoins les plus oubliés du royaume des morts.

— Veille bien sur eux, Cara, dit Tom en jetant son paquetage sur son épaule. (La Mord-Sith eut un demi-sourire.) On se revoit dans quelques jours, les amis…

Ses yeux s'attardant un long moment sur Jennsen, Tom fit au revoir de la main, puis il s'éloigna en compagnie d'Owen.

Cara croisa les bras et chercha le regard de Jennsen.

— Si tu ne cours pas lui donner un baiser, histoire de lui souhaiter bonne route, tu es la reine des idiotes !

Troublée, la jeune femme interrogea Richard du regard.

— En général, je ne polémique pas avec Cara…, dit le Sourcier.

Jennsen sourit puis partit au pas de course afin de rattraper Tom. Comme elle n'avait pas lâché la longe de Betty, la chèvre lui emboîta joyeusement le pas.

Richard reprit la balise et la remit dans son sac. Puis il récupéra son arc, qu'il avait laissé appuyé contre le socle.

— Nous devrions aller dresser notre camp…

Kahlan, Cara et le Sourcier regagnèrent le couvert des arbres. Au gré de l'inquisitrice, ils étaient restés bien trop longtemps en pleine vue. Tôt ou tard, les coureurs de Nicholas reviendraient, et les imprudences de ce genre se paieraient au prix fort.

Malgré le froid, il ne serait pas question d'allumer un feu, car les oiseaux pouvaient repérer une colonne de fumée à des lieues de distance. Du coup, il leur faudrait s'aménager un abri aussi confortable que possible. Un pin-compagnon aurait été idéal, mais elle n'en avait jamais vu dans l'Ancien Monde et ses désirs ne suffiraient pas à en faire sortir un de terre.

Alors qu'elle prenait garde à marcher sur les rochers afin de ne pas laisser de traces dans la neige, l'Inquisitrice jeta un coup d'œil au ciel menaçant. Si la température montait un tout petit peu, il pouvait pleuvoir au lieu de neiger. Mais même ainsi, la nuit serait glaciale.

Betty derrière elle, Jennsen réapparut et eut vite fait de rattraper ses compagnons.

Le vent devenait de plus en plus froid et les flocons grossissaient à vue d'œil.

Quand elle l'eut rejoint, Jennsen prit le bras de son frère.

— Richard, je suis désolée… Je n'aurais pas dû m'énerver. Mais je n'ai rien contre toi, tu sais. J'ai conscience que tu n'as pas banni ces gens. Tu n'y es pour rien. (Jennsen enroula autour de son poignet une bonne partie de la longe de Betty.) Savoir qu'on les avait maltraités m'a mise hors de moi. Parce que je leur ressemble, comprends-tu ?

— Ce qu'on leur a fait justifie ta colère, dit Richard. Mais que tu leur ressembles ou non n'a aucune importance.

Surprise et peut-être un peu blessée par ces paroles, Jennsen tira sur le bras du Sourcier pour qu'il s'immobilise.

— Que veux-tu dire ?

Richard s'arrêta et se tourna vers sa sœur.

— C'est la façon de penser de l'Ordre Impérial et des Bandakars. Une manière de conférer un prestige désincarné à une communauté donné. Ou de l'accabler sous une chape de culpabilité…

» L'Ordre veut faire croire aux gens que leurs vertus, leur valeur personnelle – ou au contraire leurs tares – découlent de leur appartenance à un groupe. L'individu et son libre arbitre sont tenus pour des quantités négligeables. Cette philosophie prétend que tous les êtres sont des membres interchangeables de communautés dont les caractéristiques demeurent immuables. Elle postule l'existence d'une « identité collective » et refuse de prendre en compte la notion de « mérite individuel ». Seul le groupe peut être méritant.

» Quand une personne sort du rang, c'est uniquement pour recevoir les honneurs dus à la communauté dont elle est devenue la représentante. La lumière qui semble inonder cet individu se reflète en réalité sur tous les autres membres de son groupe. L'arbre ne cache plus la forêt, il la symbolise.

» Les « héros » ainsi distingués savent qu'ils n'ont pas les compétences correspondant à leur statut. Incapables de s'aveugler, ils en viennent vite à se mépriser eux-mêmes. Vivant dans le mensonge, ils sont obligés de recourir à la force pour conserver leur pouvoir mal acquis. Car un vrai chef, Jennsen, n'est pas avide de gloire et de puissance. En revanche, il est capable d'entraîner les autres à sa suite.

» L'Ordre estime que l'humanité est coupable par nature. Les motivations d'un individu étant toujours perverses, on le condamne d'avance à se sacrifier au nom du « bien commun ».

» Tout à l'heure, quand tu t'es identifiée aux Bandakars, tu m'as indirectement accusé d'être responsable de leur exil *parce que j'ai un point commun avec les Anciens !* Exactement ce qui se passe quand les gens disent que je suis un monstre parce que notre père en était un.

» Si tu admires quelqu'un parce que tu trouves des qualités au groupe dont il est issu, tu adoptes exactement la même éthique corrompue.

» Selon l'Ordre Impérial, aucun individu n'a le droit de réussir quelque chose seul ou d'accomplir un exploit inaccessible pour une autre personne – c'est même pour ça que la magie doit être anéantie. Pour ces gens, l'épanouissement est un acte impie, parce

qu'il plonge ses racines dans l'égoïsme. Bien entendu, les fruits d'un tel arbre ne peuvent être que pourris. Voilà pourquoi un être humain doit offrir ce qu'il a gagné à ceux qui n'ont rien fait pour le mériter. Le sacrifice est purificateur, comprends-tu ? C'est la voie de la rédemption.

» Nous pensons, bien au contraire, qu'une vie a de la valeur *en soi*, vise des objectifs *légitimes* et produit des bénéfices, matériels ou non, parfaitement *justifiés*.

» On s'épanouit soi-même par le travail qu'on fournit sur sa propre personne. Quand un groupe propose le « bonheur collectif » à ses membres, c'est qu'il a appris à donner un autre nom à l'esclavage.

Jennsen dévisagea longuement son frère, puis elle lui sourit.

— C'est pour ça, tu crois, que j'ai toujours cherché à être acceptée telle que j'étais ? Et que j'ai trouvé injuste d'être persécutée à cause de ma naissance ?

— Tu as tout compris, confirma Richard. Si tu veux être fière de toi à cause de ce que tu as réussi, ne te laisse jamais entraver par un groupe et ne fais rien qui puisse enchaîner quelqu'un d'autre à une communauté. Par exemple en portant sur une personne un jugement qui repose sur son appartenance à une ethnie ou à un groupe.

» En clair, ça signifie qu'on ne doit pas me haïr parce que mon père était un monstre, mais qu'il serait tout aussi faux de m'admirer parce que mon grand-père est un homme formidable. J'ai le droit de vivre ma vie pour moi-même, en visant les objectifs qui m'intéressent. Tu te nommes Jennsen Rahl, et ce que tu fais de ton existence te regarde.

Le frère et la sœur continuèrent leur chemin en silence. Jennsen semblait troublée par tout ce que le Sourcier venait de lui dire.

Quand ils furent tous revenus dans la forêt, Kahlan se sentit rassurée par l'épaisse frondaison des pins, puis par la protection plus intime d'un bosquet très serré de sapins baumiers.

Ils choisirent de camper au pied d'un énorme rocher. Avec un pareil « mur du fond », aménager un abri avec des branchages et des buissons était beaucoup plus facile.

Richard utilisa la hachette de Tom pour amputer quelques jeunes pins de solides branches. Puis il les planta en terre devant la muraille rocheuse. Pendant qu'il les attachait les unes aux autres avec des racines récupérées dans le sol, Kahlan, Jennsen et Cara se chargèrent de trouver des branches plus petites qui serviraient de « plancher » et de « toit ».

— Richard, demanda Jennsen tout en tirant vers le refuge sa dernière collecte, comment comptes-tu libérer les Bandakars du joug de l'Ordre ?

Richard posa la première branche du toit et entreprit de l'attacher avec une longue racine.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais ma priorité est de me procurer l'antidote.

— Tu n'aideras pas ces gens ? s'étonna Jennsen.

— Ils m'ont empoisonné… Même si c'est présenté en termes fleuris, ils ont l'intention de m'assassiner si je refuse de leur obéir – en clair, de faire le sale travail à leur place. Pour eux, nos vies ont peu de valeur, parce que nous n'appartenons pas à leur communauté. De mon point de vue, l'antidote est tout ce qui compte, parce que c'est de ma survie qu'il s'agit.

— Je vois ce que tu veux dire… (Jennsen passa une autre branche à son frère). Mais selon moi, éliminer l'Ordre ici – et tuer Nicholas – serait très utile à notre cause.

— Je suis d'accord, et c'est pour ça que nous ferons de notre mieux. Mais pour aider vraiment Owen, il me faudra le convaincre que ses hommes et lui doivent s'aider eux-mêmes.

— Une excellente idée, ironisa Cara. Permettre aux agneaux de se transformer en loups… Mais ça ne se fera pas tout seul.

Kahlan partageait cette analyse. Pour elle, changer le comportement des Bandakars était un défi plus difficile à relever que de vaincre une armée de l'Ordre, même à eux cinq…

Elle se demanda quelle idée son mari avait en tête…

— Puisque nous sommes tous embarqués dans cette aventure, dit soudain Jennsen, n'ai-je pas le droit d'en savoir plus long sur toute cette affaire ? J'en ai assez de vous voir échanger des regards entendus ou faire des messes basses…

Richard dévisagea longuement sa sœur avant de se tourner vers Kahlan… pour l'interroger du regard.

L'Inquisitrice posa une brassée de branches aux pieds de son mari.

— Richard, je pense qu'elle a raison…

Le Sourcier ne parut pas ravi, mais il se fia au jugement de sa femme, comme souvent.

— Il y a presque deux ans, dit-il, cessant de travailler, Jagang a utilisé la magie pour provoquer une épidémie de peste. La maladie elle-même n'avait rien de surnaturel. Comme toutes les pestes, elle s'est répandue de ville en ville et a fait des milliers de victimes. L'incendie ayant été allumé par une étincelle de magie, j'ai pu l'enrayer en recourant à mon pouvoir.

Kahlan doutait qu'un tel cauchemar puisse se résumer en quelques phrases si rationnelles. Pourtant, Jennsen semblait avoir saisi l'essence même de ce drame : une terreur sans nom presque impossible à décrire avec des mots.

— Pour revenir de l'endroit où il avait dû aller pour vaincre l'épidémie, enchaîna Kahlan, occultant une grande partie de l'histoire Richard a dû contracter volontairement la peste. S'il ne l'avait pas fait, il aurait vécu très longtemps et serait mort seul sans avoir l'occasion de me revoir – ni quiconque d'autre, d'ailleurs. Il a accepté d'être malade pour pouvoir me dire une dernière fois qu'il m'aimait.

— Vous ne le saviez pas ? s'étonna Jennsen avec une touchante naïveté.

Kahlan eut un sourire amer.

— Tu sais que ta mère t'aimait, n'est ce pas ? Tu crois que ça l'empêcherait de revenir en ce monde pour te le dire, si on lui en offrait la possibilité ?

— Non, *rien* ne l'en empêcherait… Mais Richard, pourquoi devais-tu tomber malade pour revenir ? Et d'abord, revenir d'où ?

— Le Temple des Vents, un endroit qui existe en partie dans le royaume des morts. Un peu comme la frontière qui passait par ici, avant qu'elle disparaisse… Pour sortir du temple, j'ai dû payer un prix qui a été fixé par un résident du royaume des morts. Une sorte de fantôme, si ça peut t'aider à comprendre…

— Un fantôme ? Tu en as vu dans le Temple des Vents ? (Richard hocha simplement la tête.) Pourquoi le prix était-il si… cruel ?

— Parce que c'est le spectre de Darken Rahl qui l'a fixé.

Jennsen en resta bouche bée.

— Quand nous avons trouvé le seigneur Rahl, dit Cara, il était presque mort. La Mère Inquisitrice a voyagé seule dans la Sliph pour trouver un moyen de le sauver. Elle a réussi, mais à son retour, la vie du seigneur Rahl ne tenait plus qu'à un fil…

— J'ai utilisé la magie que j'avais rapportée, enchaîna Kahlan. Pour débarrasser Richard de la peste, j'ai invoqué les trois Carillons.

— Les Carillons ? De quoi s'agit-il ?

— Une magie venue du royaume des morts. Demander leur aide empêche une personne de traverser le voile… Malheureusement – ou peut-être *par bonheur* – j'ignorais tout des Carillons. Plus tard, nous avons appris que leur naissance remontait aux Grandes Guerres… Leur mission était de détruire la magie. Ce sont des créatures – enfin, plus ou moins – mais dépourvues d'âme.

» Les Carillons viennent du royaume des morts et ils neutralisent la magie dans notre monde.

— Et comment font-ils ça ? demanda Jennsen.

— Je n'en sais rien… Mais quand ils sont lâchés dans notre monde, la magie commence à mourir.

— Et vous ne pouviez pas vous en débarrasser ? Par exemple en les renvoyant chez eux ?

— C'est fait depuis longtemps, intervint Richard. Mais pendant leur séjour ici, la magie s'est altérée…

— Selon toute vraisemblance, invoquer les Carillons a déclenché une série d'événements qui est toujours en cours malgré l'intervention de Richard.

— C'est ce que tu penses, coupa le Sourcier, mais rien n'est moins sûr.

— C'est vrai, admit Kahlan. Nous n'avons aucune certitude, mais tous les indices concordent. Pensez à la disparition de la frontière, ici. La chronologie colle avec mon interprétation des faits. Une de ces erreurs dont je te parlais l'autre jour, Jennsen. Tu te rappelles ?

La sœur de Richard hocha la tête.

— Vous ne vouliez nuire à personne, et vous ne saviez pas ce qui allait arriver. Comment auriez-vous pu prévoir la disparition de la frontière, l'attaque de l'Ordre et les malheurs des Bandakars ?

— Qu'est-ce que ça change ? Je suis responsable, un point c'est tout. À cause de moi, la magie se meurt. J'ai réussi à faire sans effort ce que l'Ordre Impérial s'acharne à réaliser. Par ma faute, beaucoup de Bandakars sont morts, et d'autres, partout dans le monde, donnent naissance à une humanité dépourvue d'une étincelle de pouvoir.

» La fin de la magie est proche, et c'est moi qui l'aurai provoquée.

— Et vous le regrettez ? La disparition de la magie vous gêne tant que ça ?

Pour la consoler, Richard passa un bras autour de la taille de Kahlan.

— La magie a toujours fait partie de ma vie, Jennsen… Le rôle de la Mère Inquisitrice est de protéger les créatures magiques. En réalité, j'en suis une, car le pouvoir fait partie de moi comme mon sang ou ma chair. La magie a des aspects merveilleux que j'adore. Elle fait partie intégrante du monde des vivants.

— Donc, vous craignez d'avoir provoqué la fin de ce que vous aimez le plus ?

— Pas le plus, mon enfant… (Kahlan sourit.) J'ai accepté la charge de Mère Inquisitrice parce que les lois, selon moi, doivent protéger tous les individus et leur garantir le droit de vivre comme ils l'entendent. Je refuse qu'un sculpteur ne puisse plus créer, qu'un chanteur soit réduit au silence ou qu'on empêche une personne de penser. Dans le même ordre d'idées, je me bats pour préserver le pouvoir des créatures magiques.

» La magie n'est pas ma préoccupation essentielle. Je veux que toutes les fleurs du monde aient une chance d'éclore. Tu es formidable, Jennsen, et je lutterais jusqu'à mon dernier souffle pour défendre ton droit à l'existence. Tout le monde mérite de vivre. La simple idée de choisir qui vivra et qui mourra est totalement opposée à nos idéaux.

Kahlan caressa la joue de Jennsen, qui eut un grand sourire.

— Dans un monde où la magie n'existerait pas, j'aurais une chance d'être reine…

— Possible, marmonna Cara, mais les reines aussi doivent s'incliner devant la Mère Inquisitrice. Ne t'avise surtout pas de l'oublier !

Chapitre 36

De la lumière s'infiltra dans la caisse à mesure qu'on l'ouvrait. Sans doute parce qu'elles étaient rouillées, les charnières grincèrent atrocement jusqu'à ce que le fichu couvercle ait fini de se soulever.

Zedd cligna des yeux, ébloui par tant de clarté.

Des bras musclés rabattirent violemment le couvercle sur un côté de la caisse. Si la chaîne passée autour de son cou avait eu un peu de mou, le vieux sorcier aurait sursauté à cause du bruit. Mais il n'était pas en mesure de bouger.

Entre la vive lumière et le rideau de poussière qui dansait dans l'air, Zedd ne voyait absolument rien. La chaîne fixée au fond de la caisse lui permettant à peine de soulever la tête, il n'avait aucun moyen de corriger cette pénible situation. D'autant moins qu'on lui avait lié les poignets dans le dos…

Bref, mieux valait qu'il se résigne à rester coucher dans sa caisse.

Étendu sur le côté, le cou près de l'anneau de fer où était fixée la chaîne, il s'autorisa à respirer à pleins poumons un air enfin renouvelé. Dans la caisse, il faisait une chaleur infernale, et ses geôliers ne lui avaient pas donné à boire plus de deux ou trois fois en quelques jours. C'était bien sûr insuffisant. Adie et lui n'avaient pratiquement rien eu à manger, mais l'eau importait beaucoup plus que la nourriture. Obsédé par l'idée de boire, Zedd se demandait s'il n'était pas déjà en train de mourir de déshydratation.

Il n'aurait su dire depuis quand il croupissait dans la caisse, mais il trouvait très étonnant d'être encore en vie. Tout au long d'un voyage mené à un train d'enfer, la maudite caisse avait été secouée par les cahots du chariot. Un miracle que le vieil homme n'ait pas récolté une fracture du crâne…

Zedd supposait qu'on le conduisait vers l'empereur Jagang. S'il survivait jusqu'à sa destination, il regretterait sûrement de n'avoir pas péri en route…

Suffoquant dans sa caisse, il avait cru plusieurs fois que sa dernière heure était sur le point de sonner. À certains moments, il avait *espéré* sombrer dans son dernier sommeil. Considérant le sort qu'on lui réservait, la mort aurait été une bénédiction. Hélas, opter pour le suicide était exclu. Par le biais du Rada'Han, la sœur de l'obscurité pouvait aisément l'empêcher de s'étrangler avec la chaîne. Et cesser de vivre simplement parce qu'on en avait envie n'était pas possible.

La tête toujours plaquée contre le fond de sa prison, le vieil homme leva les yeux autant qu'il le put et aperçut un chiche carré de ciel.

Un nouveau bruit lui apprit qu'on venait d'ouvrir une seconde caisse. Cette fois, les tourbillons de poussière soulevés par le couvercle le firent simplement tousser.

Quand une quinte de toux d'Adie fit écho à la sienne, il se demanda s'il était soulagé ou désolé que la magicienne soit toujours en vie. Car elle aussi allait devoir subir des atrocités sans nom…

Zedd était préparé à supporter la torture. Dans sa jeunesse, comme tous les sorciers, il avait dû passer l'épreuve de la douleur. S'il redoutait les sévices, il se savait capable de les subir jusqu'à ce que son vieux corps rende les armes. Et dans l'état où il était, le processus ne risquait pas de durer très longtemps. En un sens, être de nouveau torturé revenait à retrouver une vieille connaissance qu'il n'aimait pas et qui le lui rendait bien. Un rendez-vous qui était peut-être prévu depuis le jour même de sa naissance…

Mais pour Adie, c'était différent… Depuis toujours, alors qu'il s'accommodait de la sienne, Zedd avait du mal à supporter la douleur des autres. Imaginer celle d'Adie lui donnait déjà des sueurs froides.

Le chariot trembla quand le couvercle de la seconde caisse s'abattit sur le côté.

Il y eut un bruit sourd, puis Adie laissa échapper un petit cri. Quelqu'un venait de la frapper.

— Pousse-toi, vieille idiote, que je puisse ouvrir l'anneau !

Zedd entendit des grincements et devina que la dame des ossements se tortillait comme un ver pour obéir. Un nouveau bruit sinistre signala que l'homme n'était pas satisfait du résultat.

Zedd ferma les yeux et regretta qu'un être humain n'ait pas un moyen de se rendre sourd à volonté.

Le devant de la caisse du sorcier tomba comme un mur qui s'écroule, laissant passer davantage de lumière.

L'ombre d'un homme recouvrit le corps maigrichon du vieux sorcier.

Incapable de lever la tête, Zedd ne put pas voir à quoi ressemblait le type. En revanche, il distingua tous les détails de la grosse main qui introduisait une clé dans la serrure de son anneau. Afin de laisser l'homme travailler en paix, il écarta autant que possible sa tête de l'anneau. En guise de remerciements, il eut droit à un coup de poing qui lui fit voir des étoiles et lui laissa les oreilles bourdonnantes.

Quand l'anneau fut ouvert, l'homme saisit le vieux sorcier par les cheveux et le tira hors de la caisse comme s'il s'était agi d'un vulgaire sac de patates.

Zedd serra les dents pour ne pas crier quand il percuta durement le plancher du chariot, sa tête heurtant douloureusement de grosses glissières de bois.

D'un coup de pied, son geôlier le fit basculer du véhicule puis s'étaler dans la poussière.

Malgré la nausée et la douleur, le vieil homme tenta de s'asseoir quand on lui décocha un nouveau coup de pied – dans les côtes, cette fois. Avec les mains liées dans le dos, se redresser n'était pas un jeu d'enfant. Après lui avoir caressé une fois de plus les côtes, un grand type prit Zedd par les cheveux et le força à se redresser.

Le sorcier sentit son estomac se nouer quand il vit la multitude de soldats qui grouillaient tout autour du chariot. Une marée de chair humaine couvrait à perte de vue la plaine et les collines. De toute évidence, le voyage était terminé.

Du coin de l'œil, Zedd vit qu'Adie était assise à côté de lui. La tête inclinée, elle avait un énorme hématome sur une joue. Lorsqu'une ombre s'étendit sur elle, la dame des ossements ne leva même pas les yeux.

Une femme en robe de laine grise vint se camper devant les prisonniers. Abandonnant pour un temps l'estimation des forces ennemies, Zedd reconnut en un clin d'œil la Sœur de l'Obscurité qui lui avait passé un collier autour du cou. Il ignorait son nom : rien d'étonnant, puisqu'elle ne le lui avait jamais dit. En fait, elle n'avait plus daigné parler aux prisonniers depuis qu'on les avait enfermés dans des caisses. Aujourd'hui, elle se tenait devant eux avec l'air revêche de la gouvernante d'un duo de sales gosses.

L'anneau qu'elle portait à la lèvre inférieure – le symbole de son esclavage – sapait toute son autorité aux yeux de Zedd.

Le sol était couvert de crottes de cheval. Presque toutes étaient vieilles et desséchées, mais il y en avait de récentes. Derrière la sœur, des montures étaient attachées à des

piquets, au milieu des soldats. Les bêtes qui appartenaient à la cavalerie semblaient en bonne santé. Les chevaux de trait, eux, ne paraissaient pas très bien soignés.

Des centaines de chariots stationnaient un peu partout dans un désordre étourdissant.

L'air empestait. L'odeur des chevaux, du fumier, des latrines de campagne, des tentes surpeuplées et dépourvues d'équipements sanitaires…

Par bonheur, la fumée âcre de centaines de feux de cuisson couvrait un peu cette ignoble puanteur.

Les mouches, les moustiques, les abeilles et les moucherons pullulaient. Si les piqûres des moustiques étaient désagréables parce qu'elles donnaient des démangeaisons, celles des mouches et des abeilles faisaient mal sur le coup. Et avec les mains attachées dans le dos, les prisonniers ne pouvaient pas faire grand-chose pour se défendre. À part secouer frénétiquement la tête, histoire d'éloigner les agresseurs de leurs yeux et de leur nez.

Les deux soldats qui avaient sorti Zedd et Adie de leurs caisses attendaient patiemment à droite et à gauche de la sœur.

Derrière ce sinistre trio, le camp s'étendait à l'infini. Il y avait partout des soldats en train de s'exercer, de se distraire, de travailler ou de se reposer. Ces hommes portaient une grande variété de tenues : des peaux de bêtes, des cuirasses, des tuniques recouvertes d'une cotte de mailles. Les vêtements avaient tous un point commun : la crasse. Vus de loin, certains combattants de l'Ordre ressemblaient plus à des vagabonds qu'à des guerriers.

La plupart étaient hirsutes et probablement couverts de poux et d'autres représentants de la vermine attirée par la saleté et les mauvaises odeurs.

Un vacarme infernal montait en permanence du camp. Des cris, des sifflets, des éclats de rire, des cliquètements métalliques, les sons plus puissants et caractéristiques des marteaux de forgeron ou des scies de menuisier.

Et par moments, dominant tout le reste, les hurlements de douleur d'un supplicié.

Les tentes semblaient avoir poussé comme des champignons. De toutes les couleurs, elles évoquaient un tapis géant du plus mauvais goût. Pour les décorer, les soudards avaient pioché dans le butin : des rideaux d'organdi en guise de rabats, un petit fauteuil ou une table trônant devant l'entrée… De temps en temps, des dessous féminins tenaient lieu d'étendards…

Les chariots, les chevaux et les divers équipements étaient éparpillés un peu partout – et visiblement au hasard.

Avec son sol mille fois piétiné et pour longtemps saccagé, ce lieu ressemblait à un territoire cauchemardesque où la sauvagerie humaine pouvait s'épanouir en toute liberté. Ici, les pulsions les plus viles dominaient tout. Si les chefs de l'Ordre avaient des prétentions philosophiques, leurs soudards n'étaient que des barbares.

— Son Excellence vous veut tous les deux, annonça la sœur aux prisonniers.

Zedd et Adie ne répondirent pas.

Les deux soldats les relevèrent de force et emboîtèrent le pas à la Sœur de l'Obscurité, qui s'éloignait à grandes enjambées. Une bonne dizaine d'hommes suivirent le mouvement.

Le chariot s'était arrêté à la fin de la piste rudimentaire qui serpentait dans le camp. Au-delà de cette limite, on entrait dans une sorte de « cercle intérieur » où devaient être regroupés les officiers supérieurs.

Juste avant cette zone sensible défendue par des gardes armés jusqu'aux dents, les soldats du rang prenaient leur repas, jouaient aux dés, se partageaient le butin, plaisantaient grassement ou tétaient avidement leur outre de vin.

Zedd eut soudain une idée. S'il déclarait à haute et intelligible voix être responsable du sort qui avait tué des milliers de guerriers de l'Ordre, ces hommes tenteraient sans

doute de le lyncher pour venger la mort de leurs camarades. Et avec un peu de chance, ils feraient subir le même sort à Adie.

Un excellent moyen d'échapper à Jagang…

Le vieux sorcier ouvrit la bouche… et découvrit que la sœur, par l'intermédiaire du Rada'Han, l'avait provisoirement réduit au silence. Si elle ne l'y autorisait pas, il ne prononcerait plus jamais un mot.

Après avoir franchi la ceinture de garde, la sœur et les prisonniers passèrent devant une bonne dizaine de chariots proprement alignés, pour une fois. Tous étaient chargés de grandes caisses.

Le butin magique pris dans la Forteresse du Sorcier, comprit Zedd. Des dizaines et des dizaines d'artefacts précieux et mortellement dangereux récupérés par les colosses insensibles à la magie – et placés sous les ordres des Sœurs de l'Obscurité, bien entendu.

Quelle folie ! Il y avait dans la forteresse des objets qui pouvaient provoquer un désastre, même entre des mains compétentes, dès qu'on les soustrayait aux boucliers qui les protégeaient. D'autres artefacts, indiciblement précieux, perdaient tous leurs attributs quand on les arrachait un peu trop longtemps à un environnement protecteur – les ténèbres, par exemple.

Les gardes qui défendaient la zone sécurisée étaient mieux armés, plus grands et plus menaçants que les soldats lambda – ce qui n'était pas peu dire. Alors que les combattants réguliers se détendaient ou s'acquittaient en râlant des inévitables corvées, ces hommes-là restaient vigilants en permanence.

La sœur et sa petite colonne passèrent devant une rangée de tentes rondes d'une taille déjà imposante. Mieux tenues que celles des soudards, elles devaient abriter les plus proches collaborateurs de l'empereur – ses assistants – et ses esclaves personnels.

Zedd se demanda si les sœurs prisonnières vivaient dans cette partie du camp.

Il cessa vite de s'interroger, captivé par la vision soudaine de somptueuses tentes entourant un immense pavillon. C'était ici, sans nul doute, que résidaient les officiers supérieurs, les hauts représentants de l'Ordre et les plus proches conseillers de Jagang.

Si Zedd avait eu à sa disposition une toile de lumière – et le pouvoir de l'utiliser – il aurait pu décapiter l'armée impériale en un clin d'œil.

Mais l'Ordre se serait rétabli de ce coup dur, il le savait. Ses chefs suprêmes, bien à l'abri dans l'Ancien Monde, auraient trouvé une nouvelle brute pour semer partout leur « bonne » parole. Pour en finir avec l'Ordre, tuer Jagang ne serait pas suffisant.

À l'heure actuelle, Zedd aurait été en peine de dire ce qu'il fallait faire pour abattre la bête immonde.

Malgré les idées simplistes que professait la majorité des gens, l'empereur n'était pas l'âme de l'invasion. La force motrice du raz-de-marée destructeur était l'idéologie perverse de l'Ordre. Pour survivre, cette philosophie malsaine ne pouvait tout simplement pas permettre l'existence du bonheur où que ce fût dans le monde. Sinon, comment aurait-elle pu justifier le malheur qui régnait en maître sur tous les territoires dominés par l'Ordre ? La liberté et la prospérité des habitants du Nouveau Monde étaient une insulte à la face des mensonges inlassablement répétés par les « penseurs » de l'Ordre.

S'ils décrétaient que la réussite individuelle était un blasphème, il fallait l'éliminer impitoyablement au nom des intérêts supérieurs de l'humanité. C'était pour ça que Jagang cherchait à conquérir et à écraser le Nouveau Monde.

— Ce sont eux ? demanda soudain un garde aux courts cheveux bouclés.

Les anneaux qui pendaient à ses oreilles et à son nez le faisaient ressembler à un cochon de concours agricole. N'était qu'une bête primée aurait été plus propre et beaucoup moins puante.

— Oui, répondit la sœur. Tous les deux, comme on me l'a demandé.

L'homme étudia attentivement les prisonniers. À son expression, il se tenait pour un défenseur du bien confronté à deux hérauts du mal…

Quand il eut dûment noté la présence des colliers – la garantie que les deux vieillards ne pourraient pas nuire à Jagang – il s'écarta et fit signe à la petite colonne de se diriger vers un second cordon de gardes postés juste devant les tentes impériales.

Sans cacher son mépris, il regarda les démons partir à la rencontre de leur destin.

Venant du « cercle intérieur », de nouveaux hommes entourèrent les prisonniers. Zedd vit que ces soldats-là portaient des tenues qui se rapprochaient beaucoup d'authentiques uniformes. Une cuirasse couverte d'une cotte de mailles, un gros ceinturon, des bandes de cuir clouté croisées sur la poitrine… À leur façon de se déplacer, le vieux sorcier devina que ce n'étaient pas des citoyens ordinaires enrôlés à la va-vite dans l'armée, mais des guerriers compétents qui avaient suivi une formation sérieuse.

Bref, il s'agissait de la garde d'élite de l'empereur.

Zedd jeta un coup d'œil en coin à un des seaux d'eau mis à la disposition des gaillards qui montaient la garde en plein soleil. Un empereur digne de ce nom ne pouvait pas laisser ses protecteurs s'évanouir parce qu'ils crevaient de soif. Imaginant d'avance la réponse qu'il obtiendrait, le vieil homme ne se donna pas la peine de demander à boire.

Adie se passa la langue sur les lèvres, mais elle aussi se garda bien de quémander.

Le pavillon de l'empereur, un palais ambulant, pour dire la vérité, était orné d'une multitude d'étendards et de bannières rouges et jaunes. Avec les tentures extérieures brodées qui décoraient ses « murs », cette structure ressemblait à la tente centrale d'une grande foire commerciale.

Le garde posté devant une entrée soutint le regard de Zedd avant d'écarter le grand rabat décoré de rondaches d'or et de médaillons d'argent martelé. Un autre soldat poussa sans ménagement le vieux sorcier, qui manqua de s'étaler les quatre fers en l'air, mais réussit à se rétablir et à franchir l'entrée en titubant.

Adie le suivit en boitillant.

Dans le pavillon, le vacarme du camp était assourdi par les riches tapis disposés un peu partout et couverts de centaines de coussins de soie. Des tentures aux motifs colorés divisaient l'espace en une myriade de « pièces ». Au « plafond », des ouvertures protégées par des carrés de gaze laissaient filtrer très peu de lumière mais assuraient parfaitement la circulation de l'air.

Au milieu de ce qui devait être la salle d'apparat, vers le fond du pavillon, se dressait un magnifique fauteuil drapé de soie rouge. Le trône de Jagang, probablement…

Pour le moment, le siège était vide.

Quand des soldats eurent encerclé Zedd et Adie, afin qu'ils restent là où ils étaient, un officier passa derrière une des tentures d'où filtrait une chiche lueur.

Les types qui entouraient Zedd empestaient la sueur et leurs bottes étaient souillées de déjections de cheval. Bien qu'il fût aussi somptueux qu'un véritable palais – avec une prétention au sacré qui le rendait proche d'un temple –, le pavillon de Jagang puait l'écurie. Les mauvaises odeurs des soldats aggravaient simplement les choses…

L'officier réapparut, fit signe à la Sœur de l'Obscurité d'avancer et repassa avec elle derrière la tenture.

Zedd jeta un regard en biais à Adie, dont les yeux complètement blancs étaient fixés sur le vide. Faisant mine de sauter d'un pied sur l'autre pour se dégourdir les jambes, le vieil homme se pencha et posa le front sur l'épaule de la magicienne. Un geste de réconfort à un instant où seul le désespoir existait…

D'une infime poussée, la dame des ossements confirma qu'elle avait reçu le message et qu'elle appréciait l'intention.

Zedd mourait d'envie de l'enlacer, mais il se doutait qu'il n'en aurait plus l'occasion.

Des propos étouffés montaient de derrière la tenture. S'il avait eu l'usage de son don, Zedd aurait pu les comprendre sans difficulté, mais le collier lui retirait cette possibilité.

Au ton de la sœur, le vieux sorcier estima qu'elle faisait simplement un rapport circonstanciel.

Les esclaves qui s'affairaient à brosser les tapis, à faire briller les vases ou à cirer les meubles en bois rare ne prêtaient aucune attention aux prisonniers. En revanche, ils tendirent l'oreille quand la conversation s'envenima dans la « pièce » invisible et se mirent à travailler avec un enthousiasme suspect. À l'évidence, on devait conduire souvent des prisonniers devant Jagang, et ses serviteurs savaient que ce n'était pas le moment de se faire remarquer en tirant au flanc.

Une odeur de nourriture flottait dans l'air. Captant une grande variété de senteurs, Zedd plissa le nez, un peu surpris. Mais avec la puanteur ambiante, le mélange olfactif à base de viande, d'huile d'olive, d'ail, d'oignons et d'épices avait plutôt tendance à vous retourner l'estomac.

L'anneau qu'elle portait à la lèvre brillant vivement sur sa peau grisâtre, la sœur ressortit et fit un petit signe aux hommes qui entouraient les prisonniers.

Sans ménagement, les soldats poussèrent les deux vieillards dans l'antre de celui qui marche dans les rêves.

Chapitre 37

Les mains toujours liées dans le dos, Zedd se retrouva face à l'homme qui menaçait de réduire le Nouveau Monde en esclavage.

Assis dans un fauteuil à haut dossier, les coudes posés sur une grande table, l'empereur dévorait une cuisse de dinde dégoulinante de graisse. La lumière de deux chandeliers se reflétait sur le crâne rasé de Jagang et sur les muscles puissants de son cou qui ondulaient au rythme de sa mastication. Sa fine moustache bougeait également, tout comme la chaîne qui reliait les boucles passées à son nez et à une de ses oreilles.

La graisse de la volaille coulait le long de ses doigts puis sur ses avant-bras nus.

Sans cesser de manger, l'empereur étudia calmement ses deux nouveaux prisonniers.

Malgré les chandeliers posés des deux côtés de la table, le cœur du pavillon était aussi sombre et humide qu'un donjon.

Devant Jagang, des plats débordant de nourriture voisinaient avec des gobelets, des bouteilles, des coupelles et même des livres ou des rouleaux de parchemin. Bien qu'il fût lui-même doté d'un solide coup de fourchette, Zedd n'avait jamais vu un homme ripailler ainsi. Il semblait y avoir de quoi remplir l'estomac de tout un régiment.

Face aux grands discours de l'Ordre Impérial sur le sacrifice de soi, une telle abondance proclamait un message bien différent – radicalement contradictoire, en fait. Et ça restait vrai même si Jagang était le seul témoin notable de ce spectacle.

Car les figurants ne manquaient pas. Des esclaves se tenaient derrière l'empereur, certains portant des plats et d'autres attendant simplement des ordres.

Ceux-ci devaient être les jeunes sorciers que Jagang, selon les rumeurs, avait capturés en même temps que les sœurs, après la destruction du Palais des Prophètes. Torse nu et vêtus d'un pantalon bouffant ridicule, ces génies potentiels – si on les avait correctement formés – étaient désormais les marionnettes d'un tyran.

Un autre message envoyé par le chef de l'Ordre Impérial : dans le monde dont il rêvait, les esprits les plus brillants nettoieraient les pots de chambre au service de brutes décérébrées.

Les jeunes femmes présentes – un mélange de Sœurs de la Lumière et de l'Obscurité – portaient des robes qui les couvraient du cou jusqu'aux chevilles. Mais le tissu était si transparent qu'elles auraient tout aussi bien pu être nues. Une façon de montrer à quel point l'empereur méprisait le pouvoir de ces femmes – et combien il aimait jouir de leur corps.

Les sœurs plus âgées ou peu séduisantes, vêtues de haillons, devaient s'acquitter d'une multitude de corvées humiliantes.

Jagang adorait avoir pour esclaves des sorciers et des magiciennes. Rabaisser les personnes douées de magie était un comportement en parfait accord avec la philosophie de l'Ordre.

Sans trahir l'ombre d'une émotion, Jagang regarda Zedd tandis qu'il étudiait le troupeau de serviteurs.

Avec son cou de taureau, Jagang ressemblait plus à une bête qu'à un homme. Sa puissante musculature, révélée par une jaquette de laine ouverte, accentuait cette impression. Même assis, cet homme était le plus imposant et le plus effrayant que le vieux sorcier eût jamais vu.

Devant les deux prisonniers silencieux, l'empereur mordit à belles dents sa cuisse de dinde et en arracha un énorme morceau. En mâchant, il parut réfléchir à ce qu'il allait faire de ses nouvelles proies.

Plus que tout le reste, c'étaient les yeux absolument noirs de Jagang qui glaçaient les sangs de Zedd. La dernière fois qu'il avait vu ces deux gouffres obscurs, il n'avait pas les mains liées, et aucun Rada'Han ne serrait son cou. Hélas, la fille que le don n'affectait pas l'avait empêché de porter le coup de grâce. Une occasion que le vieil homme risquait de regretter de plus en plus chaque jour. Pendant l'affrontement, au Palais des Inquisitrices, ce n'étaient pas des sœurs, des sorciers et des soldats qui avaient sauvé Jagang, mais une étrange gamine…

Les yeux noirs de Jagang – un signe typique de maturité pour ceux qui marchent dans les rêves – brillaient à la lumière des chandeliers. Dans leur insondable profondeur, des formes plus sombres encore semblaient dériver comme des nuages au cœur d'une nuit sans lune.

Le regard noir de l'empereur était aussi expressif que les yeux uniformément blancs d'Adie. Tandis que Jagang l'étudiait, le vieux sorcier dut faire un effort pour se détendre et continuer de respirer normalement.

Le plus terrifiant, au sujet des yeux du tyran, restait ce qu'ils révélaient de son esprit froid, fin et calculateur. Pour le combattre depuis longtemps, Zedd savait que sous-estimer cet homme était une des pires erreurs qu'on pouvait commettre.

— Jagang le Juste…, dit simplement la Sœur de l'Obscurité en désignant l'empereur. Excellence, voici Zeddicus Zu'l Zorander, le Premier Sorcier, et une magicienne nommée Adie.

— Je sais qui sont ces gens, lâcha Jagang d'une voix à la fois menaçante et dégoûtée.

Il s'adossa à sa chaise et brandit sa cuisse de dinde comme une épée.

— Le grand-père de Richard Rahl, d'après ce qu'on raconte, dit-il en désignant Zedd.

Le vieil homme ne répondit pas.

Jagang laissa tomber la cuisse de dinde sur une assiette, prit un couteau et, d'une seule main, se coupa une grosse tranche de viande rouge qu'il piqua sur la pointe de la lame. Le coude sur la table, il agita le couteau en parlant.

Du sang coulait lentement sur la lame…

— Tu espérais sûrement me rencontrer en d'autres circonstances, sorcier !

Sur cette saillie, l'empereur retira la viande de la pointe du couteau avec ses dents, la dévora comme s'il n'avait plus mangé depuis une semaine, puis la fit descendre en vidant un gobelet de vin en argent.

— Moi, en revanche, je suis ravi que vous ayez pu me rendre visite… En un seul morceau, je veux dire ! Bien, trêve de civilités. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter. Ou plutôt, en hôte attentionné, j'ai très envie de vous écouter parler.

Zedd et Adie ne pipèrent pas mot.

— On n'est pas causants ? Ne vous inquiétez pas, ça vous passera très vite.

Zedd ne prit pas la peine de dire que la torture ne ferait rien gagner à l'empereur. Jagang n'en croirait pas un mot. Et même dans le cas contraire, il n'aurait pas renoncé au plaisir d'assister au spectacle.

— Tu es plein de ressources, sorcier Zorander, dit Jagang en prenant une grappe de raisin dans une coupe. (Il goba langoureusement quelques grains.) Alors que tu étais seul en Aydindril, menacé par une armée entière, tu as réussi à me faire croire que

j'avais piégé Richard Rahl et la Mère Inquisitrice. Un coup de maître ! Quand un compliment est mérité, je n'hésite jamais à le faire…

» Et cette toile de lumière, quel exploit ! Sais-tu combien de centaines de milliers d'hommes ont péri à cause de toi ?

Zedd vit les muscles jouer sur l'avant-bras de Jagang, qui venait de serrer le poing.

Mais il rouvrit vite la main et s'empara d'un gros fond de jambon.

— C'est le genre de magie que tu devras faire pour moi, cher sorcier ! Selon ces crétines qu'on nomme des Sœurs de la Lumière – ou de l'Obscurité, en fonction du maître qu'elles se sont choisi dans l'au-delà – tu n'es pas l'auteur de cet exploit, mais le simple utilisateur d'un sortilège découvert dans la Forteresse du Sorcier. Une arme magique que tu as activée à distance par la ruse, probablement en exploitant la curiosité naturelle de l'un ou l'autre de mes soldats. Un imbécile qui a ramassé un objet qu'il aurait dû laisser sur le sol, par exemple…

Zedd fut atterré que Jagang ait pu en apprendre si long.

L'empereur arracha une grosse bouchée de jambon et prit à peine le temps de la mâcher. À l'évidence, les limites de sa patience étaient facilement atteintes.

— Comme cette merveilleuse magie n'est pas ta création, j'ai fait apporter ici des artefacts trouvés dans la forteresse, afin que tu m'apprennes à les utiliser. En ce moment, j'aurais besoin d'un sortilège qui m'aide à franchir quelques-uns des cols qui mènent en D'Hara. Si tu collabores, tu m'épargneras bien du tracas. Tu comprends ma hâte d'en finir avec cette ridicule résistance, je suppose ?

Zedd prit enfin la parole.

— Au sujet des artefacts, tu pourrais me torturer jusqu'à la fin des temps sans que je te dise un mot. Sais-tu pourquoi ? Parce que j'ignore à quoi ils servent, dans la grande majorité des cas. Contrairement à toi, je connais mes limites. J'ignore comment reconnaître une toile de lumière et comment l'activer. Contre ton armée, j'ai eu une sacrée chance que ça fonctionne !

— Sans doute, sans doute, mais tu en sais long sur quelques-uns de ces artefacts, j'en suis sûr. Tu es le Premier Sorcier, et il s'agit de ta forteresse. Même si tu as eu un peu de chance, il faut beaucoup de connaissances pour activer à distance une toile de ce type. Donc, tu peux m'aider à vaincre mes ennemis.

— Tu ne connais rien à la magie ! s'écria Zedd. De grandes idées naissent dans ton cerveau de profane, et tu crois qu'il suffit d'ordonner pour être obéi. Eh bien, tu te trompes ! Bref, tu es un imbécile qui raconte n'importe quoi sur la magie et qui n'a aucune idée de ses limites.

Jagang fronça presque imperceptiblement les sourcils.

— Désolé, sorcier, mais j'en sais plus long que tu l'imagines ! Tu me sous-estimes, pauvre vieillard sénile !

— Non, je te prends pour quelqu'un qui se fait des illusions…

— Des illusions ? Serais-tu capable de créer un Chapardeur, sorcier Zorander ?

Zedd se pétrifia un court instant, puis il se ressaisit. Jagang avait entendu ce nom quelque part, voilà tout. Ou il l'avait lu dans un des grimoires qu'il aimait consulter.

— Bien sûr que non, répondit le vieil homme. Et personne d'autre n'en serait capable.

— Parle pour toi, sorcier Zorander ! Tu n'as pas idée de mes compétences en magie. J'ai ramené à la vie de très anciens pouvoirs qu'on croyait à jamais morts et enterrés.

— Tes rêves sont grandioses, Jagang, je veux bien l'admettre. Mais il y a une grande distance entre les fantasmes et la réalité, et tu n'es pas près de la franchir.

— Sœur Tahira sait la vérité, dit l'empereur en désignant la femme avec son couteau. Dis-lui tout, ma petite chérie. Raconte-lui comment je transforme mes rêves en réalité.

Mal à l'aise, la sœur ainsi interpellée avança de quelques pas.

— Son Excellence ne ment pas, dit-elle en détournant la tête pour fuir le regard noir de Zedd. Sous sa brillante supervision, nous avons réveillé de très anciennes

connaissances. Avec l'aide du plus grand empereur de tous les temps, nous avons pu conférer à Nicholas, un simple sorcier, un pouvoir que nul n'avait eu depuis trois mille ans. C'est un des plus grands exploits de Son Excellence. Sache-le bien, sorcier Zorander : un Chapardeur arpente de nouveau le monde. Ce n'est pas du tout un mensonge…

» Je peux en témoigner, car j'ai assisté à la naissance de ce Chapardeur.

— Tu as créé un Chapardeur ? cria Zedd. (S'il n'avait pas eu les mains liées, il aurait volontiers étranglé la stupide magicienne.) As-tu perdu l'esprit, à supposer que tu en aies jamais eu un ? (La sœur battit en retraite sous cet assaut verbal.) Jagang, les Chapardeurs étaient des catastrophes ! Des créatures incontrôlables ! Il faut être fou pour avoir pris ce risque.

— Serais-tu jaloux, sorcier ? Crèverais-tu d'envie parce que tu n'as pas su te procurer une telle arme pour m'affronter ? Ou es-tu mort de peur parce que je vais pouvoir te voler Richard Rahl et son épouse ?

— Un Chapardeur a des pouvoirs qui te dépasseront…

— Quelqu'un qui marche dans les rêves n'a rien à craindre d'un voleur d'âmes. Mon pouvoir est plus rapide que le sien. Je lui suis de loin supérieur.

— Que vient faire la rapidité là-dedans ? Un Chapardeur ne peut pas être contrôlé, et il ne t'obéira pas.

— Jusqu'à maintenant, tout se passe bien… Tu as besoin de magie pour dominer les gens, mais ce n'est pas mon cas. Aussi bien avec Nicholas qu'avec l'humanité, note-le…

» Tu es obsédé par la notion de « contrôle », sorcier. Pas moi… Figure-toi que j'ai trouvé une multitude de gens du type que tes prédécesseurs, il y a des millénaires, ne voulaient surtout pas voir errer en liberté dans le monde. Des hommes et des femmes insensibles à la magie, situ veux tout savoir ! Bref, des personnes que les manipulateurs de ta sorte ne pouvaient pas contrôler.

Jagang tapa du poing sur la table, et tous les esclaves sursautèrent.

— Tu veux que l'humanité entière ait au moins une parcelle de don, pas vrai, vieil homme ? Afin de pouvoir la dominer aisément, bien sûr… Tu aimerais pouvoir passer autour du cou de chaque être humain vivant un collier comme celui qui te laisse entièrement à ma merci…

» J'ai découvert où vivaient ces proscrits, et je les ai ramenés dans le monde. Lamente-toi, vieillard, car ta maudite sorcellerie ne les affecte pas !

Zedd aurait été en peine de dire où Jagang avait déniché ces gens insensibles au don. Mais il savait que ce n'était pas du bluff…

— Pour les tenir sous ton joug, tu as créé un Chapardeur… Ce n'est pas mal joué…

— Vous avez banni ces pauvres gens, et nous les accueillons parmi nous. Mieux que ça, nous voulons en faire les modèles de l'humanité à venir. Leur nature même les lie à notre grand projet : débarrasser l'humanité de la magie. Quand nous aurons réussi, le monde sera uni et il vivra en paix.

» J'ai un avantage sur toi, vieillard : la justice est de mon côté. Pour gagner, tu as besoin de la magie. Moi non. Je prépare l'humanité future et il est déjà bien trop tard pour changer de cap.

» Mes « bannis » m'ont déjà aidé à conquérir ta forteresse. Avec leur aide, j'y ai récupéré de formidables artefacts. Et tu n'as rien pu faire pour nous arrêter. Bientôt, les hommes suivront librement le chemin de leur choix, sans souffrir sous le joug de la magie.

» Un Chapardeur participe désormais à ce noble combat. Et crois-moi, l'aide de Nicholas s'est déjà révélée précieuse.

» En plus d'être invincible face aux gens comme toi, il a proposé de me livrer les deux proies que je convoite le plus au monde : ton petit-fils et sa femme. J'ai de grands projets pour ces deux-là… Enfin, surtout pour l'Inquisitrice. En ce qui concerne Richard, ce sera plus classique et beaucoup plus bref…

Zedd bouillait de fureur. Sans le maudit collier, il aurait déjà réduit en cendres le pavillon et tous ses occupants.

— Quand ton Nicholas aura mesuré toute l'étendue de son pouvoir, il exigera une récompense que tu risques de trouver dure à avaler !

Jagang écarta les bras et haussa les épaules.

— Encore une grossière erreur, sorcier. En échange du seigneur Rahl et de son épouse, aucun prix ne me paraîtra trop élevé. Même si j'apprécie le butin, mon vrai plaisir est d'imposer ma volonté aux infidèles. Seul l'objectif final importe vraiment à mes yeux. Et il consiste à voir tous les hommes servir le Créateur et adhérer à ma juste cause.

Content de sa tirade, Jagang prit des noix dans une coupe et les mangea en silence.

— Zedd a tort, déclara Adie. Tu sais ce que tu fais, nous avons payé pour nous en apercevoir. Dominer le Chapardeur ne te posera aucun problème. Puis-je te suggérer de le garder toujours à tes côtés, afin qu'il t'aide en permanence ?…

L'empereur eut un sourire ironique.

— Toi aussi, vieille peau de magicienne, tu me diras tout ce que tu sais au sujet des artefacts.

— Pauvre empereur, tu n'es qu'un idiot encombré d'un trésor inutile. J'espère que tu te froisseras un muscle en le transportant partout avec toi.

— Adie parle d'or, intervint Zedd. Tu n'es qu'un lourdaud incompétent qui…

— Assez, assez, tous les deux ! s'écria Jagang. Vous espérez m'énerver assez pour que je vous réduise en bouillie sur-le-champ ? Histoire de vous épargner le juste châtiment qui vous attend ?

Zedd et Adie ne répondirent pas.

— Quand j'étais jeune, continua Jagang d'un ton presque rêveur, je n'étais rien. Un petit dur des rues d'Altur'Rang. Une brute et un voleur. Ma vie n'avait pas de sens, et en guise d'avenir, je pensais à mon prochain repas.

» Un jour, j'ai remarqué un homme qui descendait la rue. Comme il semblait plutôt prospère, je me suis caché sous une porte cochère, puis glissé derrière lui pour l'assommer. Mais il s'est tourné vers moi et m'a regardé dans les yeux.

» Son sourire m'a paralysé. Ce n'était pas un signe de faiblesse, ni de gentillesse, mais le sourire de quelqu'un qui peut vous tuer sur-le-champ si ça l'amuse.

» Sortant une pièce de sa poche, il me l'a négligemment jetée, puis il s'est détourné et a repris son chemin.

» Quelques semaines plus tard, au milieu de la nuit, alors que je dormais sous un tas de couvertures mitées, je me suis réveillé et j'ai vu une silhouette à l'entrée de la ruelle. J'ai su que c'était lui avant même qu'il m'ait lancé une pièce. Puis il a disparu dans les ténèbres.

» Je l'ai revu des jours plus tard, assis sur un banc, à la lisière d'une place très fréquentée par les traîne-misère d'Altur'Rang. Personne ne donnait une chance à ces types. Exactement comme à moi… La cupidité des gens les avait vidés de toute vie, et j'allais souvent les voir pour me dire que je ne voulais pas leur ressembler en vieillissant. Mais je savais que ce serait inévitable. Un déchet humain, voilà ce que j'étais destiné à être. Une âme sans valeur attendant de sombrer dans l'oubli de l'après-vie.

» Ce jour-là, je me suis assis sur le banc, et j'ai demandé à l'homme pourquoi il m'avait donné de l'argent. Au lieu de me fournir une réponse bateau – après tout, je n'étais qu'un gosse – il m'a parlé du sens de la vie, du grand destin de l'humanité et de notre bref passage en ce monde sur la route du bonheur que le Créateur garde en réserve pour nous. À condition, bien sûr, que nous nous montrions à la hauteur du défi…

» Je n'avais jamais entendu un discours pareil… Cela dit, j'ai répondu que tout ça n'avait guère d'importance dans la vie d'un vulgaire voleur. Il m'a corrigé, affirmant que j'étais un pauvre garçon en lutte contre l'injustice de sa naissance. L'humanité était

coupable de m'avoir fait tel que j'étais. Et le seul chemin vers la rédemption passait par le sacrifice au service des autres.

» Cet homme m'a ouvert les yeux sur la perversité fondamentale de l'être humain.

» Avant de partir, il s'est retourné et m'a demandé si je connaissais la durée de l'éternité. J'ai répondu que non, bien entendu. Il a déclaré que notre misérable passage en ce monde représentait moins d'une seconde sur la grande horloge de l'Univers. Entre la naissance et la mort, a-t-il ajouté, il n'y avait qu'un battement de cœur.

» Pour la première fois, j'ai réfléchi au sens de la vie et à la mission de l'humanité…

» Au cours des mois suivants, le frère Narev prit le temps de me parler de la Création et de l'éternité. Grâce à lui, j'ai entrevu la possibilité d'un avenir meilleur. Grâce au sacrifice et à la rédemption, le pécheur que j'étais vit de nouveau la lumière déchirer son linceul de ténèbres.

» Je décidai de me dévouer à lui, et il accepta de me prendre à ses côtés.

» Pour moi, le frère Narev était un professeur, un prêtre, un conseiller, un ange salvateur et (Jagang braqua les yeux sur Zedd) un grand-père adoré.

» Il m'a montré ce que l'humanité devait être. Grâce à lui, j'ai vu que les désirs égoïstes conduisaient les hommes à leur perte. Au fil du temps, je suis devenu le bras armé de sa philosophie. Il était l'âme de l'Ordre. Moi, j'en étais le corps…

» Le frère Narev m'a laissé l'honneur de déclencher la révolution. Il m'a confié un rôle central dans la lutte de l'humanité contre le péché. L'Ordre est le seul espoir d'avenir de ce monde, et c'est le frère Narev en personne qui m'a chargé d'incarner sa vision au milieu des flammes qui purifient nos frères humains.

Jagang eut un sourire sinistre qui fit frissonner Zedd.

— Ce printemps, alors que j'apportais la bonne parole au Nouveau Monde, qui aurait dû m'accueillir à bras ouverts, moi le libérateur qui écraserait la magie, je suis entré en Aydindril, et qu'ai-je trouvé devant le Palais des Inquisitrices ?

» La tête du frère Narev fichée sur une pique. Et un petit mot : « Avec les compliments de Richard Rahl. »

» Ton petit-fils, sorcier, a osé traiter ainsi le plus grand homme qui ait jamais vécu. Il a tué le représentant du Créateur en ce monde !

» S'il existe un pire crime contre l'humanité, j'entends qu'on me dise lequel !

Des formes sombres passèrent dans les yeux noirs de l'empereur.

— Richard Rahl subira un juste châtiment, sorcier Zorander. Avant que je l'envoie rejoindre le Gardien, il souffrira physiquement et moralement, puisque sa femme sera devenue un simple jouet entre mes mains. Quand il aura bu le calice jusqu'à la lie, je le tuerai…

Zedd étouffa un bâillement.

— Une jolie histoire… Surtout quand on oublie les centaines de milliers d'innocents morts parce qu'ils ont refusé de se plier à la vision perverse du monde de ton maudit frère Narev.

» Allons, Jagang, assez d'excuses pathétiques ! Coupe-moi la tête, fiche-la sur une pique, et n'en parlons plus !

Jagang eut soudain un sourire triomphal.

— Ce ne sera pas si simple que ça, vieil homme. D'abord, tu auras des choses à me dire…

Chapitre 38

— Ah oui ! dit Zedd, la torture… J'avais presque oublié…

— La torture ? répéta Jagang.

Avec deux doigts, il désigna une des femmes, sur sa droite. La sœur d'un certain âge sursauta quand elle vit que l'empereur braquait les yeux sur elle. Cessant aussitôt de se tordre nerveusement les mains, elle s'éloigna et disparut derrière une tenture. Zedd l'entendit murmurer des ordres urgents à des auditeurs invisibles, puis il entendit des bruits de pas – pour une raison inconnue, des gens sortaient à la hâte du pavillon.

Alors qu'Adie et Zedd crevaient de faim et de froid, Jagang recommença de ripailler.

Quand il fut enfin repu, il posa son couteau sur une assiette. Aussitôt, les esclaves passèrent à l'action. Ils remportèrent les plats – presque tous entamés, mais aucun terminé –, les couverts, les assiettes et les carafes pour ne laisser que les chandeliers, les livres, les rouleaux de parchemin et la coupe en argent remplie de noix.

Sœur Tahira, la femme qui avait capturé Zedd et Adie à la forteresse, se tenait sur le côté, les mains croisées devant elle. Malgré la terreur que lui inspirait l'empereur – la cause principale de sa servilité envers lui – elle fit aux deux vieillards un sourire pervers qui se passait d'explications. Elle attendait impatiemment la suite et s'en délecterait !

Quand six hommes terrifiants entrèrent dans la salle et se campèrent sur un côté, le vieil homme commença à comprendre pourquoi Tahira ne se tenait plus d'excitation.

Il n'avait jamais rencontré des brutes si crasseuses et puantes. Les cheveux gras et emmêlés, les mains et les avant-bras couverts de taches noirâtres, les ongles noirs de saleté et volontairement mal coupés, ces « hommes de l'art » portaient des haillons souillés de sang séché et d'autres fluides immondes.

Des tortionnaires hautement spécialisés, comprit Zedd.

Conscient qu'elle espérait le voir céder à la panique, il cessa de soutenir le regard impassible de la Sœur de l'Obscurité.

Sans doute sous la menace de soldats en armes qui restaient invisibles pour le moment, un petit groupe d'hommes et de femmes entra soudain dans la salle privée obscure du pavillon impérial. On eût dit pour l'essentiel des paysans ou de modestes travailleurs raflés par des patrouilles. Les hommes serraient leur épouse dans leurs bras et les enfants s'accrochaient aux jupes de leur mère.

Les soldats entrèrent à leur tour et poussèrent les otages de l'autre côté de la salle, face à la ligne de bourreaux.

Jagang croqua langoureusement une noix tout en étudiant le vieux sorcier.

— Excellence, dit la sœur qui était allée chercher les familles, voici un échantillon de gens du coin, comme vous l'aviez demandé. (Elle désigna le maître de l'Ordre Impérial.) Bonnes gens, inclinez-vous devant Jagang le Juste, notre empereur vénéré. Guidé par l'infinie sagesse du Créateur, il nous apporte la Lumière ultime. Grâce à lui, nous savons

qu'il faut être humble et serviable en ce monde pour mériter la joie éternelle aux côtés du Créateur, quand viendra l'heure d'entrer dans l'après-vie.

Amusé, Jagang regarda les habitants des Contrées du Milieu le gratifier de révérences maladroites.

La terreur presque timide de ces malheureux retourna l'estomac de Zedd. Pour arriver jusque-là, ils avaient dû traverser le camp de l'Ordre et mesurer la taille de l'armée qui venait de conquérir leur patrie.

— Vous connaissez peut-être cet homme, dit Jagang en désignant le grand-père de Richard. C'est le Premier Sorcier Zorander, un des monstres qui vous ont opprimés avec la complicité de la magie. Comme vous pouvez le voir, il est maintenant prisonnier devant moi. Vous voilà libérés de son joug et de celui de ses semblables.

Les otages regardèrent Zedd puis l'empereur. Se demandant ce qu'ils fichaient sous le pavillon du chef ennemi, ils ignoraient que faire.

Finalement, ils inclinèrent la tête et marmonnèrent des remerciements à leur « sauveur ».

— Les sorciers et les magiciennes, comme ces deux-là, auraient pu mettre leur pouvoir au service de l'humanité, mais ils ont préféré poursuivre des objectifs égoïstes. En refusant de se sacrifier pour les plus démunis, ils se sont montrés terriblement égocentriques. Vivre ainsi dans l'opulence alors que tant d'innocents souffraient… Je suis furieux à l'idée de ce qu'ils auraient pu faire pour vous, mes amis, s'ils n'étaient pas des monstres ! Des femmes, des enfants et des vieillards sont morts à cause de la cupidité de ces chiens !

» Ce sorcier et cette magicienne comparaissent devant moi parce qu'ils ont refusé de m'aider à libérer le Nouveau Monde tout entier. Je leur ai demandé comment fonctionnent les artefacts qu'ils ont utilisés pour tuer par dizaines de milliers de nobles et courageux soldats. Alors qu'ils ont agi pour se venger d'avoir perdu le pouvoir, ces assassins se murent dans le silence.

Des dizaines d'yeux écarquillés se rivèrent sur Zedd et Adie.

— Je pourrais vous dire combien de morts cet homme a sur la conscience, mais vous risqueriez de ne pas me croire. Sachez seulement que je ne le laisserai pas faire d'autres victimes. Aujourd'hui, je déclare que la coupe est pleine !

Jagang sourit aux enfants et leur fit signe d'approcher. Les dix ou douze gamins, âgés de six à treize ans, ne bougèrent pas. Levant les yeux vers leurs parents, l'empereur refit les mêmes gestes. Comprenant qu'ils n'avaient pas le choix, les adultes poussèrent leurs petits vers le siège de celui qui marche dans les rêves.

Jagang accueillit les enfants à bras ouverts. Il les embrassa, ébouriffa leurs cheveux et fit mine de ne pas s'apercevoir qu'ils tremblaient de terreur.

Un silence de mort régnait dans la salle.

Le spectacle le plus angoissant que Zedd ait jamais vu.

— À présent, dit Jagang en souriant, si je vous disais pourquoi vous êtes ici, braves gens ?

Il tira de force les enfants près de lui. Tandis qu'une sœur interceptait un petit garçon qui voulait retourner près de ses parents, Jagang saisit une fillette par la taille et la posa sur ses genoux.

La petite frémit de terreur et eut un petit cri de panique quand son regard croisa celui de l'empereur.

— Le sorcier et la magicienne ne veulent pas m'aider, reprit Jagang. Pour sauver un nombre incroyable de vies, je dois les convaincre de coopérer et de répondre *honnêtement* à mes questions. Comme ils s'entêtent, j'espère, mes bons amis, que vous saurez les convaincre de changer d'avis. Si vous réussissez, beaucoup d'innocents auront la vie sauve, et des millions d'autres seront enfin libérés de la tyrannie de la magie.

Jagang tourna la tête vers les tortionnaires et leur fit signe d'avancer.

— Que comptez-vous faire ? demanda une femme alors que son mari tentait en vain de la faire taire. Quelles sont vos intentions ?

— Mes intentions ? Je l'ai déjà dit : faire en sorte que vous convainquiez le sorcier et la magicienne de coopérer. Pour cela, je vais vous faire placer dans une tente avec eux afin que vous leur fassiez la morale.

Quand les tortionnaires commencèrent de se saisir d'eux, les enfants éclatèrent en sanglots. Voyant leur détresse, les parents tentèrent de voler à leur secours, mais les bourreaux les repoussèrent sans difficulté.

— Libérez les petits ! crièrent à l'unisson plusieurs otages.

— Désolé, répondit Jagang, mais c'est impossible…

Il fit un nouveau signe aux hommes, qui entraînèrent les gamins hors du pavillon.

En larmes, des pères et des mères tentèrent en vain de toucher les petits êtres qui comptaient plus que tout au monde à leurs yeux.

Craignant d'attirer davantage de malheur encore sur la tête de leurs petits, les adultes s'immobilisèrent.

Dès que les enfants furent sortis, les sœurs bloquèrent l'issue pour empêcher les adultes de les suivre.

Des cris et des sanglots firent trembler les tentures du pavillon.

— Silence ! cria Jagang en tapant sur la table.

Aussitôt, tout le monde se tut.

— Maintenant, annonça Jagang, les deux prisonniers vont être enfermés avec vous dans une tente. À l'intérieur, il n'y aura pas de gardes – aucune surveillance.

— Et nos enfants ? demanda une femme qui se fichait totalement du destin de Zedd et d'Adie.

Jagang prit une bougie et la posa devant lui sur la table.

— Voici la tente où vous serez avec les deux prisonniers, mes bons amis. (De la pointe d'un index, il dessina un cercle autour de la bougie.) Tout autour se dresseront d'autres tentes, plus petites. (Jagang prit des noix dans la coupe, en disposa sur le périmètre du cercle qu'il venait de tracer et goba les autres.) Vos enfants seront là…

Les otages regardèrent l'empereur croquer ses noix. Une question leur brûlait les lèvres, mais ils n'osaient pas la poser, bien trop effrayés par la réponse possible.

— Pourquoi ? demanda finalement une femme.

Les yeux noirs de Jagang balayèrent l'assistance.

— Parce que c'est là que mes bourreaux les tortureront.

Les parents blêmirent, les yeux écarquillés. Une femme s'évanouit et plusieurs autres s'agenouillèrent près d'elle.

Tahira s'accroupit et posa une main sur le front de la malheureuse, qui rouvrit immédiatement les yeux.

La sœur ordonna à toutes les femmes de se relever.

Quand il fut sûr que tout le monde l'écoutait, Jagang reprit le fil de la démonstration.

— Les petites tentes seront assez proches pour que vous entendiez crier vos enfants. Cela vous permettra de comprendre qu'on ne leur épargne rien de ce qu'un homme peut faire de plus terrible à sa victime…

Tétanisés, les parents semblaient incapables d'en croire leurs oreilles.

— Toutes les deux ou trois heures, je viendrai voir si vous avez réussi à persuader les deux vieillards de parler. Si ce n'est pas le cas, j'irai vaquer à mes occupations – ou dormir paisiblement, selon l'heure de la journée.

» Un point important : montrez-vous convaincants, mes amis, mais ne tuez surtout pas le sorcier et sa complice. S'ils meurent, ils ne répondront jamais à mes questions, et vos enfants ne sortiront pas vivants de ces tentes. (Jagang braqua ses yeux noirs sur Zedd.) Mes hommes sont des tortionnaires très compétents. Quand tu entendras les cris des gamins, sorcier, tu n'auras plus aucun doute sur leurs talents ou leur détermination.

Tu dois savoir qu'on peut garder longtemps en vie les gens qu'on torture, mais il ne faut quand même pas s'attendre à un miracle. Des êtres si jeunes ne survivront pas indéfiniment. S'ils périssent trop vite, il y a dans le coin d'autres parents et d'autres enfants…

Zedd ne put retenir les larmes qui perlaient à ses paupières. Elles roulèrent sur ses joues tandis que Tahira le poussait vers la sortie.

Les otages s'accrochèrent à lui, l'implorant d'obéir à l'empereur.

Zedd enfonça les talons dans le sol et s'immobilisa devant la table de Jagang. D'un regard, il réduisit les adultes au silence.

— J'espère que vous mesurez maintenant la monstruosité de nos ennemis. Désolé, mais je ne peux rien faire pour vous en ces heures des plus sombres. Si je donnais satisfaction à cet homme, d'autres enfants, innombrables, seraient victimes de sa brutalité. Je comprends que cet argument ne pèse pas lourd face à la vie de *vos* petits, mais je dois en tenir compte. Implorez les esprits du bien qu'ils ne souffrent pas trop et connaissent rapidement la paix éternelle.

Ne pouvant rien dire de plus aux parents, Zedd se tourna vers l'empereur.

— Ça ne marchera pas, Jagang. Je sais que tu le feras quand même, mais ce sera inutile.

L'empereur se leva lentement.

— Il y a beaucoup d'enfants dans les Contrées du Milieu. Combien es-tu prêt à en sacrifier avant d'œuvrer à la libération de l'humanité ? Quand cesseras-tu de leur dénier un avenir plein de joie, de liberté et de solidarité ?

À la lumière des bougies, les lourdes chaînes d'or et d'argent passées autour du cou de Jagang brillaient sinistrement. Les médailles et autres ornements accrochés à sa jaquette – sa part du butin, sans nul doute – luisaient également, tout comme les chevalières et les bagues royales qu'il portait à tous les doigts.

Zedd se sentit écrasé par l'avenir qui attendait l'humanité sous le joug de ce tyran et de ses sbires.

— Tu ne peux pas vaincre, sorcier, dit l'empereur. Comme tous ceux qui combattent dans ton camp – les oppresseurs des petites gens – tu es incapable de te sacrifier pour sauver des enfants. En paroles, tu es un héros, mais dès qu'il faut agir, tu as l'âme et le cœur d'un pleutre. Contrairement à moi, tu n'as pas le cran de faire ce qui s'impose pour remporter la victoire…

Jagang inclina la tête. Comprenant le message, la Sœur de l'Obscurité poussa Zedd vers la sortie.

Les parents des petits suppliciés suivirent le mouvement.

Dans le lointain, on entendait déjà les premiers cris des pauvres gosses…

Chapitre 39

— Ils ne sont pas loin, annonça Richard en revenant sous le couvert des arbres.

En silence, il regarda Kahlan ajuster le tombé des épaules de sa robe.

Le vêtement n'avait pas souffert de son long séjour dans un sac. Le tissu blanc satiné brillait comme à l'accoutumée et la coupe très simple de la robe, sans dentelles ni fioritures, ne retirait rien à sa sobre élégance.

Voir Kahlan dans sa robe d'Inquisitrice continuait de couper le souffle à Richard…

Lorsque Cara siffla, l'épouse de Richard jeta un coup d'œil hors du bosquet.

Le signal que Richard avait appris à la Mord-Sith imitait le chant haut perché d'une espèce très commune de piouis de l'Est. Au début, Cara n'avait pas demandé de quel oiseau elle reprenait le cri. Quand elle avait posé la question, et obtenu la réponse, la Mord-Sith s'était écriée qu'elle refusait d'apprendre le langage d'une bestiole affublée d'un nom pareil. Peu enclin à polémiquer, le Sourcier avait proposé de lui enseigner le chant d'une variété de faucon des pins à courte queue particulièrement féroce. Un animal qui convenait mieux à une Mord-Sith, avait-il admis, mais qui exigerait plus d'efforts, car les modulations de son chant étaient étonnamment raffinées.

Contente d'avoir pu faire son petit numéro, Cara avait opté pour la solution la plus flatteuse. Comme elle était douée, cet apprentissage ne lui avait pas pris trop de temps.

Richard s'était bien gardé de lui révéler qu'il n'existait pas de « faucon des pins à courte queue ». De plus, aucune espèce d'oiseau de proie ne sifflait de cette façon-là…

Sur son socle, la statue du guerrier continuait de monter la garde sur une partie du col où nul ne s'était plus aventuré depuis des millénaires. Pour la énième fois, Richard se demanda pourquoi les « Anciens » avaient érigé un monument pareil à un endroit où personne ne le verrait jamais.

Et quelle bizarre culture avait pu exiler de pauvres gens pour le « crime » de ne pas avoir en eux une étincelle de don ? Encore une question sans réponse qui s'ajoutait à la longue liste du Sourcier…

— Ne bouge plus, et laisse-moi te regarder, dit-il à son épouse.

Kahlan se tint bien droite, les bras le long des flancs, pendant que son mari rectifiait les plis du tissu, sur ses avant-bras.

Sous leurs sourcils gracieux qui évoquaient les ailes de quelque aigle majestueux, les yeux verts de la jeune femme plongèrent dans ceux de son compagnon.

Richard trouvait que Kahlan embellissait chaque jour. Depuis leur rencontre, les épreuves et la maturité l'avaient rendue plus fascinante encore. Et l'intelligence qui brillait dans ses yeux avait gagné en profondeur.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça, Richard ?

Malgré les angoisses qui le taraudaient, le Sourcier ne put étouffer un sourire.

— Te voir dans cette robe, avec tes longs cheveux, sur un fond de nature, me fait repenser au jour de notre rencontre.

Un sourire très particulier naquit sur les lèvres de Kahlan. Cette expression strictement réservée à Richard illuminait tout le visage de l'Inquisitrice. L'exact opposé du masque qu'elle devait souvent porter dans l'exercice de ses fonctions.

Posant les mains sur les épaules de son mari, elle l'attira vers elle et l'embrassa.

Comme toujours, ce baiser entraîna Richard dans un tourbillon de désir – un vortex délicieux où il oublia pour un temps jusqu'à l'existence du monde.

Kahlan aussi se laissa emporter.

Pendant quelques secondes, il n'exista plus d'Ordre Impérial, d'Empire bandakar, d'Épée de Vérité, de Carillons, de migraines provoquées par le don, de poison, de balises d'avertissement, de coureurs, de Sœurs de l'Obscurité, d'empereur Jagang ou de Chapardeur nommé Nicholas.

À ces moments-là, il n'y avait plus qu'eux deux. Sans Kahlan, rien n'aurait eu importance pour Richard, et chaque baiser lui rappelait qu'il en irait ainsi jusqu'à la fin des temps.

La jeune femme s'écarta un peu de son mari.

— Depuis notre rencontre, tu n'as eu que des problèmes, dit-elle tristement.

— Et avant, répondit Richard, je n'avais rien du tout, parce que ma vie a commencé au moment où je t'ai trouvée.

Sur ces mots, il embrassa de nouveau sa bien-aimée.

Betty choisit cet instant-là pour lui flanquer un coup de tête dans la jambe et pousser un bêlement plaintif.

— Vous serez bientôt prêts ? cria Jennsen, qui attendait à la lisière du bosquet. Ils seront là dans un instant. Vous n'avez pas entendu le signal de Cara ?

— Si, si ! répondit Kahlan. Nous arrivons ! (Elle étudia Richard de la tête aux pieds et sourit.) Eh bien, seigneur Rahl, dans ta tenue de sorcier de guerre, tu ne ressembles plus beaucoup au guide forestier que j'ai rencontré. Pourtant, tu es resté la même personne. Tes yeux n'ont pas du tout changé, malgré les épreuves… Au fait, je n'y vois pas trace des maux de tête magiques ?

— Ils me laissent en paix depuis quelque temps. De toute façon, après des baisers pareils, comment pourrait-on avoir des migraines ?

— Eh bien, si ce traitement est efficace, n'hésite pas à faire appel à moi dès que tu en as besoin…

Richard caressa les cheveux de sa femme, la regarda une fois encore dans les yeux, puis lui passa un bras autour de la taille. Ensemble, ils se dirigèrent vers la sortie du bosquet.

— Je les ai repérés ! cria Jennsen en courant vers les deux jeunes gens. Tout à l'heure, quand j'étais en haut… Ils seront là bientôt, et Tom ouvre la marche !

La jeune femme écarquilla soudain les yeux, comme si elle venait de s'apercevoir que les deux époux avaient changé de tenue.

— Quelle robe ! s'exclama-t-elle. Et toi, Richard, tu as une de ces allures ! On dirait un roi et une reine prêts à diriger le monde.

— Eh bien, fit Richard, espérons que les compagnons d'Owen penseront comme toi…

— Le seigneur Rahl m'a confié un jour qu'il avait l'intention de régner sur le monde, confirma Cara en approchant à grands pas.

Vêtue de son uniforme de cuir rouge, elle avait l'air aussi impressionnante que la première fois que Richard l'avait vue, dans les couloirs du Palais du Peuple.

— Sans blague ? demanda Jennsen.

— L'exercice s'est révélé plus difficile que prévu, soupira Richard.

— Si vous nous écoutiez plus, la Mère Inquisitrice et moi, dit Cara, votre vie serait bien plus simple.

Richard ignora la plaisanterie.

— Tu veux bien aller récupérer les affaires ? demanda-t-il à la Mord-Sith. J'aimerais que Kahlan et moi soyons là-haut avant que Tom arrive avec Owen et ses compagnons.

Cara partit récupérer les objets qu'ils avaient fabriqués au prix d'un travail acharné. Elle en empila quelques-uns et fit le compte de certains autres.

— Attache Betty pour qu'elle reste ici, dit Richard en posant une main sur l'épaule de sa sœur. Ça ne te gêne pas ? Nous n'avons pas besoin qu'elle nous traîne dans les jambes…

— Je m'assurerai qu'elle ne bougera pas, répondit simplement la jeune femme.

Elle bouillait d'impatience de revoir Tom, ça crevait les yeux.

— Tu es très belle, dit Richard. Une vraie princesse…

Jennsen eut enfin un grand sourire.

La queue battant la mesure, Betty regarda les humains et les implora du regard de l'emmener avec eux.

— Allons, viens avec moi, lui dit Jennsen. Pour une fois, tu resteras en arrière…

Elle saisit la longe de la chèvre et l'empêcha de suivre Richard et Kahlan, qui sortirent à pas lents du bosquet.

Des nuages bas obscurcissaient le ciel juste au-dessus des pics. Dans ces conditions, pensa Richard, on avait le sentiment de ne pas être bien loin du toit du monde.

Au niveau du sol, le vent était tombé. Dans le ciel, il soufflait toujours, poussant les nuages comme s'ils étaient d'énormes oiseaux noirs en route pour on ne savait quel pays de cocagne.

La tempête de la veille s'était calmée et le soleil, au cours d'une brève apparition, avait fait fondre une partie de la neige qui recouvrait le col.

Aujourd'hui, songea Richard, il y avait fort peu de chances que l'astre du jour daigne se montrer.

La gigantesque sentinelle de pierre sondait toujours l'horizon, en direction des Piliers de la Création. En gravissant la pente, Richard scruta le ciel et n'aperçut rien d'inquiétant. Depuis que les voyageurs avaient opté pour l'ancienne piste, les coureurs ne s'étaient plus montrés, et le Sourcier ne s'en plaignait pas.

Le premier soir, Richard et ses compagnes avaient travaillé dur pour se construire un abri confortable. Par bonheur, ils avaient réussi à finir avant que la nuit soit tout à fait tombée.

Le lendemain matin, Richard était remonté étudier la statue. Retirant davantage de neige, il avait découvert d'autres inscriptions.

Désormais, il en savait plus sur l'homme qui avait servi de modèle à la sculpture. Depuis, des bourrasques avaient de nouveau projeté de la neige sur les inscriptions…

— Ils vont t'écouter, Richard, affirma Kahlan. J'en suis certaine.

À chaque inspiration, la poitrine du Sourcier lui faisait un peu plus mal, et il ne parvenait plus à le cacher à ses compagnes.

— J'espère bien… Sinon, je n'aurai pas une chance de me procurer l'antidote…

Seul, Richard n'y parviendrait pas, et il en avait parfaitement conscience. Même s'il savait à présent invoquer son don et dominer un minimum son pouvoir, il restait incapable de chasser l'Ordre Impérial de Bandakar d'un simple froncement de sourcils – fût-il magique ou non. De toute façon, un tel exploit aurait été hors de portée du plus grand sorcier de tous les temps. Quand on savait l'utiliser, la magie était un excellent outil, comme l'Épée de Vérité. Mais elle ne sauverait pas Richard, car elle n'était pas la panacée. S'il voulait réussir, il devrait faire appel à son intelligence.

Aujourd'hui, il n'était même plus sûr de pouvoir se fier à la magie de son arme. Et son don, apparemment, tentait de nouveau d'avoir sa peau. Parfois, il avait le sentiment que la magie et le poison faisaient la course pour savoir lequel des deux le tuerait le premier.

Richard et Kahlan gravirent la pente jusqu'à la statue, puis ils se placèrent à côté d'elle, tout en haut du col – l'endroit où ils avaient décidé d'attendre leurs visiteurs. De

ce point d'observation, ils pouvaient voir la piste qui serpentait sur l'autre versant de la montagne.

Tom guidait la petite expédition d'un pas assuré. Levant les yeux, il vit immédiatement comment le seigneur Rahl et sa femme étaient vêtus et s'abstint de les saluer joyeusement. Décidément, songea Richard, cet homme avait l'esprit vif.

Histoire d'impressionner les Bandakars qui suivaient le géant blond, le Sourcier fit coulisser l'Épée de Vérité dans son magnifique fourreau.

Dans le ciel, les nuages noirs formaient une masse compacte comme s'ils se pressaient les uns contre les autres pour mieux assister à un spectacle.

Dominant de toute sa hauteur les Bandakars et l'empire d'où ils venaient, Richard prit la main de sa femme.

En silence, les deux époux attendirent de relever un défi susceptible de changer à jamais la nature même du monde.

Ou de mettre un terme à l'existence du Sourcier de Vérité.

Chapitre 40

Lorsque toute la colonne de visiteurs fut enfin visible, Richard se massa lentement le front entre le pouce et l'index et soupira de désagrément.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan, assise sur un rocher quelques pas derrière lui.

— Il n'y a même pas cinquante hommes…

L'Inquisitrice se leva, alla rejoindre son mari et lui prit la main.

— Eh bien, ça nous en fait cinquante fois plus qu'avant… Ce n'est pas si mal…

Cara arriva sur ces entrefaites. Posant son fardeau sur le sol, elle alla se poster sur la gauche de son seigneur.

Richard croisa le regard sinistre de la Mord-Sith. Comment faisait-elle pour avoir toujours l'air de s'attendre au pire depuis le début ? De temps en temps, son éternel pessimisme tapait un peu sur les nerfs du Sourcier.

Tom marchait toujours en tête quand le petit groupe atteignit le sommet du col. Bien que l'ascension l'eût épuisé, le colosse blond eut un grand sourire lorsqu'il aperçut Jennsen, qui attendait derrière le socle de la statue, à l'abri des regards.

Quand ils découvrirent le Sourcier en grande tenue de sorcier de guerre – sans même parler du fourreau décoré d'or et d'argent de son épée – les Bandakars ralentirent le pas comme si tout leur courage venait de les abandonner.

Lorsqu'ils virent Kahlan, debout très légèrement derrière son mari, ils s'immobilisèrent, reculèrent de quelques pas puis inclinèrent respectueusement la tête.

À l'évidence, ils ne s'attendaient pas à être accueillis par deux souverains.

— Allons, avancez ! leur lança Tom.

Owen remonta la colonne en exhortant ses amis à continuer leur chemin. Ils obéirent à contrecœur, traînant honteusement les pieds, et finirent par s'immobiliser à une bonne distance du rocher de Richard.

Tandis qu'ils regardaient autour d'eux, hésitant sur la conduite à adopter, Cara avança d'un pas et désigna le Sourcier d'un geste théâtral.

— Je vous présente le seigneur Rahl, dit-elle d'une voix claire et puissante. Il est le Sourcier de Vérité, le légitime détenteur de l'Épée de Vérité, le messager de la mort, le maître de l'empire d'haran… et le mari comblé de la Mère Inquisitrice.

Ce petit discours n'apaisa pas les angoisses des Bandakars. Songeant sans doute que ça ne pouvait pas faire de mal, en de telles circonstances, ils s'agenouillèrent avec un bel ensemble.

Cara avança encore, tourna le dos aux Bandakars et s'agenouilla aussi. Captant le message, Tom imita la Mord-Sith.

Tous deux se prosternèrent devant Richard.

Dans un silence tendu, les Bandakars ne bronchèrent pas, comme s'ils ne savaient toujours pas que faire.

— Maître Rahl nous guide ! lança Cara avec une sincère conviction.

Puis elle attendit.

Tom regarda les Bandakars blonds agenouillés derrière lui. Quand il plissa le front d'agacement, les compagnons d'Owen comprirent qu'ils étaient censés répéter ce que disait la femme en rouge. Le front plaqué contre le sol, ils continuèrent cependant à ne rien dire.

— Maître Rahl nous guide ! répéta Cara sans relever la tête.

Cette fois, imitant Tom, tous les Bandakars y allèrent de leur incantation :

— Maître Rahl nous guide ! récitèrent-ils sans grande conviction.

— Maître Rahl nous dispense son enseignement ! continua Cara quand le dernier Bandakar eut marmonné la première phrase.

Les types blonds répétèrent la deuxième, mais ils n'y mettaient pas beaucoup de cœur et encore moins de coordination.

— Maître Rahl nous protège ! continua la Mord-Sith.

Cette fois, l'écho fut un peu plus harmonieux.

— À sa lumière, nous nous épanouissons.

Les Bandakars reprirent cette partie des dévotions.

— Dans sa bienveillance, nous nous réfugions.

Là non plus, il n'y eut pas de fausse note.

— Devant sa sagesse, nous nous inclinons.

Le chœur de Bandakars reprit cette profession de foi.

— Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Quand la dernière phrase eut été répétée, Cara releva la tête et foudroya du regard les hommes réunis devant elle.

— Ce sont les dévotions consacrées au seigneur Rahl. Vous allez maintenant les répéter trois fois avec moi, comme l'exige le rituel lorsqu'on est hors des murs du Palais du Peuple.

La Mord-Sith se prosterna de nouveau devant son seigneur.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Richard et Kahlan ne bronchèrent pas pendant tout le rituel. Il ne s'agissait pas d'une mise en scène imaginée par Cara pour impressionner les Bandakars, mais des authentiques dévotions que les D'Harans adressaient à leur seigneur depuis des millénaires. Et la Mord-Sith pensait chaque mot qu'elle récitait.

— Vous pouvez vous lever, dit-elle aux Bandakars.

Ils obéirent timidement et dans un silence respectueux.

Richard les balaya du regard avant de prendre la parole.

— Je suis Richard Rahl, l'homme que vous avez empoisonné afin qu'il soit obligé de vous obéir.

» Vous avez commis un crime, voilà tout ! Même si vous croyez pouvoir justifier cet acte parce qu'il était vital pour vous de me convaincre, rien ne vous autorisait à mettre en danger la vie de quelqu'un qui ne vous aurait jamais fait de mal. Avec la torture, le viol et le pillage, le meurtre est une des armes principales de l'Ordre Impérial.

— Seigneur, nous ne voulions pas vous nuire ! s'écria un des Bandakars, horrifié qu'on puisse l'accuser d'un pareil forfait.

D'autres hommes crièrent haut et fort que le seigneur Rahl se trompait.

— Vous me prenez pour un sauvage ! lança Richard sur un ton qui doucha les ardeurs des hommes blonds. Vous pensez être meilleurs que moi, et avoir par conséquent le droit de m'empoisonner. Et vous aviez également l'intention de menacer la Mère Inquisitrice. Comme des enfants gâtés, lorsque vous voulez quelque chose, vous entendez l'obtenir.

» Quel choix me laissez-vous, à part la mort ? La mission dont vous me chargez est presque impossible. Du coup, il y a d'excellentes chances que votre poison finisse par me tuer. Voilà exactement comment se présentent les choses.

» J'ai déjà failli mourir à cause de vous, mais j'ai obtenu un sursis grâce à un peu d'antidote. Ma femme et mes amis ont cru me perdre, cette nuit-là. Et c'étaient vous les coupables ! En m'empoisonnant, vous acceptiez pleinement le risque de mettre fin à mes jours.

— Non ! insista un homme, les mains croisées comme s'il priait. Nous ne voulions pas vous faire de mal !

— Si la menace n'avait pas été terrible, quel effet aurait-elle eu ? Aucun, et vous le savez très bien. Si ce que vous dites est néanmoins vrai, donnez-moi l'antidote et rendez-moi ma vie, car elle ne vous appartient pas.

Cette fois, aucun Bandakar ne prit la parole.

— Cette solution ne vous sourit pas ? Vous voyez bien que j'ai raison ! L'esclavage ou la mort, voilà tout ce qui me reste comme possibilité. Alors, de grâce, cessez de pérorer au sujet de vos bonnes intentions. Vos actes vous condamnent, et c'est tout ce qui compte à mes yeux.

Richard croisa les mains dans son dos et marcha de long en large devant les Bandakars.

— Bien sûr, je pourrais adopter votre philosophie, et me demander si tout cela est réel. Me découvrant dans l'impossibilité de trancher, j'aurais beau jeu à me déclarer incapable de faire face à la réalité.

» Hélas pour moi, je suis le Sourcier de Vérité, et cela m'interdit de pratiquer la politique de l'autruche. Quand on choisit de vivre, on ne peut pas se voiler la face. J'ai résolu de ne pas mourir, et cette décision m'obligera à avancer sur un chemin étroit et dangereux.

» Quant à vous, c'est aujourd'hui qu'il faudra décider de votre avenir et de celui de vos proches. Philosophie ou pas, vous allez devoir regarder la vérité en face – et croyez-moi, ce n'est pas un très beau spectacle ! – si vous voulez avoir une chance de survivre. Aujourd'hui, après des millénaires passés à l'éviter, vous avez rendez-vous avec la réalité !

Richard se tourna vers Owen :

— Il aurait dû y avoir plus d'hommes, d'après ce que tu disais. Où sont-ils ?

— Seigneur Rahl, pour en finir avec le cercle vicieux de la violence, ils se sont rendus aux forces de l'Ordre Impérial.

— Owen, après tout ce que tu m'as raconté et tout ce que ces hommes ont vu, comment ont-ils pu faire une chose pareille ?

— Rien n'assure que ça ne marchera pas, seigneur. Comment connaître la réalité de…

— Assez ! Devant moi, je te l'ai déjà dit, limite-toi aux faits et épargne-moi la phraséologie obscure que tu aimes débiter. Si tu as des *faits* nouveaux, je t'écoute ! Sinon, cesse de bavasser dans le vide.

Owen retira son sac à dos, l'ouvrit et en sortit une petite bourse en toile.

— Les soldats de l'Ordre ont découvert que des résistants se cachaient encore dans les collines, dit-il, des larmes aux yeux. Un de mes amis avait trois filles. Pour enrayer la violence, un de nos concitoyens les a désignées à l'ennemi.

» Chaque jour, un soldat attachait une corde à un doigt de chacune de ces malheureuses. Puis il tenait sa victime pendant qu'un autre tirait sur la corde – jusqu'à ce que le doigt se détache. Ensuite, un homme de chez nous devait aller porter la « cueillette » du jour au père des trois petites. Ce manège dura pendant des jours…

Owen tendit la bourse à Richard.

— Voici les doigts des trois filles de mon ami…

» L'homme chargé des « livraisons » sombra chaque jour un peu plus dans la folie. Selon mes amis, il parlait d'une voix de spectre et n'avait plus apparence humaine. Chaque matin, il débitait son discours puis s'en allait. Convaincu que rien n'était réel, il avait résolu de devenir lui-même un fantôme.

» Les soldats de l'Ordre, a-t-il révélé un jour, connaissaient les noms d'autres résistants – toujours des dénonciations, bien entendu – et ils détenaient déjà leurs enfants. Si ces fugitifs ne se rendaient pas, il y aurait beaucoup d'autres doigts arrachés…

» La moitié de mes hommes jugèrent intolérable d'être la cause de tant de violence. Ils décidèrent donc de se rendre.

— Pourquoi me donnes-tu cette bourse ? demanda Richard.

— Pour que vous sachiez, seigneur, que mes compagnons n'ont pas eu le choix. Comment auraient-ils pu accepter qu'on torture leurs enfants ?

Richard étudia les hommes dévastés qui se tenaient devant lui. Intérieurement, il brûlait de rage, mais il parvint à se contenir.

— Je comprends ce que ces hommes ont voulu faire en se sacrifiant ainsi. Et en toute franchise, je ne peux pas les en blâmer. Ça ne sera pas très utile pour notre cause, mais ils avaient le droit de défendre leurs enfants. (Malgré sa fureur, le Sourcier parvint à parler d'un ton calme.) Je suis navré que les Bandakars subissent de telles atrocités. Mais vous devez comprendre une chose : c'est réel, et l'Ordre Impérial est la cause de vos malheurs. Vos compagnons et vos concitoyens ne sont pour rien dans le cycle de la violence. C'est l'Ordre qui sème la guerre et la terreur. Vous ne l'avez pas attaqué, et il n'a pas eu besoin de ça pour s'en prendre à vous.

La plupart des hommes d'Owen baissèrent les yeux.

— Parmi vous, certains ont-ils des enfants ?

Beaucoup de Bandakars hochèrent la tête.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas rendus ? demanda Richard en se passant une main dans les cheveux. Pourquoi n'avez-vous pas agi comme vos camarades ?

Les hommes se regardèrent, mal à l'aise. Certains semblaient désorientés par cette question. D'autres paraissaient avoir du mal à formuler une réponse. Leur tristesse était visible – en même temps qu'une étrange détermination… hésitante –, mais ils restaient incapables d'expliquer leur décision de ne pas se rendre.

Richard brandit l'ignoble bourse en toile.

— Vous étiez tous au courant. Pourquoi ne pas être rentrés chez vous ?

Un homme prit enfin la parole.

— Un soir, je me suis glissé dans un champ, et j'ai pu parler à un ouvrier agricole. Bien entendu, je lui ai demandé ce qu'il était advenu des résistants qui s'étaient livrés. Il m'a répondu que leurs enfants avaient déjà été emmenés au loin ou tués. Quant à eux, ils avaient été déportés sans pouvoir retourner chez eux dire adieu à leur famille. Si nous nous étions rendus aussi, quel bien cela aurait-il fait ?

— Une excellente question…, murmura Richard.

C'était la première fois qu'un Bandakar semblait comprendre pour de bon ce qui se passait.

— Vous devez arrêter l'Ordre, dit soudain Owen, et nous offrir la liberté. Pourquoi nous avez-vous forcés à venir jusqu'ici ?

L'optimisme très relatif de Richard fut aussitôt douché. S'ils avaient à peu près saisi la situation, les Bandakars étaient toujours très loin d'envisager une solution *sérieuse*. Ils désiraient être sauvés et attendaient que quelqu'un d'autre s'en charge à leur place.

Tous semblaient soulagés qu'Owen ait abordé un sujet qu'ils n'osaient pas évoquer.

Alors qu'ils attendaient la réponse de Richard, beaucoup de Bandakars jetaient des coups d'œil à la dérobée à Jennsen. Ils semblaient également troublés par l'énorme statue dont il ne voyait pour l'instant que le dos.

— Je vous ai fait venir, répondit enfin Richard, parce que vous devez mesurer la difficulté de ce que vous me demandez. Si vous pensez que je réussirai à chasser l'Ordre tout seul, vous vous trompez ! Aidez-moi, sinon, vos familles et vos amis sont condamnés à mort, je peux vous l'assurer. Pour que nous ayons une chance de vaincre, tous les membres de votre peuple doivent comprendre les choses que je vais vous dire.

» Jusque-là, vous avez pris beaucoup de risques et supporté bien des malheurs. Comprenez-le, mes amis, pour que votre démarche ne soit pas vaine, il vous faudra recourir à des méthodes qui vous sembleront choquantes et peu dignes de ceux qui connaissent la Lumière. Mais le temps presse, et l'heure des débats philosophiques est révolue. Une certitude demeure : vous avez tous résolu d'essayer de neutraliser les brutes qui tuent et réduisent en esclavage votre peuple.

» Vous êtes l'unique chance de l'Empire bandakar, mes amis. Et la dernière…

» Maintenant, écoutez ce que j'ai à vous dire. Ensuite vous devrez choisir ce que sera votre avenir.

Tous les résistants en haillons, les joues creusées par la faim et l'angoisse, déclarèrent qu'ils étaient prêts à écouter jusqu'au bout le seigneur Rahl.

Certains parurent soulagés qu'il s'adresse à eux avec une telle franchise. Et quelques-uns, hélas assez rares, semblèrent pressés d'entendre ce qu'il avait à dire.

Chapitre 41

— Il y aura trois ans à l'automne prochain, commença Richard, je vivais dans une ville appelée Hartland. À l'époque, j'étais guide forestier et je menais une existence paisible près de gens que j'aimais. Je ne connaissais presque rien du monde qui m'entourait. En un sens, j'étais un peu comme vous, avant l'arrivée de l'Ordre Impérial, et c'est pour ça que je comprends en partie vos sentiments face aux changements brutaux…

» Moi aussi, je vivais à l'abri derrière une frontière infranchissable par d'éventuels ennemis…

Les Bandakars échangèrent des murmures excités. À l'évidence, ils étaient surpris – et ravis – d'avoir tant de points communs avec le seigneur Rahl.

— Qu'est-il arrivé ? demanda un des compagnons d'Owen.

Richard ne put étouffer le sourire qui lui monta aux lèvres.

— Un jour, j'ai rencontré quelqu'un dans ma chère forêt. (Il désigna Kahlan.) Comme le vôtre, son peuple avait de gros problèmes, et elle cherchait de l'aide. Mais au lieu de m'empoisonner, elle me raconta son histoire et me prévint qu'un vent mauvais soufflerait bientôt sur ma terre natale. La frontière qui protégeait sa patrie se lézardait, et un tyran voulait réduire en esclavage les gens qu'elle aimait. Dès que ce serait fait, il viendrait chez moi avec les mêmes intentions…

Les Bandakars regardèrent l'Inquisitrice comme s'ils la voyaient pour la première fois. Il devait leur paraître étonnant que cette femme – une « sauvage », selon leurs critères – ait pu avoir les mêmes problèmes qu'eux.

Richard laissait dans l'ombre des pans entiers de l'histoire. Mais simplifier était indispensable s'il voulait se faire comprendre de ces hommes qui ignoraient tout de l'histoire du monde depuis… trois mille ans.

— Je fus nommé Sourcier de Vérité, et on me confia une arme magique qui m'aiderait lors du combat contre le mal.

Richard fit coulisser l'Épée de Vérité dans son fourreau. Plusieurs Bandakars firent la moue en découvrant une telle lame.

— Côte à côte, Kahlan et moi avons lutté pour vaincre l'homme qui tentait de nous écraser sous son joug. Dans un étrange pays, elle devint mon guide, m'aida à combattre nos ennemis, et m'aida à mieux connaître le monde – qui était bien plus vaste que je le pensais. Kahlan me fit découvrir tout ce qui existait au-delà de la frontière. Grâce à elle, je compris qu'il me fallait combattre la tyrannie pour défendre la liberté – et ultimement, la vie elle-même.

» Kahlan m'a permis d'être à la hauteur du défi. Sans elle, je ne serais plus de ce monde, et davantage d'innocents auraient péri ou seraient réduits en esclavage.

Richard fut un instant submergé par un raz-de-marée de terribles souvenirs. Les amis perdus au combat, les victoires obtenues à des prix si élevés…

S'appuyant un instant au socle de la statue, il se souvint de l'assassinat de George Cypher, l'homme qu'il avait très longtemps pris pour son père – et qui l'avait aimé exactement comme si ç'avait été le cas.

Le chagrin revenait toujours ainsi, par vagues imprévisibles. Parfois, Richard se souvenait de son désespoir, à l'époque, quand il avait compris qu'il ne reverrait plus un homme qu'il adorait. À ces moments-là, il s'apercevait que George et tous les autres n'avaient jamais cessé de lui manquer dans un coin de sa tête…

Se reprenant, le Sourcier regarda de nouveau son auditoire.

— Grâce à Kahlan, j'ai fini par vaincre ce tyran – un monstre dont j'ignorais jusqu'à l'existence avant notre rencontre dans les bois de Hartland.

» Cet impitoyable tueur se nommait Darken Rahl et il était mon père.

Les Bandakars en écarquillèrent les yeux de stupéfaction.

— Vous ne le saviez pas, seigneur ? demanda l'un d'eux.

— C'est une très longue histoire… Un jour, je vous la raconterai peut-être. Pour l'instant, seules comptent les parties qui ont un rapport avec votre situation…

Richard prit le temps de réfléchir à la suite de son discours. Expliquer tout ça était si difficile…

— J'ai tué Darken Rahl pour sauver ceux que j'aimais et me sauver moi-même. Il avait fait abattre ou torturer assez de gens pour mériter la mort, mais j'ai dû l'exécuter pour éviter qu'il me tue. À l'époque, j'ignorais qu'il était mon père et que j'allais devenir le nouveau seigneur Rahl.

» S'il avait su qui j'étais, il m'aurait peut-être épargné. Mais il n'était pas informé de notre lien, et je détenais des informations dont il avait besoin. Pour les obtenir, il m'aurait fait torturer. Puis il m'aurait condamné à mort. Mais j'ai frappé le premier…

» Depuis cette époque, j'ai appris beaucoup de choses, et je dois vous en transmettre une partie, si vous voulez avoir une chance de vaincre l'Ordre Impérial.

» Mon pays natal, celui de Kahlan et celui de Darken Rahl forment ce qu'on appelle le Nouveau Monde. Comme vous le savez sûrement, l'immense territoire qui s'étend derrière moi est l'Ancien Monde. Peu après la mort de mon père, la barrière qui séparait les deux mondes a disparu. C'est comparable à ce qui s'est produit avec les frontières, même si cette barrière est d'une tout autre nature magique…

» L'empereur Jagang, chef de l'Ordre Impérial, en a profité pour lancer une attaque massive contre le Nouveau Monde – exactement comme il a fait avec l'Empire bandakar. Nous combattons depuis deux ans pour vaincre cet envahisseur ou au minimum le renvoyer chez lui.

» La barrière nous a protégés pendant près de trois mille ans. Peu avant qu'elle soit érigée, à la fin des Grandes Guerres, les sorciers ennemis avaient réussi à créer des armes humaines capables de marcher dans les rêves.

Les Bandakars recommencèrent de murmurer. Ils avaient entendu parler de ceux qui marchent dans les rêves, mais sans vraiment comprendre de quoi il s'agissait.

— Ceux qui marchent dans les rêves, expliqua Richard, peuvent s'introduire dans l'esprit d'une personne afin de la contrôler. Il n'existe aucune défense. Quand l'attaque a eu lieu, on devient un esclave incapable de se rebeller contre un ordre, si abominable soit-il. À l'époque dont je parle, les gens étaient désespérés, parce qu'ils ne voyaient aucun moyen de combattre ces créatures.

» Alric Rahl, un de mes ancêtres, trouva une parade contre le pouvoir de ceux qui marchent dans les rêves. Alric régnait sur D'Hara, et il était un très grand sorcier. Grâce à son pouvoir, il créa ce qu'on nomme le « lien ». Tous ceux qui jurent fidélité au seigneur Rahl – mais du fond du cœur, pas du bout des lèvres – échappent aux maléfices de ceux qui marchent dans les rêves. Les D'Harans, depuis ce temps, n'ont rien eu à craindre des créatures comme Jagang.

» Les dévotions que vous venez de répéter sont la matérialisation de ce lien. Depuis trois mille ans, tous les D'Harans jurent ainsi allégeance à leur seigneur.

Quelques Bandakars avancèrent d'un ou deux pas.

— Sommes-nous protégés par le serment que nous venons de prêter ? demanda l'un d'eux. Le lien interdira-t-il nos esprits à celui qui marche dans les rêves ?

Richard secoua lentement la tête.

— Les Bandakars n'ont pas besoin du lien. Ils sont protégés d'une autre manière.

Les hommes ne cachèrent pas leur soulagement. Certains se tapèrent sur l'épaule et d'autres se flanquèrent de solides claques entre les omoplates. Ils jubilaient comme s'ils venaient d'échapper à un péril imminent.

— Comment pouvons-nous être protégés ? demanda Owen.

Richard prit une grande inspiration et la relâcha doucement.

— Une affaire d'équilibre, mes amis… Comme tout le reste dans le monde, la magie a besoin d'équilibre, et elle le trouve parfois d'une façon… surprenante.

Les Bandakars hochèrent gravement la tête. Alors qu'ils étaient totalement étrangers au don, ces hommes semblaient avoir une compréhension instinctive de la magie.

— Quand Alric Rahl a créé le lien pour protéger son peuple, il a vite pris conscience d'un problème : pour que cela marche au fil des siècles, il faudrait qu'il y ait *toujours* un seigneur Rahl doté de pouvoirs magiques. Le don d'un sorcier n'est pas automatiquement héréditaire, loin de là. Alric utilisa donc sa magie pour assurer qu'au minimum un descendant de chaque seigneur Rahl soit un sorcier capable d'assumer le lien entre son peuple et lui. Ainsi, la protection serait virtuellement éternelle.

Richard leva un index pour signaler l'importance de ce qu'il allait dire.

— En ce temps-là, on négligeait la notion d'équilibre, et personne ne se douta que la magie allait toute seule générer celui dont elle avait besoin. Depuis trois mille ans, le seigneur a toujours donné naissance à un fils apte à devenir un sorcier. En compensation, certains de ses autres enfants sont *totalement* étrangers à la magie.

À leurs regards vides, Richard comprit que ses interlocuteurs ne comprenaient rien à son discours. Pour des gens coupés du monde depuis si longtemps, son histoire devait sembler des plus bizarres – voire totalement délirante. Lorsqu'il avait rencontré Kahlan, il ne connaissait rien à la magie – car elle n'existait pas en Terre d'Ouest – et il lui avait fallu un moment pour s'y retrouver. Alors qu'il était né avec les deux facettes du don, il avait été d'une rare incompétence en matière de magie, et les choses commençaient à peine à s'arranger.

— Seuls quelques sorciers ont le don et le pouvoir qui va avec, continua Richard. En revanche, presque tous les gens naissent avec une fragile étincelle de don qui les relie à l'Univers tout entier. Ils n'ont aucun pouvoir, mais ils ne sont pas *étrangers* à la magie. Jusqu'à présent, cette subtilité n'était pas connue. On pensait qu'il y avait les sorciers, les magiciennes et les personnes sans pouvoir, voilà tout. Mais ce n'était pas vrai. En réalité, il y a une infime parcelle de pouvoir chez presque tous les êtres humains. C'est ça qui leur permet d'être connectés à la magie qui les entoure. Celle de la nature, des créatures magiques, des sorciers, des magiciennes…

— Chez nous, il y a aussi des sorciers, dit un des Bandakars. Des véritables pratiquants de la magie. Seuls ceux qui n'ont jamais vu…

— Non ! coupa Richard, refusant que son auditoire perde le fil de sa démonstration. Owen m'a parlé de ce que vous prenez pour de la magie. C'est du mysticisme, et ça n'a aucun rapport avec mon sujet. Je parle d'une magie qui produit des résultats concrets dans le monde réel. Oubliez tout ce qu'on vous a enseigné sur la foi et les miracles qu'elle est censée accomplir. Ce n'est pas réel. La magie n'a rien à voir avec les fantaisies d'une imagination débridée…

— La foi est réelle, objecta un des hommes. Bien plus que ceux que nous voyons ou sentons.

Richard foudroya les Bandakars du regard.

— S'il en est ainsi, pourquoi avez-vous dû recourir à un poison fabriqué par un herboriste qui a travaillé toute sa vie sur les propriétés des plantes ? Parce que vous saviez que cette substance était bel et bien réelle ! Quand vos vies sont en jeu, vous pouvez très bien faire la différence entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas.

Richard désigna Kahlan.

— La Mère Inquisitrice a un réel pouvoir. Rien de comparable avec ce ridicule « mauvais œil » qu'on lance sur une personne, et qu'on accuse d'avoir provoqué sa mort, dix ou vingt ans après. Fondamentalement, la magie de ma femme est liée à la mort, donc elle est susceptible de vous affecter. Quand la Mère Inquisitrice touche un ennemi avec son pouvoir, il peut tomber raide mort sur-le-champ, pas un demi-siècle plus tard !

Richard croisa les bras et défia les Bandakars du regard.

— Si l'un de vous doute de ce que je dis, mettons mes propos à l'épreuve de la réalité. Pour commencer, qu'un de vos magiciens mystiques jette un sort afin de me tuer dans les dix minutes qui viennent. Ensuite, qu'il avance et s'expose à la magie mortelle de ma femme. Au terme de l'épreuve, vous serez libres de juger le résultat… Alors, quelqu'un relèvera-t-il le gant ? Y a-t-il parmi vous un « magicien » assez courageux pour tenter l'aventure ?

Aucun homme ne broncha.

— Eh bien, voilà la preuve, me semble-t-il, que vous savez très bien distinguer le rêve de la réalité. N'oubliez jamais cette petite démonstration, et tirez-en des leçons…

» Bien ! revenons à nos moutons… Comme je vous le disais, chaque seigneur Rahl a engendré au moins un fils capable de régner sur D'Hara et de protéger son peuple à travers le lien. Mais l'équilibre, j'ai déjà évoqué ce sujet, joue souvent des tours pendables à l'humanité…

» Récemment, nous avons découvert qu'une partie des autres enfants des seigneurs Rahl sont totalement dépourvus de magie. Je veux dire par là qu'ils ne possèdent même pas la fameuse « étincelle »…

» Comme ils sont étrangers au don, ces gens n'ont aucune connexion avec la véritable magie, et elle ne les affecte pas. Pour eux, elle pourrait tout aussi bien ne pas exister, car ils n'ont pas la *possibilité* de la voir ou de la sentir. Pour mieux comprendre, pensez à un oiseau qui ne pourrait pas voler. Il ressemble à un oiseau, il a des plumes, il mange des insectes, mais il ne peut pas prendre son envol…

» Il y a trois mille ans, peu après la création du lien, les sorciers réussirent à ériger une barrière entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Cela marqua la fin des Grandes Guerres, puisque les agresseurs de l'Ancien Monde ne pouvaient plus entrer dans le Nouveau…

» Mais les gens du Nouveau Monde découvrirent vite qu'ils avaient un problème. Les enfants sans magie des seigneurs Rahl transmettaient cette caractéristique à leur descendance. C'était systématique. Si on laissait faire les choses, le don disparaîtrait en quelques générations…

» C'était terrifiant, parce que les humains, à l'époque, dépendait de la magie. Elle faisait partie de leur vie, elle les avait sauvés de ceux qui marchent dans les rêves, et la barrière existait grâce à elle. Bref, on lui devait la paix, elle guérissait les malades, retrouvait les enfants perdus, inspirait les artistes et rendait tout le monde heureux. De plus, elle guidait les hommes sur les chemins de l'avenir.

» Mais ce n'était pas tout. Certaines villes prospéraient et grandissaient parce qu'un sorcier pouvait répondre aux besoins des gens. Beaucoup de sorciers et de magiciennes gagnaient leur vie ainsi. Sur bien des plans, la magie permettait aux humains de contrôler la nature, améliorant considérablement leur vie. Le pouvoir bénéficiait à tout le monde, stimulait la créativité des individus et contribuait à leur épanouissement. Ses bénéfices étaient universels…

» Je ne veux pas dire que la magie était – ou est encore – indispensable. Mais il s'agissait d'un outil très utile. Comme le bras droit d'un homme, par exemple. C'est

l'esprit qui est indispensable, pas l'outil – chacun de nous survivrait sans son bras droit, mais en aucun cas sans son esprit. Cela dit, la magie avait pris tant d'importance que beaucoup de gens la jugeaient indispensable.

» Les hommes et les femmes dépourvus de don passèrent vite pour une menace. S'ils continuaient de croître et de se multiplier, le monde risquait de perdre ce qu'il avait de plus précieux : la magie !

Richard marqua une pause pour étudier son auditoire. Il fallait que ces hommes mesurent l'importance de l'enjeu – qu'ils sachent à quel point la possible disparition de la magie avait terrorisé les « Anciens ».

— Qu'ont fait les gens de cette époque ? demanda un des Bandakars.

— Ils ont commis un acte monstrueux, répondit Richard d'un ton calme.

Il sortit le livre d'une des sacoches accrochées à sa ceinture et le brandit pour que tous les résistants puissent le voir.

Dans le ciel, de gros nuages chargés de neige passaient lentement au-dessus des pics.

— Ce livre s'intitule *Les Piliers de la Création*… C'est ainsi que les sorciers de l'époque appelaient ceux qu'on connaît aussi sous le nom de « trous dans le monde ».

— Pourquoi ce nom ? demanda un Bandakar.

— Sans doute parce que ces gens pouvaient devenir la source d'une toute nouvelle race d'humains. Une branche de l'espèce radicalement étrangère à la magie…

» J'ai découvert cet ouvrage il y a peu de temps, et c'est grâce à lui que je sais une grande partie de ce que je viens de vous raconter. On y apprend aussi ce qu'il advint, il y a trois mille ans, des Piliers de la Création.

Malgré le froid, les Bandakars étaient suspendus aux lèvres de Richard et ils n'auraient cédé leur place pour rien au monde.

— Et qu'est-il arrivé ? demanda Owen.

— Les trous dans le monde furent bannis, répondit Richard.

Des murmures coururent dans les rangs. La cruauté de ce châtiment avait de quoi remuer des hommes élevés dans une culture où l'exil était pire que la mort.

— C'est affreux…, souffla un des compagnons d'Owen.

— Mais ces Piliers de la Création, dit un autre homme, le front plissé de perplexité, avaient des proches et des amis dans leur ville ou leur village… Ils ont été bannis par des gens qui les aimaient…

— C'est exact, dit Richard. Les trous dans le monde étaient parfaitement intégrés dans leur communauté. Le livre évoque la tristesse de ceux qui décidèrent de les exiler. Ce ne fut certainement pas facile, mais les chefs de l'époque estimèrent essentiel de préserver la magie. Ils placèrent le bien commun au-dessus des intérêts individuels et exilèrent les Piliers de la Création.

» Il y a plus grave encore, mes amis… Il fut décidé que tous les descendants des seigneurs Rahl – à part l'héritier, bien entendu – devraient être mis à mort afin qu'aucun trou dans le monde ne puisse se marier et fonder une famille…

Cette fois, il n'y eut pas de murmures. Les Bandakars étaient atterrés par l'histoire des Piliers de la Création. Tête baissée, ils tentaient de se représenter ce qu'avait dû être la vie, à cette sombre époque.

Un homme finit par lever la tête. Visiblement troublé, il posa la question que Richard appelait de tous ses vœux.

— Où furent bannis les Piliers de la Création, seigneur Rahl ?

Presque tous les résistants levèrent les yeux, car cette question les fascinait.

— Les trous dans le monde ne redoutaient pas la magie. Et la barrière était une création des sorciers…

— On les a forcés à traverser la barrière ! s'exclama un Bandakar.

— Oui, confirma Richard. Beaucoup de sorciers avaient péri pour que cette barrière, alimentée par leur pouvoir, protège les habitants du Nouveau Monde des ennemis qui entendaient détruite la magie et régner sur l'univers tout entier.

» Car tels étaient les enjeux capitaux des Grandes Guerres : la domination absolue et l'éradication de la magie…

» Quoi qu'il en soit, les chefs du Nouveau Monde exilèrent les Piliers de la Création de l'autre côté de la barrière.

» Une fois que ce fut fait, ils n'eurent plus jamais de nouvelles des exilés. Pour se donner bonne conscience, ils imaginèrent sans doute que les trous dans le monde avaient trouvé un endroit où repartir de zéro. Une sorte de terre promise, si vous préférez…

» Mais ce n'étaient que des spéculations, et la barrière, toujours infranchissable, interdisait qu'on pût les vérifier.

» Très récemment, la barrière a disparu, et la question se repose : que sont devenus les Piliers de la Création ? S'ils avaient pu s'installer dans l'Ancien Monde, on aurait dû retrouver facilement leurs traces. Mais tous les gens, dans le Sud, ressemblent à ceux du Nord : sans être des pratiquants de la magie, ils ont tous en eux une étincelle de don.

» Les Piliers de la Création se sont apparemment volatilisés.

— On peut supposer, intervint Owen, qu'ils sont tous morts il y a très longtemps. Ou qu'on les a massacrés…

— C'est ce que j'ai pensé au début, dit Richard. Mais une chose incroyable s'est produite : j'ai retrouvé ce peuple que je croyais perdu.

— Où sont ces gens, seigneur ? demanda un résistant. Ils sont de votre lignée, savez-vous ? Et ils ont été tellement maltraités…

— Suivez-moi, dit Richard, et je vous montrerai ce qu'il est advenu de ces bannis.

Le Sourcier fit faire le tour de la statue aux Bandakars. Quand ils découvrirent le personnage de pierre, ils ne cachèrent pas leur surprise et leur émerveillement.

Comme cet homme avait l'air vrai ! Comme ses traits semblaient réels.

À ces réactions, Richard supposa que les Bandakars n'avaient jamais vu de statue – en tout cas, de cette taille. Pour eux, ce monument devait être l'œuvre de la magie, pas une simple manifestation du génie humain.

Une étrange inversion des valeurs…

Richard posa une main sur le socle géant.

— Cette statue représente un sorcier de l'Ancien Monde nommé Kaja-Rang. Elle a été sculptée pour rendre hommage aux extraordinaires pouvoirs cet homme.

— Un sorcier ? s'étonna Owen. J'avais cru comprendre que la magie n'était pas très bien vue, dans l'Ancien Monde. Qu'y aurait fichu un grand sorcier, et pourquoi lui aurait-on rendu hommage ?

Richard fut ravi qu'Owen ait levé le lièvre.

— Les actes des gens ne sont pas toujours cohérents. Et plus les croyances sont irrationnelles, plus les contradictions deviennent frappantes. Pensez à vous-mêmes, les Bandakars… Quand une chose vous gêne, vous déclarez qu'elle n'est pas réelle. Pourtant, vous vous désolez de ce que l'Ordre vous a fait, et vous redoutez ce qu'il garde en réserve pour vous. Bref, vous désirez en être débarrassés le plus vite possible.

» Si rien n'était réel, comme vous l'affirmez, pourquoi faudrait-il lutter contre l'Ordre ? Quand on va bien chercher, votre mouvement de résistance est la négation même de tout ce que vous professez. Si nos sens sont imparfaits, comme vous le dites, comment pouvez-vous seulement être sûrs que des envahisseurs s'en sont pris à votre empire ?

» Pourtant, vous n'avez pas hésité à m'empoisonner pour me contraindre à vous aider. N'est-ce pas une démarche un peu radicale pour des mystiques qui doutent de la réalité du monde ?

Certains hommes parurent troublés par le discours de Richard. D'autres eurent l'air franchement embarrassés. Enfin, quelques-uns parurent surpris.

Mais aucun n'osa polémiquer avec le Sourcier.

— Les gens de l'Ancien Monde étaient comme vous, continua Richard, et rien n'a changé au fil des millénaires. Ils prétendent ne plus vouloir de la magie, mais ils s'affolent dès qu'elle semble leur faire défaut. L'Ordre impérial est exactement ainsi. Jagang prétend délivrer l'humanité de la magie, mais il utilise des sorciers pour écraser la résistance du Nouveau Monde. Il clame haut et fort que la magie est maléfique. Pourtant, n'est-il pas lui-même une créature magique ? Celui qui marche dans les rêves, s'il était honnête, devrait refuser de diriger un empire en lutte contre la magie. Mais que fait-il, bien au contraire ? Il utilise son pouvoir, renie tout ce qu'il est censé penser, et se fait pourtant appeler Jagang le Juste !

» Malgré ses beaux discours, il cherche le pouvoir, tout simplement. Ses séides et lui sont des dictateurs et des bourreaux qui se paient de mots et de nobles intentions. Tous les tyrans pensent être différents des brutes qui les ont précédés. En réalité, ils se ressemblent tous, et ils ne reculent devant aucune abomination.

— Si je comprends bien, dit Owen, de plus en plus perplexe, les gens de l'Ancien Monde ne vivent pas selon leurs préceptes. Ils jurent que l'Univers serait meilleur sans la magie, mais ils utilisent sans vergogne le pouvoir.

— C'est exactement ça.

— Dans ce cas, fit Owen en désignant la statue, pourquoi afficher leur contradiction en rendant hommage à un sorcier ?

Les nuages devenaient de plus en plus noirs. Pourtant, ils ne crevaient pas, comme s'ils attendaient eux aussi de connaître la fin de l'histoire.

— Cet homme est ici parce qu'il a sauvé les habitants de l'Ancien Monde d'une menace plus angoissante que la magie.

Richard leva les yeux sur le personnage qui rivait son regard de pierre sur les lointains Piliers de la Création.

— Kaja-Rang a réuni tous les trous dans le monde, après qu'ils eurent franchi la barrière, et il les a exilés une seconde fois.

Le Sourcier tendit un bras derrière lui, en direction de l'Empire bandakar.

— Il les a exilés là-bas, derrière une frontière, afin qu'ils ne puissent plus jamais traverser le col et revenir dans le monde.

» C'est lui qui donna un nom à ces bannis. Les Bandakars ! Ce mot vient du haut d'haran, une très ancienne langue, et il signifie « banni », justement. Kaja-Rang a sacrifié des milliers d'innocents pour que le don ne disparaisse pas de l'Ancien Monde.

» Vous êtes les descendants des Piliers de la Création, mes amis. Alric Rahl est votre ancêtre à tous, et vous appartenez à la maison Rahl. Le même sang coule dans nos veines, et vous êtes le peuple perdu !

Un long silence suivit cette déclaration.

Puis les Bandakars réagirent enfin, et une cacophonie épouvantable manqua de faire trembler le socle de la statue.

Richard ne tenta pas de ramener le calme. Se plaçant près de Kahlan, il laissa aux résistants tout le temps d'assimiler l'énormité de ce qu'ils venaient d'apprendre.

Les bras levés au ciel, certains hommes hurlaient d'indignation. D'autres gémissaient ou sanglotaient, accablés par tant de vilenie.

Quelques-uns contestaient divers points de l'histoire ou posaient des questions plus ou moins pertinentes. Chacun à sa manière, tous ces hommes tentaient d'échapper à l'horreur de ce que Richard leur avait révélé. Mais la réalité les rattrapait impitoyablement, et ils seraient bientôt contraints de rendre les armes. Qu'ils le veuillent ou non, les Badakars étaient les descendants des premiers Piliers de la Création.

Le choc passé, Owen et ses compagnons se tournèrent de nouveau vers le Sourcier pour en apprendre plus.

— Seigneur Rahl, dit l'un d'eux, vous êtes un des « héritiers » et ce sont vos ancêtres qui nous ont bannis…

Une sourde angoisse montait dans le cœur des Bandakars. Richard Rahl allait-il décider de les exterminer, maintenant qu'il les avait retrouvés ?

— C'est vrai, dit Richard, je suis le chef de l'empire d'haran, et vous êtes les descendants des trous dans le monde. J'ai le don, comme tous les seigneurs qui m'ont précédé. À l'instar de vos ancêtres, vous ne possédez pas une étincelle de pouvoir.

Debout devant la statue de Kaja-Rang, le bourreau des Bandakars, Richard balaya du regard les résistants en haillons.

— La décision de bannir vos ancêtres fut immorale et criminelle. Moi, Richard Rahl, seigneur de D'Hara, je déclare qu'elle est définitivement annulée. Si vous le désirez, mes amis, vous ne serez plus des Bandakars, mais des D'Harans, comme vous n'auriez jamais dû cesser de l'être !

Tous les hommes retinrent leur souffle. Richard pensait-il ce qu'il venait de dire ? Allait-il revenir en arrière ? Ajouter quelque restriction ?

Très calme, Richard passa un bras autour de la taille de Kahlan.

— Heureux que vous soyez de retour, mes amis…

Les compagnons d'Owen tombèrent à genoux, embrassant les pieds, le pantalon et les mains de leur seigneur. Ceux qui ne parvinrent pas à approcher assez se prosternèrent, baisant le sol sacré que leur libérateur avait foulé.

Très vite, les plus enthousiastes commencèrent d'embrasser l'ourlet de la robe de Kahlan.

Après des millénaires de séparation, ces hommes retrouvaient un membre de leur famille, et ils entendaient lui souhaiter dignement la bienvenue.

Chapitre 42

Tandis que les Bandakars se prosternaient autour d'eux, reconnaissants qu'on ait enfin levé leur sentence d'exil, Richard échangea un long regard avec Kahlan.

Visiblement agacée par ces débordements émotionnels, Cara faisait de louables efforts pour ne pas intervenir.

Jugeant que tout ça avait assez duré, Richard fit signe aux hommes de se relever.

— J'ai d'autres choses à vous dire… Veuillez m'écouter, je vous en prie…

Des larmes de joie roulant sur leurs joues, les Bandakars obéirent et entourèrent leur seigneur. On eût dit qu'ils venaient de retrouver un frère perdu de vue depuis longtemps…

Il y avait quelques hommes mûrs parmi les résistants, mais la plupart étaient très jeunes, comme Owen, ou un peu plus vieux – environ l'âge du Sourcier. Tous avaient traversé de terribles épreuves…

Mais le plus dur les attendait encore, car Richard allait devoir les obliger à regarder la réalité en face.

Il se tourna vers Jennsen et lui fit signe d'approcher.

Elle obéit, sortant de l'ombre de la statue, et tous les regards se rivèrent sur elle tandis qu'elle approchait de son frère.

Richard sourit de voir à quel point sa sœur resplendissait. Jouant avec une mèche de ses cheveux roux, elle regarda timidement les Bandakars, puis baissa les yeux.

Richard lui tendant les bras, elle vint se réfugier contre lui puis étudia de nouveau les étranges résistants qui lui ressemblaient sur un point capital.

— Je vous présente ma sœur, Jennsen Rahl, dit Richard. Elle est étrangère au don, exactement comme vous. Notre père a tenté de la faire assassiner. Le comportement normal d'un seigneur Rahl face à un Pilier de la Création…

— Et vous ne la rejetez pas ? demanda un homme, visiblement sceptique.

Richard serra Jennsen contre lui.

— Pourquoi le ferais-je ? Quel crime a-t-elle commis pour que je la repousse ? Être une femme et pas un homme, comme moi ? Ne pas mesurer la même taille que moi ? Avoir les cheveux roux ? Les yeux bleus ? Ou ne pas avoir le don ?

Les hommes eurent l'air embarrassés. Pour se donner une contenance, certains croisèrent les bras et d'autres étudièrent attentivement la pointe de leurs chaussures. Après tout ce que le Sourcier venait de dire, ils ne devaient pas se sentir très fiers d'avoir posé la question.

— Jennsen est jolie, intelligente et courageuse. Elle aussi a lutté pour affirmer son droit à la vie. Au cours de ce combat, elle a toujours su garder la tête froide, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Comme vous, elle est totalement étrangère à la magie. Mais je lui fais une place dans mon cœur, parce que nous partageons une valeur essentielle : le respect de la vie.

Un bêlement fit soudain sursauter le Sourcier. Il se retourna et vit que Betty trottinait pour les rejoindre. Jennsen en écarquilla les yeux de surprise.

Quand la chèvre fut arrivée, la sœur de Richard examina la longe et y découvrit des traces de dents.

— Betty, tu as coupé ta longe ? s'indigna Jennsen. Ce n'est pas bien du tout !

La chèvre semblait au contraire très fière de son exploit.

Soupirant d'agacement, Jennsen fit un petit geste d'excuses à Richard.

Très impressionnés, les résistants avaient reculé de quelques pas et ils murmuraient entre eux.

— Je ne suis pas une envoûteuse ! leur lança Jennsen. Avoir les cheveux roux ne prouve rien.

Les Bandakars ne parurent pas convaincus.

— J'ai eu affaire à toutes sortes de magiciennes, dit Richard. Aucune n'avait les cheveux roux. C'est une légende…

— Pas du tout ! insista un des hommes. (Il désigna Betty.) Et voici son esprit lige !

— Son quoi ? lança Richard.

— Son familier, dit un autre homme. Toute envoûteuse en a un. Dès qu'elle l'appelle, il accourt plus vite que le vent.

— J'aurais appelé Betty ? s'étonna Jennsen. (Elle brandit l'extrémité mâchouillée de la longe.) Je l'avais attachée à un arbre, et elle a rongé la corde.

— Non, dit un autre type, tu l'as appelée et elle est venue aussitôt.

Les poings plaqués sur les hanches, Jennsen avança vers les résistants… qui reculèrent avec un bel ensemble.

— Vous avez tous des amis et une famille, dit la jeune femme. Bref, vous faites partie d'une communauté. Je n'ai jamais pu avoir un ami parce que ma mère et moi devions fuir sans cesse les tueurs à la solde de mon père. S'il m'avait capturée, Darken Rahl m'aurait fait torturer puis abattre. Soit dit en passant, il vous aurait réservé le même sort, s'il avait connu votre existence. Pour rendre ma solitude plus supportable, ma mère m'a offert Betty. C'était un bébé chèvre, et nous avons grandi ensemble. Si elle a coupé sa longe pour me rejoindre, c'est simplement parce qu'elle m'aime…

» Comme vos ancêtres, j'ai été rejetée à cause de ma naissance. Vous savez tous que c'est totalement injuste, et vous savez à quel point on souffre d'être banni. Et maintenant, vous voudriez me rejeter parce que j'ai les cheveux roux ? Et parce qu'une chèvre me tient compagnie ? Seriez-vous des crétins hypocrites et d'ignobles couards ?

» Pour commencer, vous avez empoisonné votre sauveur, et maintenant, vous m'ostracisez à cause d'absurdes superstitions ? Si j'avais une once de pouvoir, je vous carboniserais sur place, espèces de monstres !

Richard posa une main sur l'épaule de sa sœur et la tira en arrière.

— Ça va aller, Jennsen, ça va aller… Laisse-moi leur parler.

— Seigneur, dit un vieil homme, au dernier rang des Bandakars, vous prétendez être un sorcier, et vous nous demandez de le croire aveuglément. En un sens, vous exigez un acte de foi de notre part. Mais quand il s'agit de l'envoûteuse, vous affirmez que notre foi – ou notre instinct – n'est pas fiable…

— C'est vrai ! renchérit un autre résistant. À vous entendre, vous croyez en la véritable magie, et nous sommes de pauvres imbéciles trop crédules. Je suis d'accord avec bien des choses que vous avez dites, mais pas sur ce point-là !

Il ne pouvait pas y avoir d'adhésion partielle ou conditionnelle. Rejeter une partie de la vérité revenait à la refuser tout entière.

Mais comment convaincre des trous dans le monde que la magie existait vraiment ? De leur point de vue, Richard semblait commettre l'erreur même dont il les accusait. Et les persuader du contraire revenait à faire voir un arc-en-ciel à un aveugle…

— C'est très bien raisonné, concéda Richard. Laissez-moi un instant, et je vous montrerai que la magie dont je parle existe vraiment. (Richard fit signe à Cara d'approcher.) Va chercher la balise, s'il te plaît…

La Mord-Sith partit immédiatement vers le camp où Richard avait laissé son paquetage.

Le Sourcier vit que Jennsen avait les larmes aux yeux, mais qu'elle parvenait à les contenir. Alors qu'il se préparait à reprendre son discours, Kahlan entraîna à l'écart la sœur de son mari.

— J'ai encore des choses à vous dire, et elles sont très importantes. J'ai levé la sentence d'exil, mais ça ne veut pas dire que je vous accepte *sans conditions*.

— Vous avez pourtant dit être heureux de notre retour, rappela Owen.

— C'était une façon d'affirmer que vous étiez libres de choisir votre vie. Si vous le souhaitez, je vous accueille à bras ouverts dans l'empire d'haran. Cela dit, j'ai quelques exigences à votre égard, et n'espérez pas que j'y renonce. Tous les hommes sont libres, je ne le dirai jamais assez. Mais n'allez surtout pas vous méprendre : il existe une grande différence entre la liberté et l'anarchie.

» Si nous finissons par vaincre, vous deviendrez membres de l'empire d'haran, et vous devrez adopter certaines de ses valeurs fondamentales. Prenons un exemple très simple… Vous pouvez penser ce qui vous chante et tenter de convaincre les autres que vous êtes dans le vrai. Mais il n'est pas question que vous teniez pour des sauvages, ou des criminels, les gens qui luttent pour une liberté dont vous espérez profiter. Au minimum, ces guerriers auront mérité votre respect et votre gratitude. Leur vie vaut autant que la vôtre, et il n'est pas question qu'elle soit sacrifiée pour votre bénéfice. Car c'est cela, l'esclavage…

— Vous vous battez sauvagement pour une terre que nous n'avons jamais vue, dit un jeune homme. (Il désigna l'Empire bandakar, derrière son épaule.) Notre seule patrie est ici, et nous ne partagerons jamais votre amour de la violence.

— Qui a parlé de patrie ? s'écria Richard. Nous ne nous battons pas pour un pays, mais pour un idéal dont la liberté est la pierre de voûte. Nous ne versons pas notre sang pour un peu de poussière ou pour défendre des frontières imaginaires. Et surtout, nous ne vénérons pas la violence ! Si nous luttons, c'est pour la liberté des individus, leur droit à survivre et leur légitime quête du bonheur.

» Parce que vous rejetez aveuglément la violence, vous vous pensez supérieurs aux autres, ceux qui sont censés ne pas connaître la lumière. En réalité, vous capitulez devant le mal, rien de plus. Renoncer à se défendre revient à mendier la pitié et la compassion auprès de ses ennemis…

» Le mal ignore la pitié, et tout ce qu'on fait pour l'amadouer le rend plus fort. Baisser les bras revient à accepter l'esclavage, dans le meilleur des cas, et à se résigner à mourir, dans le pire. En ce sens, votre « non-violence » signifie que vous aimez mieux mourir que vivre.

» Avec l'Ordre, vous serez servis, croyez-moi !

» La clé de la survie d'un peuple est de résister à ceux qui emploient la force contre lui. La justification morale de cette forme de violence est simplement la défense du droit à la vie des individus. Écraser des agresseurs est une manière de dénier à la violence le droit de faire régner la terreur sur le monde. Chercher coûte que coûte à détruire ceux qui utilisent la force contre des innocents est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la vie. Résister aux bandits et aux tyrans, voilà le meilleur moyen de célébrer la douceur et l'harmonie de l'existence !

» Refusez de vous défendre et vous deviendrez des souris qui tentent de négocier avec des hiboux. Vous pensez que les hiboux se comportent mal ? Eux, ils vous ont prévus à leur menu, et rien d'autre ne les intéresse.

» L'Ordre Impérial clame haut et fort que l'humanité est corrompue et que la vie ne vaut rien. Le salut et le bonheur, selon cette philosophie, ne peuvent se trouver que dans un autre monde. Un excellent prétexte pour massacrer à tour de bras dans celui-ci…

» Quand elle est librement consentie, la générosité est une des plus belles choses qui soient. Mais imposer le sacrifice revient simplement à donner un autre nom à l'esclavage. Les chantres du sacrifice sont des manipulateurs qui tentent de dissimuler les chaînes et les boulets qu'ils réservent à leurs victimes.

» Si vous devenez des D'Harans, nul ne vous demandera de sacrifier votre vie pour les autres. En échange, vous n'aurez aucun droit d'exiger qu'on le fasse pour vous. Croyez ce qui vous chante – refusez même de prendre les armes, si vous vous en sentez incapables – mais vous devrez contribuer à la défense de notre cause d'une façon ou d'une autre. Plus important encore, il vous sera interdit de participer physiquement ou intellectuellement à la destruction des valeurs de l'empire d'haran. Car il s'agit de trahison, et le châtiment le plus terrible attend ceux qui s'y livrent…

» L'Ordre Impérial a envahi des pays pacifiques tels que le vôtre. Chez vous, ses soudards ont torturé, violé et tué afin d'asseoir leur domination. Ils ont fait de même dans le Nouveau Monde, et ces forfaits les privent du droit à la compassion. Nous n'avons aucun dilemme, et le débat éthique est clos depuis longtemps : ces meurtriers doivent être éliminés.

Un homme fit deux pas en avant.

— Les règles élémentaires de la morale imposent qu'on ait pitié des brebis égarées…

— Où voyez-vous des brebis égarées, mes amis ? Ce sont des meurtriers ! Rien n'a plus de valeur que la vie, je vous le concède, et cette notion de « pitié » pourrait passer pour une manière de défendre cet inestimable trésor. Mais les bourreaux de l'Ordre se croient autorisés à disposer de la vie des autres. En multipliant les massacres, ils se sont privés du droit de vivre. Avoir pitié de tels monstres revient à les excuser et à leur permettre de continuer de tuer. Si un assassin n'est pas déchu de son droit à la vie, il peut légitimement estimer que tuer des innocents n'est pas un acte condamnable.

» La « pitié » accorde trop d'importance à la vie du meurtrier et diminue d'autant la valeur qu'on accorde à celle de sa victime. En un sens, le sort du coupable importe plus que celui de l'innocent. Le mal l'emporte ainsi sur le bien, et la mort triomphe de la vie…

— Si je comprends tout, dit Owen, pour venger votre peuple, vous êtes prêt à tuer jusqu'au dernier habitant de l'Ancien Monde ?

— Absolument pas ! L'Ordre Impérial est maléfique, et il est bel et bien issu de l'Ancien Monde. Mais ça ne veut pas dire que tous ses habitants sont des monstres parce qu'ils ont eu la malchance de naître dans une région dirigée par des tyrans. Certains soutiennent activement leurs chefs et sont des suppôts du mal, mais tous ne se comportent pas ainsi. La majorité des gens de l'Ancien Monde souffre sous le joug de l'Ordre Impérial. Et beaucoup font ce qu'ils peuvent pour combattre la dictature. Au moment même où nous parlons, des hommes et des femmes courageux luttent pour se débarrasser des brutes qui les gouvernent. Nous avons tous le même but : la liberté.

» Je me fiche de la nationalité, du sexe ou de l'âge des combattants de la liberté. Tous croient à la valeur de l'individu, et c'est ce qui compte. L'endroit où vit une personne n'a pas d'importance…

» Mais là non plus, ne vous méprenez pas : l'Ordre Impérial a beaucoup de partisans. Ceux-là seront anéantis avec leurs chefs…

— Mais vous serez quand même disposé à faire quelques compromis, dit un des résistants les plus âgés.

— Où est la ligne de démarcation entre compromis et compromission ? Négocier avec le mal, c'est lui donner l'occasion de vous planter ses crocs dans la chair. Le venin s'introduit dans vos veines, et il finit par vous tuer…

— Ce sont des positions bien trop radicales, dit l'homme. Ça revient à claquer toutes les portes. Il faut toujours laisser une chance à la paix.

Richard se tapota la poitrine.

— Vous m'avez empoisonné, et cette substance me tue. Pour moi, elle est l'incarnation même du mal. Comment devrais-je m'y prendre pour négocier avec ce produit toxique ?

Personne ne répondit.

— Dans une relation commerciale, entre deux parties foncièrement honnêtes, une négociation au sujet du prix ou des conditions d'exécution d'un contrat est tout à fait normale. Mais quand il s'agit de morale ou de vérité, transiger n'est pas jouer !

» Pactiser avec des meurtriers – et c'est exactement ce que vous suggérez – les fait bénéficier d'un « relativisme éthique » qui est un piège mortel. Ce que j'entends par là est très simple : si nous les mettons sur un pied d'égalité avec nous, les bouchers de l'Ordre seront autorisés à penser que leurs croyances et leurs actes – y compris le viol et le meurtre – sont justifiables et justifiés. Bref, ils penseront que nous ne valons pas mieux qu'eux, et c'est intolérable ! Négocier avec le mal, c'est jeter le bien aux orties ! Si tout devient égal à tout, les pires crapules réussiront à passer pour des saints, et on jettera d'authentiques héros au fond des poubelles de l'histoire.

» Comment trouver des « compromis » avec ceux qui torturent, violent et assassinent nos proches ? En instituant un quota de jours de torture par semaine ? En limitant le nombre de violeurs par village ? En édictant des conditions d'exécution d'otages acceptables ?

» Dans un conflit comme celui que nous vivons, le relativisme moral est une chimère. Y croire, c'est accepter de se suicider à petit feu.

» Proposer des négociations avec des bouchers est une manière insidieuse de devenir leur complice.

Les Bandakars parurent secoués par un discours si radical. Soudain, leur philosophie leur semblait dépassée, et beaucoup d'entre eux trouvaient dans les propos du Sourcier un écho de ce qu'ils pensaient tout bas depuis longtemps.

Richard leur montrait une façon nouvelle de voir la lumière, et ils se rendaient compte qu'ils avaient été aveugles pendant la majeure partie de leur vie.

Alors que les compagnons d'Owen méditaient sombrement, Gara revint et tendit la statuette à son seigneur.

Richard n'en aurait pas mis sa tête à couper, mais il semblait bien que la couleur noire avait encore gagné du terrain. À l'intérieur de la balise, le sable continuait de couler inexorablement.

— Kaja-Rang a placé une frontière à travers ce col pour vous enfermer dans l'Empire bandakar. Incidemment, c'est lui qui vous a donné ce nom… Sachant que la violence vous répugnait, il a eu peur que vous deveniez les proies impuissantes d'une horde de criminels. Pour vous protéger, il a eu l'idée du bannissement, ce châtiment qui vous permettait de continuer de mener une vie paisible. Voilà pourquoi vous connaissez l'existence du passage qui permet de contourner la frontière. « Contourner » est un verbe un peu simple, dans un tel contexte, mais il rend bien l'idée générale…

Owen parut de nouveau très troublé.

— Ce grand sorcier ne voulait pas que les Piliers de la Création se mêlent à la population de l'Ancien Monde. Si j'ai bien saisi, il entendait éviter la transmission de l'insensibilité à la magie. Mais qu'en est-il, dans ce cas, des criminels que mon peuple exile depuis des millénaires ? Leur permettre de vivre dans l'Ancien Monde ne pouvait qu'aboutir au résultat tant redouté par Kaja-Rang : les Piliers de la Création allaient croître et se multiplier !

— Très bien raisonné, Owen, dit Richard. Tu apprends vite à te servir de ton intelligence…

Le jeune homme sourit d'aise.

— Si vous suivez la direction de son regard, dit Richard en désignant la statue, vous verrez que Kaja-Rang le fixe sur un lieu appelé les Piliers de la Création. C'est un désert

brûlant où rien ne peut survivre. La frontière imaginée par Kaja-Rang était *courbe*, mes amis. Lorsque vous exiliez un criminel, il ne pouvait pas fuir par la droite ou la gauche. Il devait aller tout droit, et finissait dans un cul-de-sac mortel.

» Jusqu'à ces dernières années, la frontière emprisonnait les bannis dans cette vallée de la mort. Manquant d'eau et de vivres, sans aucune connaissance du terrain, vos criminels n'avaient pas une chance de s'en tirer vivants.

Les Bandakars écarquillèrent les yeux.

— Donc, dit un homme, quand nous bannissions un criminel, c'était en réalité une condamnation à mort ?

— C'est ça, répondit Richard.

— Kaja-Rang nous a trompés, conclut l'homme. Il a fait de nous des assassins…

— Pouvez-vous l'en blâmer ? demanda Richard à brûle-pourpoint. Votre peuple se débarrasse de ses criminels en les bannissant et pas en les tuant. Soit. Mais ça revient à expédier des prédateurs dans le monde, afin qu'ils se trouvent d'autres proies que vous ! Au lieu d'exécuter les assassins, vous leur offrez la possibilité d'aller exercer leurs « talents » ailleurs. Avez-vous déjà réfléchi à cet aspect de la question ? À force de rejeter la violence, vous êtes devenus ses complices !

» Vous allez peut-être me dire que les victimes de vos tueurs lâchés dans la nature étaient des « sauvages » dont la vie ne comptait pas. Si cette question a jamais effleuré l'esprit de vos chefs, ils ont dû se répondre que la protection des précieux Bandakars passait avant toute autre considération…

» Kaja-Rang a imaginé une solution qui empêchait la « contamination » de l'Ancien Monde par les Piliers de la Création – et qui neutralisait des criminels dangereux. Il s'est chargé à votre place d'appliquer la peine de mort. En excluant tout recours à la violence, vous ouvrez une infinité de possibilités aux criminels. Le sorcier a su trouver une parade à cette menace.

— Créateur bien-aimé ! soupira Owen alors que ses jambes se dérobaient, les choses sont bien pires que ça… Vous ne savez pas tout, seigneur Rahl…

D'autres Bandakars semblaient au moins aussi terrifiés que leur jeune chef. Certains se laissèrent lourdement tomber sur le sol, comme lui. D'autres se détournèrent, se prirent la tête entre les mains et s'éloignèrent en sanglotant.

— Que veux-tu dire ? demanda Richard à Owen.

— Eh bien… Vous vous souvenez de ce que j'ai raconté sur notre mode de vie ? Cette façon d'être toujours ensemble et de tout partager ? Certaines personnes voyaient les choses autrement…

Les bras croisés et le front plissé, Kahlan se pencha sur le Bandakar.

— Que veux tu dire ? demanda-t-elle d'un ton sinistre.

Owen écarta les bras en signe d'impuissance.

— Certains désiraient davantage que nos joies simples et conviviales… Ces gens-là voulaient changer les choses. Les améliorer, comme ils disaient. Rendre la vie plus agréable, se construire de petites maisons, même si ça ne se fait pas chez nous…

— Owen dit vrai, intervint un des hommes âgés. Dans ma jeunesse, j'ai connu beaucoup de ces rebelles qui ne supportaient pas ce qu'ils appelaient les « principes agaçants » de l'empire.

— Qu'arrivait-il aux gens qui voulaient changer la vie ou qui cherchaient à s'affranchir des règles de l'empire ? demanda Richard.

Owen regarda ses camarades, qui semblaient aussi accablés que lui.

— Les porte-parole dénonçaient leurs discours et le Sage nous mettait en garde contre tout ce qui pouvait nous désunir. Immanquablement, toutes les idées de changement étaient rejetées et ceux qui les professaient recevaient un blâme. (Owen déglutit péniblement.) Il est souvent arrivé que ces « rebelles » décident de quitter l'empire. Ils empruntaient le même chemin que les criminels et partaient en quête d'une nouvelle vie. Aucun n'est jamais revenu…

Richard essuya d'un revers de la main la sueur qui perlait sur son front malgré le froid ambiant.

— Ils sont morts parce qu'ils cherchaient une meilleure façon de vivre…, souffla Richard. C'est un destin terrible, mais empreint d'une certaine grandeur.

— Vous ne comprenez pas ! s'écria Owen en se levant d'un bond. Nous sommes comme ces gens ! (Il désigna les résistants.) Nous avons refusé de nous rendre alors que l'Ordre torture des innocents à cause de nous. Certains que les horreurs ne cesseraient pas, nous ne nous sommes pas livrés…

» En agissant ainsi, nous avons agi contre la volonté des porte-parole et du Sage. C'était pour sauver l'empire, mais ça nous a quand même valu d'être blâmés par nos chefs.

» Pour trouver un moyen de chasser l'Ordre de Bandakar, nous avons franchi le col. Vous comprenez, maintenant ? Nous ressemblons aux « rebelles » qui ont émaillé toute notre histoire. Comme eux, nous avons voulu changer les choses. Comme eux, nous sommes partis pour fuir des principes qui nous étouffaient.

— Dans ce cas, vous commencez peut-être à comprendre que tout ce qu'on vous a enseigné est à la gloire de la mort, pas de la vie. La fameuse lumière que vous êtes censés connaître n'était qu'un moyen de vous aveugler, mes amis…

Richard posa une main sur l'épaule d'Owen. Puis il regarda la statuette que Cara venait de lui remettre.

— Vous êtes allés jusqu'au bout du voyage, dit-il, et vous avez découvert qu'il faut utiliser son esprit de manière indépendante quand on veut assurer sa survie et celle des êtres qu'on aime. Il vous reste beaucoup de choses à apprendre, mais vous êtes sur le bon chemin. Ne vous arrêtez pas et ne revenez surtout pas en arrière ! Si vous voulez réussir, il faudra mobiliser votre courage et agir comme je vous le demanderai. C'est la seule solution.

Pour la première fois, les résistants semblaient authentiquement fiers d'eux. Richard ne les estimait pas parce qu'ils répétaient des fadaises apprises par cœur, mais parce qu'ils avaient pris des décisions courageuses.

— Richard, demanda soudain Jennsen, pourquoi les « rebelles » ne sont-ils pas retournés dans l'empire ? Ayant découvert qu'ils devaient traverser les Piliers de la Création, ils auraient pu renoncer, ou au moins aller se procurer des vivres et de l'eau.

— Elle a raison, dit Kahlan. George Cypher a traversé la frontière en empruntant le Passage du Roi. Il a fait l'aller et retour ! Selon Adie, toute frontière doit avoir une « soupape de sécurité ». C'était le cas de celle-ci, nous le savons, alors, pourquoi nul n'est-il jamais revenu sur ses pas ?

Les Bandakars tendirent l'oreille, car cette question les fascinait.

— Je me suis demandé la même chose, dit Richard. Dans le Nouveau Monde, les frontières avaient besoin de « soupapes » parce qu'elles s'étendaient sur des lieues et des lieues. Celle qui se dressait ici était bien plus courte, et elle ne visait pas tout à fait les mêmes objectifs. Je veux dire qu'il n'y avait pas besoin que quelqu'un de l'extérieur puisse entrer dans l'empire. Bien au contraire, devrait-on ajouter…

» Kaja-Rang a dû imaginer une issue qui ne fonctionnait que dans un sens. Nous savons déjà que le chemin du retour était presque impraticable, mais je parie qu'il a ajouté un obstacle magique infranchissable.

— Je ne vois pas comment il a pu faire ça…, marmonna Jennsen.

Richard posa la main gauche sur le pommeau de son épée.

— Certains serpents peuvent avaler des proies beaucoup plus grosses qu'eux. Leurs crocs sont orientés de façon à empêcher leur victime de sortir, une fois qu'ils l'ont ingérée. Kaja-Rang a dû imaginer un passage à sens unique de ce type.

— Tu crois que c'est possible ? demanda Jennsen.

— La barrière qui séparait l'Ancien Monde du Nouveau pouvait permettre un aller et retour à certaines personnes, dans des conditions très précises. Une deuxième

traversée était en revanche impossible. Un sorcier de l'envergure de Kaja-Rang était capable d'un exploit comparable. N'oubliez pas que sa frontière – un fragment du royaume des morts, rien que ça ! – est restée en place pendant près de trois mille ans.

— Donc, tous ceux qui ont quitté l'empire sont morts, dit Owen.

— J'en ai bien peur… Kaja-Rang avait conçu un plan sans faille. Et il avait choisi une localisation qui continuerait de vous isoler même en cas de défaillance de la frontière.

— C'est un point qui me dépasse, dit un jeune Bandakar. Si ce sorcier était assez puissant pour ériger une frontière capable de rester en place trois mille ans, comment expliquer que ce « fragment du royaume des morts » ait disparu pratiquement en un clin d'œil ?

— Je crois que c'est ma faute, dit Kahlan.

Elle avança vers les résistants, et Richard ne tenta pas de l'arrêter. Au point où en étaient les choses, il ne devait pas laisser penser qu'il cherchait à cacher des informations aux tout nouveaux D'Harans.

— Il y a environ deux ans, pour sauver Richard, j'ai invoqué sans le vouloir une force venue du royaume des morts qui détruit lentement la magie présente dans notre monde. Le seigneur Rahl a renvoyé ces « Carillons » chez le Gardien, mais il semble que ça n'ait pas suffi à régler le problème.

Les Bandakars échangèrent des regards inquiets. La femme qui se tenait devant eux venait d'admettre qu'elle était la cause de leur malheur. Par sa faute, ils avaient perdu leur frontière, et des envahisseurs avaient déferlé sur leurs villes et leurs villages.

À cause de la Mère Inquisitrice, un empire vieux de trois mille ans avait été réduit à néant.

Et ils avaient perdu tout ce qui comptait pour eux.

Chapitre 43

— Vous ne nous avez toujours pas montré votre magie, seigneur Rahl, dit un des hommes après un très long silence.

Richard brandit la statuette que lui avait apportée Cara.

— Kaja-Rang avait créé un artefact lié à la frontière et chargé de contribuer à sa protection. Cette balise m'a averti que votre empire n'était plus défendu…

— Pourquoi la partie supérieure est-elle plus noire que la nuit ? demanda un des Bandakars.

— C'est un moyen d'indiquer que le temps me file entre les doigts. En d'autres termes, que je vais bientôt mourir…

Des murmures inquiets coururent dans les rangs des résistants. Richard les fit taire d'un geste.

— Vous voyez le sable, dans la statuette ?

Tous les Bandakars tendirent le cou, mais certains étaient trop loin pour bien voir. Richard avança et marcha dans les rangs afin que tous constatent que la balise faite à son image était en réalité un sablier.

— Ce n'est pas vraiment du sable, mais de la magie…

— Seigneur, vous avez dit que nous ne pouvions pas voir la magie, objecta Owen.

— Le don vous est étranger, c'est vrai, et vous êtes incapables de percevoir la magie « normale ». Pourtant, la frontière vous empêchait bien de franchir le col. Comment expliquez-vous cette contradiction ?

— Le royaume des morts répondit un homme comme s'il pensait que la réponse était évidente.

— C'est exactement ça ! La magie ne vous affecte pas, mais tenter de traverser la frontière vous aurait coûté la vie. Pourquoi ? Parce que nul n'a jamais prétendu que vous étiez insensibles à la mort ! Don ou pas, vous êtes des créatures mortelles liées à la vie et à son ennemie irréductible.

Richard brandit plus haut la statuette.

— La magie de cet artefact est également liée au royaume des morts. Ayant un lien avec le Gardien, comme tout être destiné à périr un jour, vous êtes à même de voir le sable qui égrène le peu de temps dont je dispose…

— Je ne vois pas ce qu'un vulgaire sablier peut avoir de magique, marmonna un homme. Vous parlez de pouvoir, seigneur, et du temps qu'il vous reste à vivre, mais ce ne sont que des mots, et nous voulons des preuves.

Richard tourna la statue sur le côté. Le sable continua de couler *latéralement*.

Les Bandakars approchèrent comme une volée de gamins curieux d'admirer un prodige. Certains tendirent la main pour toucher la partie noire de la balise. D'autres étudièrent avec une attention fascinée la fraction encore transparente du Sourcier miniature.

Les résistants étaient impressionnés, mais ils avaient encore des doutes sur l'explication de Richard.

— Nous voyons tous le sable couler, dit un Bandakar, mais comment être sûrs que nous sommes différents de vous, seigneur, ou de vos compagnons ? Puisque nous pouvons voir cette magie, nous ne sommes peut-être pas des Piliers de la Création, tout compte fait…

Richard réfléchit un moment au meilleur moyen de prouver à ces hommes que la magie existait. Il fallait trouver un moyen indirect, puisqu'ils étaient des trous dans le monde. Mais lequel ?

Richard avait le don, il le savait. Quant à le contrôler, c'était une autre affaire. Son pouvoir était activé par la colère, comme en témoignait son lien avec l'Épée de Vérité. Contrairement à Zedd, il ne pouvait pas lancer des sortilèges à volonté. Et de toute façon, son « public » n'aurait rien vu…

Du coin de l'œil, il aperçut Cara, debout les bras croisés. Alors, une idée naquit dans son esprit.

— Le lien qui unit le seigneur Rahl à son peuple est de nature magique, dit-il. Et il ne se limite pas à protéger les D'Harans de celui qui marche dans les rêves…

Le Sourcier fit signe à Cara d'approcher.

— En plus d'être mon amie, Cara est une Mord-Sith. Depuis des milliers d'années, ces femmes se dévouent corps et âme à la protection du seigneur Rahl. (Richard souleva le bras de Cara afin que tous voient la tige de cuir, rouge reliée à son poignet par une fine chaîne d'argent.) C'est un Agiel, l'arme très spéciale des Mord-Sith. Le pouvoir de cet objet lui est fourni par le lien qui existe entre sa propriétaire et le seigneur Rahl – moi-même, en l'occurrence.

— Il n'y a pas de lame, dit un des hommes. Je ne vois pas en quoi il s'agit d'une arme.

— Regardez de plus près, conseilla Richard. (Tenant Cara par le coude, il la fit marcher au milieu des Bandakars.) Cet homme a raison : il n'y a pas de lame, et ce n'est qu'une simple tige de cuir à l'air inoffensif.

Les hommes se penchèrent vers Cara, qui ne se braqua pas et leur permit même de toucher et de soupeser son Agiel. L'exercice lui tapait sûrement sur les nerfs, mais que n'aurait-elle pas fait pour son seigneur ?

Richard ordonna soudain à son amie de faire une petite démonstration. L'arme volant dans son poing, Cara approcha d'Owen et la lui posa sur l'épaule.

— Elle a déjà fait ça, dit le jeune Bandakar à ses compagnons, et je n'ai rien senti de particulier.

Cara répéta l'opération sur plusieurs résistants. Quelques-uns reculèrent d'instinct, craignant d'avoir mal même si leurs amis semblaient indemnes.

Mais la plupart purent constater que le contact de l'Agiel les laissait de marbre.

Richard releva lentement sa manche.

— Maintenant, je vais vous montrer qu'il s'agit pour de bon d'une puissante arme magique.

Il tendit son bras à Cara.

— Fais-moi saigner, dit-il d'un ton calme qui ne trahissait en rien l'horreur que lui inspiraient les Agiels depuis sa longue captivité au Palais du Peuple.

— Seigneur Rahl, je ne…

— Obéis !

— Prends-moi plutôt comme cobaye ! lança Tom en offrant son avant bras dénudé à la Mord-Seth.

Cara jugea l'initiative judicieuse et se tourna vers le géant blond.

— Non ! cria Jennsen – bien trop tard.

Tom hurla de douleur quand la pointe de l'Agiel entra en contact avec sa chair. Du sang coulant du creux de son bras jusqu'à son poignet, il recula sur des jambes soudain tremblantes.

Les Bandakars en restèrent bouche bée.

— C'est un truc…, murmura cependant l'un d'eux.

Tandis que Jennsen réconfortait Tom, Richard offrit de nouveau son bras à Cara.

— Montre-leur ce que peut faire la magie de ton arme !

— Seigneur, je…

— Allez ! Fais-le, afin qu'ils comprennent. (Richard se tourna vers les hommes.) Approchez, histoire de ne rien manquer du spectacle. Vous verrez qu'il n'y a pas de « truc », et que la magie peut faire au moins aussi mal qu'une lame.

Richard ferma le poing et présenta le creux de son bras à Cara.

— Fais-le, mon amie, et ne cherche pas à me ménager. Sinon, tout ça ne servira à rien, et je ne veux pas m'infliger ce calvaire en vain.

Cara fit une grimace qui en disait long sur ce qu'elle pensait de cet ordre. Puis elle regarda son seigneur et lut dans ses yeux une détermination inébranlable.

Le Sourcier, lui, vit sur le visage de la Mord-Sith la douleur que lui infligeait le simple fait de tenir l'Agiel. Serrant les dents, il fit signe qu'il était prêt.

Cara plaqua son arme dans le creux du bras de Richard.

On eût dit que la foudre venait de tomber sur le mari de Kahlan. Le contact d'un Agiel, encore plus lorsqu'on en gardait de cuisants souvenirs, comme Richard, était une expérience dévastatrice. L'onde de choc se répercuta jusque dans l'épaule du Sourcier, et il eut le sentiment que tous les os de son bras venaient d'exploser.

Cara fit lentement descendre l'Agiel jusqu'au poignet de son seigneur. Du sang jaillit de la peau éclatée et forma un étrange ruisselet rouge.

Durcissant ses abdominaux, Richard bloqua son souffle et se laissa tomber sur un genou. Il aurait préféré rester debout, devant les Bandakars, mais la douleur était vraiment trop forte.

Les compagnons d'Owen semblaient terrifiés et stupéfiés par ce spectacle.

Dès que Cara eut éloigné l'Agiel de sa peau, Richard inspira à fond et eut l'impression qu'on lui déchiquetait la poitrine de l'intérieur.

Son propre sang lui empoissait les doigts et sa tête tournait comme une toupie.

Kahlan accourut, tenant un mouchoir que Jennsen lui avait donné.

— As-tu perdu l'esprit ? demanda-t-elle à son mari tour en lui bandant le bras.

— Merci, souffla Richard, éludant délibérément la question.

Il ne pouvait pas empêcher ses doigts de trembler. Cara s'étant un peu retenue, il était sûr de n'avoir aucun os cassé, mais la douleur lui arrachait quand même des larmes.

Dès que Kahlan eut terminé le pansement, Cara glissa une main sous le bras de son seigneur et l'aida à se relever.

— La Mère Inquisitrice a raison, dit-elle. Vous avez perdu l'esprit…

Richard ne tenta pas de convaincre les deux femmes que ce qu'il venait de faire était absolument nécessaire. Au contraire, il se tourna vers les Bandakars et leur montra son bras enveloppé d'un bandage déjà rouge de sang.

— Voilà une magie puissante, n'est-ce pas ? Si vous ne pouvez pas voir la sorcellerie, contemplez au moins ses résultats. Si Cara le désire, son Agiel peut tuer… (Les Bandakars considérèrent la Mord-Sith avec un tout nouveau respect.) Mais sur vous, cette arme n'aurait aucun effet, parce qu'il vous manque l'étincelle de don requise pour être réceptif à la magie.

Les résistants étaient beaucoup plus calmes, comme si la vue du sang les avait rappelés à la réalité.

Richard les passa de nouveau en revue d'un pas très lent.

— Chaque mot que j'ai dit devant vous était la vérité, et je ne vous ai rien caché d'important. Vous savez qui je suis, qui vous êtes, et dans quelle situation nous sommes tous. Si vous avez des questions, je vous répondrai en toute franchise…

Les hommes s'interrogèrent du regard, mais aucun ne se décida à prendre la parole.

— Mes amis, l'heure est venue pour vous de décider quel avenir vous entendez offrir à vos proches. Aujourd'hui, vous allez devoir poser la première pierre d'un monument appelé le « futur »… (Richard désigna Owen.) Je sais que la bien-aimée de votre camarade, Marilee, lui a été enlevée par l'Ordre Impérial. J'ai conscience que vous avez tous beaucoup souffert des exactions des envahisseurs. Je ne connais pas tous vos noms, et moins encore ceux de vos proches, mais croyez-moi, je partage votre souffrance.

» Le malheur vous a poussés à imaginer un plan : m'empoisonner pour que je vous aide. Je comprends que vous en soyez arrivés là, mais je désapprouve néanmoins votre comportement. (Beaucoup de Bandakars baissèrent les yeux.) Aujourd'hui, je vais vous donner une chance de choisir le bon chemin – pour vous-mêmes et pour ceux que vous aimez.

» Vous avez prouvé votre valeur en survivant si longtemps dans des conditions terribles. Mais à présent, vous allez devoir faire un choix. (Richard posa la main gauche sur la garde de son épée.) Je veux savoir où est caché l'antidote dont j'ai besoin pour ne pas crever comme un chien.

Les Bandakars se consultèrent du regard. Aucun ne semblait savoir que répondre à la requête du Sourcier.

Owen tenta de déterminer ce que pensaient ses camarades, mais il ne lut rien d'évident sur leurs visages.

— Si nous promettons de vous révéler où est l'antidote, seigneur Rahl, nous jurerez-vous *d'abord* de venir à notre secours ?

Richard recommença de marcher de long en large devant les Bandakars. Le sang qui coulait de ses doigts laissait derrière lui une piste de petites gouttes écarlates.

— Pas question ! répondit-il. Je ne vous permettrai pas de vous en tirer en créant un lien entre deux affaires qui n'en ont pas. M'empoisonner était un crime, et je vous donne une chance de réparer le mal que vous avez fait. Si je vous concède quelque chose en échange de mon salut, ça renforcera l'illusion que vos actes étaient justifiés. Vous n'avez qu'une option moralement défendable : me dire où est l'antidote sans rien attendre en retour de ma part. Aujourd'hui, vous devez décider ce que sera votre vie future. Tant que je ne saurai pas ce que vous avez choisi, je ne vous ferai pas l'ombre d'une promesse…

Certains hommes paraissaient paniqués et d'autres étaient au bord des larmes. Owen leur fit signe de s'éloigner avec lui, afin qu'un débat puisse être conduit loin des oreilles de Richard.

— Non ! lança le Sourcier. (Les Bandakars se turent et se tournèrent tous vers lui.) Vous ne devez pas prendre une décision collective. Je veux que chacun de vous me fasse part de son choix *personnel*.

— Qu'entendez-vous par là, seigneur ? demanda un des hommes.

— Je veux connaître le choix individuel de chaque membre de votre groupe. Faut-il me libérer du poison, ou l'utiliser pour faire pression sur moi ? C'est une question simple, non ?

— Mais nous devons délibérer et déterminer une position commune, objecta un autre résistant.

— Pourquoi donc ?

— Afin de prendre la bonne décision. Dans une situation délicate, c'est le groupe qui doit trancher, pas l'individu. Le consensus est la base de la démocratie.

— Un joli discours pour parer de toutes les vertus ce qui est en réalité la loi du nombre, comme chez les bêtes sauvages.

— Chercher le consensus est une démarche hautement morale, affirma un troisième homme, parce que ça revient à exprimer la volonté du peuple.

— Je vois…, lâcha Richard. Donc, si vous étiez tous d'accord pour violer ma sœur, ce serait un acte moral, puisque dicté par un consensus. Et si je tentais de vous en empêcher, je serais maléfique, car je ne représenterais que moi-même. Est-ce ainsi que vous voyez les choses ?

— Eh bien… pas vraiment, répondit un des Bandakars tandis que ses compagnons rentraient la tête dans les épaules, comme s'ils avaient peur qu'un orage éclate.

— Le bien et le mal ne sont pas les produits d'un consensus, dit Richard. Les choix éthiques doivent reposer sur le respect de la vie, pas sur un unanimisme de façade. Aucun consensus ne forcera jamais le soleil à se lever après minuit, et aucun ne transformera le bien en mal. Si une chose est mauvaise, qu'importe qu'elle compte des milliers de partisans ? Il faut la combattre, même si on est le seul à le faire. Et quand un acte est moral, on doit l'accomplir malgré l'éventuelle désapprobation des masses…

» Je ne veux plus entendre de bla-bla au sujet du consensus. Vous n'êtes pas un troupeau de moutons, mais des hommes dignes de ce nom ! J'entends connaître l'opinion de chacun d'entre vous… (Richard désigna le sol.) Baissez-vous et ramassez deux cailloux.

Sans cacher leur surprise, les Bandakars obéirent.

— Maintenant, chaque homme va serrer un ou deux cailloux dans sa main droite. Puis il viendra se présenter devant moi, l'homme que le « consensus » a décidé d'empoisonner, et il ouvrira le poing. Ainsi, je saurai ce qu'il pense, mais ses camarades continueront de l'ignorer…

» Un seul caillou signifiera le refus de me révéler où est l'antidote *avant* que j'aie juré de libérer votre peuple. Deux cailloux symboliseront la position inverse. Est-ce bien clair ?

— Mais qu'arrivera-t-il si nous optons pour les deux cailloux ? Viendrez vous à notre secours ?

— Quand vous m'aurez donné votre réponse, vous découvrirez la mienne… Si je sais où est l'antidote, je peux décider de vous aider, ou au contraire m'arranger pour le trouver puis retourner m'occuper de *mes* problèmes. Désolé, mais vous ne le saurez pas avant de m'avoir communiqué *votre* décision.

» Maintenant, écartez-vous les uns des autres et, sans que nul ne vous voie, choisissez de serrer un ou deux cailloux dans votre poing droit. Quand ce sera fait, venez chacun à votre tour devant moi pour me faire connaître votre choix personnel.

Les Bandakars s'éparpillèrent en échangeant des regards interloqués. Mais ils jouèrent le jeu, et ne se consultèrent pas pour déterminer leur position. Dans l'intimité de son esprit, chaque homme allait opter pour la réponse qui lui semblerait la meilleure.

Pendant que les Bandakars réfléchissaient, Cara et Kahlan approchèrent du Sourcier. Et elles ne semblaient pas contentes du tout…

— Vous avez perdu l'esprit ? murmura la Mord-Sith, furieuse.

— Décidément, c'est la question à la mode, aujourd'hui…

— Seigneur Rahl, dois-je vous rappeler que vous avez déjà organisé un scrutin, il n'y a pas si longtemps ? Avec un résultat catastrophique…

— Cara a raison, c'est de la folie, souffla Kahlan.

— Mais non, c'est différent, cette fois…

— Différent, mon œil ! s'écria la Mord-Sith. Des ennuis se profilent…

— C'est différent, insista Richard. Je leur ai dit ce qu'il était juste de choisir. Ils doivent décider entre le bien et le mal, et les enjeux sont clairs.

— Tu laisses ces hommes déterminer ton avenir, dit Kahlan. Alors que tu ne les connais pas, tu places ton destin entre leurs mains.

— J'agis ainsi parce que je le dois… Allons, il est temps de savoir ce qu'ils ont décidé…

Cara alla se poster au pied de la statue de Kaja-Rang.

Même si elle ne comprenait pas les motivations de son mari, Kahlan lui serra tendrement le bras pour l'assurer de son soutien. Puis elle rejoignit la Mord-Sith, Jennsen et Tom.

Richard leur tourna délibérément le dos. Il ne fallait pas que Kahlan voie à quel point il souffrait. Le poison continuait de lui déchirer la poitrine, et chaque inspiration devenait une torture. Après la démonstration, avec l'Agiel, son bras l'élançait comme si on l'avait écorché vif.

Tout ça n'était rien comparé aux maux de tête…

Richard se demanda si Cara pouvait voir dans ses yeux qu'il était au plus mal. Après tout, les Mord-Sith étaient des expertes de la souffrance.

Le Sourcier savait qu'il devrait ingérer l'antidote avant d'avoir aidé les Bandakars. D'autant plus qu'il ignorait comment débarrasser leur empire des soudards de l'Ordre.

S'il avait connu un moyen, il aurait commencé par bouter l'ennemi hors du Nouveau Monde !

De plus, il n'y avait pas que la menace du poison… Le temps coulait entre les doigts de Richard, et chaque seconde le rapprochait du désastre. Si rien n'était fait, les migraines provoquées par le don finiraient par le tuer. Mais pour l'heure, elles l'affaiblissaient, permettant au poison d'agir plus vite et plus efficacement. Chaque jour, lutter contre le produit toxique devenait un peu plus difficile.

Si les Bandakars choisissaient de lui donner l'antidote, Richard aurait une chance de s'en tirer.

Sinon, il n'était plus qu'un mort en sursis.

Chapitre 44

Les Bandakars cherchaient l'inspiration en marchant de long en large au sommet du col. Certains avaient les yeux baissés et d'autres regardaient la statue de Kaja-Rang, l'homme qui avait banni leurs ancêtres.

Quelques-uns jetaient des coups d'œil furtifs à leurs compagnons. Ils brûlaient d'envie de leur demander conseil, mais ils s'en tenaient aux ordres de Richard.

Lorsque le Sourcier vint se camper devant eux, un des plus jeunes résistants se dirigea vers lui. Ce garçon avait paru fasciné par les propos de Richard et il semblait y avoir mûrement réfléchi. Si celui-là votait « non », le combat serait perdu avant même d'avoir commencé.

Mais il ouvrit le poing et dévoila deux cailloux. Richard en soupira de soulagement : au moins, il aurait réussi à convaincre un de ses interlocuteurs.

Un autre homme se présenta devant le Sourcier et lui montra deux cailloux. Sans trahir ses sentiments, Richard hocha simplement la tête et fit signe au type de s'écarter.

Les autres attendaient en ligne face au Sourcier. Ils avancèrent, ouvrirent le poing, puis s'éloignèrent. Tous montrèrent deux cailloux à Richard, indiquant qu'ils refusaient de faire pression sur lui en le menaçant de mort.

Owen passa le dernier. Tendant le bras, il ouvrit le poing et souffla :

— Vous ne nous avez fait aucun mal.

Lui aussi avait opté pour deux cailloux.

— J'ignore ce qu'il adviendra de nous, ajouta Owen, mais nous n'avons pas le droit de recourir au chantage face à un homme tel que vous.

— Merci, dit simplement Richard. (Son sincère soulagement fit sourire d'aise plusieurs Bandakars.) Votre vote a été unanime ! Je suis content que vous ayez tous opté pour la même solution. Nous avons désormais de solides fondations sur lesquelles bâtir un avenir commun.

Les résistants se regardèrent, visiblement surpris. Puis ils se réunirent par petits groupes et s'ébaubirent d'avoir pris la même décision sans s'être consultés. Constater qu'ils étaient unis les réjouissait, et Richard ne pouvait pas les en blâmer.

Très satisfait, il alla rejoindre Kahlan, Cara, Jennsen et Tom.

— Alors, j'ai perdu l'esprit ? demanda-t-il à son épouse et à sa garde du corps.

La Mord-Sith croisa agressivement les bras.

— Et qu'auriez-vous fait s'ils avaient choisi l'autre solution ?

— Je n'aurais pas été plus avancé que maintenant, mais pas moins… J'aurais dû les aider, mais en sachant que je ne pouvais pas me fier à eux.

— Et si tu avais obtenu un résultat mitigé ? demanda Kahlan, toujours très mécontente. Par exemple une courte majorité de « oui » ?

— Eh bien, après avoir appris où est l'antidote, j'aurais dû tuer ceux qui auraient voté « non »…

Cara sourit de satisfaction. C'était exactement comme ça qu'elle voyait la démocratie. Moins convaincue, Kahlan hocha cependant la tête.

Jennsen, en revanche, eut l'air profondément choquée.

— En votant « non », lui expliqua son frère, ces hommes auraient choisi de me réduire en esclavage par le biais d'une sentence de mort. Dans l'action, je n'aurais jamais pu me fier à eux, et nous ne sommes pas en position de nous exposer à la trahison. Mais c'est une affaire réglée, à présent, alors, inutile de nous tourmenter pour rien…

Richard se tourna vers les Bandakars.

— Vous avez décidé de me rendre ma vie…

L'air soudain très grave, les hommes se turent et tendirent l'oreille.

Le Sourcier regarda la statuette qui le représentait. Le sable continuait de couler et la couleur noire gagnait inexorablement du terrain. Sa vie lui coulait entre les doigts comme de l'eau, et il serait bientôt à court de solutions.

Les nuages étaient si sombres, désormais, qu'on se serait cru au crépuscule, pas au milieu de l'après-midi.

— Nous allons faire de notre mieux pour vous aider à chasser l'Ordre de chez vous, annonça-t-il.

Des vivats saluèrent cette déclaration. Richard vit sur le visage des Bandakars des sourires franchement épanouis. Cette réaction révélait à quel point ils rêvaient d'être débarrassés des soudards de l'Ordre. Mais seraient-ils toujours aussi ravis quand le Sourcier leur révélerait le rôle qu'il leur réservait ?

Richard avait une priorité : Nicholas le Chapardeur. Tant que ce sorcier pourrait les espionner à travers les yeux des coureurs, le Sourcier et ses compagnons seraient en danger et ils n'auraient pas les coudées franches pour semer partout dans l'Ancien Monde la graine qui conduirait à une révolte contre l'Ordre Impérial.

Il n'y avait pas que ça… Grâce à son pouvoir, Nicholas était en mesure d'envoyer des tueurs à Richard et à ses amis. L'idée que ce monstre sache où était Kahlan glaçait les sangs de Richard…

Le sorcier devait être éliminé ! En tuant le chef des envahisseurs, Richard contribuerait peut-être à la libération de l'Empire bandakar…

Richard fit signe aux résistants d'approcher.

— Avant que nous parlions du salut de votre peuple, vous devez me montrer où vous avez caché l'antidote.

Owen s'agenouilla, s'empara d'une pierre pointue et dessina un grand ovale sur une partie plate du sol rocheux.

— Ce tracé représente les montagnes qui entourent Bandakar. (Il posa la pierre au bout de l'ovale, du côté de Richard.) Voici l'emplacement du col, où nous sommes en ce moment. (Il ramassa trois petits cailloux et posa le premier tout près de la pierre.) C'est Witherton, notre ville… On y trouve de l'antidote…

— Et vous vous cachiez autour de la cité, dans les collines ? demanda Richard.

— Essentiellement dans la partie Sud, répondit Owen. (Il posa son deuxième caillou au milieu de l'ovale.) Cette ville se nomme Northwick. C'est là qu'est caché le deuxième flacon d'antidote. (Enfin, il déposa le troisième caillou au bout de l'ovale.) Hawton… La troisième ville où est dissimulé un flacon d'antidote.

— Si je comprends bien, dit Richard, il me suffit d'aller dans une de ces cités et de récupérer un flacon. Votre ville étant la plus proche et la moins grande, c'est probablement notre meilleure chance de réussir…

Quelques hommes secouèrent tristement la tête et d'autres détournèrent le regard.

Très gêné, Owen toucha tour à tour chaque caillou.

— Je suis navré, seigneur Rahl, mais un flacon ne suffira pas. Le poison agit depuis trop longtemps… Au point où nous en sommes, deux ou trois flacons ne feront pas

l'affaire. L'homme qui a conçu le poison nous a prévenus : si le délai dépassait quelques jours, les quatre doses d'antidote deviendraient nécessaires.

» Vous avez pris la première, mais trop tard pour qu'on puisse s'arrêter là. Toujours selon cet homme, l'intoxication va passer par trois phases, et vous aurez besoin de tous les flacons. Si vous ne les buvez pas, vous périrez…

— Trois phases ? Que veux-tu dire ?

— La première est la douleur, dans votre poitrine. La deuxième est une sensation de vertige qui vous empêchera de tenir debout. (Misérable, Owen baissa les yeux.) Lors de la troisième, vous serez aveugle. (Il tapota le bras du Sourcier pour le rassurer.) Mais ne vous en faites pas, les trois doses vous sauveront, et tout ira très bien.

Richard s'essuya le front d'un revers de la main. Sa poitrine continuant à lui faire mal, il supposa qu'il en était toujours à la première phase.

— Combien de temps me reste-t-il ?

— Je n'en sais rien, seigneur Rahl… Voilà déjà pas mal de temps que vous avez bu la première dose. J'ai bien peur que nous devions nous hâter.

— Combien de temps ? insista Richard.

— Eh bien… Pour être franc, seigneur, je suis surpris que vous supportiez encore la douleur de la première phase. D'après ce qu'on m'a dit, elle s'aggrave de jour en jour…

Richard hocha la tête et ne tourna pas les yeux vers Kahlan.

Alors que les soudards de l'Ordre grouillaient dans l'empire, récupérer un flacon tenait déjà de l'exploit. Alors, retrouver les trois…

— Puisque le temps presse, dit Richard, j'ai une meilleure idée… Préparez-moi de l'antidote ! Nous n'aurons plus à nous soucier de ce problème, et nous nous concentrerons sur la libération de votre empire.

— Désolé, mais c'est impossible.

— Comment ça ? Vous avez su préparer quatre doses d'antidote. Faites-en d'autres !

— Impossible…, répéta Owen.

— Pourquoi ? demanda Richard.

Owen désigna le sac de toile qui contenait les doigts de trois fillettes.

— Le père des petites… C'était lui, notre herboriste. Le seul d'entre nous capable de fabriquer des substances aussi complexes que le poison et son antidote. Aucun de nous ne peut le faire. Nous ne savons même pas quels ingrédients il a utilisés.

» Il y a peut-être d'autres herboristes en mesure de préparer l'antidote, mais nous ne savons pas où les trouver, en supposant qu'ils soient encore vivants. Avec les soudards de l'Ordre, qui peut le dire ? De toute façon, nous ne connaissons pas la composition du poison. Ce sont des données indispensables pour définir celle de l'antidote… Navré, seigneur Rahl, mais votre seule chance est de retrouver les trois flacons.

Richard avait si mal à la tête qu'il redoutait de perdre conscience d'un instant à l'autre. S'il n'existait que trois flacons, il devait les récupérer avant que l'un d'eux soit cassé ou vidé par inadvertance. Si l'antidote était perdu, il n'aurait pas une chance de s'en tirer. Et chaque inspiration lui faisait de plus en plus mal.

La phase un… Quel était le symptôme principal de la phase deux, déjà ? Il ne parvenait pas à se le rappeler…

Kahlan lui posa une main sur l'épaule, l'arrachant à la panique qui menaçait de le submerger.

— Seigneur Rahl, dit un des Bandakars, nous vous aiderons à trouver l'antidote.

Tous les résistants affirmèrent qu'ils feraient l'impossible pour sauver leur libérateur et ami.

— La plupart d'entre nous connaissent au moins deux villes sur les trois, dit Owen, et quelques-uns sont même passés par les trois. C'est moi qui ai caché les flacons, mais j'ai indiqué l'endroit à tous mes camarades. Je ferai de même avec vous, afin que nous sachions tous où chercher.

— Bien ! puisqu'il faut en passer par là… (Richard se pencha pour étudier la carte rudimentaire composée par Owen.) Où est Nicholas ?

Owen désigna le caillou le plus éloigné.

— Il a élu résidence à Hawton.

Richard riva son regard gris sur le Bandakar.

— Ne me dis pas que… Bon sang ! tu as caché le flacon dans la demeure de Nicholas ?

— Sur le coup, ça m'a paru une bonne idée… Aujourd'hui, j'en suis bien moins fier, évidemment.

— Je m'étonne que tu ne l'aies pas remis en main propre au sorcier, marmonna Cara, en lui demandant de le garder jusqu'à ton retour.

Pressé de changer de sujet, Owen indiqua le caillou qui représentait Northwick.

— C'est là que se cache le Sage. Les grands porte-parole accepteront peut-être de nous aider. Et si le Sage nous donne sa bénédiction, le peuple tout entier participera à notre lutte contre l'Ordre Impérial.

Avec tout ce qu'il avait appris sur les Bandakars, Richard doutait qu'ils puissent lui être très utiles. Ces gens désiraient être libérés de l'oppression, mais ils réprouvaient moralement la violence. Une telle contradiction semblait insoluble. Owen et ses résistants étaient différents parce qu'ils avaient choisi de ne pas courber l'échine. Ce serait à eux de convaincre leurs compatriotes. Même s'ils réussissaient, il leur faudrait beaucoup trop de temps…

— Pour atteindre votre légitime objectif – anéantir l'Ordre ou au moins le chasser de chez vous – vous allez devoir mettre la main à la pâte. Kahlan, Cara, Jennsen, Tom et moi n'y arriverons pas seuls. Pour que ça marche, nous aurons besoin de votre assistance.

— Que devrons-nous faire ? demanda Owen. Nous vous conduirons dans les villes où sont cachés les flacons, c'est entendu. Mais qu'attendez-vous de nous, à part ça ?

— Que vous nous aidiez à tuer les soldats de l'Ordre !

Aussitôt, un concert de protestations perça les tympans de Richard et de ses compagnons. Tous les Bandakars parlaient en même temps. Dans cette cacophonie, Richard ne comprit que quelques mots, mais il n'y avait pas besoin d'être devin pour savoir ce qui se passait. Les résistants refusaient catégoriquement de tuer.

— Vous savez ce que ces hommes ont fait, dit le Sourcier d'une voix puissante qui réduisit au silence les Bandakars. Vous avez fui pour ne pas être exécutés ou subir les mêmes mauvais traitements que vos amis. Et vous n'ignorez rien de ce qu'endurent vos femmes entre les mains des hommes de Jagang.

— Mais nous ne pouvons pas tuer…, gémit Owen. C'est impossible.

— Ce n'est pas dans notre philosophie…, renchérit un homme.

— Vous bannissiez les criminels, rappela Richard. Que se passait-il lorsqu'ils refusaient de partir ?

— Quand c'était nécessaire, répondit un résistant d'âge mûr, nous nous groupions pour l'immobiliser, afin qu'il ne puisse plus nuire. Puis nous lui attachions les mains, et nous le portions jusqu'à la frontière. La, nous lui disions qu'il devait quitter l'empire. S'il refusait toujours, nous le portions jusqu'à une descente très raide – une pente rocheuse – et nous le poussions, les pieds devant, pour qu'il glisse jusqu'en bas. Arrivé à ce point, le banni ne pouvait plus revenir en arrière…

Richard s'étonna des efforts que ces gens produisaient pour ne pas blesser les pires meurtriers. Combien de victimes devait faire un tueur avant que les nobles Bandakars se décident à sévir ? Le Sourcier préférait ne pas le savoir.

— Nous avons compris beaucoup de choses, aujourd'hui, dit Owen, mais nous ne pouvons accepter de tuer. On nous a appris à respecter la vie.

Richard ramassa le sac en toile plein de doigts et le brandit pour que tous les hommes le voient.

— Vos amis et vos proches prient chaque jour pour que quelqu'un vienne à leur secours. Imaginez-vous leur terreur ? Je sais ce qu'on ressent quand on est torturé et qu'on pense que ça ne cessera jamais. À ces moments-là, on désire seulement que ça s'arrête. Et on ferait n'importe quoi pour en finir.

— C'est votre travail ! lança un homme. Vous devez nous débarrasser de l'Ordre !

— N'ai-je pas déjà dit que je n'y arriverais pas seul ? Si vous ne m'aidez pas, que ferez-vous ? Capituler face à des bouchers pareils n'arrangera rien, vous le savez très bien. Les soldats de l'Ordre sont l'incarnation du mal et vous devez les combattre.

— Si vous parliez à ces hommes comme vous venez de le faire devant nous, ils renonceraient à leurs errements. Ils changeraient, c'est une certitude.

— Non, ils ne prendraient même pas la peine de m'écouter. Pour eux, la vie n'a aucune importance. Ils ont choisi de torturer, de violer et de tuer. Notre seule chance est de les anéantir.

— Nous ne pouvons pas tuer, dit un homme.

— Ce serait le mal absolu, renchérit Owen.

— Blesser ou tuer quelqu'un est toujours immoral, dit un troisième homme. Les êtres malfaisants souffrent et ils ont besoin de compassion, pas de haine. La colère engendre la colère. Et la violence est un cercle vicieux qui ne résout jamais rien.

Richard eut le sentiment qu'il venait de reperdre tout le terrain gagné précédemment. Alors qu'il allait se passer une main dans les cheveux – une sorte de tic chez lui – il s'avisa que ses doigts étaient rouges de sang.

Une vision qui lui suggéra un nouvel angle d'approche.

— Vous m'avez empoisonné pour me forcer à tuer ces hommes C'était déjà reconnaître qu'il est parfois nécessaire de tuer pour sauver des innocents. Comment pouvez-vous prétendre qu'il est mal de tuer et obliger quelqu'un à le faire à votre place ? C'est un crime par procuration.

— Nous méritons d'être libres ! s'écria un homme. Nous pensions qu'un chef de votre envergure pourrait convaincre les envahisseurs de quitter l'empire. Parce qu'ils auraient peur de vous…

— C'est bien pour ça que vous devez m'aider. Il faut en effet que nos ennemis aient peur de moi. Si rien ne les menace et s'ils ne voient pas leurs camarades tomber autour d'eux, pourquoi quitteraient-ils l'empire ?

— Nous espérions que vous nous libéreriez sans recourir à la violence, dit un nouvel homme. Mais si vous le jugez utile, libre à vous de tuer. Pour nous, c'est hors de question. Depuis la fondation de l'empire, les anciens enseignent aux jeunes que prendre une vie est un péché. Faites-le, si ça vous semble indispensable !

— Oui, faites-le ! cria un autre résistant. Vous substituer à nous est votre devoir !

« Devoir »… Un nom fleuri pour l'esclavage…

Richard se détourna, ferma les yeux et se serra les tempes entre le pouce et l'index. Il avait cru avoir fait un pas en avant avec ces hommes. Il avait espéré leur apprendre à penser par eux-mêmes, plutôt que de débiter les fadaises dont on leur avait bourré le crâne.

Et après tout ce qu'il leur avait dit, ces « résistants » préféraient voir souffrir leurs proches plutôt que de nuire à leurs bourreaux. En refusant de regarder la réalité en face, ils assuraient la victoire du mal sur le bien et celle de la mort sur la vie.

Non, c'était encore plus simple que ça. Ces fous niaient l'existence même du mal ! Tout le problème était là.

Chaque inspiration manquait à présent d'arracher un cri de douleur à Richard. Il devait se procurer l'antidote. Le temps pressait.

Mais son problème était encore plus compliqué que ça. Son don le tuait aussi sûrement que le poison. La migraine était si forte qu'il redoutait de vomir. Et la magie de son arme l'abandonnait.

Richard redoutait le poison, mais il avait encore plus peur de la mort tapie au cœur même de son être. Si dangereuse fût-elle, la substance toxique pouvait être vaincue. Contre le don, il se sentait impuissant.

Le Sourcier chercha le regard de sa femme et constata qu'elle n'avait aucune solution à lui proposer. Elle se tenait bien droite, prête à tout, mais incapable de répondre aux attentes de son mari.

Richard posa les yeux sur la statuette qu'il avait confiée à sa femme. Ce maudit artefact affirmait que son devoir était de remettre en place la frontière. Comme si sa vie ne lui avait pas appartenu. Comme si elle était la propriété de tous ceux qui entendaient lui dicter ses actes.

Le « devoir » était un poison comparable à la substance que lui avait fait boire Owen. Une absurde incitation au sacrifice…

Richard prit la statuette à Kahlan et l'étudia intensément. La moitié de l'artefact était noire, à présent. Sa vie se consumait, et le sable continuait de couler.

Le délai expirerait bientôt.

La statue de Kaja-Rang, le sorcier mort qui avait chargé Richard d'une mission impossible, semblait le narguer du haut de son socle.

Derrière le Sourcier, les Bandakars bavassaient pour se donner du courage. Ils répétaient que tuer était mal, qu'ils devaient rester fidèles à leurs idéaux, que les soldats de l'Ordre pouvaient être remis dans le droit chemin, si on leur témoignait de la compassion… Ils parlaient du Sage et des grands porte-parole, qui se dévouaient corps et âme à la cause de la non-violence.

Tous étaient d'accord : ils devaient suivre la voie ouverte par les pères fondateurs de leur empire. Car c'était à eux qu'ils devaient leurs coutumes, leurs croyances, leurs valeurs et leur façon de vivre.

Tenter d'élever le niveau de raisonnement de ces hommes était aussi difficile que de les soulever tous ensemble avec une seule corde.

Et cette corde venait de casser.

Richard était piégé par les convictions absurdes de ces gens. Il était également coincé par le poison, les migraines, les espions de Nicholas et les manigances d'un foutu sorcier mort depuis des millénaires.

Ça faisait beaucoup, et il ne pouvait plus contenir sa colère. Armant son bras, il lança la balise sur l'imposante statue de Kaja-Rang.

Les Bandakars baissèrent la tête pour éviter le projectile, qui alla exploser contre le socle de la statue. Des morceaux d'ambre et de pierre noire volèrent dans toutes les directions et le sable s'écrasa au pied d'un pilier en granit.

Les résistants se turent.

La couverture nuageuse était si basse qu'on aurait cru pouvoir la toucher en tendant la main. De petits flocons tourbillonnaient dans l'air et un brouillard glacé enveloppait les pics. Encore épargné, le col ressemblait a un îlot où la vie résistait envers et contre tout.

Tous les regards étaient rivés sur Richard.

Alors, il se souvint des mots gravés sur le socle de la statue.

« Craignez toute brèche dans la frontière qui isole ce grand empire… » « … car il abrite des démons : ceux qui ne peuvent pas voir… »

Depuis le début, quelque chose le gênait dans cette traduction. Comme s'il était tombé dans un piège tendu par cette étrange syntaxe.

— Par les esprits du bien, murmura Richard. Je me suis trompé ! Ça veut dire autre chose !

Chapitre 45

Kahlan eut le cœur brisé par les tourments que ces hommes imposaient à Richard. Au moment où ils semblaient avoir compris ce qu'il fallait faire et pourquoi il fallait le faire, voilà qu'ils retombaient dans leur cécité volontaire.

Le Sourcier paraissait avoir oublié les Bandakars. Immobile, il regardait le socle de la statue, à l'endroit où la balise avait explosé en mille morceaux.

Kahlan s'approcha de lui et souffla :

— Qu'est-ce qui veut dire autre chose ? De quoi parles-tu ?

— La traduction… (Richard continua à fixer la statue de Kaja-Rang.) Tu te souviens de ce que je t'ai dit au sujet de la syntaxe ?

— Oui…

— Elle n'était pas bizarre, c'est moi qui ai tout compris de travers. Je voulais que le texte dise ce que je *pensais* qu'il disait. Au lieu de me fier à ce que je voyais, j'ai extrapolé à partir d'une idée toute faite. Du coup, j'ai fait un énorme contresens…

Le Sourcier se perdit de nouveau dans ses pensées.

Kahlan lui prit le bras pour le ramener au présent.

— Quel contresens ?

Richard désigna la statue.

— J'ai mal interprété la syntaxe… Tu te souviens que j'avais des doutes sur ma traduction. Eh bien, j'avais rudement raison ! Le texte ne dit pas : « … car il abrite des démons : ceux qui ne peuvent pas voir… » Mais alors, pas du tout !

— Tu en es sûr ? demanda Jennsen.

— Certain, à présent…, répondit Richard, les yeux rivés sur la statue.

Kahlan le tira par le bras pour qu'il la regarde.

— Alors, que dit-il, ce texte ?

Richard posa brièvement les yeux sur sa femme, puis il les tourna de nouveau vers la statue de Kaja-Rang, cette sentinelle qui surveillait en permanence la cuvette des Piliers de la Création.

Sans répondre, le Sourcier avança vers le monument.

Kahlan lui emboîta le pas. Cara suivit le mouvement, tout comme Jennsen, qui saisit au passage la longe de Betty.

Les Bandakars s'écartèrent pour dégager le chemin au seigneur Rahl. Au passage, ils jetèrent des regards soupçonneux à Jennsen et à sa chèvre.

Tom resta où il était, histoire de pouvoir surveiller tout ce petit monde.

Arrivé devant la statue, Richard balaya la neige pour dévoiler de nouveau l'inscription rédigée en haut d'haran.

Kahlan vit qu'il la relisait lentement – à la tension qu'elle devinait en lui, elle comprit qu'il était sur le point de faire une découverte majeure.

Elle sentit que la migraine, pour le moment, ne torturait plus son mari. Elle ne comprenait pas pourquoi ces maux de tête apparaissaient et disparaissaient, mais savoir qu'ils le laissaient en paix pour le moment était un grand soulagement.

Les mains posées sur le granit, le corps incliné vers l'avant, Richard lisait et relisait l'inscription.

— Quelque chose m'échappait depuis le début… Maintenant, je sais de quoi il s'agissait. La dernière partie de la phrase ne dit pas : « … car il abrite des démons : ceux qui ne peuvent pas voir… »

— Vraiment ? fit Jennsen. Ce n'est pas une allusion aux trous dans le monde ?

— Bien sûr que si, mais pas celle que je croyais… (Richard tapota quelques lettres du bout d'un index.) C'est là que j'ai commis l'erreur. La bonne traduction est : « … car il abrite ceux qui ne peuvent pas voir les démons… »

— Ceux qui ne peuvent pas voir les démons ? répéta Kahlan, perplexe.

Richard leva son bras bandé vers le noble visage de Kaja-Rang.

— C'est ça qu'il redoutait le plus… Pas les gens incapables de voir la magie, mais ceux qui ne savent pas reconnaître le mal. C'était un avertissement à l'attention du monde. (Richard désigna les Bandakars dans son dos.) Au sujet de ces hommes, par exemple…

Kahlan ne parut pas totalement convaincue.

— Tu veux dire que leur incapacité à voir la magie les empêche d'identifier le mal ? Ou qu'ils sont incapables d'en concevoir l'existence ? Un peu comme lorsqu'ils ne parviennent pas à faire la différence entre le mysticisme et les manifestations concrètes du don ?

— C'est ce que devait penser Kaja-Rang, dit Richard. Mais je ne partage pas son opinion.

— Et tu es sûr d'avoir raison ? demanda Jennsen.

— Absolument.

Avant que Kahlan ait pu poser une question, Richard se tourna vers les Bandakars.

— Kaja-Rang a laissé un avertissement gravé dans le granit. Au sujet des gens qui ne peuvent pas voir les démons. Vos ancêtres ont été chassés du Nouveau Monde parce qu'ils étaient étrangers au don. Kaja-Rang les redoutait à cause d'autre chose : leur philosophie ! Et en particulier, leur refus de reconnaître l'existence du mal. Aux yeux des habitants de l'Ancien Monde, c'est ça qui rendait vos ancêtres si dangereux.

— Mais pourquoi ont-ils développé cette philosophie ? demanda un des résistants.

— Une fois bannis dans l'Ancien Monde, vos ancêtres ont dû se raccrocher désespérément les uns aux autres. En réaction à ce qu'on leur avait infligé, ils ont nié jusqu'à la possibilité de devoir rejeter l'un des leurs à cause de ses actes. Peu à peu, ils ont acquis la conviction qu'il était injuste de condamner *qui que ce soit*. Afin de ne pas juger, ils ont évacué le concept de « mal » de leur vision du monde. Car un « démon », Si on le démasque, doit être isolé de la communauté.

» Conduits à fuir la réalité, ils ont justifié leur aveuglement en imaginant le curieux concept affirmant que rien n'est réel. Ce relativisme les a protégés pendant trois mille ans. Plutôt que de punir les criminels, ils ignoraient les crimes. Face à un problème, ils ont choisi de regarder ailleurs et d'attendre que ça passe…

» S'ils avaient reconnu l'existence du mal, châtier les criminels serait devenu incontournable, et ils auraient dû admettre par extension qu'ils avaient été exilés à cause de leurs mauvaises actions. Pour échapper à ce dilemme, ils ont décrété que le mal n'existait pas. Et toute une idéologie a découlé de ce postulat.

» Kaja-Rang a sans doute fait le lien entre l'insensibilité au don et l'impossibilité de voir les « démons ». À mon avis, il a eu peur que la philosophie des Piliers de la Création se répande dans l'Ancien Monde. Réfléchir est difficile et demande de gros efforts. Il est tellement plus facile de croire en des vérités toutes faites et de se gargariser de phrases pompeuses. N'importe qui peut produire un discours vaseux – un infâme bla-bla puisé

aux sources les plus douteuses – qui nie totalement l'indépendance de pensée pourtant consubstantielle à la condition humaine. Une illusion de sagesse qui économise à des adeptes la peine de tenter de comprendre le monde tel qu'il est. Avec des idées simples, il est aisé d'embrigader les gens – en particulier la jeunesse –, car les tirades fumeuses leur donnent l'impression d'appartenir à une élite.

» Alerté par ces délires à répétition, Kaja-Rang a dû se dire qu'il était temps de faire quelque chose.

» Les idées absurdes et dangereuses ont une étonnante particularité : une force de conviction bien supérieure à celle des discours raisonnables et honnêtes. En son temps, Kaja-Rang a mesuré le danger. S'il laissait faire, des sornettes philosophiques risquaient de devenir une sorte de nouvelle religion qui préparerait le terrain au mal et laisserait les innocents sans défense. Un peu comme ce qui se passe aujourd'hui avec l'Ordre Impérial et les légions de malheureux qu'il torture ou massacre.

» Kaja-Rang a voulu éviter le triomphe du crétinisme sur l'intelligence – ou de la mort sur la vie, ce qui revient à peu près au même. Les Piliers de la Création, comprit-il, étaient une menace pour l'Ancien Monde. Il fallait donc prendre des mesures radicales.

Richard tapota le socle, là où figuraient d'autres inscriptions.

— Ce texte-là décrit brièvement la solution que choisit le sorcier. Pour enrayer l'épidémie, il réunit tous les trous dans le monde, leur adjoignit les adeptes qu'ils s'étaient faits depuis leur arrivée, et les bannit dans l'Empire bandakar.

» Le premier exil, du Nouveau Monde dans l'Ancien, était injuste. Le deuxième, au contraire, était inévitable.

Jouant nerveusement avec la longe de Betty, Jennsen semblait avoir quelques doutes sur toute cette histoire.

— Admettons pour l'instant que ce deuxième exil ait été justifié, dit-elle. Crois-tu vraiment qu'il y ait eu des gens « normaux » bannis en même temps que les Piliers de la Création ? Ça devait faire beaucoup de monde, non ? Comment Kaja-Rang s'y est-il pris ? Si ces gens ont résiste, y a-t-il eu des massacres ?

Intéressés par les questions pertinentes de Jennsen, les Bandakars tendirent l'oreille.

— Je doute que le haut d'haran, même à l'époque, ait été une langue très pratiquée. Elle devait déjà être à demi éteinte, son usage étant limité à des cercles très particuliers, tels que les sorciers. Kaja-Rang a nommé « Bandakars » les exilés. Ce mot signifie « bannis », mais les principaux intéressés ne devaient pas le savoir. En tout cas, leur empire n'a pas été baptisé pour faire référence aux seuls Piliers de la Création. Le texte gravé dans la pierre laisse penser qu'il y a une bonne raison à cela : tous les exilés n'étaient pas des trous dans le monde. En revanche, tous croyaient dur comme fer à la philosophie hérétique des Piliers de la Création.

» Ces gens se croyaient « familiers de la lumière » à cause de leurs convictions. Kaja-Rang a dû jouer sur leur élitisme. J'imagine qu'il a affirmé vouloir les protéger d'un monde qui n'était pas prêt à accueillir des êtres si raffinés. En d'autres termes, il les a convaincus qu'on les isolait parce qu'ils étaient meilleurs que les autres. Habitués à gober des mensonges, les premiers Bandakars ont dû accueillir avec joie leur bannissement. Si je comprends bien les inscriptions, ils ont accepté l'exode de bon cœur. Et une fois qu'ils furent coupés de tout derrière leur frontière, le jeu des mariages entre trous dans le monde et personnes « normales » a très vite éradiqué le don parmi la population.

— Kaja-Rang croyait vraiment que ces gens étaient une terrible menace pour les habitants de l'Ancien Monde ? demanda Jennsen.

Les Bandakars parurent de nouveau très satisfaits qu'elle ait posé cette question. Kahlan eut le sentiment que la sœur de Richard se sentait investie du rôle de porte-parole de ses semblables.

Richard désigna une fois de plus la statue du sorcier.

— Regardez-le ! Que fait-il donc ? Symboliquement, il monte la garde sur ce col et sur la frontière qu'il a érigée. Il est là, éternel et imposant, pour empêcher que quiconque sorte de l'Empire bandakar. Et pour bien marquer que le danger n'est pas imaginaire, il tient une épée dégainée…

» Selon vous, pourquoi les habitants de l'Ancien Monde ont-ils bâti ce monument en hommage à Kaja-Rang ? Parce qu'ils lui étaient reconnaissants de les avoir débarrassés d'une menace qui mettait en péril la survie de leur société. L'enjeu de toute cette affaire n'était pas insignifiant, prenez-en conscience…

» Par-delà la mort, Kaja-Rang veille sur cette frontière, et il m'a envoyé un message pour m'avertir qu'elle n'existait plus.

Richard marqua une pause, attendant que tous les regards soient braqués sur lui. Puis il énonça sa conclusion :

— Kaja-Rang n'a pas banni vos ancêtres parce qu'ils étaient insensibles au don mais parce qu'ils ne pouvaient pas voir les démons.

Mal à l'aise, les Bandakars se regardèrent furtivement.

— Ce que vous appelez un « démon », dit timidement l'un d'eux, est en réalité un être humain qui exprime sa souffrance intérieure.

— Il a raison ! intervint un autre homme. Traiter un homme de « monstre » ou de « barbare » n'a pas de sens. C'est une manière d'enfoncer un être déjà en difficulté. Si on les réintègre dans la communauté humaine, ces êtres cesseront de redouter les autres et ils renonceront à la violence.

Richard foudroya du regard les « résistants » massés devant lui.

— Kaja-Rang avait peur de vous parce que vous êtes dangereux pour tout le monde. Pas à cause de votre insensibilité au don, mais parce que votre idéologie est un précieux soutien pour le mal. En tentant d'être bons et altruistes – sans parler de votre refus de juger – vous donnez au mal une puissance phénoménale. Vous refusez de voir les démons, et ainsi, vous les accueillez parmi vous. Vous facilitez leur existence et vous leur conférez un immense pouvoir sur vous. Vous êtes un peuple complice de la mort qui se voile la face sur ses propres motivations.

» Face aux légions de démons, vous êtes un empire de vaincus.

Un long silence suivit cette déclaration. Puis un des Bandakars les plus âgés prit la parole :

— Croire à l'existence des « démons », ou du mal, est une attitude intolérante et procède d'un raisonnement beaucoup trop simpliste. Bref, c'est une manière de condamner injustement certains individus. Aucun de nous, et même pas vous, seigneur, n'a le droit de juger les autres.

Kahlan savait que Richard était un homme patient. Mais comme toutes ses autres qualités, celle-là avait des limites, et elles étaient atteintes. Un moment, la Mère Inquisitrice eut peur de voir son mari dégainer l'Épée de Vérité.

Mais Richard se contenta de marcher au milieu des hommes en les dévisageant les uns après les autres.

— Vous pensez être au-dessus de la violence et connaître la lumière… Ce sont des fadaises ! Un troupeau de moutons attendant des bouchers, voilà ce que vous êtes ! Et vos meurtriers sont venus à vous.

Richard ouvrit la bourse en toile et se campa devant son dernier contradicteur.

— Tends la main !

Le Bandakar hésita, consulta ses compagnons du regard, puis obéit.

Richard prit un petit doigt d'enfant ratatiné et souillé de sang et le posa dans la paume du résistant.

L'homme aurait voulu se débarrasser de cette abominable relique, mais le regard glacial du Sourcier l'en empêcha.

Richard avança et distribua des doigts, apparemment au hasard. En réalité, il choisissait ses principaux contradicteurs, et ne s'arrêta que lorsque le sac fut vide.

— L'œuvre des démons repose dans vos mains, déclara-t-il. Vous savez que je dis la vérité, et que le mal sévit dans votre empire. Vous désirez que ça change et qu'on vous laisse vivre, afin que vos proches et vos amis cessent de souffrir.

» Mais vous aimeriez obtenir tout ça sans devoir regarder la réalité en face. Jusque-là, j'ai essayé de vous faire comprendre les choses et de vous décrire la vraie nature du défi que nous devons relever.

» Le temps des explications est révolu. Vous vouliez que je vienne chez vous, eh bien, me voici ! Maintenant, à vous de décider de la suite. Ferez-vous ce qui s'impose, ou vous détournerez-vous de la vérité ?

Richard se campa devant les Bandakars. Le dos bien droit, le torse bombé, il était l'incarnation même du pouvoir. À ces instants-là, Kahlan prenait conscience que son mari, l'homme le plus aimant au monde, n'était pas le nouveau seigneur Rahl par hasard.

Depuis leur rencontre, dans ses chers bois de Hartland, Richard avait mis le monde cul par-dessus tête. Dès le début, il avait été au cœur de leur combat, et à présent, il dirigeait un empire.

Cela dit, et tout comme son don, l'empire en question restait largement un mystère pour lui…

Mais il n'avait aucun doute sur la légitimité de sa cause.

Richard et Kahlan s'étaient trouvés dans l'œil du cyclone qui avait dévasté le Nouveau Monde. Et maintenant, la même catastrophe menaçait les Bandakars.

Partout dans le monde, certaines personnes considéraient le Sourcier comme leur unique chance de salut. Inlassablement, Richard leur expliquait que chaque individu était maître de son destin.

Parce qu'il professait de telles idées, le mari de Kahlan était détesté par une bonne partie de l'humanité. Au fond, si l'Ordre Impérial voulait sa tête, c'était davantage à cause de ses idées que de ses actes.

— Voici comment se présentent les choses, continua Richard. Soit vous jurez allégeance à l'empire d'haran, soit vous devenez des sujets de l'Ordre Impérial. Il n'y a pas de troisième voie. Que ça vous plaise ou non, vous devrez choisir. Si vous refusez, les événements s'en chargeront pour vous et vous finirez entre les mains de l'Ordre Impérial. Et au cas où cette idée ne serait pas encore entrée dans votre crâne, ce sont des mains malfaisantes.

» Avec l'Ordre, si vous n'êtes pas tués, vous deviendrez des esclaves. Vous savez très bien ce que ça implique. Votre vie n'aura aucune valeur pour vos maîtres, et vous ne serez pas mieux traités que du bétail.

» Si vous optez pour l'empire d'haran, votre existence vous appartiendra. J'espère que vous serez capables de la mener comme d'authentiques individus, pas comme une bande d'insectes dans une fourmilière…

» La frontière qui protégeait votre empire a disparu. J'ignore comment la rétablir, et même si je le savais, je ne le ferais pas. Désormais, l'Empire bandakar n'existe plus.

» Le temps où vous étiez à l'abri derrière la frontière est révolu. Même si on peut chasser l'Ordre de votre territoire, rien ne pourra l'empêcher de revenir à l'assaut plus tard.

» Alors, à vous de choisir. Voulez-vous être des esclaves ou des hommes libres ? Dans les deux cas, vivre ne sera pas facile. Vous imaginez, je suppose, quel est le lot quotidien d'un esclave. Un homme libre doit lutter, travailler et réfléchir par lui-même, mais les fruits de ses efforts lui reviennent, et c'est une grande consolation.

» Il faut conquérir la liberté. Ensuite, on doit la défendre contre les prédateurs tels que l'Ordre Impérial.

» Comme vous le savez, je suis le seigneur Rahl, et j'entends bien me procurer l'antidote au poison que vous m'avez administré. Une fois ce problème réglé, et si vous choisissez de combattre, je vous aiderai à sauver vos proches du mal.

» Si vous optez pour l'Ordre, vous pourrez rentrer chez vous et vous laisser égorger comme des agneaux. Vous aurez aussi la possibilité de fuir et de vous cacher, mais je n'ai pas le sentiment que vivre dans les collines, loin de vos familles, vous ait rendus très heureux…

» Décidez-vous ! Si vous vous rangez dans mon camp, sachez qu'il vous faudra renoncer à votre aveuglement et à vos absurdes sophismes. Quand on regarde la réalité en face, on découvre qu'il y a de bonnes et de mauvaises choses dans le monde. Pour distinguer entre les unes et les autres, vous devrez faire appel à votre intelligence.

» Si vous vous alliez à moi, je ferai tout mon possible pour répondre à vos questions *honnêtes*, et je vous apprendrai à combattre les soudards de l'Ordre. Mais je ne tolérerai pas votre stupide philosophie, car elle revient tout simplement à pratiquer en toute occasion la politique de l'autruche.

» Regardez les doigts ensanglantés que tiennent certains de vos amis. Voyez ce que les bouchers de Jagang font aux enfants. Vous devez haïr ces hommes ! Si vous ne le voulez ou ne le pouvez pas, il n'y aura pas de place pour vous dans le camp des défenseurs de la vie.

» Pensez à ces fillettes, à leur terreur, à leur souffrance et à leur désir de ne pas être maltraitées… Imaginez ce qu'elles ont éprouvé, seules entre les mains de ces monstres. La haine monte en vous ? Ne l'étouffez pas, car elle est justifiée. Au contraire, nourrissez-la, car c'est le seul sentiment que méritent les démons.

» Je veux trouver l'antidote afin de continuer de vivre. Durant cette quête, je compte tuer autant de bouchers que possible. Si vous me laissez seul, je me procurerai peut-être les trois flacons, mais je ne réussirai pas à vous libérer de l'Ordre Impérial.

» Ensemble, nous aurons une chance d'y parvenir.

» Ne sachant rien des forces ennemies, je ne peux pas vous garantir la victoire. Mais une chose est sûre : si vous ne m'aidez pas, le combat est perdu d'avance. (Richard leva un index menaçant.) Ne vous abusez pas, surtout ! Si vous luttez avec moi, certains d'entre nous mourront, c'est une certitude. Si nous baissons les bras, nous finirons tous par périr – peut-être pas physiquement, mais notre esprit ne survivra pas, je vous l'assure. Sous un joug comme celui de l'Ordre, la notion de « bonheur » n'existe plus. Si le corps peut résister un temps, car c'est une mécanique solide, l'âme se fane et meurt très rapidement.

Richard se tut et balaya son auditoire du regard. Quelques hommes, honteux, baissèrent les yeux. Mais la plupart ne purent pas détourner la tête.

— Si vous choisissez de me soutenir, reprit Richard, vous serez tôt ou tard obligés de tuer des soldats de l'Ordre. Si vous pensez que j'aime prendre des vies, détrompez-vous ! Je déteste tuer. Je m'y résigne quand je ne peux pas faire autrement, et je ne vous demanderai jamais d'apprécier les massacres. Un guerrier n'a pas besoin d'aimer ce qu'il fait. Il suffit qu'il vénère la vie et qu'il soit prêt à tout pour la défendre.

Richard ramassa un des objets que Cara, Kahlan, Jennsen et lui avaient fabriqués en attendant le retour de Tom et d'Owen.

On eût dit un simple bâton. En fait, il s'agissait d'une arme taillée dans une branche de chêne. Arrondi à une extrémité, afin de pouvoir être bien pris en main, ce « bâton » devenait plus étroit en son milieu, et l'autre extrémité était très pointue.

— Vous n'avez pas d'armes, reprit Richard. En vous attendant, nous en avons fabriqué, à tout hasard… (Il fit signe à Tom d'approcher.) Au premier coup d'œil, les soldats de l'Ordre ne verront pas qu'il s'agit d'une arme. S'ils vous questionnent, dites que c'est un outil agricole qui sert à faire des trous dans la terre, pour les semailles.

De la main gauche, Richard prit Tom par l'épaule et fit une démonstration de l'efficacité du bâton. Si on l'enfonçait dans le ventre d'un homme, juste sous ses côtes, en poussant très fort, on lui déchiquetait le cœur et les poumons.

Plusieurs Bandakars ne dissimulèrent pas leur répulsion.

— C'est l'endroit le plus vulnérable du corps humain, commenta Richard. Après avoir frappé, donnez un coup de poignet pour briser l'arme à l'endroit où elle est plus étroite. Ainsi, votre victime ne sera pas en mesure de la retirer de la plaie. Et avec un pareil morceau de bois dans le corps, pas un soldat au monde ne poursuivrait son agresseur ou ne continuerait à le combattre. Du coup, vous pourrez fuir facilement…

— Un bâton pareil ne se cassera pas, dit un des hommes. Avec l'humidité naturelle du bois, les fibres plieront mais ne se briseront pas.

Richard envoya l'arme à l'homme, qui l'attrapa au vol.

— Regarde bien la partie centrale… Tu verras qu'elle a été séchée au-dessus des flammes exactement pour cette raison. Et si tu étudies la pointe, tu constateras qu'elle est fendue en quatre. Une fois qu'elle est enfoncée dans le corps d'un ennemi, elle « éclôt », un peu comme un bourgeon. Les dégâts sont plus étendus, et si le soldat parvient à tirer quand même l'arme en arrière, il déchiquette ses propres organes.

» En un sens, chaque coup porté inflige quatre blessures… Un homme ainsi touché ne peut plus se battre, parce que les quatre pointes lui font un mal de chien. Même s'il ne meurt pas sur le coup, le type n'a pas une chance de survivre plus de vingt-quatre heures. Et son agonie sera un véritable calvaire. Je veux que ces bouchers connaissent la souffrance et l'angoisse qu'ils imposent à leurs victimes. Ça donnera à réfléchir aux survivants. Ils en perdront le sommeil, deviendront moins vigilants, et nous aurons plus de facilité à les tuer.

Richard ramassa une autre arme.

— C'est une arbalète de poing. Regardez bien, et vous comprendrez comment elle fonctionne. La corde est bloquée en position armée par l'écrou que vous voyez ici. Le carreau est placé dans la rainure, là, et il suffit de tirer sur ce levier pour débloquer la corde et lâcher le projectile. C'est extrêmement simple. À courte distance, même des hommes sans expérience, comme vous, peuvent atteindre une cible presque à tous les coups.

» J'ai fabriqué le cadre de dizaines d'arbalètes. Avec les équipements que vous apportez, nous les terminerons. Ce sont des armes rudimentaires, et à longue portée, il ne faudra pas s'attendre à des miracles. Cela dit, elles sont petites et faciles à dissimuler sous un manteau, par exemple. Même face à un géant, le plus faible d'entre vous aura toutes ses chances. Si on tire de près, une cotte de mailles ne peut pas arrêter un carreau. Croyez-moi, vous sèmerez la mort et la terreur…

Richard montra aussi aux Bandakars des massues en bois qui seraient bientôt hérissées de pointes. Des armes de ce type pouvaient être facilement dissimulées, un point essentiel.

Il présenta également une simple corde munie d'une poignée à chaque extrémité. Pour étrangler une sentinelle en l'attaquant par-derrière, il n'y avait pas mieux.

— Nous nous procurerons d'autres armes sur les cadavres de nos adversaires. Des couteaux, des haches, des masses d'armes, des épées…

— Seigneur Rahl, dit Owen après avoir consulté du regard ses compagnons, même si nous nous rangeons dans votre camp, nous ne sommes pas des guerriers. Les soldats de l'Ordre sont des experts. Contre eux, nous n'aurons pas une chance.

D'autres hommes exprimèrent des inquiétudes similaires.

Richard leva une main pour les faire taire.

— Regardez les doigts de ces fillettes ! Quelle chance ont-elles eu contre leurs bourreaux ? Et qu'en serait-il de vos mères, de vos femmes, mais vos sœurs ou de vos filles ? Vous êtes le seul espoir des faibles. Et *votre* seul espoir…

» C'est vrai, vous risquez d'être en mauvaise posture face aux soldats. Je n'ai pas l'intention de livrer une guerre ouverte, comprenez-le bien. Ce serait courir au suicide. (Richard désigna un des plus jeunes résistants.) Quel est votre but ? Pourquoi êtes-vous venus me retrouver ?

Le jeune type hésita…

— Pour être débarrassés des soldats de l'Ordre ?

— Exactement ! Vous voulez être *débarrassés* des meurtriers. Pas les affronter au corps à corps.

L'homme désigna les armes que Richard venait de montrer aux Bandakars.

— Mais ces objets…

— Les soldats de l'Ordre sont des assassins. Notre mission est de les exécuter, pas de les affronter à la loyale. Si nous les combattons, nous risquons d'être blessés ou tués. Je ne dis pas que nous devrons systématiquement les éviter. Mais notre but n'est pas de leur livrer bataille. En certaines occasions, nous les attaquerons lorsqu'ils seront peu nombreux et ne s'attendront pas à des ennuis. N'oubliez jamais que ces brutes vous pensent incapables de résister. Nous tenterons de les prendre par surprise, sans leur laisser le temps de dégainer une arme.

» Notre but étant de les tuer, nous ne chercherons ni l'héroïsme ni la gloire. Il faudra frapper pendant qu'ils dorment, quand ils regardent ailleurs, au moment où ils mangent, lorsqu'ils bavardent, boivent ou vont faire une petite promenade…

» Ce sont des démons. Nous voulons les éliminer, et rien d'autre ne compte.

— Seigneur Rahl, gémit Owen, si nous les frappons ainsi, ils se vengeront sur les otages qu'ils détiennent déjà.

Richard regarda les Bandakars jusqu'à ce qu'il soit sûr d'avoir toute leur attention.

— Voilà, vous avez enfin compris qu'ils sont le mal incarné ! Tu as raison, Owen : ils tueront des otages pour vous obliger à vous rendre. Mais ils en exécutent déjà ! Au fil du temps, si on les laisse faire, ils passeront à des massacres à grande échelle. Plus vite nous les abattrons, et plus tôt les horreurs cesseront. Des innocents mourront à cause de nous, mais nous en sauverons des milliers. En revanche, si nous ne faisons rien, personne n'échappera au désastre. Comme je l'ai dit souvent, on ne négocie pas avec le mal. La seule solution, c'est de le détruire.

— Seigneur Rahl, dit un résistant, certains membres de notre peuple se sont ralliés à l'Ordre. Ils croient aux mensonges de l'empereur, et ils refuseront que nous fassions du mal à ses soldats.

Richard eut un profond soupir. Tournant la tête, il regarda un moment dans le vide, puis braqua de nouveau les yeux sur les Bandakars.

— J'ai dû abattre des gens que je connaissais depuis toujours et qui s'étaient alliés à l'Ordre. Ayant gobé les mensonges de l'ennemi, ils ont tenté de me tuer parce que je voulais continuer le combat. Prendre la vie d'une personne qu'on connaît est une expérience terrible. Mais j'affirme que le contraire n'est pas mieux.

— Le contraire ?

— Se laisser égorger comme un agneau… C'est ce qui arrive quand on veut épargner d'anciens amis. On y perd la vie et on cesse d'aider les gens qu'on aime… Si certains des vôtres se sont joints à l'Ordre ou sympathisent avec ses thèses, vous devrez les affronter un jour ou l'autre. Et ce sera vous ou eux, tout simplement ! L'équation est simple, parce que nous ne pouvons pas permettre que des traîtres nous empêchent d'éradiquer le mal.

» Cet élément doit entrer en compte dans votre réflexion. Si vous vous joignez à l'empire d'haran, il vous faudra peut-être un jour tuer des gens que vous connaissez. Avant de choisir, pensez-y bien…

Les Bandakars ne semblaient plus choqués par la façon de parler très directe du seigneur Rahl. Ils l'écoutaient, graves et concentrés…

Kahlan vit de petits oiseaux voleter autour d'eux, à la recherche d'un endroit où se percher pour la nuit. Le brouillard et le ciel s'assombrissaient. Sondant les nuages, l'Inquisitrice n'aperçut pas l'ombre d'un coureur. Avec de si mauvaises conditions climatiques, il y avait peu de risques que les espions de Nicholas se montrent. De ce point de vue, le brouillard était une bénédiction.

Richard semblait épuisé. À une telle altitude, respirer était difficile pour tout le monde. Pour lui, avec les effets du poison, ce devait être une torture. Ils devaient redescendre le plus tôt possible, avant qu'il soit vidé de ses forces…

— Je vous ai dit la vérité sans rien vous cacher, résuma Richard. Votre avenir ne dépend plus que de vous…

Le Sourcier demanda à Cara, Tom et Jennsen de récupérer les armes qu'il venait de montrer aux Bandakars. Puis il posa une main sur l'épaule de Kahlan et tendit un bras en direction de la forêt.

— Nous allons retourner dans notre camp, en bas… Prenez votre décision. Si vous choisissez l'empire d'haran, venez nous rejoindre sous le couvert des arbres, où les coureurs ne pourront pas vous repérer quand le brouillard se lèvera. Ensemble, nous finirons de fabriquer les armes dont vous aurez besoin…

» Ceux qui ne voudront pas s'allier à moi devront se débrouiller seuls. Je ne compte pas rester longtemps dans ce camp. Si l'Ordre Impérial les capture, je veux être loin quand ils hurleront de douleur sous la torture – juste avant de trahir notre position…

— Seigneur Rahl, demanda Owen, désespéré, nous allons devoir choisit dès maintenant ?

— Je vous ai tout dit… Combien de temps pourront attendre ceux qu'on torture, qu'on viole et qu'on tue dans vos villes et vos villages ? Si vous optez pour le camp de la vie, rejoignez-nous. Sinon, je vous souhaite de tout cœur bonne chance. Mais ne tentez pas de nous suivre, car je serai contraint de vous tuer. J'ai été guide forestier, ne l'oubliez pas. Si quelqu'un essaie de me pister, je m'en apercevrai.

Un des hommes – celui qui avait le premier montré à Richard qu'il serrait deux cailloux dans son poing – s'écarta de ses compagnons et vint se camper devant Richard.

— Seigneur Rahl, je me nomme Anson, dit-il, des larmes dans ses yeux bleus. Je voulais que vous sachiez mon nom, simplement. Anson…

— Je n'oublierai pas, Anson…

— Merci de m'avoir ouvert les yeux, seigneur… J'ai toujours eu des idées semblables aux vôtres… Maintenant, je comprends pourquoi et j'ai conscience qu'un épais brouillard m'aveuglait. Je ne veux plus vivre ainsi. Croire en des mots dépourvus de sens n'a pas d'intérêt, et je refuse que les soldats de l'Ordre contrôlent ma vie.

» Mes parents ont été assassinés, et j'ai vu le cadavre de mon père pendu à un poteau. Il n'avait jamais nui à personne, et il ne méritait pas une fin pareille… Ma sœur fait partie des otages. Je sais ce que ces hommes lui infligent, et ça m'empêche de dormir la nuit…

» Je veux me battre et tuer ces monstres. Il faut les réduire en bouillie, pour les empêcher de faire du mal aux innocents…

» Seigneur, j'ai décidé de me joindre à vous et de lutter pour recouvrer ma liberté. Je veux vivre comme je l'entends et je me battrai pour que ceux que j'aime en aient aussi le droit.

Kahlan fut très surprise d'entendre un Bandakar faire une telle déclaration, surtout avant d'avoir consulté ses compagnons.

Tous avaient le regard rivé sur Anson pendant qu'il parlait, et ils n'avaient pas perdu une miette de son discours.

Richard sourit et tapota l'épaule du jeune homme.

— Bienvenue dans l'empire d'haran, Anson. Ton assistance nous sera précieuse, n'en doute pas. (Le Sourcier désigna Cara, Jennsen et Tom.) Pour commencer, si tu aidais mes amis à rapporter les armes dans le camp ?

Anson hocha vigoureusement la tête. Les épaules larges, le cou musclé, c'était un homme charmant mais d'une puissance impressionnante. À la place de l'Ordre, Kahlan n'aurait pas aimé avoir un tel colosse pour ennemi.

Anson voulut d'abord soulager Cara de son fardeau, mais elle refusa obstinément. Ramassant le reste des armes, le Bandakar emboîta le pas à Tom.

Jennsen suivit le mouvement. Elle dut tirer sur la longe de Betty, qui tenait absolument à rester avec Richard et Kahlan.

Les compagnons d'Anson le regardèrent un moment, puis ils s'éloignèrent de la statue et commencèrent de débattre de leur décision.

Avant de tourner les talons, Richard jeta un dernier coup d'œil à la statue de Kaja Rang.

Quelque chose attira son attention.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan.

— Tu vois cette inscription, sur le socle ? Juste sous les pieds du sorcier ?

L'Inquisitrice savait qu'il n'y avait jusque-là rien eu de gravé à cet droit. Et pourtant, il semblait bien que son mari ne se trompait pas.

Elle le suivit alors qu'il approchait de la statue.

L'inscription était apparue à l'endroit où la balise s'était écrasée contre le granit. Du sable restait accroché à la pierre – si peu croyable que ce fût, on aurait juré qu'il érodait le granit pour y graver des lettres.

Cette inscription était nouvelle, Kahlan en aurait mis sa tête à couper.

Bien entendu, les mots étaient en haut d'haran. Si elle ne pratiquait pas cette langue, l'Inquisitrice était en mesure de la reconnaître.

Dans le ciel, les nuages noirs semblaient de plus en plus tourmentés. Entre deux pics, très fugitivement, Kahlan aperçut la vallée qui s'étendait au-delà du col.

Le territoire de l'Empire bandakar. Un paradis au niveau de la mer où il ferait agréablement chaud…

… Mais qui grouillerait de soudards de l'Ordre.

Transie de froid, Kahlan regretta que Richard n'ait pas l'excellente idée de lui passer un bras autour des épaules. Mais il étudiait l'inscription avec une intensité presque effrayante.

— Richard, qu'est-ce que ça dit ?

Fasciné, le Sourcier suivit du bout des doigts le contour des lettres miraculeusement apparues sur le socle.

— C'est la Huitième Leçon du Sorcier, souffla-t-il. *« Talga Vassternich »*.

Chapitre 46

Alors qu'elle suivait le messager, Verna s'écarta pour laisser passer une colonne de cavalerie. Les montures avaient les flancs souillés de boue et les naseaux frémissants d'excitation. Le regard plein de détermination, les soldats qui les chevauchaient se penchaient sur leur encolure pour offrir moins de résistance au vent. Avec l'activité fébrile qui régnait dans le camp, ces dernières semaines, Verna devait prendre mille précautions chaque fois qu'elle sortait de sa tente. Quand ce n'étaient pas des chevaux lancés au galop qui risquaient de la renverser, des fantassins marchant au pas de course pouvaient très bien s'en charger.

— C'est juste devant, dit le messager par-dessus son épaule.

Quand il tourna à demi la tête, Verna lui sourit poliment. C'était un charmant jeune homme dont les cheveux blonds bouclés et les bonnes manières lui rappelaient irrésistiblement Warren.

Comme toujours quand elle songeait à la disparition de son bien-aimé, Verna fut sans défense contre la vague de chagrin qui déferla en elle.

Comme la vie était vide, depuis que Warren n'était plus là…

Même sous la torture, elle n'aurait su dire le nom du messager. Il y avait tant de jeunes hommes qu'on ne pouvait retenir tous leurs prénoms. Au moins, en ce moment, ils ne tombaient pas comme des mouches. En D'Hara, l'hiver était terriblement rigoureux, mais il avait imposé une trêve bienvenue après les batailles de l'été et de l'automne précédents. Mais les beaux jours revenaient, et ce répit touchait à sa fin.

Pour l'instant, les cols résistaient. Dans un espace confiné, la supériorité numérique de l'adversaire comptait beaucoup moins. Si un homme pouvait passer par une ouverture, il importait peu qu'il soit suivi de cent, de mille ou de cent mille compagnons. Pour être tranquille, il suffisait de pouvoir repousser un seul envahisseur, une tâche qui n'avait rien de surhumain.

Entendant de lointains roulements de tonnerre, Verna leva les yeux au ciel. Depuis deux jours, le soleil n'avait pas daigné se montrer. Les nuages qui s'accumulaient au-dessus des pics avaient une allure qui ne plaisait guère à la Dame Abbesse. Un sacré orage se préparait.

Cela dit, ce n'était peut-être pas le tonnerre qu'elle avait entendu, mais l'écho des attaques magiques qui martelaient sans cesse les champs de force protecteurs. Ce type d'acharnement ne menait à rien, mais il tapait sur les nerfs des défenseurs, les empêchant de dormir, et les sorciers ennemis devaient trouver que c'était une bonne raison de continuer.

Une partie des soldats et des officiers que croisait Verna lui adressaient un petit salut amical. Pour l'instant, la Dame Abbesse n'avait pas vu une seule Sœur de la Lumière. Beaucoup devaient être occupées à maintenir les champs de force, pour barrer le passage aux soldats de l'Ordre. Zedd leur avait conseillé d'être prêtes à parer à toutes

les éventualités, si bizarres puissent-elles paraître. Jour et nuit, Verna passait mentalement les défenses en revue, en quête d'une faille qui aurait pu échapper à son attention.

Car si l'ennemi traversait, il n'y aurait plus rien pour l'empêcher de s'enfoncer en D'Hara – à part l'armée de défenseurs, mais sa terrible infériorité numérique la condamnait d'avance.

Verna n'avait trouvé aucun défaut dans l'« armure » de l'empire d'haran, mais elle s'inquiétait quand même…

La bataille finale était pour très bientôt. Et que fichait donc Richard ?

Selon les prophéties, il avait un rôle essentiel à jouer dans la lutte de l'humanité contre la tyrannie. Le choc ultime approchait, et le seigneur Rahl risquait de manquer à l'appel au moment crucial.

Depuis des siècles, les prophéties annonçaient que le Sourcier dirigerait le camp de la liberté. Il ne pouvait pas avoir trouvé plus urgent à faire ailleurs.

N'est-ce pas ?

Verna connaissait la loyauté de Richard et de Kahlan. Douter d'eux était injuste, mais les hordes de Jagang approchaient et le seigneur Rahl tardait à arriver…

Bien que les messages d'Anna, dans le livre de voyage, fussent des plus lapidaires, Verna avait compris que de gros ennuis se profilaient. Entre les lignes, elle avait deviné que la véritable Dame Abbesse était profondément troublée. En tout cas, Nathan et elle étaient repartis vers le sud pour entrer dans l'Ancien Monde. Peut-être pour ne pas ajouter aux angoisses de Verna, la vieille dame restait avare d'explications.

La Dame Abbesse par intérim ne la bombardait pas de questions. Quand elle avait demandé pourquoi Anna s'était alliée au prophète au lieu de lui passer un collier autour du cou, la réponse ne l'avait pas du tout avancée : un livre de voyage, avait écrit Anna, n'était pas l'endroit idéal pour parler de ce genre de sujet.

Même s'il faisait parfois des choses fort utiles, Nathan était un homme dangereux. Verna l'avait toujours jugé ainsi, et elle n'était pas disposée à changer d'avis. Un orage apportait la pluie, dont la nature entière avait besoin pour vivre. Pourtant, être frappé par la foudre ne faisait aucun bien. Pour avoir décidé d'unir leurs forces, Anna et Nathan devaient être face à d'*énormes* ennuis.

Verna dut faire un effort pour se rappeler que tout n'était quand même pas contre eux. L'armée de Jagang avait encaissé de terribles coups portés par Zedd et Adie. Après ce désastre, l'empereur avait décidé de se désintéresser d'Aydindril. Pour l'instant, la Forteresse du Sorcier restait inexpugnable. Malgré son désir de la conquérir, Jagang avait dû rester sur sa faim.

Zedd et Adie continuaient à défendre la forteresse. De ce côté-là, tout allait bien, et c'était un atout majeur dans la manche de l'empire d'haran. La magie que contenait la forteresse pouvait inverser le cours de la guerre.

Même si elle ne l'aurait pas reconnu à voix haute, le vieux sorcier manquait à Verna. Elle appréciait sa sagesse, ses conseils, son étrange humour… En voyant son grand-père, on ne se demandait plus d'où Richard tenait ses qualités.

Verna s'immobilisa quand elle vit Rikka venir vers elle. Au passage, elle saisit la Mord-Sith parle bras.

— Un problème, Dame Abbesse ?

— Tu sais de quoi il s'agit ?

— Que voulez-vous dire ?

Le messager s'arrêta de l'autre côté d'un carrefour où se croisaient plusieurs pistes. Des chevaux avançaient dans toutes les directions, ainsi qu'un chariot chargé de tonneaux d'eau.

Des hommes en armes patrouillaient le long d'une des pistes. Entouré d'un replat défensif le camp était peu à peu devenu une sorte de mégalopole improvisée.

— Il se passe quelque chose, dit Verna.

— Désolée, mais je ne suis pas au courant.

— Tu es occupée ?

— Rien qui ne puisse pas attendre…

— Alors, accompagne-moi ! (Verna se remit en chemin et la Mord-Sith la suivit.) Le général Meiffert m'a fait demander. Il vaut mieux que tu viennes aussi. Comme ça, s'il a également besoin de toi, nous aurons gagné du temps.

— Si vous le dites… (La Mord-Sith se rembrunit.) Vous ne savez vraiment pas de quoi il est question ?

Sans quitter du regard le messager, qui slalomait entre des tentes, des chariots et des groupes d'hommes, Verna jeta un coup d'œil à Rikka.

— Absolument pas… Mais t'est-il déjà arrivé de te réveiller avec le sentiment que quelque chose n'allait pas ? Comme si la journée s'annonçait mauvaise, mais sans que tu saches dire pourquoi ?

— Quand une journée s'annonce mauvaise, c'est en général pour les autres, et très souvent à cause de moi…

Verna ne put s'empêcher de sourire.

— Dommage que tu n'aies pas le don… Tu ferais une très bonne Sœur de la Lumière.

— Je préfère être une Mord-Sith et protéger le seigneur Rahl…

— Par là, Dame Abbesse, dit le messager. Le général vous attend sous cette tente, près des arbres…

Verna remercia le jeune homme, puis Rikka et elle se dirigèrent vers la tente isolée où les officiers aimaient bien recevoir loin des oreilles indiscrètes les éclaireurs qui revenaient de mission.

Quelles pouvaient être les nouvelles ? Aucune alarme n'ayant retenti, les cols ne devaient pas être tombés. Et l'activité, dans le camp, ne semblait pas plus frénétique qu'à l'accoutumée.

Un garde reconnut la Dame Abbesse et passa la tête sous la tente pour annoncer son arrivée. Le général sortit aussitôt et se précipita vers les deux femmes. Si une inflexible détermination brillait dans ses yeux, Meiffert était d'une pâleur inquiétante.

— J'ai croisé Rikka, expliqua Verna tandis que l'officier la saluait, et j'ai pensé que sa présence pourrait être utile.

— Une bonne initiative… Entrez, je vous en prie…

Verna tira sur la manche du général.

— Que se passe-t-il ? Encore des ennuis ?

L'officier regarda tour à tour les deux femmes.

— Nous avons reçu un message de Jagang.

— Comment un envoyé de l'empereur a-t-il pu franchir nos lignes vivant ? demanda Rikka d'un air sombre.

Personne n'avait le droit de passer, même pas une souris ! Tout pouvait être un piège mortel…

— C'était un petit chariot, tiré par un seul cheval, expliqua Meiffert. Les hommes l'ont laissé passer, car ils se souvenaient de vos ordres…

Verna fut très surprise que le curieux message d'Anna au sujet d'un chariot vide ait ainsi des allures de prophétie…

Elle se jura d'enquêter plus tard sur la question.

— Un chariot est arrivé tout seul ? Il était vraiment vide ?

— Pas exactement, mais les soldats l'ont cru. Le cheval était apparemment habitué à tirer un chariot sur une piste, et il avançait sans avoir besoin d'un cocher. (Voyant que Verna était larguée, Meiffert fit la grimace, puis il se détourna de la tente.) Venez, et je vous montrerai…

Il conduisit les deux femmes un peu plus loin et ouvrit le rabat de la troisième tente d'une longue rangée. Verna se pencha et entra, Rikka et l'officier lui emboîtant le pas.

À l'intérieur de la tente, une jeune novice nommée Holly était assise sur un banc à côté d'une petite fille terrorisée qu'elle tentait de calmer.

— J'ai demandé à Holly de rester avec elle, expliqua le général. J'ai pensé que ça l'angoisserait moins que la présence d'un soldat…

— Vous avez bien fait…, dit Verna. C'est elle qui nous apporte le message ?

Meiffert hocha la tête.

— Elle était assise à l'arrière du chariot… C'est pour ça que nos hommes ont cru qu'il était vide.

Verna comprit comment le « messager » avait pu passer. Les soldats n'étaient pas du genre à tuer une fillette, et les sœurs qui montaient la garde avaient dû s'assurer aisément qu'elle n'était pas une menace.

La Dame Abbesse se demanda ce que Zedd aurait pensé de tout ça. Pour lui, le danger pouvait adopter toutes les apparences…

Elle approcha du banc, se pencha en avant et sourit.

— Je m'appelle Verna… Tu vas bien, mon enfant ? (La fillette hocha la tête.) Tu as faim ?

Ses grands yeux écarquillés d'inquiétude, la petite hocha de nouveau la tête.

— Dame Abbesse, dit Holly, Valery est allée lui chercher un repas.

— Parfait, fit Verna sans cesser de sourire. (Elle s'agenouilla tapota la main de l'enfant.) Tu habites dans le coin, ma chérie ?

La fillette tenta d'évaluer la femme qui se tenait devant elle. Représentait-elle un danger ? Ou lui voulait-elle du bien ?

— Je vis un peu plus loin au nord, ma dame…

— Et quelqu'un t'a envoyée à nous ?

— Mes parents sont de l'autre côté du col, entre les mains des soldats… Des hommes sont venus, et ils nous ont « invités » à les accompagner. Nous sommes restés avec eux pendant quelques semaines, et aujourd'hui, on m'a dit d'apporter une lettre aux gens qui ont un camp de l'autre côté des cols. En échange, j'aurai le droit de rentrer chez moi avec mes parents…

Verna tapota de nouveau les petites mains de l'enfant.

— Je vois… Tu es très courageuse, et tu as bien raison d'aider tes parents.

— Je veux rentrer chez moi !

— C'est pour bientôt, ma chérie… (Verna se redressa.) Mais tu vas d'abord manger, histoire d'avoir le ventre bien plein avant de retrouver tes parents.

La fillette se leva et fit une révérence.

— Merci de votre gentillesse… Après avoir mangé, je pourrai partir ?

— Bien entendu… Je vais lire la lettre pendant que tu te régaleras, puis tu iras rejoindre tes parents.

Non sans avoir jeté un coup d'œil inquiet à Rikka, la petite se rassit et se serra contre Holly.

Jouant à merveille la décontraction, Verna dit joyeusement au revoir à l'enfant, puis elle sortit de la tente, la Mord-Sith et le général sur les talons.

Que pouvait mijoter Jagang ?

— Que dit cette lettre ? demanda Verna en s'immobilisant devant la tente de « réunion ».

— Il vaudrait mieux que vous la lisiez, Dame Abbesse, répondit Meiffert. Certains passages sont très clairs et fort peu réjouissants. Les autres… Eh bien, j'espère que vous pourrez éclairer ma lanterne…

Quand elle entra sous la tente, Verna vit que le capitaine Zimmer attendait dans un coin. Et pour une fois, il n'affichait pas son éternel sourire.

Zimmer commandait les forces spéciales d'haranes, des troupes d'élite chargées de marauder au-delà des lignes ennemies et de tuer autant de soudards que possible. Bien

que les réserves de Jagang aient semblé inépuisables, le capitaine paraissait résolu à les assécher.

Ses hommes étaient de véritables experts. Lors de chaque mission, ils collectaient des oreilles qu'ils montaient en colliers. À une époque, Kahlan demandait à voir leur « cueillette » chaque fois qu'ils revenaient au camp. La Mère Inquisitrice leur manquait beaucoup…

Un coup de tonnerre fit trembler le sol. L'orage éclaterait bientôt…

Meiffert prit sur un bureau de campagne une feuille de parchemin pliée et la tendit à Verna.

— C'est le message…

Sous le regard maussade des deux officiers, la Dame Abbesse commença sa lecture.

« J'ai capturé le sorcier Zorander et une magicienne nommée Adie. Désormais, la forteresse et son contenu sont à moi. Et mon Chapardeur me livrera bientôt le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice.

» Vous n'avez plus aucune chance de vaincre. Si vous vous rendez, j'épargnerai vos soldats. Sinon, nous ne ferons pas de prisonniers.

Jagang le Juste »

— Créateur bien-aimé, soupira Verna.

Les genoux soudain flageolants, elle baissa le bras qui tenait la lettre.

Rikka la récupéra, la lut, et lâcha un abominable juron.

— Il faut les libérer ! s'écria-t-elle. Nous devons tirer Zedd et Adie de cet enfer !

— C'est impossible, hélas, dit le capitaine Zimmer.

Rikka s'empourpra de fureur.

— Zedd ma sauvé la vie ! Et à vous tous aussi ! Nous ne pouvons pas l'abandonner.

Comparée à Rikka, Verna parla d'un ton quasiment paisible.

— Nous sommes tous d'accord… Nous devons tous une fière chandelle – voire plusieurs ! – à Zedd. Hélas, Jagang lui fera payer très cher ses exploits…

Rikka brandit rageusement la lettre.

— Nous allons le laisser crever comme un chien sous le regard ravi de Jagang ? Non, il faut nous glisser dans le camp ennemi, et…

— Maîtresse Rikka, coupa Zimmer, une main posée sur la poignée du coutelas qu'il portait à la ceinture, si je vous disais qu'un homme est caché dans une des centaines de milliers de tentes d'un camp, et si je vous mettais au défi de le trouver, combien de temps vous faudrait-il ? Même en admettant que personne ne vous ennuie et qu'on vous laisse chercher librement ?

— Adie et Zedd ne sont pas détenus dans n'importe quelle tente, objecta Rikka. Le message de Jagang est très vite arrivé ici, parce que c'est l'endroit où on échange des informations. Il y a une logique à tout, même chez l'Ordre Impérial.

— J'ai été dans le camp ennemi tant de fois que j'en ai perdu le compte, dit Zimmer. Sa taille dépasse l'imagination. Des millions d'hommes y sont cantonnés.

» Ce camp est un repaire d'assassins et de violeurs. Il y règne une anarchie qui nous permet d'entrer, de frapper et de fuir aussitôt après. Mais il ne faut pas s'attarder parmi les soldats de l'Ordre. Ils savent identifier les intrus, surtout quand ils ont les cheveux blonds.

» De plus, il existe une hiérarchie au sein de ces hommes. Les soldats du rang sont des molosses que Jagang lâche quand il veut faire dévorer une proie. Mais ils n'ont pas accès à ce qu'on peut nommer le « cercle intérieur » du camp. Et les soldats qui protègent la zone sécurisée ne sont pas des brutes sans cervelle.

» Ces gardes spéciaux sont assez peu nombreux, mais il s'agit de professionnels entraînés. Ils sont vifs, vigilants… et redoutables. Si vous parveniez par miracle à traverser les lignes de soudards pour atteindre le cœur du camp, où on garde les

prisonniers importants, ces soldats d'élite vous décapiteraient en moins de temps qu'il en faut pour le dire.

» Sans compter que les Sœurs de la Lumière et de l'Obscurité veillent aussi sur cette partie du camp. Ce sont elles, avec leur magie, qui forment le deuxième cordon de sécurité. Le troisième est constitué par la garde personnelle de Jagang. Des hommes qui combattent depuis des années avec l'empereur… Au moindre geste suspect, ils peuvent tuer n'importe qui en un clin d'œil. S'ils entendent parler d'une personne qui dit du mal de l'empereur, ils l'arrêtent, la torturent puis la mettent à mort.

» Maîtresse Rikka, n'allez pas croire que mes hommes et moi refusons de risquer notre vie pour Zedd. En revanche, nous ne sommes pas prêts à mourir pour rien.

Aucune déclaration n'aurait pu ressembler davantage à la sonnerie d'un glas.

Le général brandit la lettre que Rikka venait juste de lui rendre.

— Vous savez ce qu'est un Chapardeur, Dame Abbesse ?

— Oui, un voleur d'âmes.

— Pardon ?

— Pendant les Grandes Guerres, il y a trois mille ans, les sorciers transformaient des êtres humains en armes. Ceux qui marchent dans les rêves – comme Jagang – appartiennent à cette catégorie. Un Chapardeur est une créature très proche de l'empereur. À une différence près : quand il s'introduit dans l'esprit d'une proie, le Chapardeur lui vole son âme. Bref, il ne se limite pas à contrôler sa victime.

— Pourquoi lui voler son âme ? demanda Rikka, mal à l'aise.

— Je n'en sais rien… (Verna soupira de frustration.) Modifier les sorciers et les magiciennes est une très ancienne pratique. En général, chaque « arme » avait un but bien précis. Les sorciers utilisaient la Magie Soustractive pour éliminer certaines caractéristiques de leurs cobayes, et l'Additive pour en ajouter ou en améliorer d'autres. En somme, ils créaient des monstres.

» Je ne suis pas experte en ce domaine. Lorsque j'ai été bombardée Dame Abbesse, j'ai eu accès à des grimoires dont j'ignorais jusqu'à l'existence. C'est là que j'ai trouvé des références aux Chapardeurs. Leur mission était de voler des âmes, c'est tout ce que je sais…

» L'art de modifier les êtres est heureusement perdu depuis très longtemps. Je ne me suis pas appesantie sur le sujet, mais j'ai retenu que les Chapardeurs étaient terriblement dangereux.

— Un art perdu depuis longtemps…, murmura Meiffert. (Il semblait faire un gros effort pour ne pas exploser.) Les anciens sorciers le maîtrisaient, mais comment s'y prend Jagang ? Il n'a même pas le don… Est-il possible qu'il mente ?

Verna réfléchit quelques instants.

— Il a sous son contrôle des sorciers et des magiciennes capables d'utiliser la sorcellerie du royaume des morts. Donc, il doit pouvoir fabriquer des monstres.

— Comment ? insista Meiffert. Ce salaud n'est même pas un sorcier !

Verna croisa les mains dans son dos.

— Il a à sa disposition des Sœurs de la Lumière et de l'Obscurité. En principe, ça devrait lui suffire. L'empereur a étudié l'histoire, il accorde une très grande valeur aux livres, et il en a une formidable collection. Nathan trouvait ça très inquiétant, et il a détruit beaucoup d'ouvrages pour qu'ils ne tombent pas entre les mains de Jagang.

» Mais l'empereur en avait déjà beaucoup, et maintenant qu'il contrôle la forteresse, il a accès à de fabuleuses bibliothèques. Comme vous vous en doutez, elles sont pleines d'ouvrages très dangereux – sinon, ils auraient été entreposés ailleurs.

— Et maintenant, Jagang peut en faire ce qu'il veut, lâcha Meiffert sinistre. (Il agrippa le haut du dossier de la chaise placée devant le bureau et s'y appuya.) Vous croyez qu'il tient vraiment Zedd et Adie ?

Cette question faisait briller une étincelle d'espérance dans les ténèbres. Avant d'y répondre, Verna prit le temps de choisir ses mots. Depuis qu'elle avait lu le message, elle tentait de s'accrocher à ce minuscule espoir. Mais les illusions ne menaient jamais à rien.

— Selon moi, Jagang n'est pas homme à se vanter d'un exploit imaginaire. Je crois qu'il dit la vérité…

Le général lâcha la chaise, encaissa le coup et posa une question plus terrifiante encore :

— Vous croyez que le Chapardeur lui livrera bientôt le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice ?

Verna se demanda si c'était la raison du départ précipité pour le Sud d'Anna et de Nathan. Richard et Kahlan s'y trouvaient, et rien n'était plus prioritaire que leur sécurité. Le Chapardeur s'était-il déjà emparé de leurs âmes ? Si Anna le savait, ça expliquait pourquoi elle était si peu prolixe au sujet de son voyage.

— Je n'en sais rien, finit par répondre Verna.

— Je crois que Jagang vient de commettre une erreur, dit le capitaine Zimmer.

— Laquelle ? demanda Verna.

— Il nous informe que les cols lui donnent du fil à retordre. Nos défenses lui posent un problème, et il ne sait plus que faire. Les rigueurs de l'hiver lui ont coûté beaucoup d'hommes. Les soldats tombaient comme des mouches, victimes du froid ou de maladies. S'il ne passe pas pendant la bonne saison, Jagang devra attendre un autre hiver, et il y aura une deuxième hécatombe.

— L'empereur s'en fiche ! lança Meiffert. Il a des réserves inépuisables de soldats.

— Vous ne souscrivez pas à l'analyse du capitaine, général ? s'enquit Verna.

— Si, si… Zimmer a raison : Jagang voudrait en finir le plus vite possible. Mais pas pour épargner ses hommes. À mon avis, il a hâte de régner sur le monde. Sa patience est légendaire, mais là, l'objectif est à portée de main, et nous sommes le dernier obstacle à surmonter. Les soldats aussi doivent être pressés de recevoir leur part du butin.

» Diviser le Nouveau Monde en fondant sur Aydindril l'a rapproché de son but – en même temps, ça l'en a éloigné. S'il ne peut pas franchir les cols, il décidera peut-être de reculer jusqu'à la vallée de Kern pour entrer en D'Hara par le sud.

» S'il ne traverse pas, ça impliquera une très longue marche et ses plans seront retardés. Mais il triomphera quand même à la fin. Pour gagner du temps, il propose de ne pas tuer nos hommes…

— Négocier avec le mal est toujours une grossière erreur, dit Verna.

— Je suis d'accord, précisa aussitôt Meiffert. Si nous le laissons passer, il massacrera tous nos soldats.

Un long silence suivit cette déclaration.

— Nous devrions lui répondre, dit enfin Rikka. Lui dire que nous ne le croyons pas, et qu'il devra nous envoyer les têtes de Zedd et d'Adie pour nous convaincre…

Le capitaine Zimmer eut un sourire amer.

— Si Jagang les tient vraiment, dit Meiffert, nous ne pouvons rien faire pour eux… Tôt ou tard, il les tuera pour se venger de ce qu'ils lui ont fait à Aydindril. Mais d'abord, il les torturera longuement, comme il aime à le faire…

— Donc, l'idée de Rikka vous paraît bonne ? demanda Verna.

— J'ai horreur de baisser les bras, mais là, il n'y a rien à faire. Ne faisons pas à Jagang le plaisir de connaître nos véritables sentiments…

Verna eut la nausée à l'idée que Zedd et Adie soient torturés par les bourreaux de Jagang et les Sœurs de l'Obscurité. Mais pour les forces d'haranes, perdre le vieux sorcier serait une catastrophe. Personne n'avait le dixième de son expérience. Un homme irremplaçable, voilà ce qu'il était.

— Écrivons une lettre à Jagang, dit Verna, et prétendons que nous ne le croyons pas…

— Ça le privera de ce qu'il désire le plus, renchérit Rikka. Savoir que nous renonçons à la lutte…

Meiffert tira la chaise et invita Verna à s'asseoir pour rédiger le message.

— Si l'empereur est furieux, il nous enverra peut-être vraiment les têtes de Zedd et d'Adie. Ça épargnera d'atroces souffrances à nos amis. Et c'est tout ce que nous pouvons faire pour eux.

Verna dévisagea ses compagnons et lut dans leur regard une détermination d'acier. Une fois assise, elle ouvrit l'encrier et prit une feuille parchemin vierge dans une boîte.

Avant de tremper sa plume dans l'encre, elle prit le temps de réfléchir à ce qu'elle allait écrire. Quel ton emploierait Kahlan, dans une situation pareille ?

Quand elle eut trouvé, la Dame Abbesse écrivit à toute allure :

« Je doute que tu sois assez compétent pour capturer le sorcier Zorander. Et dans le cas contraire, tu nous aurais envoyé sa tête en guise de preuve. Ne me fais plus perdre mon temps avec tes pleurnicheries, Jagang. Si tu es trop stupide pour franchir nos défenses, ne compte pas sur nous pour te faciliter la tâche. »

— J'adore, dit Rikka, qui avait lu par-dessus l'épaule de la Dame Abbesse.

— Je signe de quel nom ? demanda Verna.

— Celui qui inquiétera et agacera le plus Jagang, répondit le capitaine Zimmer.

Verna réfléchit quelques secondes. Puis l'évidence s'imposa à elle.

« La Mère Inquisitrice », ajouta-t-elle au pied du texte.

Chapitre 47

Richard étudia la ville qui se nichait dans la grande vallée verdoyante. Ne voyant pas de soldats, il se tourna vers Owen :

— C'est Witherton ?

À plat ventre sur une excroissance rocheuse, à la lisière de la forêt, le Bandakar tendit le cou, plissa les yeux et hocha la tête.

Richard s'attendait à quelque chose de plus grand…

— Je ne vois pas d'ennemis, dit-il en rampant à reculons.

Owen l'imita. Une fois à l'abri, sous le couvert des arbres, les deux hommes se relevèrent et s'époussetèrent.

— Les hommes de l'Ordre sont le plus souvent en ville. Ils ne travaillent pas aux champs, vous savez… Ces parasites mangent ce que nous produisons et ils jouent aux dés les objets de valeur qu'ils nous ont volés. Rien d'autre ne les intéresse. (Owen s'empourpra de colère.) La nuit, ils « réquisitionnent » nos femmes… Le jour, il leur arrive de sortir surveiller les paysans, mais c'est très rare. Le soir, ils se contentent de compter les hommes qui reviennent des champs…

Bref, les soldats ne campaient plus à l'extérieur de la cité, car ils étaient très attachés à leur petit confort. Ayant compris que personne ne leur opposerait de résistance, ils dormaient parmi les Bandakars sans craindre de se réveiller avec un couteau entre les omoplates.

Le mur d'enceinte en bois de la ville bloquant la vue, Richard apercevait seulement le coin d'un bâtiment à travers les portes ouvertes. Il n'y avait pas de douves pour renforcer les défenses de la cité, et pas de tertre artificiel non plus. Bref, si le mur pouvait tenir à l'écart les cerfs – voire repousser les assauts d'un vieil ours fatigué – il n'était sûrement pas assez solide pour résister à une attaque massive des forces de l'Ordre Impérial.

Si les soudards avaient demandé qu'on leur ouvre les portes, ce n'était pas parce que la muraille leur semblait imprenable. Mais depuis le début, l'ouverture des portes, pour ces hommes, était un délectable signe de soumission.

De grandes zones de la vallée avaient été déboisées afin de laisser la place à des champs cultivés. Un peu partout, des branches d'arbres taillées tenaient lieu de poteaux aux enclos à bestiaux. Parmi les vaches et les taureaux, quelques moutons broutaient l'herbe déjà rase.

Devant les poulaillers, des volailles picoraient en liberté.

Une brise légère charriait jusqu'aux narines de Richard l'odeur de la terre fraîchement retournée, des fleurs sauvages et de l'herbe. Être revenu au niveau de la mer était un grand soulagement pour le Sourcier, qui avait de plus en plus de mal à respirer. Et bien qu'il eût encore les os gelés, il sentait que la température, ici, était bien plus clémente.

Richard jeta un dernier coup d'œil à la vallée, puis Owen et lui s'enfoncèrent dans la forêt pour aller rejoindre leurs compagnons. Les arbres étaient pour l'essentiel des hêtres, des érables, des chênes et des bouleaux, mais il y avait de-ci de-là des pins d'une hauteur impressionnante. Des oiseaux gazouillaient dans la frondaison et un écureuil, suivant des yeux les deux humains, débita sur leur passage un chapelet de pépiements incompréhensibles.

Au cœur de cette forêt régnait une pénombre éternelle, sauf aux rares endroits où des rayons de soleil parvenaient à traverser les feuillages.

Cessant de batailler contre les moustiques qui les harcelaient, la plupart des hommes se levèrent quand Owen et Richard entrèrent dans l'étrange « clairière » qu'ils avaient quittée quelques heures plus tôt.

Ici, la lumière du soleil pénétrait à flots. Une rareté, au plus profond d'une forêt si dense. Mais il y avait une explication très simple : un très vieil érable géant avait été frappé par la foudre et s'était fendu en deux, entraînant des arbres dans sa chute – des deux côtés, évidemment. Du coup, une trouée absolument pas naturelle laissait pénétrer les rayons.

Kahlan sauta de la souche où elle était assise. La queue oscillant à toute vitesse, Betty fit la fête à Richard, qui la remercia en la caressant derrière les oreilles.

D'autres Bandakars sortirent de derrière les racines arrachées du sol de l'arbre géant. Après des années d'exposition aux intempéries, elles avaient pris une étrange couleur argentée.

Les résistants d'Owen vinrent entourer Kahlan, Cara, Jensen et Tom. Ému, Richard regarda son armée au grand complet.

La déclaration d'Anson, au sommet du col, avait précipité les choses. Après l'avoir entendue, tous ses compagnons, soudain libérés d'une vie d'aveuglement, avaient clamé haut et fort qu'ils voulaient se rallier à l'empire d'haran et lutter contre les soudards de Jagang.

Sans se consulter vraiment, ils avaient conclu que les soldats ennemis méritaient la mort – cette cause valant qu'eux-mêmes sacrifient éventuellement leur vie.

Lorsque Tom baissa les yeux pour regarder Betty, qui revenait après avoir brouté quelques mauvaises herbes, Richard remarqua que le front du colosse blond était trempé de sueur. Oubliant sa réserve légendaire, Cara s'éventait avec une poignée de grosses feuilles d'érable.

Le Sourcier voulut demander à ses amis pourquoi ils transpiraient ainsi par une journée plutôt frisquette. Puis il s'avisa qu'il frissonnait à cause du poison. Et la dernière fois que ça lui était arrivé, il avait frôlé la mort…

Anson et un autre résistant, John, ramassèrent leurs sacs. Ils avaient été désignés pour se glisser parmi les hommes qui rentreraient des champs à la tombée de la nuit. Une fois en ville, ils s'arrangeraient pour récupérer l'antidote.

— Je crois que je vais venir avec toi, Anson, dit Richard. John, ça te dérange d'attendre ici avec les autres ?

— Pas du tout, seigneur Rahl, mais vous n'avez aucune raison d'y aller…

Ce n'était pas un raid susceptible de finir en combat à mort, mais une discrète expédition visant à récupérer l'antidote. Les attaques contre l'Ordre commenceraient *après*, quand Richard aurait vidé le précieux flacon.

— John a raison, dit Cara. Ils peuvent se débrouiller sans vous.

Richard respirait de plus en plus mal, et il devait en permanence se retenir de tousser.

— Je sais… Mais j'aimerais jeter un coup d'œil en ville…

Cara et Kahlan échangèrent un long regard.

— Si tu pars avec Anson, dit Jennsen, tu ne pourras pas emporter ton épée…

— Ai-je dit que je voulais commencer une guerre ? J'ai juste envie voir…

Kahlan approcha de son mari.

— Anson et John peuvent explorer la ville et te faire un rapport détaillé. Pendant ce temps, tu te reposeras. Après tout, ils en auront à peine pour quelques heures.

— C'est vrai, mais je n'ai pas envie d'attendre si longtemps…

Richard vit dans les yeux de Kahlan qu'elle mesurait à quel point il souffrait. D'ailleurs, elle n'insista pas.

Le Sourcier retira son baudrier et le passa à l'épaule de sa compagne.

— Voilà… Je te nomme Sourcière de Vérité.

Acceptant le titre et les honneurs qui allaient avec, Kahlan plaqua les poings sur les hanches.

— Bon ! jure de ne rien déclencher quand tu seras en ville. Ce n'est pas le plan, ne l'oublie pas. Anson et toi serez seuls. Il faudra attendre que nous soyons tous là.

— Je sais… Juste le temps de prendre l'antidote, et je reviens !

En réalité, Richard voulait profiter de l'incursion pour évaluer les forces ennemies, découvrir comment elles avaient placé leurs défenses et étudier la configuration de la ville. Une carte dessinée dans la poussière ne valait jamais ce qu'on observait avec ses propres yeux. D'autant moins que les hommes d'Owen étaient ignares en stratégie.

Un des résistants enleva son manteau en tissu léger et le tendit à Richard.

— Mettez-le, seigneur Rahl, et vous ressemblerez davantage à l'un d'entre nous.

Le Sourcier remercia l'homme d'un signe de tête et enfila le vêtement. Ayant retiré sa tenue de sorcier de guerre, bien trop voyante, il pensait n'avoir aucune difficulté à passer inaperçu au milieu des paysans de Witherton.

Le Bandakar étant à peu près de sa taille, le manteau lui allait très bien. Et il cachait le couteau glissé à sa ceinture…

Jennsen secoua pensivement la tête.

— Richard, je ne sais pas, mais… Tu ne ressembles pas à Bandakar. On a toujours l'impression de voir le seigneur Rahl.

— Que veux-tu dire ? (Le Sourcier tendit les bras, puis baissa les yeux sur son torse.) Qu'est-ce qui cloche ?

— Tiens-toi moins droit !

— Oui, intervint Kahlan, voûte-toi un peu et baisse la tête.

Richard prit très au sérieux le conseil des deux femmes. Maintenant qu'il y pensait, la plupart des Bandakars ne se tenaient pas droit. Il ne fallait surtout pas qu'il sorte du lot, sinon, il était fichu.

Il se tassa un peu.

— Et comme ça ?

— On ne voit pas beaucoup la différence…, marmonna Jennsen.

— Seigneur Rahl, dit Cara, souvenez-vous de l'époque où vous marchiez derrière Denna, qui vous tenait en laisse. C'est comme ça que vous devez être…

Richard sursauta comme si la Mord-Sith l'avait giflé. Secoué par l'évocation de sa captivité au Palais du Peuple, il serra les dents et se contenta de hocher la tête. L'évocation de ce cauchemar le déprimerait assez pour qu'il n'ait aucun mal à jouer le rôle d'un Bandakar courbant l'échine sous la tyrannie.

— On devrait y aller, dit Anson. Quand le soleil commence de sombrer derrière les montagnes, la nuit tombe très vite. (Il hésita, puis continua :) Seigneur Rahl, les soldats de l'Ordre ne vous reconnaîtront pas. Je veux dire qu'ils ne s'apercevront pas que vous n'êtes pas un citadin de Witherton. Mais les gens de chez nous ne portent pas d'armes. S'ils voient ce couteau, ils sauront que vous êtes un espion…

Richard écarta les pans du manteau et regarda l'arme.

— Tu as raison…

Il décrocha le couteau et son fourreau de sa ceinture et les confia à Cara.

Puis il caressa très rapidement le menton de Kahlan, lui prit les mains et lui baisa les doigts.

Elle avait de si petites mains, comparées aux siennes ! Parfois, il se moquait d'elle, demandant comment elle faisait pour tenir quoi que ce fût avec de si minuscules mains.

La réponse ne variant jamais : elle avait des mains parfaitement normales, pas d'énormes battoirs, comme sa brute de mari.

Ils jouaient ainsi à une multitude de petits jeux bien à eux qu'un observateur neutre aurait jugés ridicules. Mais c'était une façon de cimenter leur union et de sceller leur complicité…

Les Bandakars remarquèrent bien entendu ces démonstrations d'affection, et Richard n'en fut pas du tout embarrassé. Ces hommes devaient comprendre que tous les êtres humains se ressemblaient, quand il était question d'amour ou de tendresse. C'était l'enjeu même du combat : les être libre d'aimer et de vivre comme on l'entendait avec les personnes qu'on avait choisies.

Comme Anson l'avait prédit, la nuit tomba très vite tandis que les deux hommes traversaient la forêt. Richard voulait en sortir le plus près possible des champs, des jardins potagers et des enclos à bestiaux où travaillaient les citadins.

Comme les montagnes, à l'ouest, étaient inhabituellement hautes, le soleil disparaissait derrière assez longtemps avant que le ciel s'obscurcisse. Pourtant, quand Anson et le Sourcier atteignirent leur objectif, il faisait encore trop clair, et ils attendirent qu'une bienfaisante pénombre vienne les dissimuler.

La ville était encore trop loin pour que Richard puisse voir s'il y avait des gardes devant les portes. Pareillement, si des sentinelles surveillaient les environs, elles ne repéreraient pas les deux intrus.

— Voici une colonne d'hommes qui retournent en ville, souffla soudain Anson. Suivons ces paysans…

— D'accord, mais n'oublie pas que nous devons les suivre de loin. Si nous les rattrapons, ils vont te reconnaître et en faire toute une histoire. Laissons-leur une large avance.

Quand ils furent devant les portes de la cité, le Sourcier s'aperçut qu'il s'agissait simplement d'une partie articulée de la palissade. En guise de fortifications, on pouvait faire beaucoup mieux, mais le but était probablement de tenir à distance les bêtes sauvages, et rien de plus.

Avec la pénombre, les deux gardes postés à l'intérieur de la ville pour surveiller le retour des paysans apercevraient à peine les traits de Richard et d'Anson. Ils les prendraient pour deux citadins ordinaires – des esclaves bien utiles quand on avait envie de se remplir la panse sans produire le moindre effort pour ça.

Richard pensa à rentrer la tête dans les épaules et à plier le dos. Quand il était prisonnier de Cara, un collier autour du cou, il avait bien cru ne jamais recouvrer sa liberté. Se replongeant dans ce qui restait la pire période de sa vie, il entra en traînant les pieds, et les gardes ne lui accordèrent pas une once d'attention.

En revanche, l'un d'eux saisit Anson par la manche et le força à se retourner.

— Je veux des œufs, dit-il. Donne-moi la moitié de ceux tu rapportes.

Anson écarquilla les yeux, incapable de penser à une réponse. Les deux soldats étaient des brutes, rien de plus, et face à de tels êtres le Bandakar ignorait comment réagir.

Sans oublier de baisser la tête, Richard vint se placer devant Anson pour le tirer de ce mauvais pas.

— Nous n'avons pas d'œufs, messire, dit-il. On s'occupait des haricots. Les mauvaises herbes à arracher, vous savez… Mais demain, nous vous donnerons des œufs, c'est promis…

Richard leva les yeux juste au moment où le soldat le giflait à la volée. Surpris, il tomba à la renverse. Résistant à l'envie de se relever, il contrôla sa colère et essuya le sang qui coulait au coin de ses lèvres.

— C'est la vérité, dit Anson pour détourner l'attention du soudard. On s'occupait des haricots. Mais demain, vous aurez des œufs, si ça peut vous faire plaisir…

Le soldat émit un grognement incompréhensible, puis il s'éloigna, entraînant son compagnon vers une longue et basse structure dont la porte était éclairée par une torche fixée à un poteau. Dans la pénombre, Richard ne put déterminer ce qu'était cet endroit, mais il crut deviner qu'il s'agissait d'un bâtiment partiellement enterré afin que les avant-toits soient à la hauteur des yeux d'un homme de taille normale.

Quand les deux soldats furent assez loin, Anson tendit une main à Richard pour l'aider à se relever.

Le coup n'avait pas été très violent. Pourtant, la tête du Sourcier tournait comme une toupie.

Quand les deux hommes reprirent leur chemin, des regards se rivèrent sur eux. Cachés sous des portes cochères ou dans des coins obscurs, des gens les épiaient, et ils reculaient dans les ombres dès que Richard les regardait.

— Ils savent que vous n'êtes pas d'ici…, souffla Anson.

Richard n'aurait pas mis sa tête à couper qu'aucun de ces Bandakars ne songerait à le dénoncer dès qu'il aurait le dos tourné.

— Dépêchons-nous d'aller chercher le flacon, dans ce cas…

Anson guida le Sourcier dans une rue où s'alignaient des deux côtés des sortes de huttes améliorées. Aucune torche ne brûlait à l'entrée de ces bâtisses, et celle qui trônait devant la porte de l'étrange structure était beaucoup trop loin pour déchirer la pénombre.

Jusque-là, la cité était plutôt minable, pensa le Sourcier. En fait, il s'agissait plus d'un village que d'une ville. La plupart des bâtiments semblaient être des étables, et les lueurs qui vacillaient derrière les fenêtres des rares maisons étaient produites par des bougies, pas par des lampes.

Richard suivit Anson, qui venait d'entrer dans une étable, au bout de la rue. Des vaches, des moutons et des chèvres y cohabitaient, et l'irruption des intrus déclencha un concert de meuglements et de bêlements.

Les deux hommes attendirent que le calme revienne. Puis Anson marcha jusqu'à une échelle, la gravit et baissa la tête pour entrer dans un grenier à foin.

Richard suivit son compagnon et le regarda tendre le bras pour atteindre l'extrémité d'une poutre basse, à l'endroit où elle était fixée au mur.

— Et voilà ! dit-il en brandissant le flacon qu'il venait de sortir de sa cachette. C'est l'antidote. Buvez-le, seigneur, et fichons le camp d'ici !

À cet instant, la porte s'ouvrit et une silhouette se découpa dans son encadrement. À la façon dont l'homme se tenait, il devait s'agir d'un soldat.

Richard retira le bouchon du flacon. Comme la première fois, l'antidote sentait vaguement la cannelle. Il le but très vite, remarquant à peine son goût un peu trop sucré et épicé.

— Qui est là ? demanda le soldat en avançant.

— Messire, répondit Richard, je venais chercher du foin pour nourrir les bêtes.

— Dans le noir ? Tu te fiches de moi ? Descends tout de suite.

Richard poussa Anson au fond du grenier.

— Oui, messire, j'arrive, dit-il en s'engageant sur l'échelle.

Quand il fut en bas, et vit l'homme approcher de lui, Richard glissa la main sous son manteau pour dégainer son couteau.

Mais il n'en avait pas, se souvint-il. Et ça changeait tout…

Prudent, le soldat marchait à pas lents. Selon toute vraisemblance, il ne voyait pas Richard dans les ténèbres.

Le Sourcier s'écarta de l'échelle, attendit que l'homme soit passé devant lui, lui sauta dessus, dégaina le couteau que le type portait à la ceinture et, de l'autre main, lui saisit les cheveux et le força à relever la tête.

La lame trancha d'un coup net la gorge de son propriétaire, qui n'avait même pas encore compris ce qui se passait.

Richard maintint le moribond tant qu'il se débattit puis le laissa glisser sur le sol lorsqu'il devint inerte.

— Anson, viens ! C'est fini.

Le Bandakar descendit l'échelle et se pétrifia devant le cadavre étendu sur le sol.

— Que s'est-il passé ?

— Je l'ai tué, répondit Richard tout en défaisant la boucle du ceinturon de sa victime. (Il tendit à Anson le couteau rengainé dans son fourreau.) Voilà, tu auras une bonne arme, désormais.

Alors qu'il faisait rouler le cadavre sur le côté pour dégager le ceinturon, Richard entendit un bruit et se retourna à la vitesse de l'éclair.

Un autre soldat fonçait sur eux !

Anson avait déjà dégainé son nouveau couteau. Il l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine du soudard, qui recula en titubant.

Richard se releva vivement, le ceinturon du mort dans la main.

L'autre soldat, les mains serrées sur le manche du couteau, tentait en vain de reprendre son souffle. Tombant à genoux, il lâcha un ultime soupir puis s'écroula sur le flanc.

Anson regarda un moment sa victime. Puis il se pencha, récupéra son couteau et essuya la lame sur la tunique du mort.

— Ça va ? demanda Richard, impressionné par le calme du Bandakar.

— Oui… Je reconnais cet homme. Nous l'avions surnommé la Fouine. Croyez-moi, il méritait de mourir.

Richard tapota l'épaule de son compagnon.

— Tu t'en es bien sorti… Filons d'ici, à présent.

Une fois dehors, Richard demanda à Anson d'attendre derrière lui pendant qu'il sondait les allées latérales. Un guide forestier digne de ce nom était aussi à l'aise de nuit que de jour. Dans les ténèbres, Richard se sentait comme chez lui…

La « ville » était bien plus petite qu'il l'avait imaginé. Elle semblait également moins structurée qu'on aurait pu s'y attendre, connaissant les Bandakars. Les bâtiments, très simples, étaient disposés au hasard et des rues – enfin, des venelles – serpentaient sans logique apparente entre ces structures. Devant les maisons, Richard vit quelques charrettes à bras, mais aucun véhicule plus sophistiqué. De toute façon, une seule voie – celle qui menait des portes à l'étable où était caché l'antidote – aurait été assez large pour laisser passer un chariot.

Bizarrement, les deux hommes ne croisèrent aucune patrouille.

— Sais-tu si les soldats de l'Ordre restent ensemble ? demanda Richard à Anson une fois qu'il l'eut rejoint.

— La nuit, ils dorment chez nous… Dans le bâtiment que nous avons vu en entrant.

— Celui aux avant-toits très bas ?

— C'est ça. Presque tous les habitants s'y retrouvaient, mais les soldats se sont approprié les lieux.

— Vous dormiez tous ensemble ? demanda Richard, troublé.

Anson parut un peu surpris par cette question.

— Oui, parce que nous nous séparons le moins possible. Beaucoup de gens ont des maisons où ils travaillent, se restaurent et gardent leurs possessions. Mais ils y dorment très rarement. Nous préférons le grand dortoir, où nous aimons nous réunir pour évoquer les événements de la journée. Nous adorons être ensemble, seigneur. Quelques habitants dormaient ailleurs, mais ils étaient très rares. Quand on est en groupe, on se sent plus en sécurité. Ça nous a beaucoup aidés, chaque soir, pendant le voyage vers le col.

— Et vous faites… hum… tout en groupe ?

Anson détourna le regard.

— Les couples dorment souvent à l'écart et sous une seule couverture. Mais ils ne sont pas bien loin des autres. Et dans le noir, qui peut voir ce que font deux personnes sous leur couverture ?

— Toute la ville dormait dans ce bâtiment ? demanda Richard, déconcerté par cette façon de vivre. Il est assez grand ?

— Non, un seul dortoir ne suffisait pas. Il yen a un autre derrière celui que nous avons vu.

Les deux hommes regagnèrent l'entrée de la ville. En chemin, ils ne croisèrent absolument personne.

Mais sur leur passage, la porte d'une maison s'entrebâilla en grinçant, comme si quelqu'un voulait jeter un coup d'œil dehors.

— Anson ! cria soudain une voix.

La porte s'ouvrit en grand et un petit garçon d'une dizaine d'années sortit de la maison, courut vers le Bandakar et s'accrocha à ses jambes.

— Anson, je suis si content que tu sois revenu ! Tu nous as tellement manqué. Et nous avions peur que tu sois mort.

Anson prit le gamin par sa chemise et le releva.

— Bernie, je vais bien et je suis ravi que tu te portes bien aussi. Mais il faut rentrer, maintenant. Si les soldats te voient…

— Anson, viens dormir chez nous ! Nous nous sentons si seuls… Et nous avons tellement peur.

— Avec qui es-tu ?

— Mon grand-père, c'est tout… S'il te plaît, viens avec nous.

— Ce soir, c'est impossible. Une autre fois, peut-être.

Le gamin regarda Richard et eut un mouvement de recul lorsqu'il ne le reconnut pas.

— Bernie, c'est un ami à moi. Il vient d'une autre ville. (Anson s'agenouilla devant l'enfant.) Mon petit, je reviendrai, mais tu dois rentrer chez toi et ne plus en sortir. Il risque d'y avoir du grabuge. Répète ce je viens de te dire à ton grand-père, s'il te plaît.

Bernie finit par accepter de retourner chez lui.

Richard se remit en chemin, pressé de sortir de la ville avant que d'autres amis d'Anson viennent le saluer. Si ça continuait, les soldats finiraient par s'apercevoir que quelque chose clochait.

Ils rasèrent les murs en silence jusqu'à l'endroit où se dressait le premier dortoir. La porte était ouverte, et une douce lumière en filtrait.

— Vous dormiez là ? demanda Richard.

— Oui, c'est le premier dortoir. L'autre est juste derrière.

— Et vous vous allongiez sur quoi ?

— Nous déroulions nos couvertures sur de la paille. On la changeait souvent, par souci d'hygiène, mais ces soudards s'en fichent. Ils s'allongent comme des animaux sur de la paille infestée de vermine.

Richard regarda les portes de la ville ouvertes, puis le premier dortoir.

— Et maintenant, ce sont les soldats qui passent la nuit là-dedans ?

— Oui, ils nous ont chassés. Ce sont leurs casernes, désormais. Et les Bandakars dorment où ils peuvent.

Richard demanda de nouveau à Anson de l'attendre. Se faufilant dans les ombres, il alla étudier le second dortoir, d'où montaient des échos de voix et des éclats de rire.

L'Ordre avait affecté beaucoup de soldats à la défense d'une si petite ville. Mais c'était logique, car Witherton était l'incontournable porte d'entrée et de sortie de l'Empire bandakar.

— Retournons auprès des autres, dit Richard quand il eut rejoint Anson. J'ai une idée…

Alors qu'ils approchaient des portes, le Sourcier sonda le ciel à la recherche de coureurs à plumes à pointe noire.

Il ne vit aucun oiseau, mais découvrit en revanche deux corps de suppliciés suspendus par les chevilles à un poteau, de chaque côté des portes.

Anson se pétrifia d'horreur quand il vit lui aussi les victimes de l'Ordre.

— Ça va ? demanda Richard en posant une main sur l'épaule du Bandakar.

— Pas du tout… Mais mon état s'améliorera quand les salauds qui ont envahi mon pays pourriront tous sous terre.

Chapitre 48

Richard ignorait si l'antidote était censé lui faire du bien très vite. Si c'était le cas, ça ne marchait pas du tout. Alors que ses compagnons et lui traversaient les champs maintenant obscurs, sa poitrine lui faisait mal à chaque inspiration. Marquant une pause, il ferma les yeux pour soulager la douleur que lui infligeaient ses maux de tête. Il aurait tout donné pour s'étendre un moment, mais l'heure n'était pas au repos. Dès que le Sourcier repartit, la petite colonne qui le suivait se remit en mouvement. Au moins, Richard était ravi d'avoir de nouveau son épée, même si l'idée de la dégainer lui donnait des sueurs froides. Que ferait-il si la magie ne répondait pas à son appel ? Dès qu'il aurait retrouvé les deux derniers flacons d'antidote, il devrait aller voir Nicci et lui demander de l'aide. Que pouvait faire une magicienne pour un sorcier dépassé à ce point par son don ? Richard n'en savait trop rien, mais Nicci avait une grande expérience. Même si elle était incapable d'intervenir directement, elle lui donnerait sûrement de bons conseils. À l'origine, elle était une Sœur de la Lumière, et ces femmes avaient pour vocation d'aider les sorciers en délicatesse avec leur don. — Je crois voir la palissade…, souffla Kahlan. — Oui, c'est ça, dit Richard. Tu distingues les portes ? — Je pense… Dans cette obscurité, Richard était le seul dont la vue était assez perçante pour se satisfaire de la chiche lumière des étoiles. Et cette constatation valait aussi pour les sentinelles ennemies. Quand la petite expédition eut assez approché de son objectif, le premier dortoir devint visible à travers les portes ouvertes. Une torche brûlait toujours devant l'entrée du bâtiment où les soldats devaient dormir. Richard fit signe à ses compagnons de s'arrêter et de s'accroupir. Puis il tira Anson par l'épaule, l'approchant de lui, et fit de même avec Owen. Les deux Bandakars portaient à présent les haches de guerre volées sur les soudards morts. Anson avait également gardé le couteau. Les autres hommes étaient équipés des armes improvisées par Richard. Quand le Sourcier et lui étaient revenus dans la clairière, Anson avait tout raconté à ses compatriotes. Lorsqu'il en était arrivé à l'exécution de la Fouine, Richard avait retenu son souffle, craignant que l'annonce d'un meurtre sème le trouble parmi les résistants. Après un bref moment de surprise, tous les hommes avaient félicité Anson. Ils avaient défilé devant lui pour lui serrer la main et lui dire à quel point ils étaient fiers de lui. À cet instant, les derniers doutes de Richard s'étaient dissipés. Quand les Bandakars avaient terminé leurs effusions, le petit groupe s'était mis en chemin pour Witherton. Cette nuit, la ville recouvrerait sa liberté. Richard regarda autour de lui et souffla : — Très bien, à présent, souvenez-vous de tout ce que nous vous avons dit. Vous devrez être silencieux et bien tenir les portes pendant qu'Anson et Owen couperont les cordes qui leur tiennent lieu de charnières. Surtout, quand ce sera fait, prenez garde à ne pas les laisser tomber sur le sol. Dans l'obscurité, Richard devina que tous les hommes hochaient la tête. Sondant le ciel à la recherche de coureurs, il n'en vit pas et en fut intensément soulagé. Voilà un bon moment que ces horribles oiseaux ne s'étaient plus montrés. Apparemment, avoir choisi de s'enfoncer dans la forêt avant de changer de direction avait suffi à les semer. Richard et ses amis avaient-ils vraiment réussi à échapper à la surveillance de Nicholas le Chapardeur ? Si la réponse était affirmative, ce sorcier de malheur ne saurait pas par où commencer ses recherches… Richard pressa brièvement l'épaule de Kahlan, puis il se dirigea vers les portes de la ville. Accroupie comme lui, Cara avançait à ses côtes. Tom et Jennsen fermaient la marche, s'assurant qu'aucune surprise ne viendrait de l'arrière. Pour s'assurer qu'elle ne les suivrait pas, ils avaient attaché Betty dans un enclos improvisé avec des branches mortes. La chèvre avait paru dépitée qu'on la laisse en arrière, mais trop de vies étaient en jeu, et il ne fallait prendre aucun risque. À leur retour, la brave bête aurait tout le temps de se réjouir. À courte distance des portes, Richard fit signe à ses compagnons de se baisser et de rester où ils étaient. Tom rejoignit son seigneur. Ensemble, ils approchèrent de la palissade. Un garde solitaire marchait de long en large devant les portes. L'homme ne devait pas redouter grand-chose – ou être très incompétent – sinon, il n'aurait pas patrouillé à la lumière d'une torche. Tom se glissa derrière le soudard et le neutralisa en un éclair. Tandis qu'il tirait le cadavre à l'intérieur, pour le cacher dans les ombres, Richard entra, se plaqua contre la palissade et étudia le dortoir. La porte était toujours ouverte, mais on n'entendait plus un bruit et aucune lumière n'en sourdait. À cette heure tardive, les soldats dormaient à poings fermés. Alors qu'il se dirigeait vers le second dortoir, Richard repéra un deuxième garde. Il attendit que l'homme passe à sa portée, lui sauta dessus, l'égorgea, le maintint tout au long de son agonie puis le laissa glisser sur le sol et le tira loin de la lumière de la torche. Devant l'entrée, les résistants étaient déjà occupés à tenir les portes pendant qu'Anson et Owen coupaient les cordes qui les tenaient en place. En quelques minutes, les deux « battants » furent désolidarisés de la palissade. Non sans effort, car ils étaient très lourds, deux groupes de Bandakars les portèrent à l'intérieur. Jennsen tendit à Richard son arc et une des flèches spéciales qu'elle portait dans un carquois. Approchant de la torche qui brûlait devant le dortoir, Kahlan y alluma plusieurs petits flambeaux. Elle en garda un pour elle et distribua les autres à ses hommes. Richard encocha sa flèche puis consulta ses compagnons du regard. Tous lui firent signe qu'ils étaient prêts. Devant lui, les hommes qui soutenaient les deux battants hochèrent aussi la tête. L'arc tenu d'une seule main, la flèche serrée dans son poing, le Sourcier fit signe à son commando de se mettre en mouvement. Ce qui avait été une lente approche furtive se transforma en une ruée sauvage. Richard plaça la tête de sa flèche dans la torche que tenait Kahlan. Dès que le feu eut pris, le Sourcier courut jusqu'à la porte ouverte du dortoir, se pencha en avant et décocha sa flèche. Alors qu'il traversait le dortoir, le projectile enflammé révéla des rangées d'hommes couchés à même la paille. La

flèche se ficha dans le sol au fond du bâtiment. Aussitôt, la paille s'enflamma. Réveillés en sursaut, des hommes relevèrent la tête. Jennsen tendit une autre flèche à Richard, qui l'encocha, arma l'arc et tira. Cette fois, il visa le milieu du dortoir. Le Sourcier s'écarta de la porte pour céder la place à deux Bandakars qui jetèrent leurs torches juste au-delà de l'entrée. Trois foyers d'incendie, chacun à un endroit stratégique… Moins d'une minute après le début de l'attaque, le premier dortoir flambait sur toute sa longueur. Et bien entendu, les flammes les plus vives bloquaient la sortie du bâtiment. Des cris de terreur retentirent. Richard regarda derrière lui pour s'assurer que les hommes qui portaient les battants arrivaient. Puis il courut vers le deuxième dortoir, Jennsen sur les talons. Sa sœur lui donna une nouvelle flèche à la tête enveloppée d'un morceau de tissu imbibé d'huile. Dès qu'il eut embrasé le projectile, Richard recommença l'opération « incendie ». Un des Bandakars retira de son support la torche qui éclairait l'entrée du bâtiment. Quand il se campa dans l'encadrement de la porte, le Sourcier vit qu'un colosse fondait sur lui en hurlant. S'adossant à un montant de la porte, il flanqua à l'homme un coup de pied dans la poitrine qui le fit repartir en arrière. Aussitôt après, il tira sa flèche. À la lueur des flammes, il vit que pas mal de soldats, sans doute alertés par les cris de leurs camarades de l'autre dortoir, étaient en train de se lever. Quand il se tourna pour prendre le deuxième projectile, déjà enflammé par Jennsen, le Sourcier aperçut la fumée qui montait du premier bâtiment. Il tira sa flèche puis s'écarta pour laisser agir les lanceurs de torches. La première rebondit hors du bâtiment, car elle avait percuté la poitrine d'un homme qui accourait afin de voir ce qui se passait. La poix avait collé à sa barbe, y mettant le feu, et il hurlait comme un cochon qu'on égorge. D'un coup de pied, Richard le propulsa à l'intérieur. Mais des dizaines d'autres soudards tentaient de sortir, autant pour fuir les flammes que pour repousser l'étonnante attaque. Richard vit la lueur des flammes se refléter sur les lames que ces défenseurs dégainaient. Il s'écarta de la porte, car des Bandakars arrivaient avec un des battants. L'ayant incliné sur le côté, ils s'apprêtaient à le coincer sous l'avant-toit, afin de bloquer la sortie du dortoir. Mais la charge des soldats de l'Ordre les en empêcha. Contraints de reculer, ils perdirent l'équilibre, basculèrent en arrière et se retrouvèrent coincés sous le battant qui aurait – littéralement – du sceller le destin des soudards. Les autres hommes de Richard firent face avec beaucoup de courage. Tandis que certains enfonçaient leurs armes en bois dans le ventre des soldats, cassant ensuite le manche, comme le Sourcier leur avait indiqué, d'autres s'étaient placés des deux côtés de la porte, et, à grands coups de massue, défonçaient le crâne des hommes de Jagang. Les Bandakars qui avaient utilisé leur arme en bois ramassèrent les épées des morts et s'en servirent pour embrocher la vague suivante de défenseurs. Des cadavres s'entassaient dans l'entrée, ralentissant le flot de guerriers. Surpris de voir des agneaux se transformer soudain en loups, les soudards ne se battaient pas avec leur efficacité habituelle. De plus, ils étaient en position d'infériorité, car ils ignoraient ce qui se passait vraiment et devaient charger à l'aveuglette. Leur situation s'aggrava encore quand des carreaux d'arbalète commencèrent de leur pleuvoir dessus. Quelques hommes réussirent pourtant à passer… Tout ça pour avoir affaire à l'Agiel de Cara, dont chaque coup se révélait mortel. Les cris de ces soudards-là attirèrent brièvement l'attention des combattants des deux camps. Comment pouvait-on avoir mal à ce point ? Toutes les armes des morts finissaient entre les mains des résistants, qui les retournaient immédiatement contre leurs oppresseurs. Richard ficha une flèche dans le cœur d'un colosse qui tentait de sortir. Dès que sa cible se fut écroulée, il abattit l'homme qui la suivait. Désormais, les soudards trébuchaient sur les cadavres de leurs camarades. Une fois tombés, ils étaient taillés en pièces par des haches de guerre, des épées ou des couteaux. Comme ils ne pouvaient sortir que un par un, à cause de l'étroitesse de la porte, ceux qui les guettaient se livraient à une véritable séance de tir aux pigeons. Pendant que leurs amis contenaient les soudards, quelques Bandakars allèrent soulever le lourd battant pour dégager les hommes coincés dessous. Quand ce fut fait, tous coururent vers la porte, avec l'intention de la bloquer. Il y avait trop de cadavres pour que ce soit possible. Sur un ordre de Richard, quelques résistants les tirèrent à l'écart par les bras ou les jambes. Le battant, cette fois, se mit parfaitement en place. Calé entre l'avant-toit et le sol, il empêcherait quiconque de sortir. Un soldat réussit à se glisser dehors au tout dernier moment. Faisant montre d'un sang-froid remarquable, Owen lui traversa la gorge avec l'épée qu'il avait volée à un mort. Des résistants se plaquèrent contre le battant pour le maintenir en place malgré les efforts désespérés des hommes piégés dans le bâtiment. D'autres Bandakars enfoncèrent dans le sol des pieux dont l'extrémité libre vint appuyer contre le battant. Quand ils eurent fini, tous les attaquants s'écartèrent. La porte improvisée ne bougerait plus, et l'affaire était entendue… Le premier dortoir flambait déjà entièrement, et une bizarre odeur de viande grillée monta aux narines des attaquants. Cet arôme presque appétissant rappela à Richard que le don, pour compenser les meurtres qu'il était obligé de commettre, exigeait qu'il suive un régime strictement végétarien. Après la tuerie de ce soir, et avec les misères que lui faisait déjà son pouvoir, il devrait éviter les écarts pendant très longtemps. Sa tête lui faisait si mal qu'il en avait la vue brouillée. S'il aggravait le déséquilibre, le poison ne réussirait pas à le tuer plus vite que sa propre magie… Une fumée noire s'échappait des côtés du battant qui obstruait le deuxième dortoir. À l'intérieur, des soudards criaient de douleur ou imploraient qu'on les libère. Les résistants reculèrent pour ne pas se faire roussir les poils. La bataille était finie alors qu'elle semblait avoir à peine commencé. Dans un silence de mort, les Bandakars, Richard et ses amis s'éloignèrent des deux bâtiments en feu. Les soldats de l'Ordre qui y étaient enfermés ne feraient plus jamais de mal à personne. Attirés par la lumière et le bruit, tous les habitants de la cité s'étaient massés à bonne distance du théâtre des opérations. Un vieil homme sortit des rangs et s'adressa à Owen : — Porte-parole, que se passe-t-il ? Tu as recouru à la violence ? Owen avança vers le vieil homme. — Voici le seigneur Rahl, dit-il en désignant Richard. Il dirige l'empire d'haran, et je m'étais lancé à sa recherche pour qu'il vienne nous libérer. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, mes amis. Mais pour l'heure contentez-vous de savoir que notre ville est enfin débarrassée des bouchers de l'Ordre. » Oui, nous avons aidé le seigneur Rahl à tuer les monstres qui nous terrorisaient. Nos morts sont vengés, et je m'en réjouis. Nous ne serons plus jamais des esclaves. Les citadins regardèrent Owen en silence. Si certains semblaient contents, la majorité était abasourdie. Le gamin, Bernie, courut rejoindre Anson. — Vous nous avez libérés ? demanda-t-il. C'est vrai ? — Oui, mon petit. C'est vrai. — Merci, Anson ! (L'enfant se tourna vers les citadins.) Vous avez entendu ? Nous sommes débarrassés des assassins ! Des acclamations retentirent, couvrant le crépitement des flammes. Les citadins se précipitèrent vers les amis qu'ils n'avaient plus vus depuis des mois pour les congratuler et les bombarder de questions. Prenant la main de Kahlan, Richard la tira à l'écart, dans le coin où attendaient Cara, Jennsen et Tom. Les Bandakars, qui se disaient radicalement opposés à la violence, avaient cessé de porter des œillères. Et maintenant, ils se réjouissaient de ne plus être les victimes impuissantes de la terreur. Délaissant pour un temps leurs amis, de plus en plus de citadins vinrent voir de près les étrangers. Richard et Kahlan leur sourirent, mais cela ne suffit pas à rompre la glace. Bernie ne quittait pas

Anson d'un pouce et il le suivit quand il vint se placer derrière le Sourcier et la Mère Inquisitrice. Un à un, tous les résistants rejoignirent leur camarade. — Nous sommes ravis de votre retour, dit un des citadins. — Oui, nous sommes enfin réunis, renchérit Bernie. — Nous ne pourrons pas rester, le détrompa Anson. Un lourd silence accueillit cette déclaration. — Pourquoi ? finit par demander l'enfant. Des murmures coururent parmi les citadins. Tous étaient atterrés que leurs amis songent à repartir. Owen leva une main pour demander le silence. — L'Empire bandakar courbe toujours l'échine sous le joug de l'Ordre Impérial. Il faut le libérer, comme nous vous avons libérés ce soir… » Le seigneur Rahl, sa femme – la Mère Inquisitrice –, sa garde du Corps, Cara, sa sœur Jennsen et son ami Tom ont accepté de nous aider. Mais ils ne peuvent agir seuls. Nous devons combattre pour notre pays, et, plus important encore, pour les personnes que nous chérissons. — Owen, tu ne dois pas t'engager sur le chemin de la violence, dit un homme d'âge mûr. (Même s'il ne semblait pas convaincu, il récitait consciencieusement ce qu'on lui avait appris.) Tu as ouvert un cycle de violence, et c'est très mal. — Avant de partir, nous vous parlerons, promit Owen. Ainsi, vous comprendrez ce qu'il faut faire pour se débarrasser *vraiment* de la violence. Le seigneur Rahl nous a montré que la terreur n'est pas provoquée par la volonté de résister, mais bien au contraire par le renoncement. Lorsqu'on fait ce qu'il faut pour se protéger et défendre ses proches, on élimine l'ennemi, l'empêchant ainsi de continuer de nuire. C'est ça, mettre fin à la violence. Alors, la paix et la liberté peuvent prospérer. — Non, la violence engendre la violence ! objecta un vieil homme. — Regardez autour de vous ! intervint Anson. Est-ce le début de la violence, ou sa fin, que vous contemplez ? La brutalité a été écrasée comme elle le méritait. Les citadins hochèrent la tête. S'ils avaient quelques doutes philosophiques, le soulagement de ne plus être victimes de l'Ordre suffisait à les apaiser. La joie remplaçait la peur, et le retour de la liberté guérissait bien des cécités. — Mais vous devez comprendre, continua Owen, que rien ne sera plus jamais comme avant. Notre ancien mode de vie fait partie du passé, désormais… Richard nota que les citadins ne baissaient plus la tête. Au contraire, ils la tenaient bien droite. — Nous avons choisi la vie, conclut Owen. Et ainsi, nous avons découvert le sens du mot « liberté ». — Nous aussi, je crois, dit le vieil homme qui avait parlé le premier.

Chapitre 49

Zedd plissa le front, se concentrant avec peine sur l'objet que sœur Tahira avait posé sur la table devant lui. Puis il leva les yeux et croisa le regard impitoyable de sa tortionnaire. — Alors ? demanda-t-elle. Zedd se concentra davantage. On aurait dit une balle recouverte de cuir et zébrée de lignes bleues et roses décoratives. Pourquoi cet objet lui semblait-il si familier – et en même temps, tellement lointain, comme s'il remontait à une autre vie ? Le vieil homme tenta de focaliser sa vision. Sa nuque lui faisait un mal de chien… Désespéré d'entendre son fils hurler de douleur sous une tente voisine, un père avait pris Zedd par les cheveux pour l'arracher aux autres parents qui le secouaient rudement afin qu'il se décide à rendre gorge. Avec ces élancements dans la nuque, le vieux sorcier avait du mal à tenir la tête droite. Mais comparé à ce que subissaient les enfants, ce n'était rien… Zedd aurait juré que la tente chichement éclairée par des torches tournait à toute allure autour de lui. Cet endroit puait, la chaleur et l'humidité ne faisant rien pour arranger les choses. Le vieil homme se demanda s'il allait vomir, s'évanouir ou crever comme un chien, tout simplement… Il ne s'était plus allongé depuis des jours et, en guise de sommeil, il avait seulement réussi à fermer les yeux, sur sa chaise, aux rares moments où Tahira ne s'occupait pas de lui parce qu'elle inspectait une nouvelle livraison d'artefacts déchargée d'un chariot. La sœur allait parfois dormir, mais une autre magicienne de malheur la remplaçait et continuait l'interminable interrogatoire au sujet des objets récupérés dans la forteresse. Les répits qu'obtenait Zedd ne dépassaient jamais quelques minutes. De plus, les gardes avaient ordre de les empêcher de se coucher à même le sol, Adie et lui… Au moins, on n'entendait plus de cris d'enfant. Depuis que le vieil homme coopérait, les tortures avaient cessé. Et tant qu'il tiendrait le coup les parents pourraient garder un peu d'espoir… Quelque chose percuta soudain le cou de Zedd. Sa tête partit en arrière, puis il sentit que sa chaise basculait aussi. Ayant les bras attachés dans le dos, il ne put rien faire pour éviter la chute et heurta durement le sol. L'impact lui fit voir des étoiles et ses oreilles bourdonnèrent. Un phénomène classique, quand la Sœur de l'Obscurité lui infligeait de la souffrance par l'intermédiaire du Rada'Han. Zedd détestait ces foutus colliers. En revanche, les sœurs en raffolaient. Ça pouvait se comprendre, de leur point de vue. Maltraiter un sorcier privé de son pouvoir devait être un régal pour des magiciennes dévouées au Gardien. Pourtant, toutes ces femmes n'étaient pas liées au Gardien. Certaines avaient passé leur vie à tenter sincèrement d'aider les autres. Mais Jagang les tenait en son pouvoir, et elles ne pouvaient rien lui refuser. Si douces qu'elles aient pu être naguère, elles en rajoutaient dans la cruauté pour ne pas s'exposer aux punitions de Jagang. L'empereur attendait des résultats, et la reddition de Zedd ne suffirait pas à l'apaiser, si l'affaire traînait trop. Le vieil homme vit qu'Adie aussi gisait sur le sol. La pauvre subissait exactement les mêmes tortures que lui, et il en avait le cœur brisé… Des soldats approchèrent et relevèrent la chaise du vieil homme. Ils la reposèrent si violemment sur le sol qu'un gémissement de douleur s'échappa des lèvres du sorcier. — Alors, demanda Tahira. De quoi s'agit-il ? Zedd étudia de nouveau la balle. Les lignes bleues et roses lui disaient quelque chose. Bon sang, il devait se souvenir ! — C'est… eh bien… c'est… — Quoi ? s'écria Tahira. Elle tapa sur la table avec le gros livre qu'elle tenait. Sous l'impact, la balle roula un peu avant de s'immobiliser presque sous le nez de Zedd. La sœur glissa le livre sous son bras et se pencha vers le vieil homme. — Qu'est-ce que c'est ? Et à quoi ça sert ? — Je… j'ai oublié… — Tu veux que je fasse venir quelques enfants, vieil homme ? Tu aimerais les voir avant que je les confie aux experts qui attendent sous les tentes voisines ? — Je suis épuisé, souffla Zedd. J'essaie de me souvenir, mais rien ne vient… — Dans ce cas, tu expliqueras aux parents que leurs chers petits hurlent à la mort parce que ta mémoire te fait défaut ! Parents ? Enfants ? Zedd se rappela ce qu'était la balle. Submergé par des souvenirs douloureux, il sentit des larmes lui monter aux yeux. — Par les esprits du bien…, souffla-t-il, où avez-vous trouvé cet objet ? — Qu'est-ce que c'est ? — Où l'avez-vous trouvé ? insista Zedd. Agacée, la sœur se redressa, tira le livre de sous son bras, l'ouvrit et le feuilleta rageusement. Quand elle eut trouvé, elle tapota la page de l'étrange catalogue compilé par les hommes qui avaient pillé la forteresse. — On l'a découvert dans une alcôve, derrière une malle à six tiroirs au-dessus de laquelle était accrochée une tapisserie représentant trois chevaux blancs. Alors, de quoi s'agit-il ? — C'est une balle… — Je le vois bien, vieil imbécile ! Mais à quoi sert-elle, cette maudite balle ? Quel est son pouvoir ? Les yeux rivés sur la balle pas plus grande que son poing, Zedd recouvra toute sa mémoire. — Amuser les enfants… C'est un jouet, et il sert à donner du bonheur aux gamins… Le vieil homme se souvint des temps heureux où sa fille jouait avec la balle colorée dans les couloirs de la Forteresse du Sorcier. Zedd lui avait offert la balle pour la récompenser d'étudier aussi bien. Parfois, l'enfant faisait rouler son jouet sur le sol avec une baguette, lui parlant comme s'il s'agissait d'un animal domestique. Mais son grand plaisir était de lancer la balle contre un mur, près d'une intersection de couloirs, de la laisser rebondir plusieurs fois, de voir dans quel corridor elle finissait par s'engager, puis de la suivre en riant aux éclats. Un jour, l'enfant était venue voir son père, de grosses larmes roulant sur ses joues. En réponse aux questions du sorcier, elle s'était blottie contre lui et avait expliqué que la balle était perdue. Elle voulait qu'il la retrouve mais Zedd lui avait conseillé de chercher par elle-même. Des jours entiers, la gamine avait vainement exploré les couloirs. Un matin, dès le lever du soleil, Zedd avait quitté la forteresse pour descendre en ville et faire un petit tour sur le marché de la rue Stentor. C'était là, des mois plus tôt, qu'il avait acheté la première balle chez un marchand de jouets ambulant. Il en avait acquis une autre – pas exactement la même, mais un modèle décoré d'étoiles roses et vertes.

Un choix délibéré, car il ne voulait pas que sa fille pense que tous les désirs pouvaient être miraculeusement exaucés. En revanche, il entendait lui apprendre qu'il existait une solution à tous les problèmes. Sa fille s'était serrée contre ses jambes, l'avait profusément remercié et s'était écriée qu'il méritait le titre de « meilleur papa du monde ». Elle avait aussi juré de faire davantage attention à cette balle et de ne jamais la perdre. La petite adorait ce jouet. Et comme la balle était minuscule, elle avait pu l'emporter quand son père et elle avaient fui en Terre d'Ouest, après que Darken Rahl l'eut violée. Petit, Richard avait joué avec la balle aux décorations roses et vertes. Zedd se souvenait du regard émerveillé de sa fille devant ce spectacle touchant. Sa propre enfance lui revenait en mémoire, et elle en avait les larmes aux yeux. Jusqu'à sa mort, elle avait jalousement conservé cette précieuse relique des temps heureux. La balle que Zedd regardait à présent était à coup sûr celle que sa fille avait perdue. Le jouet avait dû rebondir derrière la malle et y rester pendant des années. Le vieux sorcier se pencha en avant, posa le front sur la balle aux lignes bleues et roses et éclata en sanglots. Sœur Tahira le prit par les cheveux et le força à relever la tête. — Je ne te crois pas, vieux fou ! cria-t-elle. Cet artefact, je veux savoir à quoi il sert ! Tu sais que je n'hésiterai pas à faire tout ce qu'il faut pour te forcer à parler. Son Excellence n'accepte pas l'échec… — C'est un jouet, dit Zedd, la vue brouillée par ses larmes. Une balle, et rien d'autre… Tahira le relâcha et eut un rictus méprisant. — Le grand et puissant sorcier Zorander ! (La sœur secoua la tête.) Et dire que nous te redoutions ! Tu es un vieux minable qui perd tous ses moyens dès qu'il entend crier des moutards. Désolée, mais ta réputation était largement imméritée, vieux crétin… Tahira ramassa la balle et la fit tourner entre ses doigts pour l'étudier. Puis elle la jeta négligemment, comme si elle la jugeait sans valeur. Zedd regarda le jouet rebondir, puis rouler sur le sol et s'immobiliser près de la chaise où était assise Adie. La magicienne riva son regard totalement blanc dans celui du sorcier, qui détourna rapidement la tête. — Parfait, fit Tahira en refermant le livre où elle venait d'ajouter ses commentaires, allons voir le trésor qui a été déchargé dans la tente d'à côté. Les soldats soulevèrent le vieil homme avant qu'il ait pu esquisser un geste. Adie subit le même traitement et laissa échapper un petit cri de douleur. Tahira referma son livre et sortit la première de la tente. Conscientes que les objets découverts dans la forteresse étaient mortellement dangereux, les sœurs procédaient avec une extrême prudence. Elles sortaient les artefacts des caisses un par un, et les isolaient sous une tente avant de les soumettre à Zedd. Le vieux sorcier avait dû leur tirer son chapeau – de mauvaise grâce, mais il fallait bien, parfois, reconnaître les mérites de ses adversaires. Les magiciennes avaient mille fois raison ! Si certains objets étaient inoffensifs seuls, ils pouvaient provoquer une catastrophe lorsqu'on les mettait en contact avec un autre artefact, tout aussi anodin sans son « complément magique ». Assez bien formées en magie, malgré tout le mal que le Premier Sorcier pouvait dire d'elles à l'occasion, les sœurs comprenaient le principe de complémentarité, et elles traitaient le butin rapporté de la forteresse avec une grande prudence. Passant de tente en tente, Zedd, toujours accompagné d'Adie, devait identifier un objet magique à la fois. Ce manège durait depuis des jours, et le vieil homme, épuisé, en avait perdu toute notion du temps… Il faisait néanmoins son possible pour étirer les choses en longueur, mais les sœurs ne se laissaient pas abuser, et elles n'étaient pas prêtes à gober des explications fantaisistes. Si le vieil homme tentait de les rouler dans la farine, des enfants le paieraient cher. Zedd avait vite renoncé à jouer au plus fin avec ces maudites magiciennes. En plusieurs occasions, elles avaient feint l'ignorance pour voir s'il leur disait la vérité… Par bonheur, il s'en était aperçu et avait évité le piège. Jusque-là, tous les artefacts qu'il avait examinés étaient quasiment inoffensifs. Ces objets d'aspect très simple avaient tous une utilité bien précise, mais aucun ne présentait un grand danger. Zedd se souvenait d'un bâton qui permettait de mesurer à distance la profondeur d'un puits, d'une sculpture en forme de composition florale qui empêchait les sons de sortir quand on la plaçait devant la porte ouverte d'une pièce, et d'un miroir très spécial qui permettait de voir qu'une personne venait d'entrer dans une salle où était disposé son « jumeau ». Même s'ils pouvaient être utiles à Jagang, ces objets ne l'aideraient pas à conquérir le monde, c'était une certitude. Les quelques artefacts dangereux que les sœurs avaient montrés à Zedd n'avaient rien de bien extraordinaire. Par exemple, le vase d'ornement qui, dans des conditions particulières, pouvait produire une langue de flammes lorsqu'on le remplissait d'eau. Un sort de ce genre était à la portée de la première magicienne venue. En le dévoilant à Tahira, Zedd n'avait pas nui à sa cause ni mis en danger la vie d'innocents. Et si cet objet-là entrait en contact avec d'autres trésors volés, aucune catastrophe n'en découlerait. À destination purement défensive, le sortilège aurait senti l'usurpation de propriété et simplement détruit les artefacts en question. Rien de ce qu'on avait montré au vieil homme ne pouvait faire grand bien à Jagang. En revanche, certains objets entreposés dans la forteresse lui réserveraient de très mauvaises surprises. Quelques boîtes et coffrets, par exemple, étaient en mesure de reconnaître la personne qui invoquait leur pouvoir. Si Zedd ou un sorcier « légitime » les ouvrait, rien de méchant ne se produisait. Mais qu'un voleur s'y aventure, et il risquait de le regretter… Il y avait des milliers de salles dans la forteresse. Les pillards de l'Ordre avaient déjà rempli toute une caravane de chariots. Mais il restait mille fois plus de choses à découvrir… Pour le moment, Zedd n'avait pas vu de véritables « trésors ». Vivrait-il assez longtemps pour en examiner ? Le voyage dans la caisse, après sa capture, l'avait rudement secoué, et il n'était toujours pas remis des blessures que lui avaient infligées les parents, après son entrevue avec Jagang. Les gardes s'étaient simplement assurés que les mères et les pères déchaînés ne tuent pas le sorcier et sa compagne. Dans le feu de l'action, un accident aurait pu arriver – le vieil homme avait prié pour qu'il en soit ainsi – mais les soldats de l'Ordre avaient hélas veillé au grain. Après quelques heures passées à entendre crier les enfants, et à subir la pression compréhensible mais musclée des parents, le vieil homme avait capitulé. Père et grand-père lui-même, comment aurait-il pu supporter que des gamins soient torturés à mort ? De toute façon, résister n'aurait servi à rien, à part faire souffrir des gosses. Jusque-là, les pillards n'avaient récupéré qu'une infime partie des artefacts magiques. En toute logique, étant donné la configuration du complexe, la première caravane ne pouvait pas contenir d'armes susceptibles d'aider Jagang. Ayant tout le temps du monde devant lui, Zedd aurait été irresponsable s'il n'avait pas mis fin au calvaire des gamins. Alors qu'ils étaient pour une fois seuls sous une tente – un moment d'inattention de l'ennemi, sans doute –, Adie avait demandé ce qu'il ferait si on lui présentait un sortilège capable d'accélérer la victoire de Jagang. Le retour de Tahira n'avait pas laissé à Zedd le temps de répondre. Mais sa stratégie était limpide : faire traîner les choses autant que possible. Il n'avait pas prévu qu'on le forcerait à travailler jour et nuit, sans une minute de repos. Par bonheur, les sœurs mettaient souvent une petite éternité à décharger et à placer sous une tente l'objet suivant. Prudentes à l'extrême, elles ne prenaient aucun risque, et Zedd aurait été le dernier à les en blâmer. Les étranges colosses insensibles à la magie qui participaient au pillage n'auraient pas été blessés en cas d'accident, mais ils étaient bien les seuls, et le souvenir de la toile de lumière restait vif dans la mémoire des bouchers de l'Ordre. Cela dit, les sœurs étaient assez

nombreuses pour que les répits ne permettent jamais aux deux vieillards de dormir suffisamment pour récupérer. Alors qu'il avançait vers la tente suivante, Zedd constata qu'il tenait à peine debout. Voir la balle perdue par sa fille tant d'années auparavant l'avait vidé de ses dernières forces. Se sentant plus vieux et plus faible que jamais, il redoutait d'avoir perdu toute volonté de vivre. Et il se demandait jusqu'à quand il conserverait sa santé mentale. Pour être honnête, il n'aurait pas juré qu'il la détenait encore. Le monde semblait être devenu fou, et il avait parfois le sentiment d'évoluer dans un cauchemar. La frontière entre ce qu'il savait et ce qu'il ignorait devenait de plus en plus floue, et il n'était plus capable de mettre bout à bout deux pensées cohérentes. Alors qu'on le forçait à marcher dans le camp, le vieux sorcier eut des hallucinations. Autour de lui, il crut voir des objets et des personnes – surtout des personnes – qui appartenaient à un lointain passé. Avait-il vraiment examiné la balle de sa fille ? Ou s'était-il laissé emporter par son imagination devant un banal jouet d'enfant ? Les lignes bleues et roses, les avait-il imaginées ? Il doutait de tout, désormais. Comme si rien n'était réel. Chaque fois qu'il posait les yeux sur une femme, il lui semblait voir les traits adorés de sa chère Erilyn, morte depuis si longtemps. Bien entendu, il ne s'agissait pas d'elle, mais de malheureuses mères blêmes de peur à l'idée qu'on torture de nouveau leurs enfants. Des gamins, il y en avait des dizaines, serrés contre les jupes de leur mère ou les jambes de leur père. Et tous ces gens le regardaient comme s'il était un vieux fou aux cheveux blancs en bataille. Et si c'était le cas ? À la lumière des torches, le camp tout entier semblait irréel. Et les innombrables feux, à perte de vue, faisaient penser à des étoiles piquetant le firmament. Le monde était-il sens dessus dessous ? Ou était-ce seulement l'esprit de Zedd ? — Un moment, dit la Sœur de l'Obscurité aux gardes. Zedd entendit Adie gémir, sans doute parce qu'on l'avait également forcée à s'arrêter en tirant sur ses bras déjà douloureusement retournés dans son dos. La sœur passa la tête sous une tente. Vacillant sur ses jambes, Zedd crut qu'il allait s'évanouir. Autour de lui, la réalité se brouilla. Apercevant une des filles gardées en otages, il crut la reconnaître, tout comme le garde d'élite de l'empereur qui l'entraînait vers une tente. Le vieil homme cligna des yeux. Ce soldat vêtu d'une cuirasse recouverte d'une cotte de mailles lui rappelait vraiment quelqu'un. Et la sœur qui marchait dans la direction opposée ne lui était pas étrangère non plus… Il regarda autour de lui. Presque tous les soldats ressemblaient à des personnes sorties de son passé. Pour la première fois de sa vie, Zedd fut vraiment terrifié. Voilà qu'il devenait fou ! Ces gens ne pouvaient pas être dans le camp. Son esprit était son bien le plus précieux. Il refusait de devenir un mendiant gâteux vautré dans un caniveau. La vieillesse ou une trop forte pression pouvaient avoir raison de la santé mentale d'un homme. Il avait connu des fous qui croyaient voir des choses qui n'existaient pas. Et il se mettait à leur ressembler, à présent. Des fantômes de son passé déambulaient dans le camp de l'empereur Jagang. Il n'y avait pas de signes de folie plus évidents. Des hallucinations ! Des fantasmes ! Des spectres adorés ! Zedd s'était toujours rengorgé de sa santé mentale. Mais elle l'abandonnait. Il devenait fou.

Chapitre 50

Nicholas entendit un bruit agaçant dans un endroit où il n'était pas. Enfin, pas pour le moment. On venait le déranger, là où attendait son corps… Il ignora la perturbation et se concentra sur les bâtiments alignés des deux côtés de la rue. Le soleil venait juste de se coucher et des gens à l'air méfiant passaient devant ses yeux. Des couleurs. Des sons. De l'activité. C'était un lieu lugubre, avec des bâtiments serrés les uns contre les autres. *Regarde ! Regarde ! Regarde !* Des ruelles étroites et sombres… La puanteur ambiante… Des regards insistants… Il n'y avait pas de bâtiments à plus de deux étages. Nicholas l'aurait juré. Et la plupart n'en avaient qu'un. Le bruit retentit de nouveau là où attendait le corps du sorcier. Il tenta de l'ignorer et se concentra sur ce qu'il voyait. *Où vont-ils ? Où sont-ils ? Regarde ! Regarde ! Regarde !* Nicholas avait sa petite idée, mais il n'était pas certain. Il lui fallait une preuve. *Regarde !* Il aimait tellement observer. Mais on tapait de plus en plus fort à la porte, et il fut obligé de retourner dans son corps. Assis en tailleur sur le parquet, il rouvrit les yeux et vit qu'une chiche lumière, filtrant au travers des volets fermés, perçait à peine la délicieuse pénombre de la pièce. Nicholas se leva et vacilla sur ses jambes. Chaque fois, réintégrer son corps était une expérience si déconcertante… Il commença de traverser la pièce, les yeux baissés pour voir si ses pieds se soulevaient comme il fallait. Ces derniers temps, il s'était si souvent absenté de lui-même que les gestes les plus simples devenaient difficiles. L'autre corps qu'il avait investi était si différent, quand on y réfléchissait… Un imbécile continuait à frapper à la porte en beuglant pour qu'on lui ouvre. Nicholas sentit monter en lui une indicible fureur. Il détestait les intrus. D'une démarche mal assurée, Nicholas gagna la porte. Il se sentait prisonnier dans ce corps qui se déplaçait si bizarrement. Résistant à l'envie de se pencher en avant, il fit jouer ses épaules, s'étira et fit craquer son cou. Diriger des muscles et des tendons était abominablement ennuyeux. Il appréciait tellement que ses « hôtes » respirent, entendent, voient et sentent à sa place. La porte était verrouillée lorsque Nicholas « voyageait ». Une précaution indispensable, au cas où quelqu'un aurait voulu faire du mal à son corps pendant ses absences… De l'autre côté du battant, un crétin tapait comme un sourd, criait le nom du Chapardeur et exigeait qu'on le laisse entrer. Le sorcier déverrouilla la porte et l'ouvrit. Un jeune soldat s'impatientait dans le couloir. Un homme du rang sans valeur. Un anonyme. Nicholas foudroya du regard la vermine qui avait osé gravir l'escalier interdit – tout le monde savait que cette zone était prohibée – et venir frapper à la porte… sacrée. Où était cette andouille de Najari quand son chef avait besoin de lui ? Et pourquoi n'y avait-il aucun garde devant la porte ? Nicholas remarqua soudain qu'un os cassé saillait du poing fermé du soldat. Tendant le cou, le Chapardeur vit les cadavres des gardes, dans le couloir. Ce type les avait-il vraiment massacrés à mains nues ? Le Chapardeur se passa une main dans les cheveux et savoura le contact de l'huile qui lui permettait de les coiffer en arrière. Puis il regarda le soldat aux yeux écarquillés qu'il était sur le point de tuer. Pour un soudard de l'Ordre Impérial, cet abruti était plutôt bien équipé. Une cuirasse, une manche de mailles pour lui protéger le bras droit, une panoplie d'armes fournie, des bottes apparemment pas trouées. Impressionnant. Pourtant, ce fier guerrier semblait mort de peur. Intrigué, Nicholas se demanda ce que cet idiot pouvait bien avoir à lui dire – au risque de sa vie, en plus de tout. — Que veux-tu, pauvre imbécile ? Le soldat leva un bras, puis une main et enfin un index, qu'il brandit bêtement. On eût dit une marionnette dont quelque invisible manipulateur tirait les ficelles. Le doigt s'agita d'avant en arrière comme s'il se voulait menaçant. — Un peu de politesse, mon ami ! Un peu de politesse ! Le soldat parut surpris par les mots qui sortaient de sa bouche. D'ailleurs, la voix était trop grave et trop mûre pour appartenir à un type si jeune… C'était la voix d'un homme habitué à dominer. Un chef dangereux et rusé… — Qu'y a-t-il ? demanda Nicholas. Que se passe-t-il ? L'homme entra dans la salle d'une démarche étrangement raide – un peu celle que devait avoir le Chapardeur quand il n'avait pas utilisé ses jambes depuis longtemps. Le sorcier s'écarta et laissa son visiteur gagner le centre de la salle. Du sang coulait de la main cassée du soldat, mais il ne semblait pas s'en soucier. Comment pouvait-on ignorer une blessure si douloureuse ? et avoir peur à ce point sans raison apparente ? — Où sont-ils, Nicholas ? demanda une voix qui ne trahissait aucune peur. — Qui ça, « ils » ? — Tu as promis de me les livrer. Je déteste qu'on ne tienne pas sa parole. Où sont-ils ? Nicholas fronça les sourcils et se pencha vers l'insolent. — De qui parles-tu ? — De Richard Rahl et de la Mère Inquisitrice ! cria le soldat, fou de rage. Le Chapardeur recula de quelques pas. Il comprenait, à présent. Il avait entendu des histoires au sujet des pouvoirs de cet homme. Et voilà qu'il était témoin du prodige. En face de lui se tenait l'empereur Jagang – celui qui marche dans les rêves en personne, sinon en chair et en os. — Remarquable, lâcha Nicholas. (Il tendit un bras et, du bout de l'index, tapota le crâne du faux soldat.) Vous êtes là-dedans, Excellence ? C'est vous, n'est-ce-pas ? — Où sont-ils, Nicholas ? La question la plus menaçante que le Chapardeur eût jamais entendue. Pourtant, elle était d'une extraordinaire banalité. — J'ai promis de vous les livrer, et je le ferai… — Je crois que tu me mens, Nicholas… Je pense que tu ne les tiens pas du tout, malgré ce que tu prétends. Le Chapardeur eut un geste négligent de la main. — Mais si ! Ils sont à portée de ma main. — Moi, j'ai de bonnes raisons de supposer qu'ils sont loin d'ici, Chapardeur. La Mère Inquisitrice, par exemple… Je suis presque sûr qu'elle est dans le Nord, avec son armée. Nicholas approcha de nouveau du soldat et le regarda droit dans les yeux. — Vous perdez toujours l'esprit lorsque vous vous infiltrez dans la tête d'un autre homme ? — Tu mets ma parole en doute ? Nicholas décida qu'il en avait assez entendu. — Je les espionnais au moment où vous êtes venu me casser les pieds ! Ils étaient là tous les deux. — Tu es sûr ? demanda la voix

profonde qui ne collait pas avec l'allure juvénile du soldat. — Vous doutez de ma parole ? Comment osez-vous ? Je suis Nicholas le Chapardeur, savez-vous ce que ça signifie ? Le soldat fit un pas en avant. — Si vous les voulez, dit Nicholas sans céder un pouce de terrain, vous avez intérêt à me ménager. Le « soldat » écarquilla les yeux. Mais il y avait davantage que de la surprise dans ce regard. Une menace évidente… — Parle, avant que je perde patience ! — Eh bien, ceux qui vous ont dit que la Mère Inquisitrice était au nord ne savent pas ce qu'ils racontent. Ou ils vous mentent délibérément. J'ai gardé en permanence un œil sur le seigneur Rahl et sa femme. — Les as-tu vus récemment ? Jugeant qu'il faisait trop sombre dans la salle, Nicholas, d'une pichenette de pouvoir, alluma les trois bougies posées sur la table. — Seriez-vous sourd ? J'étais en train de les épier. Ils sont dans une ville, pas très loin d'ici. Bientôt, ils se jetteront dans la gueule du loup, et je n'aurai plus qu'à les cueillir. — Pourquoi viendraient-ils à toi ? — Je sais tout de leurs faits et gestes… (Nicholas se mit à marcher autour du soldat en décrivant dans l'air des arabesques qui firent glisser sur ses bras les manches de sa tunique noire.) Je les observe, vous dis-je ! J'ai vu la Mère Inquisitrice se coucher contre son mari, le soir, et le prendre dans ses bras pour soulager sa souffrance. Un spectacle très touchant, pour être franc. — Il souffre ? — Oui, terriblement ! Ils sont à Northwick, en ce moment. Une ville pas très éloignée d'ici… Quand ils en auront terminé là-bas, s'ils survivent, ils viendront me voir. À travers les yeux du soldat, Jagang regarda les cadavres alignés contre le mur. Puis son attention se riva de nouveau sur Nicholas. — Encore une fois, pourquoi viendraient-ils ici ? — Eh bien, parce que les crétins qui vous fascinent tant – vous savez, les Piliers de la Création – ont empoisonné le pauvre seigneur Rahl. Une façon de le faire chanter, pour qu'il soit contraint de les aider. — Empoisonné ? Tu en es sûr ? Nicholas savoura le soudain intérêt que trahissait le ton de l'empereur. — Tout à fait certain ! Le pauvre homme souffre atrocement, et il a besoin d'un antidote. — Dans ce cas, il se le procurera, tu peux en être certain. Richard Rahl ne manque pas de ressources. Nicholas s'appuya contre la table et croisa les bras. — Peut-être, mais il est dans la mouise jusqu'au cou. Il lui faut encore deux doses d'antidote. La première est à Northwick, et c'est pour ça qu'il y est… — Tu serais surpris de ce que ce chien peut accomplir, rugit Jagang. Ne le sous-estime surtout pas, Nicholas ! — Excellence, je ne sous-estime jamais personne, répondit le Chapardeur avec une parfaite sincérité. Je parie que Richard Rahl trouvera l'antidote à Northwick. Pour tout dire, je l'espère. Avant votre intrusion, je l'espionnais pour savoir où il en était. » Mais s'il réussit, il devra venir ici pour se procurer le dernier flacon. Celui de Northwick ne suffira pas à lui sauver la vie. — Et où est le dernier flacon ? Nicholas glissa une main dans sa poche et en sortit un objet qu'il brandi triomphalement. — En ma possession ! Le faux soldat eut un grand sourire. — Il peut en effet venir essayer de te prendre ce flacon, Nicholas. Mais il est assez malin pour se faire fabriquer l'antidote qui lui manque – et s'épargner un dangereux voyage. — Il ne dispose pas de cette possibilité, Excellence. Me prenez-vous pour un débutant ? Le poison qui tue le seigneur Rahl est une substance complexe, mais beaucoup moins que l'antidote. Je le sais, parce que j'ai fait torturer le seul homme qui connaissait la formule. La liste d'ingrédients est si longue que j'en ai déjà oublié la moitié. » J'ai fait exécuter cet herboriste, bien entendu, puis le bourreau qui lui a arraché sa confession, histoire qu'il n'y ait plus de témoin. J'aurais détesté que le seigneur Rahl obtienne la formule salvatrice en faisant parler un banal tortionnaire. » Vous comprenez, maintenant, Excellence ? Plus personne ne peut fabriquer cet antidote. (Nicholas prit le flacon par le goulot et l'agita doucement.) C'est la dernière dose. L'ultime espoir de survie du seigneur Rahl. — Dans ce cas, dit l'empereur par la bouche de sa marionnette, il viendra… Nicholas retira le bouchon du flacon et huma le liquide légèrement parfumé à la cannelle. — Vous croyez, Excellence ? Très lentement, Nicholas versa le liquide sur le sol. Puis il secoua le flacon, pour s'assurer qu'il était bien vide. — N'ai-je pas la situation en main, Excellence ? Richard Rahl ne sera bientôt plus un problème, puisque le poison le tuera – si mes hommes ne l'éventrent pas avant. Dans tous les cas, ce maudit Sourcier est condamné, comme vous le souhaitiez. Nicholas fit une grande révérence, comme un acteur après une représentation particulièrement réussie. Le soldat eut un sourire un rien condescendant. — Et la Mère Inquisitrice ? demanda-t-il. Nicholas remarqua la frustration sous-jacente de son interlocuteur. Au lieu d'admirer son œuvre et de l'en féliciter, Jagang remâchait sa colère. Pourtant, il avait été incapable d'obtenir le trophée que le Chapardeur lui offrait sur un plateau. Voilà qui aurait dû le ramener à de meilleurs sentiments. — Eh bien, Excellence, maintenant que vous savez que le seigneur Rahl aura bientôt rejoint le Gardien, comment puis-je avoir l'assurance que vous tiendrez vos promesses ? Avant de vous livrer la Mère Inquisitrice, j'aimerais avoir quelques assurances… — Pourquoi es-tu si sûr qu'elle te tombera entre les mains ? — Parce que sa nature même l'y poussera. — Sa nature même ? — Ne cherchez pas à comprendre, Excellence… Sachez seulement que vous aurez cette femme, comme promis. Le seigneur Rahl peut être considéré comme un cadeau que je vous fais. Mais pour sa femme, vous devrez payer le prix ! — Quel prix, exactement ? Nicholas se campa devant le soldat et fit un grand geste circulaire. — Si je suis obligé de vivre, ce qui semble être le cas, je me fais une tout autre idée d'un environnement luxueux… — Donc, tu voudrais être couvert de richesses parce que tu accomplis ton devoir ? Servir le Créateur, l'Ordre Impérial et Jagang le Juste ne te semble pas être une récompense suffisante ? En matière de devoir, Nicholas avait fait bien plus que sa part, ce fameux soir, avec les Sœurs de l'Obscurité. Mais il ne jugea pas utile de le mentionner. — Excellence, je vous laisse volontiers le monde que vous avez si durement conquis. J'aimerais seulement avoir D'Hara. Un empire modeste, mais qui me comblerait… — Tu veux régner sur D'Hara ? Nicholas se fendit d'une révérence théâtrale. — Sous votre houlette, bien entendu… J'exercerai le pouvoir comme vous, en semant la terreur au nom de l'indispensable rédemption de l'humanité. Le regard de la marionnette de Jagang se fit de nouveau menaçant. — Tu joues un jeu dangereux, Chapardeur… Tes exigences risquent de te coûter cher, surtout si tu tiens à la vie. Nicholas eut un sourire plein de lassitude. — « Haïr la vie et vivre pour la haine », telle est ma devise, Excellence ! Le soldat eut un rictus satisfait. — Tu veux D'Hara ? Marché conclu ! Quand le seigneur Rahl sera mort, et que je tiendrai sa femme, leur empire sera à toi… Tant que tu jureras allégeance à l'Ordre Impérial, bien sûr. — C'est l'évidence même, concéda Nicholas. — Après la mort du seigneur Rahl, et la capture de la Mère Inquisitrice, tu seras nommé empereur de D'Hara. Ça te convient ? — Vous êtes un chef avisé, Excellence… Cet homme était responsable du destin de Nicholas. C'était lui qui avait ordonné aux sœurs de lui imposer leur sorcellerie. Les magiciennes l'avaient détruit puis fait renaître au monde dans d'abominables souffrances. Jagang l'avait sacrifié à sa grande « cause » sans lui demander son avis. Bientôt, et simplement pour avoir vaincu de banals ennemis de l'Ordre, le Chapardeur serait récompensé au-delà de tout ce qu'il avait pu imaginer avant sa « renaissance ». Les sœurs l'avaient détruit, mais l'être qu'il était devenu détenait un incroyable pouvoir. Bientôt, il serait l'empereur Nicholas. Un long chemin qui le laissait plein d'amertume. Cédant à la colère et à la haine, le Chapardeur lança une main en avant. En même temps, il propulsa son esprit, telle une dague chauffée au rouge, dans le crâne de l'homme

qui se tenait devant lui. Il suffisait de s'introduire dans cet infime intervalle entre les pensées, et d'aspirer la moelle spirituelle… Le Chapardeur brûlait d'envie de voler l'âme du soldat alors que Jagang, toujours présent dans sa marionnette, serait réduit au rôle de témoin impuissant. Mais il n'y avait plus rien à voler. En un clin d'œil, l'empereur s'était volatilisé. Et le soldat s'écroula sur le sol, raide mort. L'empereur Nicholas sourit d'aise. Une sacrée partie venait de s'engager. Et en matière d'enjeux, il avait peut-être placé la barre un peu bas.

Chapitre 51

Alors que ses compagnons et elle remontaient la rue, Kahlan regarda les petites fenêtres des bâtiments environnants. Avec la chiche lumière du crépuscule, elle doutait que les gens qui les épiaient puissent distinguer grand-chose. À tout hasard, elle tira sur la capuche de son manteau pour mieux dissimuler ses traits. D'après les résistants, toutes les femmes, dans l'Empire bandakar, étaient susceptibles de devenir des proies pour les soudards de l'Ordre. En conséquence, Kahlan, Jennsen et Cara tentaient de ne pas se faire remarquer. D'expérience, l'Inquisitrice savait que les gens, quand ils craignaient pour leur vie, n'hésitaient jamais à livrer d'autres personnes aux meutes de loups. Pis encore, certains esprits malsains, sous prétexte d'apaiser le mal – ou de se le concilier –, étaient capables de fabriquer des martyrs en série… Richard ralentit le pas et sonda la ruelle devant laquelle passait le petit groupe. Sa main gauche tenait négligemment un pan de son manteau noir tout simple – un moyen très pratique d'ouvrir le vêtement en un clin d'œil, s'il avait besoin de dégainer son épée. Les résistants marchaient par petits groupes pour ne pas donner l'impression qu'une bande organisée traversait Northwick. Tout attroupement suspect – sauf sur la place du marché – risquait d'être rapidement signalé aux soldats de l'Ordre. Richard avait programmé leur entrée en ville pour le crépuscule. Un moment où la pénombre les protégerait, mais une heure assez précoce pour que leur présence dans les rues n'éveille pas les soupçons. — Par là, dit Owen en désignant la droite. Richard jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que tout le monde le verrait tourner, puis il s'engagea dans la petite rue. Les bâtiments de Northwick n'étaient pas plus hauts que ceux de Witherton, et ils étaient à peine moins serrés les uns contre les autres. Une odeur d'égout planait dans l'air, et la poussière omniprésente donnait des quintes de toux à Kahlan. Lorsqu'il pleuvait, les rues devenaient sûrement d'ignobles bourbiers plus puants encore. Richard faisait d'énormes efforts pour ne pas tousser. Et quand ça lui arrivait malgré tout, il ne crachait pas de sang. Alors qu'ils longeaient les murs, sous le couvert des auvents, l'Inquisitrice se rapprocha de son mari. Jennsen marchait derrière le couple et Anson, loin devant, prenait très au sérieux son rôle d'éclaireur. Richard leva une nouvelle fois les yeux et ne vit rien de suspect dans le ciel. Les coureurs ne s'étaient plus montrés depuis qu'ils avaient réussi à les semer, avant de gagner le col. Kahlan et Cara se réjouissaient de ne plus voir les gros oiseaux. Bizarrement, le Sourcier ne semblait pas moins inquiet qu'avant, loin de là… Cara avançait quelques pas en retrait, en compagnie d'une demi-douzaine d'hommes. Tom et quelques résistants suivaient une rue parallèle. D'autres compagnons d'Owen, qui connaissaient la cité, empruntaient des chemins différents. Bien que l'armée de Richard comptât moins de cinquante membres, autant de personnes ne pouvaient pas se déplacer ensemble sans attirer l'attention. Pour l'instant, Richard et ses amis ne cherchaient pas des ennuis, mais un flacon d'antidote… — Où est le centre-ville ? demanda Kahlan à Owen. Le Bandakar fit un grand geste circulaire. — Nous y sommes… Les boutiques que vous voyez sont les plus importantes de la ville. Et il y a parfois des marchés sur les grandes places… Kahlan repéra une boutique de maroquinerie, une boulangerie, un tailleur… et pas grand-chose de plus. — C'est le cœur de ce que tu nommes une grande ville ? demanda-t-elle à Owen. Des bâtiments minuscules, avec une échoppe au rez-de-chaussée et un appartement au premier ? C'est ça, ton centre d'activité commerciale ? — Oui, répondit Owen, un rien perplexe. Kahlan soupira et s'abstint de tout commentaire, pour ne pas froisser le Bandakar. Richard n'eut pas ces scrupules. — C'est ça, le produit de ta culture tellement avancée ? (Il désigna les bâtiments miteux.) En trois mille ans, vous n'avez rien fait de mieux ? Ils sont là, vos chefs-d'œuvre architecturaux ? — Exactement ! C'est magnifique, non ? Le Sourcier eut la délicatesse d'éluder la question. — Je croyais que tu étais allé en Altur'Rang ? — Et j'y étais, oui… — Eh bien, cette cité lugubre était beaucoup plus avancée que ta « magnifique » ville ! — Vraiment ? Désolé, seigneur Rahl, mais je n'ai pas vu grand-chose d'Altur'Rang. J'avais très peur, et je n'y suis pas resté longtemps… (Owen se tourna vers Kahlan.) Dois-je comprendre que votre ville natale est plus belle que Northwick ? Kahlan regarda Owen, les yeux ronds. Comment pouvait-elle décrire Aydindril à cet homme ? La Forteresse du Sorcier, le Palais des Inquisitrices, l'avenue des Rois, où se dressaient toutes les ambassades ? Comment lui faire comprendre ce qu'étaient des colonnades de marbre, des statues géantes, des galeries des glaces ? Et au-delà d'Aydindril, comment lui parler des centaines d'autres merveilles du monde comme le Palais du Peuple ? Que pouvait comprendre un homme qui s'extasiait devant des bâtiments en pierre taillée au toit de chaume ? Probablement rien, décida l'Inquisitrice. Du coup, elle remit l'opération à plus tard. — Owen, quand nous nous serons libérés de l'Ordre Impérial, Richard et moi montrerons aux Bandakars ce qu'est le monde au-delà de leur empire. Vous verrez d'autres centres d'activité commerciale et artistique, et… hum… vous comprendrez bien des choses. — J'adorerai ça, Mère Inquisitrice ! Vraiment, j'ai hâte que ce jour arrive… (Owen s'arrêta sans crier gare.) Nous y sommes ! C'est ici. Le Bandakar s'était immobilisé devant un portail de bois grisâtre, au bout de la rue. Richard regarda à droite et à gauche, s'assurant que personne ne les épiait. À part leurs compagnons, il n'y avait pas âme qui vive. Sans relâcher sa vigilance, le Sourcier poussa le portail afin qu'Owen jette un coup d'œil au-delà. Le Bandakar passa la tête par l'ouverture puis la retira. — Vous pouvez venir. Il n'y a aucun danger. Richard fit signe aux hommes qui attendaient au coin de la rue. Puis il prit Kahlan par la taille, la serra contre lui et franchit le portail qui donnait sur une sorte d'allée privée. Les bâtiments qui s'alignaient des deux côtés de ce passage n'avaient pas de fenêtres. Certains, bâtis un peu en décalage, bénéficiaient d'un petit jardin. Tandis que Richard et son groupe

avançaient, d'autres résistants franchirent le portail. Dérangées par ces intrus, les volailles entassées dans un poulailler caquetèrent frénétiquement. Jennsen tenait Betty par la longe en lui laissant le moins de mou possible, pour éviter les ennuis. La chèvre semblait nerveuse dans cet environnement inconnu, et elle adoptait un profil bas, ne cherchant même pas à se faire consoler par sa maîtresse ou par Richard et Kahlan. Tom entra à son tour dans la ruelle avec un petit groupe d'hommes. Richard leur fit signe d'attendre là après s'être un peu déployés. Cara approcha de son seigneur. Comme Jennsen et Kahlan, elle avait relevé sa capuche. — Je n'aime pas ça…, marmonna-t-elle. — Parfait, souffla Richard. — Pardon ? s'étonna la Mord-Sith. Je dis que je n'aime pas ça, et vous êtes content ? — Exactement ! Si tu te sentais à l'aise ici, c'est là que je m'inquiéterais… Cara ravala la réplique cinglante qui semblait lui être venue à l'esprit. — Ici, dit Owen en prenant Richard par le bras. Richard regarda le bâtiment que désignait le Bandakar. — C'est un palais ? — Un des palais de Northwick, oui… Nous en avons plusieurs. N'ai-je pas dit que nous étions une civilisation très avancée ? Le Sourcier se contenta d'échanger un regard en coin avec sa compagne. D'après ce qu'apercevait l'Inquisitrice, les « jardins » de ce palais étaient une minuscule cour en terre battue où poussaient par-ci par-là des touffes de gazon. Au fond, un escalier de bois menait à un petit balcon, au niveau du premier étage. Alors qu'ils entraient dans la cour, Kahlan vit que d'autres marches, sous le premier escalier, s'enfonçaient dans le sol. Owen regarda autour de lui puis souffla : — Ils sont en bas… C'est là qu'ils cachent le Sage. Richard aussi étudia les environs. Puis il se massa le front entre le pouce et l'index. — L'antidote est ici ? — Oui. Vous voulez attendre pendant que je vais le chercher ? — Non, répondit le Sourcier. Nous t'accompagnons. Kahlan serra le bras de son mari. Elle aurait tant aimé pouvoir l'aider à moins souffrir. Mais il n'y avait pas grand-chose à faire, à part se procurer l'antidote. Dès qu'il en aurait fini avec le poison, Richard pourrait s'attaquer à la question des migraines provoquées par le don… Dans les yeux des résistants qui attendaient non loin de là, l'Inquisitrice lut une sourde angoisse. Ces hommes avaient peur parce qu'ils étaient dans une cité contrôlée par l'Ordre Impérial. Mais comment débarrasser Northwick et l'Empire bandakar de l'occupant ? Pour l'instant, Richard et sa femme n'en avaient pas la moindre idée. Kahlan s'était pourtant juré de trouver une solution. Si elle n'avait pas invoqué les Carillons, les Bandakars n'auraient jamais eu à souffrir sous le joug de Jagang. À la lueur du crépuscule, le regard de Richard avait des reflets métalliques qui renforçaient sa détermination coutumière. — Jennsen, Tom et toi devriez rester ici avec Betty et monter la garde. Attendez sous le balcon, à l'abri de l'escalier. Et si vous voyez des soldats, venez nous avertir. — Je laisserai Betty brouter en liberté. Ç'aura l'air plus naturel… — D'accord, mais ne te montre surtout pas. Si les soldats voient une jolie femme comme toi, ils ne te laisseront pas en paix. — Je veillerai sur Jennsen, dit Tom en entrant dans la cour. Les hommes se sont éparpillés pour ne pas être visibles comme le nez au milieu de la figure. Kahlan et Cara suivirent Richard et Owen jusqu'à l'escalier. — Par là, seigneur Rahl, dit le Bandakar. Mais Richard se dirigea vers la porte du bâtiment. — Je sais bien que c'est par là, dit-il. Mais je veux jeter un coup d'œil au couloir, à l'intérieur, pour m'assurer qu'il n'y a aucun danger. — À cet étage, on trouve seulement des salles vides où les gens se réunissent de temps en temps… — Je veux vérifier quand même. Cara, attends ici avec Kahlan. L'Inquisitrice emboîta le pas à son mari. — Je viens avec toi ! déclara-t-elle. — Rectification, fit Cara, qui avait accouru, si vous voulez jeter un coup d'œil, seigneur Rahl, il faudra *nous* accompagner. Richard décida de ne pas polémiquer avec Kahlan. En revanche, il foudroya la Mord-Sith du regard. — Parfois, je… — Allons, sans moi, vous ne sauriez que faire ! lança la terrible protectrice. Kahlan vit le sourire que Richard ne parvint pas tout à fait à étouffer. Comme il était touchant de le voir un peu heureux… Et comme elle était égoïste ! songea-t-elle aussitôt, le cœur serré à l'idée du chagrin que devait éprouver Cara. Sans nul doute, le général Meiffert devait lui manquer cruellement. Comme il se devait, l'officier se trouvait dans le Nord avec ses hommes. Pour une Mord-Sith, il n'était pas fréquent d'éprouver les sentiments que Cara avait pour Benjamin. Mais ça ne l'aurait en aucun cas détournée de son devoir, qui restait la protection du seigneur Rahl et – accessoirement – de son épouse. Lorsque Cara et elle avaient rejoint l'armée, Kahlan avait dû prendre des décisions cruciales après une bataille où étaient tombés beaucoup d'officiers. Se fiant à son jugement, elle avait promu Meiffert, alors capitaine, au grade de général. Benjamin s'était montré à la hauteur de la situation. Depuis, l'armée tenait encore debout pratiquement grâce à lui seul. Si elle lui faisait une confiance absolue, Kahlan s'inquiétait pour l'officier, et Cara devait se ronger également les sangs. Car il n'était pas certain que les deux femmes revoient un jour le jeune officier. Richard entrebâilla la porte et sonda le couloir obscur. Comme Owen l'avait dit, il était désert. Agiel au poing, Cara précéda son seigneur et avança lentement. Kahlan suivit Richard, passant avec lui devant quatre portes – deux de chaque côté. Au bout du couloir se dressait une porte munie d'un guichet. Richard alla jeter un coup d'œil par cette ouverture. — Qu'est-ce que tu vois ? lui demanda Kahlan. — La rue… Je reconnais certains de nos hommes… Sur le chemin du retour, Richard vérifia les salles de droite et Cara se chargea de celles de gauche. Là non plus, Owen n'avait pas menti : les quatre étaient vides. — Voilà qui pourrait être une bonne planque pour nos hommes, souffla Cara. — C'est exactement ce que je pensais, dit Richard. Nous pourrions lancer nos attaques d'ici, au lieu de nous cacher hors de la ville. Nous serions dans le nid du serpent, en quelque sorte… Alors qu'ils approchaient de la porte de derrière, Richard tituba, se cogna une épaule contre le mur et tomba sur un genou. Aussi vives l'une que l'autre, Kahlan et Cara le soutinrent, l'empêchant de s'écraser face contre terre. — Que se passe-t-il, seigneur Rahl ? demanda la Mord-Sith. Richard ne répondit pas tout de suite, comme s'il attendait qu'une vague de douleur ait déferlé. Il serrait très fort le bras de Kahlan, manquant de lui arracher des larmes de douleur, mais elle parvint à ne pas gémir. — Je… Eh bien, j'ai eu des vertiges, pendant un bref instant… (Richard prit une grande inspiration et grimaça.) C'est ce couloir obscur, je suppose… Il lâcha enfin le bras de Kahlan. — La deuxième phase…, souffla l'Inquisitrice. Je crois qu'Owen l'appelait comme ça. Ces vertiges sont une manifestation du poison. — Je vais bien, dit Richard. Allons chercher l'antidote. Owen les attendait en bas de l'escalier. Dès qu'ils l'eurent rejoint, il poussa une porte et tendit l'oreille. — Ils sont encore là, dit-il, visiblement soulagé. Les grands porte-parole sont ici, j'ai reconnu des voix… Le Sage doit être avec eux. Ils ne sont pas allés se cacher ailleurs, comme je le craignais… Owen espérait que les grands porte-parole acceptent de combattre l'Ordre Impérial. Sachant qu'ils avaient refusé par le passé, Kahlan ne voyait pas trop pourquoi ils changeraient d'avis. Mais après tout, Owen et ses résistants n'avaient pas été convaincus tout de suite non plus… Selon Owen, ce qui s'était passé dans sa ville – sa libération par un groupe de résistants déterminés – influencerait la réflexion des grands porte-parole et les inciterait à écouter le discours de Richard. Beaucoup de compagnons de lutte d'Owen pensaient, comme lui, qu'il y avait une bonne chance que ça marche. Mais tout ça était secondaire pour Kahlan. Le deuxième flacon d'antidote était caché dans ce « palais », et il fallait absolument le récupérer. La seule idée que Richard puisse mourir la faisait trembler comme une feuille. Owen pénétra dans un petit vestibule

et gratta doucement à la porte. Le battant s'ouvrit, laissant filtrer un peu de lumière. — Owen ? s'écria l'homme qui avait entrebâillé la porte. Kahlan aurait juré qu'il ne l'ouvrirait pas en grand. Avant qu'il ait pu réagir, Richard la poussa d'un coup d'épaule et entra dans la pièce. L'homme s'écarta, paniqué. — Cara, surveille la porte ! lança le Sourcier. Personne ne sortira d'ici sans mon autorisation. La Mord-Sith prit aussitôt position à l'entrée de la salle. — Que signifie cette intrusion, Owen ? demanda l'homme qui avait ouvert. Mort de peur, il regardait Richard et Kahlan avec des yeux ronds comme des soucoupes. — Grand porte-parole, il est essentiel que nous ayons un débat avec tous tes collègues. La petite salle était éclairée par des bougies. Une vingtaine d'hommes l'occupaient. Avant l'intrusion, ils bavardaient en sirotant du thé. À présent, un silence de mort régnait dans la pièce. Les murs de cette cave étaient tout simplement les fondations du bâtiment et de grosses poutres porteuses couraient au plafond, bien au-dessus de la tête de Richard. Ce sous-sol n'était ni décoré ni meublé, mais des tapis et quelques coussins y assuraient un confort minimal. Les porte-parole devaient aimer s'y retrouver quand ils désiraient être un peu tranquilles. Certains se levèrent lentement après avoir posé par terre leur tasse de thé. — Owen, dit l'un d'eux, fort mécontent, tu as été banni. Que fais-tu ici ? — Honorable porte-parole, nous sommes bien au-delà de ces histoires d'exil… (Owen tendit le bras.) Je vous présente des amis à moi venus d'un autre pays. Kahlan saisit Owen par le bras, le tira vers elle et souffla : — L'antidote ! Le Bandakar hocha la tête. Indignés, les porte-parole, tous plus âgés que lui, le regardèrent gagner le fond de la pièce et entreprendre de faire pivoter sur lui-même un bloc de pierre. Richard vint l'aider, dégageant très rapidement la niche ménagée dans le mur. Owen glissa la main derrière le bloc, en sortit un flacon et le tendit au Sourcier. Une odeur de cannelle monta aux narines de Kahlan quand son mari eut ouvert le flacon. — Vous devez partir, dit un des hommes. Nous ne voulons pas de vous ici ! Owen ne se laissa pas abattre. — Nous voulons voir le Sage. — Quoi ? — L'Ordre Impérial a envahi notre pays. Ses soldats torturent, déportent et assassinent notre peuple. — Nous ne pouvons rien y faire ! rugit le porte-parole, rouge de colère. Nous tentons de protéger les Bandakars pour qu'ils continuent de vivre. Tous nos efforts visent à éviter la violence. — Nous y avons mis un terme, lâcha froidement Owen. Au moins, dans notre ville. Nous avons tué tous les soldats de l'Ordre, et nos concitoyens ne risquent plus rien. À présent, il est temps de libérer l'empire tout entier. Les porte-parole ont le devoir de refuser qu'on réduise leur peuple en esclavage. — Plus un mot, traître ! cria un des hommes, exprimant à la perfection la fureur de ses compagnons. — Nous parlerons avec le Sage, et c'est lui qui décidera. — Non ! Le Sage ne vous recevra jamais ! Aucun de vous ne le verra. Et maintenant, partez !

Chapitre 52

Un des porte-parole approcha et saisit rageusement Richard par les pans de sa chemise. — Tu es responsable de cette catastrophe ! Sauvage ! Maudit étranger ! Que connais-tu de la lumière ? C'est toi qui as répandu des idées impies parmi nous ! Le type faisait de son mieux pour secouer Richard et le pousser hors de la salle. — Tu as exposé mon peuple à la séduction de la violence ! Le Sourcier prit les poignets du porte-parole, lui retourna les bras dans le dos et le força à tomber à genoux. Se fichant des couinements de douleur de sa victime, Richard répondit d'un ton glacial à ses accusations : — Nous avons risqué notre vie pour aider ton peuple. Les Bandakars ne sont pas plus près de la lumière que n'importe qui ! Maintenant, vous allez nous écouter. Ce soir, l'avenir de votre empire va se décider. Richard lâcha le porte-parole, le poussa contre le mur puis tourna la tête vers la porte : — Cara, va voir Tom et aide-le à faire venir ici tous les résistants. Ils ont le droit d'assister à ce qui va suivre. Alors que la Mord-Sith partait au pas de course, Richard ordonna à tous les porte-parole de s'aligner contre le mur du fond. — Vous n'avez pas d'ordres à nous donner ! s'indigna un des hommes. — Vous êtes les chefs de l'Empire bandakar, répondit le Sourcier. L'heure est venue d'assumer vos responsabilités. Des résistants entraient déjà dans la salle chichement éclairée. Quelques minutes plus tard, tous étaient arrivés. Le sous-sol était assez grand pour que les hommes d'Owen y tiennent sans problème. Kahlan remarqua même qu'ils étaient accompagnés d'hommes et de femmes qu'elle n'avait jamais vus. Connaissant les Bandakars – et Cara, qui les avait laissé entrer –, l'Inquisitrice conclut que ces nouveaux venus ne représentaient pas une menace. Richard désigna Owen et ses compagnons, puis il s'adressa aux porte-parole. — Ces hommes de Witherton ont su voir la vérité en face. Ils refusent que leur peuple continue à souffrir de la tyrannie. Fatigués d'être des victimes, ils ont choisi la liberté. Un porte-parole au menton comiquement pointu eut un rictus méprisant et répliqua aussitôt : — La liberté est un leurre ! Elle autorise simplement les gens à être égoïstes. Un être intelligent et dévoué au bien et à l'édification de l'humanité doit rejeter ce concept immoral. La « liberté », c'est la dictature de l'égocentrisme ! — C'est la vérité, renchérit un autre porte-parole. Des convictions si simplistes peuvent uniquement ouvrir un nouveau cycle de violence. La prétendue « liberté » incite les gens à voir les choses tout en noir ou tout en blanc. Une morale si radicale conduit au désastre. Les individus n'ont pas le droit de juger les autres, et moins encore de les condamner. La paix repose sur le compromis entre toutes les parties concernées, et… — Le compromis ? l'interrompit Richard. Un cycle de violence est possible exclusivement lorsqu'on traite tous les êtres, y compris les « démons », sur un pied d'égalité. Ou en d'autres termes, quand on décrète que tout le monde a le droit d'exister, même les criminels qui consacrent leur vie à nuire aux autres. En refusant de combattre le mal, vous lui conférez une légitimité et un pouvoir qui lui permettront de vous détruire. » Vous savez à quoi revient le « compromis », dans ce contexte ? À se couper d'abord un doigt, puis un bras et enfin une jambe pour nourrir des monstres. Le mal vampirise le bien. Tuez les monstres, et la violence cessera… » Deux possibilités s'offrent à vous. D'abord, vivre à genoux, morts de peur, en vous excusant sans cesse d'exister, et en consentant de plus en plus de sacrifices pour apaiser le mal. Ou éliminer les oppresseurs, conquérir votre liberté et rester vigilants dès que quiconque la menace. Un des porte-parole, les yeux écarquillés de fureur, pointa un index sur Richard. — Je te reconnais, à présent ! Tu es celui dont parle la prophétie. Le destructeur des Bandakars ! Des murmures nerveux coururent dans l'auditoire. Richard regarda ses résistants, puis se tourna de nouveau face aux porte-parole. — Je me nomme Richard Rahl, et vous avez parfaitement raison : je suis celui qui vous détruira *et* vous sauvera… » Cette prédiction parle bien de moi. Mais si je n'étais pas venu, un autre aurait joué mon rôle l'an prochain ou dans dix siècles. Parce que cette prophétie évoque simplement le retour vers la vie d'un peuple tout entier. » Les Bandakars furent bannis parce qu'ils refusaient de voir la réalité. J'ai en effet mis un terme à cette cécité volontaire. (Richard désigna de nouveau ses résistants.) Ces hommes ont choisi de regarder la vérité en face. Aujourd'hui, tous les Bandakars doivent se décider. Veulent-ils rester aveugles, ou recouvrer la vue ? » La prophétie au sujet du sauveur qui est aussi un destructeur vous promet un avenir meilleur. Votre façon de vivre touche à sa fin, c'est vrai. Il est temps que vous cessiez d'entraver les individus, de les forcer à se dévaloriser, d'écraser leur esprit… Au fil des siècles, les meilleurs d'entre vous ont quitté l'empire pour échapper à cette tyrannie de la médiocrité. L'heure est venue d'en finir avec le règne de la grisaille ! » Les soldats de l'Ordre ont envahi votre pays, mais en fait, cette agression n'a rien changé. Leur violence est plus visible que la vôtre, dont toute la « subtilité » consiste à étouffer *discrètement* ses victimes. L'Ordre ne vous a pas détournés de votre cécité, bien au contraire. Mais il vous exploite, et pour ça, il n'hésite pas à vous brutaliser. » J'ai apporté la lumière de la vérité aux hommes qui combattent avec moi. Ce faisant, j'ai effectivement détruit leur ancien mode de vie. Tous les autres Bandakars doivent aujourd'hui trancher en faveur de la lumière ou de l'obscurité. » Quant à moi, je reste le sauveur et le destructeur de votre peuple. J'ai montré aux Bandakars qu'ils pouvaient voler de leurs propres ailes et obtenir ce qu'ils désirent vraiment. En agissant ainsi, je les ai aidés à se réapproprier leur vie. » Dans le processus, j'ai détruit les mensonges sur lesquels reposait leur aliénation. Mais cette œuvre salvatrice leur a rendu leur noblesse d'esprit. » C'est ce que veut dire votre prophétie. À présent, chacun d'entre vous peut choisir de saisir l'occasion au vol ou de se murer dans les ténèbres. Si vous optez pour la lucidité, rien ne garantit que vous triompherez au bout du compte. Mais si vous n'essayez pas, votre défaite sera consommée et des temps

bien sombres vous attendront. » Si vous préférez continuer d'ignorer le mal – ou de l'apaiser quand il y a urgence – vous découvrirez que la lâcheté a un prix. En général, on n'y laisse pas moins que son âme… Richard se détourna des porte-parole. Juste avant qu'il ferme les yeux pour les masser du bout de ses doigts, Kahlan lut dans son regard qu'il souffrait comme jamais. Il fallait partir à la recherche du dernier flacon. Ensuite, Nicci les aiderait à venir à bout des migraines provoquées par le don. Sinon, Richard était condamné, Kahlan en avait la certitude. Parfois, il lui semblait que son mari avait glissé dans un gouffre et qu'il se retenait du bout des doigts à des racines humides qui lui échappaient inexorablement. — Honorables porte-parole, intervint Owen, ne devons-nous pas chercher à savoir ce que pense le Sage de tout cela ? Si une telle crise ne justifie pas qu'on ait recours à lui, pourquoi existe-t-il ? Notre avenir est en jeu, ne l'oubliez pas ! » Faisons venir le Sage et écoutons ce qu'il a à nous dire. Ayant pris note des murmures approbateurs qui couraient dans la salle, les porte-parole formèrent un cercle serré et conférèrent à voix basse. Quand ils eurent fini, la moitié passa dans une arrière-salle. — Le Sage tranchera, puisqu'il le faut…, dit un vieux porte-parole au crâne rasé. Kahlan remarqua le sourire hautain du personnage. Elle avait si souvent vu ce genre de comportement, chez des politiciens corrompus… — Devant des représentants du peuple, nous ferons entendre vos blasphèmes au Sage, et il en finira avec toutes ces absurdités. Plusieurs porte-parole ressortirent, les bras lestés de bouts de bois de diverses formes recouverts de velours rouge. Devant la porte de l'arrière-salle, ils commencèrent d'assembler une sorte de trône surmonté d'un toit en draperie rouge. Quand ils eurent terminé, ils posèrent un épais coussin sur le siège puis tirèrent les tentures rouges conçues pour clore l'étrange temple portable. D'autres hommes déposèrent de chaque côté de la structure une table basse sur laquelle brûlaient des dizaines de petites bougies. En quelques minutes, les porte-parole avaient installé un temple très simple mais néanmoins impressionnant. Dans les Contrées du Milieu, beaucoup de peuples magiques révéraient des êtres tels que le Sage. Ces « devins » avaient en général des assistants, la fonction que tenaient ici les porte-parole. Kahlan n'avait jamais sous-estimé ces chamanes, incontestablement liés au monde des esprits. Certains d'entre eux exerçaient une influence très réelle sur leur peuple – et ils avaient des pouvoirs parfois redoutables. Mais comment des Piliers de la Création pouvaient-ils avoir parmi eux un chamane capable de communiquer avec les esprits ? Si le Sage avait un authentique pouvoir, et qu'il tranchait en faveur de l'ancien mode de vie, tous les efforts de Richard auraient été vains. Les porte-parole se placèrent de chaque côté du temple. Puis l'un d'eux écarta légèrement la tenture frontale – à peine assez pour qu'on pût voir à l'intérieur de l'étrange trône. Un gamin en tunique blanche était assis en tailleur sur le gros coussin. Les mains pieusement croisées, il portait un bandeau noir sur les yeux. — Il n'a même pas dix ans, souffla Richard. — Seul un enfant est assez innocent pour atteindre la véritable sagesse, dit un porte-parole, outragé que l'intrus ait osé parler en présence du Sage. En vieillissant, nous laissons nos expériences prendre le dessus sur nos intuitions, et nos sens corrompus nous conduisent à de fausses conclusions. Mais nous gardons au fond du cœur le souvenir du temps où notre esprit n'était que pure sagesse et profonde compréhension du monde. Voilà pourquoi nous vénérons le Sage. Tous les Bandakars présents approuvèrent du chef cette déclaration. Richard échangea un regard inquiet avec Kahlan. Un porte-parole s'agenouilla devant le temple et inclina son crâne rasé. — Grand Sage, nous avons besoin de tes lumières. Certains d'entre nous veulent s'engager dans une guerre. — Les guerres ne résolvent rien, dit immédiatement le Sage. — Ne veux-tu pas connaître les motivations de ces hommes ? — Rien ne peut justifier la violence. La guerre n'est jamais une solution. En revanche, c'est un aveu d'échec. Les résistants et les autres Bandakars présents dans le sous-sol reculèrent, comme s'ils étaient gênés d'avoir dérangé le Sage pour lui poser une question dont il venait en quelques mots de démontrer la stupidité. — Comme toujours, ta sagesse est sans faille, dit le porte-parole. Quel fou oserait s'écarter de cette vérité ? (Il inclina de nouveau la tête.) Nous avons tenté de dire à… — Pourquoi portes-tu un bandeau ? coupa soudain Richard. — J'entends de la colère dans ta voix, répondit le Sage. Rien ne pourra être accompli si tu n'étouffes pas ta haine. Cherche avec ton cœur, et tu trouveras un peu de bien chez chaque être vivant. Richard plaqua une main dans le dos d'Owen pour le forcer à avancer. Tendant un bras, il saisit Anson par le devant de sa chemise et l'entraîna avec lui. Tous les trois s'arrêtèrent devant le temple, mais Richard fut le seul à ne pas s'agenouiller. Du bout d'un pied, il obligea le porte-parole à s'écarter. — J'ai demandé pourquoi tu portais un bandeau, rappela Richard. — La place que n'occupe pas la connaissance est laissée libre pour la foi. C'est à travers la croyance qu'on appréhende la réalité. Donc, il convient de croire avant d'être autorisé à voir. — Si tu crois sans connaître la réalité, objecta Richard, tu es un aveugle volontaire, pas un sage. Pour apprendre et comprendre, il faut vivre les yeux grands ouverts. Les résistants qui entouraient Kahlan parurent troublés que Richard ose parler ainsi au Sage. — Renonce à la haine, sinon, elle dévorera ton âme. — Nous parlons de connaissance et de perception de la réalité. T'ai-je posé une question sur la haine ? Le Sage inclina humblement la tête. — Le savoir ultime est autour de nous, mais nos yeux nous aveuglent, nos oreilles nous rendent sourds et nos pensées accentuent notre ignorance. Nos sens nous abusent. Le monde physique ne peut rien nous apprendre sur la véritable nature de la réalité. Pour s'unir à la vie, à son essence même, il faut d'abord regarder à l'intérieur de soi et refuser de s'arrêter aux apparences qui nous aliènent. Richard croisa agressivement les bras. — Bref, j'ai des yeux, mais je suis aveugle, j'ai des oreilles, mais je suis sourd, et mon cerveau ne m'est utile à rien. — Le premier pas vers la sagesse est d'accepter que nous sommes incapables d'appréhender la réalité. Rien de ce que nous pensons connaître n'est réel. — Pour vivre, nous devons manger. Tu es d'accord, je pense ? Comment chasser un cerf, par exemple ? En se bandant les yeux ? En s'enfonçant de la cire dans les oreilles ? En dormant, afin de ne pas impliquer l'esprit dans cette traque ? — Nous ne mangeons pas de viande, répondit le Sage. Il est injuste de faire souffrir des animaux pour satisfaire notre voracité. Nous n'avons pas plus de droits à l'existence qu'un cerf. — Donc, vous mangez des légumes, des œufs, du fromage ? — C'est ça, oui. — Comment fabriques-tu du fromage ? Dans le silence gêné qui suivit, quelqu'un toussota nerveusement. — Je suis le Sage, et je n'ai pas à me charger de ce travail. D'autres le font pour que les Bandakars se nourrissent. — Je vois… Tu ne sais pas comment fabriquer du fromage parce que personne ne te l'a appris. N'est-ce pas parfait ? Tu es assis là, un bandeau sur les yeux, l'esprit libre de toutes connaissances superflues sur la réalité du fromage. Alors, comment en fabriques-tu ? La réponse germe-t-elle dans ton esprit ? T'est-elle soufflée par le génie que te confèrent tes divines introspections d'aveugle ? — La réalité ne peut pas être appréhendée… — Essayons autre chose ! Avec un bandeau sur les yeux, de la cire dans les oreilles et des gants épais sur les mains, pourrais-tu aller ramasser un radis si tu crevais de faim ? Allons, je me sens d'humeur généreuse, ce soir. Oublions la cire et les gants. Garde le bandeau, et viens avec moi cueillir un radis. Je t'aiderai à trouver la porte. Ensuite, tu devras te débrouiller seul. Allez, viens avec moi ! — Eh bien, je… — Si tu t'interdis de voir, d'entendre et de toucher, comment cultiveras-tu de quoi te nourrir ? Ou simplement, comment

cueilleras-tu des fruits ? Si rien n'est réel, combien de temps te faudra-t-il pour mourir d'inanition en attendant sur tes fesses que ta vérité intérieure te remplisse l'estomac ? Un porte-parole bondit et tenta de pousser Richard en arrière. Loin de réussir, il atterrit lourdement sur le dos après que le Sourcier l'eut envoyé voler dans les airs. Les autres porte-parole reculèrent d'un ou deux pas. Posant un pied sur le rebord du trône, Richard croisa les mains sur son genou et se pencha vers le Sage. — Allons, pur esprit, dis-moi comment, en tournant ton regard vers l'intérieur de toi-même, tu as soudain appris à faire du fromage. Parle, j'ai hâte de t'entendre ! — Mais ce n'est pas une question… équitable. — Vraiment ? Pour toi, il n'est pas « équitable » de te demander si tu es capable de subvenir à tes besoins ? Un oiseau qui ne sait pas attraper les vers est condamné à mourir. C'est une règle fondamentale. Et c'est pareil pour les êtres humains. — Assez de haine ! — Tu portes déjà un bandeau… Pourquoi ne pas te boucher les oreilles et te fredonner intérieurement une chanson afin de ne penser à rien ? (Richard se pencha davantage et baissa le ton – dans le registre de la menace, pas de la complicité.) Puisque tu es omniscient, Sage, essaie de deviner ce que je vais te faire. Le gamin couina de terreur et recula sur son coussin. Kahlan joua des coudes pour passer entre Richard et Anson. Puis elle s'assit au bord du trône, passa un bras autour des épaules du pauvre gosse, qui se serra contre elle pour se réconforter. — Richard, tu le terrifies ! Regarde-le, il tremble comme une feuille. Le Sourcier retira le bandeau des yeux du gamin, qui le regarda comme s'il allait le manger. — Pourquoi t'es-tu blotti contre ma femme ? demanda gentiment Richard. — Parce que tu allais me faire du mal. — Tu espérais donc qu'elle te protégerait ? — Bien sûr. Tu es beaucoup plus grand que moi. — Tu as conscience de ce que tu viens de dire ? Tu avais peur, et tu voulais qu'on te défende. Est-ce un comportement critiquable ? Est-il mal de rechercher la sécurité ? ou de redouter un agresseur ? ou encore de demander la protection de quelqu'un d'assez fort pour repousser la menace ? — Eh bien… Non, je suppose que non… — Et si je te menaçais avec un couteau ? Tu voudrais que quelqu'un s'interpose et te sauve la vie ? — Je crois, oui… — C'est exactement le sujet de notre conversation. — Que veux-tu dire ? — La vie… Tu veux vivre, et c'est une noble motivation. Tu refuses d'être tué. Ça, c'est parfaitement justifié. » Toutes les créatures veulent vivre. Un lapin court quand il est en danger, et c'est pour ça qu'il a des pattes puissantes. Ses longues oreilles et ses jarrets musclés ne lui servent pas à découvrir de l'herbe agréable à brouter. Il doit entendre venir ses ennemis, et courir assez vite pour leur échapper. » Un daim grogne quand il est menacé. Un serpent peut utiliser ses sonnettes pour repousser un agresseur. Enfin, un loup hurle quand il veut faire fuir ses adversaires. Mais si la menace persiste, et quand il est impossible de fuir, un daim peut piétiner, un serpent peut mordre et un loup peut attaquer. Aucun de ces animaux ne cherche le conflit, mais ils savent se défendre quand il le faut. » L'homme est la seule créature qui se soumet volontairement aux sévices d'un prédateur. À cause de son conditionnement – par exemple celui qui te pousse à débiter des phrases que tu ne comprends pas – l'homme peut négliger ou rejeter les valeurs fondamentales de la vie. Pourtant, tu as eu le bon réflexe en te serrant contre ma femme. — Vraiment ? — Oui. Ta philosophie ne pouvait rien pour toi, alors tu as parié sur sa bonté. Si j'avais vraiment voulu te frapper, elle se serait interposée pour m'en empêcher. — Tu l'aurais fait ? demanda le Sage à l'Inquisitrice. — Oui, parce que je crois moi aussi à la noblesse de la vie. Le gamin eut un sourire émerveillé. — Mais ton réflexe, continua Kahlan, n'aurait servi à rien si tu avais cherché la protection d'une personne conditionnée par ton idéologie. Selon ses préceptes, l'autodéfense est l'expression de la haine. À cause des enseignements pervers de ses philosophes, ton peuple est devenu le complice de ses propres bourreaux. — Je refuse qu'il en soit ainsi ! s'écria le Sage. — Nous aussi, dit Kahlan en souriant. C'est pour ça que nous sommes là. Richard vient de te montrer que connaître la réalité est possible. Et que c'est indispensable quand on veut survivre… — Merci, dit l'enfant à Richard, qui sourit et lui ébouriffa les cheveux. — Navré d'avoir été obligé de te terroriser pour t'aider à comprendre que tes propos n'avaient aucun sens. Je voulais prouver que les choses qu'on t'a inculquées ne te servent pas. Elles ne le peuvent pas, parce qu'elles sont irréelles et déraisonnables. Tu as l'air d'un garçon qui aime la vie, et j'étais comme toi, à ton âge. Aujourd'hui, je n'ai pas changé. La vie est formidable : dévore-la à belles dents, regarde-la avec tes yeux et émerveille-toi de sa beauté. — Personne ne m'avait jamais parlé comme ça… Hélas, je reste toujours à l'intérieur, et je n'ai pas l'occasion de voir grand-chose. — Eh bien, avant de repartir, je pourrai peut-être t'emmener faire un tour dans les bois, histoire de te montrer quelques jolies choses : les arbres, les plantes, les oiseaux. Avec de la chance, nous apercevrons peut-être un renard. Et en marchant, nous parlerons un peu plus des merveilles de la vie. Ça te plairait ? — Tu ferais ça pour moi ? Vraiment ? — Bien entendu, fit Richard avec le sourire qui faisait chaque fois fondre le cœur de Kahlan. Owen avança et ébouriffas à son tour les cheveux blonds du garçon. — J'étais le Sage, à une époque. Et puis je suis devenu un peu trop vieux… Le gamin ne cacha pas sa surprise. — Sans blague ? — Comme je te le dis ! En ce temps-là, je pensais avoir été choisi grâce à mes qualités et parce que j'étais le seul à avoir accès à des trésors de sagesse. Je me prenais pour un grand philosophe, figure-toi. Aujourd'hui, j'ai honte de mesurer à quel point j'étais stupide. On m'a appris à réciter des leçons, et je n'ai pas eu d'enfance. Les grands porte-parole me félicitaient de répéter les choses comme un perroquet, et quand je parlais pompeusement aux gens, ils louaient ma sagesse alors que je ne comprenais pas un mot de ce que je disais… — C'est la même chose pour moi…, dit l'enfant. Richard se tourna vers les résistants et les autres Bandakars. — Voilà toute la sagesse à laquelle a eu droit votre peuple : des idioties répétées par un enfant. Mais vous avez un cerveau qui vous permet de réfléchir et de comprendre le monde. Cette cécité volontaire est une façon de vous trahir vous-mêmes ! Les hommes du premier rang – les seuls que Kahlan pouvait voir, de sa position – hochèrent pensivement la tête. Ils semblaient un peu honteux, crut deviner l'Inquisitrice. — Le seigneur Rahl a raison, dit Anson. Jusqu'à aujourd'hui, je ne m'étais pas aperçu que nous étions… eh bien… ridicules. — Nous ne sommes pas ridicules ! rugit un des porte-parole, le poing levé. Un autre porte-parole – celui au menton pointu – tendit la main et s'empara du couteau accroché à la ceinture d'Anson. Kahlan eut du mal à croire qu'elle ne rêvait pas. Comme dans un cauchemar, en effet, elle eut l'impression de savoir ce qui allait se passer sans rien pouvoir faire pour l'empêcher. Avec un cri de rage, le porte-parole frappa Anson, et l'Inquisitrice entendit la lame riper contre un os. Fou de colère, le porte-parole dégagea le couteau, leva le bras et poignarda de nouveau Anson, dont les genoux se dérobèrent. Une note métallique reconnaissable entre toutes retentit. Reflétant la lueur des bougies, la lame de l'Épée de Vérité décrivit un arc de cercle dans les airs. Propulsée par les formidables muscles du Sourcier, la lame percuta le cou du porte-parole sur le côté gauche, s'enfonça de biais, le décapita et trancha en fin de course son épaule droite. La tête de l'homme, son bras et le couteau d'Anson volèrent dans les airs puis allèrent s'écraser contre un mur. Le corps du porte-parole resta un moment debout, puis il bascula sur le côté dans un geyser de sang. Richard braqua son arme sur les autres porte-parole, au cas où ils auraient l'idée d'imiter leur collègue. Kahlan serra le petit garçon contre elle et lui couvrit les yeux d'une

main. Des résistants s'affairaient déjà auprès d'Anson. L'Inquisitrice n'aurait su dire s'il était mort ou grièvement blessé, mais les coups avaient été terribles… La tête et le bras du porte-parole étaient tombés près d'une table chargée de bougies. Le poing inerte serrait encore le manche du couteau. Une horrible boucherie, en quelques secondes… Tous les acteurs et les témoins du drame en étaient comme pétrifiés. — Grands porte-parole, dit Richard d'une voix qui ne tremblait pas, l'un des vôtres a versé le sang, et ce n'était pas celui d'un de vos bourreaux, mais d'un homme qui ne vous a jamais rien fait et qui lutte pour libérer son peuple de l'oppression… Kahlan se leva et vit qu'il y avait à présent une petite foule dans le sous-sol. Voyant Cara approcher, l'Inquisitrice attira son attention et lui souffla à l'oreille : — Qui sont ces gens ? — Des citadins… Des messagers leur ont appris la libération de Witherton. Quand on les a informés de notre visite au Sage, ils ont voulu venir voir ce qui se passait. Il y en a partout dans l'escalier et à l'étage. Bientôt, on ne pourra plus faire un pas dans la cour… La Mord-Sith s'inquiétait, car son principal souci, comme toujours, était la protection du Sourcier et de la Mère Inquisitrice. Les propos de Richard avaient secoué les Bandakars, c'était évident. Mais comment prévoir leur réaction ? Les porte-parole avaient perdu toute leur agressivité, sans doute parce qu'ils ne voulaient pas être associés au crime de leur collègue. L'un d'eux s'écarta des autres et vint se camper devant Kahlan, qui serrait toujours contre elle le petit Sage. — Je suis désolé, dit-il au gamin. (Il se tourna vers les autres Bandakars.) Navré, mais je démissionne de mon poste. La prophétie se réalise, et le salut est à portée de nos mains. Selon moi, nous devrions écouter ce que ces hommes ont à dire. J'aimerais cesser d'avoir peur que les soudards de l'Ordre nous massacrent tous… Il n'y eut pas d'acclamations, mais une approbation silencieuse, comme si ces gens étaient soulagés qu'on tienne enfin compte de leur désir secret d'échapper à la tyrannie des envahisseurs. Richard s'accroupit près d'Owen. Ensemble, les deux hommes regardèrent des braves gens bander le bras d'Anson. Le Bandakar s'était assis. Du sang empoissait sa chemise, mais le bandage semblait ralentir l'hémorragie. La blessure était impressionnante, mais sans réelle gravité… — Il va falloir recoudre la plaie, dit Richard. Plusieurs hommes hochèrent la tête. Un vieux Bandakar fendit la foule et se pencha sur le blessé. — Je sais le faire, dit-il simplement. Et j'ai les herbes qu'il faut pour préparer un cataplasme. — Merci, dit Anson alors que certains de ses amis l'aidaient à se relever. (Il tituba, attendit un instant, puis se tourna vers Richard :) Seigneur Rahl, merci d'avoir agi comme l'affirment les dévotions que nous vous consacrons. (Il ferma les yeux.) « Maître Rahl nous protège… » Anson rouvrit les yeux et sourit. — Je n'aurais pas cru être le premier à verser mon sang pour la cause. Et moins encore qu'un Bandakar en serait responsable… Richard tapota gentiment l'épaule intacte de son ami. — Je crois que nous avons tous opté pour la liberté, dit Owen en regardant la foule. (Tous les Bandakars hochèrent la tête.) Seigneur Rahl, comment allons-nous éliminer les soldats qui occupent Northwick ? Richard essuya sa lame sur le pantalon du porte-parole mort, puis il regarda lui aussi la foule. — Quelqu'un sait combien de soudards compte la garnison de Northwick ? Il n'y avait aucune colère dans la voix du Sourcier. Depuis qu'il avait dégainé son arme, Kahlan lisait dans son regard que la magie de l'épée n'avait pas répondu à son appel. Il avait frappé avec ses muscles, sans l'aide de son pouvoir. N'importe quelle lame aurait fait l'affaire. Si sa démonstration de force avait de quoi rassurer, l'absence de la magie liée à l'arme était inquiétante. Le pouvoir qu'avait toujours soutenu Richard lui faisait défaut. Un très mauvais présage qui glaçait les sangs de Kahlan. Les Bandakars se consultaient pour déterminer le nombre de soldats présents en ville. Tout le monde était d'accord pour compter par centaines. — Non, il y en a des milliers ! affirma un homme. — En tout cas, deux mille au minimum, renchérit une femme. — Voilà qui fait beaucoup d'ennemis, souffla Owen à Richard. N'ayant jamais participé à une bataille, il ignorait à quel point il avait raison. Car un militaire entraîné valait facilement trois ou quatre civils… — Comment peux-tu être si affirmative ? demanda Richard à la femme. — Parce que je travaille dans l'équipe qui prépare les repas des soldats… — Vous faites la cuisine pour les envahisseurs ? — Oui. Ils sont bien trop paresseux pour s'en charger eux-mêmes. — Quand dois-tu aller au travail ? — Je devrais déjà y être… Il faut préparer le ragoût de demain, et comme d'habitude, nous passerons la nuit à faire du pain, des biscuits et des omelettes pour leur petit déjeuner. Connaissant les soldats de l'Ordre, Kahlan songea qu'ils devaient être ravis qu'on les chouchoute ainsi. Richard se plongea dans une profonde méditation. Avec des combattants inexpérimentés, vaincre deux mille soldats professionnels serait impossible. Il fallait contourner le problème, pas l'attaquer de front. Le Sourcier tapota le bras de l'homme qui pansait la blessure d'Anson. — Tu as des herbes, ai-je cru comprendre ? Es-tu versé en herboristerie ? — Pas vraiment… Mais je sais préparer des médicaments de base. Kahlan fit la grimace. Un instant, elle avait espéré que ce Bandakar saurait reproduire l'antidote… — Peux-tu te procurer du muguet, de l'if commun, du tue-loup, de la ciguë et du laurier rose ? — Ce sont des végétaux très faciles à trouver dans nos forêts. Richard regarda ses résistants de la première heure. — Nous devons éliminer les soldats ennemis. Moins nous nous battrons pour y parvenir et mieux ce sera. Profitons de la nuit pour quitter la ville et aller cueillir ces plantes… (Le Sourcier tendit une main vers la femme qui cuisinait pour les soldats.) Tu nous montreras où vous préparez ce fameux ragoût. Demain matin, nous vous apporterons des ingrédients supplémentaires. » Avec ce que nous ajouterons au rata, les soldats seront très malades quelques heures après le repas du soir. Nous ne mettrons pas le même poison dans tous les chaudrons, afin que les symptômes soient différents. Si nous nous y prenons bien, les trois quarts des hommes seront morts avant d'avoir compris ce qui leur arrive. » Pendant la nuit, nous achèverons les agonisants et nous tuerons ceux qui auront jeûné pour une raison ou pour une autre. Agissons intelligemment, et Northwick sera libérée de l'Ordre Impérial sans avoir eu besoin de le combattre. La défaite de l'ennemi sera totale, et nous n'aurons pas perdu un seul homme. Un long silence suivit cet exposé. Puis des sourires apparurent sur les lèvres des Bandakars, qui recouvraient enfin l'espoir. Bouleversés à l'idée d'être de nouveau libres, beaucoup avancèrent et vinrent raconter en quelques mots tout ce qu'ils avaient enduré. Des êtres chers violés, tués, déportés ou assassinés. Une chance de vivre s'offrait à ces pauvres gens, et ils ne lui tourneraient pas le dos. Leur calvaire pouvait cesser, et ils étaient prêts à tout pour qu'il en soit ainsi. — Ça détruira notre mode de vie, dit un homme, sans aucune amertume, mais avec une sincère stupéfaction. — Le salut est à portée de nos mains, lui répondit une femme dans la foule.

Chapitre 53

À la pâle lumière du crépuscule, Zedd avait du mal à tenir debout pendant qu'il attendait devant la tente où Tahira venait d'entrer avec une petite caisse. Alors qu'elle déballait les artefacts, les préparant pour une inspection, des gardes, non loin de là, discutaient de leurs chances d'avoir une tournée de bière avec le rata du soir. Avec son collier autour du cou, le vieil homme décharné aux bras attachés dans le dos ne les inquiétait pas beaucoup. Conscient qu'on ne lui prêtait aucune attention, Zedd s'appuya discrètement contre la roue arrière d'un chariot. Il aurait tout donné pour qu'on le laisse s'allonger et dormir un peu. Il jeta un bref coup d'œil à Adie, qui lui sourit courageusement. Le chariot était plein d'objets volés dans la forteresse. Pour ce qu'en savait le vieux sorcier, il pouvait s'agir d'une cargaison d'artefacts destinés à amuser les enfants et à former les novices. Ou au contraire d'une brassée de sorts susceptibles d'assurer la victoire de Jagang en un clin d'œil. Zedd n'avait même jamais vu certains objets rapportés par les pillards insensibles à la magie. Même pour lui, il existait des champs de force infranchissables. Et quand il était enfant, les vieux sorciers qui l'avaient initié n'étaient pas plus capables que lui de les franchir. Les pillards étrangers au don allaient et venaient à leur guise, se jouant de pièges datant de plusieurs milliers d'années. Toutes les certitudes de Zedd étaient cul par-dessus tête. La chute de la forteresse marquait la fin d'une époque – et la disparition définitive d'un mode de vie. Très bientôt, Zedd lui-même s'effacerait, condamné à l'oubli au fond des poubelles de l'histoire. Jusque-là, les artefacts qu'il avait identifiés n'étaient pas en mesure d'aider Jagang à gagner la guerre. Les quelques objets qu'il n'avait pas reconnus – et que Tahira avait à la hâte remis dans des caisses hermétiques – *pouvaient* être terriblement dangereux. Zedd aurait bien aimé qu'ils soient détruits avant qu'une Sœur de l'Obscurité en découvre le mode d'emploi… Relevant les yeux, il étudia un des soldats d'élite qui bavardaient non loin de lui. Le type était un peu étrange… Pour commencer, il avait à l'oreille droite une entaille en forme de V qui rappelait la façon dont certains fermiers marquaient leurs cochons. Ensuite, s'il portait le même uniforme que ses camarades, ses bottes étaient différentes. Autre détail troublant, l'œil gauche du soldat s'ouvrait bien moins largement que le droit… L'étrange militaire s'éloigna avec quelques autres hommes, privant Zedd de sa distraction. Mais des soldats et des sœurs passaient sans cesse devant lui. Bizarrement, l'aberration continuait : très souvent, le sorcier croyait voir des fantômes de temps révolus ou simplement des gens qu'il connaissait. Quelle décadence, pour un homme comme lui ! Avoir des hallucinations parce que son esprit partait en vrille à cause du manque de sommeil… Bon sang ! une moitié des gardes arboraient des traits familiers. C'était insensé ! Mais à force de les voir depuis des jours, il s'était peut-être habitué à eux… Une sœur avançait en direction du chariot. Celle-là aussi ressemblait à une connaissance de Zedd. Peut-être simplement parce qu'il l'avait croisée récemment. Ces derniers temps, il avait rencontré pas mal de ces femmes, et rarement dans des circonstances agréables… Bien, il devait cesser de délirer ! Un homme comme lui ne pouvait pas devenir cinglé comme ça… Une des petites filles gardées en otages – celle que surveillait un impressionnant colosse – regarda Zedd et lui sourit. Une réaction étrange, pour une gamine terrifiée dans un camp de l'armée de l'Ordre. Mais la pauvre petite ne devait pas comprendre qu'elle était là pour subir la torture, si le vieux sorcier cessait de collaborer. Zedd détourna le regard de la longue chevelure blonde de cette adorable gamine qui ressemblait à… Non, il fallait qu'il arrête avec ça ! C'était de la folie furieuse. — Qu'ils entrent ! cria Tahira à l'intérieur de la tente. Les quatre gardes passèrent aussitôt à l'action. Deux se saisirent d'Adie, et les deux autres ceinturèrent Zedd. Pour des costauds pareils, le sorcier était un poids plume, et ils le portaient plus qu'ils l'escortaient. Les pieds touchant à peine le sol, le vieil homme entra sous la tente et eut le souffle coupé quand les deux brutes l'assirent sur une chaise, devant une inévitable table basse. Zedd fit la grimace et ferma les yeux. Si les soldats le tuaient maintenant, se dit-il, il n'aurait plus jamais besoin de les rouvrir. L'ennui, c'était qu'ils enverraient sûrement sa tête à Richard. Le pauvre petit en ferait une maladie, c'était certain… — Alors ? demanda Tahira. Zedd ouvrit les yeux et regarda l'objet qui trônait sur la table. Il sursauta, stupéfié, mais parvint plus ou moins à dissimuler sa réaction. C'était un artefact très spécial. Un sort de coucher de soleil, enfermé dans une boîte à l'apparence anodine. Les sœurs ne devaient pas l'avoir ouverte, sinon… Eh bien, il n'aurait pas été assis là en ce moment. La petite boîte jaune vif avait l'apparence de la moitié supérieure d'un soleil très stylisé. Un demi-disque dont six rayons jaillissaient sur tout le périmètre. Une représentation du soleil couchant, lorsqu'il sombrait à l'horizon. Les rayons étaient également jaunes, mais avec des lignes orange, vertes et bleues sur leurs arêtes. — Alors ? répéta Tahira. — Eh bien… La sœur consultait son livre et ne regardait pas la petite boîte jaune. — De quoi s'agit-il ? — Je n'en suis pas trop sûr…, mentit Zedd pour gagner du temps. — Tu veux que je fasse venir des enfants ? grogna Tahira, de fort mauvaise humeur ce jour-là. — Non, ça me revient ! lança Zedd, nonchalant. C'est une boîte à musique magique. Un sort joue un petit air quand on l'ouvre. Ce détail-là était vrai… Tahira étant toujours plongée dans son catalogue, Zedd regarda brièvement Adie et vit qu'elle avait saisi qu'il se passait quelque chose. Il espéra que la sœur ne s'en apercevrait pas si facilement. — Une boîte à musique, donc, répéta la sœur, plus intéressée par le livre que par l'artefact en question. — C'est ça, oui… Quand on l'ouvre, le sortilège produit une mélodie… (Ruisselant de sueur, le cœur battant la chamade, Zedd tenta d'empêcher sa voix de trembler.) Essayez, et vous verrez… Tahira étudia un moment la boîte. — C'est toi qui vas l'ouvrir, dit-elle. — Et comment ferai-je, avec les mains attachées dans le dos ? — Utilise tes dents ! — Mes dents ? Du

bout de sa plume, Tahira poussa la boîte plus près du sorcier. — C'est ça, tes dents ! Zedd avait prévu les soupçons de la sœur, et il jugea plus prudent de ne pas en rajouter en jouant trop la comédie. Il fit rouler sa langue dans sa bouche, tentant d'obtenir un peu de salive. Du sang aurait été encore mieux, mais si elle le voyait se mordre l'intérieur de la joue, Tahira ne serait pas dupe. Le sang était un catalyseur si commun… Zedd se pencha en avant et tendit le cou vers la boîte. Placer les dents convenablement sur le couvercle n'était pas aisé, dans cette position. S'en apercevant, Tahira poussa de nouveau la boîte. Exactement ce qu'il fallait à Zedd. Serrant le couvercle entre ses dents, il leva le menton. Au début, toute la boîte vint avec. Mais il secoua la tête, et le couvercle consentit à se séparer du reste. S'il n'était pas ouvert par un voleur, un sort de coucher de soleil devait être activé par un sorcier qu'il reconnaissait. Trop vite pour que Tahira s'en aperçoive, Zedd déposa une goutte de salive dans la boîte afin d'activer le sortilège. Le vieux sorcier se sentit euphorique quand la mélodie retentit. Le sortilège était toujours fonctionnel ! Et par la fente du rabat de la tente, on voyait que le soleil ne tarderait plus à se coucher. Zedd se serait bien levé pour danser au rythme de la musique. Et il aurait volontiers crié de joie. Même s'il ne lui restait plus longtemps à vivre, il vibrait de bonheur. L'épreuve était presque terminée. Dans très peu de temps, tous les artefacts volés seraient détruits, et le vieil homme aurait quitté ce monde. Ses ennemis n'auraient rien obtenu de lui. Il allait mourir sans avoir trahi sa cause. Il déplorait que les familles prises en otages doivent périr avec lui, mais au moins, elles ne souffriraient plus… Adie aussi allait mourir. Cette idée lui serrait le cœur. Il détestait que sa très chère amie ait des malheurs… — Très amusant, marmonna Tahira en reposant le couvercle sur la boîte. Aussitôt, la musique cessa. Mais ça n'avait aucune importance, puisque le sortilège était activé. La mélodie était une confirmation – et un signal indiquant qu'il fallait filer au plus vite. Zedd n'en aurait pas l'occasion et il s'en fichait. — Je vais la remettre à sa place, dit Tahira en ramassant la boîte. Pendant mon absence, les gardes t'amèneront la petite fille suivante, sur la liste des tortionnaires… Regarde-la bien et pense à ce que ces hommes lui feront si tu cesses de coopérer… — Mais je… Zedd ne put pas finir sa phrase, car le Rada'Han lui envoya une vague de douleur qui descendit de sa nuque jusqu'à ses hanches. Arquant le dos, il hurla et manqua de perdre conscience. Quand son calvaire cessa, il s'affaissa sur sa chaise, la tête baissée, incapable de la relever… — Venez avec moi, dit Tahira aux gardes. J'ai besoin d'aide. Le soldat qui s'occupe de la fillette pourra surveiller ces deux vieux fous… Des larmes aux yeux, le souffle encore court à cause de la douleur, Zedd regarda le « plafond » de la tente. Des ombres dansèrent sur la toile quand la sœur et les quatre soldats écartèrent le rabat, laissant entrer la lumière du crépuscule. Puis le garde entra avec la « fillette suivante ». Zedd ne baissa pas les yeux, car il refusait de voir le visage d'une autre petite victime. Un peu remis du choc, il se redressa néanmoins sur sa chaise. Un garde d'élite en cuirasse, des bandes de cuir croisées sur la poitrine, avança vers le vieil homme avec la petite fille blonde dont il tenait la main. Baissant enfin les yeux, Zedd reconnut la gamine qui lui avait souri. Il baissa les paupières, accablé à l'idée de ce qui attendait cette pauvre enfant qui lui rappelait tellement quelqu'un. Quand il rouvrit les yeux, la petite lui fit un clin d'œil. Zedd en plissa le front de surprise. Souriante, la fillette releva assez sa robe imprimée pour que le sorcier puisse voir le couteau fixé à chacune de ses cuisses. Bon sang ! que se passait-il ? Se pouvait-il que… ? — Rachel ? hasarda le vieux sorcier. Le sourire de la gamine s'élargit. Soufflé, Zedd dévisagea le « garde d'élite ». — Par les esprits du bien…, souffla-t-il. C'était un garde-frontière qu'il connaissait très bien. — J'ai entendu dire que tu t'étais fourré dans les ennuis, dit Chase. Un instant, Zedd crut qu'il continuait à avoir des hallucinations. Puis il comprit pourquoi il avait reconnu Rachel… sans vraiment la reconnaître. En près de deux ans et demi, la petite avait pas mal changé, et ses cheveux blonds, jadis coupés court, cascadaient sur ses épaules. De plus, elle avait grandi d'une bonne tête. — Adie, fit Chase, les pouces glissés dans sa large ceinture de cuir, connaissant ton sérieux, je suis sûr que c'est Zedd qui t'a mise dans la mouise. Le vieux sorcier jeta un coup d'œil à son amie. Il vit qu'elle souriait de toutes ses dents. Depuis combien de temps ne l'avait-il plus vue si heureuse ? — Tu le connais, Chase, dit la dame des ossements, il attire les ennuis comme un aimant le fer ! Zedd n'avait plus vu le garde-frontière depuis deux ans et demi. Mais c'était un très vieil ami, et grâce à lui, Richard avait pu rencontrer Adie et découvrir un moyen de traverser la frontière, quelque temps avant qu'elle disparaisse. Chase était un peu plus vieux que Richard. En Terre d'Ouest, c'était sans nul doute son meilleur ami. — Un autre garde-frontière, Friedrich, est venu me voir en Terre d'Ouest, expliqua Chase. Il m'a raconté que le « seigneur Rahl » l'avait envoyé à la forteresse t'avertir de je ne sais quel danger. Quand il a vu qu'Adie et toi n'étiez pas là, et que le complexe grouillait d'envahisseurs, il a eu la bonne idée de venir me demander de l'aide. Les gardes-frontière de tous les pays sont solidaires. » Rachel et moi avons décidé de venir sauver ta vieille peau, mon cher Zedd ! Le sorcier jeta un coup d'œil inquiet à la très pâle lumière qui filtrait du rabat. — Vous devez partir d'ici ! Il faut filer avant le coucher du soleil, sinon vous mourrez. Allez, fichez le camp tant que c'est encore possible ! — Zedd, dit Chase, je n'ai pas fait tout ce chemin pour repartir sans toi. — Mais tu ne comprends pas… Une lame fendit soudain la toile, sur le côté de la tente, et ménagea une ouverture assez haute et large pour qu'un homme, en forçant un peu, puisse rejoindre Zedd et ses compagnons. Ébahi, le vieux sorcier dévisagea ce nouveau garde d'élite qui lui rappelait aussi quelqu'un. — Non, Chase ! cria Zedd quand il vit le garde-frontière porter la main à la hache de guerre accrochée à sa ceinture. — Pas un geste ! ordonna l'homme qui venait d'entrer. Il y a là dehors un ami à moi qui t'embrochera sans sourciller si tu tentes de faire le malin. — Capitaine Zimmer ? fit Zedd, dépassé. — En chair et en os, oui. Et je suis là pour vous sauver. — Mais… vous êtes brun… — De la suie, tout bêtement. Dans le camp de Jagang, les blonds ne sont pas très bien vus. — Vous devez tous partir avant le coucher du soleil, répéta Zedd. Fichez le camp, bon sang ! — Combien d'hommes avez-vous ? demanda Chase au capitaine. — Une poignée… Mais qui es-tu, l'ami ? — Un vieil ami, justement, répondit Zedd à la place du garde-frontière. À présent, écoutez, il… Des cris venant de l'extérieur interrompirent le vieil homme. Zimmer se précipita vers le rabat de la tente. Un homme passa la tête à l'intérieur et répondit avant que son chef ait eu le temps de l'interroger : — Ce n'est pas nous, capitaine… Dans le lointain, Zedd entendit des voix crier : « Assassin ! Assassin ! » Le capitaine Zimmer se plaça derrière le sorcier et lui délia les mains. Puis il s'occupa de libérer Adie. — Il faut saisir notre chance, dit Rachel. Profitons de la confusion pour partir d'ici. — Le cerveau de notre groupe, dit Chase avec un sourire. Zedd se laissa tomber à genoux et prit la petite fille dans ses bras. Aucun mot ne parvint à sortir de ses lèvres, mais ce n'était pas un problème. Sentir les petits bras de Rachel autour de son cou suffisait à combler le vieil homme de bonheur. — Tu m'as beaucoup manqué, Zedd, souffla Rachel. Hors de la tente, c'était le chaos. Des officiers criaient des ordres, leurs soldats couraient en tous sens et des cliquetis d'acier retentissaient dans le lointain. Tahira entra soudain sous la tente. Voyant que Zedd était libre, elle lui envoya une décharge de pouvoir par l'intermédiaire du Rada'Han. Le vieil homme en tomba à la renverse. Une deuxième sœur, plus jeune, entra juste derrière Tahira, qui se retourna, surprise. Mais sa « collègue »

la frappa si fort qu'elle manqua de s'écrouler comme Zedd. Réagissant à une vitesse folle, la Sœur de l'Obscurité lança un éclair qui illumina violemment l'intérieur de la tente. Au lieu de pulvériser son adversaire, comme Zedd le redoutait, l'attaque de Tahira se retourna contre elle et elle tomba comme une masse. — Je t'ai eue ! triompha l'autre sœur, blonde comme les blés, en posant un pied sur la gorge de Tahira. — Rikka ? s'étonna le vieux sorcier. Agiel au poing, la Mord-Sith s'était déjà tournée vers Chase. — Rikka ? lança Zimmer à l'autre bout de la tente. Il semblait soufflé de voir la Mord-Sith ici – surtout déguisée en sœur, avec ses longs cheveux blonds défaits. — Zimmer ? Que fichez-vous ici ? — Et vous ? répliqua le capitaine. D'abord, c'est quoi, cette tenue ? — La robe d'une sœur…, répondit Rikka avec un sourire mauvais. — Quelle sœur ? demanda Zedd. — Une égoïste qui ne voulait pas me prêter sa tenue… Elle aura laissé sa tête dans l'affaire… (Rikka désigna l'anneau passé à sa lèvre inférieure.) Je lui ai emprunté ça aussi. Mais je l'ai coupé, pour ne pas être obligée de me percer la lèvre. Comme ça, je ressemble vraiment à une sœur… Rikka se pencha, prit Tahira par les cheveux et la força à se relever. — Enlève son collier à Adie ! — Je ne ferai pas… Rikka plaqua son Agiel sous le menton de la sœur. Du sang perla de la lèvre inférieure de Tahira, qui cria de douleur. — J'ai dit : enlève-lui ce collier ! Et ne t'avise plus jamais de me contrarier ! La sœur tituba jusqu'à la dame des ossements et exécuta l'ordre de la Mord-Sith. Les poings sur les hanches, Chase regarda Zedd, qui ne s'était toujours pas relevé. — Que vas-tu faire, maintenant ? Tirer à la courte paille pour savoir qui aura le droit de te sauver ? — Fichtre et foutre ! Vous êtes tous sourds, ou quoi ? Vous devez filer d'ici ! Rachel brandit un index accusateur sous le nez du vieil homme. — Zedd, tu sais qu'on ne doit pas dire de gros mots devant les enfants ? Accablé, le sorcier fit de grands yeux à Chase. — Je sais…, soupira le garde-frontière. Elle ne cesse de m'admonester… — Le soleil se couchera bientôt ! rugit le vieux sorcier. — Il serait préférable d'attendre qu'il ait disparu, dit Zimmer. Dans l'obscurité, il sera plus facile de sortir du camp. Un bourdonnement retentit, l'air vibra, et il y eut un claquement métallique. Enfin débarrassée de son collier, Adie soupira de soulagement. — Quelqu'un m'écoute ? explosa Zedd en se relevant. J'ai activé un sort de coucher de soleil ! — Un quoi ? s'étonna Chase. — Un sort de coucher de soleil… C'est un artefact protecteur qui vient de la forteresse. Une variante de champ de force. Quand il sent que d'autres champs de force ont été violés, et que des objets de valeur manquent, il parvient à s'introduire dans le butin. Lorsqu'un voleur l'ouvre – car le sort a la forme d'une boîte – il s'active dès que le soleil se couche et détruit tous les trésors volés. Là, c'est moi qui ai déclenché le sortilège, pas un pillard, mais le résultat sera le même. — Vieux fou ! rugit Tahira. — Nous devrions peut-être y aller, dit Rikka en prenant le vieux sorcier par le bras. — Hé ! une minute ! lança Chase en saisissant l'autre bras du vieil homme. Zedd dégagea ses deux membres supérieurs et désigna la lumière mourante, à travers la fente ménagée par Zimmer. — Il nous reste peu de temps avant que cet endroit se transforme en une boule de feu. — Une boule de quelle taille ? demanda Zimmer. — Il y aura des milliers de victimes ! Le sort ne détruira pas le camp, très loin de là, mais toute cette zone sera carbonisée. Tout le monde se mit à parler en même temps. — Silence ! cria Chase. Et écoutez-moi ! Si nous nous comportons comme des fugitifs, nous serons pris. Capitaine, tes hommes et toi m'accompagnerez. Nous ferons comme si Zedd, Adie et Rachel étaient nos prisonniers. Je suis arrivé ici grâce à cette ruse, parce que j'ai découvert qu'il y avait des enfants otages… Rikka et la vraie sœur renforceront notre crédibilité. — Zedd, voulez-vous être débarrassé du collier avant notre départ ? demanda la Mord-Sith. — Non, nous n'avons pas le temps. Allons-y ! — Pas question, fit Adie en prenant le bras du vieil homme. — Pardon ? — Écoute-moi ! Il y a des familles entières sous les tentes. Si nous ne faisons rien, tous ces gens mourront. Va à la forteresse. Moi, je me chargerai de sauver les innocents… Zedd détesta d'emblée cette idée. Mais seul un fou aurait tenté de discuter avec Adie quand elle avait décidé quelque chose. — Séparons-nous, dans ce cas, proposa Zimmer. Mes hommes et moi jouerons le rôle des gardes, et nous conduirons Adie et ses protégés hors du camp. — D'accord, fit Rikka. Dites à Verna que je pars avec Zedd pour l'aider à reconquérir la forteresse. Il aura besoin d'une Mord-Sith pour protéger ses arrières. Un court silence suivit. Personne n'ayant émis d'objection, l'affaire semblait réglée. — On y va ! cria Zedd. Il enlaça Adie et l'embrassa sur la joue. — Sois prudente… Assure Verna que je reprendrai la forteresse, et aide-la à défendre les cols. — Sois prudent aussi, vieux fou, et écoute Chase. Pour être venu de si loin à ton secours, ce doit être un très gentil garçon. Zedd sourit puis poussa un petit cri quand le garde-frontière le tira par le dos de sa tunique, l'entraînant vers la sortie. — Le soleil se couche, fichons le camp ! N'oublie pas : tu es mon prisonnier. — Je connais le rôle par cœur, marmonna Zedd tandis que Chase le tirait dehors comme un vulgaire sac de patates. Il sourit à Adie, qui se précipitait déjà vers sa mission. — Un moment ! cria-t-il. (S'arrêtant près d'un chariot, il y récupéra un objet qu'il ne voulait pas laisser détruire.) C'est bon, on file ! Le camp était sens dessus dessous. Arme au poing, des gardes d'élite se précipitaient vers les tentes de commandement. D'autres hommes allaient renforcer le cordon de sécurité. Partout, des cors et des trompettes sonnaient l'alarme. Zedd eut soudain très peur que son petit groupe soit intercepté et interrogé. Mais Chase prit très intelligemment les devants. — Qu'est-ce que tu fiches ? beugla-t-il en saisissant par le bras un soldat affolé. Aide-moi à protéger ces prisonniers. Si nous les perdons, l'empereur nous fera écarteler vifs. L'homme rassembla une dizaine de soldats qui escortèrent Chase, Rikka, Tahira, Rachel et Zedd. La fille adoptive du garde-frontière jouait à merveille les gamines terrifiées. Histoire de renforcer ses effets, Chase la secouait de temps en temps et lui criait de la fermer. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Zedd vit que le soleil commençait de sombrer à l'horizon. — Plus vite ! lança-t-il à Rikka. Franchir le cordon de sécurité fut moins compliqué que prévu. Résolus à ne laisser entrer personne, les soldats ne s'attendaient pas que des soldats de leur camp et des prisonniers essaient de sortir. Un homme décida quand même d'interroger l'étrange petite colonne. — Écarte-toi, imbécile ! cria Chase. Ordre de l'empereur ! L'homme obéit, et le cordon de sécurité, derrière lui, se scinda brièvement en deux pour céder le passage au petit groupe. En quelques minutes, les fugitifs furent loin du « cœur » du camp. Alors que tout semblait se dérouler à merveille, une bande de soldats tenta de leur barrer le chemin. Ces soudards avaient simplement repéré Rikka et Tahira, et ils espéraient profiter du chaos ambiant pour s'offrir un peu de bon temps. Leur chef, un type affreux à demi édenté, se campa devant ses hommes et leva une main. — Minute, les amis ! Je crois que les dames ont envie de rester ici avec nous… Sans s'arrêter, Rachel récupéra un couteau, sous sa robe, et, sans même regarder en arrière, le lança par-dessus son épaule. Sans s'arrêter non plus, Chase rattrapa l'arme au vol – par la pointe – puis la propulsa sur l'enquiquineur édenté. La lame s'enfonça entre les deux yeux de l'homme, qui tomba raide mort. Rachel lança un deuxième couteau à Chase, qui réédita son exploit sur un autre soldat. Échaudés par le sort de leurs compagnons, les autres violeurs potentiels se préparèrent au combat. Dans le camp de l'Ordre, les rixes pour du butin, du vin ou des femmes n'étaient pas rares, et les authentiques soldats qui accompagnaient les fugitifs ne s'étonnèrent pas de la tournure des événements. Mais l'affaire allait être chaude, ça semblait évident… — À terre ! cria Zedd

après avoir jeté un regard derrière lui. Tous à plat ventre ! Rikka, Chase, Rachel et le sorcier lui-même se jetèrent dans la poussière. Autour d'eux, les agresseurs et les hommes de l'escorte se pétrifièrent. Arme au poing, ils regardèrent autour d'eux, à la recherche d'une explication. — Au secours, ces gens sont des…, commença de crier Tahira. Une lumière blanche déchira soudain les ténèbres. Quelques secondes plus tard, le souffle d'une explosion fit trembler le sol. Propulsé par une force invisible, un mur de débris passa au-dessus des têtes de Zedd et de ses compagnons. Les soldats qui étaient restés debout s'envolèrent comme des pantins désarticulés. Décapités par des débris volants, certains étaient morts avant d'avoir compris ce qui se passait. Tahira s'était tournée vers la source de l'explosion. Une roue de chariot, volant à une vitesse incroyable, la percuta, la coupa en deux et continua son chemin comme si de rien n'était. Les restes de la sœur vinrent rejoindre sur le sol ceux de dizaines d'hommes. Quand le rugissement de l'explosion eut un peu faibli, des cris de douleur retentirent un peu partout. Il devait y avoir des centaines de soldats atrocement mutilés. Zedd espéra qu'Adie n'avait pas traîné dans les parages. Saisissant le sorcier par l'épaule, Chase le força à se relever. Rachel sous l'autre bras, le garde-frontière détala comme un lapin. Rikka vint se placer entre Zedd et son colosse de sauveur. Très secouée, Rachel enfouit la tête dans le cou de son père adoptif. Zedd ouvrit la bouche pour demander à Chase pourquoi il avait enseigné le truc des couteaux à une petite fille. Mais il se ravisa, car c'était lui, deux ans et demi plus tôt, qui avait demandé au garde-frontière d'apprendre *tout* ce qu'il savait à la fillette. Rachel était une personne très spéciale. Elle devait être préparée à tout ce que la vie gardait en réserve pour elle. — Vous auriez dû accepter que la sœur vous retire le collier, dit Rikka. Maintenant, c'est trop tard. — Si nous avions pris le temps de me faire libérer, répondit Zedd, nous ne serions plus là pour en parler… — Probablement…, dut concéder la Mord-Sith. Les quatre fugitifs ralentirent un peu pour reprendre leur souffle. Dans le chaos ambiant, personne ne s'avisa qu'ils tentaient de sortir du camp. Tout en marchant, Zedd passa un bras autour de l'épaule de Rikka et la serra contre lui. — Merci d'être venue à mon secours… La Mord-Sith eut un grand sourire. — Je ne vous aurais pas laissé entre les mains de ce chien, après tout ce que vous avez fait pour nous. En plus, le seigneur Rahl a Cara pour protectrice, et il serait ravi qu'une Mord-Sith veille sur son grand-père. Zedd ne se trompait pas : le monde était cul par-dessus tête. Voilà que les Mord-Sith devenaient des anges tutélaires ! — J'ai caché des chevaux et des vivres pas loin d'ici, annonça Chase. Mais il faudrait nous procurer une monture pour Rikka. Toujours blottie dans les bras de son père adoptif, Rachel sourit au sorcier. — Chase est mécontent parce qu'il a dû laisser toutes ses armes en arrière. Il n'aime pas se promener sans rien sur lui… Zedd regarda la hache accrochée à une hanche du garde-frontière, puis l'épée qui faisait le pendant de l'autre côté, et les deux couteaux glissés dans son ceinturon. — Je peux comprendre qu'un homme digne de ce nom déteste être aussi peu armé, concéda ironiquement le vieux sorcier. — Je n'aime pas cet endroit…, souffla Rachel à l'oreille de Chase. — Nous serons bientôt dans la forêt, ma chérie, répondit le colosse en tapotant le dos de l'enfant. Au cœur même de la boucherie, cette manifestation de tendresse émut Zedd aux larmes.

Chapitre 54

Verna tira sur la bride de son cheval quand la sentinelle déboula devant elle. Pour empêcher sa monture de se cabrer, elle plaça ses mains plus haut sur la bride, tout près du mors. — Dame Abbesse…, haleta l'homme, j'ai peur qu'il s'agisse d'une attaque… — De quoi parles-tu ? Quel genre d'attaque ? — Quelque chose approche sur la route… (La sentinelle désigna le col de Dobbin.) Un chariot, je crois… L'ennemi leur envoyait sans cesse d'étranges choses. Des chevaux pris dans un sortilège censé percer leurs défenses, des chariots à l'aspect banal truffés d'archers, des espions chargés de missions improbables, des vents magiques qui charriaient des sorts bizarres… — Comme il fait nuit, notre chef a des soupçons et il ne veut prendre aucun risque. — Voilà qui me paraît judicieux, admit Verna. Après avoir fait la tournée des avant-postes et inspecté toutes les défenses, elle était pressée de rentrer au camp. — Notre chef veut détruire le chariot avant qu'il ait trop approché. Dame Abbesse, j'ai vérifié et il n'y a pas d'autres Sœurs de la Lumière dans le coin. Si vous voulez bien venir jeter un coup d'œil, nous pourrons ensuite provoquer une avalanche pour écraser ce véhicule… Verna avait une réunion avec les officiers, et elle était déjà en retard. — Dis plutôt à ton chef de régler cette affaire de la manière qui lui conviendra le mieux. Le soldat se tapa du poing sur le cœur et s'éloigna. Verna s'approcha du flanc de sa monture et glissa une botte dans un des étriers. Pourquoi l'ennemi envoyait-il un chariot en pleine nuit ? Ce véhicule n'avait aucune chance de passer, c'était évident. Il fallait être idiot pour… Verna rappela le soldat. — Attends un peu ! (L'homme se retourna.) J'ai changé d'idée. Bien ! je t'accompagne… Utiliser les rochers qu'ils avaient préparés n'était pas une bonne idée. Une avalanche serait bien plus utile contre une attaque massive. Pour arrêter un chariot, c'était du gaspillage… Verna suivit le soldat jusqu'au point d'observation où attendaient son chef et ses camarades. Tous regardaient la piste à travers les arbres. À la lumière de la lune, le paysage tout entier avait des reflets argentés. En regardant le chariot avancer sur la voie sinueuse, Verna s'emplit les poumons d'une bonne odeur de pignes. Un seul cheval tirait le véhicule. Les archers d'harans attendaient, prêts à tirer au moindre événement suspect. Une lanterne, pour l'instant couverte, leur permettrait d'embraser les flèches si ça devenait nécessaire. Le chariot semblait vide, un détail que Verna trouva inquiétant. Bien entendu, elle n'avait pas oublié l'étrange message d'Anna au sujet d'un chariot vide, mais ils en avaient déjà laissé passer un, et ça ne pouvait pas devenir une habitude. S'agissait-il d'un nouveau message de Jagang ? ou d'une sinistre livraison ? Par exemple les têtes de Zedd et d'Adie ? — Ne tirez pas, dit la Dame Abbesse aux archers. Laissez passer le chariot, mais soyez prêts à le détruire si c'est une ruse de l'ennemi… Verna suivit l'étroite piste qui serpentait entre les arbres et se dissimula derrière un gros buisson. Quand le chariot fut assez près, elle ouvrit un petit passage dans le champ de force que les sœurs et elle avaient invoqué pour bloquer le col. La toile magique était truffée de sortilèges dévastateurs… Ce col était assez étroit pour qu'un seul champ de force suffise à le défendre. Si l'ennemi venait, la configuration du terrain interdirait une attaque massive. Bref, même sans magie, ce col aurait été relativement facile à défendre. Dès que le chariot fut passé, Verna referma la brèche. Aussitôt, un homme sortit du couvert des arbres et alla arrêter le cheval. Tandis que le véhicule s'immobilisait, des dizaines d'archers le visant, Verna acheva la préparation du sort destructeur qu'elle lancerait au moindre signe suspect. La bâche qui couvrait l'arrière du chariot se souleva et une petite fille apparut. C'était la « messagère » de la fois précédente. En reconnaissant Verna, elle eut un grand sourire. La Dame Abbesse eut un pincement au cœur à l'idée de ce que l'empereur pouvait avoir à leur dire, cette fois. — J'ai amené des amis, annonça la fillette. D'autres passagers se relevèrent. On eût dit des parents accompagnés d'enfants terrorisés. Verna sursauta quand elle vit un homme et une femme aider Adie à se redresser. La magicienne semblait épuisée. Sa chevelure en bataille rappelait désormais celle de Zedd. Verna sortit de sa cachette. — Adie ! Adie ! Je suis tellement contente de te revoir ! — Et moi donc, mon enfant ! Et moi donc… — Mais où est Zedd ? — Pas d'inquiétude ! Il s'est évadé aussi… Verna ferma les yeux et récita une courte prière au Créateur. — Mais où est-il, dans ce cas ? — Il est parti pour la forteresse, qui est tombée entre les mains de l'ennemi. — Nous avons appris la nouvelle… — Ce bon vieux Zedd veut récupérer son fief. — Le connaissant, je plains tous ceux qui se mettront en travers de son chemin. — D'autant plus que Rikka l'accompagne. — Rikka ? Qu'est-elle allée faire dans le camp de l'Ordre ? Je le lui avais interdit ! (Verna s'avisa que ses propos pouvaient être mal interprétés.) Nous pensions qu'il était impossible de vous sauver… — Rikka est une Mord-Sith… Elle obéit exclusivement quand ça l'arrange. — Même si elle m'a désobéi, la joie de te revoir et de savoir Zedd libre me pousse à lui pardonner. — Le capitaine Zimmer sera bientôt là aussi. — Zimmer ? — Oui. Ses hommes et lui sont également venus à notre secours. Ils sont rentrés à pied, suivant le chariot pour le protéger. Le capitaine craignait que l'ennemi nous intercepte. Il s'est assuré qu'il ne nous arrive rien. Zimmer et ses hommes disposaient de signaux spéciaux qui leur permettaient de traverser le col sans être attaqués par les sœurs ou par leurs propres troupes. De par la nature même de leur mission, ces forces spéciales échappaient à la chaîne de commandement. Kahlan avait voulu qu'il en soit ainsi. Même si leur indépendance était parfois agaçante, ces soldats accomplissaient des exploits hors du commun. — Avec l'accord de Zedd, j'ai aidé ces innocents à s'échapper, dit Adie. Hélas, d'autres sont restés là-bas… Verna regarda les malheureux entassés dans le chariot. — J'imagine ce que Jagang a pu leur faire subir… — Non, fit Adie, vous ne pouvez pas en avoir idée… Verna passa à un sujet encore plus terrifiant. — L'empereur a-t-il trouvé des armes magiques dans la

forteresse ? — Non. Et Zedd a activé un sort qui a détruit tous les artefacts volés. Il y a eu une énorme explosion dans le camp adverse. — Comme celles qui ont tué tant de soldats en Aydindril ? — Non, mais les dégâts sont considérables. Des officiers ont dû périr. Et sans doute aussi des sœurs alliées à Jagang. Verna n'aurait jamais cru voir le jour où elle se réjouirait d'apprendre la mort de Sœurs de la Lumière. Mais ces femmes étaient les esclaves de l'empereur, et elles avaient été trop lâches pour opter pour la liberté quand l'occasion s'était présentée. Bref, elles avaient choisi leur destin. Une idée lui traversant l'esprit, Verna prit Adie par la manche de sa robe. — Le sort a-t-il pu tuer Jagang ? Adie tourna ses yeux totalement blancs en direction du camp ennemi, de l'autre côté du col. — J'aimerais avoir de meilleures nouvelles, Dame Abbesse, mais sur le chemin du retour, le capitaine Zimmer m'a raconté qu'un assassin s'était introduit dans le camp peu avant notre évasion. — Qui était-ce ? Et qui l'envoyait ? — Nous n'en savons rien… C'était un homme de l'Ancien Monde, apparemment… Il semblait déterminé à tuer Jagang. En se déguisant, il est parvenu à entrer dans le « cercle intérieur » mais les gardes l'ont identifié et tué avant qu'il ait pu atteindre l'empereur. » Jagang a quitté la zone pendant que ses hommes vérifiaient qu'il n'y avait pas d'autres tueurs. Beaucoup de sœurs l'ont accompagné pour assurer sa protection. Quand Zedd a activé son sortilège, il ignorait que l'empereur n'était pas là. Mais de toute façon, il devait agir au moment où l'occasion se présentait… Verna soupira. Un moment, elle avait espéré que le cauchemar était fini. — Cela dit, Zedd et toi êtes libres, et nous devons en remercier le Créateur. — Une petite armée est venue à notre secours, fit Adie. Je ne me souviens pas d'avoir vu le Créateur dans le lot… — J'imagine bien, dit Verna, mais tu comprends ce que je veux dire… Dans les bois, les criquets donnaient un concert enthousiaste. Soudain, la vie semblait un peu moins pesante et l'espoir renaissait. — En tout cas, murmura Verna, j'espère que le Créateur aidera Zedd et Rikka à reprendre la forteresse. — Le vieil homme n'aura pas besoin du Créateur, répliqua Adie. Un autre homme est venu nous libérer : Chase, un de nos plus chers amis. Les gens qui ont envahi le complexe imploreront l'aide divine quand ce sacré Chase leur tombera dessus ! — Dans ce cas, la forteresse sera bientôt reprise, et Jagang ne recevra aucune aide contre nos champs de force. Sur un geste de Verna, les quatre couples assis dans le chariot avec leurs enfants en descendirent et approchèrent. — Bienvenue en D'Hara, dit la Dame Abbesse. Ici, vous serez en sécurité. — Merci de votre aide, dit un des hommes à la dame des ossements. Aujourd'hui, j'ai honte du mal que j'ai pu penser de vous. Adie sourit et posa les mains sur les épaules de l'homme. — Ce n'était pas très gentil, mais comment t'en blâmer ? La fillette qui avait livré le message, des jours plus tôt, tira sur la robe de Verna. — C'est mon papa et ma maman… Je leur ai dit que tu as été très gentille avec moi. La Dame Abbesse s'agenouilla et serra l'enfant dans ses bras. — Je suis contente de te revoir, ma chérie. Bienvenue dans ton nouveau foyer.

Chapitre 55

Dès qu'un souffle de vent faisait bouger les branches, des rayons de lune s'infiltraient à travers la frondaison et venaient danser devant les yeux de Kahlan comme des fantômes condamnés à une éternelle errance. L'Inquisitrice plissait les yeux pour distinguer les silhouettes des grands arbres qui l'entouraient. Il n'y avait pas un bourdonnement d'insecte, pas un bruissement d'animal piétinant le lit de feuilles, pas de chants d'oiseaux nocturnes… Marchant à pas prudent sur le sol couvert de mousse, la femme de Richard faisait de son mieux pour ne pas se prendre les pieds dans une racine, trébucher sur une pierre ou glisser à cause d'une flaque de boue. Devant elle, Richard se faufilait dans la forêt avec la furtivité d'une ombre. De temps en temps, Kahlan ne l'apercevait plus, et elle frissonnait à l'idée qu'il ait semé le groupe. Le Sourcier avait ordonné le silence à tous ceux qui le suivaient. Il leur avait également demandé de marcher sans faire de bruit, mais aucun de ses compagnons n'était capable de progresser aussi discrètement que lui. Pour une raison inconnue, Richard était plus tendu que la corde de son arc. Il sentait que quelque chose clochait, mais il aurait été incapable de dire quoi. Alors que cette nuit aurait pu être douce et paisible, la façon d'agir du Sourcier, combinée à un silence de mort, donnait à ses amis le sentiment qu'une catastrophe se profilait. Kahlan se réjouissait cependant que le ciel se soit éclairci. Ces derniers jours, la pluie avait empoisonné la vie des voyageurs. Car même s'il ne faisait pas froid, l'humidité leur donnait le sentiment d'être transis jusqu'aux os. S'arrêter dans un coin abrité aurait été judicieux, mais Richard avait besoin de la dernière dose d'antidote, et tout retard risquait de lui coûter la vie. La dose de Northwick lui avait fait un peu de bien. La progression des symptômes étant enrayée, il avait eu quelques jours de répit. Mais cette période bénie était révolue. Kahlan s'inquiétait tellement pour son mari qu'elle en avait perdu l'appétit. Désormais, deux fois plus d'hommes accompagnaient le Sourcier et la Mère Inquisitrice. Beaucoup d'autres avançaient vers Hawton par des chemins différents. Ces groupes avaient pour mission d'éliminer les petits détachements de l'Ordre cantonnés dans les villages. Richard, Kahlan et leurs compagnons avançaient aussi vite que possible vers Hawton. Ils évitaient délibérément l'ennemi afin d'arriver sur place sans que Nicholas soit informé de leur venue. Cette tactique semblait la meilleure pour récupérer en douceur la dernière dose d'antidote. Une fois qu'ils auraient le flacon, ils retrouveraient les autres combattants pour lancer une attaque massive. Selon Kahlan, commencer par éliminer Nicholas serait une très bonne façon de procéder. Sans chef, les troupes de l'Ordre seraient beaucoup plus faciles à vaincre. Si elle pouvait approcher du sorcier, l'Inquisitrice le toucherait avec son pouvoir. Bien entendu, elle n'avait pas parlé de son projet à Richard, qui lui aurait interdit de prendre un tel risque. Kahlan se sentait en partie responsable de ce que les Bandakars avaient enduré sous le joug de l'Ordre Impérial. Si elle n'avait pas invoqué les Carillons, la frontière aurait toujours été là. Pourtant, si les Piliers de la Création parvenaient à chasser l'envahisseur, reprendre contact avec le reste du monde leur aurait rapporté rien de moins que la liberté et l'espoir d'une existence meilleure. Un bien pour un mal… Un mal pour un bien… Les éternels paradoxes de l'équilibre… La métamorphose des citadins de Northwick avait de quoi regonfler le moral. Cette nuit-là, les résistants de Richard avaient veillé jusqu'à l'aube pour expliquer à leurs compatriotes tout ce que la vision du monde de l'Inquisitrice et du Sourcier pouvait leur apporter. Après l'élimination radicale des soldats qui terrorisaient leur cité, les Bandakars avaient chanté et dansé dans les rues. Ces hommes et ces femmes n'avaient pas seulement découvert la valeur de la liberté. Ils s'étaient aussi aperçus que leurs antiques coutumes et leur vision du monde ne leur étaient d'aucune utilité pour améliorer leur vie. Après que Richard eut démontré que le Sage n'était qu'un enfant effrayé conditionné par les absurdes sophismes des grands porte-parole – et encore plus après l'exécution des soldats de l'Ordre –, les hommes de Northwick s'étaient presque tous portés volontaires pour participer à la libération de leur pays. Enfin délivrés de leur cécité ancestrale, ils brûlaient d'envie de forger leur avenir de leurs propres mains. Kahlan percuta soudain les bras tendus de Richard. La surprise passée, elle se retourna et fit signe à la petite colonne de s'arrêter. Dans la forêt obscure, le silence était tel qu'on aurait entendu voler une mouche. Le Sourcier retira son sac à dos, le posa sur un rocher, l'ouvrit et fouilla dedans. — Que fais-tu donc ? souffla Kahlan. — Je cherche de quoi allumer du feu… Il nous faut de la lumière. Fais passer le mot : quelques hommes doivent venir avec leurs torches. Alors que Richard sortait son silex et son morceau d'acier, Kahlan répéta cet ordre à Cara, qui le transmit à l'homme qui la suivait. Quelques instants plus tard, une dizaine de résistants approchèrent avec les torches qu'ils avaient fabriquées pendant une pause. Ils se massèrent autour du Sourcier, qui venait de ramasser sur le sol un bâton qu'il plongeait à présent dans une petite boîte. Puis il passa la pointe sur une partie saillante du rocher. — C'est de la résine de pin, expliqua-t-il aux Bandakars. Tenez vos torches au-dessus. Quand j'aurai embrasé la résine en produisant une étincelle avec mon silex, vous n'aurez plus qu'à les allumer. Très difficile à trouver et à collecter sur les troncs pourris, la résine permettait de faire du feu sous la pluie. Une étincelle suffisait à l'embraser même quand elle était humide, et ses flammes étaient assez vives et chaudes pour faire flamber du bois mouillé. Cela dit, songea Kahlan, Richard avait toujours été à l'aise dans l'obscurité, et elle ne l'avait jamais vu en quête de lumière comme cette nuit. Que pouvait-il y avoir d'inquiétant dans les ténèbres, pour qu'il ne se fie plus à son instinct ? — Cara, souffla le Sourcier, fais passer le mot : que tout le monde dégaine son arme. Tout de suite ! Sans hésiter, la Mord-Sith se tourna pour transmettre la consigne. Après un long silence uniquement troublé par le bruissement de l'acier glissant contre le cuir, la réponse revint

jusqu'à Cara. — C'est fait, dit-elle à son seigneur. — Vous deux aussi, dit Richard à Kahlan et à Jennsen. L'Inquisitrice tira au clair son épée. La sœur du Sourcier dégaina son couteau à la garde d'argent orné d'un « R » – le symbole de la maison Rahl. Richard fit jaillir une étincelle. La résine s'embrasa, le feu se communiqua aux torches et une vive lumière jaillit au cœur de l'épaisse forêt. Tous les hommes regardèrent autour d'eux pour voir ce qui se cachait dans l'obscurité. Certains ne purent étouffer un petit cri. Des coureurs à plumes à pointe noire étaient perchés dans les arbres. Des centaines d'oiseaux, leurs petits yeux mauvais rivés sur les humains. Un court moment, le temps parut suspendre son vol. Puis les coureurs attaquèrent en hurlant. Il en venait de partout, bec et serres prêts à déchiqueter les chairs. Et après un silence si profond, les cris de ces prédateurs étaient assourdissants. Les humains se défendirent avec une féroce détermination. Sous cette pluie d'oiseaux, certains hommes vacillèrent ou tombèrent. Mais tous eurent le réflexe de se protéger le visage avec un bras et de frapper leurs agresseurs de l'autre. Les Bandakars debout protégèrent leurs compagnons le temps qu'ils se relèvent. Puis le carnage commença. Kahlan coupa en deux un coureur qui lui piquait dessus, puis elle amputa un autre d'une de ses ailes. Avisant un oiseau blessé, sur le sol, elle lui transperça le cœur juste avant qu'il ait pu lui flanquer un coup de bec vicieux dans la jambe. L'épée de Richard fendait inlassablement l'air, et des plumes volaient autour de lui. Les oiseaux attaquaient tout le monde, mais ils semblaient se concentrer plus particulièrement sur le Sourcier. On eût même dit qu'ils tentaient de le couper de ses compagnons pour mieux lui régler son compte. Jennsen frappait avec son couteau, Kahlan jouait de la lame et Cara interceptait les prédateurs en plein vol afin de leur briser le cou. Partout, les Bandakars taillaient les oiseaux en pièces. Certains utilisaient leur torche comme une arme, et des coureurs en feu tentaient vainement de reprendre de l'altitude pour échapper à leurs bourreaux. Les armes les réduisaient en bouillie, les décapitaient, les éventraient… La férocité de cette bataille dépassait l'imagination. Sur le sol, des dizaines de coureurs agonisaient en battant des ailes. D'autres se laissaient tomber des arbres pour les remplacer, s'offrant aux coups des défenseurs. Puis, soudainement, tout fut fini. L'attaque ayant cessé, les Bandakars entreprirent d'achever les prédateurs qui se tordaient encore de douleur à leurs pieds. Quand ce fut fait, le silence revint. Plus l'ombre d'une menace dans le ciel… Autour de Richard se dressait désormais une petite montagne d'oiseaux morts. Haletant, les vainqueurs sondèrent la cime des arbres et le ciel. Mais il n'y avait plus rien. Le flot d'assaillants s'était enfin tari. Voyant que Richard avait les bras couverts de coupures, Kahlan traversa le sol couvert de coureurs morts pour aller récupérer le sac à dos de son mari. Pour s'en emparer, elle dut faire tomber le coureur éventré qui gisait dessus. Grimaçant de dégoût, elle poussa l'horrible oiseau de la pointe du pied puis sortit du sac un petit pot d'onguent… Voyant qu'il titubait, Cara bondit aux côtés de Richard et le soutint. — Que s'est-il passé, bon sang ? demanda Jennsen en essuyant le sang – pas le sien ! – qui maculait son visage. — Nos ennemis ont tenté d'en finir avec nous, répondit Owen. Jennsen tapota le crâne de Betty, qui venait de la rejoindre. — En tout cas, dit-elle, une chose est sûre : ils nous ont retrouvés. — Non, c'est différent, cette fois…, fit Richard. Ils ne nous suivaient pas. Ils nous attendaient ici ! Tous les regards se braquèrent sur le Sourcier. — Que veux-tu dire ? demanda Kahlan tout en appliquant de l'onguent sur les blessures de son mari. Ils nous suivent depuis le début. Ils ont dû retrouver notre trace, voilà tout. Betty approcha et se plaqua contre la jambe de l'Inquisitrice. N'étant pas d'humeur à cajoler la chèvre, celle-ci la repoussa sans ménagement. Richard posa une main sur l'épaule de Cara pour se soutenir. Il avait de plus en plus souvent des vertiges… — Non, ils ne nous suivaient pas ! Je n'ai rien vu dans le ciel. Ces maudits oiseaux nous attendaient. Ils savaient que nous arrivions, et ils nous ont tendu une embuscade. Une idée terrifiante – si le Sourcier ne se trompait pas. — Comment pouvaient-ils savoir où nous allions ? demanda Kahlan. — Ça, je paierais cher pour le savoir, avoua Richard. Nicholas se glissa de nouveau dans son corps, dont la bouche était encore ouverte sur un bâillement qui n'en était pas un. Il étira son cou et sourit, ravi par ce qu'il venait de vivre. Une expérience grisante. Vraiment inoubliable ! Comme toujours après ses absences, il ne se sentait pas très assuré sur ses jambes. Cela lui rappela la façon dont Richard Rahl titubait. Les effets du poison qui le rongeait de l'intérieur. Le pauvre Richard avait besoin de sa dernière dose d'antidote ! Nicholas eut de nouveau un bâillement qui n'en était pas un. Il brûlait d'envie de repartir à l'aventure. Et ce serait pour bientôt ! Il les espionnerait, les verrait s'inquiéter, tenter de comprendre ce qui se passait… Une partie de plaisir en perspective. Mais le plus drôle restait encore à venir. Ces idiots arriveraient dans quelques heures… Nicholas slaloma entre les cadavres qui gisaient sur le sol. Tous ces gens étaient morts en même temps que les coureurs. Ils étaient entassés par terre, comme les oiseaux tout autour de Richard Rahl. Des morts si violentes… Ces âmes étaient horrifiées pendant la boucherie, mais elles n'avaient rien pu faire pour l'empêcher. À présent, le Chapardeur ne les contrôlait plus, car elles appartenaient au Gardien du royaume des morts. Nicholas se passa une main dans les cheveux et frissonna de plaisir au contact des huiles qui les faisaient briller. Pour atteindre la porte, il dut traîner à l'écart trois cadavres. — Najari ! appela-t-il quand il eut enfin ouvert le battant. L'homme attendait dans le couloir et il accourut aussitôt. — Oui ? Nicholas écarta les bras, tendant au maximum ses mains aux ongles noirs. — Il faut nettoyer la salle ! Que des hommes me débarrassent de toutes ces charognes ! Najari approcha et jeta un coup d'œil dans la pièce. — Tous les gens que nous t'avons amenés ? — Oui, et j'ai même dû envoyer en chercher d'autres ! Je n'ai plus besoin de ces morceaux de viande froide, à présent. Nettoie-moi ce carnage ! Lors de l'attaque, chaque coureur était dirigé par l'âme d'un trou dans le monde que contrôlait Nicholas. Cet assaut massif avait été un chef-d'œuvre de précision et de coordination. Mais la mort des coureurs avait entraîné celle des cobayes de Nicholas. Un jour, espérait-il, il saurait rappeler les âmes à l'instant où leur « hôte » périssait. Ça lui épargnerait de devoir se procurer sans cesse de nouveaux imbéciles. Cela dit, le matériel humain ne manquait pas. Et s'il trouvait un moyen d'économiser les âmes, il devrait aussi apprendre à gérer les réactions de ses cobayes, une fois qu'ils auraient conscience de ce qu'il faisait d'eux. Pour l'instant, le problème n'était pas dramatique. Mais Nicholas s'agaçait quand Richard Rahl tuait les gens qui l'aidaient à le surveiller… — Combien de temps ? demanda Najari. Nicholas ne se trompa pas une seconde sur le sens de cette question. — Ils seront là très bientôt. Fais nettoyer la salle avant qu'ils arrivent. Puis dis à tes hommes de se tenir à l'écart. Nos invités doivent être libres de leurs mouvements. — Comme tu voudras, Nicholas. — Empereur Nicholas, s'il te plaît ! — Oui, empereur…, répéta Najari en s'éloignant déjà. — Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi. Le séide du Chapardeur se retourna. — À quoi ? — L'empereur Jagang… Nous travaillons si dur, toi et moi… Pourquoi devrais-je courber l'échine devant lui ? Une légion de mon armée silencieuse pourrait l'attaquer et c'en serait fini de lui. En fait, je n'aurais même pas besoin d'une armée. Imagine qu'il chevauche son étalon, un jour, et que je sois tapi dans le crâne de la bête, attendant l'occasion de le désarçonner et de lui fracasser le crâne à coups de sabot ? — Un bon plan… — Quelle est l'utilité de Jagang ? Ne suis-je pas capable de diriger l'Ordre Impérial ? Soyons

réalistes : j'ai beaucoup plus de talent que lui ! — Dans ce cas, que deviennent nos plans ? — Pour l'instant, à quoi bon les modifier ? Mais qui m'oblige à livrer la Mère Inquisitrice à Jagang ? Et pourquoi lui abandonnerais-je le monde ? Je pourrais garder la femme… et m'offrir l'Univers en prime.

Chapitre 56

Richard s'adossa au mur lambrissé. Il dut s'arrêter un moment, attendant que le monde cesse de tourner. Il avait si froid qu'il en était ankylosé. Et il avait des difficultés à voir. Pas seulement à cause de la pénombre… Sa vue faiblissait. La nuit, c'était catastrophique. Jusque-là, il lui était arrivé de se croire quasiment nyctalope. À présent, sa vision nocturne n'était pas meilleure que celle de Kahlan. La différence n'était pas si énorme que ça, en fait. Mais elle restait lourde de sens. Richard en était à la troisième phase. Par bonheur, le dernier flacon d'antidote serait bientôt en sa possession. — C'est cette ruelle, souffla Owen. Richard sonda l'étroit passage et ne vit rien. Hawton tout entière dormait à poings fermés. Richard aurait donné cher pour en faire autant. Épuisé et nauséeux, il avait du mal à poser un pied devant l'autre et il devait prendre de toutes petites inspirations pour éviter de tousser. Les quintes de toux étaient une torture, même s'il ne crachait pas de sang. Conscient que tousser pouvait être mortel, car ça alerterait d'éventuelles patrouilles, le Sourcier faisait son possible pour s'en empêcher. Owen s'engagea dans la ruelle. Richard, Kahlan, Cara, Jennsen, Tom et une poignée de résistants lui emboîtèrent le pas. Aucune lumière ne filtrait des fenêtres de façade des bâtiments. Sur le côté, aucun n'en avait, bien que quelques-uns fussent munis de portes latérales. Owen s'engagea entre deux immeubles, dans une ruelle pavée à peine plus large que les épaules de Richard. — C'est le seul chemin ? demanda le Sourcier. — Non… Il y a une porte sur la grande avenue et une troisième sur l'autre flanc du bâtiment. Content de savoir qu'il existait plusieurs voies d'évasion, Richard hocha brièvement la tête. Puis Owen descendit quelques marches et poussa une porte qui devait être celle du sous-sol. Après plusieurs tentatives infructueuses, Tom réussit à allumer une bougie avec son morceau de silex. À la chiche lumière, Richard étudia la petite pièce sans fenêtres où Owen venait de le faire entrer. — Où sommes-nous ? — Dans la cave du palais… — Et que fichons-nous ici ? L'air mal à l'aise, Owen regarda Kahlan. L'Inquisitrice comprit le message. Elle avança, poussa Richard jusqu'à ce qu'il consente à s'asseoir, le dos contre le mur, et laissa Betty, contente de prendre un peu de repos après avoir tant marché, venir se coucher près de lui. Jennsen s'accroupit près de son frère et Cara vint couvrir l'autre flanc de son seigneur. Kahlan s'assit sur les talons en face de Richard. — J'ai demandé à Owen de nous conduire dans un endroit sûr. Nous n'allons pas tous nous lancer à la recherche de l'antidote… — Oui, c'est une bonne idée, concéda le Sourcier. J'irai avec Owen et vous nous attendrez tous ici. Richard fit mine de se lever, mais sa femme l'en empêcha. — C'est toi qui attendras ! Tu as du mal à tenir debout. Il faut que tu économises tes forces. Richard sonda les yeux verts de sa femme. Depuis le début, ce regard le fascinait, et à côté, rien ne lui paraissait important. Il aurait donné cher pour être dans un endroit vraiment sûr avec elle, par exemple la cabane qu'il avait construite pour elle dans les montagnes, pour qu'elle y passe sa convalescence. Après avoir été frappée par des brutes qui l'avaient privée de son enfant à naître… Aux yeux de Richard, la sécurité de Kahlan passait avant tout. Pour lui, elle était le sel même de la vie, et il n'envisageait pas de continuer sa route dans un monde dont elle aurait été absente. — Je vais bien, mentit-il. Aucun problème. — Si tu tousses dans un endroit truffé de soldats, tu te feras capturer et tu n'en sortiras pas vivant, sans l'antidote. Imagine qu'Owen soit pris aussi ? Nous ignorons combien de soudards il y a dans ce palais. Qu'arrivera-t-il si tu tombes entre leurs mains ? Richard, Owen connaît les lieux. Il n'a pas besoin de toi. Richard vit que Kahlan était désespérée à l'idée de le perdre. Comme il détestait être ainsi une source d'angoisse pour elle ! — Votre femme a raison, seigneur Rahl, dit Owen. Je vais aller chercher l'antidote. — Pendant que nous attendrons, insista Kahlan, tu pourras te reposer. Un peu de sommeil te ferait le plus grand bien. Richard n'aurait pas pu nier qu'il était épuisé. Mais l'idée de rester en arrière continuait à lui déplaire. — Tom pourrait accompagner Owen, proposa Cara. Richard regarda la Mord-Sith, puis il dévisagea sa femme. Il avait déjà perdu la bataille, comprit-il… — Où est caché l'antidote, Owen ? — Assez loin d'ici… Nous sommes à la lisière de la ville, à un endroit où il n'y a pas beaucoup de soldats. Le flacon est caché à une bonne heure de marche. Ça ne vous fera pas très longtemps à attendre. — Très bien, capitula Richard. Tom t'accompagnera, et nous vous attendrons ici. Kahlan marchait de long en large dans la cave. Assis contre le mur, tous ses compagnons attendaient en silence. Elle ne pouvait pas supporter la tension, bien trop semblable à celle d'une veillée funèbre. Ils étaient si près du but que celui-ci en paraissait inaccessible. Le peu de temps qu'il leur restait à attendre semblait être une éternité dont ils ne verraient jamais le bout. Kahlan s'exhorta au calme. Dans quelques heures, au maximum, Richard aurait l'antidote, et il se sentirait beaucoup mieux. Et si ça ne marchait pas ? Si trop de temps avait passé pour que les effets du poison puissent être neutralisés ? Mais l'herboriste avait assuré Owen que la dernière dose guérirait Richard. Avec leurs croyances si particulières, les Bandakars n'auraient pas agi sans la certitude que l'intoxication était curable. Sans nul doute, ils n'auraient pas pris le risque de tuer. Mais ils avaient pu se tromper, comme n'importe qui. Kahlan s'ordonna de ne plus s'inventer des problèmes alors qu'elle en avait déjà tellement. Quand la vie vous accablait d'ennuis, il ne fallait surtout pas laisser son imagination en ajouter. L'antidote arriverait bientôt, et après, ils s'occuperaient des migraines provoquées par le don. Une fois Richard guéri, il serait temps de repenser à Jagang et à ses hordes de barbares. Voyant que Richard s'était endormi, l'Inquisitrice décida d'aller attendre dehors Tom et Owen. Debout près de son seigneur, Cara veillait sur lui. Elle hocha la tête lorsque Kahlan lui dit où elle allait. Jennsen se leva et suivit la femme de son frère. Betty étant endormie près de Richard, elle la laissa se reposer. Au milieu de la nuit, il faisait frisquet. Étonnée d'être aussi

bien réveillée, alors qu'elle aurait dû tomber de sommeil, Kahlan sortit du bâtiment et se dirigea à pas lents vers la ruelle. — Owen sera bientôt de retour, dit Jennsen. Essayez de ne pas trop vous inquiéter. Dans peu de temps, tout ira à la perfection… — Détrompe-toi, répondit Kahlan par-dessus son épaule. Même quand Richard aura bu l'antidote, il nous restera le problème de son don. Zedd est beaucoup trop loin d'ici. Nous devrons rejoindre Nicci, la seule qui peut intervenir. — Vous croyez que ça s'aggrave ? demanda Jennsen. Kahlan pensa à la douleur qu'elle lisait dans les yeux de Richard. Mais il n'y avait pas que ça. — Les deux dernières fois qu'il a dégainé son arme, j'ai vu que la magie ne répondait pas à son appel. Il minimise ses ennuis avec le don, mais je ne suis pas dupe. — Ce soir, nous aurons l'antidote ! dit Jennsen. Et dès demain, nous partirons à la recherche de Nicci. Kahlan crut entendre des bruits de pas dans le lointain. Se retournant, elle distingua effectivement deux silhouettes au bout de la ruelle. À voir leur différence de taille, presque comique, Kahlan fut absolument certaine qu'il s'agissait de Tom et d'Owen. Elle aurait voulu courir vers eux, mais ce n'était pas le moment de prendre des risques, et la possibilité de tomber dans un piège ne devait jamais être écartée. Elle entraîna Jennsen dans l'étroit passage pavé. Quand les deux hommes s'y engagèrent, elle se campa devant eux, prête à déchaîner son pouvoir si ça s'imposait. — Mère Inquisitrice, c'est moi, Tom. Avec Owen… — Nous sommes rudement contentes de vous voir…, souffla Jennsen. Owen regarda nerveusement à droite et à gauche. À la lumière de la lune, Kahlan vit qu'il pleurait. — Mère Inquisitrice, nous avons des ennuis, dit Tom. — Je… eh bien… il…, balbutia Owen. Kahlan le prit par le devant de sa chemise. — Tu as l'antidote, oui ou non ? Réponds ! — Non ! (Owen ravala ses sanglots et sortit une feuille de parchemin pliée en deux.) Voici ce que j'ai trouvé dans la cachette. Kahlan saisit le message, le déplia et l'orienta pour qu'il soit éclairé par les rayons de lune. « Je détiens l'antidote. J'ai aussi le pouvoir de vie et de mort sur les Bandakars. Si ça me chante, je peux en finir aussi aisément avec eux qu'avec Richard Rahl. » En échange de l'antidote, et de la survie des Bandakars, je veux la Mère Inquisitrice. » Qu'on me la livre sur le pont qui franchit le fleuve, à environ mille pas à l'est de l'endroit où vous êtes. Si je ne l'ai pas dans une heure, je viderai le flacon dans le fleuve et je ferai en sorte que tous les habitants de cette ville crèvent comme des chiens. L'empereur Nicholas » Le cœur battant la chamade, Kahlan tourna la tête vers l'est. — Mère Inquisitrice, dit Tom en lui prenant le bras, j'ai lu cette lettre… — Donc, tu sais que je n'ai pas le choix. Jennsen vint se camper devant Kahlan pour l'empêcher de partir à grandes enjambées. — Que dit ce message ? — Nicholas me veut en échange de l'antidote. — Quoi ? s'exclama Jennsen. Pour la retenir, elle posa les mains sur les épaules de sa belle-sœur. — Nicholas me veut. Sinon, il tuera tous les Bandakars et Richard n'aura pas l'antidote. — Comment peut-il menacer de tuer tous les Bandakars ? — Nicholas est un sorcier. Ces hommes-là ne manquent pas de moyens de nuire aux autres. Avec du Feu de Sorcier, il peut commencer par incendier la ville. — Mais sa magie ne peut rien contre les Piliers de la Création ! — S'il met le feu à un bâtiment, les gens qui sont à l'intérieur brûleront, car l'origine des flammes n'aura aucune importance. Un incendie est un incendie, et tous les êtres humains y sont sensibles. De plus, Nicholas dispose de soldats qui peuvent en quelques heures décapiter des milliers de citadins. Qui sait ce qu'il peut encore imaginer ? Puisqu'il a laissé la lettre à l'endroit où aurait dû être le flacon, nous savons qu'il ne bluffe pas. Kahlan contourna Jennsen et se mit en route. Elle tremblait comme une feuille et son cœur refusait de reprendre un rythme normal. Une seule idée tournait dans sa tête : Richard devait avoir l'antidote. Rien d'autre ne comptait. Tom et Jennsen avaient bien sûr emboîté le pas à l'Inquisitrice. — Attendez ! cria le colosse blond. Nous devons réfléchir. — C'est tout réfléchi… — Non, nous pouvons y aller en force et récupérer l'antidote. — Tu veux le reprendre à un sorcier ? C'est impossible, mon pauvre ami. Et si Nicholas voit approcher tout un régiment, il videra l'antidote dans le fleuve. Qu'aurons-nous gagné ? Il faut jouer selon ses règles, mon ami. Nous devons récupérer le flacon, c'est la priorité. — Qui vous dit que Nicholas ne le jettera pas quand même dans le fleuve ? — Nous organiserons l'échange pour qu'il n'en ait pas la possibilité. Tu crois que je vais me fier à sa bonne foi ? Owen et Jennsen sont insensibles à la magie. Ils ne risqueront rien, et se chargeront d'obtenir le flacon dans de bonnes conditions. — Kahlan, s'écria Jennsen, vous ne pouvez pas faire ça ! S'il vous plaît ! Richard deviendra fou. Et nous aussi. Si vous l'aimez, ne faites pas ça ! — Au moins, même fou, il sera vivant… — C'est un suicide ! Kahlan regarda autour d'elle pour s'assurer qu'aucune patrouille ne rôdait dans les environs. — Espérons que Nicholas voie les choses comme toi… — Mère Inquisitrice, intervint Owen, ce que vous allez faire… Eh bien, c'est ce que le seigneur Rahl juge immoral. On ne négocie pas avec un homme comme Nicholas. Il ne faut pas chercher à apaiser le mal. — Je n'en ai aucune intention ! — Que voulez-vous dire ? demanda Jennsen en essuyant les larmes qui roulaient sur ses joues. — Quelle est notre meilleure chance d'en finir avec l'Ordre Impérial dans cette ville ? puis partout dans l'Empire bandakar ? Nicholas ! Et pour l'approcher, je vais lui faire croire qu'il a gagné. — Vous voulez le toucher avec votre pouvoir ? demanda Jennsen. C'est votre plan ? Vous pensez être capable de le vaincre de cette manière ? — S'il approche de moi, il est fichu ! — Richard ne serait pas d'accord avec ce plan. — Je ne le lui demande pas. C'est ma décision. Tom dépassa l'Inquisitrice et se campa devant elle, lui barrant le chemin. — J'ai juré de protéger le seigneur Rahl, dit-il, et je comprends que vous soyez prête à risquer votre vie pour lui. Mais là, c'est différent… Vous agissez pour le sauver, mais à quel prix ? Nous allons tous y perdre beaucoup trop. Vous ne devez pas y aller. — Il a raison, renchérit Owen. Le seigneur Rahl sera fou de rage que vous vous soyez sacrifiée pour lui. — Et il passera sa colère sur nous, approuva Jennsen. Il nous décapitera parce que nous vous aurons laissé faire. Kahlan sourit et caressa la joue de la jeune femme. — Tu te souviens, juste après notre rencontre, du moment où je t'ai dit qu'on avait parfois qu'un seul choix : agir ? Jennsen hocha la tête. — C'est une de ces occasions. Richard est de plus en plus malade. En fait, il agonise. Sans l'antidote, il est perdu. C'est ainsi que sont les choses, un point c'est tout. » Comment laisser passer cette dernière chance de le sauver ? Après, il n'y aura plus rien, sinon le néant, et nous aurons des regrets jusqu'à la fin de nos jours. Je ne veux pas vivre sans lui. Et je refuse qu'il ne soit plus là pour aider nos peuples. » Si j'agis, Richard vivra, et il me restera une chance de m'en tirer. Je pourrai toucher Nicholas avec mon pouvoir. Ou être sauvée par Richard, avec votre concours à tous… » Mais si le Sourcier meurt, nous sommes tous fichus. — Mère Inquisitrice, gémit Jennsen, si vous faites ça, il vous perdra… Kahlan sentit qu'elle arrivait à bout de patience. — Si l'un de vous a une meilleure idée, qu'il le dise ! Sinon, cessez de me faire perdre mon temps. Personne ne prit la parole. Kahlan était la seule à avoir un plan. Les autres avaient des souhaits et des angoisses, mais ces sentiments-là ne sauveraient pas Richard. L'Inquisitrice repartit, décidée à être à l'heure à son rendez-vous.

Chapitre 57

Kahlan s'immobilisa dans la pénombre, pas très loin du pont. De l'autre côté, elle distinguait la silhouette solitaire d'un homme plutôt costaud. À cette distance, il était impossible de distinguer les traits de ce personnage. L'Inquisitrice sonda l'autre berge et ne repéra pas de soldats. Apparemment, l'homme était seul. — Kahlan…, gémit Jennsen. (Elle prit le bras de sa belle-sœur.) S'il vous plaît… L'Inquisitrice éprouvait un calme souverain. Consciente de n'avoir pas le choix, elle ne se sentait pas minée par l'indécision. Les choses étaient simples : la vie ou la mort de Richard étaient en jeu. Kahlan avait tranché. Du coup, elle était animée d'une détermination qu'on aurait pu qualifier de « tranquille ». Désormais, il ne lui restait plus qu'à se concentrer sur son objectif. Le fleuve était plus large que la jeune femme l'aurait cru. Dans cette zone, ses berges pentues étaient hautes de plusieurs dizaines de pieds et renforcées de blocs de pierre. Assez large pour que deux chariots se croisent, le pont en forme d'arche dominait des eaux noires et tumultueuses. Bref, pas le genre qui donnaient envie de prendre un bain. Kahlan marcha jusqu'à l'entrée du pont et s'immobilisa. De l'autre coté, l'homme la regardait intensément. — Vous avez l'antidote ? cria-t-elle. L'inconnu brandit ce qui ressemblait à un flacon. Puis il baissa le bras, désignant le pont. À l'évidence, il voulait que la Mère Inquisitrice traverse. — Vous devriez réfléchir encore…, souffla Owen, des larmes aux yeux. — Réfléchir à quoi ? Savoir si je préfère laisser mourir Richard ? Renoncer à tuer Nicholas parce que je me fiche de libérer ton peuple et de vaincre l'Ordre Impérial ? Comment pourrai-je continuer de vivre si Richard meurt alors que j'ai la possibilité de tenter quelque chose pour le sauver ? et pour mettre un terme aux méfaits de Nicholas ? » Si je ne faisais rien, je ne pourrais plus jamais me regarder en face. » Nous livrons ce combat pour nous débarrasser des tyrans qui veulent nous priver de liberté et étouffer notre joie de vivre. Ces gens haïssent la vie et ils vénèrent la mort. Ils voudraient que nous leur ressemblions jusque dans leur dégoût de l'existence. » J'ai un jour déclaré que le combat contre l'Ordre était une lutte à mort et qu'il n'y aurait pas de merci. Changer d'idée serait un suicide. Tout est clair dans mon esprit. — Que dirons-nous au seigneur Rahl ? demanda Tom. — Que je l'aime, mais il le sait déjà… Kahlan défit son ceinturon d'armes et le tendit à Jennsen. — Owen, dit-elle, viens avec moi. L'Inquisitrice voulut se mettre en chemin, mais Jennsen lui jeta les bras autour du cou et la serra contre elle. — Ne vous inquiétez pas, dès que nous aurons apporté l'antidote à Richard, nous viendrons vous délivrer. Kahlan rendit son étreinte à la jeune femme, puis elle se dégagea, murmura un « merci » et s'engagea sur le pont, Owen à ses côtés. Sur l'autre rive, l'homme ne bougea pas d'un pouce. Comme elle l'avait prévu depuis le début, Kahlan s'arrêta au milieu du pont. — Apportez le flacon ! cria-t-elle. — Venez jusqu'ici, et vous l'aurez ! — Si vous voulez que j'avance encore, rejoignez-moi et donnez le flacon à l'homme qui m'accompagne. C'est le marché que m'a proposé Nicholas. L'homme hésita un moment. Il ressemblait à un soldat, pas à la description qu'Owen avait faite du Chapardeur. Il finit par se décider et avança. — C'est l'officier que j'ai vu parler avec Nicholas, souffla Owen à l'oreille de Kahlan. De fait, le type portait un couteau sur une hanche et une épée sur l'autre. Un équipement plus habituel chez un soldat que pour un sorcier. Quand il fut à quelques pas de Kahlan, il s'immobilisa. — Le message proposait un marché : moi contre l'antidote. L'officier au nez crochu eut un méchant rictus. — Il paraît, oui… — Je suis la Mère Inquisitrice. Si vous tenez à votre peau, donnez-moi le flacon. L'homme avança et posa l'antidote dans la main tendue de Kahlan. Baissant les yeux, celle-ci s'assura que le flacon était bien plein d'un liquide clair. Puis elle retira le bouchon, approcha le goulot de ses narines et sentit une odeur de cannelle qui finit de la rassurer. — Mon ami va nous quitter, dit-elle après avoir passé le flacon à Owen. — Et vous, vous venez avec moi ! (Il saisit le poignet de Kahlan.) Sinon, nous mourrons tous sur ce pont. Votre ami peut partir, mais si vous tentez de me fausser compagnie, adieu tout le monde ! — File…, souffla l'Inquisitrice à Owen. Le Bandakar regarda l'officier, puis la femme de Richard. Il semblait avoir beaucoup de choses sur le cœur, mais il se contenta de hocher la tête, tourna les talons et courut vers l'endroit où Tom et Jennsen l'attendaient. Quand il les eut rejoints, l'officier lâcha froidement : — Allons-y, si vous tenez à votre peau… Kahlan dégagea son poignet. Quand l'homme se mit en chemin, elle lui emboîta le pas. Sur l'autre rive, il semblait n'y avoir toujours personne. Mais cette constatation ne la rassura pas plus que ça. Nicholas devait être tapi quelque part et se frotter les mains en attendant sa proie. Le ciel s'illumina soudain. Quand elle se retourna, Kahlan vit qu'une énorme boule de feu presque noir enveloppait le pont. Des éclats de pierre montèrent vers le ciel. Sous la boule de feu, le pont se désagrégeait. Il céda d'abord au centre, puis toute la structure tomba dans le fleuve. Les sangs glacés, Kahlan se demanda s'il y avait d'autres ponts. Sinon, comment rejoindrait-elle Richard, si elle réussissait à neutraliser Nicholas ? Et en cas d'échec, comment ses amis la retrouveraient-ils ? Sur l'autre rive, Jennsen, Owen et Tom couraient déjà sur le chemin qui menait à Richard. Ils étaient bien trop pressés pour assister à la destruction du pont… Pensant à son mari, Kahlan eut du mal à étouffer un sanglot. — Avancez ! cria l'homme en la poussant sans ménagement. L'Inquisitrice foudroya du regard l'ignoble officier au rictus satisfait. Alors qu'elle marchait devant lui, et qu'il n'hésitait pas à la pousser de temps en temps, elle sentit la fureur monter en elle. Elle aurait adoré déchaîner son pouvoir sur cet horrible salaud. Mais elle devait se concentrer sur Nicholas, sa cible prioritaire. Quand elle s'engagea dans la rue qui prolongeait le pont, montant vers la cité, Kahlan distingua les soldats qui se tapissaient dans les rues latérales, bloquant toutes les voies d'évasion. Qu'ils aillent au diable ! Pour le moment, fuir ne l'intéressait pas, car elle était sur la piste d'une proie. Malgré son arrogance,

l'officier qui la suivait se méfiait d'elle, c'était évident. Et le sentir anxieux lui remontait le moral. De ce côté du fleuve, des myriades de petits bâtiments étaient collés les uns aux autres. Des rues étroites serpentaient entre eux, et les branches basses des rares arbres, plantés presque sur le passage, ressemblaient à des serres tendues vers un gibier. Kahlan essaya d'oublier qu'elle s'enfonçait profondément dans le territoire ennemi. Il ne fallait surtout pas qu'elle pense à tous les hommes qui la cernaient. La dernière fois qu'elle avait été piégée par des brutes, elle avait failli y laisser la peau. Et son enfant à naître – l'enfant de Richard ! — n'avait pas survécu. Ce jour-là, Kahlan avait perdu une sorte d'innocence – ou plutôt, la naïve conviction qu'elle était invincible. Depuis, elle prenait à chaque minute un peu plus conscience de la fragilité de la vie. Toute existence ne tenait qu'à un fil, et il était si facile à couper ! Quand il avait cru la perdre, Richard avait souffert comme jamais. Chaque fois qu'il posait les yeux sur elle, elle lisait dans son regard une angoisse au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer. C'était très différent des tourments que lui infligeaient le poison et son don. Une douleur impuissante, voilà ce qu'elle avait vu. Et si elle échouait, le calvaire de Richard recommencerait. Une silhouette sortit soudain de derrière un bâtiment, sur la droite. L'homme portait une tunique noire couverte de plusieurs couches de bandes de tissu qui évoquaient des plumes. Quand il avançait, ses bras ressemblaient aux ailes d'un oiseau de proie. Ses cheveux étaient tenus en arrière par des huiles qui brillaient sous les rayons de lune. Sur son visage au rictus malsain, de petits yeux noirs maquillés de rouge regardaient sans cesse de gauche et de droite. Comme s'il s'agissait de serres, l'étrange personnage tenait croisées sur sa poitrine ses mains aux longs ongles noirs. Kahlan sut immédiatement qu'elle était en face de Nicholas le Chapardeur. Par le passé, elle avait arraché des aveux à des hommes qui ressemblaient à de gentils garçons, à d'honnêtes pères de famille ou à d'adorables grands-papas. En réalité, il s'agissait de monstres coupables d'actes d'une incroyable cruauté. Quand on les voyait fabriquer des chaussures dans un atelier, vendre du pain derrière un comptoir ou s'occuper d'animaux dans un champ, il était difficile de les croire capables de tels crimes. En revanche, dès qu'on apercevait Nicholas, on n'avait pas le moindre doute sur sa nature profonde. — Le plus grand trophée de tous ! siffla-t-il en tendant un poing fermé. Et il est pour moi ! Kahlan entendit à peine les propos du sorcier. En elle, le pouvoir n'attendait plus qu'un ordre pour se déchaîner. Elle se tenait devant l'homme qui avait pris pour otages d'innocents citadins. Le sorcier qui amenait la mort et la souffrance dans son sillage. L'ennemi qui les tuerait, Richard et elle, s'il en avait l'occasion. Kahlan saisit au vol le poignet du Chapardeur. Le sorcier se pétrifia. Soudain, le firmament piqueté d'étoiles parut plus distant et glacé que jamais. Nicholas se tendit, comme s'il songeait à dégager son bras. Mais il était trop tard. Il n'avait pas une chance. Il était à elle ! Le temps appartenait à l'Inquisitrice. Les soldats qui accouraient de partout n'arriveraient pas à temps pour sauver le Chapardeur. L'officier au nez crochu était beaucoup plus près, mais lui aussi serait impuissant. Le temps se figeait. Kahlan en devenait la maîtresse. Nicholas ne lui échapperait pas. Qu'importait ce que lui feraient ensuite les soldats ? Pour le moment, rien ne comptait, à part accomplir sa mission. Cet homme devait être éliminé. Cet ennemi n'avait plus le droit de vivre. Au nom de l'Ordre Impérial, il avait envahi un pays, puis torturé et assassiné ses habitants. Ce n'était plus vraiment un homme, mais un monstre créé par la magie pour détruire les alliés de Kahlan. Totalement maléfique, il était un outil entre les mains de Jagang. Et il menaçait la vie de Richard. Le pouvoir de l'Inquisitrice exigeait qu'elle le libère. Toutes les émotions s'effacèrent de l'esprit de Kahlan. Elle oublia la peur, la colère, la haine et l'horreur. Tout ce qui pouvait faire obstacle entre sa logique et elle s'était volatilisé. En cet instant où le temps arrêtait son vol comme si la montée du pouvoir en elle le tétanisait, Kahlan éprouvait une détermination inébranlable. Toutes les barrières cédèrent devant sa magie. En un éclair, alors qu'elle sondait les yeux de fouine du sorcier, son pouvoir devint tout ce dont elle avait encore conscience. Comme elle l'avait fait en des dizaines d'occasions, l'Inquisitrice cessa de le brider et se laissa emporter par le flot tumultueux de sa violence. Alors qu'elle aurait dû sentir jaillir d'elle une force impitoyable, elle ne capta qu'un vide terrifiant. Pourtant, son pouvoir aurait déjà dû être en train d'investir et de détruire l'esprit de cet homme. Mais rien ne se passait. Kahlan écarquilla les yeux et cria de douleur comme si un couteau à la lame chauffée au rouge lui déchirait les entrailles. Puis elle capta l'intrusion dans son âme d'une entité étrangère plus malfaisante que tout ce qu'elle avait jamais imaginé. La douleur devint une souffrance mentale insoutenable. Quelque chose déchiquetait son esprit de l'intérieur. Elle tenta en vain de crier. Dans le silence de mort de cette nuit d'encre, elle crut entendre les échos d'un rire se répercuter à l'infini dans son âme.

Chapitre 58

Richard ouvrit les yeux. En un clin d'œil, il se sentit parfaitement réveillé – avec en prime une horrible lucidité. Tous les poils de sa nuque étaient hérissés. Ses cheveux semblaient vouloir se dresser sur sa tête, et son cœur battait la chamade. Il se leva d'un bond. Surprise, Cara sursauta et lui prit aussitôt le bras, comme si elle craignait qu'il s'écroule. — Seigneur Rahl, que se passe-t-il ? Vous allez bien ? Dans la cave silencieuse, tous les regards se braquèrent sur le Sourcier. — Dehors ! cria-t-il. Prenez vos affaires et sortez ! Tout le monde dehors ! Richard ramassa son sac. Il ne vit pas Kahlan, mais repéra son paquetage et s'en empara aussi. Un instant, il se demanda s'il était en train de rêver. Ou au moins, si le sentiment d'urgence qu'il éprouvait venait des lambeaux d'un cauchemar que son esprit n'aurait pas encore évacué. Non, c'était bien réel. D'abord déconcertés par l'ordre de Richard, les hommes s'étaient levés et récupéraient toutes les affaires qui leur tombaient sous la main – qu'elles leur appartiennent ou pas. — Vite ! cria Richard en poussant quelques Bandakars vers la sortie. Ne traînez surtout pas ! Comme si une entité invisible le frôlait, il avait la chair de poule et tous ses poils continuaient à se hérisser. — Vite ! beugla-t-il. Les Bandakars s'engagèrent dans l'escalier obscur. Affolée par le comportement des humains, Betty se glissa entre les jambes du Sourcier et s'attaqua aux marches. Richard sentit que Cara était derrière lui. Il était tendu comme si la foudre était sur le point de le frapper. Où sont Kahlan et Jennsen ? demanda-t-il. — Dehors, répondit la Mord-Sith. — Parfait. Allons-y ! Alors qu'il atteignait le haut de l'escalier, le souffle d'une explosion, venant du sous-sol, projeta Richard au sol. Également déséquilibrée, Cara lui tomba dessus. La cave était en feu, et la lueur orange des flammes dansait dans la cage d'escalier. Richard prit Cara par le bras et lui fit franchir la porte ouverte. Au moment où ils émergeaient à l'air libre, le bâtiment entier s'embrasa. En quelques secondes, il commença de s'écrouler. Évitant des débris enflammés, la Mord-Sith et son seigneur s'enfuirent à toutes jambes. Quand ils furent assez loin du bâtiment en feu, Richard sonda la ruelle pour s'assurer qu'on ne leur avait pas tendu une embuscade. Ne repérant pas de soldats, il fit signe à ses hommes de prendre encore plus de distance avec le « palais » incendié. — Nous ne pouvons pas rester ici, dit-il à Anson. Nicholas connaît notre position. Des soldats vont venir voir ce qui se passe. Il faut nous dépêcher. Richard n'apercevait Kahlan nulle part, et ça l'inquiétait de plus en plus. Soudain, il vit Jennsen, Owen et Tom débouler dans la ruelle et courir vers lui. À leur expression, il comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas. — Où est Kahlan ? demanda-t-il en prenant le bras de sa sœur. — Richard, je… La jeune femme éclata en sanglots. Lui aussi en larmes, Owen tendit au Sourcier un flacon et une feuille de parchemin. — Que se passe-t-il ? demanda Richard à Tom, le seul qui ne pleurnichait pas. — Nicholas a trouvé l'antidote, et il a proposé un marché… Le flacon en échange de la Mère Inquisitrice. Nous avons tenté de l'arrêter, seigneur Rahl. Je vous jure que c'est vrai ! Mais elle n'a rien voulu écouter. Elle tenait à récupérer le flacon et à en finir avec le sorcier. Quand vous aurez bu l'antidote, et si elle ne parvient pas à neutraliser le Chapardeur, elle espère que vous viendrez à son secours. » Quand cette femme a une idée dans la tête, il est impossible de la lui enlever. Mais vous devez le savoir, seigneur… Dans ce domaine, Richard avait pas mal d'expérience, en effet… Le toit de l'immeuble venait de céder, ajoutant des craquements sinistres aux rugissements des flammes. — Seigneur Rahl, dit Owen en brandissant le flacon, elle a agi pour vous. Buvez avant qu'il soit trop tard, sinon, elle se sera sacrifiée pour rien. Richard retira le bouchon du flacon. Le liquide sentait bien la cannelle, mais quand il le goûta, il ne reconnut absolument pas le goût épicé de l'antidote. — C'est de l'eau aromatisée, dit-il en regardant sa sœur et le Bandakar. — Quoi ? s'écria Jennsen. — De l'eau avec un peu de cannelle ! (Richard vida le flacon sur le sol.) Ce n'est pas de l'antidote ! Elle s'est livrée à Nicholas pour rien ! Jennsen, Tom et Owen en restèrent muets de consternation. Richard éprouva un étrange détachement. Ainsi, tout était terminé. Pour lui, la partie s'arrêtait là. Il lui restait un peu de temps pour faire ce qui s'imposait, puis il pourrait poser son fardeau et se reposer à jamais. — Fais-moi voir ce message, dit-il à Owen. Le Bandakar tendit la feuille au Sourcier, qui n'eut aucun mal à lire grâce à la lueur des flammes. Sous le regard de ses compagnons, il prit le temps de bien s'imprégner du message. Puis il baissa les bras. Cara lui arracha la feuille et lut à son tour. Richard regarda le bâtiment qui finissait de s'écrouler. — Comment Nicholas a-t-il su que nous venions chercher l'antidote ? Il a laissé une heure à Kahlan pour le rejoindre sur un pont, à l'est d'ici. Comment connaissait-il notre position ? — C'était peut-être un bluff, dit Cara. Il a sûrement rédigé la note il y a des jours, en tentant de nous impressionner avec sa « prescience ». — C'est possible… (Richard tendit un bras derrière lui.) Mais comment expliquer l'incendie ? — La magie ? avança Jennsen. Quelle que soit l'explication, Richard n'aimait pas du tout que le Chapardeur ait toujours une bonne longueur d'avance sur lui. — Comment avez-vous su qu'il allait incendier l'immeuble ? demanda Cara. — Je me suis réveillé en sursaut. Ma migraine avait disparu, et j'ai pensé que nous devions sortir de là en vitesse. — Donc, votre don a fonctionné ? — On dirait bien… Parfois, il m'avertit d'un danger… Richard aurait aimé mieux contrôler cette particularité de sa magie. Cela dit, il pouvait se féliciter de son existence, car sans elle, ses compagnons et lui auraient péri dans les flammes. — Vous pensez que Nicholas est près de nous ? demanda Tom, les yeux plissés pour mieux sonder la nuit. Il savait où nous étions, et il a incendié le bâtiment ? — C'est ça, mais il n'est pas si près que ça. Un sorcier peut déchaîner son feu de très, loin. De plus, je ne suis pas un expert en magie, et il a peut-être utilisé un autre sort pour faire jaillir des flammes à distance. (Richard se tourna vers Owen.) Conduis-moi à l'endroit

où tu as caché l'antidote. Là où était Nicholas quand tu l'as vu… Sans hésiter, le Bandakar se mit en chemin, et tous ses compagnons le suivirent. — Tu crois que Kahlan sera là ? demanda Jennsen à son frère. — Il n'y a qu'une façon de le savoir… Quand ils atteignirent le fleuve, hors d'haleine pour avoir marché trop vite, Richard fut furieux de constater la disparition du pont. Owen et quelques citadins l'informèrent qu'il y en avait un autre, plus loin vers le nord. Le groupe repartit, suivant la route qui serpentait le long du cours d'eau. Alors que le pont n'était plus très loin, des soldats jaillirent d'une rue latérale. Arme au poing, ils beuglaient le cri de guerre des soudards de l'Ordre Impérial. Une note métallique retentit à l'instant où Richard dégaina son épée. La magie ne se manifesta pas. Par bonheur, le Sourcier savait se battre sans son aide. Son premier coup fendit en deux le torse d'un soldat en cuirasse. Avant même que le type se soit écroulé, Richard se retourna et décapita un deuxième attaquant qui menaçait de le frapper dans le dos. D'un coup de coude, Richard écrasa la trachée-artère d'un soudard qui tentait une attaque latérale. Puis il embrocha un nouvel attaquant et fit face à un autre… Tom lardait les soldats de coups de couteau et l'Agiel de Cara faisait comme toujours des ravages. Un instant, les cris de douleur assourdirent Richard et ses frères d'armes. Puis le silence revint. Avant que les Bandakars ou Jennsen aient pu esquiver un geste, Richard, Tom et Cara avaient éliminé la menace. Sans même reprendre leur souffle, ils repartirent en direction du pont. Les deux gardes postés devant parurent stupéfaits de voir des gens courir vers eux. Sans doute parce que les Bandakars ne leur avaient jamais posé de problème, ils ne songèrent même pas à se mettre en position de combat. Brandissant l'épée qu'il avait cachée dans son dos, Richard transperça le cœur du premier homme et égorgea proprement le second. À la tête de son groupe, il traversa le pont et s'engagea dans le labyrinthe de rues qui serpentaient entre les amas de bâtiments. À chaque intersection, Owen indiquait au Sourcier la direction du bâtiment où, à la place de l'antidote, il avait découvert un message de l'« empereur » Nicholas le Chapardeur. Soudain, le Bandakar prit Richard par le bras et le força à s'arrêter. — Seigneur Rahl, à l'intersection, devant nous, il faudra prendre à droite. Cette rue donne sur une place où les citadins aiment à se réunir. Au fond de cette place se dresse un bâtiment beaucoup plus grand que la moyenne. C'est celui où réside Nicholas. Sur le côté, une étroite ruelle donne accès à l'arrière de cet édifice. C'est par là que je suis passé, la première fois. — Très bien… On continue ! Sans s'assurer que ses hommes le suivaient, le Sourcier repartit en prenant garde à raser les murs. Il passa devant une boulangerie – mais il était trop tôt pour que l'artisan soit déjà à son travail –, atteignit le bout du bâtiment et découvrit comme prévu la cour où était réunie une petite foule. Les citadins regardaient les ruines du grand bâtiment qu'avait décrit Owen. Un incendie l'avait ravagé, et il n'en restait plus qu'une charpente carbonisée. — Par les esprits du bien…, murmura Jennsen, horrifiée. Elle se plaqua une main sur la bouche pour ne pas dire tout haut ce que tout le monde pensait tout bas. Enfin, presque tout le monde. — Kahlan n'était pas là-dedans, dit Richard. Nicholas ne l'aurait pas capturée pour la tuer ainsi. — Dans ce cas, qui a fait ça ? demanda Anson. Et pourquoi ? Richard regarda un moment la fumée noire qui montait des ruines. — C'est l'œuvre de Nicholas, dit-il. Une façon de me faire savoir qu'il tient Kahlan et que je ne la retrouverai pas. — Seigneur Rahl, dit Cara, nous devrions partir d'ici… Dans les ombres, autour du bâtiment détruit, Richard venait de repérer les innombrables soldats qui se cachaient de leur mieux, attendant de fondre sur d'éventuelles proies. — Je m'en doutais…, souffla Owen. C'est pour ça que je nous ai fait prendre un chemin détourné. Vous voyez la voie que surveillent ces hommes ? C'est celle qui prolonge directement le pont… — Comment peuvent-ils toujours savoir où nous sommes et ce que nous faisons ? demanda Jennsen. Cara prit Richard par la manche et le tira en arrière. — Ces soldats sont trop nombreux, et il peut y en avoir d'autres qui attendent derrière eux… Il faut partir. À contrecœur, le Sourcier dut reconnaître que la Mord-Sith avait raison. — Des hommes nous attendent, lui rappela Tom. Et beaucoup d'autres vont arriver. Où était Kahlan ? se demanda Richard. Comprenant qu'il n'apprendrait rien de plus sur la place, il se laissa entraîner en arrière par Cara.

Chapitre 59

Sous le firmament constellé d'étoiles, Richard mobilisa toute sa volonté pour se tenir bien droit devant les hommes massés autour de lui à la lisière de la forêt de chênes. Quelques Bandakars tenaient des bougies afin que tout le monde puisse bien voir. Lorsqu'ils lanceraient l'assaut sur Hawton, dans quelques heures, l'aube se serait levée. Richard n'avait plus qu'un désir, avant de tirer sa révérence au monde : investir la cité et sauver Kahlan. Mais s'il ne voulait pas gaspiller sa dernière chance, il devait mettre tous les atouts de son côté. La majorité de ses hommes n'avait jamais livré une véritable bataille. Les résistants de Witherton avaient participé à l'incendie des dortoirs et à quelques escarmouches. Ceux de Northwick, où Richard avait rencontré le Sage, avaient dû éliminer les soldats qui n'avaient pas consommé de ragoût empoisonné. Les « grévistes de la faim » s'étaient révélés fort peu nombreux. Cela dit, les Bandakars avaient bien joué leur rôle. Ces conflits mineurs mais sanglants avaient renforcé la détermination des compatriotes d'Owen, leur montrant qu'on pouvait lutter pour sa liberté et exercer un plein contrôle sur son avenir. Mais aujourd'hui, tout était différent. À Hawton, l'affrontement aurait des proportions inconnues des Bandakars. D'autant plus que la plupart des habitants s'étaient ralliés à l'Ordre. Du coup, il ne faudrait espérer aucune aide de ce côté-là. S'il avait eu plus de temps, Richard aurait sans doute imaginé un plan capable de réduire peu à peu l'avantage numérique de l'adversaire. Mais le « peu à peu » ne collait pas, car il y avait urgence. C'était maintenant ou jamais… Debout face à ses hommes, le Sourcier devait trouver les mots adéquats pour leur gonfler le moral. Hélas, il avait du mal à se concentrer sur autre chose que la libération de Kahlan. Afin d'avoir une chance de réussir, il oublia momentanément sa femme et se concentra sur sa tâche actuelle. — J'aurais aimé que ça ne se passe pas ainsi, dit-il. J'espérais trouver une solution telle que le feu ou le poison, afin qu'aucun d'entre vous ne soit blessé. Mais ce n'est pas possible. Nicholas sait que nous sommes ici. Si nous fuyons, ses hommes nous poursuivront. Certains d'entre nous s'échapperont peut-être… *provisoirement*… — Nous ne voulons plus fuir, dit Anson. — C'est exact, confirma Owen. Nous avons appris que fuir et se cacher est encore plus douloureux, au bout du compte… — C'est bien vu, mais aujourd'hui, certains d'entre nous risquent de mourir, vous devez le savoir. Et avec de la malchance, nous y resterons tous ! S'il y a parmi vous des hommes qui ne veulent pas se battre, qu'ils le disent. Une fois lancés dans l'action, nous dépendrons les uns des autres… Les mains croisées dans le dos, Richard passa ses « troupes » en revue. Avec la pénombre, il n'était pas facile de distinguer les traits des combattants. Surtout avec une vue défaillante… Le Sourcier n'en avait plus pour très longtemps… Ses vertiges empiraient, et rien ne s'arrangerait plus… jusqu'à la fin. S'il voulait sauver Kahlan, il allait devoir agir vite, avec ou sans les Bandakars. Aucun homme ne déclarant qu'il voulait abandonner, le Sourcier reprit son exposé : — Nous devons approcher des chefs pour deux raisons. *Primo*, savoir où est Kahlan. *Secundo*, éliminer les officiers pour que les soldats soient désorganisés. » Vous êtes tous armés, à présent, et nous vous avons formés du mieux possible, compte tenu du peu de temps dont nous disposions. Mais vous devez savoir une chose de plus : vous aurez peur… et moi aussi. » Pour surmonter cette peur, vous devrez puiser dans votre colère. — Notre colère ? répéta un des hommes. Comment être furieux quand on meurt de peur ? — Ces hommes ont violé vos femmes, vos sœurs, vos mères, vos filles, vos voisines… Pensez-y quand vous serez face à eux. Ils ont déporté presque toutes vos femmes, et vous savez pourquoi. Pour vous faire courber l'échine, ils ont torturé des enfants. Imaginez la terreur de ces pauvres petits tandis qu'ils agonisaient, couverts de sang. Une authentique fureur fit vibrer la voix de Richard. — Pensez à tout ça lorsque vous verrez ces bouchers avancer vers vous comme à la parade. Ces hommes ont tué des innocents – vos familles, vos amis, tous ceux que vous aimez. Faites-leur payer ces crimes quand vous en aurez l'occasion. » Des Bandakars ont été déportés, d'autres sont réduits en esclavage. Des milliers pourrissent sous la terre. Ne l'oubliez pas lors du combat final. » Il ne s'agit pas d'un conflit d'opinion – une divergence de points de vue qui pourrait se régler à l'amiable. Vous n'avez pas à vous interroger sur la légitimité de vos actes. Il s'agit de châtier des violeurs, des tortionnaires et des meurtriers. Richard se campa face à ses hommes. — N'oubliez rien de tout ça quand vous affronterez ces chiens. (Il se tapa du poing sur la poitrine.) Et lorsque vous les combattrez, faites-le avec un cœur gonflé de haine. Luttez avec la haine en vous, et tuez haineusement. Ils ne méritent rien de mieux. Un lourd silence tomba sur les résistants. Bouillant de rage et de haine, Richard, lui, avait hâte de passer à l'action. Il ignorait où était Kahlan, mais il avait l'intention de la trouver et de la libérer. Il comprenait pourquoi elle avait agi, et il aurait été le dernier à l'en blâmer, sachant quel genre de femme elle était. Elle l'aimait autant qu'il l'aimait, et elle avait pris les risques qu'il aurait pris à sa place. Raison de plus pour ne pas la laisser tomber. Il était sa seule chance de survivre. Et dire qu'elle avait joué cette partie pour rien ! L'antidote n'était que de l'eau, et plus rien n'arrêterait le poison. Richard dévisagea ses « guerriers » et fut ému de constater qu'ils étaient suspendus à ses lèvres. Cherchant une conclusion à la hauteur de l'événement, il se souvint des mots gravés sur le socle de la statue, au sommet du col. La Huitième Leçon du Sorcier : « *Talga Vassternich* ». Richard Rahl, chef de l'empire d'haran – une terre qui luttait pour sa survie – traduisit ces mots à l'attention des Bandakars : — Méritez votre victoire… L'aube se levait à peine quand les attaquants entrèrent dans la ville. Tout le monde était là, sauf Jennsen, car Richard lui avait interdit de participer à l'opération. En partie parce qu'elle était physiquement moins solide que les hommes, mais surtout parce que sa jeunesse et sa beauté en feraient une cible. Le viol était une arme de choix

pour les soudards de l'Ordre, qui en faisaient un usage quasi mystique. Un trophée comme Jennsen les fascinerait, c'était évident. Avec Cara, c'était différent. Véritable guerrière professionnelle, elle était la plus dangereuse du groupe, à part Richard. Jennsen n'avait pas été ravie qu'on la relègue à l'arrière, mais elle avait compris les motivations de Richard et ne voulait pas lui donner des raisons supplémentaires de s'inquiéter. Betty et elle étaient donc restées dans la forêt. Un homme envoyé en éclaireur parce qu'il connaissait bien la ville sortit d'une rue latérale. Richard et ses compagnons le rejoignirent en longeant les murs, afin de rester hors de vue. — Je les ai trouvés, dit l'homme, le souffle un peu court. Il tendit un bras vers la droite. — Combien d'hommes ? — Toute la garnison, seigneur Rahl. C'est là qu'ils dorment. Ils y sont toujours, comme vous l'aviez prévu, et pas encore réveillés. Le quartier qu'ils ont annexé compte plusieurs bâtiments administratifs… (L'éclaireur hésita un instant.) J'ai des nouvelles… désagréables. Les citadins protègent les soldats de l'Ordre. Richard se passa une main dans les cheveux. Il devait se concentrer pour ne pas tousser, et tenir debout devenait de plus en plus difficile… — Que veux-tu dire ? demanda-t-il à l'éclaireur. — Un cordon de citadins entoure l'endroit où sont cantonnés les soldats. Ces gens sont là pour défendre les hommes de l'Ordre… contre nous. Leur but est d'empêcher une attaque. — Je vois…, fit Richard, visiblement furieux. (Il se tourna vers ses guerriers.) Écoutez-moi bien ! Nous nous sommes unis pour combattre le mal. Tous ceux qui se rangent dans le camp ennemi, même passivement, ont pour objectif le triomphe de l'injustice. — Seigneur, dit un homme, mal à l'aise, faut-il comprendre que nous devrons recourir à la violence si des *civils* se mettent sur notre chemin ? — Quel est le but de ces gens ? Nous empêcher d'éliminer l'Ordre Impérial. Parce qu'ils détestent la vie, ils préfèrent l'esclavage à la liberté. Plus déterminé que jamais, le Sourcier développa son raisonnement. — J'affirme que toute personne qui protège nos ennemis et tente de les maintenir au pouvoir s'est engagée dans le camp du mal. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Si ces civils essaient de nous empêcher d'agir, nous devrons les tuer. — Mais ils n'ont pas d'armes, objecta un Bandakar. — Oh que si ! Ils en sont bardés ! Leurs armes sont des idées maléfiques qui visent à réduire le monde en esclavage. Si ces idées triomphent, nous mourrons tous ! » Sauver vos familles et vos amis – et, au bout du compte, limiter les pertes – implique d'écraser impitoyablement l'adversaire. Une fois que c'est fait, la paix peut s'installer. Si ces gens tentent de s'opposer à nous, c'est pour permettre à des meurtriers de continuer de faire régner la terreur. Civils ou non, ils doivent être pris pour ce qu'ils sont : des serviteurs du mal. » S'ils se dressent sur votre chemin, tuez-les ! Il y eut un long moment de silence. Puis Anson se tapa du poing sur la poitrine. — La haine au cœur, et pas de quartier ! — Pas de quartier et la haine au cœur ! répétèrent les Bandakars en imitant le salut martial d'Anson. — On y va ! lança Richard. Ils sortirent de l'ombre des bâtiments et chargèrent. Dès qu'ils les entendirent, les citadins massés au bout de la rue se retournèrent. D'autres habitants, des deux sexes, vinrent se placer devant les bâtiments annexés par l'Ordre Impérial. Ces « défenseurs » semblaient particulièrement mal organisés. — Non à la guerre ! Non à la guerre ! Non à la guerre ! entonnèrent-ils en chœur. — Écartez-vous ! cria Richard en approchant. Ce n'était plus l'heure de négocier. Le succès de l'attaque dépendait essentiellement de sa soudaineté. — Écartez-vous ! répéta le Sourcier. Il n'y aura pas d'autres avertissements. Laissez-nous passer ou mourez ! — Assez de haine ! Assez de haine ! crièrent les défenseurs en se prenant par le bras. S'ils avaient mesuré la haine qui bouillonnait en Richard, ces gens auraient détalé comme des lapins. Il dégaina l'Épée de Vérité. La colère de l'arme ne déferla pas en lui, mais la sienne suffisait largement. Il ralentit un peu le pas. — Filez d'ici ! cria-t-il aux citadins. Une femme aux courts cheveux bouclés fit un pas en avant. Empourprée de fureur, elle brandit le poing et cria : — Assez de haine ! Non à la guerre ! Sans s'arrêter, alors qu'un cri de guerre montait du fond de sa gorge, Richard abattit son arme, décapitant la femme et coupant en même temps le bras qu'elle levait. Un geyser de sang aspergea les citadins massés derrière elle. Ils continuèrent à hurler leurs slogans dépourvus de sens. Un homme commit l'erreur de vouloir arracher sa lame au Sourcier. Il mourut le cœur transpercé avant d'avoir compris ce qui lui arrivait. Les Bandakars de Richard chargèrent impitoyablement. Avec pour seules armes des idées malfaisantes, les citadins de Hawton ne purent opposer aucune résistance. Blessés, mutilés ou tués, ils tombaient comme des mouches. Certains hommes tentèrent quand même de combattre à mains nues. L'acier des attaquants eut vite raison d'eux. Comprenant que défendre les soldats de l'Ordre allait leur coûter la vie, les citadins survivants s'éparpillèrent en criant des insultes à Richard et à ses hommes. Les guerriers du Sourcier continuèrent leur charge en direction des bâtiments. Les soudards qui se tenaient devant comprirent qu'ils allaient devoir se défendre eux-mêmes, puisque les habitants de la cité n'avaient pas arrêté l'ennemi. Les hommes de l'Ordre cantonnés dans l'Empire bandakar avaient l'habitude de massacrer des victimes impuissantes. Depuis plus d'un an, ils n'avaient plus participé à une véritable bataille. Richard fut le premier à entrer au contact, Cara un pas derrière lui, sur sa droite, et Tom dans la même position sur sa gauche. Les premiers soldats tombèrent avant d'avoir dégainé leur arme. Les autres tentèrent de résister, mais ils avaient perdu l'ardeur indispensable aux véritables guerriers. Richard avait le sentiment d'affronter des statues. Lents et patauds, ces « combattants » frappaient alors qu'il était déjà loin d'eux et n'avaient même pas le réflexe de s'écarter quand il les taillait en pièces. Virevoltant entre eux, il les désorientait, puis les égorgeait ou les éventrait comme à l'entraînement. Certains furent décapités avant de s'être avisés qu'un danger les menaçait. Le Sourcier se battait avec une remarquable économie de mouvements. Chacun de ses gestes était court et précis, et ses coups tuaient presque chaque fois. Au combat, son but n'était pas de montrer à ses adversaires qu'il était meilleur qu'eux. Les abattre lui suffisait amplement. Il ne leur donnait jamais une chance de ferrailler, les mettant aussi vite que possible hors d'état de nuire. Le ballet mortel qu'il dansait à ces moments-là n'avait qu'un objectif : tuer. Son devoir, son désir et sa volonté se résumaient à cela. Les soldats de l'Ordre n'étaient pas préparés à un tel déferlement de violence. Stimulés par ce spectacle, les Bandakars faisaient des merveilles. Quand il repéra un officier, Richard le désarma prestement et lui plaqua la pointe de son épée sur la gorge. — Où sont Nicholas et la Mère Inquisitrice ? L'homme tenta de saisir le bras du Sourcier. Une très mauvaise idée. D'un mouvement du poignet, Richard lui ouvrit la gorge d'une oreille à l'autre. Puis il se tourna pour faire face à un soldat qui l'attaquait par-derrière. Une parade, une contre-attaque, et l'homme tomba à la renverse, le cœur transpercé. Les défenseurs perdaient régulièrement du terrain. Hélas, d'autres soldats sortirent des bâtiments. Mieux équipés que leurs camarades, ils semblaient aussi beaucoup mieux entraînés. Des tueurs redoutables… Richard croisa le fer avec tous les hommes susceptibles d'être des officiers. Avant de les tuer, il leur posa la même question qu'au premier type, mais n'obtint pas de réponse. Personne ne savait – ou ne voulait dire – où étaient le Chapardeur et son otage. Richard devait combattre ses vertiges, souvent plus dangereux pour lui que les soldats ennemis. En se concentrant sur la danse avec les morts et tout ce que son arme lui avait appris, il parvenait à neutraliser les effets du poison. Mais ce petit miracle ne durerait pas, et il le savait très bien. Les exploits

des Bandakars le surprenaient. Comme des guerriers expérimentés, ils s'épaulaient sans cesse les uns les autres et cette tactique leur permettait de limiter énormément les pertes. Mais il y en avait quand même, comme Richard le constata en regardant autour de lui. La surprise était plutôt du côté de l'ennemi, qui se faisait littéralement massacrer. Les soldats de l'Ordre n'avaient pas le dixième de la détermination des Bandakars. Habitués à vaincre sans péril, les hommes de Jagang étaient des bandits et des pillards, pas de véritables militaires. Face à des victimes qui relevaient enfin l'échine, ils luttaient de manière désordonnée, chacun songeant surtout à sauver sa propre peau. Les hommes du Sourcier, au contraire, combattaient pour un objectif supérieur. Richard entendit Cara l'appeler. Il pensa d'abord qu'elle était en difficulté, mais en tournant la tête, il vit qu'elle avait capturé un officier. L'homme était à genoux, et elle le tenait d'une main par ses cheveux noirs crasseux. De l'autre, elle lui plaquait son Agiel sur la gorge. — Dis-le à mon seigneur ! cria la Mord-Sith quand elle aperçut Richard. — Je ne sais pas où ils sont ! Folle de rage, Cara abattit son Agiel sur la nuque de l'homme. Il vacilla, les bras tremblants et le souffle coupé par la douleur fulgurante. Les yeux révulsés, il faillit basculer en arrière mais la Mord-Sith le retint par les cheveux. — Parle ! — Ils sont partis…, marmonna le prisonnier. Nicholas a quitté la ville cette nuit. Il y avait une femme avec lui, mais j'ignore qui c'est. Richard s'agenouilla et prit l'homme par le devant de sa chemise. — À quoi ressemblait-elle ? — Des cheveux longs…, répondit l'officier, à demi inconscient. — Où sont-ils allés ? — Ne sais pas… Partis… Vite… — Qu'a dit Nicholas avant son départ ? L'homme recouvra un peu ses esprits. — Il savait que vous attaqueriez à l'aube. Il m'a même indiqué le chemin que vous suivriez en ville. Richard eut du mal à en croire ses oreilles. — Comment pouvait-il détenir ces informations ? L'officier hésita. Mais Cara leva son Agiel, lui déliant instantanément la langue. — Je n'en sais rien… Nicholas m'a dit combien d'hommes vous auriez, quand vous attaqueriez, et quel chemin vous emprunteriez en ville. Il m'a ordonné de mettre en place un cordon de civils pour nous protéger. J'ai convoqué nos plus fidèles alliés, et je leur ai dit que vous vouliez nous tuer – pour le plaisir de faire la guerre. — Où Nicholas a-t-il emmené cette femme ? — Je l'ignore ! Il est parti à la hâte, cette nuit. C'est tout ce que je sais. — Si tu étais averti de l'attaque, pourquoi ne pas avoir prévu une meilleure défense ? — Qui vous dit que je ne l'ai pas fait ? Nicholas m'a chargé de défendre la ville, et je l'ai assuré qu'une petite force comme la vôtre ne nous vaincrait pas. Quelque chose clochait, comprit Richard. — Pourquoi cette certitude ? L'homme sourit pour la première fois. — Parce que vous ne savez pas combien nous sommes en réalité… Dès que j'ai été prévenu de l'attaque, j'ai appelé des renforts. Vous entendez cette corne de guerre, dans le lointain ? Ils arrivent, et vous allez mourir ! — Pas avant toi…, lâcha froidement Richard. Sur ces mots, il transperça le cœur de l'officier. Pour être sûr d'avoir bien fait le travail, il imprima une torsion à la lame avant de la retirer du cadavre. — Nous devons sortir les hommes de ce traquenard, Cara ! La Mord-Sith et son seigneur coururent vers le champ de bataille. — On dirait qu'il est déjà trop tard, soupira soudain Cara. Des milliers d'hommes déboulaient de toutes les rues. Comment Nicholas avait-il connu leur plan à l'avance ? Quand ils l'avaient mis au point, il n'y avait pas l'ombre d'un coureur dans le ciel – et pas même une souris à trois cents pas à la ronde. C'était incompréhensible. — Par les esprits du bien ! souffla Cara, je n'aurais même pas cru que l'Ordre avait autant d'hommes dans tout l'Empire bandakar. Les hurlements de ces soldats perçaient les tympans de Richard. Sa vue se brouillait, il avait de plus en plus de mal à respirer, et le temps s'écoulait inexorablement. Il devait retrouver Kahlan. Vivre jusque-là, voilà ce que devait être son objectif ! Il siffla l'ordre du rassemblement. Tous les Bandakars survivants accoururent, Anson et Owen à leur tête. — Ils sont trop nombreux… Nous allons tenter une sortie. Pour le moment, restez groupés. Si nous parvenons à passer, dispersez-vous et retrouvons-nous dans la forêt. Cara sur un flanc et Tom sur l'autre, Richard chargea à la tête de ses hommes. Des milliers de soudards les encerclaient. Ils étaient si nombreux que le sol semblait bouger au rythme de leurs pas. Un peu avant que le Sourcier et son groupe arrivent au contact avec l'ennemi, des langues de flammes blanches s'abattirent sur les soldats de l'Ordre, les tuant par centaines. Des troncs d'arbre, des mottes de terre et des morceaux de corps humain volèrent dans les airs. Des têtes, des torses, des pieds ou des touffes de cheveux… Richard entendit derrière lui un rugissement familier. Se retournant, il vit qu'une boule de feu jaune volait vers lui en grossissant à mesure qu'elle approchait. Du Feu de Sorcier. Devenue blanche, la boule passa au-dessus de la tête du Sourcier et de ses hommes. Puis sa trajectoire s'infléchit, et elle alla exploser au milieu des lignes ennemies. Le Feu de Sorcier consumait tout ce qu'il touchait. Une seule étincelle suffisait à brûler jusqu'à l'os la jambe d'un homme. Et quand on était blessé, la mort venait immanquablement et dans des souffrances indicibles. Mais qui bombardait ainsi les soldats de l'Ordre ? En face de Richard et de ses hommes, les soudards tombaient comme des mouches. On eût dit qu'une lame géante les fauchait à toute vitesse. Mais qui était à l'origine de cette attaque ? L'heure des questions n'avait pas encore sonné. Pour l'instant, Richard et ses guerriers devaient s'occuper des soldats survivants. Ce ne fut pas trop difficile, car les hommes de Jagang, réduits au strict minimum, avaient perdu tout leur enthousiasme. Le feu continua à les massacrer. Les Bandakars en taillèrent un certain nombre en pièces, et des dizaines s'écroulèrent sans qu'une lame les ait touchés. Ils portaient une main à leur poitrine, poussaient un petit cri et tombaient raides morts. En quelques minutes, tout fut terminé. Stupéfiés et craignant que la mort s'en prenne à présent à eux, les Bandakars se massèrent autour de leur chef. Richard comprit que ses hommes n'avaient pas vu la scène de la même façon que lui. Par exemple, ils n'avaient pas pu repérer les boules de feu pendant qu'elles volaient. En revanche, ils avaient bien vu les hommes en flammes. À leurs yeux, ce retournement de situation avait tout d'un miracle. Richard repéra deux personnes debout à côté d'un bâtiment, un peu à l'écart du champ de bataille. Un homme de grande taille et une femme beaucoup plus petite. À cette distance, il ne pouvait pas distinguer leurs traits… S'appuyant sur Tom, car ses vertiges s'aggravaient, le Sourcier approcha des deux inconnus. — Bonjour, mon garçon ! s'écria Nathan quand Richard l'eut rejoint. Quel plaisir de te voir en bonne forme ! Anna fit au Sourcier un sourire débordant de tendresse et de bienveillance. — Vous n'imaginez pas à quel point je suis content de vous voir, dit Richard. (Il respirait le moins profondément possible, pour modérer la douleur.) Mais que faites-vous ici ? Et comment m'avez-vous trouvé ? — Selon toi, à quoi servent les prophéties, mon garçon ? demanda Nathan. Avec ses bottes montantes, son pantalon noir, sa chemise à jabot et sa cape en velours vert, le prophète en imposait fichtrement. Très surpris, Richard remarqua que son ancêtre portait une très jolie épée dans un magnifique fourreau. Pourquoi un homme capable de contrôler le Feu de Sorcier portait-il une arme si rudimentaire ? Et pourquoi venait-il de la dégainer sans raison apparente ? Anna poussa un petit cri quand une des citadines qui avaient décidé de protéger les soldats lui sauta dessus. Très grande et très mince, la femme semblait folle de rage et brandissait un couteau. — Vous êtes des meurtriers ! cria-t-elle. Vos cœurs débordent de haine ! Anna lança un sort pour se défendre. Bien entendu, son adversaire ne fut pas affectée, puisqu'elle était un Pilier de la Création. Nathan fit un pas en avant et transperça

le torse de la citadine avec sa lame. Une infinie surprise sur le visage, la folle furieuse tituba en arrière puis s'écroula. Anna baissa les yeux sur le cadavre, puis elle foudroya Nathan du regard. — Plutôt primaire, ta méthode… Je t'ai dit qu'ils étaient insensibles à la magie… Mais tu ne m'as pas cru, comme d'habitude. — Nathan, dit Richard, je ne comprends toujours pas comment… — Approche, mon enfant, dit Nathan en faisant signe à quelqu'un qui se tenait derrière le Sourcier. Jennsen accourut et se jeta dans les bras de son frère. — Je suis si contente de te voir ! s'écria-t-elle. J'espère que tu ne m'en voudras pas… Nathan est entré dans la forêt peu après ton départ. Je me suis souvenue que je l'avais déjà vu en D'Hara, au Palais du Peuple. Sachant qu'il est un Rahl, je lui ai parlé de nos problèmes. Anna et lui m'ont proposé leur aide, et nous sommes venus aussi vite que possible. Jennsen leva un regard inquiet sur Richard, qui la rassura en la serrant contre lui. — Tu as très bien agi, dit-il. Face à une situation imprévue, tu as su utiliser ton cerveau. La fièvre de la bataille étant retombée, Richard avait du mal à tenir debout. Voyant qu'il s'appuyait sur Tom, Nathan approcha et le soutint aussi. — J'ai cru comprendre que tu as des ennuis avec ton don ? Je pense pouvoir t'aider. — Je n'ai pas le temps. Nicholas le Chapardeur tient Kahlan. Je dois la trouver, sinon… — Ne te fais pas plus bête que tu l'es, coupa Nathan. Remettre les choses en place ne prendra pas longtemps. Si un sorcier ne t'aide pas – comme la dernière fois, tu te souviens ? – tu n'iras plus très loin. Entrons dans un de ces bâtiments, pour être tranquilles. En quelques minutes, j'en aurai terminé… Richard voulait retrouver Kahlan, mais il ne savait pas où chercher. S'en remettre à Nathan, un homme expérimenté, était terriblement tentant. Le vieil homme avait raison : sans aide, tout serait très vite terminé. En revanche, s'il reprenait le contrôle de son don, tout n'était peut-être pas perdu. Au moins pour Kahlan, qu'il aurait le temps de secourir… Jusque-là, il avait pensé demander de l'aide à Nicci. Mais un sorcier serait dix fois plus efficace qu'une magicienne. Personne n'était mieux qualifié pour remédier aux désordres provoqués par le don. — D'accord, mais il faudra que ça aille vite…, dit Richard. Nathan eut un sourire plein d'assurance – la marque des Rahl, disait-on. — Suis-moi. Cette affaire sera réglée en un clin d'œil. — Merci, Nathan, souffla Richard en emboîtant le pas au prophète.

Chapitre 60

Dans la pièce dépourvue de meubles, Richard s'était assis en tailleur face à Nathan. L'absence de sièges ne dérangeait pas le prophète, qui se satisfaisait totalement du parquet. Anna était là aussi, dans la même position que les deux hommes. Richard s'étonnait un peu que Nathan l'ait autorisée à venir. Personnellement, ça ne le dérangeait pas, et il se pouvait que son ancêtre envisage de demander de l'aide à la Dame Abbesse. Tous les autres attendaient dehors. Cara détestait ne pas avoir son seigneur à portée de vue, mais Richard l'avait convaincue qu'il se sentirait plus rassuré si elle montait la garde dehors pendant qu'il tentait de régler le problème de son don. Les volets des deux fenêtres étant tirés, une chiche lumière filtrait dans la pièce parfaitement silencieuse. Les mains sur les genoux, Nathan redressa bien le dos et inspira à fond. Par le passé, il avait déjà aidé Richard en lui révélant que les sorciers de guerre étaient très différents des autres. Au lieu de puiser le pouvoir au fond d'eux-mêmes, ils le généraient à travers leurs sentiments et leurs désirs. Richard avait eu du mal à saisir ce concept. Selon Nathan, son pouvoir dépendait spécifiquement de la colère. — Regarde-moi dans les yeux, dit le prophète. Richard comprit qu'il devait momentanément oublier son angoisse pour Kahlan. Contrôlant sa respiration pour ne pas tousser, il plongea son regard dans les yeux bleu azur du prophète. Un moment, il eut l'impression de sombrer dans un océan d'une infinie pureté. Sa respiration s'accéléra – pas de son propre fait – et il sentit plus qu'il les entendit les mots prononcés par le vieil homme. — Invoque la colère, Richard ! Invoque la rage ! Appelle la haine et la fureur ! Bien que sa tête tournât comme une toupie, Richard se concentra. Pour être furieux, il lui suffit de se rappeler que Nicholas avait capturé Kahlan. Il sentit une force étrangère en lui – comme s'il était en train de se noyer, et que quelqu'un ait essayé de lui tenir la tête hors de l'eau. Il dériva dans un endroit sombre et tranquille. Ici, le temps n'avait plus de sens. Le temps ! Il devait trouver Kahlan très vite. Sinon, elle n'aurait plus une chance. Le Sourcier s'ébroua. — Nathan, je suis navré, mais… Le prophète était trempé de sueur. Assise près de lui, Anna tenait la main gauche de Richard. Nathan lui serrait la droite. Les deux vieux complices semblaient accablés. — Que se passe-t-il ? demanda Richard. — Nous avons essayé, crois-moi… De toutes nos forces… Richard plissa le front. De quoi parlait son ancêtre ? Il venait juste de commencer. — Que veux-tu dire ? Et pourquoi renoncer si vite ? Nathan regarda Anna et soupira : — Nous nous acharnons depuis deux heures, mon garçon. — Quoi ? — Je crains qu'il n'y ait rien à faire, mon petit… Richard se passa nerveusement une main dans les cheveux. — De quoi parles-tu, Nathan Rahl ? Lors de notre première rencontre, tu m'as dit que pour un sorcier, régler les problèmes de ce type était un jeu d'enfant. Qu'il suffisait de rétablir l'harmonie du don… — C'est exact, mais ton don est… hum… On dirait qu'il forme un nœud coulant résolu à t'étrangler. — Mais tu es un sorcier ! Et Anna est une magicienne. À vous deux, vous en savez plus long sur le pouvoir que n'importe qui au monde, et ce depuis des milliers d'années ! — Richard, dit Anna, le problème, justement, c'est que tu es le premier sorcier de guerre depuis trois millénaires. Nous avons essayé, tu peux me croire… (La Dame Abbesse s'interrompit et repoussa en arrière une mèche de cheveux argentés.) Ton cas dépasse Nathan, même avec le soutien de mon pouvoir. Nous avons essayé toutes les méthodes connues, plus une ou deux de notre invention. Rien n'y a fait. Nous ne pouvons pas t'aider. — Alors, où en suis-je exactement ? — Ton don te tue, dit Nathan en baissant les yeux. Je ne sais pas pourquoi, mais il est entré dans une phase qui est impossible à contrôler… et mortelle. — Richard, souffla Anna, des larmes aux yeux, je suis navrée… — Ne vous en faites pas trop, dit le Sourcier à ses deux amis. Ce n'est pas très important. — Que veux-tu dire ? demanda Nathan, le front plissé. Richard se leva et dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber. — J'ai été empoisonné, et l'antidote n'existe plus… Il n'y a pas de remède. Navré, mais il me reste fort peu de temps. C'est un sale coup pour mon don : quelque chose d'autre me tuera avant lui. Anna se leva et prit le bras du Sourcier. — Richard, nous ne pouvons pas t'aider pour le moment, mais tu devrais te reposer pendant que nous réfléchissons à un moyen de… — Non, pas question de gaspiller le peu de temps qu'il me reste. Je dois sauver Kahlan. — Richard, dit Anna, au Palais des Prophètes, Nathan et moi avons attendu ta naissance pendant très longtemps. Ensemble, nous avons travaillé pour éliminer les obstacles qui risquaient de se dresser sur ton chemin. Les prophéties sont formelles : tu es essentiel pour l'avenir du monde. En fait, tu es le seul qui puisse réussir. Nous avons besoin de toi pour nous conduire à la bataille. » Nous ignorons ce qui cloche avec ton don. Mais tu dois rester ici, en attendant que nous ayons trouvé une solution. — Je ne vivrai pas assez longtemps pour ça. Ne voyez-vous pas ? Le poison me tue. Il y a trois phases, et je suis déjà entré dans la dernière. Bientôt, je serai aveugle. Et ensuite, je mourrai. Avant, je dois tout faire pour sauver Kahlan. Je ne vous conduirai pas au combat, mais si je l'arrache aux griffes de Nicholas, elle le fera à ma place. — Tu sais où elle est ? demanda Nathan. Richard s'aperçut que oui ! Pendant qu'il dérivait dans le lieu sombre et paisible où le prophète tentait de l'aider, il avait deviné où le Chapardeur avait conduit sa femme. Et il devait y aller tant que le sorcier y était encore. — Oui, je le sais… Richard ouvrit la porte et Cara, assise dans le couloir, se leva d'un bond. Quand elle interrogea son seigneur du regard, il secoua la tête, indiquant que son état ne s'était pas amélioré. — Nous devons partir, dit-il. J'ai deviné où Nicholas cache Kahlan. Il n'y a pas une minute à perdre. — Tu as deviné ? répéta Jennsen, qui tenait Betty par sa longe. — Oui. Il faut nous mettre en route. — Où est-elle ? demanda Jennsen. — Owen, dit Richard, tu te souviens du camp fortifié dont tu m'as parlé ? Celui que les soldats de l'Ordre ont construit quand ils s'inquiétaient pour leur sécurité ? — Oui, ce camp, non loin

de ma ville… — C'est ça ! Désormais, les soudards y enferment vos femmes. Je suis sûr que Nicholas est allé là-bas. Un camp fortifié, une garnison sur le qui-vive… De quoi pouvait-il rêver de plus ? — Comment allons-nous attaquer ? demanda Jennsen. — Nous verrons ça quand nous y serons, répondit Richard. Nathan rejoignit le Sourcier devant la porte. — Anna et moi allons vous accompagner, dit-il. Nous pouvons vous aider à sauver Kahlan, et en chemin, nous réfléchirons à une solution, au sujet de ton don. Richard posa une main sur l'épaule du prophète. — Il n'y a pas de chevaux dans ce pays. Si vous pouvez suivre le rythme, vous êtes les bienvenus, mais je ne ralentirai pas pour vous. J'ai peu de temps, et c'est pareil pour Kahlan. Nicholas ne la gardera sûrement pas longtemps dans ce camp. Après s'être reposé et avoir récupéré de l'eau et des vivres, il quittera sans doute l'Empire bandakar, et il deviendra très difficile de le dénicher. Le temps presse et il faudra voyager aussi vite que possible. Nathan baissa les yeux, l'air très déçu. Anna approcha de Richard et l'enlaça. — Nous sommes bien trop vieux pour emboîter le pas à des jeunes gens comme vous. Quand tu auras libéré Kahlan, reviens, et nous ferons notre possible pour t'aider. En t'attendant, nous travaillerons sur ton problème… Richard ne vivrait pas assez longtemps pour revenir, et il le savait. Mais il ne jugea pas utile de le préciser. — Très bien… Que savez-vous sur les Chapardeurs, l'un et l'autre ? Nathan se massa pensivement le menton. — Ce sont des voleurs d'âmes… Il n'existe aucune défense contre eux. Même moi, je serais impuissant… Richard estima qu'il n'y avait pas besoin d'en dire plus. — Cara, Jennsen et Tom, vous venez avec moi. — Et nous ? demanda Owen. Anson vint se camper près de son compatriote, et d'autres Bandakars approchèrent. — Je ne cracherai pas sur un peu d'aide… Mais la majorité de nos guerriers devrait rester avec Anna et Nathan. Les citadins de Hawton ont besoin qu'on leur explique les choses. Il faut qu'ils changent de point de vue pour s'adapter à l'évolution du monde, tout autour d'eux. Richard fit mine de partir, mais Nathan le prit par la manche. — Richard, pour autant que je sache, il est impossible de lutter contre un Chapardeur. Mais j'ai lu quelque chose dans un vieux grimoire, au temps où je vivais au Palais des Prophètes. — Je t'écoute… — Ces gens quittent parfois leur corps pour voyager en esprit… Richard réfléchit à la révélation du prophète. — Je m'en doutais… Depuis le début, je pense qu'il m'espionne à travers les yeux de gros oiseaux de proie appelés des coureurs… Si tu as raison, il doit quitter son corps quand il épie quelqu'un… Mais en quoi ça peut m'être utile ? — C'est le seul moment où les Chapardeurs sont vulnérables… Richard s'assura que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau. — Et comment dois-je m'y prendre pour lui tomber dessus quand son corps sera vide ? — Je n'en sais rien… Richard salua le vieil homme et franchit la porte. — Owen, combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre le camp fortifié ? — Il est à côté du chemin qui permettait de contourner la frontière. Plusieurs jours de marche seront nécessaires. Richard comprit pourquoi il n'avait pas vu le camp. Avec ses compagnons, il était passé par l'antique route tracée par Kaja-Rang… Normalement, il y en avait pour une bonne semaine de voyage. Mais il faudrait faire mieux que ça. — Nicholas a de l'avance sur nous, et il sera pressé de filer avec son trophée. En marchant vite et en nous reposant très peu, nous avons une chance d'arriver au camp à peine après lui. Mais nous devons partir tout de suite. — Nous n'attendons plus que vous, seigneur Rahl, dit Cara. Exactement comme Kahlan !

Chapitre 61

L'état de Richard s'aggravait un peu plus chaque jour. Mais il continuait d'avancer, motivé par son angoisse pour Kahlan. Presque nuit et jour, sous le soleil ou sous la pluie, les voyageurs avançaient d'un pas régulier. Pour ne pas perdre l'équilibre, Richard utilisait un bâton de marche qu'il avait taillé lui-même. Quand il se sentait sur le point d'abandonner, il se forçait à presser le pas afin de se souvenir qu'il n'avait pas le droit d'échouer. La nuit, le petit groupe dormait à peine quatre heures. Les Bandakars avaient du mal à suivre le rythme. Pas Cara et Jennsen, qui avaient l'habitude des marches forcées. Dans leur état de fatigue, les voyageurs parlaient le moins possible, histoire d'économiser leurs forces. Richard se forçait à progresser rapidement sans penser à l'avenir qui l'attendait. Son destin n'importait pas. L'essentiel était que chaque pas plus rapide que le précédent lui permettait de gagner du terrain sur Nicholas. Quand il cédait au doute, le Sourcier se répétait que Kahlan *devait* être vivante. S'il avait voulu la tuer, pourquoi le Chapardeur aurait-il attendu si longtemps ? Et s'il l'avait tuée, quelles raisons de fuir aurait-il eues ? De toute façon, Kahlan avait beaucoup plus de valeur vivante… En un sens, Richard se sentait plus libre que jamais. N'ayant plus à se soucier de sa santé, il pouvait s'imposer des efforts inhumains. Sans antidote, le poison finirait par le tuer. Et de toute manière, il n'existait pas de solution au problème posé par son don. Quoi qu'il arrive, Richard allait mourir, c'était une certitude. De temps en temps, il se demandait qui gagnerait la course : le poison ou la magie ? Les collines boisées étaient faciles à traverser, tout comme les plaines semées de fleurs et d'herbe bien grasse. La faune était fascinante. S'il n'avait pas été à l'agonie et fou d'angoisse pour Kahlan, le Sourcier aurait apprécié la beauté du paysage. Là, il n'y prêtait aucune attention. Le soleil disparaissait déjà à l'horizon, et la nuit ne tarderait plus. Quelques heures plus tôt, Richard avait abattu un daim avec son arc. Très doué, Tom avait dépecé l'animal en un clin d'œil. Les compagnons de Richard devaient manger, sinon, ils tomberaient d'épuisement. Bientôt, il faudrait s'arrêter pour cuire la viande et prendre un peu de repos. Owen rattrapa Richard et tendit un bras : — Regardez, seigneur Rahl… Le cours d'eau qui descend de cette colline coule en direction du camp… Notre objectif est au-delà de ces grandes collines, en direction des montagnes. Witherton, ma ville, n'est pas très loin sur la droite. Richard changea légèrement de direction pour avancer vers les bois qui naissaient au pied d'une colline en pente douce. Ils atteignirent le couvert des arbres juste au moment où le soleil sombrait derrière les montagnes. — Très bien, dit Richard, alors que ses compagnons et lui entraient dans une clairière, nous allons camper ici. Jennsen, tu vas rester avec Tom et les hommes. Faites cuire la viande pendant que je vais étudier les lieux avec Owen et Cara. Il faut bien que j'imagine un plan d'attaque… Quand le Sourcier s'éloigna, s'appuyant sur son bâton, Betty voulut le suivre, mais Jennsen s'empara au vol de sa longe. — Oh non ! tu restes là ! Richard n'a pas besoin que tu attires l'attention sur lui. — Seigneur Rahl, demanda Tom, que devons-nous vous préparer pour le dîner ? Richard avait envie de vomir à la seule idée de manger de la viande. Après une nouvelle tuerie, il avait besoin d'équilibre encore plus que d'habitude. Son don le tuait, mais s'il commettait des erreurs, la fin risquait d'être précipitée, et il n'aurait même pas le temps de sauver Kahlan. — N'importe quoi, à part de la viande… Par exemple du bannock, du riz, ou des haricots. Tom promit qu'il ferait le nécessaire. Richard emboîta le pas à Owen. Affichant une tristesse et un désarroi qu'il ne lui avait jamais vus, Cara lui posa une main sur l'épaule. — Vous tenez le coup, seigneur Rahl ? — Pour l'instant, répondit Richard, sans s'étendre sur le calvaire que lui infligeait le don – et sans préciser qu'il avait commencé à cracher du sang. Quand ils revinrent au camp, deux heures plus tard, la viande finissait de cuire sur une broche. Quelques hommes avaient déjà mangé les premiers morceaux, et ils dormaient à poings fermés. Richard était au-delà de la fatigue. Devant le camp, il avait senti que Kahlan n'était pas loin. Il aurait voulu agir sur-le-champ, mais il devait réfléchir d'abord. Toute action précipitée conduirait à la catastrophe. S'il voulait sauver Kahlan, il devait agir intelligemment. Le Sourcier était également au-delà de la faim. Mais ce n'était pas le cas de Cara et d'Owen, qui devaient être épuisés et avoir l'estomac dans les talons. Alors que le Bandakar s'était assis près du feu, Cara attendait debout à côté de son seigneur. Elle ne le quittait jamais d'un pouce et se souciait fort peu de ses propres besoins. Au début de toute cette aventure, Richard n'aurait jamais cru qu'il se sentirait si proche d'une Mord-Sith. Jennsen se leva d'un bond et courut le rejoindre. — Laisse-moi t'aider… Allons, viens t'asseoir… Richard se laissa tomber dans l'herbe, non loin du feu. Betty approcha et vint mendier une place à côté de lui qu'il lui accorda de bonne grâce. — Alors ? demanda Tom. Que pensez-vous de ce camp ? — C'est dur à dire… La palissade semble solide, et il y a des douves tout autour. Sans compter une multitude de pièges… Enfin, il y a un vrai pont-levis. (Richard soupira et se frotta les yeux, car sa vision était de plus en plus trouble.) Je n'ai pas encore d'idée… Avec l'odeur du daim qui cuisait, réfléchir était difficile. Cet arôme le rendait malade. Acceptant le morceau de bannock et le bol de riz aux haricots que lui tendait Jennsen, Richard se leva. Il ne pourrait pas dîner en regardant les autres manger de la viande. — Je vais me dégourdir un peu les jambes, mentit-il, soucieux de ne pas culpabiliser ses compagnons. Et j'ai besoin d'un peu de solitude pour réfléchir… Il fit signe à Cara de rester où elle était. — Restaure-toi, j'ai besoin que tu sois en forme. Le Sourcier s'enfonça dans la forêt et écouta un moment le chant des criquets. Être seul était un soulagement. Il était las qu'on lui pose sans cesse des questions. Fatigué que les gens dépendent ainsi de lui… Il s'assit au pied d'un vieux chêne et s'adossa au tronc. Que n'aurait-il pas donné pour rester là jusqu'à la fin ! Si Kahlan n'avait pas eu besoin de lui, c'est exactement ce qu'il aurait fait. Betty arriva,

se campa devant lui et le regarda comme si elle se demandait quelle serait la suite du programme. L'humain ne disant rien, elle se coucha devant lui. Au fond, elle venait peut-être simplement le réconforter. Richard sentit qu'une larme roulait le long de sa joue. Tout s'écroulait, et il ne parvenait plus à tenir les murs debout. Dans son état, il n'aurait pas pu empêcher la chute d'un château de cartes. Il s'allongea et posa une main sur Betty. — Que vais-je faire ? souffla-t-il. Kahlan, que puis-je faire ? J'ai tellement besoin de toi. Et je suis à bout de forces. Et au bout du chemin, également. L'arrivée inattendue de Nathan lui avait redonné de l'espoir, mais c'était terminé. Même un puissant sorcier ne pouvait rien pour lui. Un puissant sorcier ? Kaja-Rang ! Richard se pétrifia. Les mots gravés sur le socle de la statue lui revinrent en mémoire. C'étaient à lui qu'ils s'adressaient. *« Talga Vassternich »*. « Méritez votre victoire. » — Par les esprits du bien !…, souffla Richard. Il comprenait, à présent.

Chapitre 62

Nicholas regarda le seigneur Rahl retourner vers son camp après avoir murmuré une inutile prière à ses fichus esprits du bien. Qu'il était triste de savoir que cet homme allait bientôt mourir ! Pauvre seigneur Rahl… Mais au moins, il serait bientôt avec les esprits, dans le royaume des morts dominé par le Gardien. Le Chapardeur adorait ce jeu ! Le seigneur Rahl était si malheureux, si perdu… Nicholas aurait bien prolongé la partie, mais la fin approchait inexorablement. Désolant, vraiment… En un sens, les choses seraient encore plus drôles après la mort de ce pauvre crétin. Jagang pensait que ce minable était plein de ressources. « Ne le sous-estime pas », avait-il dit à Nicholas. Jagang n'était peut-être pas de taille à s'opposer au seigneur Rahl. Mais le Chapardeur, lui, n'en aurait fait qu'une bouchée. Le sorcier éprouvait une profonde extase à la seule idée que le Sourcier de malheur serait bientôt mort. Le spectacle allait valoir le déplacement : la fin en apothéose d'une vie peu ordinaire. Nicholas avait l'intention de ne pas rater une seconde du dernier acte de cette tragédie. Il imaginait les amis du seigneur Rahl, en larmes, regarder la vie s'enfuir impitoyablement de lui. En toute logique, ils se consoleraient en pensant que leur héros, après un pénible séjour dans cette vallée de larmes, s'envolait pour un monde meilleur. Le rideau était sur le point de tomber. Nicholas adorait la fin de ce drame. Tellement qu'il était pressé d'y assister. Haïr la vie et vivre pour la haine… Comme le seigneur Rahl lui-même, Nicholas se demanda qui gagnerait la course : le poison ou le don ? Le pronostic était difficile, car la situation fluctuait sans cesse. Parfois, les migraines étaient si douloureuses qu'on pouvait les donner largement favorites. À d'autres occasions, le poison forçait presque le Sourcier à rendre les armes. Une belle compétition, en tout cas, et dont on ne connaîtrait pas l'issue avant la dernière seconde de la partie. Quel délicieux suspense… Nicholas misait sur le don. Le poison n'était pas trop mal, bien entendu, mais il serait beaucoup plus intéressant de voir un grand sorcier – le premier de son genre depuis trois mille ans – succomber à son propre pouvoir. Une nouvelle victime des ambitions démesurées, en quelque sorte. Une fin morale et fascinante à une héroïque saga. Et il n'y avait plus longtemps à attendre. Plus longtemps du tout… Nicholas épiait presque en permanence, parce qu'il ne voulait pas rater un seul délectable détail de cette affaire. Avec l'esprit de la délicieuse épouse du Sourcier à ses côtés, comme en ce moment, Nicholas avait l'impression de faire partie de la famille. Un lointain mais fidèle cousin qui guettait la chute tragique du héros. Nicholas trouvait juste que la Mère Inquisitrice ne manque pas non plus une miette du spectacle. Alors qu'elle regardait en même temps que le Chapardeur, elle ne pouvait pas ne pas voir la détresse du pauvre seigneur Rahl, tandis qu'il rentrait dans le camp. Nicholas savourait le désespoir de Kahlan. Pour le moment, il ne lui infligeait pas d'autre forme de souffrance. Mais ça changerait bientôt, et il aurait tout le temps du monde pour découvrir son seuil de résistance à la douleur. Les combattants réunis autour du feu relevèrent la tête dès qu'ils aperçurent leur chef. Nicholas aussi regarda, fasciné, le maître de l'empire d'haran venir se camper près des flammes. Ainsi auréolée, sa silhouette évoquait déjà celle d'un esprit en partance pour les mystérieuses contrées de la mort. — J'ai un plan, annonça le seigneur Rahl à ses hommes. Je sais comment attaquer les fortifications. Les oreilles de Nicholas frémirent. Que racontait ce crétin ? — Nous attaquerons dès que le soleil apparaîtra au-dessus des montagnes. Nous viendrons de l'est, et les gardes ne nous verront pas, car ils auront la lumière du levant dans les yeux. Du coup, ils préféreront guetter dans une autre direction… — Une bonne idée, dit un des combattants. — Donc, nous nous infiltrerons dans le camp ennemi. Ce ne sera pas vraiment une attaque… — Au contraire, mon ami ! Cet assaut leur fera tourner la tête ! Ils n'auront jamais vu une attaque pareille. Que mijotait le seigneur Rahl ? C'était vraiment étrange. Nicholas regardait, cherchant à comprendre. Le Sourcier s'infiltrerait d'abord dans le camp, puis il lancerait son attaque ? Comment espérait-il donner le tournis aux défenseurs ? Décidément, ce fou était fascinant. Nicholas approcha davantage pour ne pas perdre une miette du discours de son adversaire. — Vous serez tous impliqués dans l'attaque, mes amis. Pendant que vous fondrez sur le pont-levis, dès l'aube, je m'introduirai dans le camp. Mais votre rôle ne consistera pas seulement à me fournir une diversion, loin de là. Vous aurez une importance que nos ennemis n'imaginent pas… La partie battait son plein, et Nicholas écoutait avec une fascination croissante. Il adorait jouer, surtout quand il connaissait toutes les règles et était en mesure de les modifier à sa guise. Demain serait un jour glorieux, vraiment… — Seigneur Rahl, intervint le grand type nommé Tom, comment franchirons-nous le pont-levis, s'il est à la fois solide et bien défendu ? Nicholas n'avait pas pensé à ça. Que c'était bizarre ! Apparemment, un élément capital du plan de Richard Rahl était bancal. — C'est toute la beauté de la chose, répondit le Sourcier. J'ai trouvé la solution et je parie qu'elle va rudement vous surprendre. Il avait trouvé la solution, sans blague ? Nicholas était anxieux de savoir quel « truc » pouvait avoir une chance de sauver un plan mal ficelé. Mais le seigneur Rahl s'étira et bâilla. — Je suis épuisé, dit-il. Incapable de tenir debout… Avant de tout vous expliquer, il me faut un peu de repos. C'est compliqué, donc il vaut mieux que j'aie les idées claires. » Réveillez-moi deux heures avant l'aube, et je vous dirai tout. — Deux heures avant l'aube, répéta Tom. C'est bien compris. Nicholas aurait volontiers hurlé de rage. Il voulait savoir maintenant. Tout connaître sur le plan fabuleux de son adversaire. Le seigneur Rahl fit un signe à Cara, sa délicieuse garde du corps, et à quelques hommes. — Pourquoi ne venez-vous pas dormir un peu pendant que les autres finissent de manger ? Le petit groupe s'éloigna. — Jennsen, dit le seigneur Rahl, se retournant, garde Betty avec toi. J'ai besoin de dormir, et je ne veux pas que son odeur me réveille. — Est-ce que je viendrai avec vous demain, Richard ? demanda la fille

rousse. — Oui. Tu as un rôle important dans mon plan. (Le Sourcier bâilla de nouveau.) Mais je t'expliquerai à mon réveil. Surtout, n'oublie pas, Tom : deux heures avant l'aube. — Je vous réveillerai moi-même, seigneur. Nicholas serait là aussi, pour entendre la suite du plan de son ennemi. Il bouillait déjà d'impatience, et il serait là assez tôt pour ne pas perdre un mot du discours de Richard Rahl. Ensuite, il préparerait une petite surprise à ces imbéciles. Au fond, ce ne serait peut-être ni le don ni le poison qui tuerait le Seigneur Rahl. Parce que Nicholas s'en chargerait avant ! Son esprit étant prisonnier du Chapardeur, Kahlan n'avait rien pu faire, à part espionner avec lui. Elle n'avait pas été en mesure de répondre à la question désespérée de son mari. Ni de pleurer pour lui, quand elle l'avait vu si abattu. Elle aurait tant donné pour le serrer dans ses bras, le rassurer, apaiser sa douleur… Il n'en avait plus pour longtemps, c'était visible. Et le voir mourir à petit feu se révélait insupportable. Kahlan l'avait vu pleurer. Elle l'avait entendu dire à quel point il avait besoin d'elle. Et elle n'avait rien pu faire. L'Inquisitrice ne s'était jamais sentie si seule et glacée de sa vie. Elle détestait être ainsi « à la dérive » et brûlait d'envie de retourner dans son corps. Cette enveloppe de chair attendait dans une pièce, au cœur du camp fortifié. Celle de Nicholas était au même endroit… Si elle avait pu retourner dans cette salle… Mais c'était impossible, et elle n'avait aucun moyen non plus de prévenir Richard que Nicholas savait tout de son plan.

Chapitre 63

L'hôte de Nicholas attendait dans le camp, humant l'air, regardant et écoutant. Le sorcier était impatient que la partie reprenne. Pour ne rien rater, il était venu en avance. Mais à présent, on devait être deux heures avant l'aube – le moment exaltant de l'ultime lever de rideau. Tom, le géant, devait aller réveiller le seigneur Rahl. Bon sang ! que fichait-il ? *Regarde ! Regarde ! Regarde !…* Des hommes montaient la garde autour du camp, mais Tom n'était nulle part en vue. Non, voilà, Nicholas venait de le repérer ! Il veillait sur ses compagnons endormis avec les autres sentinelles. Il avait sûrement pris ce tour de garde pour exécuter en temps voulu les ordres du seigneur Rahl. Puisqu'il ne dormait pas, il devait savoir que c'était le moment de réveiller son seigneur. Qu'attendait-il ? Son maître lui avait donné un ordre. Pourquoi désobéissait-il ? La femme rousse, Jennsen, s'éveilla et se frotta les yeux. Puis elle regarda le ciel pour avoir une idée de l'heure. Voyant qu'on était deux heures avant l'aube, elle écarta sa couverture et se leva. Nicholas la suivit tandis qu'elle courait vers le géant blond nonchalamment appuyé contre un arbre. — Tom, c'est l'heure de réveiller Richard ! Dans la pièce du camp où attendait son corps, Nicholas entendit un son insistant. Trop fasciné par ce qu'il voyait, il ignora cette perturbation. C'était sans doute Najari… L'officier brûlait d'envie de profiter pleinement des appas de la Mère Inquisitrice. Nicholas lui avait promis qu'il en aurait l'occasion, mais pas avant son retour. Il ne voulait pas que Najari s'amuse avec le corps de Kahlan quand elle en était absente. Ce type ne connaissait pas sa force, et il risquait d'abîmer un trophée inestimable. Pour sa loyauté, l'officier méritait une récompense, mais il devrait patienter un peu. En tout cas, mieux valait qu'il ne désobéisse pas à son chef, parce qu'il le regretterait… Mais c'était peut-être seulement… Un instant, que se passait-il ? *Regarde ! Regarde ! Regarde !…* Le géant venait de poser une main rassurante sur l'épaule de la rousse. Un spectacle très touchant… — Oui, tu as raison, c'est l'heure, dit-il. Tu viens avec moi ? Nicholas entendit de nouveau le son. Un bruissement… Très étrange, mais… Non, ce n'était pas le moment de s'intéresser à ça ! *Regarde ! Regarde ! Regarde !* Tom et Jennsen marchaient dans la forêt, à présent. Mais pourquoi flânaient-ils ainsi ? N'étaient-ils pas conscients de l'importance du moment ? Plus vite, plus vite, plus vite ! — Betty, grogna la rousse, cesse de me traîner dans les jambes. Dans la pièce, il y eut de nouveau ce son… Puis un autre, plus inquiétant. Nicholas en frissonna jusqu'au plus profond de son âme. C'était un glas qu'il entendait. Et il sonnait pour lui. Quand l'Épée de Vérité glissa hors de son fourreau, une note métallique unique entre toutes retentit dans l'air. En même temps que l'arme, une antique magie jaillit dans la petite pièce chichement éclairée. La fureur de la lame se déversa aussitôt en Richard, imprégnant jusqu'à l'ultime fibre de son être. Voilà longtemps qu'il n'avait plus vécu cela, sentant la puissance du flot qui faisait bouillir son sang. Un instant, il s'immobilisa pour savourer l'ivresse de tenir une telle arme entre ses mains. Sa propre fureur, parfaitement justifiée, était déjà à son apogée. À présent qu'elle s'unissait à celle de la lame, leurs puissances combinées menaçaient de déclencher une incontrôlable tempête. Richard se réjouit qu'un tel pouvoir pût exister – et qu'il en soit le seul et unique maître. Le Sourcier de Vérité mit son arme en mouvement, lui faisant décrire dans les airs un arc de cercle majestueux. La lame siffla comme un serpent tandis qu'elle volait vers sa cible. On était exactement deux heures avant l'aube. Déconcerté, Nicholas regardait Tom et Jennsen marcher dans la forêt pour aller réveiller le seigneur Rahl moribond. Dans la pièce où attendait le corps du Chapardeur, un cri retentit. Pas un hurlement d'angoisse. Non, un cri de fureur qui le fit frissonner jusqu'aux tréfonds de son âme. Conscient qu'il devait intervenir, Nicholas revint en un clin d'œil dans son enveloppe de chair. Bouleversé par ce retour impromptu, il ouvrit les yeux et battit des paupières. Le seigneur Rahl se tenait devant lui. Bien campé sur ses jambes, il serrait son épée à deux mains – l'incarnation de la force physique alliée à une détermination irréductible. Nicholas écarquilla les yeux lorsqu'il vit l'arme commencer de décrire un arc de cercle dans l'air. Le seigneur Rahl criait de rage et toute sa volonté était mobilisée sur le coup qu'il se préparait à porter. Nicholas eut une révélation qui le stupéfia : il ne voulait pas mourir. Même s'il haïssait la vie, vivre pour la haine était assez satisfaisant pour qu'il ait envie de continuer. Il devait se défendre. Son pouvoir l'aiderait. S'il volait l'âme de son agresseur, il pouvait encore échapper à son destin. Mais l'acier s'enfonça dans sa chair avant qu'il ait eu le temps d'agir. Richard criait toujours quand la lame de son épée, à une incroyable vitesse, trancha le haut de l'épaule gauche du Chapardeur. Comme si le temps avait ralenti, le Sourcier vit l'acier couper les muscles, briser les os, déchiqueter les tendons et trancher net les artères. Suivant exactement la trajectoire voulue par son maître, la lame traversa le cou du sorcier, coupa net sa trachée-artère et ressortit de l'autre côté. La bouche ouverte sur un cri de surprise, les yeux écarquillés, la tête de Nicholas s'envola dans les airs, tourna sur elle-même avec une étrange lenteur et s'écrasa sur le sol en projetant autour d'elle des geysers de sang rouge et pourpre. Richard cessa de crier quand l'épée s'immobilisa. Le monde redevint perceptible tout autour de lui et il vit la tête grotesque qui roulait sur le sol de la pièce. C'était fini. Richard reprit aussitôt le contrôle de sa fureur, l'apaisant comme on calme un chien après une chasse. Il avait encore une chose très importante à faire. Rengainant sa lame, il se tourna vers le deuxième corps assis dos contre le mur. Kahlan était vivante ! Elle respirait, ne semblait pas blessée et ne paraissait pas effrayée. Le cœur de Richard manqua d'exploser de joie. Les angoisses qu'il n'avait pas osé formuler, même dans l'intimité de son âme, venaient de se volatiliser. Pourtant, quelque chose clochait… Kahlan n'aurait pas dû continuer à dormir pendant qu'il exécutait le Chapardeur. Richard s'agenouilla et prit sa femme dans ses bras. Elle était inerte, les

paupières mi-closes et les yeux révulsés. Richard plongea au plus profond de lui-même, cherchant la force de ramener du néant l'être qu'il aimait le plus au monde. Il ouvrit son âme à Kahlan. Tout ce qu'il désirait, tout ce dont il avait besoin, en cet instant terrible, c'était qu'elle vive et redevienne elle-même. D'instinct, sans même comprendre ce qu'il faisait, il laissa son pouvoir remonter du noyau même de son être et le fit déferler dans l'esprit de sa bien-aimée. À travers ce lien, il déversa en Kahlan tout l'amour qu'il éprouvait pour elle, le désespoir qui l'envahirait si elle disparaissait et l'allégresse qui le submergerait si elle revenait. — Retourne là où est ta vie…, murmura-t-il à l'oreille de sa femme. La magie du Sourcier devint une balise qui éclairait le chemin de sa femme. Dans des ténèbres insondables, cette minuscule lumière semblait dérisoire, mais elle suffirait à ramener Kahlan vers la vie. Même s'il aurait été incapable d'expliquer pourquoi, Richard savait que sa volonté, alimentée par le don, serait assez forte pour accomplir l'ultime miracle d'une résurrection. — Reviens, Kahlan, reviens ! Je suis là et je t'attends. La jeune femme poussa un petit cri. Même si elle restait inerte, Richard sentit que la vie investissait de nouveau son corps et son âme. Elle prit une grande inspiration, comme quelqu'un qui a failli se noyer et cherche à remplir d'air ses poumons. Puis elle bougea dans les bras de Richard, ouvrit les yeux, toucha du bout des doigts le poignet de son mari. — Richard… J'étais si loin… et si seule ! Par les esprits du bien ! je ne me suis jamais sentie si seule, et j'ignorais que faire. J'ai entendu un cri, mais je ne savais pas comment revenir… Puis j'ai senti ton corps contre le mien… Kahlan se serra contre son mari comme si elle voulait ne plus jamais s'éloigner de lui. — Tu m'as montré le chemin au cœur des ténèbres ! — C'est mon métier, tu sais ? Je suis un guide, au cas où tu l'aurais oublié. — Mais comment as-tu fait ? Ton don n'aurait pas dû… — J'ai résolu le problème… Kaja-Rang m'a fourni la solution. En réalité, je la connaissais depuis longtemps, mais je ne m'en étais pas aperçu. Mon don va très bien et le pouvoir de l'épée répond de nouveau à mes appels. J'ai été tellement stupide que je rougirai de honte quand je te raconterai tout… Richard rata une inspiration et ne put s'empêcher de tousser, puis de grimacer de douleur. — L'antidote ! s'écria Kahlan en lui prenant le bras. Que s'est-il passé ? Owen ne te l'a pas remis ? La poitrine en feu, Richard eut une quinte de toux qui lui fit monter les larmes aux yeux. — Eh bien…, souffla-t-il quand il eut un peu repris son souffle, il y a eu un problème… Ce n'était pas l'antidote, mais de l'eau aromatisée à la cannelle. Kahlan se décomposa. — Mais… Elle regarda le cadavre de Nicholas, puis sa tête, quelques pas plus loin. — Richard, le Chapardeur est mort… Comment allons-nous récupérer le bon flacon ? — Il n'existe plus depuis longtemps ! Nicholas voulait ma mort, et il a dû détruire l'antidote dès qu'il l'a découvert. Il t'a donné un leurre pour pouvoir te capturer… — Mais sans l'antidote, tout est perdu…, souffla Kahlan, passant en quelques instants de la joie de la renaissance au désespoir du deuil.

Chapitre 64

— Nous n'avons pas le temps de nous inquiéter au sujet du poison, dit Richard en aidant sa femme à se relever. Pas le temps ? Alors qu'il avançait en titubant comme un ivrogne ? Richard ouvrit une petite fenêtre et lança le signal convenu : un sifflement haut perché d'un banal pioui – mais pour Cara, officiellement, le cri redoutable d'un improbable faucon des pins à courte queue. — J'ai utilisé une sorte d'échelle, expliqua Richard. Cara arrive… Kahlan tenta d'approcher de son mari, mais elle se sentit étrangement mal à l'aise dans son propre corps. Elle vacilla sur quelques pas, les jambes raides comme des morceaux de bois. Bizarrement, elle brûlait d'envie de marcher à quatre pattes… On eût dit qu'elle était une intruse dans son enveloppe de chair. Devoir respirer avec ses poumons, voir avec ses yeux et écouter avec ses oreilles lui semblait aberrant. Et le contact des vêtements, sur sa peau, la dérangeait en permanence. Richard lui tendit la main pour l'aider à tenir debout. Si peu assurée qu'elle fût sur ses jambes, la jeune femme trouva que c'était quand même la pitié qui se moquait de la charité… — Nous allons devoir nous battre pour sortir, dit Richard, mais nous recevrons de l'aide. Je te donnerai la première épée que je trouverai… Richard souffla la flamme de l'unique bougie du réflecteur posé sur une étagère. — Je ne suis pas encore habituée à être… eh bien… revenue en moi-même. Je doute de pouvoir sortir d'ici. Comme tu le vois, je suis à peine capable de marcher. — Kahlan, nous n'avons pas le choix. Il faut nous en aller ! Je t'aiderai, et tu recouvreras tes réflexes en avançant. — Tu tiens à peine debout ! Ayant atteint le sommet du poteau-échelle taillé par Richard, Cara passa d'abord la tête par la fenêtre, puis entra dans la pièce. — Mère Inquisitrice, s'écria-t-elle, émerveillée, le seigneur Rahl a réussi ! — Inutile d'exprimer une telle surprise…, marmonna Richard en aidant la Mord-Sith à se réceptionner. Cara jeta un coup d'œil plein d'indifférence au cadavre étendu sur le sol. En revanche, elle ne put s'empêcher de sourire quand Kahlan l'enlaça. — Vous n'imaginez pas à quel point je suis contente de vous revoir, Mère Inquisitrice ! — Et toi, si tu savais combien je me réjouis de te voir à travers mes propres yeux ! — Dommage que vous ayez passé un marché truqué avec ce maudit sorcier… — Nous trouverons une autre solution, assura Kahlan. Richard alla entrebâiller la porte et jeta un coup d'œil dehors. Puis il referma le battant et se retourna. — Personne en vue… Les portes qui se trouvent sur la gauche et tout autour du balcon sont celles des cellules où ils enferment les femmes. L'escalier de droite est le plus proche, en sortant d'ici. En bas, il y a des chambres d'officiers et les dortoirs des soldats. — Je suis prête, dit Cara. — Prête pour quoi ? demanda Kahlan. Richard prit sa femme par le bras. — Tu vas devoir m'aider à voir… — Le mal progresse si vite ? Tu es déjà aveugle ? — Ne pose pas de questions… Nous allons devoir faire le tour du balcon et ouvrir les portes. Utilise tous tes talents de diplomate pour calmer les femmes. Nous allons les faire sortir avec nous. Kahlan n'y comprenait plus rien. Le plan en cours n'avait aucun rapport avec celui que Nicholas et elle avaient entendu. Eh bien, dans ce cas, l'Inquisitrice n'avait plus qu'à se laisser porter par les événements. Dehors, le long du balcon en bois, il n'y avait ni lampes ni torches et la lune, cachée derrière les montagnes, ne fournissait presque aucune lumière. La vision de Kahlan, lorsque Nicholas contrôlait son esprit, avait été brouillée comme si elle regardait à travers une vitre crasseuse. Ce soir, le ciel constellé d'étoiles paraissait plus beau que jamais à l'Inquisitrice. À la pâle lueur des astres, elle distinguait les bâtiments alignés sur tout le périmètre des fortifications. Richard et Cara avaient commencé d'ouvrir les portes. Chaque fois, la Mord-Sith passait la tête dans la cellule pour tenir un bref discours aux prisonnières. Certaines femmes sortaient en chemise de nuit. D'autres prenaient le temps d'enfiler des vêtements. Kahlan entendit des cris de bébés monter de quelques pièces. Alors que Cara parlait aux femmes d'une cellule, Richard ouvrit la suivante et souffla à Kahlan : — Entre et dis aux prisonnières que nous venons les aider à s'enfuir. Précise que leurs hommes vont participer au sauvetage. Surtout, dis-leur qu'elles doivent faire le moins de bruit possible. Sinon, nous nous ferons prendre. Kahlan entra, la démarche toujours hésitante, et réveilla une jeune Bandakar qui dormait dans un lit, sur sa droite. La prisonnière s'assit en sursaut, terrifiée, mais ne cria pas. Kahlan tendit le bras et réveilla la femme couchée dans le lit d'à côté. — Nous allons vous aider à fuir, mais il ne faudra pas faire de bruit. Vos hommes sont là pour vous aider. Vous avez une chance de recouvrer la liberté. — Vraiment ? demanda la première Bandakar. — Oui… C'est à vous de décider, mais je vous conseille de saisir cette chance… et de vous dépêcher. Les femmes bondirent hors de leur lit et commencèrent de s'habiller. Richard, Kahlan et Cara continuèrent à faire le tour du balcon. Comme ils demandèrent aux femmes déjà dehors de les aider à réveiller les autres, il fallut une dizaine de minutes pour que les centaines de prisonnières soient dehors et prêtes au départ. Ayant l'habitude de souffrir quand elles attiraient sur elles l'attention des soudards, les Bandakars étaient d'un calme remarquable. Elles voulaient à tout prix fuir cet enfer, et elles faisaient le nécessaire pour y parvenir. Plusieurs femmes avaient de très petits bébés dont on leur laissait la garde pour l'instant. La plupart dormaient dans les bras de leur mère, mais certains pleuraient, et les pauvres femmes s'efforçaient en vain de les faire taire. Mais ces sons familiers, avec un peu de chance, n'éveilleraient pas les soupçons des soldats. — Attends ici, souffla Richard à Kahlan. Que personne ne descende avant que nous ayons baissé le pont-levis. Cara sur les talons, Richard descendit en silence les marches et commença de traverser la cour. Intrigués par les cris d'un bébé, des soldats sortirent d'un bâtiment pour voir ce qui se passait. Bien entendu, ils repérèrent le Sourcier et sa garde du corps et donnèrent l'alarme. Kahlan entendit la note métallique si particulière. Richard venait de dégainer son épée. Mais des soudards sortaient à présent de tous

les dortoirs. Par bonheur, habitués depuis trop longtemps à la docilité des Bandakars, les hommes de l'Ordre ne semblaient pas s'attendre à de gros problèmes. Ils se trompaient lourdement et le payèrent de leur vie dès qu'ils furent à portée de l'épée de Richard et de l'Agiel de Cara. Les cris des mourants réveillèrent tout le camp. Encore en train d'enfiler leurs vêtements, de nouveaux soldats déboulèrent dans la cour. Malgré la pénombre, Kahlan vit que Richard avait atteint le pont-levis. Levant son arme, il l'abattit sur une des chaînes qui tenaient le tablier en place. Dans une gerbe d'étincelles, le maillon que visait le Sourcier se brisa. Richard alla s'occuper de l'autre chaîne. Deux hommes tentèrent de l'intercepter, mais il n'eut aucun mal à les tailler en pièces. Tandis que Cara se chargeait des nouveaux importuns qui accouraient, le Sourcier fit exploser la seconde chaîne. Aussitôt, le tablier bascula en avant. Richard poussa pour l'aider à prendre de la vitesse. Il n'eut pas à forcer longtemps. Entraîné par son poids, le pont-levis s'abattit sur les douves. Les hommes qui attendaient dehors, leurs épées, leurs haches et leurs masses d'armes brandies, poussèrent un cri de guerre et se ruèrent à l'intérieur du camp. Les soldats de l'Ordre leur barrèrent le chemin. L'ultime combat venait de commencer. Du coin de l'œil, Kahlan vit que des soudards s'étaient engagés dans l'escalier, du côté opposé du balcon. — Allez ! cria l'Inquisitrice aux prisonnières. C'est le moment de filer ! Saisissant la rampe pour ne pas perdre l'équilibre, Kahlan dévala les marches devant des centaines de femmes dont un bon nombre portaient un enfant dans les bras. Richard courut jusqu'au pied de l'escalier et lança à sa femme une épée courte à la poignée enveloppée de cuir. L'Inquisitrice réceptionna l'arme juste à temps pour transpercer le cœur d'un soldat qui lui fondait dessus. Owen sortit de la mêlée et rejoignit les prisonnières. — Le pont-levis ! cria-t-il. Vite ! Les femmes entreprirent de traverser la cour. Quand elles passaient près des combattants, certaines s'arrêtaient puis se jetaient sur le dos d'un des soudards qui affrontaient les résistants d'Owen. Elles mordaient la nuque des soldats, leur griffaient les yeux, leur arrachaient les oreilles. Les soudards ne faisaient pas la différence entre les hommes et les femmes, c'était une évidence depuis le début du conflit. Voyant plusieurs de leurs compagnes mourir, les prisonnières, loin de fuir, furent plus nombreuses encore à attaquer les hommes de Jagang. Si elles avaient couru vers le pont-levis, elles auraient pu s'évader, mais elles préféraient lutter à mains nues contre des soldats entraînés ! Ces Bandakars étaient entre les mains des soudards depuis longtemps, et Kahlan imaginait aisément ce qu'elles avaient enduré. Au fond, elle comprenait leur réaction… Elle se serait même jointe au combat, si son corps avait bien voulu lui obéir. Entendant un bruit de pas, elle se retourna et vit qu'un homme courait vers elle. C'était Najari, le bras droit de Nicholas. Il la reluquait depuis sa capture, et il devait penser que l'heure de s'amuser avec elle avait sonné… Kahlan aurait volontiers utilisé son pouvoir contre cette brute, mais elle redoutait que sa magie lui fasse défaut. Préférant ne prendre aucun risque, elle sortit l'épée qu'elle cachait dans son dos, la brandit et laissa Najari s'embrocher tout seul sur la lame. Les yeux écarquillés, l'officier cria de douleur quand l'Inquisitrice fit tourner l'épée dans la blessure afin d'achever le travail. Terrorisé, Najari se pétrifia comme s'il craignait que ses mouvements aggravent encore sa situation. Mais elle était désespérée, et Kahlan abrégea son agonie en imprimant un mouvement ascendant à sa lame. Quand elle eut dégagé l'épée, Najari se laissa tomber à genoux, les mains plaquées sur le ventre. L'air infiniment surpris, comme s'il venait de comprendre qu'il n'aurait jamais le trophée que lui avait promis Nicholas, il resta un instant en équilibre, puis bascula en avant. En mourant, il déversa sur le sol ses entrailles rouges de sang. Kahlan tourna la tête pour voir où en était la bataille. Campé devant le pont-levis, Richard taillait en pièces les hommes qui tentaient de prendre le contrôle de la sortie du camp. Des Bandakars venaient au secours du Sourcier. Tels des guerriers entraînés, ils frappaient les soudards dans le dos sans leur laisser l'ombre d'une chance. Kahlan aperçut Owen, qui traversait la cour en direction d'un homme campé devant une porte, juste sous le balcon. Le crâne rasé et la barbe noire, ce colosse avait des avant-bras énormes et ses épaules étaient deux fois plus larges que celles d'Owen. — À nous deux, Luchan ! lança le Bandakar. Les yeux rivés sur l'officier, il ne semblait plus voir ce qui se passait autour de lui. Derrière Luchan, une silhouette féminine se découpa dans l'encadrement de la porte. L'officier se retourna et lui ordonna de rentrer, ajoutant qu'il allait s'occuper du crétin venu le défier. Lorsque Luchan fit de nouveau face à la cour, Owen se tenait devant lui. — Si tu retournais te cacher dans ton trou, vermisseau ? lança l'officier, les poings plaqués sur les hanches. Owen ne lança aucun avertissement et ne formula aucune exigence. Suivant à la lettre les conseils de Richard, il bondit sur Luchan et lui enfonça son couteau dans la poitrine. Le boucher de l'Ordre avait sous-estimé son adversaire, et ça lui avait coûté la vie. La jeune femme avança, s'arrêta près du corps de son défunt maître, baissa les yeux, regarda un moment le sang qui coulait de la blessure, puis leva la tête vers Owen. Kahlan devina qu'il s'agissait de Marilee. Un instant, elle redouta qu'elle rejette Owen parce qu'il avait « initié un cycle de violence ». Mais Marilee sauta au cou d'Owen et l'enlaça. Puis elle se dégagea, saisit le couteau que tenait son promis, s'agenouilla près du cadavre et le larda de coups si puissants que la lame, chaque fois, s'enfonça jusqu'à la garde. Devant ce spectacle, Kahlan devina sans peine comment Luchan avait traité sa prisonnière. Sa colère épuisée, Marilee se releva et se jeta de nouveau dans les bras d'Owen. Kahlan décida de rejoindre Richard, et elle se réjouit de constater que son corps lui obéissait normalement. Elle longea les murs pour contourner le champ de bataille. Des soldats l'aperçurent et imaginèrent bien entendu qu'elle ferait une proie facile. Ils ignoraient que l'Inquisitrice avait été initiée au maniement de l'épée dès le plus jeune âge – par son père, le roi Wyborn – et que le Sourcier de Vérité en personne s'était chargé de perfectionner sa technique. En particulier, il lui avait appris à tirer avantage de son physique : là où d'autres usaient de leur puissance, elle pouvait compter sur une vitesse hors du commun. Les hommes qui l'agressèrent commirent là leur dernière erreur. Des soldats parfaitement réveillés et prêts au combat sortaient maintenant des dortoirs. Tous se ruaient sur Richard, et ils étaient beaucoup trop nombreux, même pour le Sourcier. Les Bandakars faisaient de leur mieux, mais ils ne parviendraient pas à protéger leur chef. L'affaire tournait mal. Kahlan entendit un bruit assourdissant au moment où le mur d'enceinte du camp s'embrasa. Éblouie, elle dut se protéger les yeux avec les mains. En un clin d'œil, il faisait clair comme en plein jour. En même temps, une obscurité plus profonde que la pire nuit sans lune s'abattait sur le camp. Un éclair né de la Magie Additive tourbillonnait dans un trou noir issu de la Magie Soustractive. En s'unissant, les deux forces pouvaient tout balayer sur leur passage. On eût dit que le soleil de midi venait de s'écraser au milieu du camp. L'air lui-même parut aspiré par la chaleur et la lumière qui se dégageaient de ce vortex. Kahlan tenta d'inspirer, mais elle eut l'impression d'inhaler du métal en fusion. La fureur de Richard se concentra sur une cible. En quelques secondes, le sortilège double fit le tour du camp et tua tous les soldats de l'Ordre Impérial. Puis la nuit redevint obscure et silencieuse. Pétrifiés, les Bandakars se tenaient au centre d'une immonde mer de sang, de lambeaux de chair, de viscères et de fluides innommables. La bataille était terminée, et les Bandakars l'avaient emporté. Heureuses d'êtres libres, les femmes se laissèrent enfin aller à pleurer de joie.

Folles de reconnaissance, elles étreignirent leurs libérateurs, unissant dans leur allégresse ceux qu'elles connaissaient et ceux qu'elles voyaient pour la première fois. Les hommes aussi pleuraient de bonheur et de soulagement. Kahlan se fraya un chemin parmi cette foule débordante d'enthousiasme. Beaucoup d'hommes la saluèrent au passage, la remerciant d'avoir participé à la défaite de l'Ordre Impérial. Elle ne leur prêta pas attention et continua à courir vers richard. Il était appuyé au mur, Cara le soutenant discrètement. Il n'avait pas rengainé son épée, dont la pointe reposait sur le sol. — Mère Inquisitrice, s'écria Owen, qui approchait aussi du Sourcier, je suis si content de vous revoir. Seigneur Rahl, j'ai le plaisir de vous présenter Marilee ! Quelques instants plus tôt, la jeune femme avait lardé de coups de couteau le cadavre de son tortionnaire. À présent, elle semblait trop intimidée pour parler et se contenta d'incliner humblement la tête. Richard redressa les épaules et sourit. — Ravi de te rencontrer, Marilee. Owen nous a parlé de toi, et nous savons combien tu comptes à ses yeux. Tout au long de cette aventure, tu as toujours eu la première place dans son cœur et dans son esprit. Par amour pour toi, il a trouvé la force de changer les choses dans l'Empire bandakar. Marilee parut franchement dépassée par les événements. — Le seigneur Rahl est venu à nous, et il ne nous a pas simplement sauvés, dit Owen à sa bien-aimée. Il m'a donné le courage de combattre pour ceux que j'aime. En fait, il l'a donné à tous les hommes qui l'ont rencontré… Rayonnante, Marilee se dressa sur la pointe des pieds et embrassa le Sourcier sur la joue. — Merci, seigneur Rahl… Je n'aurais jamais cru que mon Owen pouvait accomplir de tels exploits. Ma petite, marmonna Cara, nous avons eu de sacrés doutes à son sujet, tu peux me croire ! (Elle tapa sur l'épaule du Bandakar.) Mais il s'en est bien sorti ! — Ce que j'ai vécu ici m'aide à mesurer la valeur de ce que vous avez apporté à mon peuple, seigneur, dit Marilee. Richard sourit aux deux jeunes gens, mais il ne put étouffer une quinte de toux. Partout dans le camp, l'allégresse se dissipa. Des hommes et des femmes accoururent pour aider leur sauveur. — Richard, non ! cria Kahlan quand elle vit du sang couler sur le menton de son mari. Quand on l'eut allongé sur le sol, le Sourcier fit signe à sa femme de s'agenouiller près de lui. Des larmes ruisselant sur les joues, Cara lui tenait la main. Arrivé au bout de ses forces, Richard cédait aux assauts du poison et il n'y avait plus rien à faire pour lui. — Owen, dit-il entre deux accès de toux, nous sommes loin de ta ville ? — Non, seigneur… Quelques heures, si nous nous dépêchons. — L'herboriste qui a conçu le poison et l'antidote vivait bien à Witherton ? — Oui. Sa maison y est toujours. — Emmène-moi là-bas ! — Bien sûr seigneur, répondit Owen, visiblement surpris. — Et vite ! ajouta Richard. Il voulut se relever mais n'y parvint pas. — Il nous faut de quoi fabriquer une civière ! cria Tom en accourant, Jennsen à ses côtés. Nous nous relaierons pour le porter, par équipe de quatre. On devrait arriver vite à destination ! Des hommes entrèrent dans les bâtiments en quête du matériel nécessaire à la fabrication d'une civière.

Chapitre 65

Kahlan saisit la petite boîte, sur l'étagère, et retira le couvercle. La poudre était jaune, comme il convenait. Se penchant, l'Inquisitrice montra sa trouvaille à Richard, toujours allongé sur sa civière. Il prit une pincée de poudre, la sentit, la goûta et hocha la tête. — Il en faut très peu, dit-il. Il déposa un peu de poudre dans la paume de sa femme et, trop las pour songer à remettre le reste dans la boîte, le laissa tomber sur le sol. Kahlan versa cet ingrédient dans la bouilloire qui chauffait sur une cuisinière. Des sachets d'herbes infusaient dans d'autres récipients. Sur une table, des champignons séchés avaient été mis à tremper dans de l'huile. Un peu partout, des Bandakars émiettaient des plantes ou râpaient des racines. — De la lobélie séchée…, murmura Richard, les yeux fermés. — De la lobélie ? répéta Owen, perplexe. — C'est une herbe… Owen approcha des étagères et commença de chercher. Il y avait des centaines de petits bocaux dans la boutique de l'herboriste de Witherton. Cet endroit exigu et mal éclairé ne ressemblait pas aux herboristeries que Kahlan avait vues ailleurs, mais l'homme détenait un impressionnant stock de produits. Et c'était avec ces ingrédients, sans nul doute, qu'il avait fabriqué l'antidote. — Voilà ! s'écria Owen. (Il montra un sachet à Richard.) Il y a écrit « lobélie » sur l'étiquette. — Piles-en une petite quantité – l'équivalent de la moitié de l'ongle de ton pouce. Tamise les fibres et jette-les, puis verse le reste dans la coupe que tu as remplie de l'huile la plus sombre. Richard avait de solides connaissances au sujet de la flore, mais largement insuffisantes pour pouvoir préparer l'antidote. Son don semblait le guider, et il lui laissait la bride sur le cou. Le Sourcier était-il en transe ou au bord du coma ? Kahlan elle-même aurait été incapable de le dire. Il respirait de plus en plus mal, et personne ne savait comment le soulager. S'il ne se passait rien, il ne survivrait plus très longtemps, c'était évident. Sur la civière, il était installé confortablement, mais ça ne l'aiderait pas à se rétablir. Pour Kahlan, le voyage jusqu'à Witherton, pourtant très court, avait paru durer une éternité. — De la mille-feuille…, dit Richard. — Sous quelle forme ? demanda Kahlan. — Liquide… La jeune femme explora les étagères et découvrit un flacon étiqueté « essence de mille-feuille ». — Combien ? demanda-t-elle en s'accroupissant près de Richard. (Elle lui glissa le flacon dans une main.) Quelle quantité ? — Ce flacon est plein ? Kahlan retira le bouchon et regarda. — Oui. — La moitié… À mélanger avec une des autres huiles… — J'ai trouvé la grande camomille, annonça Jennsen en sautant de la chaise où elle était perchée. — Fais-en une teinture, dit Richard. Kahlan reboucha le flacon de mille-feuille et se pencha sur son mari. — Que faut-il faire ensuite ? — Une infusion de bouillon-blanc… — Bouillon-blanc, bouillon-blanc…, répéta Kahlan en retournant au travail. Une bonne demi-douzaine de personnes obéissaient aux instructions de Richard, l'aidant à préparer le seul produit susceptible de lui sauver la vie. L'opération était compliquée, car certaines décoctions devaient être mélangées aux autres à un moment très précis, et la moindre erreur risquait de réduire tous ces efforts à néant. Richard fit signe à Owen, qui s'essuya les mains sur le devant de son pantalon et approcha de son seigneur. — Froid…, souffla le Sourcier. L'antidote doit être froid. Il faut trouver un moyen de le rafraîchir très vite. Owen réfléchit un moment. — Il y a un ruisseau, pas très loin d'ici. — Verse toutes les infusions et les poudres dans la grande bouilloire. Puis va la plonger dans le cours d'eau. Mais ne l'immerge pas surtout, sinon, l'antidote sera fichu. Il ne faut pas ajouter de liquide. — C'est compris…, répondit le Bandakar. Sans dissimuler son impatience, il attendit que Kahlan ait fini de verser les différents ingrédients dans la bouilloire. L'Inquisitrice ignorait si ce qu'elle faisait avait un sens, mais Richard avait le don, et il était à l'évidence parvenu tout seul à résoudre le problème que lui posait son pouvoir. Si la magie l'aidait à fabriquer l'antidote, il avait une chance de s'en tirer. Sinon, il était condamné… Kahlan tendit la bouilloire à Owen, qui sortit aussitôt de la boutique. Cara le suivit, décidée à veiller sur la seule chose au monde qui pouvait sauver la vie de son seigneur. Jennsen s'assit près de Richard et lui prit la main. Kahlan s'installa de l'autre côté de la civière et saisit l'autre main de son mari. Maintenant, il fallait attendre le retour d'Owen et de Cara. Sur le seuil de la boutique, Betty agitait frénétiquement la queue chaque fois que Jennsen ou Kahlan regardaient dans sa direction. On eût cru qu'elle voulait avoir des nouvelles rassurantes de son ami humain. Après ce qui parut des heures, Owen revint avec la bouilloire. En réalité, Kahlan le savait, il s'était écoulé beaucoup moins de temps que ça. — Filtrez le liquide à travers un morceau de tissu, dit Richard. À la fin, n'essorez pas le filtre. Laissez simplement couler jusqu'à ce que vous obteniez une demi-tasse de produit. Puis ajoutez les huiles et les essences… Sous le regard tendu de ses compagnons, Kahlan se chargea en personne de toute l'opération. — Remue avec un bâtonnet de cannelle, dit Richard quand elle eut terminé. — J'en ai vu quelque part, dit Owen. Il chercha sur les étagères, trouva ce qu'il voulait et tendit un bâtonnet à Kahlan, qui commença de remuer la décoction de couleur jaune. — Les huiles et l'eau ne se mélangent pas, dit-elle au bout d'un moment. — Continue…, souffla Richard. Ça viendra d'un seul coup… Malgré ses doutes, Kahlan persévéra. Les huiles formaient des boules qui refusaient de se dissoudre dans l'eau qu'elle venait de filtrer. Et les choses semblaient se compliquer à mesure que le liquide refroidissait. Tout ça ne servait à rien ! Depuis le début, c'était n'importe quoi ! Soudain, le liquide devint plus… onctueux. Refusant de dire à Richard que ça ne marchait pas, Kahlan continua à remuer malgré son désespoir. Puis un miracle se produisit. En un clin d'œil, la décoction s'était transformée en un liquide sirupeux parfaitement transparent. — Richard, j'ai réussi ! Que faut-il faire, maintenant ? — C'est prêt. Fais-moi boire… Jennsen et Cara aidèrent le Sourcier à s'asseoir. Tenant la précieuse tasse à deux mains, Kahlan la plaça devant les lèvres de son mari et l'inclina légèrement pour l'aider à boire. Richard

eut du mal à déglutir, et il fallut un long moment pour qu'il ait tout ingéré. Il y avait beaucoup plus d'antidote que dans les flacons précédents, mais ça devait être nécessaire, après avoir accumulé autant de retard. Quand Richard eut bu, Kahlan posa la tasse sur le comptoir de la boutique, puis lécha la goutte de liquide qui venait de tomber sur son index. L'antidote avait un goût de cannelle, il était très sucré et à la fois très épicé. Tout semblait coller. Quand Richard eut repris son souffle – car boire l'avait épuisé — Cara et Jennsen l'aidèrent à se rallonger. Il tremblait et paraissait au bord de l'évanouissement. — Laissez-moi me reposer, maintenant, murmura-t-il. Sur le seuil, Betty bêla plaintivement pour indiquer qu'elle aurait voulu entrer. — Il va se rétablir, dit Jennsen à son amie. Reste où tu es et laisse-le dormir. La chèvre se coucha devant l'entrée de la boutique afin d'attendre avec les humains. La nuit serait longue, devina Kahlan, certaine d'être incapable de fermer l'œil avant de savoir si son mari survivrait. — Il y en a un autre, là, dit Zedd en tendant un bras. Encore du nettoyage pour toi, Chase ! Comme à l'accoutumée, le garde-frontière portait une cuirasse recouverte d'une cotte de mailles. La boucle de sa large ceinture représentait l'emblème des membres de sa périlleuse profession, et il était plus bardé d'armes qu'un régiment en campagne. Sa panoplie allait de simples petites piques d'acier – idéales pour transpercer le crâne d'un adversaire, pendant un corps à corps – à une énorme hache de guerre destinée à décapiter en série les importuns qui se dressaient sur le chemin du colosse. Chase maniait toutes les armes du monde avec la fluidité d'un expert. Depuis quelque temps, les compétences d'un garde-frontière paraissaient moins utiles et Chase avait craint de se retrouver sans emploi. Mais il n'y avait plus aucun risque, désormais. Il s'approcha du cadavre gisant sur le chemin de ronde et retira le couteau planté dans sa poitrine. — C'est là qu'il était ! s'exclama-t-il. (Il leva l'arme à hauteur de ses yeux pour l'examiner.) J'avais peur de l'avoir perdu… Après avoir rengainé la lame dans un fourreau vide pendu à sa ceinture, Chase prit le mort par la taille de son pantalon, le souleva sans la moindre difficulté, approcha des créneaux et jeta son fardeau dans le vide. Zedd se pencha pour suivre la chute du corps. Il y avait un à-pic de plusieurs milliers de pieds avant qu'un objet pût entrer en contact avec la paroi de la montagne. Et il fallait ajouter quelques milliers de pieds pour atteindre la forêt, au pied du mont. Alors que le soleil disparaissait à l'horizon, les nuages se coloraient de jaune et d'orange. Vue de si haut, Aydindril paraissait toujours formidablement belle. Hélas, c'était désormais une ville fantôme… — Chase, Zedd ! appela Rachel, campée sur le seuil d'une porte. Le ragoût est prêt. — Fichtre et foutre ! s'écria le vieux sorcier en levant les bras au ciel. Il était temps ! Un honnête homme peut mourir de faim en attendant que ces ragoûts de malheur soient cuits. Plaquant sur sa hanche la main qui tenait une louche, Rachel pointa vers Zedd un index accusateur. — Si tu continues à jurer, tu seras privé de dîner ! Chase lâcha un gros soupir puis regarda le vieux sorcier. — Et tu penses avoir des problèmes ? Tu croirais qu'une fillette qui ne m'arrive pas à la taille puisse m'empoisonner la vie à ce point ? — Elle est toujours comme ça ? demanda Zedd en emboîtant le pas à son compagnon. Au passage, Chase ébouriffa les cheveux de la gamine. — Toujours, confirma-t-il. — Et son ragoût, il est bon ? Assez pour que je surveille mon langage ? — C'est ma nouvelle maman qui m'a appris à cuisiner, rappela Rachel. Avant de sortir, Rikka a goûté et elle s'est régalée. Zedd passa une main dans ses cheveux blancs en bataille. — Eh bien, Emma est la meilleure cuisinière que je connaisse… — Dans ce cas, tiens-toi bien, et tu auras même des biscuits salés. — Des biscuits salés ? — Bien sûr. C'est délicieux avec un ragoût. — Sans blague ? C'est ce que j'ai toujours pensé… — Avant de t'emballer, Zedd, dit Chase, laisse-moi découvrir si sa cuisine est bonne. Je détesterais que tu t'engages à être « gentil » pour une tambouille immangeable. — Friedrich m'a aidée, précisa Rachel, et il est très content du résultat. — Nous verrons…, marmonna Chase. Rachel lui brandit soudain sa louche sous le nez. — Avant, tu dois aller te laver les mains ! Je t'ai vu jeter ce cadavre dans le vide. Pas question de t'asseoir à table avec les mains sales ! Chase coula à Zedd un regard accablé. — Quelque part, un jeune garçon s'amuse innocemment – sans doute avec une grenouille morte, ou quelque chose dans ce genre – sans penser au jour sinistre où il passera la bague au doigt de notre damoiselle « lave-toi-les-mains-avant-de-manger »… Zedd sourit. Quand Chase avait décidé d'adopter Rachel, il avait été ravi. La petite aussi – et apparemment, ça continuait. Elle adorait son père adoptif et aurait fait n'importe quoi pour lui. Alors que Zedd s'attaquait à sa troisième assiette de ragoût, dans la salle à manger où crépitait un bon feu dans la cheminée, il songea que la forteresse ne lui avait plus semblé si amicale depuis des décennies. C'était à cause de Rachel. Cet endroit avait besoin que des enfants s'amusent et courent dans ses couloirs… Le vieux sorcier regarda Friedrich, l'homme que Richard lui avait envoyé pour le prévenir d'une attaque imminente. Voyant qu'il était arrivé trop tard, Friedrich avait su utiliser son cerveau. Richard lui ayant parlé de son vieil ami Chase, il s'était lancé à sa recherche. Pendant que le garde-frontière était allé libérer Zedd et Adie, Friedrich avait regagné la forteresse pour espionner ceux qui l'avaient envahie. Prenant garde à ne pas être repéré par la sœur qui supervisait les opérations, il avait fourni à ses amis de précieuses informations sur le nombre d'envahisseurs et sur leurs habitudes. Puis il avait participé à la reconquête du fief. Zedd appréciait le vieux doreur. Non content d'être redoutable, un couteau à la main, il était d'une compagnie des plus agréables. Ayant été marié à une magicienne, Friedrich osait par exemple converser avec Zedd sans être intimidé par son statut de Premier Sorcier. De plus, il était une source intarissable d'informations sur D'Hara, où il avait vécu toute sa vie. Rachel brandit fièrement un petit faucon finement sculpté. — Regarde, Zedd ! Friedrich l'a fait pour moi ! As-tu jamais rien vu de plus beau ? — Sûrement pas… — Ce n'est rien ! s'exclama Friedrich. Si j'avais une feuille d'or, tu verrais le résultat ! C'était mon métier, vous savez ? (Il s'adossa à son siège et sourit.) Jusqu'à ce que le seigneur Rahl me nomme garde-frontière… — Mes amis, dit Zedd aux deux hommes, il ne faut pas se voiler la face. La forteresse est plus vulnérable que jamais face à des attaquants dépourvus de magie. Je peux me charger des sorciers et des magiciennes, mais pour le reste, j'ai des problèmes… — On l'a bien vu, oui…, marmonna Chase. — Comme tu dis ! Bref, voici ce que j'ai pensé : puisqu'il n'y a plus de frontière à garder, vous accepterez peut-être de m'aider à défendre la forteresse. En fait, vous auriez la responsabilité de tout ce qui n'est pas magique, puisque je ne suis pas très doué pour ça. Comprenez bien que c'est une mission cruciale ! Accoudé à la table, Chase finit de mâcher un biscuit tout en remuant distraitement son ragoût. — Si Jagang attaque de nouveau avec des trous dans le monde, dit-il, ce sera un désastre… Emma comprendra, je suppose… — Fais-la venir ici, proposa Zedd. — Ici ? — Il y a largement assez de place, non ? — Et les enfants, Zedd ? Tu sais que j'en ai beaucoup, et ils vont courir partout, s'amuser dans les couloirs, crier à tue-tête… Bref, ils te feront tourner en bourrique. (Chase regarda Rachel du coin de l'œil.) De plus, ils sont tous très laids, comme tu le sais. La petite fille dissimula son sourire derrière un biscuit. Zedd se souvint de l'époque bénie où des cris d'enfants retentissaient tous les jours dans les couloirs de la forteresse. — Oui, ce sera pénible, mentit-il, mais pour la défense de mon fief, je suis prêt à consentir bien des sacrifices. — Et ma sœur Lee pourrait amener Matou, proposa Rachel. Tu sais, le chat que tu lui as confié… — Cette

bonne vieille canaille ! s'exclama le sorcier. Voilà un bail que je n'ai pas vu mon chat. Lee le traite bien ? — Oh oui ! Nous prenons tous soin de lui. — Qu'en penses-tu Rachel ? demanda Chase. Tu voudrais vivre dans cet endroit poussiéreux avec ce bon vieux Zedd ? Rachel courut se jeter contre Chase et lui passa les bras autour des jambes. — Oui, j'adorerais ça ! Ce serait formidable ! — Dans ce cas, soupira Chase, l'affaire est entendue. Mais il faudra bien te tenir et ne pas déranger notre ami en faisant trop de bruit. — C'est promis, dit Rachel. (Elle jeta un regard interrogateur à Zedd.) Maman devra entrer par le petit tunnel, comme nous l'avons fait ? Le vieux sorcier sourit. — Non, elle passera par la grande porte, comme il se doit pour une gente dame. (Zedd se tourna vers Friedrich.) Et toi, garde-frontière ? Veux-tu continuer de servir le seigneur Rahl en défendant la forteresse ? Pensif, le vieil homme fit mine d'étudier l'oiseau de proie qu'il avait sculpté pour Rachel. — En attendant les attaques, continua Zedd, tu pourras t'occuper de tous les objets dorés qui ont terriblement besoin d'une retouche. Que dirais-tu de devenir le doreur officiel de la forteresse ? Ici, nous ne manquons pas de feuilles d'or. Et si les habitants d'Aydindril reviennent un jour, tu seras débordé de clients… Friedrich baissa les yeux sur la table. — Je ne sais pas trop… Cette aventure ne m'a pas déplu, mais depuis la mort de ma chère Althea, plus rien ne m'intéresse vraiment. — Je sais ce que c'est…, souffla Zedd. J'avais une femme, dans le temps… À mon avis, exercer un métier te fera du bien… Friedrich eut l'ombre d'un sourire. — J'en doute, sorcier, mais pourquoi ne pas essayer ? Au point où j'en suis, ça ne me fera pas de mal… — Parfait ! s'exclama Chase. J'aurai quelqu'un pour m'aider quand je devrai enfermer dans le donjon une bande de sales gosses. Rachel eut un petit rire mutin qui en disait long sur la terreur que lui inspirait son père adoptif. — Eh bien, compagnon Friedrich, dit Chase en se levant, si nous devons devenir des gardes-forteresse, il convient de faire des rondes et de prendre des mesures de sécurité. Vu la taille de ce complexe, Rikka ne crachera pas sur un peu d'aide. — Pensez aux champs de force ! lança Zedd alors que les deux hommes se dirigeaient vers la porte. Dès qu'ils furent sortis, Rachel donna un nouveau biscuit au vieux sorcier. — Quand nous vivrons ici, dit-elle, nous essaierons de ne pas te déranger, Zedd. — Tu sais, la forteresse est très grande. Si tes frères, tes sœurs et toi avez envie de jouer un peu, je doute que ça m'empêche de méditer… — Vraiment ? Le vieil homme sortit de sa poche la balle aux lignes bleues et roses et la posa sur la table. Rachel en écarquilla les yeux de surprise. — Je l'ai trouvée, dit Zedd en désignant la balle avec son biscuit. Un jouet se porte beaucoup mieux lorsque quelqu'un s'amuse avec lui, et je juge ça tout à fait normal. Tu crois que cette balle plairait à tes frères et sœurs ? La faire rebondir dans les couloirs doit être sacrément drôle, non ? — Et tu nous laisserais faire ? — Bien sûr. — Sans blague ? — Parole de sorcier ! — Je pourrais commencer à jouer dans les couloirs sombres qui font tous ces bruits bizarres. Comme ça, tu ne serais pas plus dérangé que maintenant. — Ce vieux complexe produit sans cesse des bruits bizarres. Une balle ne devrait pas aggraver les choses… Rachel sauta sur les genoux du vieil homme et lui passa les bras autour du cou. — T'enlacer est plus facile, maintenant que tu as réussi à te débarrasser de ce méchant collier. — Oui, ma chérie, c'est plus facile… Et je suis content d'avoir trouvé ce qu'il me fallait pour me libérer. — J'aimerais que Richard et Kahlan soient là. Pour jouer à la balle, mais pas seulement. Parfois, ils me manquent si fort que j'en pleurerais. — Moi aussi, mon enfant… Moi aussi… — Allons, ne sois pas si triste, Zedd ! Tu verras, je ne ferai pas assez de bruit pour te déranger. — Ce n'est pas ça qui m'inquiète… (Le vieil homme brandit un index décharné.) En revanche, j'ai peur qu'il te reste beaucoup à apprendre au sujet des balles et de la façon de jouer avec. — Tu crois ? — J'en suis sûr ! Quand on s'amuse avec une balle, rire très fort va de soi. C'est comme les biscuits et le ragoût… Rachel plissa le front, se demandant si c'était du lard ou du cochon. Zedd la posa sur le sol. — Tu veux une preuve ? Viens jouer avec moi, et je te montrerai. — Vraiment ? Le vieil homme se leva puis ébouriffa les cheveux de la fillette. — Encore une fois, parole de sorcier ! Voyons si tu es capable d'apprendre à cette balle comment s'amuser quand on est un jouet digne de ce nom.

Chapitre 66

À l'ombre d'un bosquet de chênes blancs, Richard s'adossa confortablement à un rocher et regarda onduler les cimes des érables, dans le lointain. Après l'orage de la veille, la terre embaumait. Depuis, les nuages s'étaient enfuis, laissant derrière eux un ciel bleu parfaitement dégagé. Richard se sentait tout à fait bien pour la première fois depuis des semaines. Il avait fallu trois jours pour qu'il ne souffre plus du tout des effets du poison. Son don l'avait aidé à ramener Kahlan à la vie, puis à se sauver lui-même… Les citadins de Witherton s'efforçaient de reprendre le cours de leur existence. Avec tant de tués, les choses ne seraient pas faciles pour eux. Tant d'amis et de membres de leur famille manquaient à l'appel… Mais ils étaient libres, et pressentaient qu'un avenir meilleur les attendait. Cela dit, ils devraient défendre cette liberté, et ça non plus, ce ne serait pas un jeu d'enfant. Richard laissa son regard errer dans la vallée, derrière la cité. Des hommes et des femmes travaillaient aux champs ou s'occupaient des animaux. Ils reprenaient le cours normal de leur vie, et le Sourcier avait hâte d'en faire autant. Cet endroit l'avait tenu éloigné d'affaires importantes et de gens qui l'attendaient impatiemment. Mais cette aventure n'était pas pour autant dépourvue de sens. Un jour, son impact sur l'histoire de l'humanité serait clair. Pour l'instant, il restait mystérieux. Mais une chose était évidente : le monde ne serait plus jamais pareil. Richard vit Cara et Kahlan sortir de la ville. Betty gambadait à leurs côtés, avide de connaître la prochaine étape du voyage. Jennsen avait dû laisser la bride sur le cou à son amie. Après une vie passée à bouger sans cesse, la chèvre avait des fourmis dans les pattes, et ça pouvait se comprendre. C'était peut-être pour ça qu'elle collait aux basques de Richard et de Kahlan. En eux, elle avait reconnu d'éternels voyageurs qui lui ressemblaient comme un frère et une sœur… — Alors, que va-t-elle faire ? demanda Richard une fois que Kahlan l'eut rejoint. — Je n'en sais rien, dit l'Inquisitrice en posant son sac à côté de celui du Sourcier. Je crois qu'elle veut que tu sois le premier à le savoir… — Elle est écartelée et ne sait que faire, dit Cara en posant également son sac. — Richard, comment vas-tu ? demanda Kahlan. Du bout des doigts, elle caressa l'épaule de son mari. Un contact à la fois tendre et apaisant. — Combien de fois devrai-je te dire que je suis en pleine forme ? Sur ces mots, il sortit de son sac un morceau de viande séchée et le dévora à belles dents. Jennsen, Tom, Owen, Marilee, Anson et un petit groupe de résistants venaient de franchir les portes de la ville. Sans cesser de mâcher, Richard les regarda approcher. — J'ai faim, dit Kahlan. Tu me donnes un peu de viande ? — Bien sûr ! Richard sortit d'autres morceaux de viande et les distribua à sa femme et à la Mord-Sith. — Seigneur Rahl, dit Anson quand le petit groupe arriva, nous sommes venus vous saluer. Si ça ne vous dérange pas, nous vous accompagnerons sur un bout de chemin. Ce sera un plaisir, mon ami. — Seigneur Rahl, s'inquiéta Owen, pourquoi mangez-vous de la viande ? Vous venez de rétablir l'harmonie de votre don. N'est-il pas dangereux de rompre l'équilibre ? — Non, répondit le Sourcier. En fait, tous mes ennuis venaient de ma fausse conception de l'équilibre. Owen ne cacha pas sa perplexité. — Que voulez-vous dire, seigneur ? Vous nous avez affirmé que la privation de viande compensait les vies que vous êtes parfois obligé de prendre. Après la bataille, dans le camp, vous devez avoir *terriblement* besoin d'équilibre. Richard prit une profonde inspiration et la relâcha lentement. Qu'il était bon de pouvoir s'emplir ainsi les poumons ! — En fait, dit-il, je vous dois des excuses. Vous m'avez tous écouté alors que je ne m'écoutais pas moi-même… » Kaja-Rang a tenté de m'aider avec les mots écrits sur le socle de sa statue. Ceux que je vous ai répétés : « Méritez votre victoire. » Car ils s'adressaient en premier lieu à moi. — Je ne comprends pas, avoua Anson. — Je vous ai dit que votre vie vous appartenait et que vous aviez le droit de la défendre. Pourtant, je croyais devoir compenser les vies que je prenais au combat – en ne mangeant pas de viande, par exemple. Ça revenait à dire que me défendre et protéger des innocents était immoral et que je devais me faire pardonner d'une façon ou d'une autre. Voilà pourquoi mon don s'est « déréglé ». — Mais la magie de ton épée ne t'obéissait plus, rappela Jennsen. — Exactement, et c'est ça qui aurait dû m'orienter plus tôt vers la solution. Mon don et la magie de l'arme sont deux entités bien distinctes, pourtant, toutes deux réagissaient de la même façon à mon illogisme. L'épée m'a fait défaut parce que je pensais, au plus profond de moi-même, que l'usage de la violence, même contre des monstres, n'était pas tout à fait justifié. » Le pouvoir de l'épée dépend du système de pensée de son propriétaire. Il s'active uniquement contre les gens que le Sourcier perçoit comme des ennemis. La lame est impuissante contre mes amis. C'est la clé du problème, et j'aurais dû comprendre beaucoup plus tôt. » Quand j'affirmais que la violence de l'épée devait être compensée, je trahissais la faiblesse de mon raisonnement : croire que mes actes étaient en partie injustifiés. La philosophie perverse dans laquelle j'ai grandi – la même que celle des Bandakars, en somme – m'incitait à penser que tuer est toujours mal. Du coup, la magie de l'arme s'est détournée de moi. » Comme mon don, cette magie, pour m'assister, avait besoin que je prenne conscience d'une vérité fondamentale : il n'y a pas besoin de compenser une juste violence, car c'est la seule façon d'agir qui soit *vraiment* morale dans certaines situations. » En me privant de viande, je montrais simplement que je partageais inconsciemment les valeurs que vous, les Bandakars, défendiez avant notre rencontre. Bref, je condamnais aveuglément toute forme de violence. » Imaginer que je ne devais pas consommer de la viande revenait à nier la nécessité *morale* de l'autodéfense et de la protection de la vie. Chercher un « équilibre » alors que j'avais raison d'agir comme je le faisais a provoqué les migraines qui ont failli me tuer. Et c'est ça qui m'a privé pendant un temps de la magie de ma lame. » Je me détruisais moi-même… Richard avait violé la Première Leçon du Sorcier en croyant à

un mensonge – tuer est toujours mal – parce qu'il avait peur qu'il soit vrai. Entre autres choses, il avait négligé la Deuxième Leçon – « Les pires maux découlent des meilleures intentions » – et totalement ignoré la Sixième : « Le seul souverain dont on doit accepter le joug est la raison. » La défaillance de son don et du pouvoir de l'épée était le résultat direct d'un processus de pensée aberrant. Par bonheur, la Huitième Leçon l'avait remis sur le bon chemin, et il avait mis le doigt sur le défaut de sa cuirasse philosophique. Dès lors, tout s'était arrangé. Car le Sourcier s'était soumis à la Huitième Leçon. — Je devais comprendre que mes actes étaient moraux et n'avaient nullement besoin d'être compensés, continua Richard. Parfois, tuer n'est pas seulement justifié, mais hautement moral ! » Il m'a fallu comprendre en profondeur ce que je m'efforçais de vous enseigner. N'est-ce pas ironique ? Je devais me convaincre que je méritais la victoire ! Owen regarda ses compagnons puis se gratta pensivement le crâne. — Tout bien pesé, nous pouvons comprendre, je crois, que vous ayez commis cette erreur de jugement… — Eh bien, dit Jennsen, qui avait écouté attentivement la conversation, je suis sacrément contente d'être un trou dans le monde. L'existence d'un sorcier semble rudement compliquée ! Tous les Bandakars approuvèrent du chef. — Beaucoup de choses sont difficiles en ce bas monde, dit Richard en souriant à sa sœur. Comme ta réflexion, par exemple. Qu'as-tu décidé, à la fin ? Jennsen croisa les mains puis regarda Owen, Anson et les autres Bandakars. — Eh bien, cet empire n'est plus peuplé de bannis – et encore moins de vaincus ! Ce pays appartient à l'empire d'haran, et son peuple lutte pour les mêmes valeurs que nous. » Richard, j'aimerais rester ici un moment, et aider les Bandakars à reprendre leur place dans le monde, comme tu m'as appris à le faire. C'est une mission exaltante, et toutes tes suggestions seront bienvenues, seigneur Rahl. Richard sourit à sa sœur et ébouriffa ses magnifiques cheveux roux. — Cependant, il y a une condition, ajouta Jennsen. — Une condition ? répéta Richard. Méfiant, il retira sa main. — Oui. Je suis une Rahl, et en tant que telle, j'ai droit à une protection. Je pourrais devenir la cible d'une cohorte d'assassins, tu sais. Jagang adorerait me… Richard prit Jennsen dans ses bras et la serra assez fort pour lui imposer le silence. — Accordé ! lança-t-il en riant. Tom, tu es un protecteur des membres de la lignée Rahl. Aujourd'hui, je te charge de veiller sur ma sœur, Jennsen Rahl. C'est une mission importante qui me tient particulièrement à cœur. — Vous êtes sûr, seigneur ? demanda Tom. Jennsen se dégagea des bras de son frère. — Bien entendu qu'il est sûr ! lança-t-elle. Il n'a pas l'habitude de raconter n'importe quoi ! — As-tu entendu ce qu'a dit la dame, Tom ? demanda Richard. Je suis *absolument* sûr. Le colosse blond eut un sourire de petit garçon. — Dans ce cas, je jure de la protéger, seigneur Rahl. Jennsen désigna les hommes debout derrière elle, puis la ville, dans le lointain. — Depuis que je suis avec eux, les Bandakars ont compris que je n'ai rien d'une envoûteuse. Quant à Betty, ils savent qu'elle n'est pas un familier – même si j'ai eu quelques doutes à son sujet, dernièrement. Richard regarda la chèvre, qui inclina la tête. — À part Betty, aucun de nous ne saura jamais ce que Nicholas mijotait, dit Richard. Consciente qu'on parlait d'elle, la chèvre agita fièrement la queue. Jennsen lui tapota gentiment le ventre. — Maintenant que les Bandakars savent qui je suis, reprit-elle, je pense pouvoir jouer un rôle important auprès d'eux. (Elle dégaina son couteau à la garde d'argent ornée d'un « R ».) Si tu es d'accord, Richard, je propose d'être la représentante officielle des Rahl dans l'Empire Bandakar. — Une excellente idée, ma sœur. — Oui, très bonne, renchérit Kahlan. Mais n'attends pas trop longtemps avant d'aller rejoindre Nathan et Anna à Hawton. Ils t'aideront à défendre les Bandakars quand l'Ordre Impérial contre-attaquera. — Nathan et Anna ne devraient pas être plutôt avec vous ? Pour vous assister ? — Anna pense qu'elle doit diriger la vie de Richard, dit Kahlan. Je doute fort que ses choix soient toujours les bons… (Elle glissa un bras sous celui de Richard.) Il est le seigneur Rahl, désormais. C'est à lui de décider, et à personne d'autre. — Anna et Nathan se sentent responsables de nous, expliqua Richard. Nathan est un prophète, et cette forme de magie exige bel et bien une compensation qui se nomme « libre arbitre ». J'incarne l'équilibre, dans ce cas précis. Nos deux amis n'aiment pas beaucoup ça, mais j'ai besoin d'être loin d'eux, au moins pour le moment. » Mais ce n'est pas tout… Je crois sincèrement qu'ils doivent aider les Bandakars. Nous savons combien les trous dans le monde peuvent être utiles à Jagang. S'ils veulent préserver leur liberté, les Piliers de la Création ont besoin de guides avisés. Anna et Nathan seront aussi en mesure d'ériger des défenses efficaces. En plus, ils vous enseigneront l'histoire du monde dont vous êtes coupés depuis trois mille ans. Richard ramassa son sac et s'apprêta à partir. — Seigneur Rahl, dit Owen en lui prenant le bras, merci de m'avoir montré que la vie vaut la peine d'être vécue. Marilee avança et serra le Sourcier dans ses bras. — Merci d'avoir appris à Owen ce qu'il lui fallait pour être digne de moi, dit-elle. Richard éclata de rire. Owen l'imita, et Cara flanqua une grande claque dans le dos de la Bandakar. Tous les hommes rirent aux éclats. Betty vint se frotter à la jambe de Richard comme si elle l'implorait de ne pas l'abandonner. Le Sourcier se pencha et lui grattouilla les oreilles. — Quant à toi, mon amie, jure de ne plus jamais laisser un Chapardeur te transformer en espionne. Betty donna un gentil coup de tête à Richard et eut un bêlement désolé, comme si elle voulait s'excuser.

Chapitre 67

Lorsque Kahlan, Cara et lui furent enfin seuls, une fois le col franchi, Richard se réjouit d'avoir repris son chemin après un étrange interlude. Jennsen lui manquerait, mais ce serait provisoire, et être un peu seule lui ferait du bien – surtout parmi des gens qui apprenaient à vivre libres, exactement comme elle. Jennsen devait faire ses propres expériences, et c'était très bien comme ça. Depuis son départ de Hartland, Richard n'avait jamais vraiment regretté sa petite vie douillette. Sans les épreuves, il n'aurait pas rencontré Kahlan… Marcher à grands pas dans la forêt était délicieux ! Après avoir frôlé la mort – et pratiquement perdu la vue – tout lui semblait plus beau. Les mousses paraissaient plus vertes, les feuilles brillaient au soleil et les pins géants donnaient l'impression de tutoyer les cieux. Les yeux de Kahlan semblaient plus verts, ses cheveux plus doux, son sourire plus chaleureux… Alors qu'il avait maudit le don, au début de son aventure, Richard était aujourd'hui heureux de ne pas l'avoir perdu. Sa magie était une part de lui-même, et sans elle, son identité n'aurait pas été… totale. Kahlan lui avait demandé un jour s'il aurait préféré qu'elle soit née sans son pouvoir d'Inquisitrice. Il avait répondu par la négative, car il l'aimait pour ce qu'elle était. Il était absurde de vouloir éliminer certaines caractéristiques d'une personne. Cela revenait à nier sa spécificité. Le don faisait partie intégrante de Richard, et il influençait toutes ses actions. Ses récents problèmes étaient exclusivement dus à son incompétence. En l'abandonnant, la magie de l'arme lui avait permis de comprendre ce qui se passait. Conscient qu'il avait été incapable de voir la vérité en face, Richard avait rectifié le tir. Sentir que l'arme était de nouveau disposée à l'aider était merveilleusement rassurant. Pas parce qu'il désirait se battre, mais parce qu'il voulait vivre… Par une journée plutôt chaude, les trois voyageurs progressaient assez vite. Le temps se rafraîchit quand ils atteignirent le col, mais en l'absence de vent, ça n'avait rien de désagréable. Richard et ses compagnes s'arrêtèrent un moment pour admirer la statue de Kaja-Rang, cette sentinelle qui veillait sur l'empire dont les habitants ne voyaient pas les démons… En un sens, cette statue était un monument érigé à la gloire de l'échec. Kaja-Rang et les siens n'avaient pas réussi à aider les trous dans le monde à voir la vérité. Richard y était parvenu – mais avec l'aide du puissant sorcier. Le Sourcier passa la main sur les mots qui lui avaient sauvé la vie. *« Talga Vassternich ».* — Merci, murmura-t-il à l'homme qui regardait fixement les Piliers de la Création, cette infernale cuvette où il avait rencontré sa sœur. Cara approcha, posa aussi une main sur l'inscription, puis leva les yeux vers la statue : — Merci d'avoir contribué à sauver le seigneur Rahl, souffla-t-elle à la grande surprise de Richard. Alors qu'ils descendaient vers la forêt, longeant une étroite corniche, le Sourcier entendit le chant d'un pioui. Le fameux signal qu'il avait appris à Cara… — Vous saviez qu'Anson était un expert en oiseaux ? demanda la Mord-Sith d'un ton faussement léger. — Vraiment ? répondit Richard, très occupé à regarder où il mettait les pieds. — Vraiment ! Pendant votre courte convalescence, je me suis un peu promenée avec lui… La Mord-Sith se prit le pied dans une racine et dut se retenir à un tronc d'arbre pour ne pas tomber. Habituée à ce genre d'incidents, elle reprit son chemin comme si de rien n'était. — Il a dit que j'imitais très bien les oiseaux, continua-t-elle. Richard interrogea Kahlan du regard. Haussant les épaules, sa femme lui fit comprendre qu'elle ignorait aussi où la Mord-Sith voulait en venir. — Je t'ai toujours dit que tu apprenais vite, lança le Sourcier à tout hasard. — J'ai expliqué à Anson que c'était le cri d'un faucon des pins à courte queue. Et vous savez quoi, seigneur ? Selon notre excellent ami, il n'existe pas d'oiseau portant ce nom ! En revanche, le signal, toujours d'après lui, imite à la perfection le chant d'un banal pioui. Moi, une Mord-Sith, siffler comme un fichu piaf affublé d'un nom si ridicule ! Quelle honte ! Les trois voyageurs marchèrent en silence pendant un moment. — Tu m'en veux ? demanda finalement Richard. — À mort, oui ! répondit Cara. Le Sourcier ne put s'empêcher de sourire. Mais il fit son possible pour que Cara ne s'en aperçoive pas – et ne capte pas non plus le regard malicieux qu'il échangea avec Kahlan. — Regardez ! lança soudain l'Inquisitrice en levant les yeux. Très haut au-dessus des cèdres, un coureur décrivait des cercles dans le ciel d'un bleu éblouissant. Se laissant porter par les courants, l'oiseau n'espionnait personne. Tout bêtement, il était à la recherche d'une proie. — N'existe-t-il pas un vieux proverbe ? demanda Cara. Quelque chose qui dit qu'un oiseau de proie qui tourne dans le ciel, au début d'un voyage, est un mauvais présage ? — Ce dicton existe bien, confirma Richard. Mais je ne suis pas superstitieux, et nous te laisserons donc venir avec nous. Kahlan éclata de rire et son mari ne tarda pas à l'imiter. Après avoir foudroyé les deux jeunes gens du regard, comme il convenait, Cara se détourna et repartit à grandes enjambées. Mais Richard eut le temps de voir le sourire qu'elle ne parvint pas à étouffer.

Fin du tome 8